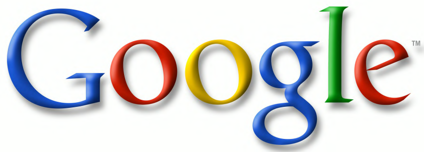
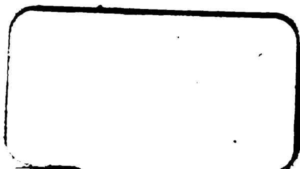




BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

39
1901

BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

TOMO XXXIX

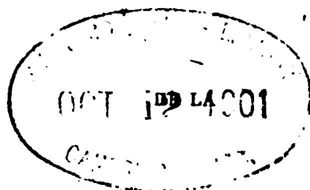
MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE FORTANET
IMPRESOR DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
Calle de la Libertad, núm. 29

1901

«En las obras que la Academia adopte y publique, cada autor será responsable de sus asertos y opiniones; el Cuerpo lo será solamente de que las obras sean acreedoras á la luz pública.»

Estatuto XXV

BOLETIN



DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

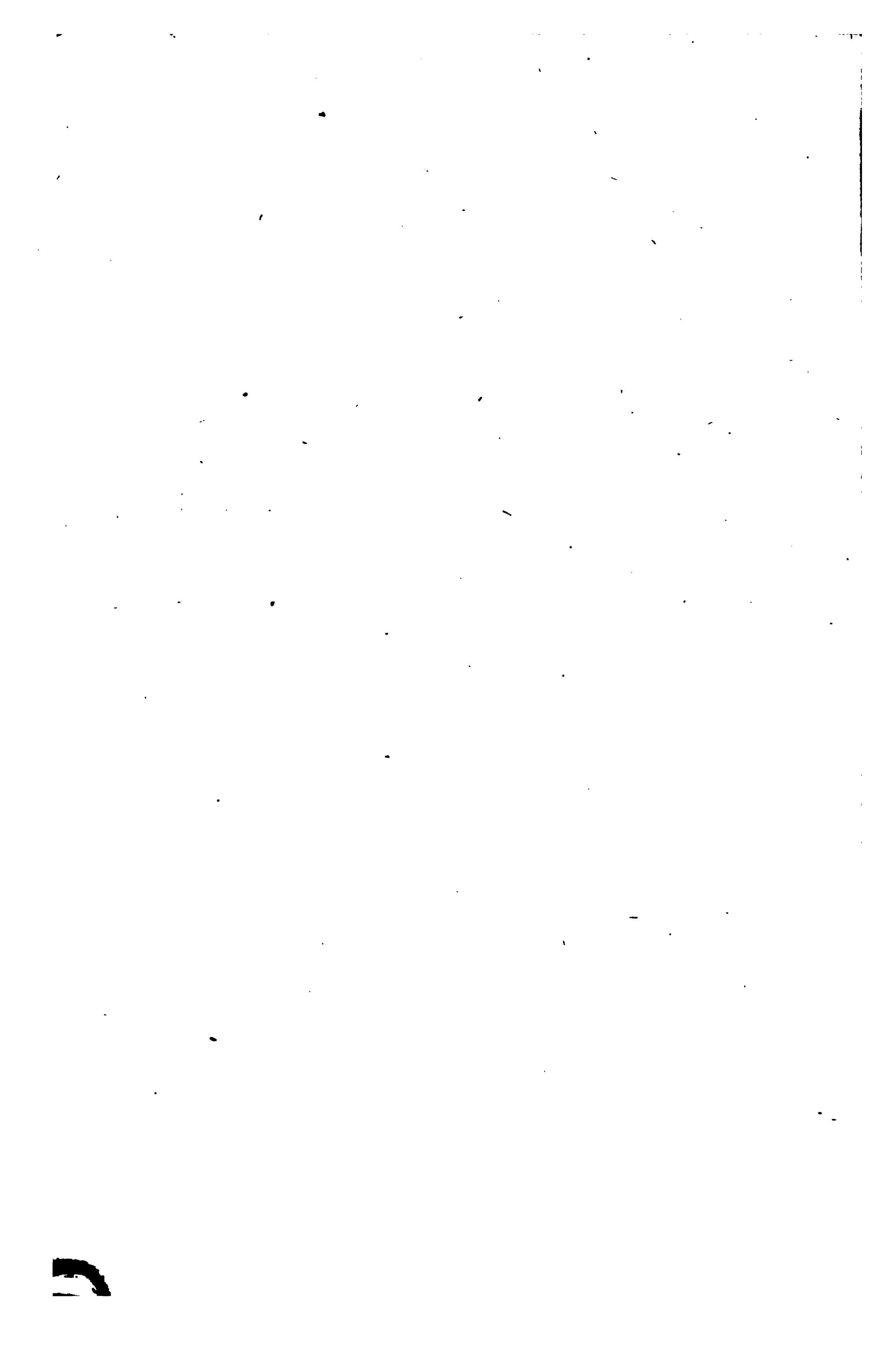
TOMO XXXIX.—CUADERNOS I-III

JULIO-SEPTIEMBRE, 1901



MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE FORTANET
IMPRESOR DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
Calle de la Libertad, núm. 29

1901



BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA.

TOMO XXXIX. Julio-Septiembre, 1901. CUADERNOS I-III.

PHILIBERT DE CHALON, PRINCE D'ORANGE.

1502-1530.

LETTRES ET DOCUMENTS.

Les documents que j'ai l'honneur de livrer au public sont les pièces justificatives de l'histoire de Philibert de Chalon, que j'ai fait paraître à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance. Un petit nombre seulement avaient été mis au jour; l'intérêt qu'ils présentent était de nature à inspirer le regret qu'il n'en fût pas connu davantage. Ce fut l'origine de mes recherches à Paris, à Besançon, à Bruxelles, à Sienne, à Simancas et surtout à Vienne, recherches dont le résultat a dépassé mes espérances.

Les notions incomplètes et confuses que l'on avait sur ce personnage, presque absolument ignoré jusqu'ici, sauf peut-être à Florence, en raison de la part qu'il prit au siège de cette ville, avaient fait porter sur son compte par les rares écrivains qui s'étaient occupés de lui les jugements les plus erronés. Grâce aux lettres et aux instructions diverses que j'ai eu la bonne fortune de recueillir, le prince d'Orange méritera désormais, je l'espère, d'être compté parmi les grandes figures du commencement du XVI[e] siècle. Brillant capitaine, brave soldat, fin diplomate, loyal serviteur de l'empereur en un temps où l'on vit tant de capitulations de conscience et de trahisons, tel m'est apparu à la lueur de ces documents le jeune seigneur franc-comtois qui, par ses succès

militaires en Italie, ajouta à la couronne de Charles-Quint un de ses plus beaux fleurons.

Quelques-unes de ses lettres, je l'ai dit ailleurs et je le répète, sans crainte d'être taxé d'exagération, sont tout simplement admirables. Dans le cours de sa biographie, j'ai essayé d'en faire ressortir les points les plus intéressants; il m'a semblé qu'elles valaient mieux que de courtes citations, qu'une analyse sommaire. Tel aussi a été l'avis de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, qui, sur la proposition du R. P. Fidel Fita, en a décidé l'impression intégrale dans son BULLETIN. Je suis heureux d'avoir pu, une fois de plus, payer mon tribut de reconnaissance à cette illustre Compagnie, qui s'est ainsi associée à l'œuvre de résurrection et de réhabilitation que j'ai entreprise. Cette publication, jointe à celle de Lanz, à celle de Gayangos faite dans la collection des *Calendars*, d'après les riches documents réunis par Salazar et conservés dans les archives de l'Académie, fournira une importante contribution à l'histoire du règne de Charles-Quint, à celle du pape Clément VII et à celle des guerres d'Italie, de 1527 à 1530, que l'on pourra maintenant écrire en toute sûreté. Quels curieux sujets d'études dans cette correspondance, source trop peu explorée, qui rectifie et complète si avantageusement les meilleures ou, pour parler plus justement, les moins mauvaises des chroniques contemporaines!

Je renouvelle ici l'expression de mes sincères remercîments aux érudits, archivistes et bibliothécaires, dont j'ai cité les noms dans la préface de mon histoire de Philibert de Chalon et dont le concours empressé m'a permis de mener à fin ma tâche.

Ulysse Robert.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1.

Lettre de Philiberte de Luxembourg, princesse d'Orange, à la reine Anne.

12 avril 1502.

Ma très redoubtee et souveraine dame, tant et si très humblement que puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, vous avez sçeu les piteuses et doloreuses nouvelles que me sont advenues de la mort de monseigneur le prince, mon mary, que Dieu pardoint, dont, madame, ay cause d'estre la plus desolee et esbaye femme que jamais fut, et n'ay esperance que celle qui m'a donnee que le roy et vous auriés ses enffens pour recommandez, car avant son trespas il me ordonna fere en toutes choses ce que luy et vous me commanderiés, et a ceste cause, madame, en ce très piteux affaire n'ay recours ny ayde que a luy et a vous pour la grande fiance qu'il y avoit, sans laquelle moy et mesdits enffens demourerons du tout esperdus, vous suppliant, madame, très humblement qui vous plaise nous avoir a ceste heure pour reconmandez et tout fere envers le roy que son bon plaisir soit laisser a mon filz les estatz qui luy plaisoit donner au pere pour ayder a paier les grandes debtes qui luy a laissees, faictes en son service et au vostre, car, madame, je n'ay en cela ny autres affaires de mesdits enffens advocate que vous, comment a celle seulle en qui mondit seigneur avoit sa parfaicte et seurre fiance, vous suppliant de rechief, madame, ne amoindrir envers eulz et moy l'avenir qu'il vous plaisoit avoir au pere, lesquelz il m'a laissé bien josnes, mais j'espere que si plait a Dieu donner vie au filz, qu'il prendra si bonne norriture que une fois il fera service a vous et aux vostres, aydant Dieu, auquel, ma très redoubtee et souveraine dame, prie vous donner très bonne vie et longue. Escript a Lons le Saunier, le XIIe jour d'avril.

Vostre très humble et très obeyssante subgette et servante,
PHILEBERTE DE LUXAMBOURG.
A la royne, ma souveraine dame.

(Original appartenant à M. le duc de Bauffremont.)

2.

Lettres patentes d'Anne de Bretagne nommant Philibert de Chalon capitaine de la ville de Rennes.

18 août 1502.

Anne, par la grace de Dieu, royne de France, duchesse de Bretaigne, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut. Savoir faisons que pour consideracion et en recognoissance des bons, louables, vertueulx et très recommandables services que feu nostre très cher cousin le prince d'Orange nous a par devant faiz en grant soin, cure et dilligence, et tellement que au moien desdits bons services serons a tout temps tenuz de recongnoistre et en remunerer les sciens et lequel nostredit feu cousin en son vivant tenoit et excerçoit l'office de cappitaine de nostre ville et cité de Rennes, a ceste cause et au moien de son trespas est bien requis pourveoir audit office de cappitaine de nostredicte ville pour la garde et seureté d'icelle de quelque autre bon personnaige a nous seur et feable et pour la bonne, parfaicte et entiere confience que nous avons de la personne de nostre très cher et amé cousin Philebert de Chalon, prince d'Orenge, filz de nostredit feu cousin, et en faveur de la bonne amour et loyauté que nostredit feu a tous jours eue envers nous et esperons que nostredit cousin a present fera le semblable en l'adveuir, pour ces causes et autres consideracions a ce nous mouvans avons, en ensuivant le bon plaisir et vouloir de monseigneur, lequel a esté nous octroyer, consentir et accorder que luy nommons entierement a tous et chascuns les offices vacans et qui vacqueront cy après en noz pays et duché de Bretaigne par mort, resignacion ou autrement, nommé et par ces presentes nommons nostredit cousin le prince d'Orenge a l'office de cappitaine de nostredicte ville et cité de Rennes que tenoit et exerçoit feu nostredit cousin, a present

vacant par son trespas, pour icelluy office de cappitaine de nostredicte ville de Rennes avoir, tenir et d'ores en avant excercer par nostredit cousin aux honneurs, prerogatives, preeminences, gaiges, pensions et autres droitz et prouffitz audit office appartenant tout ainsy et en la forme et maniere que le tenoit et excerçoit feu nostredit cousin a l'eure de son trespas. Si supplions et requerons mondit seigneur que son plaisir soit a nostre nominacion donner et octroyer a nostredit cousin ledit office de cappitaine de nostredicte ville et cité de Rennes et sur ce en commander et faire expedier ses lettres de don en forme deue et en tel cas requises. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes. Donné a Lyon, le XVIII[e] jour de aoust, l'an de grace mil cinq cens et deux.

Par la royne et duchesse: SAPIN (1).

(Archives du Doubs, E 1205.)

3.

Lettres de naturalité accordées par Louis XII à Philibert pour lui permettre de posséder des biens en France.

Avril 1510.

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, sçavoir faisons a tous presents et advenir que nous, liberalment inclinans a la supplication et requeste de nostre très chier et amé cousin Philibert de Chalon, prince d'Oranges, en faveur mesment de la proximité de lignaige dont il nous attient a icellui, pour ces causes et desirans traicter nostredit cousin par toutes graces et faveurs et pour aultres considerations a ce nous mouvans, avons auctroié et permis, voulons, auctroions et permettons de grace especial, plaine puissance et auctorité royal par ces presentes, que, non obstant qu'il ne soit originelment natif et extraict de nostre royaulme et a la rigueur des ordonnances qu'ilz sont et pourroient avoir esté faictes, il puisse acquerir tous et chascun les biens meubles et

(1) Les lettres du roi Louis XII nommant Philibert de Chalon capitaine de la ville de Rennes, du 20 septembre 1502, sont jointes.

immeubles, censes, rentes, demaynes, places fortes, seignories et heritaiges quelconques qu'il pourra licitement avoir et acquerir en nostredit royaulme, et d'iceulx, ensemble de ceulx qui luy sont et ont desja esté acquis et qu'il pourra au temps advenir acquerir et aussi que luy peuvent ou pourroient competer et appartenir cy après, tant par succession de pere et mere, ses parens et amys et aultrement, ordonner et disposer a sa volenté par testament, donation faicte entre les vifz et mors et aultrement, ainsi que bon luy semblera, et que ses heritiers, successeurs et aïans cause de luy puissent succeder esdits biens meubles et immeubles, terres et seignories et d'icelles prendre et apprehender en la possession et jouyssance, tout ainsi et par la forme et maniere que si nostredit cousin estoit pareillement natif de nostredit royaulme; et quant a ce l'avons habilité et dispensé, habilitons et dispensons par cesdictes presentes, et ce sans ce que nostredit cousin soit pour ce tenu païer a nous ou a noz succeseurs aucune finance ou indamnité, laquelle en faveur que dessus nous luy avons donné, quicté et remis, donnons, quictons et remettons par cesdictes presentes signees de nostre main. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes a noz amez et feaulx les gens de noz comptes et tresoriers de finance au bailliage de etc. *(sic)* et a tous noz aultres justiciers et officiers ou a leurs lieutenans presents et advenir et a chascun d'eulx endroit soy et si comme a luy appartiendra, que de noz presens grace, congé, don, ouctroy, quictance et permission ilz facent, souffrent et laissent nostredit cousin le prince d'Orange et sesdits successeurs et aïans cause joyr et user plainement et paisiblement, sans luy faire mettre ne donner ne souffrir estre fait, mis ou donné aucung trouble ou empeschement au contraire; lequel, si fait, mis ou donné y estoit, reparent et mettent ou facent reparer ou mettre a plaine delivrance et au premier estat et lieu, car tel est nostre plaisir, non obstant que nostredit cousin ne soit natif de nostre royaulme et l'ordonnance faicte sur le fait des estrangiers d'icellui, comme dit est, et que la valeur de ladicte finance ne soit ycy aultrement speciffiee et declairee, que descharge n'en soit levee suyvant et en ensuyvant l'ordre de noz finances et quelconques aultres ordonnances, inhibitions ou deffence a ce contraires. Et afin que ce soit chose

ferme et estable a tous jours, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, saulf en toutes aultres choses nostre droit et l'aultruy en toutes. Donné a Lyon, ou mois d'avril, etc. *(sic)*. Ainsi siné: Loyss *(sic)*. Et sur le replis: Par le roy, Robbrtet.

(Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, ancien nº 42, fol. 182-183. Copie par M. Nicolle, bibliothécaire adjoint.)

4.

Lettre de l'archiduchesse Marguerite à la princesse d'Orange pour la prier de se rendre à la convocation des États à Dole.

30 septembre 1510.

Ma cousine, pour aucunes matieres concernans le bien et honneur de l'empereur, mon seigneur et pere, et la thuicion de mes pays et subgectz, j'ay par son ordonnance adviser de rassembler les Estaz desditz pays en la ville de Dole, au xxe jour de novembre prouchain, auquel lieu et jour j'envoieray aulcun bon personnaige pour avec les depputez de mondit seigneur et pere dire et declarer les causes d'icelle assemblee. Sy vous prye vous y trouver et sur ce que lors sera dit et remonstré vous employer tellement et induire ceulx qu'il appartiendra que mondit seigneur et pere ayt cause vous en savoir grey, et vous me ferez plesir. A tant, ma cousine, Nostre Seigneur soit garde de vous. Escript a Bruxelles, le derrain jour de septembre anno xvc x.

Vostre bonne cousine, Marguerite.—Marnix.

(Archives du Doubs, E 1296.)

5.

Lettre de l'empereur Maximilien à Claude de Montrichard, maître d'hôtel de Philibert.

12 mars 1512.

De part l'empereur. Chier et feal. Pour ce que desirons parler a vous d'aucunes matieres que nous avons a cœur, nous vous requerons que veuilliez venir icy devers nous le plutost que

pourrés, et nous vous ferons briefve depesche. Attendant, chier et feal, Nostre Seigneur soit garde de vous. Donné en nostre citté de Treves, le dousiesme jour de mars l'an quinse cent onze. Pro rege: DE RENNER.

Lettre de l'empereur Maximilien à Charles-Quint.

Très haut, très excellent et très puissant prince, très cher et très amé fils et frere. Nostre très chere et très amee cousine la princesse d'Orange et nostre cousin, le prince, son fils, ont icy envoiez devers nous leur maistre d'ostel Claude de Montrichard pour advertir de leur besogne dernierement devers nous et aussy du besogne de nostredit cousin en France. Et pour ce que les matieres sont d'importance et qu'elles vous touchent aucunement et le bien de vos subjets, nous avons differé vous en escrire. Ainsi avons advisés de vous envoier ledit de Montrichard comme a nous feable, affin de surtout vous pouvoir dire bien amplement nostre intention et bon advis selon les instructions que sur ce lui avons faict depescher, et vous requerons le vouloir croire et pourvoir incontinent esdictes matieres donnees plus a plain, il vous dira de part nous et y trouverés estre a faire pour le mieux, et que faisant nous ferés plaisir et a vous chose proffitable, et soit Nostre Seigneur, etc., très haut, etc., très puissant, etc. Ainsi signé: Vostre bon pere et frere, MAXIMILIEN.

(Copie du XVIe siècle. D'après une transcription de M. le baron Snouckaert van Schauburg, directeur des archives et de la bibliothèque de S. M. la Reine des Pays-Bas.)

6.

Privilège de l'empereur Maximilien et de Charles, archiduc d'Autriche, à Philiberte de Luxembourg et à Philibert, son fils, mettant à leur disposition 40 gentilshommes franc-comtois pour la défense de leurs places et châteaux.

11 juillet 1513.

Nous, Maximilian, par la grace de Dieu, empereur toujours auguste, etc., et Charles, par la mesme grace, archiduc d'Austriche, prince des Espagnes, ducz de Bourgoingne, de Brabant et contes d'Absbourg, de Flandres, de Bourgoingne, etc., savoir faisons

a tous que, a la requeste de nostre très chiere et très amee cousine la princesse d'Oranges, nous avons donné, octroyé et accordé, donnons, octroyons et accordons par ces presentes congié et licence a XL. gentilshommes, telz qu'elle voudra prandre et choisyr de la nation et obeissance de nostredit conté de Bourgoingne, de la servir a la garde et deffence de ses places et chasteaulx qu'elle a audit conté, et nostre cousin, son fils, sans ce que pour quelque ban ou arriere ban que pourrions mander cy après ils soient tenus de habandonner ledit service et venir servir audit ban et arriere ban et faire autres choses que pour ce ils seroient tenus de faire. Car d'icellui ban et arriere ban nous les avons affranchiz et exempté, affranchissons et exemptons par cesdictes presentes de grace especiale durant le temps qu'ils seront ou service de nostredicte cousine, comme dit est, et tant qu'il nous plaira. Sy mandons et ordonnons etc., etc. Car ainsy nous plaist il. Donné a Couvelentz (1), le XI jour de juillet XV^c XIII. — P[ro] r[ege] p[roprie] s[cripsit] RENNER.

(Archives du Doubs, E 1296, original; — Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; — Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*, 1836, t. II, p. 218, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 147.)

7.

Ordre de Philiberte de Luxembourg à Claude de Troyes, son receveur général, de remettre à Antoine de Longwy, seigneur de Rahon, divers objets de prix, et reçu d'Antoine de Longwy.

20 et 23 août 1515.

Claude de Troyes, baillés a Moncongnin ou a monsieur de Raons mes bacgues que vous avez entre voz mains et en prenant certiffication dudit Mongonin vous en tiendray compte. Escript a Sainct Anne, le XXe jour d'aoust l'an mil V^c et quinze. Ainsi signé: P. DE LUCEMBOURG.

Je, Anthoyne de Longvy, seigneur de Raons, confesse avoir receu de Claude de Troyes, en vertu de la presente escripte de

(1) Coblentz.

l'autre part, les bacgues cy après declarés: assçavoir ung tableau d'or ou il y a une Anunciation, en laquelle y a soubz les piedz de Dieu le Pere ung gros ruby, et tient ledit Dieu le Pere pour le monde une perle, plus es heures de Nostre Dame deux tables de dyament et un lys qui est entre Nostre Dame et l'ange, y a plusieurs dyamens, et en est le pot et le lys tout faict. Plus y a ung collier tout de pierreries ouquel y a vingt dyamens, quatre rubiz et vingt troys perles, lesquellez perles sont troys et troys, fors une ou il n'y en a que deux; plus y a une potence ou il y a cinq dyamens: assçavoir une poincte, une table carree et troys tables a troys carrees, lesquellez bacgues promectz porter a madicte dame et les luy bailler. Tesmoing ces presentes signés de ma main en la presence de Henri des Brules, chevaucheur d'escurye de madicte dame, le XXIIIe jour d'aoust l'an mil cinq cens quinze. Ainsy signé: DE LONGVY.

(Archives du Doubs, E 1908.)

8.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

10 novembre 1516.

De par le roi. Mon cousin, nous avons reçeu vos lettres, et par icelles congneu le bon vouloir que avez a nous pouvoir faire quelque service, dont vous mercyons, requerant que en ceste devotion et bon propoz vueilliez continuer et vous employer a l'adresse des choses que verrez concerner nostre bien, honneur et avantaige, ainsi que en vous en avons la confidence, comme de nostre bon vassal, et vous nous trouverez tous jours enclin et voluntaire vous gratiffier et estre bon cousin, roy, prince et seigneur. Ce scet le Createur, qui vous aie en sa garde. Escript en nostre ville de Bruxelles, le Xe jour de novembre XVc XVI.

Vostre cousin, CHARLES.—HANNART.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 219, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1840*, p. 101 et 102, et dans Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 7.)

9.

Lettre des États de Franche-Comté à Philibert.

1516?

Monsieur, très humblement nous recommandons a vostre bonne grace.

Monsieur, pour nous acquicter et faire devoir tant envers la Majesté du roy que Madame, nous envoyons presentement monsieur le president (1) devers eulx et luy avons donné charge exposer de nostre part aucunes choses tant a Sa Majesté que a Madame, et pour ce que estes nostre chief et premier du pays, l'avons prié soy adresser a vous, et vous communiquera le tout, vous suppliant bien seulement vouloir entendre sadicte charge et qu'il vous plaise l'assister a l'execucion d'icelle, comme en vous avons parfaicte confiance.

Monsieur, a tant supplions le Createur que vous doint prosperité et l'acomplissement de voz haulx desirs.

(Archives du Doubs, E 1308.)

10.

Instructions de Charles-Quint au sieur de Balay chargé de se rendre auprès de la princesse et du prince d'Orange pour s'enquérir si celui-ci consentirait à être reçu au nombre des chevaliers de la Toison d'or.

9 janvier 1517.

L'escuyer Balay (2) se transportera vers mons^{r} le prince d'Orenges et de la part du roy le saluera et luy presentera lettres dudit s^{r} de creance sur luy.

Pour l'exposicion de sa creance lui dira qu'il ait charge du roy de luy demander et de luy entendre si chose estoit que le roy, chief et souverain de l'ordre du Thoison d'or, et mess^{rs} les chevaliers, ses confreres d'icelui, l'esleussent a leur compaignye et a confrere dudit ordre, s'il l'accepteroit. Si ledit prince respont

(1) Hugues Marmier, seigneur de Gatey, premier président du parlement de Dole.

(2) Aimé II de Balay, seigneur de Longwy.

que oy, en ce caz ledit Balay luy dira qu'il ait charge du roy luy declarer que le roy et les chevaliers, sesdits confreres en l'ordre du Thoison, l'ayent esleu a leur compaignye et a leur confrere et que le roy ait deputé gens pour luy porter, dont brief il aura nouvelles.

Et si ledit prince decłaroit qu'il ne feust deliberé accepter ladicte election et l'ordre du roy, en ce caz ledit Balay luy dira que de sa response il advisera le roy. Et de la response dudit prince, telle que elle sera, soit de vouloir accepter l'ordre du roy ou non, ledit Balay, par ung propre homme a cheval, avertira dilligemment, secretement toutes voyes, mons^r le dom prevost d'Utrecht, chancellier, et Thoison d'or, roy d'armes de l'ordre, lesquelz avec mons^r du Reulx, chevalier d'icelui ordre et grand maistre d'ostel du roy, sont deputés porter l'ordre d'icelui s^r au roy très chrestien.

Et pour ce que mons^r le prince d'Orenges est amcores josne et en la curatelle de madame la princesse, sa mere, et vraysemblablement ne fera ledit prince response sans elle, ledit Balay s'adressera a elle premiers et luy declarera sa charge quant est de demander a mons^r le prince si le roy et mess^rs de l'ordre l'eslisoient a leur compaignye, assavoir s'il accepteroit l'election. Mais il ne declarera ladicte election estre faite ny a ladicte dame princesse ny au prince, n'est que premiers le prince se declaire accepter l'ordre, se chose estoit qu'il y feust esleu.—Charles.

Ainsi ordonné par le roy, chief et souverain de l'ordre, et mess^rs ses conseillers d'icelui, en le Conseil dudit ordre, a Bruxelles, le ixe de janvier l'an xvi.—Du Blioul.

(Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, anc. n° 108, fol. 81. Copie par M. Nicolle.)

11.

Mandement de l'archiduchesse Marguerite accordant à Philiberte de Luxembourg une pension de 1000 francs.

20 août 1517.

Marguerite, par la grace de Dieu, archiducesse d'Austrice et de Bourgoingne, duchesse douaigiere de Savoye, contesse de Bourgoingne, de Charrolois, de Romont, de Baugey *(sic)*, de

Villars, etc., dame de Salins, de Chastel Chignon, de Noyers, de Chaulcins, de la Parriere, des pays de Bresse, de Vaulx, de Foucigny, etc., a nostre très chier et feal chevalier d'honneur, chief et gouverneur commis sur le fait de noz demeine et finances le sieur et baron de Montenay et de Marnay, etc., salut et dilection. Savoir vous faisons que nous, ayans regard et consideracion aux bons, grans et loyaulx services que nostre très chiere et très amee cousine dame Philiberte de Luxembourg, princesse d'Oranges, nous a par ci devant faiz, tant a l'adresse et conduycte des affaires qui sont survenuz en nostre conté de Bourgoingne durant nostre absence que autrement et se parforce faire chascun jour, desirans aucunement recongnoistre sesditz services et par remuneracion d'iceulx luy donner occasion d'y continuer de bien en mieulx et, eu sur ce vostre advis, a icelle nostre cousine la princesse d'Oranges, pour ces causes et autres a ce nous mouvans, singulierement pour luy ayder a suppourter les fraiz qu'il luy conviendra d'ores en avant faire a assister, conseillier et adresser nostre très chier et très amé cousin, gouverneur et lieutenant general de nostredit conté de Bourgoingne, le prince d'Oranges, son filz, au regime et gouvernement de nostredit conté et de noz subgectz d'icelluy, avons ordonné, octroyé et accordé, ordonnons, octroyons et accordons prendre et avoir d'ores en avant de nous la somme de mil frans de nostre monnoye de Bourgoingne de pension par chascun an, a en estre payee par les mains de nostre très chier et feal conseillier, tresorier et recepveur general de toutes nosdictes finances, maistre Jean de Marnix, sieur de Tholouze, ou d'autre nostre tresorier et receveur general d'icelles noz finances advenir, et des deniers de sa recepte de demy an en demy an par egale porcion, a commencer le jour de la sainct Remy prouchaine et dois la en avant, tant et si longuement qu'il nous plaira. Si vous mandons que ensuyvant nostredicte ordonnance, octroy et accord et en faisant d'icelle joyr et user nostredicte cousine la princesse d'Oranges, vous luy faictes par nostredit tresorier et recepveur general de nosdictes finances, maistre Jehan de Marnix, ou autre nostre tresorier et receveur *(sic)* general d'icelles noz finances advenir, et desditz deniers de sa recepte d'ores en avant payer, bailler et

delivrer ou a son command pour elle ladicte pension de mil frans monnoye dicte chascun an aux termes a commencer et tant qu'il nous plaira, comme dit est. Auquel nostre tresorier et recepveur general de Marnix ou autre nostre tresorier et recepveur general de nosdictes finances advenir ordonnons et mandons que ainsi le facent. Et par rappourtant cesdictes presentes pour une et la premiere fois et pour tant de fois que mestier sera, quictance souffisant d'icelle nostre cousine, la princesse d'Oranges, seullement, nous voulons tout ce que ainsi payé, baillé et delivré luy aura esté de ladicte pension estre passé et alloué es comptes et rabatu de la recepte d'icelluy nostre tresorier et recepveur general de nozdictes finances, maistre Jehan de Marnix, ou autre nostre tresorier et receveur *(sic)* general d'icelles noz finances advenir qu'il payé l'aura par noz amez et feaulx les commis ou a commectre de par nous a l'audicion de sesditz comptes. Ausquelz mandons aussi par cesdictes presentes que ainsi le facent sans aucun contredit ou difficulté, car ainsi nous plaist, etc., non obstant quelzconques ordonnances, restrinctions, mandemens ou deffences a ce contraires. Donné en la ville de Middelbourg en Zeellande, le xxe jour du mois d'aoust l'an de grace mil cinq cens et dix sept.—MARGUERITE.

Par Madame, le baron de Montenay, chevalier d'honneur, chief et gouverneur des finances, et autres presens.—DES BARRES (1).

Au verso est écrit: Le chief et gouverneur general des demeine et finances de Madame, maistre Jehan de Marnix, conseillier de madicte dame et tresorier et receveur *(sic)* general desdictes finances, ou autre tresorier et receveur general d'icelles finances advenir, accomplissez le contenu au blanc des presentes ainsi, selon et par la forme et maniere que madicte dame le veult et mande estre fait par icelles. Escript soubz le seing manuel dudit chief et gouverneur general, le xxie jour du mois d'aoust xvc xvii.—LAURENS DE GORREVOD (2).

(Archives du Doubs, fonds de Chalon, E 1317, original;—Extrait dans Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 46 et 47.)

(1) Guillaume des Barres assista l'archiduchesse Marguerite au traité de Cambrai.

(2) Plus tard grand-maître de la maison de l'empereur.

12.

Lettres patentes de l'archiduchesse Marguerite accordant à Philibert le gouvernement du comté de Bourgogne.

1517.

Marguerite, etc..., a tous qui ces presentes verront, salut. Comme après la reception de nostre très chier seigneur et nepveur mons^r le roy catholicque en ses pays de pardeça, sa pupillarité expiree, eussions eu vouloir et desir nous retiré en nostre conté de Bourgongne, pour y resider au soulaigement de noz subjectz, mais a raison du voiage deliberé ou prouchain de faire par mondit s^r le roy, mon nepveur, en ses royaulmes d'Espaigne, aions esté par luy requis vouloir encoire continué nostre demeure esdits pays de pardeça pour le bien de ses subjectz et affaires, comme aiant sa confidance en nous, et nous, desirans luy complaire et faire service de tout nostre pouvoir, aions accordé ainsi le faire, pour quoy ne nous soit possible de satisfaire a nostre vouloir devantdit et a ceste cause desirans nostredit pays et conté de Bourgongne estre conduit et gouverné en bon ordre, seurté et police de justice, aions advisé de commettre quelque bon et groz et personnage a nous feable qui ait le soing et regart pour garder noz drois, auctorité, souveraineté, faire obeir nostre justice et repremer toutes violentez indeues, sçavoir faisons que, pour la bonne amour et entiere confidance qu'avons et pourtons a nostre très chier et feal cousin Philibert de Chalon, prince d'Oranges, s^r d'Arlay, etc..., attendu mesmement la bonne et singuliere affection que luy et nostre très chiere et très amee cousine la princesse d'Oranges, sa mere, nous ont continuellement demonstré a nous faire service de leur pouvoir et garder noz souverainetez, auctorité et justice en nostredit conté, considerans les bons et grans services que feu ses predecesseurs ont fait du passé a ceste royalle maison de Bourgongne, esperant que nostredit cousin les ensuivra en perseverant de bien en mieulx et pour le rendre a ce plus abstrainct et enclin, confiant entierement a sa bonne volunté et

devoir envers nous, par advis et deliberation des gens de nostredit Conseil, avons commis, ordonné et estably, commettons, ordonnons et establissons par ces presentes nostre lieutenant general et gouverneur en nostredit pays et conté de Bourgongne, Charrolois, Chastelguyon, etc... et ce tant qu'il nous plaira; et a icelui nostre cousin avons donné et donnons plain pouvoir, auctorité et mandement especial de d'oires en avant vacquer et entendre, exercer et deservir le estat de lieutenant general et gouverneur de la conduicte de noz affaires en nosdits pays, terres et seignories, selon qu'il verra estre neccessaire et tout ainsi que bon et leal lieutenant general et gouverneur peult et doit faire pour le bien de nosdits pays, terres et seignories et nosdits subjectz, reservé a nous la disposition et provision a nostre plaisir de tous benefices, offices, graces, donacions de privileges, anoblissemens, affranchissemens, confirmations, placetz sur provisions applicqués et aultres provisions concernans le fait de noz demaine et finance, semblablement que toutes appellations seront devolues en nostre cour de parlement a Dole comme a nostre souveraine justice, a la pention pour ce ordonnee et constituee a nostredit cousin par mondit seigneur nepveur a plain declairez par ses lettres patentes. Si donnons en mandement a noz amez et feaulx les president et gens de nostre court de parlement a Dole, bailly d'Amont, d'Aval et dudit Dole et de Charrolois et a tous noz aultres justiciers et officiers de nosdits pays, terres et seignories, leurs lieutenants et a chascun d'eulx endroit soy et si comme a luy appertiendra, que dudit estat de nostredit lieutenant general et gouverneur en nosdits pays et conté de Bourgongne, Charrolois, terres et seignories avantdits, tant qu'il nous plaira, selon et par la maniere dicte, ilz facent, souffrent et laissent plainement et paisiblement jouyr et user nostredit cousin, sans en ce luy faire mettre ou donné ne souffrir estre mis ou donné aucung destourbier ou empeschement; mandons en oultre a nosdits subjectz et a tous noz vassaulx, fieuz *(sic)*, rierefiez et aultres noz subjectz presens et advenir que a nostredit cousin comme nostre lieutenant general et gouverneur en nosdits pays, terres et seignories avantdits ilz obeissent tout ainsi que a nostre propre personne, es cas et ainsi qu'il appertiendra, concernant ledit estat do lieu-

tenant general et gouverneur, ainsi que cy devant est dit, car tel est nostre plaisir. En tesmoing, etc... Donné...

(Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, n° 155, fol. 140 et 141. Transcription du xvie siècle. Copie par M. Nicolle.)

13.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

12 août 1518.

Mon cousin, je vous tiens recordz comme vous ay declairé qu'aviez esté esleu, ou dernier chapitre que j'ay tenu de mon ordre de la Thoison d'or, en chevalier et confrere d'icelluy ordre, et que lors me requistes surceoyr la presentacion du collier dudit ordre pour l'espace d'ung an, promettant que en dedens icellui an, ja expiré, vous l'accepteriez. Ensuivant quoy, j'ay deliberé vous envoyer le colier de mondit ordre par mon roy d'armes Thoison d'or, dont vous ay bien voulu avertir pour sur ce entendre vostre responce, affin que ou chappitre general dudit ordre, que suis deliberé en brief tenir en mes royaumes de pardeça, je sache ordonner et disposer de vostre lieu et place comme il conviendra, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa garde. Escrit en ma cité de Sarragoce, le xiie jour d'aoust xviii.

Vostre cousin, CHARLES.—HANNART.

(Autographe aux archives du château d'Arlay;—Publié par M. Sandret, p. 80 81)

14.

Lettre de l'empereur Maximilien à Philibert.

3 novembre 1518.

De par l'empereur. Très chier et feal cousin, nous sommes très joyeulx de ce que avez esté erigé et choisy ou nombre des chevaliers de nostre ordre de la Thoison d'or. Et pour ce que avons desiré vostre bien, honneur et avancement, en continuant a ce, sommes en vouloir et entierement resolu vous faire et creer chevalier de nostre main, et emprès vous mettre et bailler nous mesmes le

colier dudit ordre, et a ceste fin avons puis nagueres escript a nostre bon fils le roy catholique de nous mander et envoyer icelluy pour en aprez, quant vous manderons, venir et vous transpourter vers nous. Et si d'aventure nostredit bon filz vous avoit envoyé presenter ledit colier avant la recepcion de ces presentes ou en après vous le mandoit, que ne croyons, nous desirons et vous requerons non le recevoir, ains le nous envoyer en mandant ung de voz serviteurs avec; et par icelluy vous signifierons les jour et lieu que entendons vous le delivrer pour selon ce vous regler. A tant, très chier et feal cousin, Nostre Seigneur soit garde de vous. Donné en nostre ville d'Insbroug, le IIIe jour de novembre, l'an XVc XVIII.

Pro rege: RENNER.

(Archives du Doubs, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 219, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 148; par Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 8 et 9, et, en partie, par Sandret, p. 81.)

15.

Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite.

27 janvier 1518.

Madame, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, j'ay esté adverty du très doloreux trespas de très excellente et recommandee memoire l'empereur, vostre pere, auquel Dieu par sa grace vueille fere marcy, et entendz bien que c'est merveilleux regret et deplaisir a vous, au roy, monseigneur son frere, voz nepveurs, et a tous voz subgectz et pays. De ma part, c'est l'un des plus grant qui me pouoit advenir, actendu la grande affection que tous jours sela par effect demonstra a mes afferes. Tant est, madame, qu'il convient prendre en gré la volenté de Dieu.

Madame, je suis ycy venu avec madame ma mere pour l'affere que savez, auquel sera mise la plus briefve expedicion que possible sera pour retorner en vostre pays et conté de Bourgoingne, l'ung ou les deux de nous, et s'il vous plaisoit que tous deux y

deussent retourner, nous laisserons plustost tout que d'y faillir, pour fere et accomplir ce qu'il vous plaira nous commander.

Madame, je vous supplie très humblement que, ensuivant la bonne amour et affection qu'il a pleu a l'empereur, vostre bon seigneur et pere, et a vous me demonstrer, il vous plaise me tous jours avoir pour recommandé, car en vous est tout mon espoir pour l'adresse et conduite de mes affures, et j'en demeureray tant plus tenu et obligé a vous fere service.

Madame, je prie Nostre Seigneur vous donne très bonne vie et longue. Escript a Paris, le xxviie jour de janvier.

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur, Philibert de Chalon.

(Original appartenant à M. le duc de Bauffremont.)

16.

Lettre de l'empereur à la princesse d'Orange (1).

20 mars 1518.

De par l'empereur. Très chiere et très amee cousine, nous sommes esté advertir de la peine et sollicitude qu'avez prinse pour la pacifficacion ou moderacion des troubles et molestes que font les conseilliers et gens tenans la court de parlement a Dole pour nostre très chiere et très amee fille dame Marguerite, archiducesse d'Austriche, duchesse et contesse de Bourgoingne, a noz amez et feaulx les recteurs et gouverneurs de nostre cité de Besançon, sans avoir regard et au contempt et mesprisement de nous; a quoy yceulx dudit parlement n'ont voulsu en riens obtemperer pour quelques persuasions que leurs ayez faiz; en quoy de vostre bon debvoir et pour ce que n'entendons lesditz de Besançon, noz subgetz, ainsi estre traictez pour la consequence qu'en pourroit advenir, comme amplement l'escripvons a nostre fille d'abondant, vous requerons que en absence de nostre très chier et très amé cousin, vostre filz, gouverneur de nostredit conté de Bour-

(1) Cf aussi, E 1296, une lettre se rapportant à la même affaire.

goingne, vouloir pour la raison asister, ayder, favorizer et tenir main pour lesditz de Besançon qu'ilz ne soient par equité plus avant molestez et ceulx qu'ilz ont detenuz audit Dole prisonniers soient incontinant et sans delay mis à plainne delivrance. Car des differandz d'entre eulx et lesdits officiers de nostredicte fille avons retenu a nous et nostredicte fille la decision et congnoissance pour y faire fin comme raison vouldra. Quoy faisant, nous ferez chose fort aggreable. A tant, très chiere et très amee cousine, Nostre Seigneur soit garde de vous. Escript a nostre ville d'Ymsbrouk, le XXᵉ jour de mars l'an XVᶜ XVIII.

Pro rege: RENNER.

(Archives du Doubs, E 1199.)

17.

Nouvelles instructions de Charles-Quint au sujet de la collation à Philibert de l'ordre de la Toison d'or.

16 mars 1519 (1).

Par l'instruction et memoire que feu l'empereur, que Dieu absolve, grand pere du roy, en son vivant avoit faict ballier a maistre Jean de Boutechou, son secrettaire, et ce que ledit de Bouchechou *(sic)* et Claude de Montrichard, escuyer, serviteur de mˢʳ le prince d'Orange, de la part du feu seigneur et prince, en vertu de leurs lettres closes de credence adressantes au roy, luy ont dit et requis:

A sçavoir que pour les causes par eux touchees et contenues en ladicte instruction, son plaisir fut d'accorder audit prince delay de recevoir l'ordre de son Thoison d'or, auquel ordre il eut esté esleu de XVIII mois entrés au jour de Sᵗ André derrier passé, qui finiront au premier jour de juing l'an XVᶜ et vingt;

Que son plaisir fut prendre tous et quelquonques les biens dudit seigneur prince presents et advenir en sa guarde et protec-

(1) «Le papier suyvant contient les allegations et responces sur la reception du collier de l'ordre par messire Philibert de Chalon, prince d'Orange. — Ceci a esté copié a Noseroy par Mr. Jean Matherot, mon cousin, et a moy donné le 21 juillet 1668.» [Écrit de la main de Jules Chifflet]

tion et luy donner ses lettres patentes de promesse de luy faire reparer les empechemens et domaiges que luy pouroit estre faict;

Luy accorder pension de dix mille frans par an et oultre plus luy ballier si honorable traictement qu'il n'eust cause de cherchier aultre service ou lyement en maniere quo ce soit, ne party allieurs que soubz le roy;

Qu'il luy plaise de donner audit prince charge de gendharmes qui fussent tous natif du conté de Bourgongne;

En oultre le faire payer de IIII mille frans qui deheus luy estoit de la pension d'unne *(sic)* annee pieça expiree, que ledit prince en cas de refus ou delay ne doibve presumer de pire traictement a l'advenir.

Le roy, après avoir le tout communiqué a Mrs. les chevaliers de son ordre, en bon et notable nombre, par leur advis et bonne et meure deliberation, at ordonné au dessus nommés Boutechou et Montrichar de dire de sa part audit s^r prince

Que jamais roy, duc ne aultre prince ou seigneur n'eussent faict difficulté de recevoir le colier de son ordre, quand presenté leur a esté, ains que tous jusque ores l'eussent honorablement reçeu et tenu a grand honneur leur election et association a si noble et si honorable compagnie que celle dudit ordre, laquelle a present est de sept roys, le plus puissans de la crestienté, d'un archiduc et dix ducs, tous puissans et de plusieurs aultres grand *(sic)* et puissants princes, marquis, contes et nobles barons et seigneurs;

Qu'il treuve estrange que ledit prince, son vassal, ait faict difficulté de recevoir ledit colier, et plus, q'après le delay a luy pour ce accordé d'un an pieça expiré, soubz sa promesse que dedans ledit temps il le recevroit, il vienne a demander aultre plus long delay, soubs les mesmes couleurs, a sçavoir de l'adresse de ses affaires que premier il l'avoit requis en y opposans certaines conditions lesquelles, de vassal a son seigneur, le roy ne treuve (treuve) raisonnables ny honestes;

Et que tout ce neanmoins le roy, sans s'y (s)arester, en usant de sa benignité ordinaire et pour demonstrer audit prince l'affection qu'il luy porte, soubz confience que ledit prince eut sçeu

ce que luy mesme de sa bouche et souvente fois par lettre et presentement par les dessunommés Boutechou et Montrichard luy at faict dire, qu'il aye cœur et entier vouloir de lealement servir et sòy en acquitter comme bon et leal vassal est tenu et doibt faire vers son seigneur souverain, et qu'a l'expiration du delay par luy requis recevra ledit colier et oultre pour l'honneur et en contemplation dudit feu seigneur empereur luy consente liberalement le delay d'accepter le colier de l'ordre de Toison d'or par luy requis;

A sçavoir jusqu'au jour de S[t] Jehan Baptiste, en l'an 1520 prochain, pendant lequel il pourra diligenter l'expedition de ses affaires; bien entendu que iceluy seigneur prince, durant ledit delay et iceluy non obstant, demeurera vers le roy et sa feaulté et le servira comme vassal est tenu et qu'il feroit et faire debvroit non ayant ledit delay.

Oultre ce, luy diront que le roy mande aux gens de ses finances de pardela le contenter de son deheu de sa pension de quattre mille frans et du cour d'icelle,

Et en conclusion que faisant ledit prince son debvoir vers le roy, selon qu'il est tenu et que le roy entend le guarder, soubstenir, preserver et deffendre, ensemble ses biens, comme aultres ses vassaux et subjectz et leurs biens, ainsi que bon roy et prince est tenu et doibt faire ses vassaux et subjectz, sans y rien espargner, et au surplus se servir de luy et le traictter comme son bon feal vassal et parent, et en sorte qu'il aura cause de demeurer et continuer en sa leaulté et debvoir,

Et que, en ceste intention, le roy desire que promptement il se tire au conté de Bourgongne, dont il a le gouvernement, pour entendre a la guarde et seureté d'iceluy et dresser ban et arriereban, que tous les nobles et aultres dudit pays soient et se tiennent prestz au service du roy en la sorte et maniere qu'il entendra par homme propre et instruction que le roy luy envoye audit conté. Ainsi signé de la propre main du roy: CHARLES, et contre signé du secrettaire d'Estat a Barcelonne, le 16 mars 1518: DU BLIOUL.

(Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, ancien n° 51, fol. 19-20. Copie par M. Nicolle.)

18.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

3 mai 1520.

Ma cousine, je vous advise que suis esté joieulx de la venue de mon cousin le prince d'Oranges, vostre filz, et vous mercye le plaisir que m'avez faict de le m'avoir envoyé. Je l'ay trouvé plain de bon vouloir et de si bonne sorte que j'espere recevoir de luy du bon service. Et pour commencer a luy demonstrer l'affection que je luy porte, je luy ai donné mon ordre de la Thoyson d'or, et avec ce l'ay fait capitaine de cinquante lances de mes ordonnances, et suis deliberé tous jours le bien traicter et le croistre en estat, honneurs et bien, comme son bon roy et maistre. Je l'ay retenu pour m'acompaignier en mon passer par Angleterre, et quand seray arrivé en mes pays de pardela, je l'envoieray vers vous soubz espoir que le me renvoierez bientost, affin que je l'aye continuellement près de moy, priant a tant Dieu, ma cousine, vous avoir en sa garde. Escript a la Couroigne, le IIIe jour de may.—CHARLES.

(Archives du Doubs, E 1296;—*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p 221; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p 148; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 13 et 14; en partie dans Sandret. p. 83, qui a daté cette lettre de l'année 1519.)

19.

Testament et codicille de Philibert.

3 mai 1520 et 30 avril 1521.

En nom de la saincte et indivise Trinité, le Pere, le Filz et le sainct Esperit. Amen. Nous, Philibert de Chalon, prince d'Oranges, conte de Tonnarre et de Poynthievre, seigneur d'Arlay, Chastelbelin, Noseroy, etc., savoir faisons que, considerans qu'il n'est chose plus certaine que de la mort et doubtans d'estre prevenu d'icelle avant que tester, ordonner et disposer des biens qu'il a pleu a Dieu, nostre createur, nous donner et prester, tandis que sumes en santé, sens et memoire, de nostre certaine science et

pour ce que ainsi nous plaict, avons fait, condit et ordonné, faisons et disons et ordonnons nostre testament, ordonnance et derriere volenté ainsi et en la maniere que s'ensuyt. Premierement rendons et recommandons nostre ame a nostre saulveur et redempteur Jhesus, a sa très digne et glorieuse mere Vierge et monsieur sainct Michiel, archange, et a tous les sainctz et sainctes de paradis. Item nous voulons et ordonnons noz exceques, enterrement et funerailles estre faiz selon l'advis et ordonnance de nostre très chiere et honnoree dame et mere, dame Philiberte de Luxembourg, princesse d'Oranges, contesse de Charny. Item nous donnons et leguons aux abbel et religieux du convent de Mont Saincte Marye, de l'ordre de Cisteaulx, ou diocese de Besançon, la somme de trois cens livres de rente annuelle et perpetuelle, que voulons et ordonnons leur estre paiee et delivree chascun an au terme de sainct Martin d'yver, et est ce pour la dotacion et fondacion d'une messe quothidienne et note a dyacre et soubdyacre que lesditz abbé et religieux seront tenuz et se chargeront dire et celebrer ung chascun jour perpetuelment en l'eglise de ladicte abbaye en la chappelle ou sont inhumez aucuns noz predecesseurs et aussi de vigilles de mors a trois speaulmes *(sic)* et trois lissons qu'ilz seront tenuz chanter et dire en ladicte chappelle chascun jour perpetuelment après qu'ilz auront dit vespres le tout pour le salut et remede de nostre ame et de feurent noz predecesseurs oultre et par dessus les autres fondacions par eulx faictes et fondees en ladicte eglise; en recevant laquelle rente, ilz seront tenuz appourter ou envoyer a nostre heritiere et après son decès a noz successeurs, seigneurs dudit Noseroy, et qui demourront tenuz de payer ladicte rente, certiffication deuement faicte comme lesdictes messes et vigilles auront esté dictes en l'annee dont il demanderont le payement. Item voulons et ordonnons que nostre heritiere cy après nommee et autres noz successeurs qui tiendront et possederont noz chastel, terre et seigneurie de Noseroy soient tenuz de fere donner en aulmone chascun an oudit chastel soit en pain, vin ou deniers aux pouvres jusques a la somme de cent frans, monnoye dessusdicte, a chascun jour de vendredi des Quatre temps la somme de vingt cinq frans, afin que lesditz pouvres qui recevront lesdictes aulmones

soient tenuz prier Dieu pour nosditz predecesseurs et nous. Item nous donnons et leguons a madicte dame et mere l'usus-fruict de tous et singuliers noz biens, terres, maisons forgs *(sic)*, seigneuries, censes, rentes, heritaiges, prerogatives, droits et actions presens et advenir qui de nous demourront après nostre-dit decès, sans y aucune chose excepter, reserver ne retenir, et avec ce voulons que d'iceulx biens, terres et seignories elle soit et demeure dame et possesseresse, sa vie naturelle durant seulement, sans qu'elle soit tenue les prendre par la main de madicte heritiere ne par auctorité de justice et aussi sans pour ce estre tenue bailler aucune plaige ne caution ne d'iceulx biens fere aucune description ou inventaire dont l'avons relevé et deschargeons par cestes, et ce oultre et par dessus ses autres drois qu'elle a et peult avoir sur nosditz biens que luy voulons demeuré saulfz, laquelle neantmoings payera et sera tenue suppourter nosditz fraiz funeraulx et payer noz legatz et debtes des termes que seront escheuz au temps de nostre decès et autres qui escharront durant le temps dudit ususfruict. Et au residu de tous et singuliers noz biens, hoierie et succession desquelz n'avons cy dessus ordonné ou disposerons cy après, nous faisons, nommons et instituons de nostre propre bouche nostre heritiere universelle, seulle et pour le tout, nostre très chiere et très amee seur dame Claude de Chalon, femme et espouse de hault et puissant seigneur nostre seigneur Henry, conte de Nassou, laquelle sera tenue laisser et souffrir, joyr et user paisiblement nostredicte dame et mere desditz ususfruit, donnacion de nosditz biens, ainsi et selon qu'ilz luy sont cy dessus donnez et leguez, et après le trespas de madicte dame et mere, nostredicte seur et heritiere joyra d'iceulx sa vie naturelle durant, sans toute voye pouvoir tester, vendre ne aliener aucuns de nosditz biens, terres et seigneuries, car dès maintenant, pour après le decès de nostredicte seur nous faisons, instituons, substituons et nommons de nostre propre bouche nostre heritier universal seul et pour le tout nostre très chier et amé nepveur Fernande *(sic)* (1) de

(1) Il est ainsi dénommé dans les autres exemplaires du testament conservés sous la cote E 1826; il a toujours été connu sous le nom de René.

Nassou, filz naturel et legitime de nostredicte seur, et en cas qu'il yroit de vie a trespas sans hoirs masles de son corps nez et procreez en loyal mariaige et nostredicte seur delaissat autres enffans masles qu'il la survesquit, nous instituons et substituons nostre heritier universal et pour le tout ledit filz survivant, et s'il y a plusieurs filz, l'aisné d'iceulx, pourveu et parmy ce que ledit Fernande de Nassou, s'il est en vie au temps du trespas de nostredicte seur, ou synon l'aisné de ses autres filz masles qu'elle pourroit avoir, qu'il sera et demeurra nostre heritier, sera tenu prendre et pourter mes nom et armes, en substituant lesditz filz les ungs aux autres par degré, preferant tous jours l'aisné. Item nous delaissons la charge de l'execution de nostredit testament a nostredicte dame et mere, a laquelle nous supplions humblement en vouloir prendre charge, lequel nostre present testament, ordonnance et derriere volenté voulons valoir par droit de testament nuncupatif redigir par escript ou solempnement faict, et s'ainsi ne vault ou valoit, voulons qu'il vaille par donnacion faicte a cause de mort, et s'ainsi ne vault ou valoit, voulons qu'il vaille selon les loix et canoniques sanctions et par toutes les meilleurs voyes, formes et manieres que testament d'un chascun decedant peult et doit mieulx valoir tant par droit que par coustume, stil et usance de pays, en implorant la benignité du droit canon et reboutant la rigueur du droit civil; lequel nostre present testament, ordonnance et derriere volenté voulons estre ouvert, leu et publier en la court et par devant monsieur le bailli d'Aval ou conté de Bourgoingne. En tesmoing de ce, nous avons prié et requis le seel de nostre très redoubtee et souveraine dame duquel l'on use aux contrauls en sa court de Montmorot, avec celluy de monsieur l'official de Besançon estre mis a ces presentes par Philippe Vaulchier, nostre secretere, notere et tabellion general oudit conté et juré de ladicte court de Besançon, par lequel avons faict mectre et rediger par escript ce present testament, ordonnance et derriere volenté, et l'avons louhé et passé, louhons et passons par cestes en presence dudit notere et des tesmoings cy après nommez. Faict et donné au lieu de la Coroigñe en Galice, le jeudi tier jour du mois de may l'an mil cinq cens et vingt, presens Claude de Montrichard, Claude de

Vysemeaul, Jean du Vernoy, Jehan de Falerans, Jehan Genefvois (1), tous escuiers, maistre Loys Julien, docteur en medicine, et Petitjehan, l'escuyer, tesmoings a ce appellez et especialment requis.

Ainsi signé: P. VAULCHIER.

Nous, Philibert de Chalon, prince d'Oranges, conte de Tonnarre, de Pointhievre, seigneur d'Arlay et de Chastelbelin, savoir faisons comme jeudi, tier jour du mois de may mil cinq cens et vingt, nous estant en la ville de la Corongne en Galice, aions faict, louhé et passé nostre testament, ordonnance et derriere volonté es presences et par devant Philippe Vaulchier, nostre secretere, notaire et tabellion general ou conté de Bourgoingne et souffisant nombre de tesmoings, par lequel entre autres choses avons donné et legué a nostre très chiere et honnoree dame et mere dame Philiberte de Luxembourg, princesse d'Oranges, l'ususfruict de tous et singuliers noz biens, terres, maisons fors, seignories, censes, rentes, heritaiges, prerogatives, drois, actions presens et advenir et qui de nous demeureroient après nostre decès sans y aucune chose excepter, reserver, ne retenir et avec ce ayons voulu que d'iceulx biens elle soit et demeure dame possesseresse, sa vie naturelle durant tant seulement, sans qu'elle soit tenue les prendre par la main de nostre heritiere ne par auctorité de justice et aussi sans pour ce estre tenue bailler aucune plaige ne caution ne d'iceulx biens fere aucune description ou inventaire dont l'ayons relevee et deschargee et ce oultre et par dessus ses autres drois qu'elle a et peult avoir sur nosditz biens que ayons voulu luy demeuré saulfz, laquelle neantmoins payeroit et seroit tenue payer et suppourter noz fraiz funeraulx, legaulx et debtes des termes qu'ilz seroient escheuz au temps de nostre decès et autres qui escharroient durant le temps dudit ususfruict, et au residu de tous et singuliers noz biens, hoierie et succession avons faict, nommé et institué de nostre propre bouche nostre heritiere universale seule et pour le tout nostre très chiere et très amee seur dame Claude de Chalon, femme et espouse de hault et

(1) Genevois sera plus connu sous le nom de Chalain. Tous ces gentilshommes devaient plus tard accompagner Philibert dans son expédition en Italie.

puissant seigneur messire Henry, conte de Nassou, laquelle seroit tenue laisser et souffrir, joyr et user paissiblement madicte dame et mere desditz ususfruict et donnacion de nosditz biens, ainsi et selon qu'ilz luy sont par ledit testament donnez et leguez, et après le trespas de nostredicte dame et mere, nostredicte seur et heritiere jouyra d'iceulx biens sa vie naturelle durant, sans toutes fois pouvoir tester, vendre ne alieuer aucuns de nosditz biens, terres et seignories, et dez lors pour après le decès de nostredicte seur avons institué, substitué et nommé de nostre propre bouche nostre heritier universal seul et pour le tout nostre très chier et très amé nepveur Fernande de Nassou, filz naturel et legitime de nostredicte seur, et en cas qu'il yroit de vie a trespas sans hoirs masles de son corps nez et procreez en loyal mariaige et nostredicte seur delaissat autres enffans masles qu'il la survesquist, avons institué et substitué nostre heritier universal seul et pour le tout ledit filz survivant, et, s'il y a plusieurs filz, l'aynel d'iceulx, pourveu et parmy ce que ledit Fernande de Nassou, s'il est en vie au temps du trespas de nostredicte seur, ou sinon l'aynel de ses autres enffans masles qu'elle pourroit avoir qu'il sera et demeurra nostre heritier, sera tenu de prendre et pourter mes nom et armes, en substituant lesditz filz les ungs aux autres par degré, preferant tousjours l'aynel, ainsi que ces choses sont plus au long contenues es lettres dudit testament reçeues par ledit notaire les an et jour dessusditz. Pour ce est il que nous, desirans nostredit testament estre et demeurer vaillable et sortir son plain et entier effect, de nostredicte certaine science et liberalle volunté et pour ce que ainsi nous plaict, avons icelluy nostre testament approuvé, ratiffié et confermé et par la teneur de cestes approuvons, ratiffions et confermons et, en tant que mestier est, l'avons encoires et d'abondant louhé et passé, louhons et passons pas cesdictes presentes tant es legaulx et institucions cy dessus narrez que en toutes autres clauses, pointz et articles y contenuz et declairez que tenons icy pour inserez comme bien certioré et souvenant d'iceulx, en nommant de nostre propre bouche dame Claude de Chalon, nostredicte seur, nostre heritiere et ledit Fernande, son filz, nostre heritier après le decès de nostredicte seur, le tout par la forme et maniere et selon les institucions et substitucions

cy devant narrees et oudit testament declairees. Et en oultre pour ce que le premier jour de septembre mil cinq cens et seize furent faiz et passez au lieu de Saint Agne par devant Guillaume Vermol, nostre secretere, et Hugues Michiel, notaire, deux traictez que ledit jour furent insignuez et decretez, par l'un desquelz traictez fut convenu que madicte dame et mere prendroit et percevroit dez lors en avant, sa vie naturelle durant, son douhaire de quatre mil frans par an tant sur les chastel, terres et seignories de Lons le Saulnier pour telle somme que ladicte seignorie peult valoir selon l'assiette que en seroit faicte, que le surplus sur nostre partaige de Chalon en la saulnerie de Salins dont elle demeurroit possesseresse, aussi prendroit sur ladicte saulnerie douze cens frans de rente chascun an, le tout ensuyvant le testament de feu nostre très chier seigneur et pere, que Dieu absoille. Et pour les erreraiges desditz douaire et rente de quatorze ans lors encouruz, luy demourasmes doivans et tenu en la somme de soixante douze mil huict cens frans monnoye que pour la seurté d'icelle fut assignee par nous sur noz chastel, terre et seignorie de Noseroy, et fut par nous faicte quictance a madicte dame et mere de la charge et administration qu'elle avoit eu de noz corps et biens, et par l'autre desditz traitez fut par nous baillé et assigné a madicte dame et mere mil frans de rente sur noz seignories de Blecterens, Beaulrepaire et Salieres pour en joyr par ses mains ou lieu et pour la recompense de semblable rente de mil frans baillee a nostre acquit et pour vingt mil frans pour le premier terme et en rabat des deniers du mariaige de nostredicte seur, ainsi que le tout est plus a plain declairé et contenu es lettres desditz deux traictez et insinuacion d'iceulx que tenons icy pour inserees, vuillans et desirans lesditz traictez sortir leur plain et entier effect; iceulx, ensemble lesdictes insinuacions en faictes, avons ratiffié, confermé et approuvé, ratiffions, confermons et approuvons par cestes en tous leurs pointz et selon la forme d'iceulx a ce que par nous et noz heritiers ilz soient observez, entretenuz et accompliz ensemble et avec tout le contenu des presentes lettres ausquelles en tesmoingnaige de verité nous avons faict mectre le seel de madame nostre souveraine princesse duquel l'on use aux contraulx en son conté de Bourgoingne a Salins par ledit Philippe

Vaulchier, notaire et tabellion que dessus, par devant lequel et es presences des tesmoings cy après nommez, nous avons faict, louhé et passé, faisons, louhons et passons cesdictes presentes en nostredit chastel dudit Noseroy, le trentiesme jour du mois d'avril après Pasques l'an mil cinq cens vingt ung, presens Ayme d'Arbié, seigneur de Montdesir, gouverneur d'Oranges, messire Loys de Sugny, chevalier, seigneur de Vertamboz, Pierre de Montrichard, seigneur dudit lieu, Jaques, bastard de Chalon, Claude de Visemeaul, messire Claude Plaine, docteur es drois, presidant d'Oranges, maistre Hugues de Vers et messire Loys Julien, docteur en medicine, tesmoings a ce par nous et especialment appellez et requis. Ainsi signé: P. VAULCHIER.

(Archives du Doubs, E 1326.)

20.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

3 août 1520.

Mon cousin, j'ai mandé les electeurs et aultres princes du sainct Empire eulx trouver et assembler en la ville d'Ayz (1), au jour de sainct Michiel prochain venant, pour proceder et entendre au fait de mon sacre et coronacion comme roy des Rommains, ainsi que l'on est accoustumé faire en tel cas. Et pour ce que j'entens que mes predeccesseurs roys des Rommains pour semblable acte ont accoustumé de aller et faire leur voyaige audit lieu d'Ayz en armes, bien et honnorablement accompaignez de leurs parens, feaulx et serviteurs, et que desire en ce ensuyr les traces de mesdits predeccesseurs, j'ay avisé de requerir vous et autres mes feaulx serviteurs m'acompaigner en l'estat que dessus en mondit prochain voiaige d'Ayz et que chascun face habiller ses gens et serviteurs de mes couleurs rouge, blanc et jaulne. Si, vous veullez incontinent preparer et faire monter, armer et tenir prest voz gens et serviteurs le plus honnestement que pourrez pour m'acompaigner audit voiaige, et que pour ce faire soyez

(1) Aix-la-Chapelle.

devers moy en l'estat que dessus, quelque part que je seray, le xxe jour du mois prochain. A tant, mon cousin, Nostre Seigneur soit garde de vous. Escript a Gand, le IIIe jour d'aoust.— CHARLES.—HANNETON.

(Archives du Doubs, E 1296, original ;— *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 220; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 49, Pièces justificatives, II; Sandret, p. 88, qui a donné à cette lettre la date de 1519.)

21.

Extrait d'une lettre de Henri, comte de Nassau, à Philiberte de Luxembourg.

18 janvier 1522.

..... Madame, quant a monsieur vostre fils, je le tiens tout resolu de faire le voyaige d'Espaigne et suis bien deliberé luy faire la meilleure compagnie que je pourray. Je tiens aussi que l'empereur sans grande occasion ne l'en excuseroit, et le estime tel qu'il ne vouldroit accepter charge au contraire, ne fust pour se trouver vers vous et garder et deffendre le pays de Bourgoingne et ses biens. Aussi ses serviteurs et amis de l'advis desquelz il useroit ne lui vouldroient autrement conseiller. De ma part, Madame, vous pourrez estre seure que, ou en moy sera luy faire service, que je le feray de très bon ceur.

Au surplus, Madame, j'entens tost envoyer vers vous pour besoingner sur ce qui me reste du dot de feu ma femme, que Dieu pardoint..... Et me commandant vos bons plaisirs pour les acomplir de mon pouvoir, a l'ayde de Nostre Seigneur, auquel je prie, Madame, vous donner bonne et longue vie. A Bruxelles, le XVIIIe jour de janvier (1522).

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;— *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 222.)

22.

Lettres patentes de Charles-Quint accordant à Philibert une pension de 8000 livres.

1er septembre 1522.

Charles, par la divine clemence, e[sleu] empereur des Rommains, tous jours auguste, roy de Germanie, des Espaignes, des

deux Sicilles, de Jerusalem, de Hongrye, de Dalmacie, de Croacie, etc., archiduc d'Austrice, duc de Bourgoingne, de Lothier, de Brabant, de Steyr, de Carente, de Carniole, de Lembourg, de Luxembourg et de Gheldres, conte de Flandes *(sic)*, de Habspurg, de Tirol, d'Artois, de Bourgoingne palatin et de Haynnau, lantgrave d'Elsate, prince de Zwane, marquis de Bourgau et du sainct Empire, de Hollande, de Zellande, de Zellande *(sic)*, de Ferrette, de Hibourg *(sic)*, de Namur et de Zuytphen, conte seigneur de Frize, des marches d'Esclavonie, de Portenau, de Salins et de Malines, a nostre très chier et feal cousin grand et premier chambellan, chief et superintendent de noz finances le conte de Nassou, salut et dilection. Comme il soit que en faisant et renouvellant nagueres en nostre ville de Bruxelles l'estat et ordonnance de nostre hostel, avons ordonné que tous ceulx qui souloient auparavant avoir pension de nous tant a cause de leurs estaz et offices qu'ilz tenoient en nostredit hostel comme pour raison de service qu'ilz nous avoient faiz et faisoient journellement a nous sievyr, servir et accompaingner en tous noz voyages seroient tenuz obtenir de nous nouvelles lettres de leurdicte pension, et entre autres nostre très chier et feal cousin, chevalier de nostre ordre, lieutenant et gouverneur de nostre pays et conté de Bourgoingne, messire Philibert de Chalon, prince d'Oranges, sçavoir vous faisons que nous, ce consideré et mesmes les bons et aggreables services que nostredit cousin le prince d'Oranges nous a de long temps faiz, tant en la garde, adresse et conduite de noz afferes en Bourgoingne comme en noz voyaiges d'Espaingne, Engleterre et Allemaingne a l'entour de nostre personne, fait encoires presentement et esperons que fere doye en temps advenir de bien en mieux, pour ces causes et autres a ce nous mouvans, le veuillans favourablement traicter, et affin de l'abstraindre et continuer en nostredit service et qu'il ayt mieux de quoy subvenir a la despence qu'il luy conviendra faire en icelluy, et eu sur ce vostre advis, avons a icelluy nostre cousin d'Oranges de nouveau ordonné, octroié et accordé, ordonnons, octroions et accordons de grace especial par ces presentes prendre et avoir de nous la somme de huit mil livres du pris de quarante gros de nostre monnoye de Flandres la livre de pension par chascun an

ou lieu de semblable somme qu'il souloit avoir et prendre de nous par les mains de nostre argentier, laquelle cessera du jour que ceste presente pension aura cours, de laquelle nouvelle pension de huit mil livres par an voulons et ordonnons qu'il soit payé et contenté par les mains de nostre amé et feal conseillier, argentier et commis a tenir le compte de la despence extraordinaire de nostredit hostel Jehan de Adurcer (?) present ou d'autre nostre argentier advenir, et des deniers de son entremise de trois mois en trois mois par egale portion, a commencer le premier jour d'avril derrier passé, et dès lors en avant durant tant qu'il nous plaira. Si voulons et vous mandons que en faisant nostredit cousin le prince d'Oranges joyr de nozdits grace, octroy et accord par la forme et maniere que dit est, vous luy faictes par nostredit argentier present et advenir et des deniers de sadicte entremise paier, baillor et delivrer ou a son command pour luy ladicte somme de huit mil livres des pris et monnoye susdits aux termes a commencer et tant qu'il nous plaira, comme dit est, auquel nostredit argentier present ou advenir mandons ainsi le faire. Et par rapportant cesdictes presentes vidimus ou coppie auctenticque d'icelle avec les lettres originales de semblable pension de huit mil livres que nostredit cousin avoit et prenoit de nous pour estre cassees a nostre prouffit pour une et la premiere fois et pour tant de fois que mestier sera, quictance de nostredit cousin le prince d'Oranges sur ce servant seulement, nous voulons tout ce que payé, baillié et delivré luy aura esté a la cause dicte estre passé et alloué es comptes et rabatu de la recepte de nostredit argentier present et advenir qui payé l'aura, par noz amez et feaulx les president et gens de noz comptes a Lille ou autres noz commis ou a commectre a l'audition d'iceulx comptes, ausquelx mandons que ainsi le facent sans aucun contredit ou difficulté, car ainsi nous plaist il, nonobstant quelxconques ordonnances, restrinctions, mandemens ou deffences a ce contraires. Donné a nostre ville de Validoly, le premier du mois de septembre l'an de grace mil cinq cens vingt deux, et de noz regnes, assavoir des Romains, de Germanie, de Hongrye, etc., le IIIme, et des Espaingnes, des deux Sicilles, etc., le VIIme. Ainsi signé: Par l'empereur, le conte de Nassou, grand chambellan, chief et

superintendant des finances et autres presens, HANNART. Lesdictes lettres sont seellees du seel dudit seigneur empereur a simple quehue pendant.

Au dol *(sic)* desquelles lettres est escript ce que s'ensuit: Le conte de Nassou, chief et superintendent des finances de l'empereur nostre sire. Argentier dudit seigneur empereur present ou advenir, accomplissez le contenu ou blanc de cestes, tout ainsy selon par la forme et maniere que ledit seigneur empereur le veult et mande estre faict par icelles. Escript soubz le saing manuel dudit chief et superintendent, le IIIIe jour de novembre l'an XV^c vingt deux. Ainsi signé: H. DE NASSOU.

Pour copie collationnee a l'original par nous RATE, ROBARDEY (?), ROY.

(Archives du Doubs, fonds de Chalon, E 1361, copie contemporaine;— Extrait dans Clerc, p. 49.)

23.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

16 décembre 1522.

...Je n'ai nouvelles d'Espaignes que toutes bonnes et que l'empereur prospere et se porte bien. Aussi fait mon cousin, vostre fils, et toute la compagnie; dont je suis très joyeuse et prie Dieu qu'ils y puissent continuer et qu'il vous ait, ma cousine, en sa sainte garde. De Gand, ce XVI de decembre anno XXII°. Vostre bonne cousine, MARGUERITE.—MARNIX.

(*Revue de la Côte-d'Or*, t II, p. 223; —*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 149.)

24.

Lettre de Philibert à sa mère.

23 décembre 1522.

Madame, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, j'ai reçeu les lectres qui vous a pleu m'escrire par

maistre Philippe Vauchier (1) et Jehan Bontemps (2) pour le fait de la ratiffication de la neutralité des duché et conté de Bourgoingne, et avant leur venue, suyvant autres lectres que Madame m'en avoit escript, en avois parlé a l'empereur qui en fit faire la despeche, laquelle a esté envoiee a madicte dame par les postes alans par mer. Sa Magesté, pour mieulz asseurer le pays, en a fait davantaige faire le double et ung autre en la forme que ceulx du pays l'ont fait requerir par les dessusdictes que ledit Bontemps porte.

Madame, je suis très joieulz de vostre bon portement; aussi me porte je très bien, Dieu grace, auquel je prie, madame, que vous doint très bonne vie et longue. Dez le camp de Sainte Marie devant Fontarabier, le xxviiie jour de decembre 1522.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; — Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 223, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 136.)

25.

Lettre de d'Arbyé, gouverneur d'Orange, à Philiberte de Luxembourg.

12 janvier 1523.

Madame, pour ce que desirez avoir souvent nouvelles de monsieur, je vous vueilz bien advertir que depuis le partement de maistre Jehan Bontemps, il n'a bougé de Fontarabie, ou il est encoires a present, et entend l'empereur de bientost le mander querre pour venir devers lui.

Madame, quant a l'affere de monsieur de Nassaou, sur ce que m'avez escript, ne feray riens avec lui que en payant, et puis qu'il vous plait que monsieur preigne le premier terme du don qui escherra en ceste annee, n'est apparens que puissiez riens fere avec ledit sieur de Nassaou, oires que mondit sieur recevroit le

(1) Le notaire qui avait dressé le codicille de Philibert.

(2) Jean Bontemps devint plus tard le secrétaire du prince, dont il eut toute la confiance, ainsi que celle de sa mère. Il fut chargé de plusieurs missions importantes.

premier terme en cestedicte annee, en quoy ne se fault asseurer, car cela et aultres paiemens se conduiront selon les afferes de l'empereur comme pouez bien entendre et que j'ai declaré audit Bontemps pour vous en advertir.

Madame, je vous ay desja escript comme j'ay receu les lectres qu'il vous a pleu m'escripre du xxviii de novembre, et aussi ai reçeu une lectre missive de Leonard Garin du xiiie de novembre xve xxii, adressant a Jehan Garin, son frere, ou aultre ayant charge de lui en Valence pour faire delivrer a monsieur ou son certain commandement trois mil livres valenciennes, a raison de xxi solz pour ducat pour la valeur de trois mil escuz soleil qu'avez fait delivrer audit Garin et deux bulletins premiere et seconde lectre de change de Pierre Cartelier et Aymé Malivert, tous deux de la date du xiie de novembre passé pour faire delivrer a monsieur mil escuz, a raison de vingt solz pour escu, qu'est én tout quatre mil escuz, et toutes foiz voz lectres font mencion qu'avez delivrer ausdits marchans cinq mil escuz, et je suis estonné de ce qu'il n'a es bulletins que quatre mil escuz. Je n'y scet que dire, sinon que l'on pourroit avoir compter la seconde lectre desdits mil escuz de Cartelier et Malivert pour mil escuz, ce que ne peult estre, car elle fait mencion de la premiere, tellement que les deux lectres ne servent que pour lesdits mil escuz. Toutes fois, madame, maistre Philippe Vaulchier et moy avons a ceste heure fait despescher une procuracion a monsieur pour tous jours envoier en Valence recouvrer lesdits quatre mil escuz et y avons fait mectre une clause generale pour recouvré le surplus que pourroit exceder lesdits quatre mil escuz, et l'avons envoyee a monsieur pour la signer, car je vous advertiz qu'il a bien affere, car de long temps nous somes aux emprumptz. Madame, je prie Nostre Seigneur qui vous doint bonne vie et longue. A Validoli, le xiie de janvier 1522.

Vostre très umble et très obeissant serviteur, ARBYÉ.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original.)

26.

Lettre de Philibert à sa mère.

1er mai 1523.

Madame, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

..... J'ay pieça escript et par deux fois a monsieur de Potelles et encoires presentement lui escriptz que en tous mes affaires dont il a charge en Artois, quant a ce qu'il a pleu a l'empereur me donner, il vous obeisse et face tout ce qu'il vous plaira lui commander, ce que je crois il fera, et n'y aura faulte.

Madame, je vous ay par deux fois escript comme j'avois reçeu une lectre de change de mil escuz..... et une aultre de trois mil escuz que j'ai rocouvré et despendu, car le voyage de Fontarabie ou j'ai esté m'a costé bon..... Je suis au bout de mon argent, et quant aux xxiv.m ducaz qu'il a pleu a l'empereur me donner, le temps n'est propre ni apparent que de ceste annee l'on en puisse rien recouvrer.

Madame, nostre saint Pere fait poursuir une tresve; je ne scet qu'il en adviendra, car encoires je n'y vois grande apparence. Toutes fois si elle advenoit, ce ne seroit sans vous aler veoir.

Madame, je prie a Dieu qui vous doint bonne et longue vie. Escript a Valadoly, le premier jour de may.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(? Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; — Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 224, et, en partie, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 149 et 150.)

27.

Lettre de d'Arbyé gouverneur d'Orange, et de Philippe Vauchier, secrétaire du prince, à Philiberte de Luxembourg.

3 mai 1523.

Madame, nous avons reçeu les lectres qui vous a pleu nous escripre du XIII de fevrier passé, et pour ce que monsieur est pieça

retorné de Fontarabies et que lui estant la et deppuis son retor vous avons escript du pourchaz fait pour son retor, n'est besoing vous en faire plus longue lectre. Il a veu ce qu'il vous a pleu lui escripre et est en meilleur volenté que jamais a vous obeyr et faire tout ce qu'il vous plaira lui commander. Il vous escript de ses affaires assez amplement, esquelz ferons tous jours du mieulz que nous sera possible et selon que le temps le requerra.

Madame, monsieur a fait grosse despence a Fontarabies et est au boult de son argent.

Madame, nostre saint Pere fait poursuyr une treves, et vauldroit mieulz pour monsieur que ce fust une paix, car par treves l'on n'a accoustumé de riens rendre et par la paix chascun retorne au sien, et si paix advenoit, l'affaire de monsieur ne seroit pas oblyé jusques au boult. Madame, nous vous asseurons que si les affaires de monsieur ne vont du tout ainsi que le desirez, il n'a tenu a ses serviteurs d'en dire et faire toutes les poursuites possibles, et quant a lui l'on ne le sçauroit charger qui ne s'en soit bien acquité, et pleut a Dieu, madame, que je Arbyé eusse parlé a vous deux heures, et je le vous donroys bien a entendre, et ne savons a quoy y tient, car l'empereur lui fait merveilleusement bonne chiere, et ne croions pas que de ceste annee l'on puisse riens recevoir des xxIIII^m ducas que savez. . . . .

Madame, monsieur vous fait faire douze pieces de tapisserie de cuyr, que sera fort belle, et les lui doit on rendre a la fin de ce mois toutes despechees, et moy Arbyé solliciteray de les vous envoyer le plus tost que l'on pourra.

Madame, les vivres ont esté et sont encoires merveilleusement chiers pardeça, car combien que l'on tient ordre en la despence le mieulx qu'il est possible, l'on deppend par jour en volletaille et gibier a monsieur IX ducas, en trois moutons et deux veaux V ducas, en pain II ducas, en vin III ducas, en bois, charbon III ducas, sans le deffroy des chefz et valetz, torches, fruits et aultres menues choses, et n'est possible d'en eschapper a moins.

Madame, la reyne de Portugal (1) s'en vient ycy, comme l'on

---

(1) Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint et veuve de Manuel.

dit. Il se meurt beaucoup de gens pardeça, mais, Dieu grace, monsieur n'en a encoires point perdu, et si en y a eu des malades assez, dont je Arbyé ay esté du nombre, et de tout l'iver passé, je n'ay eu jour de santé.

Madame, nous prions Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. De Valladoly, le III de may anno 23.

Vos très humbles et obeissans serviteurs et subgects, ARBYÉ, PHILIPPE VAULCHIER.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 225, et, en partie, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 150.)

28.

Lettre de Philibert à sa mère.

16 août 1523.

Madame, je vous suplie très humblement que vostre bon plaisir soit de faire paier par ceste premiere lettre de change, ung moys après qu'elle vous sera presentee, en la ville de Lyon a Jehan et es heritiers de Lienard Barthollin la somme de cinq mil esculz au soleil d'or en or de pois ou la valeur, pour change fait ycy avec Zanoby Martin, marchant florentin, et vous plaise luy faire bon payement. Fait a Valiadolit, le XVIe jour d'aoust l'an mil Vc et XXIII.

Vostre très humble et très obeissant filz, PHILIBERT DE CHALON.

Verte la quittance.

Reçeu le contenu de l'aultre part la somme de cinq mil esculz d'or soleil.

Jehan et les heritiers de Leonard Barthollin, de Lyon, le XVIIIe jour de mars mil Vc XXIII.

(Archives du Doubs, E 1291, actuellement E Chalon, supplément 1.)

29.

Lettre de Philibert à sa mère.

17 août 1523.

Madame, tant et si humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, j'avois toujours eu esperance de bientot vous aler faire la reverence, sy pays ou treve fussent venues, mais, a ceste heure, somes plus a la guerre que jamès, car l'empereur fayt une grosse armee pour entrer en France et m'a donné charge de dix mile homes de pyet espagnol, de quoi vous avertis voulentiers, pensant que n'en serés marrie. J'espere, a l'ayde de Dieu, de lui fere queque bon servyse. Madame, vous povés penser sy se sera sans reu despandre, car tiel cas ne se peut mener sans gros argent. Et pour ce que la chose est ative et que ne sorois avoir secours de vous, atans *(sic)* me suys adrecé a ung marchant, lequel me baylle cinc mille escus, quy s'apelle Jan Nobis *(sic)*, vous supliant, madame, luy vouloyr fere rendre son argent, ainsy que verrés par la lettre de change que vous ay envoyé. Et pansant vous escripre souvant de mes nouvelles, voys prier Dieu vous donner bonne vie et longue. Escript a Valledolix, le XVIIe d'aoust.

Vostre très humble et très obeissant filz, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du château d'Arlay; — Publié par M. Sandret, p. 93 et 94, qui a daté cette lettre de 1522. Cf. la lettre précédente.)

30.

Lettre de Philibert à sa mère.

17 août 1523.

Madame, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, en lieu de la tresve que l'on esperoit, come par aultres mes lectres vous ay escript, nous fumes a la guerre bien avant, ou il faut que je face groz fraiz. Et pour ce que des cinq mil es-

cus... n'a pas grand reste, qui me puisse fournir oultre le mois de septembre prouchain, et que cest affere est groz et touche mon honneur, j'ai parlé a Jacobi (*l.* Zanobi) pour me fere finance d'aultres cinq mil escus. Je vous supplie, madame, que vostre bon plaisir soit donner ordre pour fere rendre ladicte somme quant le vous escriray, que sera bien tost, afin que mon credit soit entretenu, le partement de l'empereur est soudain... De Valadoly, le XVII d'aost.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 227.)

31.

Nomination de Philibert aux fonctions de général de l'infanterie espagnole.

17 octobre 1523.

Don Carlos, etc.... A vos don Philibert de Chalon, principe de Oranges, nuestro primo, salud y gracia. Bien saveys el exercito que havemos mandado juntar para entrar en Francia, con deseo de aquietar los inconvenientes que han escausado y escausan la guerra contra infieles, en que siempre havemos desseado y desseamos emplearnos en especial contra el Turco tan principal enemigo de la christiandad, y perque para la buena governacion de la infanteria spañola que ha de servir en el dicho exercito, conviene que una persona de mucha autoridad y calidad tenga cargo della, havemos acordado de vos eligir y proveer, segun que por la presente vos eligimos y proveemos de nuestro capitan general de la dicha infanteria, ansi porque concurren en vos las dichas calidades y otras buenas, con linaje y abilidad y fidelidad, como por el mucho zelo y amor que siempre aveys tenido y teneys a las cosas de nuestro servicio y estado. Porende nos vos encargamos y mandamos que luego vays al dicho nuestro exercito, y a quales quier partes donde esta, y estuviere nuestra infanteria spañola, de la qual al presente ay, y de a qui adelante huviere, y useys en ella y con ella del dicho cargo de nuestro capitan general de la dicha infanteria spañola en todos los casos y cosas a

el anexas y concernientes; goceys de todas las onras, gracias, mercedes, franquezas y libertades, executiones, preeminencias, prerogativas, imunidades y de todas las otras cosas y a cada una dellas que, por razon de la dicha capitania general de la dicha infanteria spañola, deveys hazer y gozar, y vos deven ser guardadas. Y que para os ayudar aservir el dicho cargo, podays poner en el un lugar teniente vuestro, y aquel quitar y amover cada, y quando vieredes ser cumplidero a nuestro servicio y poner otro en su lugar. Y mandamos a los coroneles, capitanes, alferezes, cabos y officiales y gente de la dicha infanteria spañola, que al presente ay y de aqui adelante huviere en el dicho nuestro esercito, que vos ayan y recivan y tengan por nuestro capitan general de ella y que como a tal vos obedescan, honren y acaten y cumplan vuestras cartas y mandatos ansi de escrito, como de palabra, como si nos mesmos en persona se lo mandassemos y que ansi mismo usen con el dicho vuestro lugar teniente en todos los casos y cosas anexas y concernientes a la dicha lugar tenencia, segun que en tal caso se costumbra y deve hazer. Y que cada y cuando vos el dicho principe o vuestro lugar teniente quisieredes ver y reconocer la dicha infanteria, vos den la muestra y reseña, sin poner en ello escusa, ni declaracion alguna. Ansi mismo vos damos poder y facultad, paraque como nuestro capitan general de la dicha infanteria spañola, podays usar y tener la administracion de la nuestra justicia y governacion de ella, ansi civil como criminal, o por los que vuestro poder para ello huvieren, y en todos los casos a ella anexos y conexos y concernientes, conforme a derecho, todo bien y cumplidamente en guisa que vos no menguen en cosa alguna, y que generalmente useys del dicho cargo de nuestro capitan general de dicha infanteria spañola, como dicho es en todos los casos y cosas a el anexas y concernientes. Para lo qual todo lo que dicho es y para cada una cosa y parte della y para la dello anexo y conexo y dependiente y para todas las otras cosas tocantes a la dicha capitania general de la dicha infanteria spañola y governacion y administracion de la dicha nuestra justicia de la civil y criminal, como dicho es, vos damos poder cumplido entero y bastante con todas sus incidencias y dependencias, anexidades y conexidades.

Dat. en Pamplona, a 17 de otubre de mil quinientos y veynte tres años. Signat. Yo el Rey. Referendada por Pedro de Zoazola.

(Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, anc. n° 51, fol. 21. Copie par M. Nicolle.)

32.

Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite.

3 mars 1524.

Madame, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, je croiz qu'avez autres fois reçeu des lectres de l'empereur par lesquelles il entendoit que ma compaignie de gens d'armes fust entretenue et bien payee, et ainsi le m'a tous jours dit. Il m'est venu ung gentilhomme de madicte compaignie par lequel j'ay sçeu tout le contraire de ce que je pensoye, car je la pensoye estre en Luxambourg faisant service a l'empereur, et, a ce que j'ay entendu, elle est cassee. J'ay trouvé le cas fort estrange, especialement qu'il m'a dit que l'on en a fait de nouveaulz. Pour quoy, incontinant l'avoir oyr, le despechay pour advertir l'empereur du tout, car en ce temps, n'estoye a la court pour lui en parler.

Madame, l'empereur, avoir bien veu le tout, m'a fait responce qu'il n'entendoit en quelque façon que ce fust que ladicte compaignie fust cassee et qu'il vouloit qu'elle fust tous jours bien payee d'ycy en avant et que a ceste heure, pour ce que l'on leur doit beacop, qu'il vouldroit bien qu'ilz se contentassent pour deux quartiers et que l'on les leur feroit bailler. Je croiz, madame, que les gentilshomes sont en si grande volenté de faire service a lui et a vous qu'ilz ne reffuseront le party. Par quoy vous suplie, madame, qu'il vous plaise les faire incontinant despecher et regarder le lieu ou ils pourront plus faire de service a l'empereur, car j'escriptz a mon lieutenant que incontinant qu'ilz seront paiez, il les face partir pour aler ou il vous plaira lui commander. S'il y a assez de gens d'armes en Flandres, il me semble qu'il seroit bien de les envoier en Ytalie, veu encoire que monsieur de Bourbon est capitain general, car il cognoit beacop des gentilzhomes de

ladicto compaignye, et crois qu'il les traitera bien. L'empereur vous en escript son intencion. Je vous suplie, madame, encoire de rechef de faire la despeche brefve.

Madame, je croiz qu'estes bien advertie comme j'avons prins Fontarabier (1), que n'est pas petit service a l'empereur, et pour ce que beacop de gens vous en escripvent la façon, ne faray plus longue lectre.

Madame, je prie Nostre Seigneur vous donner très bonne vie et longue. De Fontarabier, le 3e jour de mars.

Votre très humble et très obeissant subgect et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, PA 16, autographe. Copie par M. Arpad de Györy de Nadudvar, archiviste.)

33.

Extrait d'une instruction de l'archiduchesse Marguerite à Jean Bontemps.

7 avril 1524.

... Et dira Jean Bontemps a madame la princesse (d'Orange) que madicte dame (l'archiduchesse Marguerite) a eu nouvelles certaines de la prinse de Fontarabie et du bon et vertueux portement de mondit seigneur le prince. Fait a Malines, le 7e jour d'avril anno 524 après Pasques.—MARGUERITE.

Par ordonnance de madame.—VARTEL.

(*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 227; —*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 150-151.)

34.

Lettre de Philibert à sa mère.

3 juillet 1524.

Madame, il fault que je vous face savoyr des nouvelles qui ne vous serons gueres joiieusses, ny a moy aussy. C'est que, penssant venir au camp de l'empereur en ce pays, ey esté pris en che-

(1) La prise de Fontarabie eut lieu le 24 février 1524.

myn par ung des plus gros maleurs du monde. Car les deux armees de mer de l'empereur et roy de France estions a une lieu ou deux près l'une de l'autre, et pansant ladite armee du roy de France estre la nostre, me suys approché cy près que a l'eure que je les avons descouvert pour ennemyes, ey eu la chase par les galeres qu'estions en ladite armee, de sorte qu'il n'y a eu nul remede de me pouvoyr sauver, et suys icy en ceste armee entre les mains de l'amyral d'elle, qui s'apelle mons[r] de la Fayete, lequel, depuys pris, m'a fait le meilleur trestemant qu'il est posible.

Or, madame, je vous suplie que ne prenés melencolie de ma fortune, car je vous proumest que j'en ay assés pour nous deux, de vous suplier d'avoir le pourchas de mon delivrement pour recommandé. Vous ay, toute ma vie, trouvé sy bonne mere que suys asseuré que a mon grant besoing ne me faudrés, et, d'autre costé, l'empereur, mon mestre, au servyse duquel ey esté pris. Et vous proumest, madame, que le plus grant regret que j'ay est que se n'a esté a meleures enseygnes. Il m'a fait fere sy belles proumesses que je croys qu'il ne me oblyra point.

Et pour ce que je ne say ou l'on me merra *(l.* menra) au partir d'icy, vous suplie très humblement vous en enquerir et me fere savoir de vos nouvelles. Car si l'on me donne congé de vous escripre, vous arés souvant des miennes. Et pour ce que se pourteur vous dira le tout, voys fayre fin a ma facheuse lestre, priant Dieu quy vous donne plus de playsir et melleur vie que je n'espere avoir de lonc tamps.

Escript au port de Villefranche (1) qu'est a mons[r] de Savoye, ou j'ay esté pris, ce v[e] de jullet.

Vostre très humble et très obeissant filz, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du château d'Arlay;—Publié par M. Sandret, p. 94 et 95.)

---

(1) Près Nice.

35.

Lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

13 août 1524.

Ma cousine, j'ay reçeu voz lettres du xxiiiie de juillet par lesquelles m'avertissez de la prinse de mon cousin, vostre filz, dont je suis fort deplaisante. Toutes fois puis qu'il a pleu a Dieu luy envoier ceste infortune, s'en fault conformer a sa volenté, esperant que par sa grace et moiennant l'assistence de l'empereur, mon seigneur et nepveur, et vostre bonne ayde, il sera tost delivré de sa prison. A quoy de mon cousté m'employeray austant qu'il me sera possible, comme entendrez plus au long par le sieur de Gastel, mon president, auquel a ceste cause j'escrips se tirer devers vous. Et posé, ma cousine, que Dieu vous ait envoié ceste infortune, si n'est elle mortelle ny telle que vous en doyez esmouvoir hors la raison, puis qu'il y a remede. Car a vous et a moy nous a convenu ça devant supporter d'autres infortunes irremediables, dont il nous doit souvenir et nous doivent rendre plus constantes et pacientes en telles adversitez; par quoy vous prie prendre le tout de bonne part et non laisser par ce de vous employer tous jours aux affaires du pays que j'ay chargé audit president vous communicquer, pour sur iceulx avoir vostre bon advis, desirant que les vueillez avoir en bonne recommandacion, et vous me ferez singulier plesir, vous disant a tant l'adieu qui, ma cousine, vous ait en sa saincte garde. De Bruxelles, le xiiie jour d'aoust xv^c xxiiii.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.—VARTEL.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 227, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 151-152.)

36.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

16 août 1524.

Ma cousine, j'ai sçeu comme le prince d'Orange, mon cousin, a esté prins par nos ennemys auprès de Villafranca de Nyce,

dont me desplait fort pour la bonne amour et affection que je luy pourte, laquelle ne sauroit estre meilleure. Il n'a jamais espargné travail quelconque pour me faire service et s'acquitter en son honneur et debvoir, comme plusieurs fois vous ay escript. Et puisque la fortune est venue telle, encore vault il mieux ainsy que s'il eust esté prins des Mores ou que aultre plus grand inconvenient, que d'aultres ont reçeu, comme sçavez luy fust advenu ou qu'il eust esté prins par nosdits ennemys en terre de France. Vous savez qu'il s'estoit dressé audit Villafranca, qu'est pays neutre, et la, par raison et equité, il debvoit treuver toute securité, comme j'escrips a mon cousin, le duc de Savoye. Pour quoy vous prie que luy faictes tenir mes lettres, afin qu'il pourchasse la delivrance de mondit cousin, si son intention est que sadicte neutralité voise avant, comme il est tenu et touche a son prouffit. J'escrips aussi a ceulx des Lighes, tant en general que semblablement en particulier aux villes de Zurich, Berne, Fribourg, Zolery (1) et Basle, pour le faict de ladicte delivrance, comme verrez par la copie de mes lettres. Si vous semble qu'elles puissent prouffiter, vous les envoyeray, et aultrement non. Et pouvez estre asseurement a vostre repos que, soit par le moyen des susdits ou aultrement en deffaut d'iceulx, par paix ou par trefve, j'entends de ravoir ledit prince, mon cousin, en quelque maniere que ce soit... Escript a Valadoly, le 16 de aoust, anno 1524. — CHARLES. — LALLEMAND.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 223; dans Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 52 et 53, Pièces justificatives, III, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 152-153.)

37.

Lettre de Philibert à sa mère.

19 août 1524.

Madame, je suys ce jour d'uy esté amené en ce lieu de Bourges, comme vous contera ce pourteur, lequel ausy vous montrera l'estat que l'on me baille. Je vous suplie, madame, de bien solicyter ma

(1) Soleure.

delivrance, car je suys en ung lieu assés facheux, mays j'ay cest heur d'estre entre les mains d'un homme quy a mervelleusement grosse envye de me fere playsir, a ce qu'yl m'a dit, et de peur que longue lettre ne vous fache, ferés fin, priant Dieu vous donner bonne vie et longue. Escript a Bourges, le XVIIIIe de auout, per

Vostre très humble et très obeissant filz, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du Doubs, E 1296;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 229 et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 153.)

38.

Lettre de Gabriel de la Châtre à Philiberte de Luxembourg.

20 août 1524.

Madame, si très humblement comme je puis, je me recommande a vostre bonne grace.

Madame, j'ay bien voulu que Loys, pourteur de ceste, ayt veu monsieur le prince, vostre filz, pour vous en dire des seures nouvelles. Aujourd'ui je l'ay reçeu en ma protection et garde, vous advisant que tout l'honneur, service et plaisir que luy pourray fere que je le feray, et de ce vous pourez tenir seure.

Madame, je vous envoie les noms du nombre de gens que seront a sa despence, comme Loys vous monstrera. Ce scet vostre plaisir, vous adviserez a m'en fere responce, car je feray la despence jusques a ce que j'aye de voz nouvelles, vous suppliant que ce soit le plus tost que vous pourrez. Faleran verra et congnoistra la despence que se fera, car elle ne se fera point a cachettes, et y feray en ma foy comme si c'estoit pour moy mesmes.

Et pour fere fin, madame, je supplie le Createur qui vous doint très bonne vie et longue. De Bourges, ce XXe jour de aoust 1524. G. DE LA CHASTRE (1).

(Archives du Doubs, E 1296;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t II, p. 230, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 153-154.)

---

(1) Gabriel de la Châtre, seigneur de Nançay et de la Maisonfort, conseiller d'État, chambellan et maître d'hôtel de François Ier.

39.

Extrait d'une lettre de Henri de Nassau à Philiberte de Luxembourg.

20 septembre 1524.

. . . Madame, je ne vous ay point adverty de la prinse de monsieur le prince, pour ce que les nouvelles ne sont bonnes, et aussy que je savois que en seriez plus tost advertie que moy. Mais pour ce n'ay laissé de solliciter l'empereur pour sa delivrance, soit par le moyen de paie ou autrement, a quoy je treuve Sa Majesté tant deliberé et a desja expressement mandé a son ambassadeur vers nostre très saint Pere qu'il ne veult passer ne recevoir aucun traitté de paix ou de treve sans la delivrance de mondit sieur le prince. Je m'y employeray encoires, madame, et y tiendray la main come je y suis tenu.

Madame, je me passeray de vous en tenir long propoz, ne vous rompre la teste a vous reconforter, car sçay que n'estes de celles que perdent le sens par les fortunes qui surviennent, mais que y saurez bien pourveoir ainsi que le caz le requiert; s'il a esté malheureux, ceste fois, une autre fois il sera heureux. A tant, madame, fais fin, vous suppliant si vous sçeussiez quelque bon moyen pour aydier ledit sieur, en quoy je peusse servir, qu'il vous plaise le me mander et aussi plus tous jours commander vos bons plaisirs pour les accomplir a mon pouoir, Nostre Seigneur en ayde, auquel je prie, madame, vous donner bonne vie et longue, avec l'entier de voz desirs. De Valledolyd, le xxe de septembre (1524).

Vostre humble filz, H. DE NASSAU.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 231, et, en partie, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 154.)

40.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

16 octobre 1524.

Ma cousine, j'ay reçeu vostre lettre du xxII^e de jullet et sçeu de vostre santé par Rogier de la Verriere, dont j'ay eu plai-

sir. Vous aurez maintenant veu ce que vous ay escript touchant l'affaire de mon cousin le prince, vostre filz, et ce que j'y ay pourveu tant a Romme que devers mon cousin de Savoye et ceulx des Lighes. Il me semble que devez faire bonne poursuyte vers lesdictes Lighes, affin qu'ilz faicent entretenir la neutralité des terres de mondit cousin de Savoye, riere lequel la prinse a esté faite, car cecy est ung principal fondement. Je vous prie croire fermement que de ma part je feray en ceste matiere autant que si c'estoit pour mon propre filz, et aussy feray je pour la restitucion des biens et terres detenuz en France a mondit cousin le prince par tous les moyens que l'on saura adviser, et le cognoistrez ainsi par les effectz, aydant Dieu qui vous doint, ma cousine, ce que plus desirez. De Tordesselles, le XVIe d'octobre l'an XXIIII.—CHARLES.—LALEMAND.

(Archives du Doubs, E 1298;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 281, et, en partie, dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 155.)

41.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

15 novembre 1524.

...Et quant a ce que m'avez fait dire touchant mon cousin, vostre filz, oultre ce que en ay par ci devant par diverses fois escript a nostre saint Pere, a l'empereur, monseigneur mon nepveu, et autres princes, j'en escriptray de rechief partout, combien que je sçay que mondit seigneur et nepveu y a si bonne affection qu'on ne sçauroit meilleure et telle que, comme j'entendz, il a resolu de non faire paix ne trevve que mondit cousin, vostre filz, ne soit delivré, et vous pouez tenir asseuree que si avant que y auray moyen, y feray comme pour mon propre, ainsi que scet Dieu qu'il, ma cousine, vous tiengne en sa saincte garde. De Malines, le XVe jour de novembre XV^{c} XXIIII.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; —Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 282, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 55.)

42.

Lettre du Parlement de Dole à Philiberte de Luxembourg.

24 novembre 1524.

Madame, nous nous recommandons humblement a vostre bonne grace.

Madame, nous envoyons devers vous l'advocat Felix, present pourteur, pour vous advertir d'aucunes choses a nous survenues pour l'auctorité de Madame et reboutement de ceste mauldite secte leuteriste. Si vous requerons, madame, le oüyr et croyre de ce qu'il vous dira de part nous et par luy nous faire sçavoir sur le tout vostre bon advis, avec se il est plaisir que vous puissions faire pour l'acomplir.

Madame, nous prions Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue. De Gray, ce xxiiiie de novembre anno xv^{c} xxiiii.

Les tous voz humbles les president et conseillers tenans la cour du present Parlement de Dole a Gray.— Finot.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément.)

43.

Lettres patentes de Charles-Quint donnant à Philiberte de Luxembourg la jouissance du comté de Saint-Pol et de la seigneurie d'Oisy pendant la captivité de son fils.

8 décembre 1524.

Charles, par la divine clemence, esleu empereur des Romains, tous jours auguste, roy de Germanie, des Espaingnes, d'Arragon, de Navarre, des deux Cecilles, de Jherusalem, de Hongrie, de Dalmacie, de Croacie, etc., archiduc d'Austrice, duc de Bourgoingne, de Lothier, de Brabant, de Stier, de Carinte, de Carniole, de Lembourg, de Luxembourg et de Geldres, conte de Flandres, d'Asbourg, de Tirol, d'Artois, de Bourgoingne palatin et de Haynnau, lantgrave d'Elsate, prince de Zwane, marquis de Burgauv et du sainct Empire, de Hollande, de Zellande, de Ferrette, de Kiburg,

de Namur et de Zutphen, conte seigneur de Frise, des marches de Sclavonie, de Portenauv, de Salins et de Malines, a tous qui ces presentes verront, salut. De la part de nostre très chiere et très amee cousine dame Philiberte de Luxembourg, princesse d'Oranges, nous a esté remontré comme, dez l'encommencement de la presente guerre d'entre nous et le roy de France, pour recompenser nostre très chier et feal cousin messire Philibert de Chalon, prince d'Orenges, son filz, de la principaulté d'Orenges, des terres et seignouries de Lembale, Montcontour, des ports et ancres d'entre Coyenon et Encrenon assiz en Bretaigne, des seignouries d'Orpierre, Trecluz, Montvoisin et la pariere de Novesan gisans en Daulphiné, lesquelles et autres biens en grande valleur et estimacion appartenans a nostredit cousin le roy de France a donné a telz que bon luy a semblé, nous avons donné a nostredit cousin prince d'Orenges le conté de Saint Pol et la terre et seignourie d'Oisy, leur appartenances et appendances a nous escheus et appartenans par le droit de la guerre (1), au moien de ce que ceulx ausquelz appartiennent icelles seignouries tiennent la partie de France a nous contraire, si qu'il est a nous au long declairé en noz lettres dudit don, desquelles terres et seignouries gisans en frontiere partie a esté brullee et les bois d'icelles abbatuz et gastez et grant partie du surplus pillee par les gens de guerre des deux parties, et le surplus, qui est de petite valeur, est difficil a recouvrer et s'en consomme grant partie en fraiz et poursuyte, et les receveurs mesmes aians charge de recouvrer le revenu desdictes terres et d'en rendre compte en sont difficilz, par especial de ladicte terre d'Oisy qui reside a Cambray, et n'en scet l'en riens ou peu recouvrer, et si doubte ladicte princesse que a l'occasion de la detencion de sondit filz, prisonnier de guerre en France, en taut que elle ne autres n'en pourront recouvrer procuracion ny autres choses necessaires pour en son absence conduire et gouverner ledit conté de Saint Pol et la terre d'Oisy et en recouvrer le revenu, lesdits receveurs, fermiers, admodiateurs et censiers ne luy vouldront obeyr, payer leur censes, fermes et censes, ne ce a

(1) Le comté de Saint-Pol avait été confisqué sur François de Bourbon-Vendôme et sur sa femme Marie de Luxembourg, qui le lui avait apporté en mariage.

quoy ilz et chascun d'eulx sont et peuvent estre tenuz, n'estoit moiennant nostre provision, humblement la nous requerant et meisment que nostre plaisir soit luy acorder et ordonner que pendant le tamps que ledit prince, son fizl, demeurera prisonnier dudit roy de France, lesditz conté, terres et seignouries de Saint Pol et d'Oisy au prouffit de son filz soient tenues et possidees ou nom d'elle et luy bailler l'auctorité de en son privé nom y faire exercer la justice et en récouvrer tout le revenu, tant de ce qu'est escheu depuis ledit don fait a sondit filz que ce que y advenir et escheoir pourra et de ce luy faire expedier noz lettres patentes pertinens, pour ce est il que, ces choses considerees et sur icelles eu l'advis de noz amez et feaulx les chief et tresorier general de noz demaine et finances, nous a ladicte princesse d'Orenges, inclinans favorablement a sadicte requeste et par la deliberacion de nostre très chiere et très amee dame et taute l'archiducesse d'Austrice, ducesse et contesse de Bourgoingne, pour nous regente et gouvernante en noz pays de pardeça, a l'advis des chief, president et gens de nostre privé Conseil estans lez elle, avons ottroyé, consenti et accordé, ottroyons, consentons et accordons par ces presentes que, durant le tamps que sondit filz le prince d'Orenges sera detenu prisonnier en France, elle joysse et possesse en son propre et privé nom desditz conté de Saint Pol, terre et seigneurie d'Oisy, appartenances et appendences, sans en riens reserver, luy donnant l'auctorité, pouoir et puissance de faire exercer la justice en sondit nom, recouvrer tout le revenu tant de ce qu'est escheu depuis ledit don fait a icelui prince comme de ce que escherra d'ores en avant et de au payement dudit deu contraindre, si besoing est, lesditz receveurs, fermiers, admodiateurs, censsiers et autres qui y seront tenuz et obligez, comme en tel caz l'on est accoustumé faire. Si donnons en mandement ausditz de nostre privé Conseil, aux commissaires par nous ordonnez au saisissement des biens des François et autres tenans parti a nous contraire et a tous noz autres justiciers, officiers, serviteurs et subgectz cui ce peult et pourra toucher et regarder, leurs lieuxtenans et chascun d'eulx endroit soy et si comme a luy appartiendra que de noz presens ottroy, consentement et accord et de tout le contenu en cesdictes presentes ilz faicent, seuffrent et laissent ladicte princesse d'Oren-

ges plainement et paisiblement joyr et user en la mesme sorte et maniere que nostredit cousin le prince d'Orenges, son filz, avant sa prinse, en a joy et usé, sans au contraire luy faire mettre ou donner ny a ceulx qu'elle ordonnera et commettera a l'exercice de ladicte justice esditz conté de Saint Pol et seignourie d'Oisy pour et en son nom aucun destourbier ou empeschement, ains leur donner toute ayde, faveur et assistence. Car tel est nostre plaisir. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes. Donné en nostre ville de Bruxelles, le VIIIme jour de decembre l'an de grace mil cincq cens vingt et quatre, et de noz regnes, assavoir des Romains et de Honguerie le VIe, et des Espaignes le IXe.

Par l'empereur: DU BLIOUL.

(Archives du Doubs, E 1364, original;—Extrait dans Clerc, p. 50.)

44.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

5 février 1525.

..... Et quant a mon cousin, vostre filz, j'ay veu la lectre qu'il vous a escript, par laquelle congnois le maulvais traictement qu'on luy fait, dont me desplait plus que ne vous veulz escripre. J'ai envoyé a l'empereur sadicte lectre et luy escriptz de son affaire, selon que verrez par le double de mes lettres que j'ay fait baillier a l'abbé de Mont Saincte Marye (1) pour vous monstrer, et pleust a Dieu que eusse meilleur moyen de sa delivrance que d'escripre, afin que seusse monstrer a vous et a luy le vouloir et desir que y ay, ce que feroye de meilleur cueur que ne vous sçaroye escripre, comme sçet Dieu qu'il, ma cousine, vous tiengne en sa saincte garde. De Malines, le Ve de février XV^{c} XXIV (v. st.)

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.—DESBARRES.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 233, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 156.)

(1) Louis de Vers.

45.

Lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

5 mars 1525.

Ma cousine, j'ai reçeu vos lectres escriptes a Nozeroy, le IIIᵉ de fevrier... Vous m'escripvez le maulvais traictement que l'on fait a mon cousin, vostre fils, et me requerez escripre encoires de son affaire tant en Angleterre que a l'empereur et que j'envoye a Sa Majesté les lectres qu'avez reçeu de luy...

Je treuve le traictement qu'on fait a mondit cousin fort estrange et dur, eu regard a la qualité de sa personne et qu'il a tant de biens ryere le roy de France. Il m'en desplait plus que ne vous veulx escripre. Vous avez par l'abbé de Mont Saincte Marye entendu ce que dernierement en ay escript audit seigneur empereur; derechief lui en escripray aussi affectueusement que possible me sera, et aussi aux ambassadeurs de Sa Majesté que j'ai envoyé nagueres en Angleterre pour adviser par le moyen du roy ou de monseigneur le legat (1). L'on pourroit trouver fason le faire mieulx traicter. Et partout ou que sçauray donner adresse en sondit affaire, le feray plus que de bon cueur, comme raison est, vous priant estre advertye du besongne de mesdits depputez. A tant, ma cousine, Dieu vous tiengne en sa garde. De Bruxelles, le v de mars.

Depuis ceste escripte, ay eu nouvelles certaines de la deffaicte des François devant Pavye et de la prinse du roy de France, lesquelles sont plus miraculeuses que humaines. Je ne doutte en serez advertye avant que recepviez cestes. Par ce moyen, j'espere la briefve redempcion de mon cousin, vostre fils.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 156-157.)

(1) Le cardinal Wolsey, premier ministre de Henri VIII.

46.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

19 mars 1525.

..... Aussy vous ay par mesdites dernieres lectres escript comme ledit (écuyer) Grospain m'avoit dit que le roy de France avoit mandé mettre a delivre mon cousin, vostre filz, et les autres prisonniers du party de l'empereur estant en France, ce que j'espere se fera et qu'il ne sera besoing de faire plus de poursuytes pour la delivrance de mondit cousin. Je ne doutte que aussi en serez advertye du cousté d'Ytalie et de France. Toutes foys il me semble que n'avez que bien fait d'avoir envoyé maistre Philippe Vaulchier vers le visroy (1) et monsieur de Bourbon (2) pour cest affaire. Je leur en ay escript avant la venue dudit Grospain, et si j'en ay quelque plus amples nouvelles, vous en advertiray..... De Malines, le XIX de mars XV^c XXIIII (v. st.)

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 334, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 157-158.)

47.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

12 avril 1525.

..... Et au regard de l'affaire de mondit cousin, vostre filz, et de l'envoi du president (3) en Ytalie pour icelluy, j'ay son allee très agreable, et ne me sçauroit faire ledit president plus grant service que de soy employer oudit affaire et procurer l'effet de la

(1) Charles de Lannoy, vice-roi de Naples.

(2) Le connétable de Bourbon.

(3) Claude de Plaine?, président de la principauté d'Orange.

delivrance d'icelluy mon cousin, et aussy le luy en ay escript par la poste et davantaige qu'il y face tout extreme devoir. Aussy en ay je escript a tous ceulx qui me semble y ont moyen et pouoir. De Bruxelles, le XIIe jour d'avril XV^{c} XXIV avant Pasques.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 295.)

48.

Lettre de Philibert à sa mère.

25 avril 1525.

Madame, j'ay reçeu les letres que vous a pleu m'escripre par du Vernoy, lequel s'en retorne sans avoyr parlé a moy que en compagnye, pour ce qu'yl n'avoyt nulles lestres adreçentes a monsieur du Vigent, lequel m'a en charge. Je vous suplye pourchasser de le me renvoyer luy ou autre, et ma delivrance entierre ne veullés oblier, qui sera la fin, car je vous escrips par autres lestres de mon trestement. Escript a Luysignan, le XXVe d'avril.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 303, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 158.)

49.

Lettre de Philibert à sa mère.

25 avril 1525.

Madame, je suys arivé en ce lieu de Luysignan, ou j'ay trouvé monsieur du Vigent, qui s'et de tant plus essayé a me fere bon tretement que Gabriel de la Chartre prenoyt playsir a le me fere mauvays, vous aseurant, madame, que ne vous saroys escripre la moistié des honnestes tours quy me fet et qu'yl dit fere le temps avenyr; ce que je vous fays voulentiers savoir, sachant veritablement que ne serez marrye, et aussy afin qu'entendés l'obligement

en quoy vous et moy luy sumes debtours. Il vous envoye l'estat qu'il m'a dressé quy faudra, sy vous playst, que fournissiez par moys et quelque chose davantage pour mes menus playsirs; sy vous plaist, vous n'y fauldrés, et le premier payement envoyés le moy par un gentilhomme des miens, sy vous et parmys. De mon entiere delivrance je ne vous en escrips point, pour ce que je suys asseuré que l'avés autant en la memoyre que je saroys avoyr, mès bien vous veus je fere savoyr que je n'ay eu nouvelles de Visemau (1) depuis qu'yl est party de moy, quy a esté troys jours devant Paques fleuries. Je vous suplie de me mander a quoy il tient, et, finissant sur se, prierez Dieu quy a vous, madame, donne bonne vie et longue. Escript a Luysignan, le xxve d'avril.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 304, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 158.)

50.

Lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

26 avril 1525.

Ma bonne cousine, j'ai reçeu voz lettres du XIIIme de ce mois de l'affaire de mon cousin, vostre filz, la copie des lettres que l'empereur a escript a madame la regente de France et l'extrait d'ung article d'icelles ses lettres a messieurs de Bourbon et le viceroy de Naples a la delivrance de vostredit filz.

Ma bonne cousine, selon vostre desir, j'escripz a mesditz cousins de Bourbon et le viceroy et aussi a mon cousin le sieur du Reulx (2) a l'adresse de la delivrance d'iceluy vostre filz, ainsi que par la copie de mes lettres que je vous envoye pourrez veoir, et si autrement je y puis vous donner adresse ou en autre vostre affaire m'en advisant, je le feray de très bon cueur, Nostre Seigneur

(1) Visemal, écuyer de Philibert.
(2) Adrien de Croy, comte de Rœux.

le scet, que je prye, ma bonne cousine, vous avoir en sa garde. Escript a Malines, le XXVIme d'avril l'an XXV.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Archives du Doubs, E 1296; — Publié, en partie, dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 305, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 159.)

51.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

7 juin 1525.

...Et ay donné expresse charge a icelluy Desbarres de poursuyr de ma part vers ledit seigneur empereur l'affaire de mondit cousin, vostre filz, comme le tout entendrez de luy plus au long. Vous ferez bien de amplement informer ledit Desbarres de l'estat en quoy est ledit affaire de mondit cousin, vostre fils, et des moyens que il vous semblera estre bons il y tienne, afin que tant mieulx il le sache servir, vous disant sur ce l'adieu qu'il, ma cousine, vous tiengne en sa saincte garde. De Malines, le VIIe jour de juing XIIc XXV.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; — Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 305.)

52.

Lettre de Philibert à la régente Louise d'Angoulême.

20 septembre 1525.

Madame, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, j'ay ouy la charge qui vous a pleu donner a monsr d'Ages et a monsr de Boussu (1) pour me mener devers vous quant il vous plaira me mander, dont très humblement vous mercie;

---

(1) Jean, comte de Bossu.

lesquelz s'en retourne devers vous pour vous suplier de ainsi le faire.

Madame, ledit sieur de Boussu m'a compté comme mons[r] le mareschal de Montmorency (1) avoit dit a l'empereur que j'avoye pourté des parolles qui m'ont gardé de sortir d'icy, lesquelles estions que j'estoye serviteur de mons[r] de Bourbon et que je le serviroye envers et contre tous, et aussi m'a dit, madame, qu'il vous a pleu luy en parler suyvant ce propoz. Je ne sçay qui le peult avoir dit, mays je vous promectz, madame, qu'il a menty par la gorge, et puis qu'il vous plait me faire cest honneur que je puisse vous faire la reverance, si vous plait, m'obligerez encoires d'avantage en me nommant le controuveur, car en ce faisant vous donnerez a cognoistre que je suis plus homme de bien que luy. J'ai prié a mons[r] du Vigent de vous en vouloir escripre la verité, ce qu'il m'a accordé de faire, et crois, madame, qu'il est si homme de bien qu'il n'en vouldra en riens mentir, vous supliant l'en vouloir croire jusques au confrontement du menteur et de moy.

Madame, je prie Nostre Seigneur que vous doint très bonne vie et longue. Escript a Lusignen, le xx[e] septembre souscript.

Vostre très humble et très obeissant serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 92, autographe;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 412, fol. 45, copie de la fin du XVIII[e] siècle.)

53.

Lettre de Philibert à l'empereur.

14 novembre 1525.

Sire, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, je suys arrivé en ce lieu de Lion, ou madame la regente m'a fèt cest honneur que de vouloyr soufrir que je luy fisse la reverence, et m'a tenu termes sy honnestes que j'ay bien cogneu

(1) Anne de Montmorency.

que s'estoit plus vous desirant complayre que si n'estoyt pour l'amour de moy; toute foys que je m'en sens tenu et obligé a elle. Je vous mercye très humblement de l'afeccyon que vous luy donnés a entendre qu'avez a moy, vous supliant il perseverer, comme vous dira ce porteur, car, a ce cop, il est temps que achevez de me donner a cognoytre que m'estes bon mestre, car de mon couté je n'ay oublié d'avoyr la voulunté acoutumee de vous vouloyr fere servyse, vous suppliant le bien penser, quy sera fin, me remestant a vostre bon vouloyr.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Lion, le xiiii[e] de novembre 1525.

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 92, autographe;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 412, fol. 74, copie de la fin du xviii[e] siècle.)

54.

Extrait d'une lettre de Louis de Praet à l'empereur.

14 novembre 1525.

... Quant au fait de monsieur le prince et l'eschange de monsieur d'Albret (1), madame la regente a envoyé devers moy son chancellier (2) et aultres du Conseil dudit seigneur, lesquelz m'ont fait pluiseurs remonstracions touchant le droit que ledit de Labret a au royaume de Navarre, aussi que nulz royaulmes se peullent renoncer, et que orez qu'il eust fait ladicte renonciation, si seroit elle de nulle valeur et constrainte, et du moings ne seroient tenus ses freres maisnés a l'entretenir, et pluiseurs aultres propoz, sur lesquelz je replicquay en brief ce que me sembloit servir a vostre droit, mais la parfyn fust telle que volentiers ilz advertiroient ledit roy de Navarre de ladicte renonciation, croyant neantmoings fermement qu'il aymeroyt trop mieulx morir en

(1) Henri II.
(2) Antoine Duprat.

prison que de faire telle honte a tout son lignage, qui fust le departement d'entre eulx et moy.

Et quant au fait particulier de mondit seigneur le prince, j'en ay parlé par diverses foiz a madame et aussi au tresorier Robertet (1), qui a grant credit et se demonstre avoir grant desir a l'union d'entre vous et le roy, son maistre. Et ay tant fait que madicte dame a veu ledit seigneur et luy a tenu des meilleurs propoz du monde, sans toutes fois luy avoir voulu souffrir d'aller devers vous, ny aussy le mectre sur sa foy, mais bien luy a donné congié de vous envoyer ce porteur pour vous advertir de son estat. En effait, sire, je treuve ledit seigneur merveilleusement affecté a sa delivrance et non sans cause, car il est logié en ung très mauplaisant lieu et despend ung merveilleux argent, tant a des gardes; toutes foiz, quant a ce point, madicte dame m'a, ce matin, promys de y faire bouter ordre; et, d'autre part, luy semble que si Vostre Majesté et le roy ne s'appoinctent, qu'il sera taillé de y faire long sejour. Et a la verité, je m'aperçois bien qu'il n'est guieres en grace de ladicte regente, et que ce peut de bons tours qu'elle lui a fait ces jours passez viennent de crainte qu'elle a de vous desplaire, car je luy ay bien donné a entendre que ce vous seroit gros plesir que ledit seigneur prince fust d'elle bien traicté. Par quoy, sire, ledit seigneur envoye ce porteur pardela, comme dit est, pour vous supplier de ce que s'ensuyt, selon qu'il m'a compté. Premierement que pour les services qu'il vous a fait et espere encoirez faire, il vous plaise d'entendre a la delivrance du s^r de Labret, en delaissant a part la renonciation de Navarre, et que, au lieu d'icelle, Vostre Majesté soit contente que ledit de Labret soit delivré de prison en payant au marquis de Piscaire (2) la rençon telle qu'il a convenu et en faisant tant vers madame la regente que ledit seigneur prince soit delivré sans payer aucune rençon, auquel point luy semble polront bien venir ledit de Labret et ceulx de son Conseil, et ores qu'ilz n'y voulsissent venir et qu'il faillist qu'il payast quelque rençon, il vous supplie me donner pouvoir de l'accorder telle que

(1) Florimond I.

(2) Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire.

luy mesme advisera et se sentira puissant pour payer, affin que pour peu de chose sa delivrance ne soit retardee, et, a son advis, sire, en ce faisant Vostre Magesté l'obligera a jamais et de plus en plus a vostre service, auquel je vous assure il se demonstre avoir merveilleuse envye. Et en cas que Vostre Majesté ne veulle entendre a la delivrance du sieur de Labret en la forme susdicte et sans ladicte renonciation, il vous supplie, sire, qu'il vous plaise du moings prendre son affaire a cueur et tant faire devers le roy et ladicte dame d'Alençon (1) qu'il en escripvent par deça a ladicte regente, afin qu'il puist venir par devers vous sur sa foy, ensuivant la promesse que ledit roy vous en a autrefois faicte, et que pour solliciter ceste matiere il vous plese despecher en poste vers ladicte regente ung gentilhomme de leur chambre, le sieur de Boussu, ou autres ayant lettres de Vostre Majesté a ladicte regente ung petit roydes et fermes, et au demeurant charge expresse de ceste matiere et mesme de non bouger d'ycy sans vous ramener ledit seigneur prince en la forme que dit est ou que ladicte regente vous en ayt fait reffus, ce qu'elle ne fera jamais, a son advis, et ne vous osera desplaire. Pour vous en escripre, sire, mon petyt advys sur les deux pointz dessusditz, non obstant que ce soient matieres qui passent mon entendement et que Vostre Majesté cognoist mieulx ledit seigneur prince et le service qu'il vous a fait et peult encoirez faire que je ne vous sçauroye descripre, toutes fois quant au premier moyen cy dessus escript peult sembler que ladicte renonciation, de quelque sorte qu'elle soit faicte, ne vous donnera au royaulme de Navarre aucun droit davantaige que y avez ny envers Dieu ny les hommes, car tous jours il sera notoire qu'elle aura esté faicte par contraincte, et fault esperer que, avec l'ayde de Dieu, et la puissance qu'il vous a donné, qu'est aujourd'hui le principal point qui conserve les princes et leurs royaulmes, nul ne vous ostera et d'autant y aura moings d'apparance, si le roy de France vous promet de ne lui porter nul ayde ny faveur, et n'y voy que une difficulté, c'est que a l'adventure les Espaignes prenderoient de fort mau-

---

(1) Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier.

vaise part que ledit de Labret echappast sans passer ladicte renonciation, et que pour ce Vostre Magesté y vouldra persister plus pour le contentement de voz subgectz que pour chose qu'elle sera de grant effect. Et quant au second moyen, je le treuve très bon, et avez meilleur moyen de constraindre le roy et ladicte regente a vous complaire maintenant que jamès, puis qu'elle vous fait requeste de prolonger le saulfconduyt de madame d'Alençon, comme cy dessus est declaré, et servira fort bien a propoz que Vostre Magesté en parle par affection au sieur de Bryon (1), quant il vous fera la requeste de ladicte prolongation; mesmement, sire, sera fort bon aussi que Vostre Magesté envoye par deça ledit sieur de Bossu ou aultre instruit, comme dit est, car, en ce faisant, madame la regente cognoistra d'autant plus la bonne affection que portez envers ledit seigneur prince, et de ma part l'ayderay de l'addresser en tout ce que polray. Vostre Magesté par sa prudence sçaura bien choisir le meilleur desditz moyens ou aussi quelcun aultre, tel qui sera convenable pour la briefve delivrance dudit seigneur, mais en cas que Vostre Magesté soit resolue sur le premier moyen, fauldra quant et quant ordonner par lettres au marquis de Piscaire que après avoir reçeu la rençon dudit sieur Albret et aussi lettres de monseigneur le prince et de moy de sa delivrance hors de prison, il face incontinent sortir ledit de Lebret et le mette a son delivre, affin que par pluiseurs renvoiz le temps ne se perde, et quelque autre chose ne entreviegne que recule ledit affaire. Et vela, sire, ce que me semble en brief de ladicte affaire, remectant le demeurant a ce que cedit porteur vous dira de bouche par le commendement de monseigneur le prince.

. . . .

De Lyon, le XIIII de novembre 1525.

(Archives du royaume, à Bruxelles, Doc. hist., t. III, fol. 185, copie;—Publié par Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 184-186, nº 78.)

---

(1) Philippe de Chabot, comte de Charny et de Buzançais, connu sous le nom d'amiral de Brion.

55.

Lettre du chapitre de Besançon à Philiberte de Luxembourg.

29 novembre 1525.

Madame, très humblement a vostre bonne grace nous recommandons. Madame, selon vostre bon advis, monsieur le tresourier de l'eglise de Besançon, nostre confrere, fut ces jours passez avec monsieur Thomassin devers messieurs de Berne et Fribourg pour le fait de ces faulx prescheurs que sont a Montbeliard, et pour ce que par les seigneurs dudit Fribourg, que ont bonne et singuliere affection au reboutement d'iceulx, ilz furent advertiz que tous messieurs des Quantons seroient assemblez a Lucerne, yl y a heu dimenche passé xv jours, et qui seroit bon y aller, nous advisames de incontinant despecher ledit sieur tresourier celle part avec semblables instructions que celles que l'on luy avoit donner pour aller audit Berne et Fribourg que, madame, vous avés vehues, ou finablement il a esté avec monsieur de Berchier et y ont heu très bon recueil des seigneurs y assemblez, comme nous a dit ledit sieur tresourier, lequel en a rapporté la copie des lectres que pour ceste matiere lesdits seigneurs des Quantons ont escript a monsieur le conte de Montbeliar (1) que avons trouver très bonnes, et a vous prier ledit sieur tresourier et monsieur le doyen dudit Montbeliard aller devers vous, madame, pour les vous monstrer et vous advertir plus au long des choses dessus dictes et d'aultres que les avons encharger vous dire, dont vous supplions, madame, les croire pour ceste fois et que vostre bon pleisir soit tous jours vous emplier et tenir bonne main au bien de cestedicte matiere. En quoy, madame, nous obligerés et toute l'Eglise a prier perpetuellement le Createur pour vostre bonne prosperité, qui vous doint par sa grace, madame, très bonne vie. De Besançon, ce penultiesme de novembre.

Voz très humbles et obeissans serviteurs, les commis et deputez a la matiere de la foy.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément.)

---

(1) Ulrich, duc de Wurtemberg.

56.

Lettre de l'empereur à Philibert.

15 février 1526.

Mon cousin, ensuivant ce que naguieres vous ay escript par Courteville, j'envoie presentement le conte de Pont de Vaulx (1) et messire Nicolas Perrenot (2) pour avec vous et selon le pouvoir qu'il pourte despeché commil *(sic)* appertient prendre la possession des duché de Bourgongne, visconté d'Auxonne, Charrolois, Chastelchinon et Noyers, comme par le traicté de paix est contenu et declarré, et que plus au long entendrez par ledit conte de Pont de Vaulx et les instructions que lui ay fait bailler pour ceste affaire. Je vous prie, mon cousin, vous y employer comme j'ay ma vraye fiance en vous, et aussi puisque ledit conte de Pont de Vaulx est bien informé, comme dit est, et qu'il est experimenté, sachant et congnoissant tous mes affaires comme moy mesmes, que usez de son conseil et vous conduisez en mesdictes affaires de Bourgongne par son bon advis, comme ne fais doubte que vous ferez et que j'ay ordonné au gouverneur d'Oranges (3) de vous dire, et ce me fera plesir et service fort aggreable. Mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa garde. Escript en ma ville de Madril, le XV[e] jour de fevrier anno XXVI.—CHARLES.—LALEMAND.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 309.)

57.

Lettre de Philibert de Chalon et de Laurent de Gorrevod à Charles-Quint.

16 avril 1526.

Sire, si très humblement que faire pouons, a la bonne grace de Vostre Majesté nous recommandons.

Sire, ce jourd'uy nous sommes trouvé ensemble et avons com-

(1) Laurent de Gorrevod.

(2) Nicolas Perrenot, le père du fameux cardinal de Granvelle, était conseiller de l'empereur depuis le 15 novembre 1524.

(3) D'Arbyé.

muniqué sur la charge qu'il vous a pleu nous ordonner pour la prinse de possession de vostre duché de Bourgoingne. Mais pour ce, sire, que les affaires sont encoires en tel estat que tenons vostre ambassadeur le sieur de Praet (1) vous aura adverty, nous nous trouvons perplex comment nous pourrons conduyre quant audit affaire, en tant mesment qu'il n'est encoires nouvelles que le roy très chrestien ait ratiffié ny fait le serement de observer le traicté de paix comm'il a promis faire et si n'a aussi ordonné les commis pour en son nom faire la reduction dudit duché de Bourgongne, combien que le temps contenu oudit traicté de paix soit prochain a expirer. A ceste cause, sire, et qu'il est necessaire qu'entendons comme cy après en vouldra faire ledit seigneur roy pour de nostre part faire debvoir, selon que par vous, sire, nous est ordonné, nous avons pour nostre acquit bien voulu advertir Vostredicte Majesté de ce que dessus, afin que son bon plaisir soit y adviser et, selon le succez desdictes affaires, nous toujours signifier sa bonne intencion sur le tout, pour myeulx entendre ce que aurons a faire pour le bien de vostre service, pour lequel en l'affaire que dessus faisons tenir prest le nombre de gens de guerre tant de cheval que de pied que Vostredicte Majesté a ordonnez pour ladicte prinse de possession, de sorte qu'il ne restera, ledit cas de reduction advenant, sinon de les monstrer et faire marcher comme adviserons pour le myeulx ayant la finance qu'il vous a pleu ordonner pour le premier payement et solde desdits gens de guerre, de laquelle sommes incertains et sans aucun espoir du quartier de voz pays d'embas, consideré ce que madame vostre tante nous en a escript comme, s'il vous plaist, verrez par les lectres et copies qu'elle nous eu a envoyees, que Vostre Majesté trouvera closes avec cestes, vous suppliant, sire, prendre sur ce consideracion et y pourveoir de maniere que par faulte de ladicte finance, l'affaire ne tumbe de ce commencement en desordre et inconvenient.

Sire, madicte dame vostre tante nous a icy envoyé et recommandé ung capitaine espaignol, nommé Ortis, ayant soubz

(1) Louis de Flandre.

luy IIe Espaignolz, et pour ce qu'elle nous certiffie ledit capitaine estre homme de bien et sa bende fort bonne et tous gens de guerre ayans bien servy Vostre Majesté durant ces discensions sur la frontiere de voz pays d'embas, nous les avons a sa contemplacion bien voulentiers retenuz, esperant que en cas de la reduction Vostredicte Majesté en sera bien servie, dont, sire, vous avons bien voulu advertir.

Au demourant, sire, afin de tant mieulx estre adverty et entendre toutes choses, nous avons despesché ung gentilhomme devers ledit sieur de Praet, vostre ambassadeur, pour a son assistence soliciter que ledit seigneur roy veulle ordonner ses commis pour ladicte reduction, et par ce chemin, sire, pourra ausi enfonser beaucop de choses et les nous signifier pour après adviser comment nous aurons a conduyre en ce que dessus, et d'autre part, Sire, nous supplions Vostredicte Majesté nous advertir aussi souvent de vostre intencion sur le tout, et nous commander ses bons plaisirs, lesquelx mectrons payne d'accomplir de nostre pouoir, Nostre Seigneur en ayde, auquel nous prions, sire, vous donner bonne vie et longue. De Noseroy, le XVIe jour d'avril anno XXVI.

Sire, nous ne voulons obmectre de savoir vostre intencion quant a la souldee de gens de guerre pour ceste prinse de possession, en tant que comme il nous semble, vostredicte intencion est que lesdits gens de guerre soieut retenuz et soldoyez a la façon de France, assavoir dix solz pour chascun homme d'armes et cinq solz pour chascun archier a cheval, ce que ne nous semble duysable pour ce que les gens d'ordonnance de France treuvent les champs et ont de coustume avoir congié chascun an pour quatre mois, et pour eviter que ceulx qui y seront mis de la part de Vostre Majesté en vertu de ladicte prinse de possession ne facent le semblable, ny aucun desordre pour de tant myeulx attirer l'amour des subgectz, si vostre bon plaisir estoit que l'on les meist a la souldee de Flandres, assavoir treze solz pour homme d'armes et six solz pour archier, nous sembleroit fort bien fait, car par ce moyen seroit evité qu'ilz ne tiendront point les champs et leur donne voulenté de demourer ordinairement en leurs garnisons. Il plaira a Vostre Majesté, sire, nous advertir par la pre-

miere de vostre intencion sur ce, pour selon icelle nous regler et conduire.

Voz très humbles subgectz et serviteurs, PHILIBERT DE CHALON et LAURENS DE GORREVOD.

(Archives impériales à Vienne, Documents diplomatiques, liasse 1; original.)

58.

Lettre de Ferdinand, roi des Romains, à Philibert de Chalon et à Laurent de Gorrevod.

31 mai 1526.

Mon cousin et monsieur le grand maistre, j'ay par Falerans receu vostre lettre commune du XVIII de ce mois, et tant par icelle les copies que m'avez envoyé, comme par luy entendu de vos nouvelles, dont m'avez fait plaisir de m'en avoir ainsi amplement averti. Et pour response assavoir quant au paiement des Suisses pour ma portion de la ligue hereditaire, je y mectrai bonne et briefve ordre, de maniere que a fautte de ce, si les choses succedoient autrement que a bien, n'y adviendra aucun inconvenient. Et touchant l'assistance que demandés en cas de la reduction de la duché de Bourgoingne ou autrement en cas de rompture, pour la preservacion du conté, combien que mes affaires soient bien grans, tant a cause des paysans qui de rechief se sont en grant nombre levez au pays de Salspurg et qu'il est en grant hasart que par toute ceste Germanie, mesmes en mes pays, ne facent le semblable comme l'annee passee, a quoy est plus que necessaire prevenir, comme aussi pour entretenir l'empire en transquilité qui est tant troublee partout, et semblablement que les affaires d'Ytalie sont presentement en l'estat que ne fais doubte assez savez, pour lesquelles causes et aussi que les praticques sont partout bien grandes, tant des Veniciens que autres et que si les choses ne succedoient en meilleur disposition, ne vous pourroie bailler assistence comme bien est en mon vouloir, neantmoins, le cas avenant, y vouldray très voulentiers faire et donner tout le secours et ayde que pourray, comme par ledit Falerans le tout entendrez plus amplement. Vous avisant a la reste que en me

faisant souvent savoir du subcès des affaires de pardela, me ferez plaisir et chose très agreable. Et a tant, mon cousin et monsieur le grant maistre, Nostre Seigneur vous ait en sa digne garde. De Spiere, ce dernier de may anno XXVI.

Vostre cousin, FERDINAND.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 306.)

59.

Lettre de Ferdinand, roi des Romains, à Philibert.

17 juillet 1526.

Mon cousin, j'ay par ce pourteur reçeu vostre lettre du vi[e] de ce mois, ensemble les communicacions que le roy de France et son Conseil ont eu avec le viceroy de Naples et autres ambassadeurs de l'empereur, mon seigneur et frere, et entendu le tout et semblablement les nouvelles d'Ytalie que m'avez escript, et combien que desja les eusse entendues, neantmoins si vous mercie je de vostre avertissement, et me desplait grandement que les affaires ne prengnent meilleur train au bien et transquilité mesmes de la chrestienté et la chose publicque. Toutes fois, puisque ainsi est et que ce n'est par faulte que Sa Majesté ne se soit mis en tous bons et plus que raisonnables devoirs pour garder et entretenir la paix, il fault mectre Dieu devant et avec son aide et des bons et loyaulx serviteurs de Sadicte Majesté (actendu mesmes le bon et juste droit que icelle a a l'encontre de ses ennemys) y faire la meilleur resistence que sera possible et de meilleur sorte qu'on a fait du passé, a quoy pour ma part, combien que j'ay par cidevant fait tout leal devoir et ce qui m'a esté possible pour le service de Sadicte Majesté, si suis je encoires bien deliberé y perseverer de bien en mieulx, voire jusques a y mectre non seullement mes biens, mais ma personne. J'ay puis aucuns jours depesché et envoyé devers Sadicte Majesté pour de tout au long l'advertir desdictes affaires d'Ytalie et d'autres choses dont j'actens de jour a autre responce, et s'il est question de quelque chose et de se mectre aux champs, ne obmectray vous en inconti-

nent avertir et auray souvenance de vostre bon offre, de laquelle, ensemble du bon vouloir qu'avez au service de Sadicte Majesté et a moy plaisir, vous mercie de bien bon cueur. A quoy vous prie, ainsi que ne faiz doubte, veullez continuer, car de ma part vous me trouverez tousjours vostre bon cousin. Et me ferez grant plaisir me continuellement avertir de ce qui vous surviendra, mesmes si pouez entendre si les postes sont point detenues par France, car j'ay crainte qu'il n'y ait de l'occupacion. Et sur ce, mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa très saincte garde. De Spier, ce XVIIe de juillet anno XXVI.

Vostre cousin, FERDINAND.—DE SYMANDRES.

(Archives du Doubs, E 1297;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 307.)

60.

Lettre de Charles-Quint à l'archiduchesse Marguerite.

26 juillet 1526.

De par l'empereur. Madame ma bonne tante, chiers et feaulx, vous sçavez ce que nous avez escript touchant les soixante mille livres de quarante gros que par nostre ordonnance avez trouvé pour le fait de Bourgoingne. Vous pouvez estre adverty de l'estat en quoy sont presentement les affaires d'entre nous et le roy de France, et ne sçavons encorres quelle fin ilz prendront. Parquoy escripvons presentement au prince d'Oranges, nostre cousin, et a nostre marechal de Bourgoingne que s'ilz n'ont desja licencié les hommes d'armes et pietons que par nostre ordonnance et pour nostre service ilz ont assemblé pour ledit affaire de Bourgoingne, qu'ilz les licencient incontinent pour arreter despence superflue et inutille et qui n'y aura point de faulte que leur envoyerez la somme de quinze mille livres de XL gros pour les employer a la recompence de ce que peut estre deu ausditz hommes d'armes et pietons a cause que dessus. Si vous ordonnons très expressement et a certes que incontinent, ceste veue, faictes delivrer ladicte somme de quinze mille livres a ung clerc qui en treuve le compte et les pourte en Bourgoingne avec charge et

commission de delivrer icelle somme en la maniere aux personnes et tout ainsi que par ledit prince d'Oranges, nostre cousin, et nostredit marechal de Bourgoingne luy sera ordonné pour la paye desditz gens d'armes et pietons, et donnez si bon ordre en ce que dessus qui n'y ait point de faulte, car tel est nostre plaisir. Donné en nostre cité de Granade, le XXVI[e] jour de juillet MV[c]XXVI.—Signé CHARLES et du secretaire LALEMAND.—*De la main de l'empereur:* Je desire que ainsi se face et qu'il n'y ayt faulte.

(Archives du Doubs, E 1297, copie du temps.)

61.

Lettre de Charles-Quint à Philibert de Chalon et au maréchal de Bourgogne Guillaume de Vergy.

26 juillet 1526.

Très chers et feaulx cousins, nous avons reçeu voz lettres par le sieur de Courbaron et bien entendu tout ce qu'il nous a dit de vostre part touchant l'estat de noz affaires de pardela. Sur quoy pour responce quant a la paye des hommes d'armes et pietons, que par nostre ordonnance et pour nostre service sont esté levez en nostre conté de Bourgogne, nous escripvons presentement bien expressement a madame nostre bonne tante et aux gens de noz finances en Flandres que incontinant ilz vous envoyent jusqués a la somme de quinze mil frans pour les employer a la recompense de ce que peult estre deu auxdits gens d'armes et pietons a cause que dessus. Laquelle recompense, quant aurez reçeu ladicte somme, vous repartirez entre eulx a chacun selon l'argent et le merite, ainsi qu'il vous semblera pour le myeulx, de maniere qu'ilz n'ayent juste cause d'eulx douloir, et ne faisons nulle doubte que en sçaurez bien faire.

Vous pouez desja estre advertiz de l'estat en quoy sont presentement les affaires d'entre nous et le roy de France, et ne sçavons encore quelle fin ilz prendront, par quoy n'y aura que bien. Si desja n'avez licencyé lesdits hommes d'armes et pietons, que le fetes incontinant pour evicter despence superflue et inutille, comme bien l'entendez, et quant au surplus nous n'avons pour le

present aultre chose que vous escripve oultre ce qu'est contenu en noz lettres particullieres a chascun de vous, par quoy faisons fin a tant pour ceste fois. Donné en nostre cité de Grenade, le 26e jour de juillet.

(Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 37, fol. 57; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

62.

Quittance de Philibert à sa mère de la somme de 6000 écus d'or.

5 novembre 1526.

Nous, Philibert de Chalon, prince d'Oranges, conte de Tonnerre et de Pointhievre, seigneur d'Arlay, etc., confessons et certiffions que nostre très chiere dame et mere dame Philiberte de Luxambourg, princesse d'Oranges, nous a ce jourd'ui baillé et delivré content, realment et de fait en or la somme de six mil escuz d'or soleil de poix, lesquelz six mil escuz sont provenuz tant des deniers de l'impost fait sur mes subgetz a raison de ma prison que de mes autres revenuz et aussi de ce qu'il a pleu a madicte dame nous avancer et ce pour emploier en la despense d'un voiaige que entendons faire tantost pour le service de l'empereur. Fait a Noseroy, soubz mon [seing], le cinquiesme jour de novembre XVe vingt six. PHILIBERT DE CHALON.

Plus nous a delivré madicte dame cinq cens escuz d'or soleil content, oultre ce que dessus. Fait ledit jour. PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du Doubs, E 1308.)

63.

Lettre de Philiberte de Luxembourg à l'archiduchesse Marguerite.

6 novembre 1526.

Madame, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, il a pleu a monseigneur escripre a mon filz de se tirer a diligence en Ytalie, ce qu'il a fait pour fere service a l'empereur

et a mondit seigneur. Il reçeut hier, a la nuit, lesdictes lettres et est parti ce matin, au point du jour, comme il vous escript et vous plaira veoir par la copie d'icelles qu'il vous envoye.

Madame, en quelque lieu qu'il soit, il sera tous jours vostre très humble subget et serviteur, prest a fere ce qu'il vous plaira lui commander, et quant a moy, estant en semblable vouloir, vous supplie me mander et commander voz bons plaisirs pour les accomplir de tout mon pouoir.

Madame, mon filz vous escript touchant les conté de Sainct Pol et terres qu'il avoit pleu a l'empereur lui donner par confiscacion es pays de pardela. Vous pouez penser les groz fraiz qu'il a fait par cy devant pour le service de l'empereur et la grosse perte qu'il a de ses terres et biens a luy detenuz es pays de France. Je vous supplie très humblement, madame, y avoir engard, et, pour le ayder a recompenser de partie de ses pertes, le vouloir fere joir desdictes conté de Saint Pol et seignorie, comme il faisoit par avant le dernier traicté de paix, attandu que quelque diligence qu'il ait sur ce fait en France, il n'a peu avoir main levee ne joyssance d'aucunes desdictes seignories ou biens a luy detenuz qui sont de bonne et de grosse valeur, et il en sera et demeurra tous jours tant plus tenu et obligé et moy aussi a vous fere service.

Madame, je prie Nostre Seigneur vous donner très bonne vie et longue. De Noseroy, le 6e de novembre 1526.

Vostre très humble et très obeissante subjette et servantte,
P. DE LUXAMBOURG.

(Archives impériales à Vienne, P A 18; autographe. Copie par M. Arpad de Győry.)

64.

Extrait d'une lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philiberte de Luxembourg.

3 janvier 1527.

..... Et quant aux partyes, aux domaines et terres que mon cousin, vostre filz, a tenu pardeça par confiscation, j'en ay fait comme de mon propre, qui a esté d'y faire mettre la main de

l'empereur, comme ce pourteur, vostre serviteur, vous dira. La dame de Vendosmes (1) a envoyé vers moy le sieur de la Curee et son bailly de Ham pour avoir levee ladicte main. J'ay fait oyr vostredit serviteur a l'encontre, et enfin n'ont obtenu autre responce de moy, synon que le roy de France furnissant au traité de Madril pour luy et ceulx de son party, sera fait le semblable pardeça. Et croyez que en ce ne sera fait a mondit cousin, vostre filz, que a moy memes de ce que je tiens, ainsi que scet Dieu, qu'il, ma cousine, vous ayt en sa saincte garde. De Malines, le IIIe jour de janvier XV^c XXVI.

Vostre bon[n]e cousine, MARGUERITE.—DESBARRES.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 309.)

65

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

5 février 1527.

Sire, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, je suys venu pardeça suyvant la voulonté que je vous ay tous jours dit de vous fere servyce; il vous plaira me commender comme a homme estant tel.

Sire, pour ce que je suys passé en abit dicymullé par la terre des Venyciens, comme je croys aurés seu, je ne suys pas fort fourny de deniers; je vous suplie, Sire, me fere ce bien que de m'envoyer ce quy m'est deu de ma pencyon, car il ne me saroyt venyr a melleur temps, et sy ainsy est quy vous playse le fere, j'escrips a monsieur de la Chaux (2) quy treuve la fason de le me fere tenyr, par quoy lui ferés delivré, si vous plait. Ausy, sire, escriprés, sy vous playt, a madame Margueryte qu'elle me veulle fere jouyr de la conté de Saint Pol, comme il vous a pleu m'en

(1) Marie de Luxembourg, femme de François de Bourbon-Vendôme, comte de Saint-Pol.

(2) Charles de Poupet, seigneur de la Chaux, qui, le 1er novembre 1525, avait épousé par procuration de Charles-Quint l'infante Isabelle de Portugal.

fere le don au commencement de la guerre, car les Fransoys ne m'ont riens rendu de ce quy me tienne; par quoy, sy vous playt, sire, il aurez esgart.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript au camp a Berguenas (1), le v de février.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, PA 94; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 79, fol. 124; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

66.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

19 février 1527.

Sire, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, il a plu a monseigneur de Bourbon de me donner charge de menner l'avangarde de vostre armee et capitayne general de tous les chevaulz legiers. Et moy estant avec ladicte avangarde avoys envoyé le conte Gayache (2) avec queque pietons et chevaulx legiers queque 8 ou dix mille devant pour asseurer les vivres, et ledit conte s'est alor rendu au camp du pape, quy m'a meu vous envoyer ce jentilhomme avec ceste pour vous suplier que en recompence des biens que l'on me tient en France, quy vous playse me donner sa confiscacyon des biens qu'yl a en Naples. Ausy, sire, vous veulx suplier de commender que ma pencyon me soyt poyee, car je vous asseure que oncques argent ne vint mieux a point a homme que celuy la, sy me vient, car je suys legier de bourse. Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner très bonne vie et longue. Escript a Berguenas, le 19e de fevrier.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; original. Copie par M. Arpad de Györy.)

---

(1) Borgonovo, au territoire de Plaisance.

(2) Le comte de Gaïazzo.

67.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

31 mars 1527.

Mon cousin, j'ay eu plaisir entendre vostre arrivee au camp devers mon bon cousin, lieutenant et capitaine general, le duc de Bourbon et d'Auvergne, lequel m'escript et de sa main beaucoup des bons propos de vous. Je ne fais nulle doubte que ferez tous jours en mon service ainsi que avez de bonne coustume, usant du bon conseil de mondit cousin de Bourbon. Au surplus, quant a vostre pension, avant la reception de voz lettres, Jehan Bontemps, vostre serviteur, l'a sollicité devers moy. Sur quoy j'ay pourveu de vostre payement de tout ce que vous estoit deu jusques a la fin d'octobre passé, et en cela et en plus grande chose cognoistrez tous jours que j'ay bonne souvenance de vous, comme vostre bon maistre, vous disant adieu, mon cousin, qui vous ait en sa garde. Escript a Valladolid, le dernier de mars 1527.

P. S. Depuis cestes escriptes, j'ay receu les vostres par Falerans, et quant a la confiscation du comté de Cayazo, je ne me suis encoires resolu d'en disposer, car il m'a semblé par aulcunes bonnes considerations qu'il est bon d'actendre pour quelque peu de temps. J'ay mandé en Flandres pour avoir le billet de confiscation, et, icelluy venu, pourvoyeray sur vostre affere de la conté de Sainct Paul en recompense de ce que pour mon service pouez perdre en France, et en tout feray de sorte que aurez cause raisonnable vous contenter. Escript comme dessus, le XXII[e] d'avril XXVII.

(Archives du royaume à Bruxelles. Papiers d'État, reg. n° 79, fol. 136; copie de la fin du XVIII[e] siècle.)

68.

Sauf-conduit accordé par le pape Clément VII à Dinteville qui se rendait auprès de Charles-Quint de la part de Philibert.

14 mai 1527.

Universis, etc. Cum dilectus filius nobilis vir Orangie princeps

mittat dilectum filium Tintavillam (1), exhibitorem presentium, ad cesaream majestatem pro rebus nostrum et dicte majestatis interesse communiter concernentibus, cupiamusque ipsum Tintavillam ad eandem majestatem tuto celeriterque pervenire, eapropter hortamur et requirimus omnes in Domino, subditis vero et quibuscumque capitaneis et stipendiariis nostris tam terre quam maris, presertim dilecto filio Andree de Auria, nostro maris generali capitaneo, precipimus ut predictum Tintavillam cum quattuor servitoribus et comitibus suis equitibus sive peditibus et equis, saranis, valisiis et rebus eorum universis, quacumque iter fecerit seu terra seu aqua, non solum in loca nostra ac vestra libere ingredi, stare, commorari et sine ulla datii, gabbelle, pedagii, passagii, portorii, fundinavis aut cujusvis alterius oneris solutione transire permittatis, sed etiam comitiva et salvoconductu, si opus fuerit et ipse Tintavilla vos requisiverit, benigne ac prompte prosequamini, quod nobis futurum est pergratum. Datum Rome in arce Sancti Angeli, die 14 maii 1527, anno 4°.

(Archives du Vatican, Instr., Miscell., Arm. 40, vol. 17, n° 188. Copie par M. Le Cacheux, de l'École française à Rome.)

69.

Bulle de Clément VII autorisant Philibert malade à se confesser.

2 juin 1527.

Clemens papa VII. Dilecto filio nobili viro principi Orangie, cesarei equitatus capitaneo generali, salutem et apostolicam benedictionem. Precibus tue Ho^tis^ in egritudine constitute et absolutionis veniam a nobis humiliter petentis inclinati, eidem tue Ho^ti^ ut quilibet confessor idoneus, secularis vel cujusvis etiam mendicantium ordinis regularis presbiter per eam eligendus ipsam Ho^tem^ tuam, penitentem et id humiliter petentem, a quibusvis excommunicationis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et penis a jure vel ab homine quavis causa in-

(1) Dinteville, un des gentilshommes de la suite de Philibert et son ami, capitaine de chevau-légers.

flictis necnon omnibus et singulis criminibus, excessibus et delictis quantumcumque gravibus et enormibus, etiam lese apostolice majestatis et contra personam nostram ac statum Sedis apostolice veniendo et generaliter in quibusvis et quomodolibet aliis dicte Sedi reservatis et quibusvis aliis in bulla in die Cene Domini legi solita contentis casibus absolvere et penitentiam salutarem injungere, votaque quecumque per te forsan emissa, religionis et castitatis solis dumtaxat exceptis, in alia pietatis opera commutare, juramenta quecumque sine juris alieni prejudicio relaxare plenamque remissionem et indulgentiam omnium tuorum peccatorum tibi pro hac vice concedere valeret in forma ecclesiastica consueta et dummodo tua H^tas contra nos et apostolicam Sedem de cetero non venire nec facere in manibus ejusdem confessoris promittat ac juret, auctoritate apostolica tenore presentium concedimus, non obstantibus premissis ac constitutionibus et ordinationibus apostolicis ceterisque contrariis quibuscumque. Datum Rome in arce Sancti Angeli, sub annulo piscatoris die secunda junii MDXXVII, pont. nostri anno quarto.

(Archives du Vatican, Instr., Miscell., Arm. 40, vol. 17, nº 195. Copie par M. Le Cacheux.)

70.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

21 juin 1527.

Sacratissima cesarea e molto catholica Maesta.

Con Tintivilla, homo mio, scrissi a Vostra Maesta, dapoi l' intrata in Roma de questo suo felicissimo exercito con la perdita de la felice memoria del signor duca de Borbona, tutto quello che se era passato con la Santita de nostro Signore et ultimamente che fuo ali 6 del presente, dubitandome che il ditto Tintivilla non sinistrasse come ho poi inteso essere seguito, per essere capitato in mano del armata di Franza, gli expedi messer Leonardo de Grimaldi et Chialen (1), mio homo, liquali Dio voglia che possano arrivare a salvamento, et con essi l' avisai, come dapoi la

(1) Jean Genevois, sieur de Chalain.

prehesa et sacho di Roma, al qual non fuo possibile remediare, benche havessimo fatto ogni conato possibile, si era trattato con Suá Santita una bona capitulatione, la qual essendosi in procinto de concluderse, Sua Beatitudine havendo, come era da pensare, havuto noticia che il exercito de la legha marchiava et di per di se aprosimava a questa cita, me fece dire che non essendo in termine de otto giorni soccorsa, si contentaria passare li trattati capituli, come essendo restata la cosa sopita, el detto exercito de la legha se apresento in un loco chiamato Lisola, lontano da questa cita sette miglia, et che fui fosse dimorato per deci giorni continui, bravando molto di voler onninamente soccorere Sua Santita et che dapoi si era retirato in Viterbo, cita lontana di qua quaranta miglia, senza havere fatto pur un minimo segno di volerla soccorere, dovi erano sei giorni che se li trovava. Come havendo visto Sua Santita el poco frutto de inimici et la poca speranza che li restava di havere piu soccorso, haveva maudato a praticare l'accordo juxta li primi capituli conclusi et che parse al vicere don Ugo de Moncada (1), Alarcon (2), al cardinale Colonna (3), a tutti li Colonesi, ad me, et tutti questi capitanei del exercito acceptarli senza altrementi alterarli, conoscendo la cosa essere ben conclusa per el servizio, honore et reputatione de Vostra Maesta et che erano stati trattati, de li quali gli ne mandai la copia col ditto M. Leonardo et con questa Vostra Maesta ne havera un altra, a tal che non pervenendo salvo esso, et arrivando questa, la ne possi havere piena noticia. Gli fece anchora intendere come gia havevamo il papa et il castel Santo Angelo in nostre mano et che se seria mandato nel regno de Napoli secondo il capitulato, dovi se interteneria fin a l' aviso de Vostra Maesta et che dato ordine a le cose de Roma. Alche se atendeva con ogni extrema diligentia, io el qual con volunta et participatione del Conseglio et de tutti li altri capitanei teneva et tengo el peso del exercito fin tanto che ad Vostra Maesta piacera, mi seria partito con esso a trovare li inimici a tal che

(1) Hugues de Moncade, prieur de Messine et de Santa Eufemia.

(2) Fernand Alarcon, plus tard marquis de Val Siciliana.

(3) Pompée Colonna, évêque de Rieti, puis archevêque de Montréal et d'Aversa, et vice-roi de Naples après Philibert.

non potessero dar molto guasto a Senesi a damno de li quali intendevo che havessero designato andare. Come Fiorentini havevano expulsi li Medici de Firenze et levato el governo de la cita de mano del papa, vivendo in liberta ma che per questo non si erano partiti de la legha et che havevano le gente loro a la expugnatione de li castelli de Liborno et de Pisa, li quali anchora se tenevano per li Medici et che si sperava le dovessero recuperare. Manca solo per satisfare a parte de quello che sono obligato, si per el peso che tengo come per esserli quel subdito et servitore fidel, che li sono che la avisi del seguito dal hora in qua, et cosi facio sapere a Vostra Maesta come in nostro potere havemo gia Hostia et Civita Vecchia et gia si expediscono li commissarii per Sua Santita ad cio che se rendano ad Vostra Maesta Modena, Parma et Piacenza. La certifico anchora come per non havere havuto anchora de li primi cento cinquanta milia scuti quali doveva pagare Sua Santita et con li quali sperava et spero cachiar de questa cita lo exercito con darne 100 m. a li Alemani et 50 m. a li Spagnoli, sin a quest' hora con grandissima difficulta non se ne sono possuto havere salvo 80 m. et al resto non mancho spronarla quanto posso, in modo che per la falta de detto pagamento non se sono mai possuto cavare le gente de la cita, ne manco ce ordine cavarli prima di esserse havuto el restante dessi 150 m. scuti. Ancora che dapoi la partita del prefato M. Leonardo sia sopravenuta una peste in lo exercito, per la qual moreno giornalmente gran numero de gente, et se Dio non li pone sua mano in remediarli, me dubito che li fara gran damno; io et tutti questi capitanei non manchamo de spronare lo exercito al uscire con quelle bone ragione che li sapemo aducere, et non se mancara dal canto mio a fare tutto el possibile per farlo uscire presto da qui, et con esso se tirera a la volta di Siena, parte per dare spala a quella cita, a damno de la quale si e inteso che inimici marchiano, parte ancho per fare venire presto Fiorentini a l'acordo con Vostra Maesta el qual gia si e incomenzato trattare per mezo del duca de Ferrara (1) et con qualche megliore conditione di

(1) Alphonse d'Este.

quella che forse seguiria, stando lo exercito qua, et expedita che sera la praticha de Fiorenze, in la quale se ha la magior parte de la speranza di esser pagato questo exercito et assicurate le cose di Siena, se partiremo con lo exercito per Lombardia si per assicurare meglio el Stato de Milano in caso che dal canto de Svizeri et di Franza fosse fatto alcuno movimento et per recuperare il perduto di esso, si anchora per poterse ritrovare in loco per potere offendere li principali inimici de Vostra Maesta in Italia, cio e Venetiani, questo e quanto insin qui, e seguito et quanto per me et questi altri capitanei se disegna fare con lo exercito, fin tanto che da Vostra Maesta venga novo ordine et quella sia certa, che dal canto mio, se fosse certo perdere la propria vita, alche sono stato vicino, per un colpo de schioppo ch' in li di passati relevai in la facie che mi passo la testa da l' un canto a l' altro et ancora non son ben guarito, intorno le trincee del castello, mai mancaro al suo servicio in tutto quello che le forze del mio ingegno et corpo sarano bastanti, tenendome per ben adventurato se me occoresse morire in li soi servitij, et per suo honore et grandeza. Et perche Vauri, exhibitore presente, gentilhomo de Vostra Maesta, piu minutamente dira il tutto ad quella con questa, non me extendero altremente sopra cio, se non humilmente supplicarla se degni prestarli indubitata fede, a quanto in mio nome gli exponera. Scrissi ancho a Vostra Maesta che il secretario Bernardino Martirano (1) haveva tanto ben servito et serveva a Vostra Altezza in questo suo felicissimo exercito quanto se fosse possuto desiderare da un subdito et servitore bono et fidele, et ritrovarsi lui privo de la felice memoria del signore duca de Borbona, patron suo et per essere bono et fidel subdito di essa, li supplicai molto humilmente che si dignassi *(sic)* haverlo in sua bona gratia et tenerlo nel numero de soi boni et fideli servitori et subditi, che in vero le virtu sue lo meritavano et chio de sue virtu, fidelta, cura et diligentia per el servizio di essa gli ne poteva fare testimonio, et che se dignasse farli gratia de la confirmatione de li privilegii quali gli haveva concesso la beata (?) anima de alcuni

(1) Secrétaire du Conseil impérial.

beni de rebelli de non molta importanza et ancho del officio del secretario primo de le finanze del Stato de Milano et del exercito con la presente facendo piu chiara di per di sua servitù verso Vostra Maesta, mi e parso supplicarla quanto piu humilmente posso del medesimo, che oltra la gratia che li fara specialmente le recevero da lei in gratia singlarissima perche per le sue virtu mi e molto caro. El capitaneo Francesco de Miranda in tutte queste guerre ha oltra modo ben servito a Vostra Maesta in modo che io amo sopra modo esso desidera obtenere gratia da essa di un loco de cavalier nel ordine de Sto. Jacobo; per il che la supplico se degni farme tanta gratia de concederglilo.

Io, con volunta et parere de tutto questo Conseglio, ho eletto el capitaneo don Filippo de Cerviglione (1) per le sue gran virtu et immaculata fede verso Vostra Maesta per castellano de castel Santo Angelo. Supplico Vostra Altezza me faci gratia de confirmarglilo per che in verita e persona che lo merita, et guardi Nostro Signor Dio la imperial persona di Vostra Maesta come per essa medesma se desidera. De Roma, a di 21 de giugno 1527.

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; original. Copie par M. Arpad de Györy.)

71.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

30 juin 1527.

Mon cousin, par voz lettres datees a Rome du XIIII[me] de may escriptes a don Ugo de Moncada, lesquelles il m'a envoyé et par ce qu'il n'y a autres, m'ont adverty des nouvelles de pardela, j'ay sçeu la grand peyne et travail que avez prins et prenez pour mon service, dont vous sçay bien bon grey et ne fais nulle doubte que n'espargnerez chose de ce monde pour le bien de mes afferres.

Vous avez bien sçeu comme du vyvant de mon bon cousin le duc de Bourbon, a qui Dieu face mercy, a esté traicté avec le

(1) Al. Cerbellone.

duc de Ferrara et que dès lors je luy envoyay mes lettres de capitaine general. Il est bien vray que si maintenant avez achevé avec le pape, comme j'espere aurez fait, en ce cas mon armee seroyt bien duysante, après avoir fait fere la raison aux Florantins, que l'on la menast alors sur terre de Venissiens pour les forcer de aussi venir a quelque raison et pacifier entierement l'Ytalie. Ledit duc de Ferrara, qui est, comme sçavez, convoisin desdits Venissiens, lesquels luy usurpent une part de son patrimoine, seroit merveilleusement bienseant pour estre chief de madicte armee, car il est d'eage, science et grande experience pour le fait de la guerre et me peult beaulcop prouffiter et servir contre lesdits Venissiens. Il a aussi fait profession d'homme de bien, dont il est extimé, sans obliger sa richesse et le pouoir de son estat et les bonnes assistances que savez il m'a fetes en ma necessité, tant de gens que d'argent et monitions pour le secours de madicte armee, et qu'il est a croyre que maintenant en prosperité il fera de myeulx et se travaillera fere ce qu'il appartieut contre noz ennemiz. A ces causes m'a semblé bon et convenable a mes afferes d'Ytalie, ensuivant aussi ladicte capitulation et pour non perdre ny rebouter ledit duc de Ferrara, mais l'avancer pour ung principal contrecarre de la lighe d'Ytalie, de non seulement le continuer audit estat de cappitaine general, mais davantage luy confirmer et accroistre en luy baillant, comme j'ay fait presentement, icelluy estat de capitaine general de mes armees que j'ay par toute l'Ytalie hors les royaumes de Naples et Secille, et escriptz presentement a tous mes capitaines de mon armee que luy obeissent comme a moy mesmes et ainsy qu'ilz feroient audit s^r de Bourbon, s'il estoit vivant, et ne fais nulle doubte que en ce vous acquiterez a vostre devoir, ce que vous prie fere, puisque ainsy convient a mon service, et de mesmes conforter audit duc de Ferrare, si ja n'avoit prins ladicte charge de capitaine general, qu'il le face sans y delayer.

Mon cousin, vous sçavez l'affection et bon vouloir que je vous porte, que ne pourroit estre meilleur, et desire et entendz vous fere du bien et vous donner avancement et reputation en tout ce que fere se pourra. A cette cause et pour tant plus perseverer a vous expromectre de bien en myeulx, comme cognoissez que l'exer-

cite de la guerre la requiert, j'ay advisé de vous fere lieutenant dudit duc de Ferrare; je vous prie que vous appellez Alarcon incontinant vers vous pour l'experience que sçavez qu'il a de la guerre, et l'ayez toujours auprès de vous et usez et entendez son conseil plustot que de nul autre et vous reposez sur luy et fetes avec luy comme si je le vous avoye donné pour vostre lieutenant, et ainsi le honnorez et luy donnez charges selon que ses blancs cheveux et ses bons services, experiences et vertus le meritent, et pourtant ne laissés pas de vous conseiller avec le marquis Delguast (1) et aultres que bon vous semblera, mais en secret fetes vostre principal fondement de conseil dudit Alarcon qu'est très homme de bien et tel le trouverez, et luy ay fait tant de biens et de honneurs que ne fais doubte il servira si bien que vous en louherez et contenterez a jamais, et si ledit Alarcon n'estoit en l'armee, ferez bien de solliciter qu'il y vienne, car je luy ay escript mander que ainsi le face. Je vous envoye copie de la lettre que presentement j'escriptz audit duc de Ferrare, afin que soyez myeulx informé de tous mes afferes pour tant mieulx vous sçavoir regler et conduire en iceulx commil convient a mon service.

Mon cousin, vous entendez assez le grand desplaisir que j'ay eu du trespas de mondit feu bon cousin le duc de Bourbon. Ce m'est une grande perte, mais il se fault conformer au vouloir de Dieu. J'escriptz presentement a tous ses principaulx serviteurs l'intencion que j'ay de les bien traicter et de fere pour eulx comme si leur maistre estoit en vye. Je vous prie m'escripre sur ce vostre advis, et aussi de chascun particulierement le bien que leur pourroit estre mieulx convenable et a propos. Je ne sçay comme aura esté fait du corps dudit s^r de Bourbon. Vous me ferez plesir et service tenir main que soit en Naples ou en Millan, la ou semblera pour le myeulx et plus honnorable, que l'on face porter sondit corps et l'inhumer, prier Dieu pour son ame et luy fere fere si triomphante sepulture que ses vertuz et bons merites, bien savez, le requerent, et pour monstrer bon exemple a aultres. Si c'est affere en Naples, j'en escriptz a mon viceroy, et si c'est affaire en

(1) Alphonse d'Avalos, marquis du Guast.

Millan, j'en escriptz a Anthoine de Leyva, gouverneur dudit Estat de Millan, et ne fais nulle doubte que en tout cecy ferez comme voyez c'est mon desir et intencion.

Vous me ferez aussi service de d'oresnavant m' escripre amplement par la chiffre que avec cestes je vous envoye, de tout ce que touchera mes afferes de pardela et de ce qui me surviendra d'importance. Vous en serez aussi d'oresnavant adverty par ladicte chiffre. Et quant a vos affaires particulieres, tant de vos terres detenues en France que de ce que vous pourroit toucher avec ledit roy de France, ensemble aussi du fait de vos pensions dont vostre secretaire maistre Jehan Bontemps m'a plusieurs fois parlé et sollicité de vostre part, vous pouvez estre tout asseuré que j'en feray de sorte que tous jours vous cognoistrez le bon vouloir que je vous porte comme vostre bon maistre et cousin. A tant, etc. Escript a Valladolid, le dernier de juin XXVII.

(Archives impériales à Vienne, P A 94, minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. nº 79, fol. 159; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

72.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

22 juillet 1527.

Sire, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, pour ce que je croys qu'arés esté advertir comme vos afferes de pardeça se pourtent par plusieurs autres que par moy, ne vous en ferés redite, toute foys quy n'a tenu a moy de vous depecher gens pour fere mon devoyr de vous en mander ce quy m'en sembloyt. Mais la fortune a esté sy contrayre a ceux que j'ay depeché qu'yl ont esté pris et les autres depouliés comme Tintevylle, lequel je vous envoyoys tantot après la prise de Rome, et puys après Chalain, après la prise du pape, et par iceux je vous suplioys d'avoyr memoyre quy est a ceste heure le temps que m'avancés en honneurs comme il vous a pleu autrefoys en tenir propos. Je croys, sire, que en arés eu queque lettre, car ledit Tintevylle m'a mandé par ung homme quy l'a veu prisonnier quy a trouvé fason, luy

estant pris, de fere doubler lestre que je vous en escripvoys et que par ung sommelier qu'estoyt a feu monseigneur de Bourbon il les vous a envoyés. Ausy Chalain m'a escript depuys Jennes quy pasera nonostant quy n'a nulles lettres de moy, car l'on les luy a osteos en le detroussant. Nonnostant ce, sire, vous veus bien escripre cestes pour vous fere savoyr ce quy est avenu depuys et le mauvays et inferme trestement que l'on m'a fayt, quy est que après avoyr reçeu unne lestre que le marquys de la Guasto, don Hugue de Moncalde et le seigneur Alarcon, lesqués tous ensemble m'ont escript ce que vous en verrés, sy vous playt, car je vous en envoye le double, et moy, suyvant ce, ay cherche ce quy m'a esté possyble de vous fere servyse, en sorte que, a l'ayde de Dieu, après avoyr prys Rome, l'on a gardé l'armee de la ligue de secourir le pape et pour conclusion luy et tous les cardinaux voz prisonyers. Sire, jamès l'on a cessé de me mener trafiques pour me jeter deors, et sy se ne fut esté pour ce quy me semble que se ne fut esté vostre servyse, il estoyt bien en mon pouoyr de broulier le cas, de sorte que je ne say quy en fut esté le maistre. Toute foys pansant que toutes ces enuyes ne vous pourtent nul proufit et ausy que a la longue pasience m'eut peu faillir, me suys deliberé de m'en aller a Seynes (1), atandant de vos nouvelles, car je ne pense point qu'ayés sy maulvaise voulonté a moy comme voz servyteurs de pardeça le montre. Je vous suplie, sire, me vouloyr mander tost la resolucyon de vostre voulonté, car se m'est deja asés de deshonneur de m'en aller de ceste sorte après avoyr fest ce que j'ay peu pour vostre servysse, sans fere davantage le vacabonde par Iltalie, de laquelle ne bougerés que je n'aye vostre reponce, mès se sera sans estre en l'armee. Pour ce que la mer est incertayn et que ne sey sy Chalain et le sommelier seront passé pour vous dire ce de quoy je vous suplioys, je vous escripray encore ung cop qu'est le gouvernement de la duchié de Mylan, avec capitayne general de vostre armee, comme l'avoyt monseigneur de Bourbon; touchant l'armee et entendés, syre, que moy ou aultre a quy vous donrés la charge de

(1) Sienne.

l'armee, n'en saroyt fere son onneur, sy n'a le gouvernement desusdit. Vous en ferés vostre bon playsir, meys il est temps que je congnoyse par effet le bon vouloyr quy vous a pleu me montrer le temps passé.

Syre, je prie Nostre Seigneur quy vous doint bonne vie et longue. Escript a Nepie, le 22 de jullet.

Sire, le secretayre (1) que feu monseigneur de Bourbon avoyt m'a prié de vous suplier quy vous playse de luy confermé l'offise de secretayre de finance de la duché de Mylan et queque autre bien que ledit seigneur duc luy avoyt donné, ce que je vous suplie, car il est homme de bien.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, Philibert de Chalon.

Illustrissimo señor.

Por nuestras letras havra entendido Vuestra Señoria la diligença que ponemos en que esta gente de guerra, que ay en este reino salga para juntarse con ese felicissimo exercito del emperador, para que juntamente se emplee en lo que fuere servicio de Su M., y la misma diligença usamos nos otros para yr nuestras personas con ella, do speramos con ayuda de Dios ser presto con Vuestra Señoria.

Y por que por el falescimiento del illustrissimo señor duque de Borbon pueda Vuestra Señoria con mas auctoridad proveer meior lo que combiene a la jornada, dezimos a Vuestra Señoria y asi lo screvimos a esos señores del Conseio de Su M. y a los capitanes dese exercito que Vuestra Señoria tenga el cargo del dicho exercito commo principal del, y nos otros assistiremos cabe la persona de Vuestra Señoria para accordar le lo que fuere servicio de Su M. y tener le aquel acatamiento que a la del emperador, commo mas largamente entendera Vuestra Señoria del señor Chafardon, criado de Su M. levador destas.

No dexaremos de accordar a Vuestra Señoria a un que no sea menester que entretenga las cosas sin poner las ala ventura hasta que legue esta gente, para que mas al seguro disponga de todo

(1) Bernardin Martirano.

commo meior paresciere a Vuestra Señoria. Guarde Dios y acresente la illustrissima persona y stado de Vuestra Señoria. De Gaeta, XXII de mayo 1527.

Servyran a Vuestra Señoria illustrissima

DON UGO DE MONCADA,—EL MARQUES DE GASTO,
FERNANDO DE ALARCON.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; minute. Copie par M. Arpad de Györy.)

73.

«*Memoire a monsieur le secretaire maistre Jehan Bontemps de ce que, de la part de monsieur de Nassou* (1), *il aura a dire en Italie a monsieur le prince, son maistre, vers lequel l'empereur l'envoye.*»

Juillet 1527.

Premiers, dira a mondit sieur le prince que, après que l'on a eu les nouvelles de la prinse de Romme et du trespaz de feu monsieur de Bourbon, cui Dieu pardoint, l'empereur a pourveu de capitaine general monsieur le duc de Ferraire, pour ce que auparavant il le luy avoit promis et qu'il est puissant prince et l'homme d'Ytalie que y pourroit presentement le plus servir Sa Magesté, et a donné a monsieur le prince l'estat de son lieutenant et, en son absence, l'autorité de sa cherge, comme il luy escript. Et si ladicte promesse et autres causes ne feussent esté, monsieur le prince, pour ses services et la bonne affection et amour que les souldars et gens de guerre luy portent, eust peu estre preferé a ladicte cherge de capitaine general. Neanmoings pour ce que le duc de Ferraire vraysemblablement ne s'y travaillera gueres, fors principallement pour faire et dresser aucunes choses qui luy touchent, et est apparant, si la guerre dure en Italie, que monsieur le prince y aura encoires de l'autorité et cherge assez, sy aussy la paix s'y traitte, ne sera besoing tenir la plus ceste armee, mais la envoyer ou en Allemaigne contre les Turcqs ou ailleurs ou la guerre s'esmouveroit, et, en ce caz, pour ce que ledit duc de Ferraire est ja vielz et ne vouldroit laissier et sortir de son pays es

(1) Henri, comte de Nassau, beau-frère de Philibert.

Itailles *(sic)*, mondit sieur le prince retiendroit lors sa cherge principale de capitaine general. Et pour ce que la guerre n'est jamès sans perilz et dangiers, comme encoires nagueres l'on a veu a feu mondit sieur de Bourbon, qui estoit prince tant vertueux et experimenté, ledit secretaire dira a mondit sieur le prince qu'il aye regard a sa personne et qu'il ne se mecte tost en aventure ou hazart, car l'on scet bien qu'il est, et s'il faisoit autrement, les envieux de son bien le deschiffreroient en mal et diroyent que, selon sa charge, il se deust plus saigement avoir porté (1). Et finablement luy dira que monsieur de Nassou n'a point parlé a l'empereur des gaiges et traittement de cest estat de lieutenant, pour ce qu'il n'en sçavoit l'intencion de monsieur le prince et de doubte que l'empereur, pour le commencement, y eust ordonné assez peu. Pour quoy il semble a monsieur de Nassou que monsieur le prince pourra luy mesmes pardela mieulx pourveoir a son traittement, et neantmoings s'il demande que monsieur de Nassou en pourchasse quelque chose vers l'empereur que, en l'advisant de son intencion, il s'y employera a son pouoir.

D'autre part, dira ledit secretaire a monsieur le prince que Madame n'a point envoyé a l'empereur le billet des confiscacions de pardela, et, dès que Sa Magesté l'aura reçeu, que monsieur de Nassou tiendra la main a ce que monsieur le prince retourne en sa confiscacion de S[a]inct Pol, s'il est possible, ou que en ce lieu il ait autre bonne recompense, soit en Flandres ou en Italie, pour les biens qui luy sont detenuz en France, et quant a la confiscacion du conté de Guyas (2), que l'empereur ne s'en veult encoires resouldre; toutes fois monsieur de Nassou l'en pourchassera encoires au mieulx que pourra. Et si l'on traitte paix en France, monsieur de Nassou tiendra la main a la restitucion des biens de mondit sieur le prince detenuz en France, dont sondit secretaire luy a laissé le memoire, autant que ce feust pour son propre bien. Et pour y avoir meilleure fin, seroit bon que la paix

---

(1) Le texte publié par M. Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 56, 57, Pièces justificatives, IV, s'arrête ici.

(2) Gaïazzo.

avec le pape se feist pardeça en la presence de mondit sieur le prince, car moyennant icelle se pourroit bien facillement trouver la paix generale en la chrestienneté et avec le roy de France, et si mondit sieur le prince estoit des traittans ladicte paix avec le pape, il pourroit aussy bien avoir voix a ladicte paix generale et ses affaires s'en pourroient beaucoup de mieulx porter. Neantmoings mondit sieur de Nassou y fera tous jours ce que en luy sera, et s'il y avoit chose plus avant que n'est comprinse oudit memoire, mondit sieur le prince pourra advertir icelluy sieur de Nassou pour aussy le solliciter.

Après ce dira ledit secretaire a mondit sieur de Nassou quelque affaire touchant mondit sieur de Nassou, assavoir que icelluy sieur de Nassou a presté a feu mondit sieur de Bourbon, luy estant en Tolede et en si grand necessité, la somme de dix mil ducatz d'or, lesquelz sont mal apparans de se pouvoir recouvrer sur les biens dudit feu sieur en France, pour ce que le roy de France les tient comme confisquez a perpetuité. Aussy ne se pourront ilz bonnement recouvrer par deça en Espaigne. A ceste cause, desire mondit sieur de Nassou que l'on chercast tous moyens possibles a ce qu'il en peusist estre payé en Italie, sur ce qui luy peult estre deu, mesmement si l'empereur lui debvoit encoires, sur aucuns de ses joyaulx delaissez ou engaigez ou autrement, et que ledit secretaire en faice sa dilligence tant vers mondit sieur le prince que vers monsieur de La Mote (1) et autres que besoing sera. Et si l'on y peult recouvrer les deniers, monsieur de Nassou prie a mondit sieur le prince en signer quitance pour luy et les delivrer avec le double de l'obligacion de mondit feu sieur de Bourbon, que ledit secretaire portera avec luy, et mondit sieur de Nassou, recevant les deniers, rendra la principale obligacion et rachaptera celle de mondit sieur le prince.

Oultre ce, pour ce qu'il a pleu a l'empereur accorder a Adolph de Schouwenbourg, nepveu de monsieur de Nassou, une pencion de mil ducatz sur l'eveschié de Terracona, dont la despesche est pieça envoyé a Romme, mais l'on craint que pour la prinse de ladicte cité elle pourroit estre perdue, a ceste cause, mondit sieur

(1) La Mothe des Noyers, un des membres du Conseil impérial à Rome.

de Nassou a fait delivrer audit secretaire le duplicata de ladicte despesche, avec lettres du maistre des postes de l'empereur, pour recouvrer a Romme les deniers necessaires pour ce, et desire que au moyen de monsieur le prince l'affaire soit bien despeschié et envoyé a mondit sieur de Nassou par deux ou trois chemins pour le dangier des chemins. Ledit nepveu de monsieur de Nassou a aussy eu par resignacion de *(mots en blanc)* Lalaing l'archidiaconné de Haynnau, avec une prebende en l'eglise cathedrale de Liege, et a l'on envoyé de Flandres a Romme les despesches pour ce necessaires, ensemble xi^{c} escuz d'or pour les despens, et desire aussy mondit sieur de Nassou que, au moyen de mondit sieur le prince, ceste affaire soit aussy favorablement despeschié. Et davantaige si l'on traittoit paix ou appointement avec nostre sainct Pere, que ledit nepveu de monsieur de Nassou peusist avoir quelque bonne et seure reserve a quelque bonne eveschié ou a autre honnourable dignité et que en la tauxe des despens de tout ce que dessus il soit favorablement traicté. Et si ledit secretaire ne trouvoit le temps disposé et oportun pour besoigner en ce que dessus, il laissera les despesches en main seure a l'ordonnance de mondit sieur le prince et s'enquerra ce qu'est de la despesche envoyee de Flandres avec lesdits xi^{c} escuz pour aussy la laissier en main seure et y besoignier si tost que temps sera et aura regard si l'on pouoit avoir les despesches gratis, a quoy il s'employera que l'argent que resteroit feust mis sur eschange pour le rendre en Flandres.

Et est assavoir que la pencion de mil ducatz pour le nepveu de monsieur a esté auparavant a don Diego de Acuña, archidiacre de Moya, lequel l'empereur a promeu a l'eveschié de Oviedo, et pour ce cest archidiacre constitue ses procureurs en court de Romme Jehan Perez (1), secretaire et ambassadeur de l'empereur en Romme, et Jehan de Gavira, archidiacre de Valence, resident en Romme, pour casser ceste pencion et la faire assigner audit nepveu de monsieur de Nassou, et l'evesque de Terracona (2)

(1) Jean Perez fut secrétaire du Conseil impérial à Rome jusqu'au commencement de 1528.

(2) Pierre de Cardona.

constitue ses procureurs en Romme ledit Jehan Perès, secretaire, et Ramiro Nuñez de Aguilera, commandeur (1), etc., pour moyenner ladicte cassation, consentir ladicte pencion estre assignee audit nepveu de monseigneur de Nassou et estre payee aux termes que auparavant elle se soulloit payer, pour la declaracion desquelz termes l'on envoye la copie de la bulle precedente de ceste pencion. Et pour le tout dresser escript l'empereur a nostre saint Pere et a Cesar Framosca (2) et audit Jehan Perès, ses ambassadeurs a Romme, et monsieur de Nassou escript aussi ausdits Cesar et Jehan Perez. Et le maistre de postes Mapheo de Taxis escript a messire Symon Centurione (3) en Romme pour delivrer l'argent que sera necessaire payer pour ceste pencior tant pour les bulles du pape que pour le procès de fulminacion, que fauldra faire sur icelle bulle et aussy pour avoir le tiltre de prothonotaire pour ledit nepveu de monsieur de Nassou, dont est du tout faite ample mencion es lettres desdits Cesar et Jouan Perez, vers lesquelz ledit secretaire s'en adressera, et, en l'absence de Cesar, audit Jehan Perez. Et se nul d'eulx feust a Romme, mais feussent apparant de venir, leur envoyera toute la despesche, et, s'ilz ne feussent apparant d'y venir, s'adressera ausdits procureurs, et s'il les trouve, ouvrira les lettres dudit Cesar et selon icelles fera presenter a nostre saint Pere sa lettre et besoignera adresser cest affaire le plus seurement que possible sera, et s'il ne trouve a qui s'adresser a Romme, mectra la despense en main seure, etc.

Il s'enquerra aussy a Romme s'il l'on n'y a point trouvé aucunes escriptures touchant le procès que Fonseca (4) y a eu cy devant contre le marquis de Zenette (5), et s'il en peult trouver aucune chose l'envoyera a mondit sieur de Nassou et luy escripra response au long sur ce que dessus par deux ou trois voyes, pour

---

(1) De Calatrava.

(2) Premier écuyer de Charles-Quint.

(3) *Al.* Etienne ?, banquier génois.

(4) Alphonse de Fonseca (?), archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, puis de Tolède.

(5) Henri de Nassau.

le dangier du chemin, et n'oubliera a baillier seurement la lettre du conte de Benevante audit commandeur Ramire Nuñez.

(Archives du Doubs, E 1303.)

74.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

Juillet 1527.

Mon cousin, par les derniers despesches que m[e] Jehan Bontemps vous depourte, je vous ay escript bien amplement, et depuis j'ay reçeu par Jehan du May (1) copie d'une, que, comm'il m'a dit, vous m'escripviez par Tinteville, prisonnier en France, pour la delivrance duquel je fais faire poursuite. Ceste sera seullement pour vous dire que ne fais aucune doubte que le duc de Ferrara et vous *(chiffres 4 lignes)* que desja en aurez fait et ferez tous jours, comme il est besoing pour nostre service, et que de vous entierement confions.

[J'envoye?] presentement le sieur de Verey (2), gentilhomme de ma chambre, devers [nostre sain]ct pere le pape, pour les causes qu'il vous dira ou advertira... en substance, afin que Sa Sanctité et tout le monde... isse que je fais et veulx faire envers Sa Sanctité ce que je [pourr?]ois sans obmectre ce que touche le service de Dieu et bien de toute la chrestienté, qu'est ce que je desire, et ne demande ny pretendz nul myen particuliers interestz avec Sa Saincteté.

Actendant de voz nouvelles sur ce que par ledit Bontemps vous ay escript, comme dit est, ne vous feray pour maintenant plus longue lectre, saulf sur ce que par les ambassadeurs du roy de France nous a esté presentement ouffert et de ce que de nostre part leur a esté respondu, de quoy vous envoyons entiere copie. Vray est que depuis lesdits ambassadeurs françois nous ont fait ouffres et condicions plus amples et de ce que en ces affaires et en toutes autres choses d'impourtance pourra succeder vous adver-

(1) Capitaine de l'armée impériale.

(2) Pierre de Veyre, sieur de Migliau ou Millau, baron de Saint-Julien.

tirons tous jours pour la bonne amour et confidence que avons en [vous]. Nous desirons aussi que nous advertissez bien amplement de tous noz affaires de pardela et de vostre advis [sur] iceulx. A tant, mon cousin, Nostre Seigneur vous aye [en] sa garde. Escript en Vailladolid, le..... de juillet anno XXVI.—CHARLES.

(Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 1; pièce très endommagée; original.)

75.

Lettre des membres du Conseil impérial à Philibert.

16 août 1527.

Illustrissimo et excellentissimo signore! Havemo inteso quanto ha ricercato il magnifico M. Hieronimo Massaino, oratore de quella republica (1), et non potendo di presente satisfare a loro desiderii, come ancho saria nuestra volunta, per li impedimenti ne occorrano della indignatione de lo exercito de la qual credimo che Vuestra Señoria anchora lei ne havera hauto noticia, gli havemo detto che expeditte che sarano le cive desso exercito, qual sara in breve, non se gli manchara come alli stati proprii de la cesarea Magesta. Vuestra Excellentia fara anchora lei intendere il medemo ad essa republica per che, con lo aiuto de Dio, speramo fra pochissimi giorni che lo exercito se incaminara et fra tal progresso che cessarano li inimici da la molestia verso quella republica et havarano assai che defenderse li stati loro non che offendere quelli de li altri, cosi cessante la causa cessaro il bisogno che ricerchano, et di questo non li havemo dubbio alcuno per lo remedio hanno pigliato le cose per la venuta del illustre signor marches del Guasto, qual hoggi e gionto qua, et se gli e dato forma de tal manera che quella republica restara ben contenta del successo, si fara et similmente Vuestra Excellentia qual per il loco che tene gli potera portare molto giovamento. Nuestro Signor Dio conservi et prosperi sua excellentissima persona come dessea. In Roma, alli XVI de avosto 1527.

(1) De Sienne.

De Vuestra excellentissima Signoria el Consiglio del exercito cesareo.

(Archives du royaume à Bruxelles. Papiers d'État, reg. 81, fol. 55; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

76.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

19 août 1527.

Mon cousin, je vous ay escript par deux courriers et vous ay envoyé plusieurs depesches que ne fais doubte aurez de ceste heure reçeuz; j'ay depuis sçeu de voz nouvelles par Chalain, present porteur, lequel, a cause du dangier qu'il a eu en chemin, ne m'a apporté nulle lettres de vous; je l'ay voluntier ouy en tout ce qu'il m'a dit de vostre part, qu'a esté en substance que desirez que je vous baille le gouvernement de Millan. Sur quoy luy ay fet response que vous auriez peu entendre par lesdictes depesches comme desja avoye pourveu Anthoine de Leyva dudit gouvernement, auquel feu mons^r de Bourbon l'avoit commis en son vyvant, et que je m'estoye hasté de ce faire afin que la garde de l'Estat dudit Millan ne demeurast en hazard, comme elle eust esté a la recolte des fruitz et aux provisions des villes contre la puissance de France que de nouveau mons^r de Lautrecht meyne en Ytalie, selon que vous tiens très bien adverty, et que a ceste cause j'eusse bien volsu que ledit Chalain eust eu patience de s'en retourner jusques j'eusse quelques lettres de vous et d'aultres de pardela sur lesdictes depesches que dernierement y ay envoyé, car allors me pourroye myeulx ressouldre sur ce que vous desirez sans faire si soubit chose de changement en tel temps. Vous sçavez que je vous veulx du bien et de ce pouez estre tout asseuré; je l'ay dit plus au long audit Chalain, et ne fais nulle doubte persevererez tous jours de bien en myeulx a mon service, comme avez acoustumé, dont vous prie bien fort, et dès que auray nouvelle de pardela, vous escripray alors plus amplement, et pouez estre tout certain que en tout ce que bonnement pouray faire pour vous, me trouverez tant enclin et de bon vouloir que le sçauriez desirer. Mon

cousin, Nostre Seigneur vous ayt en sa saincte garde. Escrit en Valladolid, le xixe d'aoust 1527.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 61; copie de la fin du xviiie siècle.)

77.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

Août 1527.

Depuis le partement de Chalain et Daugi, courriers, que despechay avant son arrivee, par lesquels vous ay amplement adverty de l'estat de mes affaires et mesmes quant aux occurans sur les pratiques de la paix et par la coppie que vous ay envoyé des articles ausquelx me suis condescendu pour parvenir a l'avoir bonne et seheure avec le roy de France et conserver son amytié, aurez peu veoir en quel devoir me sommes mis a cest effect. Je cognoissons journellement de mal en pis l'intencion dudit roy de France estre tout au contrere de ce qu'il dit et publie avoir grand desir a ladicte paix, car je suis presentement bien adverty qu'il a conclud avec le cardinal d'Angleterre (1) aulcunes choses par ou considorerez que la guerre sera encoires de longue duree. Puysque le roy de France la serche et ne veult entendre a me faire raison, mais se delibere me adommager a tous coustez, il fault doncques que je pourvoye a mes affaires pour ma deffense, a quoy je suys resolu, moyennant l'aide de Dieu qui tous jours m'a soubstenu en mon bon droit et confye qu'il fera, et me tenant en termes de deffence, comme j'ay conclud de fere en tous mes royaulmes et seigneuries, ledit roy de France ne ses alliez n'auront facillement le moyen de me tant offendre commilz le desirent.

Et pour ce que lesdits François dient que Gennes est perdue, comme pouez estre adverty, et par ainsy je n'auray la facillité de vous escripre d'oresnavant si souvent, ny aussi en Millan et Lombardie comme souloyes, et aussy le chemin de la mer sera fort

(1) Wolsey.

empesché des galleres ennemyes, tant de celles que les Venissiens ont nouvellement depeschér que de celles des François et de Andrey Doria, qu'estoient devant ledit Gennes, par quoy ne pourray aussi pourveoir convenablement de ce que sera neccessaire ny a vous ny a mes gens que sont en Lombardie, a ceste cause ay bien voulsu prevenir et vous adverty dès maintenant de ce que dessus pour vous prier combien, selon vostre bon vouloir suis certain qu'il n'est besoing, afin que perseverez a faire tout le myeulx que pourrez pour la conservation de l'Estat de Milan, et de ce que le pourrez secouryr, ne fais doubte que le ferez.

Vous pouez desja sçavoir comme il n'y a apparance que le duc de Ferrare se mette aux champs pour user de l'estat de cappitaine general que luy avoye baillé; par quoy en son absence, veu qu'il ne dessert point, la charge de toute cest armee vous demeure et a nul aultre, et comme avez bien fait jusques a maintenant, je ne doubte point ferez encorres myeulx pour l'advenir, mesmes a ceste heure que c'est au plus grand besoing, afin que par vostre bonne ayde les ennemis soient chassés dudit Estat de Millan comme ilz ont esté les aultres fois, en quoy fault mectre extreme de puissance avec l'ayde de Dieu. Et consideré l'eage de Anthoine de Leyva et le grand service qu'il m'a fait, je vous prie, pour amour de moy, que vous conseillez avec luy et vous ayder de luy comme vous avoye escript de Alarcon et tenyr main qu'il soit la premiere et principale personne après vous et qu'il n'y ay nulle differance en l'armee, sur quoy que toutes conjoinctement les nations que y sont d'ung mesme vouloir et vous avec eulx et ledit Anthoine de Leyva entendez a rebouter les ennemiz, comme j'espere que ferez, dont vous aurez le principal honneur, puisque vous estes le chief de tout en l'absence dudit duc de Ferrare, et d'austant que vous ferez myeulx, je seray après tenu et obligé a vous et en pourray myeulx accomplir et vous faire depesche de ce que par ledit Chalain et Vaury (1) m'avez fait requerir. A tant, etc.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Pap. d'État, reg. 81, fol. 52; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

(1) François de Rupt, sieur de Vaury.

78.

«Instrutioni a voi M. Leonardo de Grimaldi di quanto haverete ad exponere alla Maesta caesarea da parte del signor principe de Oranges.»

7 septembre 1527.

Imprima perche per altre lettere de esso signor principe Sua Maesta e stato advertita de molto cose, farrete solamente intendarli come dapoi che si rende el castello S[to] Angelo et fu facto prescionere el papa, vedendo esso signor principe et cognosciendo chiaramente che si lo exercito partiva subito da Roma senza nissuno obstaculo o periculo, tutta Italia se possiva reducere alla devotione di essa Maesta prefata in breve tempo, nen resto de fare ogni opera a talche decto exercito marciasse et dapoi molte pratiche vedendo non essere mezo alcuno che volesse partire senza essere pagato, non essendoli il modo del dinaro travaglia tanto con li Alamanni con promectarli lui de farli pagare et obligandose ne che si acordavano marciare verso Fiorenza et Lombardia et fare el servitio de Sua Maesta purche per sicurta de loro paglie il papa havesse venuto con lo exercito alche nisciuno delli altri volse consentire in modo che tal cosa non possette riuscire. Immo furono tante le altrui pratiche che lo exercito, cosi Alamanni como Spagnioli, se amutinarno et li Alamanni andarno in casa di esso principe per farlo prescione, dicendo che esso loro avvia promesso farli pagare et che per questo volivano li fusse obtenuta la promessa, et non trovandolo in casa quella messero a sacco, della quale dicto signor principe era appartato per causa che non haviva il modo de satisfare alla promessa quale havvia facta a dicti Alamanni per servitio de Sua Maesta de fare pagare.

Per il che vedendo dicto signor principe non possere fare servitio alcuno a Sua Maesta in dicto suo exercito, se ne absento et per alcuni di sogiorno in le terre de signori Colonnesi et Savelleschi, aspectando che decto exercito se acordasse a marciare, et vedendo che ogni di la cosa pegiorava et che il papa interteneva la cosa et menava in longo il sborsare del dinaro che deveva pagare subito secondo il capitulato a fin che lo exercito de Sua Maesta si amutinasse et disfacesse et che li altri della lega et maxime il

re de Francia havesse tempo mandare suo exercito in Italia et recuperare lo Stato di Milano prima che questo exercito lo potesse succurrere, et di questo ne sonno manifesti inditii, maxime lettere intercepte del datario per ordine de Sua Santita come scrive il conte Ludivico de Ludrone (1), quale fu mandato a pigliare la possessione de Placenza et come ha mandato a dire a esso principe il signor duca de Ferrara. Il che cognioscendo dicto signor principe et non possendo remediarli, delibero condursi in Siena et ivi aspectare l' ordine di Sua Maesta di quelche haviva da fare, et con sua venuta assicuro decta citta de Siena que stava in gran periculo et paura che lo exercito della lega et Fiorentini un di non la occupassero; dadonde intendendo le cose de Lombardia et de Genova andare male mai, ha cessato expedire poste et suoi gentilhomini al vicere de Napoli, al signor Alarcone, don Ugo et al marchese del Vasto, pregandoli et sollicitandoli che volessero fare marciare lo exercito subito, che altrimente le cose de Sua Maesta in Ytalia non andariano bene: il che Sua Maesta prefata vedera per la nota delli dispacci della quale vi si a data copia et per il duplo delle lettere quale vi si danno per posserle monstrare a lei a cio che conosca che decto signor principe non ha mancato in cosa alcuna concernente a suo servitio et conosciera ancora come e stato intertenuto con bone parole et speranze fino al ultimo.

Farete ancora intendere a Sua Maesta come venuto l' ordine suo per il quale voliva che epso signore principe fussi locumtenente del signor duca de Ferrara, suo capitaneo generale in Italia, et in caso che dicto signor duca non volesse venire in lo exercito, epso signor principe ne prendesse la cura, fu tanta l'invidia di quelli che governano vedendo che il carico de decto exercito aviva da remanere a esso signor principe, sapendo che il dicto signor duca non li haveria venuto, che non havendo alcuno respecto al ordine de Sua Maesta hanno facto tanto che hanno facto dire ad alcuni del exercito non volere altro capitaneo generale che il vicere prefato, con scusa che con la presentia di esso stariano securi de loro paglie et quessa trama come et da che e stata praticata, Sua Maesta lo conosciera per una lettera quale scrive a esso

(1) Louis de Lodrone, capitaine des Allemands.

signor principe un gentilhomo spagniolo chiamato Francesco de Burgo, quale lettera vi si mandà accio la possiate monstrare a decta Maesta a talche intenda la malignita delli altri, la quale e stata causa che Genova sia perduta et che le altre cose de Lombardia stiano in mal termine, perche si havessena comportato che il papa fusse venuto col campo, gia sonno dui mesi passati, che esso campo seria in Lombardia et le cose de Sua Maesta non seriano al termine che sono. Et li farete intendere come esso signor principe, subito che hebe l' ordine di Sua Maesta, mando un gentilhomo al signor duca de Ferrara a pregarlo che volesse venire a prendare la cura dello exercito come Sua Maesta haviva scripto, et la resposta fu che non posseva, alegando molte ragioni quali a questa hora credo che esso signor duca habia scripto a Sua Maesta secondo che ha mandato a dire a dicto signor principe. Et perche ancora Sua Maesta per sua lettera scripse a decto signor principe che havesse consultato tutte le cose col signor Alarcon et tenutolo in loco de patre, subito expedi al dicto signor Alarcon un suo gentilhomo un lettere amorevole faudo intendere a epso Alarcon che decto signor principe era prompto exequire quanto Sua Maesta li ordinava, della quale lettera ve se ne da copia et vi si da ancora la resposta che esso signor Alarcon fece a dicto signor principe accioche Sua Maesta intenda il tutto et ne sia bene informata et cognosca che decto signor principe non ha colpa alcuna si le cose di epsa non vanno col ordine che deveriano andare, che lui non puo piu de quello che puo. Li farete ancora intendare come le lettere che Sua Maesta inviaya allo exercito sonno perfino a desso state intertenute in Roma senza essere presentate.

Exponerete ancora a Sua Maesta come ultimamente il signor Alarcon et il marchese del Vasto hanno scripto al signor principe che lo exercito non vole marciare si non li viene per suo generale il signor vicere di Napoli et che per questo pregavano esso signor principe che volesse renuntiare il caricho di decto exercito che epsa Maesta lo haviva donato a dicto signor vicere, et che li scrivesse come gli el renuntiava et lo pregasse al venire in lo exercito; la qual cosa decto signor principe ha facto accioche li malivoli et invidi non lo possimo calumniare et che Sua Maesta

et tutto il mondo conoscano che lui mai manco in cosa nissuna che concernesse a suo servitio, proficto et honore posponendo ogni sue particulare interesse, et di questo Sua Maesta ne potra havere piu ampla notitia per la lettera che decto signor Alarcon et marchese del Vasto scrivano a esso signor principe et per la resposta che lui fa et per la lettera ancora che per tale effecto esso scrive al signor vicere, quali tutti vi si mandano per posserle monstrare a Sua Maesta.

Et poi che Sua Maesta sara informata del tutto come passa, la suplicarete humilmente da parte di esso signor principe che li sia per racomandato lo honore suo et li mantenga questa che di sua spontanea volunta li ha concesso et a cosi come dicto signor principe giorno et nocte mai pensa in altro che a tutto suo potere farli servitio exponendo la propria vita, a cosi Sua Maesta pensi de difenderlo contra li invidi, acioche lo honore suo non venga ad essere maculato et faccia cognosciere a tutti che essa sola e superiore et che vole essere obedita in le cose che comanda: acciocche esso signor principe per lo advenire possa col medesimo buono animo perseverare in li servitii de quella fino allo extremo de sua vita, come e de suo summo et unico desiderio: il quale stara in Sciena o in Ferrara o in qualche altro loco de Italia aspectando l'ordine che sopra cio fara Sua Maesta forzandose ocumque sara fare il servitio de quella.

Delle cose de Lombardia non ne scrive altramente il dicto signor principe a Sua Maesta, ma se remecte in voi sapendo che ne sete informato a pieno, et per cio voi a bocca suplirete con Sua Maesta prefata: al quale ancora farete intendare che decto signor principe non li scrive in cifra perche il suo secretario francese che la tiene sta apresso alla morte et con qualche sospecto de peste et pero non se ha possuto havere.

Nel resto suplirete voi con vostra solita prudentia al quale dicta Maesta dara piena fede come che longo tempo e che il conoscie suo intimo et fidel servitore et Nostro Signore Dio ve conduca et reduca a salvamento. Datum Senis, die 7 mensis septembris 1527. —PHILIBERT DE CHALON.—BERNAR. MARTIRANUS.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; original signé. Copie par M. Arpad de Györy.)

79.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

12 octobre 1527.

Ma cousine, je ne fais doubte que par mon cousin le prince, vostre filz, estes souvent advertye de ses nouvelles. Toutes fois allant pardela mon secretaire, present pourteur, vous ay bien voulu escripre ceste pour vous dire que j'ay eu souvent lettres de mondit cousin et sçeu son bon pourtement, ensemble le grand devoir et employ qu'il fait pour mon service en Ytalie. De quoy il ne me trouvera jamès ingrat, et quant vouldrez quelque chose, vous en complayray de bon cueur, vous priant continuer tous jours au bien des affaires de madame ma bonne tante en son conté de Bourgoungne, comme avez accoustumé. En quoy, pour la grande amour que je luy pourte, me ferez très aggreable plesir. A tant, ma cousine, Nostre Seigneur vous ait en sa garde. Escript en ma cité de Valence, le XIIe d'octobre l'an XV^cXXVII.—CHARLES. —LALEMAND.

(Archives du Doubs, E 1297;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 310;—Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 57, Pièces justificatives, IV.)

80.

Lettre de Philibert à sa mère.

9 novembre 1527.

Madame, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, j'ay reçeu les lestres que m'avez escriptes par le moyen des marchans que je vous avoys escript, et, pour ce que m'escripvez que les lestres qu'avez reçeues ont esté ouvertes, ne vous escriprez autres nouvelles, car sy j'escripvoys par la chifre que m'avez mandé, se seroyt ocasion, puysque l'on voyt les lestres, de les retenyr et de m'osté le moyen de vous plus escripre. Bien vous veux je advertir que j'atens une escorte qui doyt venir

de Romme pour me venir querir, et moy estre la, feray tout ce que me sera possible de contenter l'armee, ce que je croys quy se fera, car il ha ja bon commencement et, se fest, essayrons de recouvrer a l'empereur se qu'yl a pardu, ce que j'espere quy se fera cy tost; car je sòmmes encores une bonne armee.

Madame, cesdits marchans m'ont presté mille escus, qu'en argent que en drap de soye, et encore me doyvent prester troys ou quatre cens escus pour m'en aler a Romme. Je vous suplie que, selon que verrez les lestres qu'il auront de moy, il vous playse les fayre payer, et aussi ils m'ont prié de vous escripre que vous les ayés pour recommandé de la somme vieille dont je vous suplie, car se sont gens de bien et a quy je suys tenu.

Davantage, madame, il se sont offert que tout l'argent que vous ferés bayller a Charles Marcel, leur freres, quy le me feront tenyr seurement en queque lieu que je soye en Italie. Et pour ce, madame, que je n'ay nul moyen d'avoyr argent que cestuy, car de treuver a empronter il n'est possible, je vous suplie de voulloyr fere delivré audit Charles Marcel VI mille escus, s'il est possible, car je ne me saroys passer a moins. Et sy suis contraint de rendre ce que j'ay empronté ça et la, quy monte beaucop, et sy vous le festes, vous suplie que le m'escripvez par ce mesmes lieu et que ce soit tost, car jusques a ilcy j'ay vescu de la mysericorde de Dieu.

Madame, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Seyne, le VIIIe de novembre 1527.

Je ne say sy vous avez receu d'autres lestres que je vous ay escriptes de la mort du visroy de Naples.

Je croys que sy les avés receues, qu'aurés faytes les depeches il contenues. Je saroys voulentiers le ouy ou le non; pour quoy par les premieres le me manderés, sy vous playt.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 311, et dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 137-138.)

81.

Ordre de la «balia» de Sienne de faire tenir immédiatement à Philibert des lettres qui lui étaient destinées.

24 décembre 1527.

Magnifici domini officiales balie et conservatores libertatis ex[ce] reypublice Senensis, in eorum collegio in numero sufficienti pro rebus publicis expediendis et pertractandis convocati et congregati ad sonum campane, ut moris est, visis licteris Antoni Compiati, ispani, habitatori[s] Luce, directis illustrissimo principi de Oranges, et cupientes quod dicte lictere cum celeritate ad suas manus perveniant, servatis servandis, deliberaverunt quod dicte lictere mictantur in facto dicto illustrissimo duci, et Jacobus Ugolini, dominus Minorcii procuret mictere dictas licteras, et quod illi super licteris debeant scribere oratoribus eorum reipublice Rome commorantibus.

(Archives de l'État à Sienne, Délibérations de la «balia», vol. 76, fol. 59.)

82.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

29 décembre 1527.

M[r] le prince, j'ay reçeu vostre lettre du premier (1) de septembre par Leonardo de Grimaldi, et veu les doubles des lettres qu'il porte et entendu ce qu'il m'a dit, auxquelles n'ay repondu jusques a ceste heure, pour les causes que ce porteur vous dyra que seroit longues a escrire et dangereuses sans chiffre.

Je suis sheur qu'a vous n'a tenu que plus tost mon armee n'ait marché, et que avez bien solicité le duc de Ferrare et tous autres, et pour ce que en ce cas ledit porteur vous dira ce que luy en ai donné de charge, abregray ce pourpos. Vous avez peu sçavoir par

(1) Lire 7?

ce que vous ay escript pour le passé, ne sais sy l'aurez reçeu, quelle estoit mon intencion et voulonté de ce que de dela estoit affaire, et depuis que sçeus ce que s'estoit fait quant a ce qui vous touchoit et a la charge que vous avois donné, me despleut et estoit bien mon intention, comme est encores, de vous donner a connoistre le bien que vous veulx, et y remedirai de sorte que vous l'eussiez peu congnoistre par effect. Toute fois Dieu y a mis la main, et n'est plus besoing que m'en mesle, et combien que jusques cy n'ay eu le moyen, comme eusse bien voulu, tant pour avoir fait aucunes provisions avant avoir eu de vos nouvelles que aussy pour autres affayres que ay eus de vous pouvoir monstrer par effect l'amour que vous porte, vous poués estre shur, et aussy me ferez plaisir le croyre, que ce n'a esté par faute de bon vouloir que ay a vous, et sy pour penser fayre ce que besoing fut pour le bien de mes affaires, ne vous ay pourveu de tout ce que bien desiriez vous pourveoir, estoit pour la confiance que j'avois de vous, que en le congnoissant seriez plus que satisfait non point seulement de ce dont vous avois pourveu, mais de beaucoup moins. . . . . *(sic)* a la charge que vous avons donné, et par ce que avez fait, m'avés bien donné a congnoistre ne m'estre abusé de la confiance que de vous je faisois. Combien que mon intencion ne eut esté la laisser a autre pour le vous oster et ensuivant ceste confiance et sachant le bon vouloir que me portez et desirant le mettre a proffit, je vous envoie par ce porteur la charge que par luy entendrez, laquelle ne vous recommandray, ne prieray faire vostre devoir, pour ce que suis sehur le ferez plus voulentiers que ne le vous saurois escrire.

Vous savez aussi les provysions que j'ay faites, lesquelles, combien qu'elles ont esté plus longues que les affaires de dela le requeroient, sy y ay je fait, selon celles de deça, tout ce que pour le present a esté possible: et sy Dieu donne bon passaige, et qu'elles puissent venir a temps, j'espere que, par vostre moyen et des autres bons serviteurs que j'ay de dela, elles seront cause de quelque bon effect et remede en mes affayres, et puisque de la confiance que de vous j'ay fayte me suys si bien trouvé et que suis seheur n'eussiez attendu ne souffert ce que avés fait, ce

n'eut esté celle que avez en moy: affin que n'ayez non plus cause de vous repentir de vostre cousté que moy du mien, ayant congneu par cy devant le desir que avez de avoir le viceroyaume de Naples, et depuis par lettre de Me la princesse, vostre mere, ay se continué en ce mesme vouloir, et aussy estant ycy arrivé le sr de Monfort avec la mesme charge de vostredicte mere, ne ayant esté si oubliant de mon cousté que avant toutes ces choses n'aye pensé a ce que vous pouvoit toucher et a ceste cause voiant la necessité que pour le present mon armee a de vous et mon royaume de Naples d'une personne y residant, y estant la don Hugo (1), l'ay voulu laisser pour le tems que les affaires le requierent en la mesme sorte que mon viceroy dernier mort luy avoit recommandé, sans luy bailler autre titre ne promesse, et quand les choses susdictes seront de sorte que y auray a faire changement, le plus tost que bonnement pourray, le vous promets dès maintenant par cestes de vous donner ledit viceroyaume de Naples: et cependant vous prie vous vouloir souffrir et resider en l'armee: et quant a l'amirauté que aussi m'a fait demander vostre dicte mere pour vous, pour ceste heure je ne vous en prometteray autre chose et la laisseray sans pourveoir jusques a vous bailler la provision de viceroyaume; pour lors en feray comme verray pour le mieulx.

Vous pouvez bien estre sehur d'une chose, qui est que tout ce que lors je pourray pour vous faire, je auray le regart tel que vous mesmes verrés que je dois avoir. Je vous prie que ceste promesse que vous fais soit tenu secrete, car vous congnoissez que autrement mes affaires ne s'en porterroient point de mieulx, et de rechief je vous prie ainsy le vouloir faire et congnoistre que je fays ce que je puis pour le present: vous me feriez plaisir ainsi le faire et le tenir bien secret, et pour ce que le sachant femme, seroit chose difficile, j'ay dit a ce porteur, le sr de Waury, la sorte que desire, que en escripviez a vostre dicte mere, que vous prye faire aussy; il vous dira le surplus et plus de mes nouvelles que ne vous en saurois escripre: et pour ce je me en remets a luy, et

(1) Hugues de Moncade.

feray fin vous disant l'adieu, et asseurant qu'a jamais me trouverez vostre bon mestre. C'est de Burgos, ce 29 decembre 1527.

(Archives impériales à Vienne, P A 94; minute autographe; — Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 100; copie de la fin du XVIII[e] siècle.)

83.

Lettre de Marguerite d'Autriche à Philiberte de Luxembourg.

31 décembre 1527.

Ma cousine, la ducesse douagiere du Vendosmois, ma cousine, m'a faist remonstrer comme, a la poursuyte de mon cousin, vostre filz, sa conté de Sainct Pol et autres biens qu'elle a ou pays d'Artois et la environ sont saisiz et arrestez soubs umbre qu'il auroit empeschement en la joyssance de ses biens gisans ou royaume de France, non obstant qu'il y a plus d'ung an que jour avoit esté prins par mon ordonnance entre les commis de madicte cousine et ceulx de vostredit filz pour se trouver devers le roy de France, affin d'obtenir main levee dudit empeschement des biens de mondit cousin, dont sesdits commis n'ont fait aucun devoir, et ne scet autre chose fors que ledit empeschement ne osté, neantmoins elle ne scet joyr de sadicte conté de Sainct Pol et autres ses biens du moïen dudit arrest. A ceste cause et que je desire bien pourveoir en cest affaire, selon que le cas le requiert, je vous prie, ma cousine, m'avertir si mondit cousin joyst de ses biens qu'il a gisans en France, affin de, en ce cas, faire rendre a madicte cousine sadicte conté de Sainct Pol et autres ses biens situez de pardeça dont joyst mondit cousin, ou aultrement en faire comme la matiere se trouvera disposee. Et sur ce, ma cousine, vous direy l'adieu qui vous ait en sa saincte garde. De Bruxelles, le dernier de decembre, anno XXVII.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.—LOETS.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—*Revue de la Côte-d'Or*, t II, p. 312.)

84.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

1er janvier 1528.

Ma cousine, j'ay reçeu deux voz lettres, la derriere par Montfort (1), et ouy ce qu'il m'a dit de vostre part conforme au contenu en icelles qu'est touchant l'estat de mon visroy de Naples que m'a suppliez donner a mon cousin le prince, vostre filz. J'avoye desja auparavant la reception de vosdictes lettres baillé charge de cest affaire a Vaury, lequel j'envoye devers luy pour, entre aultres choses, luy dire que je n'avoye encoires prins resolution de pourveoir audit estat, ny la puis prandre sitost pour estre les choses d'Ytalie en l'estat et trouble que lui mesmes, que est sur le lieu, scet et voyt qu'elles sont. Et ne devez faire doubte, vous ne luy, qu'en tout ce que verray son honneur et prouffit, l'auray tous jours voluntiers pour recommandé avant tous aultres pour la bonne amour que je porte a vous et a luy et pour le merite de ses services, que me sont très agreables. Il verra maintenant la bonne depesche qu'ay faicte pour luy et en ce pourra cognoistre le bien que, comme dit est, je luy veulx et comment je m'en repose et fye entierement en luy, et puisque je luy baille si grande et honnorable charge en laquelle ne fais doubte qu'il me servira de bien en mieulx comme il a fait jusques icy, vous entendez bien, ma cousine, que le traictement que j'entends luy faire ne sera plus en dyminution, mais plus tost en l'avancement et augmentant le plus en son honneur et prouffit que tous jours donner pourray, comme j'ay donné charge audit Vaury luy dyre plus a long. Et quant il y aura aultre chose en quoy vous pourray aussi complaire pour l'accroissement de vostre maison, me ferez plesir m'en advertyr, car tous jours vous et luy me trouverez vostre bon cousin, que sera pour ceste fois fin de ma lettre, apriant l'adieu que,

(1) Connu sous la qualité de baron de Montfort; son prénom était, je crois, Guillaume.

ma cousine, vous ayt en sa saincte garde. Escript a Burgos, le premier de janvier xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du Doubs, E 1296, d'après Clerc;—Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy; copie;—*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 318;—Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 53; Pièces justificatives, IV.)

85.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

1er janvier 1528.

Mon cousin, depuis mes aultres lectres escriptes, j'en ay reçeu deux de ma cousine, vostre mere, l'une que m'a apporté Monfort, par lesquelles elle me supplie vous pourveoir de l'estat de mon viceroy de Naples. J'avoye desja, auparavant la reception desdictes lettres, parlé de ceste affaire a Vaury, present porteur, pour vous dire que je n'y avoye encoires prins resolution, pour estre les choses d'Ytalie en l'estat et trouble que voyez qu'elles sont, et ne devez faire doubte qu'en tout ce que verray vostre honneur et prouffit, vous auray voluntiers tousjours pour recommandé avant tout aultres, pour la bonne amour que je vous porte et pour le merite de voz services, qui me sont très agreables. Vous verrez maintenant la bonne despeche qu'ay fecte sur vous, en quoy pourrez congnoistre le bien que, comme dit est, je vous veulx et comme je m'en repose et fye entierement a vous, et puisque je vous baille si grande et honnorable charge en laquelle, ne fais doubte, me servyrez de bien en myeulx, comme avez fait jusques a icy, vous entendez bien que le traictement que j'entends vous faire ne sera pas en dyminuant, mais plustost en augmentant le plus a vostre honneur et prouffit que tous jours bonnement pourray, comme celluy que a jamès trouverez vostre bon vray maistre et que plus au long ay dit audit Vaury pour la vous dire, que sera pour ceste fois fin de ma lettre après l'adieu qui, mon cousin, vous ait en sa saincte garde. Escript a Burgos, le 1er jour de janvier xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. nº 81, fol. 102; copie de la fin du xviiie siècle.)

86.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

21 janvier 1528.

Magnifici admodum domini. Havimo riceputo la lettera de Vostre Magnificentie de li xi del presente et visto quanto per quelle scrivono li rendemo infinite gratie de la promteza de l'animo et bona volonta che tengono verso la Maesta cesarea et questo suo exercito, benche questa non e cosa nuova conciosia cosa che il vinculo fra essa Maesta et quessa magnifica republica e tale che non si può dissolvere per niuna causa.

Quanto a le provisioni che per quessa predetta magnifica republica da qui havemo ordinato, perche ne avemo a longo ragionato con li magnifici oratori de Vostre Magnificentie, perciò con la presente non ne diremo altro rimettendone a quanto li prefati scrivaranno. De una cosa le certificamo che mentre questo felicissimo exercito e in piede che mai si mancara insino a la morte a quessa magnifica republica et soi Stati. Et sempre lo conoscerete con effetto. Et N. S. Dio conservi le Magnificentie Vostre come desideranno. Da Roma, a di xxi de gennaro M.D.XXVIII.

E. M. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia.»)

87.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

18 janvier 1528.

Sire, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, j'envoye ce pourteur Chalain pour vous avertir bien au long de voz affaires de pardeça et ausy vous fere entendre comme j'ay accepté la charge quy vous a pleu me donner, et de tout luy ay donné instruccyons bien amples, par quoy n'en ferez redite

par lestres. Je vous suplie, sire, le vouloyr croyre de ce quy vous dira et remedier en sorte que le besoin en est.

Sire, pour ce quy vous plut me commander que je vous fisse savoyr ce que l'on auroyt fayt du corps de feu monsieur de Bourbon, j'ay commendé audit Chalain vous en dire le tout, et suys marry que nous n'avons eu le moyen de pardeça d'en fere mieux que nous n'avons fayt, meys la neccessité est sy grande que vous ne la seriez panser.

Sire, avant la mort dudit sieur de Bourbon, il m'avoyt donné, comme je croys arés bien seu, la charge de general des chevaulx legiers de ce camp, et depuys quy vous a pleu me donner celle de capitayne general de tout, le sieur Ferrende (1), frère du marquys de Mantue, lequel vous congnoyssez, m'a prié de le luy vouloir bailler, ce que j'ay fayt, reservant toutes foys vostre bon vouloyr. Je croys qu'il vous en escript; je vous suplye, sire, le luy vouloir confirmer.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Romme, le xviiie de janvier.

Sire, ce pourteur vous dira le grand dangier en quoy vous estes de perdre voz Allemans et pour ce que ce sera tantost fayt ou failly, car nous n'avons plus que deux jours de terme d'en sçavoir le court ou le long. J'espere que par luy mesmes pourrez encoires sçavoir ce qu'en sera succedé, et l'eusse retenu jusques en savoir au vray si ce n'estoit qu'il a parut que monsieur de Verrey ne parte. Dieu veuille que la fin en soit bonne. Quant a moy, vous congnoissez, s'il en vient mal, que ce n'a esté ma faulte ny du passé, ny sera au temps advenyr, mais il fault que l'argent vienne de vostre royaulme de Naples, puisque le pape est en liberté, comme l'on dit que l'avez voulu.

Vostre très humble et très obéissant suget et servyteur, Philibert de Chalon.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 105; copie de la fin du xviiie siècle.)

(1) Fernand de Gonzague.

88.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

31 janvier 1528.

Mon cousin, la plus fresche lettre qu'ay reçeu de vous est celle que m'avez escript de Rome, du VIIe de decembre, en faveur de l'alferez de la compaignie de Gayoso. J'ay eu plesir sçavoir de voz nouvelles et que estiés arryvé audit Rome avec mon exercite pour le mener contre les ennemiz et eusse bien desiré que m'eussiez plus amplement escript de mes affaires de pardela, ce que j'espere ferez par le premier courrier, et vous prie qu'il n'y ait faulte, comme entendrez par le sieur de Vaury, present porteur, auquel j'escriptz presentement aulcunes choses qu'il vous dira de ma part. Sur quoy ne fais nulle doubte que ferez tout ce que verrez convenable a mon service, comme avez tous jours fait jusques a icy et comme ma parfecte fyance est a vous, qui sera cause en me remectant sur la charge dudit Vaury que ceste lettre en sera plus briefve, sauf pour vous dire que si Dieu vous donne ceste grace d'avoir quelque victoyre contre lesdits ennemiz, que puissiez avoir quelques prisonniers hommes principaulx que ne souffrez en aulcune maniere qu'ilz soient delyvrez ny par rançon ny aultrement, se ce n'estoit aulcunes fois par eschange pour recouvrer quelcun des myens en semblable, car vous sçavez que c'est fort dyminuer la puissance des ennemiz en retenant prisonniers les principaulx personnages quant l'on les peult avoir. Et pour ce que en tout sçaurez bien faire ce qui convient, fais fin a ceste, vous disant l'adieu, mon cousin, que vous ayt en sa garde. Escript a Bourges (1), le 31 de jenvier.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute et copie.)

---

(1) Burgos.

89.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

4 février 1528.

Sire, tant et sy très humblement que fayre puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, depuis les dernieres lestres que je vous ay escriptes de Romme par Chalain, j'ay esté contraint de venyr en ceste ville de Naples, et la rayson a ésté le dangié ou j'avons esté de perdre les pietons alemens de vostre armee par faulte de payemant comme je vous ay ja escript; pour a quoy remedier, suis venu pour dernier refuge au sr don Ugue et a ceux de vostre Conseil de ce reaume leur remontrer la perte que se vous seroit et l'affeiblissement des vostres et le renforsement des ennemys et que nul moyen n'avoys de les retenyr plus de dix jours, lesquels il m' avoyt baller de terme pour leur rendre responce, sy se n'estoit quy s'efforsacent tous de trover moyen d'argent, et après avoir demourer queque jours, a esté resolu que, s'il estoyt possible, ne les failoit perdre, et que pour le remede, posé ores que ce reaume a pourté de grans frays, que il me baleroyt cinquante mil escuz avec l'esperence que l'on pouvoit avoyr de vingt mille autres que don Antoine de San-severin (1) pourtoit au legat du pape pour le chapeau de cardinal, lesquels denyers tous assemblez viendroyent a deux payes, et outre plus une promesse de deux autres payes a payer dens ung moys la premiere et dens une autre la seconde, les asseurant aussi quy ne perdront riens de leur servyce, et afyn que y eu fusse mieux asseuré, que l'on leur balleroyt, s'ils vouloyent, trois villes qui sont au pape en ce reaume, veu que a vous et a eux il y a fally de promesse de l'argent quy devoit donner, et sur ceste conclusion j'ay depeché dix de leurs esleux quy estoient venu avec moy, pour de leur part feyre la remontrance semblable la mienne audit sr don Ugue pour retourner vers leurs gens et leur dire ce dessus escript, et moy suys demourer pour deus, troys ou quatre jours recouvré l'argent et le leur pourter, et pour ce que le temps

(1) Évêque de Conversano.

est passé desdits jours et qu'il est venu nouvelle que l'armee que mons^r de Lautrec mayne est fort près de ce reaume et dit l'on que il y a de leurs jens a une journee près, il a semblé audit s^r don Ugue et au s^r Alarcon, au s^r marquys de lu Guast avec tous ceux de vostre Conseil que je me deusse partir demain, sens plus atendre, avec le marquis de lu Guast et pourter avec nous ce d'argent que nous pourons avoyr pour l'heure, lequel poura monter a une paye, et la reste le s^r Alarcon le doit aporter incontinant après, quy pourroyt estre xv^m escus, ce que je delibere fayre et m'employer en tout ce quy me sera possible, comme je crois pensés bien que ferés a contenter eux et le demeurant de l'armee pour puys après avoir le moyen de servyr comme j'ay tousjours desiré.

Sire, vous devez penser qu'il y a en ceste afere beaucop de difficultez: la premyere que j'ay afere a gens resonnables comme vous savez; la seconde que s'et peu d'argent, veu le grant deu que vous leur devés, et le tiers que je ne say sy le legat voudra baller les xx^m ecuz du cardinal cy dessus nomé quant il les ara en son pouvoir dans le chateau Saint Ange, et luy ne veut venyr sy premierement je ne luy promest de le lesser entrer dens ledit chateau a son playsir. Je vous ay bien voulu escripre toutes ces dificultés, afin que sy autrement venoyt, que Dieu ne veulle, que nous ne le desirons, que vous sachés quy n'a tenu a moy ny par faute de diligence que ne soyés esté servyr, vous supliant de vouloyr penser que tout devoir y sera fayt.

Sire, sy Dieu nous donne ceste grace que tout voyse comme j'esperons touchant le contentement de ces jens, il fault que vous entendés que se ne peult estre pour longtemps, et sy ne vient argent de vostre costé, que bientot nous retournerions aux inconveniens ou je sumes pour l'heure. Pour quoy vous suplye que vostre playsir soit il pourvoir et tost, car sens cela ce que sarions fayre de pardeça ne seroyt que ung alongement de pardicyon a laquelle forsement viendriés, et pour ce que suys asseuré qu'y mestrés bon ordre, ne vous en dirés non plus.

Sire, le s^r don Ugue, comme je croys, vous avertira de la maniere en quoy sont vos aferes de pardeça touchant beaucopt d'autres choses, par coy ne vous en importunerés.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. A Naples, le IIIIme de fevrier.

Sire, sy nous contentons ces Alemens, j'avons conclu tous ensemble de aler chercher les ennemys, de vous dire ou je ne saroyt, car se sera celon ce quy feront, car sy vienne au royaume et nous ausi et si non non.

Vostre très humble et très obeissant sujet et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 81, fol. 111; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

90.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

20 février 1528.

Mon cousin, estant venu pardeça pour mes affaires le cappitaine Alonço de Gayoso et ouy son rapport, je luy ay donné congié d'aller visiter les siens en Galice, pour après le vous renvoyer. Je vous prie que, pendant son absence, lui soit entretenue sa compagnie d'infanterie et gouverner soubz son nom, comme s'il estoit present, et aussi luy accorde ledit Gayoso. Mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa garde. Escript &^{a}.

P. S. Depuis ce que dessus, avons reçeu voz lettres par le cappitaine Gayoso et entendu la liberation du pape, dont avons esté joyeulx, et presentement envoyons la ratiffication du traicté fait avec Sa Saincteté et escripvons amplement a don Ugo de Moncada comme entendrez par luy ou qu'il vous advertira, car a cause que pensons que Grospain, present porteur, ne vous trouvera pardela, veu que nous avez escript qu'estiés sur vostre retour, nous deportons de plus longue lettre. Toutes fois, que si n'estiés encoires party et que ceste lettre vous treuva pardela, nous desirons que y demeurez jusques la conclusion des grandes affaires que envoyons presentement soit faicte, esquelz vous conduyrez comme vous escripra et advertira ledit don Ugo. Donné comme dessus audit Burgos, le XXe de febvrier XXVIII.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 115; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

91.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

20 février 1528.

Mon cousin, depuis ce que vous ay escript par Vaury, Anthoine de Leyva a envoyé devers moy disant que s'il avoit quelque somme d'argent, il pourroit trouver des gens et subitement faire quelque bon exploit contre les ennemiz, et pour ce que je suis sur mon desloger pour aller tenir les courtes de Castille a Madril et n'y a a present moyen d'envoyer promptement argent de pardeça audit Anthoine de Leyva, je luy ay fait responce qu'il envoyat devers vous afin que, comme j'espere, vous estes avec mon armee si prouchain de Lombardie que en personne le puissiez secourir, que en ce cas le fectes comme verrez estre mon service et le bien de mes affaires, et si vous semble mieulx delivrer audit Anthoine de Leyva quelque argent de celluy dont ledit Vaury vous aura informé, or que l'on actend la venue des nouveaulx Allemans que sçavay j'ay mandé venir d'Allemagne pour le secours de mes affaires d'Italie, fectes en tout ainsi que verrez le plus convenable et que par bon advis et conseil trouverez estre plus mon service et bien de mesdictes affaires selon la parfecte fiance que j'ay de vous. Je desire au surplus qu'escripvez souvent a don Ugo de Moncada l'advertissant de voz nouvelles et il fera le semblable, afin que chascun de vous en son endroit sache mieulx la disposicion du temps et des affaires pour mieulx adresser ce que sera plus necessaire et utille, et en actendant que m'escripvez au long de l'estat de mesdictes affaires, que je desire fort, faiz fin a tant, car par la coppie des desaffyz que vous envoye avec cestes, entendrez austant que l'on vous en sçauroi escripre; vous ferez pardela le mieulx que pourrez et le semblable se faira pardeça de maniere que j'espere, avec l'ayde de Dieu, que les ennemiz n'auront l'avantage et qu'ilz seront forcez venir a la raison, et sur ce, mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa saincte garde. Escript a Burgos, le xxe de fevrier.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 81, fol. 116; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

92.

Lettre de Philibert à sa mère.

21 février 1528.

Madame, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Madame, George Henrich, d'Anvers, me presta dernierement, tant a Rome que a Naples, lors qu'estions encloz, la somme de deux mil trois cens escus d'or pour survenir a mes affures, dont il a deux cedules de moy; lequel vouldroit bien, comme il m'a dit, fere tenir ladicte somme pardela; raison de quoy, madame, vous prie les fere incontinent delivrer a Manuel Henrich, son frere, en recouvrant de lui lesdictes cedules.

Madame, je prie a Nostre Seigneur qui vous doint très bonne vie et longue. De Laquilla, le xxie de febvrier 1528.

Vostre très humble et très obeissant fils, PHILIBERT DE CHALON.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy; copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 319.)

93.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

20 mars 1528.

Sire, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, j'ay reçeu les lettres qu'il vous a pleu m'escripre par monsieur Vauldry et entendu ce qu'il m'a dit de vostre part. Et touchant la bonne voulenté qu'il vous plait m'escripre qu'avez en moy et la fiance, je vous mercie très humblement, priant Dieu qu'il me doint la grace de vous donner a cognoistre une fois en ma vie que n'avez tort, si vous y fiez.

Sire, pour ce que je vous ay escript par Challain tout ce qu'est passé jusques au deslogé de Rome, n'en feray redittes et ne vous escripray par ceste que ce qu'est advenu depuis, qu'est que, a la plus grande diligence que a esté possible, l'on a amené vostre ar-

mee en ce pays et n'a esté si tost que j'eusse bien voulu, mais si en a esté fait le possible. Non obstant ladicte diligence, ne nous a esté possible d'estre premier que les ennemis a la frontiere de vostre royaulme, car ilz ont gaigné toute l'Abrousse (1) et trois villes de la Poulle (2), avant qu'ilz ayent jamès trouvé resistence. Nous autres, pour fere la diligence plus grande, laissasmes nostre artillerie entre les mains d'ung gentilhomme colonnois et vinsmes arrivé, il y a bien quinze jours, en une ville de ceste Poule qui s'appelle Troye (3), que est voisine a huit mille de Nochiere (4), a douze de Foye (5) et a dix huit de Sainct Syvere (6), que sont les trois villes que les ennemis tiennent. Aprez avoir demeuré aucuns jours, repartiz deans tout plain de petites villes cy alentour, fut advisé que nous devions mectre en campaigne, sollicitant, comme j'avoye fait depuis Rome et du long du chemin, le s^r don Ugo pour avoir l'artillerie, laquelle nous actendions de jour a autre. A la fin les François, nous voyant sans artillerie et beaulcop moings de gens, delibererent d'essayer de neus fere paour. Et après avoir fait deux logis entre ladicte ville de Nochiere et nostre camp, vindrent passer rez a rez de nous autres et assayerent de nous desloger du fort ou nous estions a cops d'artillerie, mais c'estoit de si loing qu'elle ne nous peut fere mal, et eulx craignant de nous venir charger passarent oultre. Et nous aultres, ayans faulte d'artillerie, ne bougeasmes, en sorte qu'ilz nous vindrent tournoyans, pensans nous oster les vivres; et ja y a six jours que nous sommes ainsi voisins, et de vray nous avons grand necessité de vivres; toutes fois nous endurons tout, esperant que la faulte du passé, que a esté de la faucte d'artillerie, se remediera, sollicitant le s^r don Ugo qu'il la veulle envoyer tost avec bien III^m hommes de pied que luy sont demeurez pour la garde de terre de Labour, et bien cent hommes d'armes et deux cens chevaulx legiers, lesquels venant, j'espere que

(1) L'Abruzze.
(2) La Pouille.
(3) Troia.
(4) Nocera.
(5) Foggia.
(6) San Severo.

aurez bonnes nouvelles de nous. Et aussi, s'il y a faulte, je vous supplie de penser que ce n'est la mienne, car il y a six sepmaines que je ne crie après autre chose, et croy que si nous l'eussions eue, que ce fust ja fait ou failly.

Sire, quant a l'argent que mons^r^ de Waudry dit que vous envoyez, je vous asseure que s'il vient, que jamès chose ne vint mieulx a propos, mais j'ay grand peur que ne soit long a recouvrer; toutes fois soyez sehur que toute diligence y sera faite. Et quant aux gens que envoyez, s'ilz ne se hastent fort, je crois que avant leur arrivee aurons fait ou failli.

Sire, je vous mercie de la promesse qu'il vous a pleu me fere, vous suppliant que, puisque ainsi vous plait, que la dilacion n'en soit longue. Et me semble que en avez le moyen honneste, puisque, si vostre royaume se garde, que c'est moi que l'aura travaillé, et aussi que ce me seroit merveilleux regret qu'il faillit que je actendisse que touz vos serviteurs fussent recompensez premiers par moy. Ce que j'en diz est afin qu'il vous plaise ne le vouloir mettre a la longue et que Vostre Majesté veult advancer ung serviteur a qui vous voulez du bien, car d'avoir méfiance que ne le ferez, je vous asseure, sire, que non. Car je me tiens aussi sur de vostre promesse que si ja Vostre Majesté l'eusse fait, mais il y a dire de dire: *Je le vous donne et je le vous donneray*, supliant Vostre Majesté me pardonner ce que en escriptz si au long, et estre sehur que, soit avec cela ou autrement que ma volonté sera pareille, mais je vous prometz, sire, qu'il est besoing que celuy que a charge de vostre armee ayt quelque moyen de recouvrer argent en une necessité. De tenir secret cet article soyez en hardiment tout asseuré.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner très bonne vie et longue. De Troye, ce xxe de mars.

Vostre très humble et très obeissant sujet et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du royaume, à Bruxelles, Doc. hist., IV, fol. 123;—Publié par Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 263 et 261, n° 106.)

94.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

29 mars 1529.

Molto magnifici signori. Magistro Bartholomeo Tantuci, oratore, quivi per quessa magnifica republica me ha inviato una copia de lettera de le Magnificentie Vostre in la quale se contiene come Fiorentini hanno mandato a quelle uno ambasciatore nomine Gioan Cohone con ordine de vedere possere fare qualche appontamento con le M. V. et che anchora non li se era dato risposta alcuna se non generale. Et perchè scriveno anchora V. M. a ditto maestro Bartholomeo che tutto facci intendere a noi per intendere el nostro parere del quale per quanto importa al servicio de la Maesta cesarea quelle non intendeno deviare, perciò in resposta dicemo che benche tengamo per certo che le pratiche de Fiorentini in questi tempi non ponno essere se non insidiose, interessate et poco utile per quessa magnifica republica et meno per la Maesta cesarea, nondimeno si le Magnificentie Vostre hanno determinato intendere ditti ambasciatori, potranno fare mettere in scriptis le petitione che faranno et quelle subito mandare a noi, acciochè intendendole possiamo advertire a le Magnificentie Vostre de la nostra volunta..Et perche semo certi che per essere la cosa di tanta importantia per lo interesse proprio et per lo interesse de Cesare, quale simo certi che non meno existimano chel proprio, la minarano con la loro solita prudentia, perciò con la presente non li diremo altro. Et N. S. Dio conservi le M. V. come desiderano. Da Monte Hercule, a di XXVIIII de marzo M.D.XXVIII.

Parati ad ogni honore de V. M., PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

95.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

30 mars 1528.

Sire, tant et si très humblement que fere puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, puis les dernieres lettres que vous ay escript du xxe de ce mois, ay esté contrainct par le retardement du succours de l'artillerie que je vous avoye escript devoir venir et aussi du renforcement des ennemys, que est d'environ quatre mille hommes de pied et quelques chevaulx legiers que a amené Orance Baillon (1), adverty aussi que le duc d'Urbin (2) avec cinq mille hommes de pied et quatre cens hommes d'armes venoyent après, de me retirer avant qu'ilz eussent gaingné ung passaige par lequel ilz me ostoient les vivres, et garder que noz gens et nostre artillerie que venoient ne se puissent joindre avec nous, et fut advisé par tous les capitaines et gens de bien que sont icy en vostre Conseil de plustost advanturer la bataille en retirant que de se mectre en l'ung des deux dangiers, assavoir de morir de faim ou de les aller assaillir en leur fort, par quoy suivant ceste opinion, avons mis en execution ceste retraicte, laquelle, combien que fust deliberé de le fere de nuyt pour le grand careaige que y avyons, tardismes tant a l'envoyer devant et le gecter du camp que le jour nous print, et avons passé pardevant eulx en beau plain jour, et nous ont laissé aller sans fere nul gros effort, ains seullement envoyerent quelques chevaulx sur la queue. Nous nous vinsmes loger a Aquynee (3) et la fusmes deux ou trois jours pour entendre ce qu'ilz feroient, qu'a esté que le jour après vindrent loger en ung lieu appellé Sainct Anthoine, qu'estoit entre les deux chemins, pour venir devers nous ou pour tirer a Melfe, et dès la ilz despecharent Petre de Navarro et ledit Orace Baillon avec sa bande, quatre canons et quelques pieces d'artillerie ligiere pour prendre ledit Melfe, auquel lieu j'avoye envoyé en partant de Troye le prince dudit lieu (4) ayant charge des gens que demeuroient sur ses frontieres, luy priant de vouloir garder ledit Melfe et Venouze (5), et de Barlete nous estions bien d'opinion de mesmes, mais elle n'a pas voulu accepter nulz de vostre armee. Lesquels ennemys arryverent deux jours après en nostre retraicte audit lieu de Melfe

(1) Horace Baglioni, chef des bandes noires.

(2) François-Marie I de La Rovère.

(3) Aquila.

(4) Sergiano Caracciolo.

(5) Venosa.

et le canonarent tout le jour, donnarent trois assaulx et ne firent riens pour ce jour et a ceste cause envoyarent pour avoir plus gens et artillerie, et furent renfourcez jusques au nombre de douze canons et trois ou quatre mille hommes davantaige, et de nouveaul commencerent a baptre ladicte ville, et veans les villains du lieu l'assault que se voloit donner, demeurerent a cryer: «France»; les ennemys par dehors et les villains pardedans combatirent nos gens de telle sorte que le prince fut contrainct de se retirer ou chasteaul a grande haste, et ainsi entrarent dedens et, le soir mesmes, prindrent prisonnier ledit prince et tuarent tous les gens de guerre qu'estoient avec luy, et suis adverty qu'ilz ont envoyé a Venouze et a Barlete quelque peu de gens pour les fere revolter, a quoy je croy que n'y aura pas grandement affere, car tout ce pays est meilleur françois que je ne suis bon chrestien.

Sire, par les advis que j'ay eu, tout le gros de leur camp marche le chemin de Naples; par quoy a esté advisé avec le s^r don Ugo, lequel est venu jusques icy, et par tous nous autres de nous mectre en lieu ou nous puissions deffendre le passaige en cas que nous puissions avoir victuailles; ce que j'ay essayé et me suis logé en campaigne, mais la fain nous en a chassé, et sommes contrains aller sercher a vivre ce chemin de Naples en terre de Labour, car en ce pays ne seroit possible de vivre deux jours. J'ay escript audit don Ugo que je luy prye qu'il veulle regarder le lieu le plus commode tant pour les victuailles que deffence du pays; quoy ayant, mectray payne d'entretenir vostre armee joincte ensemble, s'il est possible, combien que vous asseure sera bien difficile, car ce sont deux choses bien contreres que de vivre a discretion et sans payer, comme nous avons fait jusques a ores, et de loger en campaigne, et si vous me dictes que vous avez envoyé moyen d'argent par Mr de Vauldry et que la raison veult qu'ilz payent, puis qu'ilz sont payez, je vous diz, sire, que n'y a nulle apparance d'en avoir ung lyard. Toutes fois j'ay envoyé ledit s^r de Vauldry avec le marchant avec lequel vous avez traicté pour veoir s'il y auroit moyen d'en avoir quelque somme et aussi pour savoir de luy a qui il vous a pleu qu'il delivre l'argent ny a quel terme, car il n'y a nul de voz serviteurs pardeça qui en sache riens. De ce que y sera fait vous serez incontinant adverty.

Sire, congnoissant le grand dangé de perdicion en quoy est ce vostre royaulme, j'ay escript au roy d'Hongrie qu'il luy pleut commander que ce succours que vient d'Alemagne vienne yci, et aussi a Anthonio de Leyva, car il me semble que si nous rompons ceste armee, que après nous reconquesterons bien le duché de Milan. Je ne sçay qu'ilz en feront; bien est il apparant qu'il ne peut venir que bien tard. Je vous supplie, sire, de vostre cousté renforcer le succours que doit venir d'Espaigne avec quelque argent sehur et les fere haster le plus que sera possible, car soyez asseuré que nous ne pouons tenporiser longuement, et sans l'ung desdits deux succours, serons contrainctz de combatre a moings de gens que noz ennemys et les sercher a nostre desavantaige, car comme j'ay dit, faulte d'argent et de vivres le nous fera fere, et pour ce, sire, il vous plaira d'y penser. De Montessace (1), le penultieme de mars 1528.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. nº 81, fol. 122; copie de la fin du XVIIIᵉ siècle.)

96.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

10 avril 1528.

Magnifici admodum domini. De le cose de cqua non damo altra noticia a le Signorie Vostre per haver' commeso al magnifico maestro Bartholomeo Tantuchi, orator' di quessa magnifica republica, che ne scrivesse lui havendolo fatto partecipe de ogni cosa. Resta solo pregarle che vogliano dare bono et subito recapito a lo aligato plico quale va in Lucca, et si le Signorie Vostre havessero modo inviarlo insino a la Mirandula ne faranno singularissimo piacere et li caveranno la coperta che tiene l' altra dentro in la quale il plico se indriza al signor duce de Genoa, ma quando non se havesse tal recapito, in tal caso se potra mandare in Lucha. Et Nostro Signor Dio conservi le Signorie Vostre come

(1) Montesarchio.

desiderano. Dal campo felicissimo cesareo in Pogio reale de Napoli, a di x di aprile M.D.XXVIII. E venendo la resposta in mano de le Signorie Vostre le pregamo ce le vogliano inviar subito a bon recapito.

Parato ad ogne honore de le S. V., PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

97.

Lettre de G. de Montfort à Philiberte de Luxembourg.

19 avril 1528.

Madame, je ne vous ay escript nules lettres despuis mon partement pour autant que n'ay seu par quel despuis mon aryvee en Espanne, car bien tost après se fit la deffiance par deulx heraulx des deulx roys de Franse et d'Angletterre, qu'il fut le XXIIIe de janvyer, et davantage que de jour a aultre je pansois partir, toute fois sa, on ne me despechat jusques le ve de fevryer pour avertir Madame (1) de ses affaires et pareilement le roy de Hongrye vers lequel je fais mon conte estre bien tost. L'empereur a despeché monsieur de Vauvry, lequel se partit de Bourgues (2) au commansement de janvyer pour aler vers monsieur le prinse avec quatre san myle ducas par lettre de change pour payer l'armee qu'il est sous la cherge de monsieur le prinse, et ne fais nulle doute que par les premyeres lettres que vous arés de monsieur le prinse depuis l'arrivee de monsieur de Vauvry, que vous connoytrés qu'il se contente de l'empereur et vous avec vous en contenterés sans nulle faulte, pour quoy ne vous en escripray aultre chosse. Vous verés la lettre que l'empereur vous escript et selles de monsieur de Nassau et de monsieur de la Chaulx et de monsieur le chanselier qu'il vous desire faire servisse, a monsieur le prinse. Il me samble, madame, que vous ferés bien de contenter monsieur de Nassau de se que luy poués devoir, car il est bien affextionné de faire pour vous et monsieur le prinse tout se qu'il peult; je ne

(1) Marguerite d'Autriche.

(2) Burgos.

vous en escrips sy non pour autant que je desire le servisse de vous et de monsieur le prinse. Madame, je ne vous feray plus longue lettre, sy non vous metre se mot davantage que s'il est servisse que puisse faire a vous et a monsieur le prinse, en le me fesant savoyr, je me mestray en mon devoir de l'acomplir. C'est Nostre Seigneur auquel je prie que a vous, madame, doint bonne vie et longue vie. De Malines, ce XIX d'avryl.

Madame, s'il vous plait me mander de vos nouvelles, vous pourés envoyer vers monsieur le grand maistre savoir s'il envoyrat Milau en Alemanne sepandant que l'on dresserat les pietons.

Vostre très humble et obeissant serviteur, G. DE MONTFORT.

(Archives du Doubs, E Chalon, supplément.)

98.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

30 avril 1528.

Sacratissima caesarea e molto catholica Maesta.

Da Montesargio scripsi ad Vostra Maesta ali XXVIIII° del passato, quello che alhora occurreva et hora gli mando il dupplicato adcio habia notitia del tutto se forsi ditta lettera fosse male capitata.

Dopo fui concluso per tutti li capitanei et altri del Consiglio de Vostra Maesta che per non patire de victuaglia, come se era patito per molti giorni, se dovesse conducer' lo exercito a Napoli, unde gli era qualch' quantitate de grani et vino per el vivere de lo exercito per doi mesi o piu et che si dovesse allogiar' fuori de la citate in qualch' loco forte alquale se potesse conducer' la victuaglia senza impedimento de inimici et nel quale non potessimo esser' streti ad combattere senon con avantagio, et cosi si fece et venimo a Pogio reale. Ma poi considerata bene l'importance de la cosa, parse a tutti questi signori esser' de necessita lo retirarne et renchiuderne dentro questa cita per molte ragioue, ma precipue per due principale cause, la prima che non ne possevamo confidar' de li citadini napolitani; la seconda et potissima che per

la falta de denari non ne haveriamo possuto intertener' in campagna, et si e fatta la descriptione de li grani et de li vini et si e trovato che potrano durar' fin al' ultimo de maggio o al piu alto a mezzo il mese de zugno *(sic)* o vero fin al fine al piu, et se atende ad reparar' et fortificar' non solamente la citade, unde e bisogno, ma anche uno monte nominato de Sto. Martino et de Santelmo, quale e sopra Napoli propinquo et molto iminente a la citade, il quale e necessario deffendere. Et gli ho posto decisette bandere de Spagnoli a la guarda, et el signor marchese del Guasto gli stava in persona da sei o vero octo giorni in qua venero in questo mare et vicini a Napoli octo galere de inimici et alcuni breganti-ni et fragata et fuste, et attendevano ad prohibir' le victuaglie et privarni in tutto de li commodi del mare. Perho non esseno maior' in numero de galere de octo et intendendose che erano male armate et che trahevano pocha gente, parve a don Ugo de armar' le sey galer' de Vostra Maesta quale erano sua insieme con alcune fuste, fregate et brigantini che erano in questo porto per andar' a la expugnatione de ditti inimici et levati seicento archibuseri spagnoli de quelli de lo exercito, lui stesso se misse in dicte galere a li xxvii del presente, et levoe seco il preditto marchese del Guasto, Ascanio Colonna et Caesare Ferramosca con molti altri cavaleri de lo exercito et ali xxviii se incontroe con ditti inimici, et poi di haver' combatuto valorosamente l'une parte et l'altra, che duro la battaglia da le xx hor' in fino a nocte oscura, volse la disgrazia che li nostri perdescio, et in la battaglia dicono esser' morto il preditto don Ugo et Caesar' Ferramosca, et il marchese del Vasto et Ascanio Colonna sono fatti pregioni, per quanto in fino adesso se ha possuto intendere et ben che non lo affermo per certo a Vostra Maesta, nondimeno insino al presente non se ha altro in contrario, Dio per sua misericordia permetta che non sia acossi, et havuta la chiareza de la cosa, ne advertiro subito quella questa sera sono retornate doe del galer' de Vostra Maesta, cioe *la Purpugnana* et *la Calabrese*, et li homini che vi son sopra affirmano il soprascripto.

Et poi che le cose de Vostra Maesta in questo regno sono reducte nel termine che quella vede, la supplico humilmente che pensa a la oportuna provisione per che questo exercito per la fal-

ta de le victuaglie et de li denari non se po longamente intertenere, et ha de saper' Vostra Maesta che de li cambii, quali invio per Giuliano de la Speza (1), non me ne posso aiutar' per che in questa cita non vi e piu mercante et le altre citate dovi esse cambii erano indrizati sono inimice de Vostra Maesta et li camini de Itali tanto rotti causano che cqua non se po conducer' quantita alcuna de denari de modo che come e ditto, non me ne posso valere, de le intrate del regno medesmamente perche tutto quasi e occupato da inimici, et perho supplico Vostra Maesta che pensi provedere subito de mandar' denari che vengano cqua acio ne possiamo valer' et aiutar' de essi et li potra inviare con l' armata sopra laquale potra anchora inviare il socorso de la gente che aveva da inviare da Spagna. Perche il soccorso de Alemagna, si viene, venera tardo, et lo exercito de inimici e grossissimo et sta allogiato mezo miglio da rasso de questa cita, de modo che siamo obsessi per terra et per mare, et questo exercito de Vostra Maesta sta in termine che non se li po comandare faccione nisciuna, et e tanto licentioso che e bisogno vivere dextramente con lui per dubio de qualch' inconveniente et amottinatione che potriano succedere, et gia son quatro di ch' in la nocte una parte de la fanteria spagnola se amottino et durai gran fatica con questi altri signori a posserla redure, et perche li Alemani se volevano amottinar anchora, essi son stato forzato per remediar' prometterli de pagarli tre mesi, cioe per ogni mese una paga, et ho fatto tal promessa sotto la speranza de la provisione de Vostra Maesta senza laquale non saria possibile che io potesse venir' vertadero, et questa cosa poi saria causa de la certa perdita de essi Alemani, che vedendose ingannatti me lasseriano et se ne andariano a li inimici. Siche Vostra Maesta ha inteso tutto il bisogno, de novo gli supplico che proveda come conviene et mi perdoni se li dono nove non bone, perche e de necessita che quella intenda acossi le male come le bone, et sia certa che dal canto mio, mentre havero questa vita, mai mancaro a quanto concerne a soi servitii, ma a lo impossibile non vi e homo che sia obligato.

(1) Secrétaire du doge de Gênes.

Visto la necessita che qua passamo de esser' soccorsi, ho scritto al serenissimo re de Ungaria che voglia ordinar' a li Alimani quali hano da basciar' in Italia, che se incaminano a la volta de questo regno senza che se detengano in alcuna parte et che Sua Maesta ordina anchora ad Antonio de Leyva che per conto alcuno non li detenga, ma li lassa venir', ymo, se possibile e, che lui venga in persona con essi, importando piu el socorrer'questo regno chel Stato de Milano, et in conformita io ho scritto al ditto Antonio de Leyva et a li Alemani. Supplico Vostra Maesta poi che vede quanto importa questo effecto, che se degni scriver' al preditto serenissimo re de Ungaria che ordini a ditti Alemani che lo faciano et ordinar' ancho questo effecto ad Antonio de Leyva et a li Alemani per sue littere che vengano subito, et N. S. Dio la regal vita et imperial Stato de Vostra Maesta guardi et exalti come desea. De Napoli, ad ultimo de aprile MDXXVIII.

De la main du prince: Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original.)

99.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

1er mai 1528.

Sire, tant et si très humblement que feyre puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, depuys mes dernieres lettres escriptes par lesquelles aurez peu entendre la retrete que je fimes et les raisons pour quoy j'ay toujours tardé de vous fayre savoyr ce quy est avenu depuys, pensant que monsieur de Veyre avoyt le message lequel estoyt depeché du sieur don Ugues et moy pour vous averty des nececytés ou nous sommes, lesquelles sont sy grandes que je ne savoys par quel bout commensé a les vous escripre, et ainsi qu il devoyt partir la nuyt, trois eures avant, alat a une ecarmuche ou il fut tué, et a semblé au sieur don Ugues quy estoit en ce temps ycy que nous deussions envoyer par ensamble le porteur de ces-

tes Balenson (1), pour feyre le mesmes efet. Et pour ce qu'il aloyt a une entreprise de laquelle vous serez avysé par ledit Balenson, fut d'opinion que j'atendisse de le despescher jusques a son retour. Et a ceste heure quy n'y a plus d'espoir et qu'il a pleu a Dieu de le prendre a sa part, ay fayt ladit depesche du tardement de laquelle la cause estoit ce que dessus, et pour ce quy va bien j'informe; de tout vous supplie le vouloyr croyre et a extreme diligence y remedier, car il est temps.

Sire, puis qu'il a pleu a Dieu de prendre le seigneur don Ugues, je vous veux suplié de vouloyr provoyr a ma requeste a Jan d'Urbin (2) de la capitaynie de gens d'armes qu'il avoit et de la ..... de Castel Louve (3) et ausy, sire, pour avoir le moyen de s'y entretenir a vostre service l'encommyende de Calatrava, ne que avoy le sieur Sesar Firamosque, lequel et mort au combat, comme vous dira ledit Balenson, car je vous asseure, syre, que vous n'avez ung melleur servyteur que ledit Jan d'Ourbin, et quant il congnoytra quy vous plet avoyr memoyre de luy et de ses servises, yl s'efforcera de plus en plus a suyvir sa bonne voulunté et vous supplier, afin qui congnoisse que je l'ay poursuy vers vous, que lui mandés que avec ses bons servyses qui en sont cause, que a ma requeste vous le luy acordés, car voz affaires ne serions que mieux pourter si nous sumes bons amys.

Sire, je ne vous escrips point de ce quy me touche, pour ce que je croys que en aurez souvenance, et il est bien en vous, sy Dieu nous donne la victoire, de fere du bien et a moy et a d'autres; sy vous plest, vous en arez souvenance. Ausy, sire, ceus de ceste ville me sont venuz prier, depuys la mort de don Ugues, que je voulsisse prendre le gouvernement de ceste ville en cherge. Je leur ay repondu que tout ce que je verrey qui sera vostre servyse et qui sera besoin, qui facent que je leur en avertiray et les prieray de ce fere, meys que d'en prendre autre cherge sans vostre commendement, que je ne m'en avenceroys. Vous y pourrez ordonner vostre bon vouloyr et donner chose sur toutes

(1) Gérard de Rye, seigneur de Balançon.
(2) Jean d'Urbina, lieutenant général de Philibert
(3) Castellupo.

autres. Vous supplie je quy vous playse me donner pouvoir de recompenser aucuns vos bons serviteurs des conficacyons des revoltés de ce pays, en cas que Dieu nous donne du melleur, car en ce faisant, tous vivrons en espoir, et puysque vous ne payés poynt, vous ne pouez a moins que de leur donner bonne esperance, avec l'effect quant le tems en viendra.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Naples, le premier jour de may.

Sire, le sieur Alarcon m'est venu prier a ceste heure que je vous suppliasse de luy vouloyr donner l'office de mestre justicier du royaume de Cecille, et ores que je vous en escrips a la requeste de la visroyne, femme de don Remon, pour son filz, je vous supplie le vouloyr donner audit s[r] Alarcon, car je vous asseure, sire, que c'est ung des hommes de ce camps autant afecyoné a vostre servyse, et estes bien tenu a luy.

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 81, fol. 126; copie de la fin du XVIII[e] siècle.)

100.

Instructions de Philibert à Balançon.

1[er] mai 1528.

Instrutioni a voi, monsignor de Balanzon, de quanto in nome mio haverete ad fare intendere al imperator N. signor.

In prima fare intendere a Sua Maesta come per molte vie la ho advertita de quanto insino ali 29 del passato era succeduto et dapoi per una nave col fratello de Albernuz, portiero de ditta Maesta, gli mandai el dupplicato et gli significai anchora tutto quello che dal hora in qua era succeduto, quale voi replicarete a Sua Maesta et gli fareti intendere le cose sequente, quale in queste instruttioni se toccano brevemente per essere stato voi presente a tutte le cose et haverne la vera cognitione et informatione.

Exponerete adonque a Sua Maesta come dapoi la retirata che con questo suo exercito fecimo da Troya in Puglia, non trovando

in niuno loco da vivere per causa che tutto el paese e exhausto de victuagli, fuo concluso per tutti li capitanei di ditto exercito et per li altri del Consiglio di quella, che per non patire di fame, come insino alhora si era patito per molti giorni lo exercito se dovesse conducere in Napoli dove era alcuna quantita de victuaglie, come e grano et vino, quali hariano bastati ad intertenere lo exercito per doi mesi, et fuo concluso che si dovesse allogiare in qualche loco fora de la cita che fosse forte, et dove le victuaglie potessero venire securamente in ditto nostro exercito et dovi non potessimo essere constretti a combattere con li inimici senza nostro grande avantagio, et acossi se fece, et venimo ad allogiare in Pogio reale, dovi tardando alcuni giorni et intendendo li inimici preditti venire appresso, discusa et considerata ben la cosa de la importantia che era, fuo concluso per tutti li preditti capitanei et altri signori del Conseglio de Sua Maesta che era de necessita retirarne et renchiuderne intro questa cita di Napoli per molte ragione, ma precipue per doe principale, la una che accostandose li inimici con noi non ne potevamo fidar de li citadini napolitani per li avisi che se tenevano, et l' altra che per la falta del denaro non ne haveriamo possuti mantenere in campagna, dove e mistiero comprare ogni cosa et cossi ne possimo dentro de Napoli, dove al presente se ritrovamo.

Farete anchora intendere a Sua Maesta come dentro questa cita si e fatta sotilmente la descriptione de li grani et vini et se e trovato che potrano durare insino al ultimo de maggio o al piu alto a mezo il mese de jugno, cioe pane et vino, che la carne gia comenza a mancare de adesso et sara necessario mangiare li cavalli.

Quanto a la forteza de la cita, potrete dire che sta molto ben reparata et fortificata del modo che voi haveti visto, et che de piu de la cita preditta se guarda el monte de Santelmo quale era necessario deffendere; che se li inimici lo havessero occupato, ne haveriano possuto grandemente offendere con l' artegliaria per stare sopra a Napoli, et come sopra de esso a la guardia li stano 17 bandere de Spagnoli.

Exponereti anchora a Sua Maesta la perdita de le quatro soe galere, con la morte del signor don Ugo et signor Caesare Ferra-

mosca, con la prehesa del marchese del Vasto, del signor Ascanio Colonna, de Vauri et de molti altri cavalieri et capitanei, et perche voi havete vera cognitione del tutto, percio non lo narraremo altremente.

Farete anchora intendere a Sua Maesta come li Alemani se volevano amottinare et andavano de mala manera, de modo che per posserli conducere a fare il servitio de Sua Maesta fui forezato prometterli per tre mesi continui pagarli, cioe ogni mese dare loro la paga, et benche fo fosse stato certo che non poteva obtenersi la promessa per servitio de Sua Maesta, fui forezato et mi parse fare acossi, et perho la supplicarete humilmente da mia parte che proveda che io possa adimplire la promessa et maxime che quando non se complisca con ditti Alemani, se perderano de certo et passarano al campo de inimici, et per ho Sua Maesta lo proveda come se conviene. Gli farete anchora intendere come sono cinque giorni che alcune compagnie de Spagnoli se amottinorno et per posserli reduvere durai con questi altri signori non poca fatica et che tutto lo exercito sta in tal manera che non se li po comandare cosa alcuna et tanto fa de le faccioni quanto gli piace, et non altro.

Et poi che Sua Maesta vede le cose de questo suo exercito et regno in che periculo stanno de perderse, li supplicarete humilmente da mia parte che voglia pensare a la celere et oportuna provisione quale non po da altre mano venire che de le sue, concio sia cosa chel ditto exercito manchando le victuaglie quale certo mancaranno et non havendo piu modo de posserne havere per il mare essendone gia intercluso da inimici et non havendo denari per pagarlo el intertenerlo, chiara cosa e che sara foreza che da per lui se disfaccia et, disfatto lo exercito, e foreza che questa cita se perda con la quale se perdera tutto il resto del regno.

Et per possere provedere a tante necessitate, a me pareria che Sua Maesta dovesse subito inviare cqua l'armata de Spagna, con el soccorso che in li mesi passati era deliberata mandarne et sopra ditta armatta mandi qualche grossa summa de denari de li quali ne possiamo valere et evitare presentaneamente et qualche notabile summa de grani, perche de li denari de li cambii quali Sua Maesta mando per Giuliano de la Speza, non se ne possemo

valere per causa che in questa cita non e piu piaza ne mercanti et le altre citate dove ditti cambii sono indrizati o sono de li inimici de Sua Maesta o stano de modo che non ne possemo valere et epsi per essere tutti li camini rotti et pieni de ladri et de inimici, et lo soccorso de Alemagna per quello che se intende sara tardo, et perho supplicarete humilmente Sua Maesta da mia parte che proveda essa subito come e necessario nel modo sopraditto et non se confidi in le provisioni de altri et pensi che questo regno e sua propia casa et che perdendose questo exercito con ditto regno che saria cosa de grandissimo damno et dishonore de Sua Maesta et non so quando piu se potriano recuperare, doe cose acossi notabile et signalate.

Supplicarete anchora Sua Maesta che voglia subito inviare per piu vie ad Antonio de Leyva che non intertenga ditto soccorso de Alamagna, ma lo lassi venire dritto in questo regno et similmente che scriva a li capitanei che lo conducono che faciano lo effecto con ogni celerita, verso li quali ho mandato Giuliano de la Speza per solicitarli che vengano et loro ho scritto anchora per piu et piu vie, et anchora non saria fuora de proposito che Sua Maesta scriviesse al serenissimo re de Ungaria che dal canto suo dovesse anchora donare ogni prescia possibile per fare questo effetto, benche tutte queste provisioni sono longhe e lo vero remedio e che Sua Maesta lo proveda subito de Spagna come de sopra e ditto.

Supplicarete etiam humilmente Sua Maesta che me perdoni se li significo esse fastidiose perche acossi comple a mio honore et ad suo regal servitio, et che quanto a quelche tocha a mio caricho io non manco, ne ho mai mancato, ne sono per manchare mentre che havero la vita, quale ogni volta che sara mestieri exponero in li soi servitii tanto de bono animo et volontieri quanto per Dio N. S.

Circa le altre cose non dicemo niente, ma le remettemo a vestre relati per essere stato voi presente al tutto et sapere ogni cosa acossi bene come noi, et supplicarete da nostra parte che col primo dispachio ve mandi qua da noi dovi stanno certi che farete piu servitio a Sua Maesta benche in ogni loco la possete servire. Et N. S. Dio vi conduca et reduca a salvamento. In Napoli, al primo de magio 1528.—PHILIBERT DE CHALON.—BERNAR. MARTIRANUS.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original.)

101.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

20 mai 1528.

Mon cousin, pour ce que dedans peu de jours je depescheray devers vous pour respondre particulierement a tout ce que m'avez escript, tant par Chalain que depuis par ung courrier du xxix[e] mars et aussi par Albronoz et presentement par Balauson, ceste sera briefve, car elle sera seullement pour vous advertyr que, ensuivant vostre advis, j'ay incontinant escript pour faire dilligence que le secours d'Alemaigne marche pour vostre secours, et aussi que Anthoine de Leyva y voyse, s'il est possible. Je ne fais doubte que sçaurez bien faire solliciter ledit secours selon qu'il convient a mon service. Et a cause que j'ay tous jours escript au roy, mon frere, et aussi audit Anthoine de Leyva que, avant toutes autres choses, je entendoye preferer la garde et conservacion de mon royaulme de Naples comme estant de mon patrimoyne, j'ay espoir que, ensuivant ce et les lettres que m'advertissez leur avoir escript et celles que maintenant ay encoires envoyé de rencharge, il n'y aura faulte audit secours, en quoy n'entendez d'estre espargnee chose quelconque. Je vous envoye aussi maintenant la provision de vyvres contenues au billet qui sera avec cestes. Je ne fais doubte que la sçaurez bien faire conduire par bon ordre si raisonnablement qu'elle puisse durer et prouffiter tant que bonnement sera possible; de quoy et plus grande chose je me confye entierement a vous. Quant a vous envoyer nouveau argent, il s'en fera toute dilligence, comme bien pouez panser. Et croyez fermement que vous ny la compaignie de gens de bien que avez, lesquelx tant vertueusement font leur devoir comme mes bons et loyaulx serviteurs n'auront faulte de tout ce qui sera possible furnir promptement pour les secourir, et s'en fera toute diligence. Et si ay intencion leur faire la recongnoissance et gratifficacion de biens a chascun, selon qu'ilz meritent, ensuivant le bon propoz que m'en escripvez, me confiant que cependant que lesdits secours et provision vous

viendront, ne perdrez temps ny heure a faire tout ce que par bon conseil verrez necessaire pour mon service et dommaige de noz ennemys, vous recommandant derechief le tout et vous disant l'adieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa garde. Escript en Valence, le xxe de may anno M° XXVIII.

De la main de l'empereur est écrit ce billet, qui a été ensuite biffé: Mon cousin, touchant la provision de vyvres que vous envoye, si vous voyez qu'il n'y ayt inconvenient a la bailler aux gens de guerre a bon compte en courant de leurs gaiges, vous le pourrez faire, synon je remetz la chose a vous,

(et plus bas, mais non biffé)

, Monsieur le prince, je vous depescheray bien tost Balanson, lequel portera en toutes choses bon depesche, et pour ce cop, ne vous en diray plus par iceluy.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie de la minute et minute de la main de Charles-Quint.)

102.

Lettre de la «balia» de Sienne à Philibert.

9 juin 1528.

Illustrissimo principi de Orange sic scriptum: Al conte Jo. Francesco da Reggio, raccomandatori da V. S. illustrissima et Excellentia, haviamo fatte tutte quelle grate demostrationi di benivolentia che per noi si sia potuto et accoltolo nella città nostra fratelnalmente non dubbitando che se non fusse persona meritevole et valorosa la non l'haverebbe inviato in questa città, laqual ci persuadiamo che per sua corthesia solita, ami come quà è stata fuor di modo, amata, non mancharemo in quello si potrà per rispetto di V. S. illustrissima provederlo di honesto luogo et intractenimento fra questi nostri altri stipendiati, et perchè delle cose di qua occorrenti sarebbe longo tediarla scrivendogliene, haviamo commesso allo ex° m^e^ Bartolomeo, nostro oratore, che a pieno ne la informi, la quale si degnavà in tutto haverlo per raccomandato et in quanto exporra o scriverà di nostra commissione prestargli

la solita indubbitata fede, et a V. S. illustrissima la quale Diò feliciti ci raccomandiamo, ech.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres de la «balia», 1528.)

103.

Lettre de Julien de la Spezzia à Philibert.

10 juin 1528.

Illustrissimo et excellentissimo signor mio osservandissimo.

Per altre mie ho scritto a V. Excellentia oportunamente questa solo faccio per dirli che essendo qua el signor Lope de Soria, loqual seguira lo exercito germanico per il qual parto domane a solicitare ch'el venga inanti, per il caso chio non venesse con esso o de alcun desastro, dal qual N. Signore Dio mi liberi, gli ho communicato quanto ho negotiato et stabilito con lo illustrissimo signor duca de Ferrara, per che lo referisca a V. Excellentia al quale rimettendomi non diro altro salvo chio gli bascio le mano. In la Mirandola, a x de giugno de 1528.

De V. Excellentia obsequentissimo s^r^, Giuliano de la Speza.

(Bibliothèque nationale, ms. fr. 3045, fol. 81.)

104.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

11 juin 1528.

Cesarea è molto cattolica Maesta.

Li jorni passati don Hugo de Moncada, de bona memoria, mosso dali boni servicii li quali ha fatto ad V. Maesta Cesare Plantedi, de Cosenza, suo fidelissimo vaxallo, li concesse ad beneplacito de quella li offitii de mastro de banca de Lanzano e de vice secreto e dohanero de Ortona ad mare e porto de Sancto Vito, vacati per morte de Vicenzo de Notaramico et de Luca Quatraro. Et perche per aver li inimici de V. Altezza occupato le ditte cittate, ipso Cesare non possette consequir la corporal possessione de dicti officii, e essendo successa la morte de dicto don Hugo,

ha havuto recurso da me, pregandome del medesmo. Io essendo informato deli soi boni servitii ad V. Maesta presti, et como el prefato don Hugo celi havia dati, et che dicti offitii erano stati prima de uno suo cio, similmente ce li he donato ad beneplacito de V. Maesta. Et perche son de poco momento che non ascendono a la summa de cento duc.[ti] lo anno, et dicto Cesar merita maior gratia de V. Maesta, li supplico muy humilmente voglia dignarse concederli, che io lo reputero ad gratia singolare in causa propria. Et N. Signor Dio la real vita et imperial stato guarde et exalte como desea. Dala cita sua de Napoli, xi° junii 1528.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

Sacratissima cesarea et molto catholica Maesta.

Cesare Plantedio, humil servitore et fidelissimo vaxallo de V. Maesta cesarea et creato del quondam illustrissimo marchese de Pescara, fa intendere a quella como, per lo merito deli servitii de esso Cesare et de tucta soa casa prestiti a V. Maesta, il quondam illustrissimo don Ugo de Moncada, alhora vicere del regno de Napoli, li fe gracia de ly offitii de mastro de banca de Lanciano et de lo offitio de doanero et vice secreto de Ortona ad mare et porto de Sancto Vito vacati per morte de Vincentio de Notariamico et de Luca Quatraro, quali offitii hanno de provisione unze sidici vel circa. Et per la subsecuta morte de esso signor don Ugo non se li possettero expedire le provisioni oportune et necessarie, have havuto recurso al illustrissimo signor principe de Orangie, et certificato del sopradicto li ha concessi et incomendati dicti offitii ad beneplacito de V. Maesta Cesarea. Per questo supplica humilmente quella li piaccia farle gratia et de novo concederli dicti offitii cum la provisione solita et consueta et cum li altri gagii et emolumenti ad quelli spectanti et pertinenti, et cum potestate substituendi, et farneli expedire privilegio in cauta forma. Ut Altissimus.—CESARE PLANTEDIO, de Cosenza.

(Académie royale d'histoire de Madrid, bibliothèque Salazar, A. 42, fol. 401-405. Copie par le R. P. Fidel Fita.)

105.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

14 juin 1528.

Sire, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, j'ay reçeu les lettres qu'il vous a pleut m'escripre du 20e du mois passé, par lesquelles mandez que bien tost despecherez Balançon et que envoyerez vivres yci et aussi que avez escript a Anthoine de Leyva qu'il vienne avec les Allemans nouvellement descendus.

Sire, je croy que Balançon vous aura bien sçeu dire la necessité ou nous sommes et le temps que le pouons endurer, et, depuis qu'il est party, nous en est venu de plus en plus, car nous sommes, il y a huit ou dix jours, au pain et a l'eau: la chair, le vin et le payement pour tous vos gens est venu a faillir, a long temps, et l'esperance que j'avoye d'avoir argent de Gayette, du bled que y estoit venu, duquel se fait vendre la moytié et aussi de Secille, ou estoit allé le comte de Bourello (1) pour en recouvrer, est quasi desperé; car il y a arrivé XVI galleres de Veniciens, il y a deux jours, avec celles qui estoient ja icy de Andrea Doria, qui sont le nombre en tout de XXII, et en fait armer ledit Doria deux de celles qui sont gaignees, et cinq ou six que luy doivent venir de Gennes. Aussi j'ai veu une lettre que monsieur de Lautrecht escript au roy de France, par laquelle il le sollicite qu'il envoit les galleres françoises, et, a ce que je puis entendre, il les actend de jour en jour avec quelques gros basteaulx, lesquels doivent appourter six mille adventuriers françois et trois mille lansqueneetz. Par quoy ne sçay que penser comme pourra venir vostre secours par mer, s'il ne vient merveilleusement gros.

Sire, voyant toutes ces necessitez, je suis allé parler aux Allemans que vous avez icy, leur remonstrant qu'ilz vous avoient tant bien servy le temps passé que il n'estoit pas temps de perdre

(1) Camille Pignatello, comte de Burrello.

tout a ung coup ce qu'ils avoient gaigné tout a un coup, leurs disant les trois necessitez a quoy nous avoit conduit la fortune, et que seullement nous demeuroit pain et eau avec bonne volunté, laquelle j'esperoye ne leur fauldroit maintenant en temps de si grand necessité. Et après avoir ung petit cryé, ilz prindrent temps de me respondre, qu'a esté que jamais l'on ne les a trouvé recreus a vostre service et qui ne sera jamais dit que, par faulte de vie, Alemans rendent une telle ville que ceste cy, et que puisque vostre voulenté estoit de la secourir, comme je leurs ai monstré par vos lettres, ils estoient deliberez de actendre tant et si longuement que nature le pourroit pourter, requerans que je feisse joindre toutes les autres nations, tant Espaignols que Ytaliens, gens d'armes et chevaulx legiers, et que tous ensemble jurent et promectent de non se habandonner, ny pour bien ny pour mal, et tous ensemble endurent jusques a l'extremité. Bien est vray qu'ils ont voulu fere la cerche de tout le vin qu'estoit en la ville, en intencion que, s'il y en avoit, qu'il fut repartit a tous, et, si non, qu'ils s'en passeroient.

Sire, il ne vous fault dire de la bonne voulenté que les Espagnols l'ont promis et juré et aussi tout le demourant de vostre armee, car a toutes les autres semblables, ils le vous ont toujours monstré. Je vous envoie le double de ladicte promesse; par quoi ne vous en diray plus, fors que jamais prince ne fut tant tenu a tous eulx que vous estes.

Sire, ny eulx ny moi ne pourrions plus fere du possible, et de tenir jusques a ce que les fourages nous faillent, le succours a de venir de vous, et soyez sehur que quant aurons passé ce mois, que nous serons bien près du bout. Et pour ce, sire, s'il vous plait, ne vous y oblierez et consequemment tant de gens de biens qui vous servent.

Sire, je suis esbay que vostre secours d'Allemaigne ne chemine point, car il y a trois sepmaines ou près d'ung mois qu'il est a Pisquiere (1). L'on m'a dit que le sieur Anthoine de Leyva le veult retenir en Lombardie. Je ne sçay s'il est vray ou non; bien sçay je qu'il est allé parler a eulx et que s'ils eussent voulu che-

(1) Peschiera.

miner, ils fussent desja a Rome, et les François ne sont pas gens pour les actendre ou s'ils les actendent, ils se mectent en ung merveilleux dangé de perdre. Je n'ay failli ne fauldray a les solliciter; bien vous sçay je dire que s'ils actendent encoires ung petit, qu'ils auront encoires une nouvelle armee que doit amener monsieur de Sainct Pol. Vous le devés mieulx sçavoir que moy, mais je l'ay ainsi veu par escript, tant de France que de monsieur de Lautrecht. Par quoy, pour conclure, me semble que si oyrés que vous avez bonne volunté de nous succourir par mer, que vous en aurez bien a faire, et si vous ne donné haste a ceulx de terre, je croy qu'ils viendront tard; lesquelx peullent venir encoires a temps s'ils veuillent marcher en la diligence que le cas le requiert. Sire, je vous supplie, n'espargnez d'envoyer une XII^ne de messagiers a eulx pour ce faire, vous suppliant de vouloir penser que ce que j'en escripts que ce n'est pour voulunté de nous rendre, car je vous asseure que je n'auray bu ne mengé de trois jours avant que je dis le mot, et croy que tous sont de ceste volunté. Et le pis de nostre cas est que les ennemys se sont fortiffiez austant ou plus que nous que sommes serrez; toutes fois il ne se layra a fere riens de ce que gens de bien doivent.

Sire, de tous les escarmouches que i avons eues cy devant, i avons toujours eu du meilleur et avons rompu desja trois compagnies d'hommes d'armes. J'espere que, avec l'ayde de Dieu et le bon ordre que vous y mectrez, que nous acheverons tout a ung cop a vostre grand honneur et louange.

Sire, il semble a tout plain de gens que sçavent mieulx ce pays que moi que en cas que vostre armee de mer ne fust assez forte pour venir dedans ce port, qu'elle pourroit venir en Cecille et la desembarquer les gens de guerre et venir le chemin de Calabre et Poulle, pour oster les vivres que viennent de la aux ennemys qui sont ici. Sur le tout il vous plaira y ordonner, vous suppliant qu'il vous plaise m'envoyer force brigantins, a ce que puisse sçavoir vostre bon vouloir.

Sire, depuis vos galleres perdues, j'ay entendu par le conte Philipino Doria (1), en pratiquant pour rançon de plusieurs pri-

(1) Philippin Doria, neveu d'André.

sonniers, comme Andrea Doria est fort mal content du roy de France et qu'il sercheroit de s'accommoder avec vous. Et la raison de son malcontentement est que le roy ne luy a voulu bailler Savonne pour mectre en l'obeissance de Gennes. Je croy fermement que si vous l'assurez de ce point et de la liberté dudit Gennes et payez la souldee de ses galeres avec quelque promesse de lui faire quelque bien en ce royaulme, que vous le pourrez avoir pour vous. Vous sçavez, sire, quel homme il est et la necessité ou vous estes. Je vous supplie, sire, ne vouloir refuser riens qu'il vous demande, car jamais chose ne vous vint tant a propos que cest accord, s'il vient a bien, car, avec les galleres que vous faictes et les siennes, vous serez seigneur de la mer, et aurez ung des hommes de ce monde qui s'entend aussi bien en ce mestier. Vaultry s'en va a Gennes vers luy pour enfoncer le tout, soubz umbre de y aller pour accourder sa rainson, et s'il s'accorde avec luy, il pourra passer jusques vers vous, pour savoir vostre volunté, laquelle je vous supplie de rechief qu'elle soit telle que j'ay dit dessus.

Sire, il y a cinq ou six jours qu'il fut prins ung pacquet de lettres que monsieur de Lautrecht envoyoit au roy de France, et pour ce qu'il estoit en ziffres, n'a esté possible de savoir ce qu'estoit dedans jusques a hier que ledit ziffre fust deschiffree. La substance est qu'il demande argent pour quelque paye de quoy ils sont en arriere et d'oires en avant que le payement ne faille de moys en moys, que monte chacun mois deux cent soixante mille livres; aussi, sire, luy demande six mille hommes pour se venir yci joindre avec luy, dont il veult que les trois soient des lansqueneetz et les autres prins François et qu'ils s'embarquent a Marseilles pour venir par mer; il demande oultre plus douze mille pietons, lansqueneetz et Suisses, avec quatre ou cinq cens hommes d'armes pour venir a la queue des Allemans que vous avez fait descendre, avec argent pour payer tout cela. Vous pouvez congnoistre, sire, qu'il y va du tout pour le tout et que le roy de France n'y espargne riens. Ce vous seroit, sire, une grosse honte et grant dommaige, si vous n'y mectez vostre effort, puisque c'est a ce cop que l'on congnoistra lequel de vous deux en demeurera maistre.

Sire, il y a aussi ung article qui rend responce audit seigneur roy a une lettre qu'il avoit escript a monsieur de Lautrecht, ou il luy mande qu'il ne laisse prendre possession aux Veniciens des terres de ce royaulme qu'ils dient a eulx appartenir, si desja ils ne l'avoient prins, et si ainsi estoient qu'ils en eussent aucunes entre leurs mains, que d'oires en avant il ne souffre qu'ils en preignent plus. Et la responce dudit de Lautrecht a esté que lesdits Veniciens estoient malcontens de ce qu'il avoit prins possession jusques yci de toutes les places du royaume au nom du roy, et que ce n'estoit selon la capitulacion, car il estoit dit que tout ce qu'ils conquesteroient seroit a moytié et qu'il avoit eu fort a faire a les rappaiser, et que si on leur ostoit a ceste heure ces villes qu'ils disent estre a eulx par droit anciennement et que eulx mesmes ils ont prinses, qu'il craint qu'ilz ne s'accourdent avec vous; par quoy, il n'avoit fait le commandement dudit roy pour lors, et n'estoit d'oppinion qu'il se deust fere.

Sire, j'ay veu une autre lettre venant des ambassadeurs du roy devers le pape adressant a monsieur de Lautrecht, ou ils disent les ouffres qu'ilz ont fait au pape, pour le fere declairer, lequel ne l'a voulu fere; bien leur a il dit que, sans se declairer, il feroit austant pour ledit roy que s'il estoit declaré, et, entre autres offres qu'ils luy ont fait, luy promectent de luy faire rendre Ravenne et Cervie que les Veniciens tiennent de luy et que incontinent que le roy seroit au dessus de ses affaires par deça, de ensemble avec lui fere la guerre auxdits Veniciens, s'ils ne les veuillent rendre, mais qu'il estoit de besoing de le tenir secret a ceste heure, de peur qu'ils ne se ostassent de la ligue et qu'ils ne se accourdassent avec vous. J'ay bien voulu escripre ceci a Vostre Majesté, afin que, si vous voyez qu'il vous puist ayder envers eulx, que vous en faictes comme il vous semblera bon; de mon cousté, par tous les moyens que je pourray penser estre bon pour le leur fere sçavoir, je le feray. Et ay ja commencé de fere monstrer lesdictes lettres au cardinal Pisani (1), qui est fils du proveditor, qui est icy au camp des ennemys, lequel l'a trouvé fort es-

(1) François Pisani, évêque de Padoue.

trange, et a incontinant escript a son pere qu'il luy veuille envoyer ung homme feable et qu'il luy dira quelque chose pour son bien. J'ay permis que les lettres y aillent, pour ce que me semble ne vous sçauroit estre que service. De ce que en succedera, Dieu le scet.

Sire, je vous ay ja par plusieurs fois escript pour Jehan Durbin, et, puisque Balançon est arrivé, vous aurez sçeu ce qu'il desire. Je vous supplie, sire, me vouloir accorder ceste requeste, car plus gros plesir ne me seriés vous faire, vous asseurant que, quant vous le ferez, que vous faictes pour ung des meilleurs serviteurs que vous ayez, ne que je croy qu'aurez jamais, car il n'espargne ne le corps, ne les biens en vostre service, et qu'il soit vray du corps, vous l'avez assez entendus par le passé, et des biens, oultre les trois mille escus qu'il vous avoit presté pour ayder a la paye de vos Espagnols, les Allemans estoient l'autre jour mutinez, s'il ne m'en eust presté deux mil autres pour eulx, lequel argent a esté occasion de fere ceste bonne oeuvre que je vous ay escripte qu'ils ont faicte.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner très bonne et longue vie. De Naples, ce XIIIIe de juing 1528.

Vostre très humble et très obeissant subgect et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives du royaume à Bruxelles, Doc. hist., IV, fol. 185; copie; —Publié par Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 270-275, nº 108.)

106.

«Resposta de li Alamani sopra la proposta del illustrissimo signor principe de Orangies.»

Juin 1528.

Sopra la proposta de lo illustrissimo segnor principe de Orangie, general capitan de Sua Maesta in Italia, sta consultato et concluso di dener ad ogni via e modo cum tutto il potere nostro mantener et diffender questa citta de Napoli dale forze delli suoi inimici presenti et futuri, et dimandemo per servicio di quella si voglia far giurar tutte le gente adesso al servicio de Sua Maesta

presenti che vogliano insieme esser apparechiati a patir bene et male et di altra sorte ogni generatione pertinenti al honor et utilita de Sua Maesta si che extremita si voglia.

Ma per che el si vede apertamente quanto bisogno si trova al presente in questa citta de Napoli, a la defensione de la quale tutti simo parimente apparechiati et ordinati, gli e stato constituito nel Consiglio nostro chel si facci provisione ale cose del viver vel opportune al viver nostro, et e stato constituito che de cada natione si todescha over spagnola vel italiana et si da pede over da cavallo ogniuna per se continisca quatro capitanei, quatro alfierez et quatro sargenti et altri constituti dala fantaria quali per li quartier tutti anderano a far la cerca de lo vino, et se ne troverano haverasse, da partir tra tutto il campo, ma sel si trovasse alchuno homo di guerra che per li denari sui havesse comprato alcuno vino, il deber vole che sia pagato; ocurrendo anchor che non si trovase le sopredette cose, debe ogni homo di guerra esser apparechiato a patir insieme quello che dala fortuna acio in utilita et honor de Sua Maesta questa impresa reusisca et la inmortal fama con tante fatiche aquestata da questo fedelissimo exercito sempre li rimanga.

Et sel fusse che le antedette natione spagnola et altre non volessero contentarse di questo giuramento et obligatione insieme qual si fa a servicio et honor di Sua Maesta, la natione lanzcheneta dimanda per domatina voler altra volta far consiglio, attento che lo animo loro e di servir fidelmente a Sua Maesta.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie contemporaine.)

107.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

17 juin 1528.

Magnifici admodum domini, amici nostri carissimi. Havemo receputo le lettere de V. Magnificentie de li 28 del passato et per esse inteso el bon recapito che hano dato a le lettere che gli mandassimo per el signor duce de Genoa (1), del che le ringratiamo

(1) Antoniotto Adorno.

quanto potemo, pregandole ad pigliarse parimente faticha de mandar' lo alligato plico al campo de li Alemani subito et con tal recapito che vada sicuro perchè importa et ne farano piacer' signalato, certificandole che del tutto servaremo bona memoria.

Le Magnificentie V. stiano de bono animo et attendeno ad per, severar' in la devotion' loro solita verso Soa Maesta et speramo in N. S. Dio che usciremo tutti presto fuor de travaglii et altro per questa non ne accade dirli. Et guardi N. S. Dio sue molto magnifice persone come desiderano. De Napoli, al XVII de giugno M. D. XXVIII.

E. M. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

108.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

19 juin 1528.

Magnifici admodum domini, amici nostri carissimi. Heri respondesimo a le lettere de V. Magnificentie de li 28 del passato-perho con questa non ne resta altro che dirli, salvo pregarle quanto più strectamente possemo che vogliano mandare el presente plico subito nel novo exercito de li Alemani et continuamente avisarne de quello che intendarano del marchiare qua de ditti Alemani et molto particularmente che ne farano el più grato piacere del mondo. Et N. S. Dio le conservi come desiderano. De Napoli, a di 19 de giugno 1528.

E. M. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

109.

Lettre de Charles-Quint à Philiberte de Luxembourg.

22 juin 1528.

Ma cousine, retournant presentement par dela le gentilhomme present porteur, n'ay voulsu laisser vous escripre par luy, afin

qu'il vous dye des nouvelles de pardeça, et pour ce que ne fais doubte estes assez advertye de celles de mon cousin le prince, vostre filz, je me deporte vous en tenir propoz, saulf pour vous dyre que j'ay bon espoir qu'il sauldra de son emprinse, selon que le desirons, et que quant a ses affaires, les ay depesché si bien qu'il a cause s'en contanter, et tous jours en ce qui concernera le bien, prouffit de vous et de luy seray trouvé enclin de bon vouloir. Vous aurez assez entendu comme messire Nycolas Perrenot est de retour vers moy et la façon de son congé et partement de France et le bon devoir qu'il y a fait a mon contantement, mesmes sur les propos que le roy de France luy tint lors, et pourrez brief entendre ce que j'ay deliberé faire sur lesdits propos. Ma cousine, Nostre Seigneur vous ayt en sa garde. Escript a Monson, le XXII de jung (1528).—CHARLES.—LALEMAND.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 313.)

110.

Lettre de Marguerite d'Autriche à Philiberte de Luxembourg.

28 juin 1528.

Ma cousine, par autres mes lettres je vous avertiz de la tresve que monseigneur le legat d'Angleterre a faicte de mon sçeu et consentement, par ou verrés que mon cousin, vostre filz, n'y a esté oublyé, et de ce que peult estre escheu avant le XV[e] de ce mois de juing que ladicte treve commence, adviserey tenir main que toute raison en soit faicte selon qu'il sera trové (?) (1) par conseil se devoir faire. Et espere que par le moien de ceste treve quelque bonne paix se pourra plus facillement dresser entre ces princes, a quoy je tiendrey main a mon pouoir et a tout le moings que nostre neutralité en sera de mieulx observee.

Quant aux affaires d'Ytalie, quoy que les François en disent a leur avantaige, si suis je avertye qu'ilz ont esté reboutez de Naples par trois fois par nos gens a l'adresse de mondit cousin, vostre filz, qui est leur capitaine general, et y ont eu de la perte

(1) Mot effacé.

beaucop, et se sont retirez, et est le sieur de Lautrecht bien malade ou mort, et le duc de Brunswick (1) avec le sieur Anthoine de Leyve marchent tous jours avant en assistence de l'armee de l'empereur.

Et au regard de ce que me requerés pourveoir le filz de vostre president d'Oranges de la premiere prebende d'Arbois que vacquera, le cas advenant, je l'aurey en telle recommendacion qu'il aura cause vous en sçavoir grey, priant que si avés aucunes nouvelles de mondit cousin, vostre filz, vueillés avertir de temps a autre, et vous me ferés singulier plesir. A tant, ma cousine, Nostre Seigneur soit garde de vous. De Malines, ce XXIII[e] de juing MV[c] XXVIII.

Vostre bonne cousine, MARGUERITE.

(Archives du Doubs, E 1298;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 314, et, en partie, par M. Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 34 et 35.)

111.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

1er juillet 1528.

Sacratissima caesarea et molto catholica Majesta.

Poi ch' hebbe le lettere quale se dignoe V. Majesta scrivermi de li XX de magio, per le quale me avisava de la gionta de Balanson et mi faceva animo de remandarme lo presto bene expedito in tutti li capi del suo riporto et me affirmava havere mandato ad Antonio de Leyva che facesse marchiare il novo exercito di Alemani al soccorso de questo exercito et regno como suo patrimonio senza occuparlo o ritardarlo in le cose de Lombardia, io sono stato in expectatione de tutti li predicti effecti et me sono intertenuto con lo exercito in Napoli, tenendo le gente in bona speranza de tutti doi li soccorsi, et con tali speranza hánno patito et patiscono virtuosamente li inconmodi de la obsidione, anchor che gia de molti giorni siano private de vino et anche quasi de carne, perche poca si ne po havere per esser retirati li bestiami

(1) Henri, duc de Brunswick, général des Allemands dans le nord de l'Italie.

longe da Napoli oltra li fiumi et quasi non ce resta altro che pane et aqua. Tratanto anchora ho solicitato cl. p^to Antonio de Leyva et il duca de Bransvich *(sic)*, quale conduce ditto novo exercito, et tutti li agenti et servitori de V. Majestate, quali si sono giontati con epso, adcio facessero non solo la volonta de V. Majestate incaminar' presto ad questo soccorso, ma anche il suo bisogno extremo, demonstrandoli la necessitate et periculo in che stiamo de perdere vituperosamente lo exercito et il regno per falta de victuaglia, quando il soccorso tarda ultra mezo il mese de julio, et li ho sopra questo mandati infiniti messi et lettere, tra li altri Giuliano de la Speza noto ad V. Majestate, et ho advisi assai come molti de li messi sono pervenuti et le lettere recepute per loro, et nondimeno mai hánno datto risposta de quello fossero per fare, et per altri advisi quali ho receputi per altre vie intendo che sono divertiti in Bressana et Bergamasco, cavando denari da quelli paesi et andati a la volta del Stato de Milano, et in fino a quest' hora non ho certefa che siano incaminati a la volta di qua, ne anche resoluti de venir li, et dubito grandemente che con la fama che sona che de Franza novamente abascia Sampo (1) con quatro cento lanze, octo milia lanzchinechi et doi milia aventureti a la volta de Lombardia che se interteranolla, di sorte che insieme con la gente mi trovo de mala voglia, essendo tutti in tanta necessitate (como siamo) et reducendosi presso al fine il grano quale havemo qua, perche con tutta la parcitate et subtilitate si possi usurlo in repartirlo, non trovo che possi durare piu che per tutto il mese de julio, et non ce remedio farne conducer' de Gayeta, unde ne habbiamo qualche bona quantitate per stare qua in mare a la obsidione nostra le galere de Andrea Doria, che sono dece, et le de Venetiani, che sono sedeci, et anche se expecteno le de Franza, che sono quatuordeci, de sorte cho in questi tempi non potriano passar le nave da Gayeta qua anci tutte se perderebbeno, et perche poca speranza ci resta in lo ditto soccorso de Alemanni, vedendo come sono lenti et irresoluti, ho voluto expedire ad V. Majestate di novo el presente messo, quale gli mando a posta per farli intendere il tutto et supplicarla che se degni considerare

(1) Le comte de Saint-Pol.

la gran perdita che faria se soccorso non venesse et mandar' con summa celeritate che venga di Spagna, con mandar' le galere quale intendo pur che debbeno esser in ordine et le nave con le victuaglie a la volta de Sicilia, unde se giontarano con le de V. Majestate, quale solicito ogni di che si mettino in ordine in Sicilia, che sono sei, et cossi spero che facilmente pervenerano qua, mandando V. Majestate con epse qualche bon numero de fanti spagnoli, con le quale potra etiam lio (?) mandar qualche bona et grossa summa de denari per pagar questa et quella gente che mandara et anchor el ditto novo exercito germanico, et senza epsi non si po far cosa bona come V. Majestate prudentissima sopra tutti l' altri po considerare, et io dico ad V. Majestate che quando queste gente siano certe che ditto soccorso venga et che il grano finisca, nondimeno supportarano anche fin a li xv de augusto et al quanto piu se dovessero mangiare li cavalli et muli et poi l'uno l'altro, ma quanto al soccorso de li Alemani gia li hanno perso la fede et non piu sperano in epso.

Tanto piu facile sara la venuta de le galere et nave de V. Majestate et de Sicilia da epsa Sicilia qua, se si degni expedire subito et mandar' il spazo de Andrea et del conte Filipino Doria, perche in tal caso le sue galere sarano diminute a li inimici et acresciute ad quelle de V. Majestate, et cossi l' armata di quella restera supperiore in mare, advisandola che gia spero haver acordato con epsi che di presente si levino da questa obsidione et vadino ad intertenerse verso Genoa, mentre chel spazo venera et perho venendo il spazo si troverano prompte ad congiongersi con l' armata che mandeca V. Majestate, si che de novo la supplico quanto posso ad abrazare stretamente questa praticha et non guardar' a spesa et expeditarla presto, considerando il gran frutto et effecto fara, dignandose avisarme subito de sua resolutione.

Non restaro perho de solicitare et importunar' el predicto duca de Bransvich et exercito novo et altri et anche Antonio de Leyva adcio non perdeno piu tempo, instandoli et protestandoli come ho fatto infino adesso et come conviene, ma de certo si poco se gli crede che se V. M. non soccorre con Spagnoli et con l' armata al modo predicto et con summa velocitate, tutto lo exercito remanera disperato, et al fine il tutto si perdera.

De la main du prince: Sire, je ne vous escrips point en fransoys, pour ce que je suys ung petit malade et quy n'y a point ycy de secretayre en quoy je me puise fier.—Et N. S. Dio guardi la regal vita de V. Majesta et soi stati augumenti come desidera. De Napoli, al primo de julio M.D.XXVIII.

De la main du prince: Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original.)

112.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

9 juillet 1528.

Le pape nous a fait requerir par son nonce de luy bailler traicte en Secille de xxv^{m} salmes de blef, que semble grande quantité selon la necessité presente, et selon le droit extraordinaire que en avoit mis mon viceroy de Secille aux derniers traictés que ont esté faits audit royaume, comme il m'a escript avoir eu a raison de quatre ducas la salme, monteroit de ladicte extraction cent mille ducas, lesquels ledit pape vouldroit gagner gratis soubz couleur de les envoyer ou fere conduyre pour la provision de Rome et pour reparer la destruction et dommage que les gens de mon armee y ont fait, et pour ce que ne sçay si cela se demande a bonne intencion ou a l'adventure pour gagner sur moy et ayder de mes biens a renvitailler mes ennemiz, encoires que bonnement ne luy aye peu refuser luy bailler ladicte traite en espoir de son amytié et d'avoir de luy les graces de croysade et quarte, comme aultres dessus escriptes, toutes fois, pour non y estre trompé, ay advisé d'escripre a mondit viceroy de Secile que quant ladicte provision et licence de traicte luy sera presentee de par le pape, attendu qu'en icelle sera dit demourant ledit royaume de Secille pourveu et oultre ce provision souffisante pour pouoir secourir noz royaulmes de Naples et mon armee, il s'excuse vouloir fere premiers la despartition de tous les blefz que sont audit royaume pour savoir s'il y demeurra quantité souffisante au congé de ladicte traicte de xxv^{m} salmes et

que soubz ceste couleur il entretienne l'execution dudit congé jusques a ce que par vous soit advisé si le pape va bon chemin et s'il demeure mon amy et s'il vous semble qu'il luy devra acorder ledit traicté, car aultrement il se pourroit excuser bonnement que selon la despartition fete et selon les condicions de la provision il n'y demeurroit blef suffisant pour satisfere a icelle extraction, et ainsi seroit rendre aux trompeurs leur tromperie. Par quoy ferez bien de tenir ledit viceroy de Secille continuellement avisé comme ledit pape se gouvernera en mon amytié, et de ce qu'il fera au contrere pour selon ce soy conduyre en l'execution de ladicte provision dudit blef. Donné en nostre ville de Monson, le 9me de juillet 1528.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie du XVIIIe siècle de la minute.)

113.

«De par l'empereur.— Instructions a nostre amé et feal cousin viceroy, lieutenant et cappitaine general de nostre royaume de Napples, le prince d'Oranges, nostre cappitaine general de nostre armee en Ytalie, de ce qu'il aura a faire traicter, besongner et conclure de nostre part tant avec nostre sainct Pere le pape que aultres princes et potentas d'Ytalie.»

9 juillet 1528.

I. Premierement est de sçavoir que a cause qu'il est necessaire que en faisant les cappitulacions de si haultes et grandes matieres, il y ayt personne docte et de lettres, et aussi pour ce que l'escripture ne parle que une fois et partant est plus convenable envoyer homme bien instruit, ediffié et experimenté des choses passees, afin de par bonne prudence pourveoir aux presentes et preveoir a celles advenir; a ces causes, confyant de la personne de messire Michel May, l'ung des regens nostre chancellerie d'Aragon, l'avons esleu et choisy pour aller presentement en Ytalie pour nostre ambassadeur et informer bien amplement nostre cousin le prince de tout ce qu'il sera besoing qu'il soit informé pour nostre service, afin de pouoir tant myeulx adresser nosdictes affaires.

II. Nous avons fait fere quatre pouoirs, les deux sur ledit prince

d'Oranges seul, avec faculté de substituer, et l'aultre semblablement sur ledit prince, le general de S[t] François (1) et ledit messire Michel May ou les deux d'eulx et l'aultre sur ledit prince et messire May et chacun d'eulx, lesquels pouoirs, ensemble ceste presente instruction, avons fait dupliquer pour raison des dangers de la mer, assavoir que le s[r] de Balanson, que presentement renvoyons devers ledit prince, luy portera l'ung des depesches et l'aultre portera ledit messire Michel May, et combien que l'ung desdits pouoirs est fait sur lesdits prince et messire May et chacun d'eux, comme dit est, toutes fois s'il advenoit que ledit prince, par vertu du pouoir qu'il a pour luy seul, voulsist substituer quelqu'ung en son lieu, nous entendons qu'il ayt regard de non substituer aultre que ledit messire May, car du contrere luy seroit fere tort et honte, veu que nous l'envoyons expressement pardela pour cest affaire et qu'il est homme bien doct et sage pour savoir dresser et mectre par escript les cappitulations que seront a faire avec ledit pape et potentas; et quant audit general de S[t] François, le pouoir la ou il est nommé s'entend conjointement avec ledit prince ou avec ledit messire May, et ainsi ceste presente instruction ne sera communiquee synon entre eulx trois seulement en cas que ledit general fut encores pardela.

III. Mais oyrés que audit pouoir et chacun d'eulx est entendu que ledit messire May pourra traicter, capituler et conclure seul sans ledit prince d'Oranges, pour raison des empeschemens que facilement ledit prince pourroit avoir pour noz affaires, lesquels ne vouldrions estre cause de retarder cestuy appointement avec le pape; toutes fois avons expressement par aultre instruction dont avec ceste sera la coppie donné en charge audit messire May et encoires par cestes luy commandons qu'il se conduyse en la pratique devers le pape selon la forme et ordonnance que ledit prince d'Oranges luy baillera, ayant respect a la qualité du temps et des negoces, et qu'il ne face conclusion quelconque sans sa consulte, car nous entendons qu'il deppende entierement dudit prince et soit subalterne pour acomplir ce qu'il luy commandera de nostre part, et pour ce qu'il pourroit estre que les affaires de pardela

(1) François Quiñones, plus tard cardinal du titre de Sainte-Croix.

fussent en telle disposition que ledit messire May ne puist aborder a prandre terre en Naples ny communiquer avec ledit prince, et que la dilacion de se trouver devers le pape pourroit oster Sa Sainctetè du bon vouloir qu'il dit avoir a nostre amytié, il nous a semblé qu'il n'y auroit point de mal que ledit messire May, si aultrement faire ne pouoit, se retyrast en la court du pape, luy declairant estre envoyé de par nous avec amples instructions sur ledit prince pour traicter avec Sa Sainctetè, et que pour n'en avoir pouoir pour besongner synon conforme a ceste instruction et selon que ledit prince luy ordonnera, il prie Sa Sainctetè luy vouloir assister qu'il puisse aller seurement la ou sera ledit prince pour luy communiquer sadicte charge ou luy escripre pour sçavoir ce qu'il a affaire et actendre illec sur ce vostre responce et consulte. Mais s'il cognoissoit qu'il y eust dangier en la dilacion et que le pape ne la prinst de bonne part, luy avons ordonné de traicter et capituler avec Sa Sainctetè en la forme et maniere contenue en son instruction.

IV. Au surplus ledit prince pourra avoir entendu par Grospain, qui est allé pardela, la charge que luy avyons baillé pour porter a feu don Ugo sur ce qu'il auroit a traicter et pratiquer de nostre part tant avec ledit pape que avec aultres potentaz d'Ytalie, et pour ce que avant son arryvee ledit don Ugo, comme aurez entendu, estoit trespassé, nous croyons que ledit prince, comme est raison, aura volsu veoir tout ce que portoit ledit Grospain et le faire dechiffrer par la chiffre que ledit don Ugo tenoit, afin d'estre myeulx instruyt de ce qu'il auroit affaire, car encoires que les choses sont changies, toutes fois se peult prendre cler fondament de nostre intencion sur ce que escripvyons audit don Ugo, qu'est en substance, selon ce que entendons presentement, que si pouons appointer avec le pape et nous bien asseurer de luy, que le desirons sur toutes choses, esperant que par son moyen pourrons parvenir a appoincter avec les aultres potentaz d'Ytalie; et si le pape ne vouloit appointer avec nous sans la paix universelle, nostre intencion est que l'on tache de appointer cela d'Ytalie seulement, luy faisant entendre que ce qu'est dehors d'Ytalie requiert plus ample discussion et que pour les desaffyz que nous ont esté fait par le roy de France et mesmes du combat

de sa personne a la nostre, n'y a apparance quelconque, ny conviendroit de faire appointement avec luy que premiers n'ayons faiz nostre devoir a l'acquit de nostre honneur; et quant a Angleterre ny aura si grande difficulté que, ayant achevé entre France et nous, ne soyons tous jours de bon accord puisqu'il n'est question que d'argent et non pas de si grande somme comm'il sembloit qu'ilz voulsisent pretendre, joinct qu'il convient austant aux Anglois nostre amytié pour le traffic et entrecours de leurs marchandises comme a nous la leur, et que ses subgetz mesmes l'adressent et ne vouldroient avoir guerre contre nous comm'ilz l'ont assez monstré par effect, par les mutineries que sont succedez audit Angleterre a cause dudit desaffy.

V. Et si Sa Saincteté persistoit de non faire traicté sans ladicte paix universelle et ne se contentast seulement de la pacification des choses d'Ytalie, pour estre la chose tant difficile et impossible de la pouoir faire a nostre honneur, comme dit est, mesmes quant a France, ce seroit assez malvais signe que Sa Saincteté desirast nostre amytié, car s'il la desire comme son nonce dit, il ne serchera aultre empeschement synon de conclure entre nous deux et satisfaire de sa part a ce qu'il nous convient en faisant icy le semblable de la nostre; par quoy nous samble se devoir faire toute instance qu'il veulle conclure et traicter paix, amytié et alliance avec nous et que après de commung consentement l'on pratique le moyen de ce que se aura de traicter avec les aultres.

VI. Touteffoïs soit qu'il se condescende a vouloir traicter avec nous seul d'amytié, alliance et lighe deffensyve, comme est dit, conjointement avec les Venissiens ou aultres potentatz d'Ytalie, laissant a part les François, ou que en ce il demeurast aulcunement suspens et ne se voulsist si bien declerer, en tous advenemens, nostre intencion est que pour nostre reputacion et pour donner a cognoistre a tout le monde que ce que a esté fait contre la personne de Sa Saincteté par ceulx de nostre armee, n'a esté par nostre ordonnance ny de nostre consentement, nous voulons et entendons luy estre restituez les citez et forteresses baillees de sa part pour la seheurté des choses appoinctees avec nostre armee ensemble aussi les hostaiges, pourveu que joinctement il nous concede la croysade et quarte des beneffices pour trois ans, moy-

ennant laquelle il puist aussi estre rambourssé sur le prouffit d'icelles a termes raisonnables, les plus longs que l'on pourra, de tout ce qu'il auroit payé et promis a nostredicte armee, et que le surplus soit appliqué a la guerre contre les Turcz et infideles; mais avant que accordez audit pape d'estre remboursé de tout ce qu'il auroit payé et promis a nostredicte armee, il fault bien que ledit prince tienne main, selon l'ordre et degré desdictes instructions, de premiers essayer que ne soyons tenu a riens rendre a Sa Sainctetė des deniers par luy desja payez et desboursez a nostredicte armee et se contante seulement que le deschargeons et acquittons de ce qu'il doit de reste a icelle armee, luy rendant a cest effect sesdits hostages libres, ou si a cela l'on ne peult parvenir ny le contanter, que au moins il baille les depesches desdictes croisades et quarte gratis conforme a ladicte instruction, et si de cela n'est contant, que, avant que rompre, luy soit accordé ce que dessus.

VII. Et pour ce que en cest affaire de traicter avec le pape, l'on doit avoir respect à la qualité du temps et des affaires que ledit prince a entre mains et savoir bien comme le pape depuis sa liberacion demeure contant ou malcontant de nous, et s'il a bon vouloir et intencion de demeurer conjoinct et uny en nostre amytié pour conduire les choses mieulx a nostre service, nous samble que si les affaires le pouoient porter et que les choses de ce royaulme fussent reduites en bon et sehur terme, que Dieu vuelle, seroit bien convenable que ledit prince mesmes allant personnellement devers Sa Sainctetė du moings por la conclusion, estant les choses premiers traictees et approuchees par ledit messire May pour cognoitre l'intrinseque de son cueur et se informer myeulx de ses pratiques et de ce qu'il entend, et aussi prandre plus grande confidence envers luy pour pouoir cy après mieux gouverner les choses dudit royaulme et aultres touchant nostre service en Ytalie; toutes fois nous remettons cela audit prince pour en user comme bon luy semblera, et en cas qu'il y allast et qu'il le trouvast en bon propos de nous demeurer bon pere et bon pasteur et conserver l'amytié d'entre Sa Sainctetė et nous, entendons que ledit prince procure de le honnorer, autoriser et luy satisfere en toutes choses que bonnement pourra a son contantement, et, a

cest effect, s'il samble qu'il le desire, luy prester la filiale observance comme empereur et la deue obeissance pour noz royaulmes en nostre nom, car pour ce envoyons presentement le pouoir necessaire sur ledit prince d'Oranges seul.

VIII. Mais la disposition et la qualité des affaires dudit royaulme ne souffroient tant de dilation que ledit prince mesmes allast traicter et conclure avec Sa Sainctetó ce que conviendroit pour l'atyrer et asseurer en nostre amytié et alliance, en ce cas il ordonnera audit messire Michel May traicter et conclure tout ce que luy semblera estre convenable selon la saison et selon lesdictes instructions et ce que cy après sera dit, ayant tous jours respect que, pour la vraye conjonction et unyon de nostre amytié trouvant en Sa Sainctetó bon fondement, l'on ne doit laisser moyen quelconque par lequel ladicte amitié se puist gagner, conserver et accroistre, luy ostant tous scrupules de diffidence tant pour la restitucion desdits hostaiges et forteresses que aussi pour la convocation du concile, remectant tout en ce càs a la disposition et volunté de Sa Sainctetó, car s'il a bonne intencion envers nous et desire nostre amytié comme est dit, se pourra clerement cognoistre non seulement en la concession de ladicte croisade et quarte, mais aussi en la concession des autres choses de graces que de nostre part luy doyvent estre demandees, assavoir quictance du cens de vi^{m} ducas sur Naples en baillant sur ce nouvelle investiture et aussi de la reservation pour nous des vingt quatre eglises en Naples qui ont de demeurer a nostre nomination et presentation, nonobstant ladicte investiture et en l'absolucion de nous et des nostres et de nostre Conseil et court pour les choses actemptees par nostredicte armee en Rome, laquelle absolucion ledit prince pourra par sa discretion faire demander comme de soy mesmes.

IX. Mais par le contraire, si l'on sentoit que Sa Sainctetó n'eust bonne intencion envers nous et noz affaires et que non seulement reffusast de conceder lesdictes graces, lesquelles luy demandons par voye de supplication especialement et de la croysade et quarte en laquelle Sa Sainctetó ne peult rien perdre, synon gaigner beaucop, et que Sa Sainctetó se rendist difficultueuse en vouloir conclure et traicter avec nous seul ou avec les aultres

potentatz d'Ytalie joinctement, laissant a part le roy de France, et qu'il voulsist persister tous jours en non traicter sans la paix universelle, que seroit entretenir la guerre en Ytalie, pensant de myeulx conduyre ses affaires, en tel cas, sans toucher a sa personne ny y rien plus actempter, ains le laissant en sa liberté, encoires que lesdictes forteresses, places et hostaiges luy soient restituees, comme dit est, fault tenir forme par tous les moyens raisonnables et convenables de luy oster austant que l'on pourra le pouoir et faculté de nous nuyre et luy copper les esles de maniere qu'il ne puist obtenir ce qu'il pretend quant a Florance ny voir audessus de se asseurer du duc de Ferrare ny seheurement ou paisiblement garder Palme et Plaisance, puis qu'elles sont de l'Estat de Milan et deppendentes de l'Empire.

X. Et pour ce quant au duc de Ferrare, puisqu'il s'est retyré de ce qu'il avoit appointé et cappitulé avec nous et s'est joinct avec noz ennemis, encoires qu'il dye qu'il a protesté de l'avoir fait par force et avec intencion, que, retournant nostre armee en Lombardie, il se declereroit en nostre service, toute fois ayant desja envoyé son filz en France pour la conclusion du mariage par luy traicté illec, entendons que si le pape demeurant nostre amy et voulsist estre uny et conjoinct en nostre amytié, que ce seroit plus raison d'avoir respect a Sa Saincteté que audit duc ayant failly aux promesses et obligations qu'il avoit envers nous, et demeurant de nostre part libre de luy devoir assister ny favoriser, si toute fois d'aventure ledit duc ne se fust desja declaré pour nous a l'entree du succours nouvellement envoyé d'Allemagne et eust baillé l'assistance necessaire pour leur passaige en demonstrant l'effet de sa protestation, ouquel cas seroit raison de non le laisser perdre du tout sans toutes fois rompre avec Sa Saincteté, ains tacher par tous moyens de l'appointer avec Sa Saincteté tant du fait de Ferrara que du fait de Modene et Regio, encoires que des deniers que ledit duc estoit obligé nous payer se deussent donner au pape les XL^{m} ducas que le pape Julle paya a l'empereur Maximilien, nostre grand pere de glorieuse memoire, pour l'engagement dudit Modene, et si quelque chose se deust payer plus avant a Sa Saincteté pour le conduyre a appointer avec ledit duc de Ferrare, que l'on tyenne main que le mesmes duc le paye, de maniere que tou-

tes occasions de nouvelles turbacions soient estainctes et quictees pour laisser l'Ytalie en repos.

XI. Mais si ledit duc ne se pouoit reduire a appointement avec Sa Sainctelé et que Sadicte Sainctelé ne voulsist demeurer unye avec nous, voullant continuer les guerres, en ce cas, doit demeurer en jugement et discretion dudit prince selon le temps et les affaires, ou de laisser que le pape et ledit duc facent entre eulx la guerre ou paix comm'ilz vouldront, ou de faire favoriser celuy d'eulx que semblera que plus convenir a estre favorisé et assisté pour la quictud et repos d'Ytalie, ayant tous jours respect, comme dit est et que la raison le requiert, a la personne de Sa Sainctelé non faisant prejudice aux drois et preheminences du St Empire, et par tel si que Sa Sainctelé ne s'empeche des fiefz imperiaulx contre nostre volunté ny en prejudice dudit St Empire.

XII. Au regard de ce de Florance, si ne fut possible de venir a appointement avec lesdits Florantins, ny recouvrir d'eulx la somme de deniers contenue auxdictes instructions, qu'estoit de ccc^{cm} ducas, ou du mains de cc^{cm}, ne fault laisser pourtant, si le pape est bien disposé envers nous, comme est dit, de faire tel appointement que l'on pourra avec lesdits Florantins, a contentement de Sa Sainctelé pour faire retourner en son gouvernement ladicte cité et republique de Florance et y restituer ceulx de sa maison de Medicis comme estoient premiers. A cest effect nous contanterons de telle somme que ledit prince pourra tyrer de ladicte cité avec bonne volunté de Sa Sainctelé, encoyres que ce fust mains des cc^{cm} ducas, car en tel cas, estant bien sehur de Sa Sainctelé, nous contenterons de tout ce que luy plera en cest affere, après que pour gagner l'amour et bonne volunté de ladicte cité et republique, il la voulsist du tout exymer sans riens payer.

XIII. Toutes fois, en cas contraire que Sa Sainctelé ne condescendit a nostre amytié, comme dit est, et voulsist perseverer a traverser noz affaires et nous mectre en plus grande necessité, en tel cas non seullement ne fault souffrir que Sa Sainctelé ny sa maison se puisse prouffiter de ladicte republique et cyté de Florance, ains seroit mestier par tous bons moyens veoir de tenir ladicte republique qu'elle ne puist venir en pouoir de Sa Sainctelé ny des syens, donnant a eulx toute la faveur possible, moyennant

qu'ilz se veullent aussi ayder d'eulx mesmes a la contribution des frais de ce que seroit mestier pour la conservation de leur estat par ung des deux moyens que mieux sembleront audit prince ou pour les tenir en liberté de republique, conforme a leurs privileges, sans superiorité de quelconque tyrant, demeurant seulement soubz nostre imperiale protection, ou de veoir de les attirer que, pour la conservation et seheurté de leurdit Estat et pour estre myeulx protegez et gardez, ilz se contentassent de prandre capitaine et gens de guerre de nostre main dont puissions estre confyé et avec le cueur a repos, comme l'ont fait les Senoys, que en tel cas bien se pourroient accepter et conserver soubz nostre protection et la grace de la contribution des deniers que, comme dit est, serions contant faire en contemplation de Sa Sainctеté estant bon envers nous, se pourroit, estant Sa Sainctеté mal disposee, faire en contemplation de ladicte republique de Florance a l'effect contrayre et comme myeulx semblera audit prince, car tout ce se remect a sa discretion et prudence conforme au temps et a la disposition de la personne de Sa Sainctеté et des affayres.

XIV. Ledit prince aura pour recommandez les affaires des Colonnois, comme est raison, et estant le pape bon amy, y aura en cela peu de difficulté, mais en cas contrere que le pape fusse ennemy, il les fault favoriser et deffendre en tout ce qui sera juste et raisonnable, mais qu'il ne se actempte a la personne de Sa Sainctеté et que l'on luy ayt tel respect qu'il convient pour le lieu qu'il tient sans avoir consideration a ses euvres, desquelles sera mestier en tel cas laisser a Dieu le chastoy.

XV. Quant aux citez de Palme et Plaisance, il n'y fault fere changement estant le pape amy, synon le laisser simplement contynuer sa possession, sans pour ce luy donner nouveau tiltre ny nouveau droit; toutes fois en cas contraire que Sa Saintеté ne fust en nostre amytié et se joignist de nouveau avec noz ennemys, soy pouant, recouvrer lesdictes citez et les oster de ses mains comme appartenances de l'Estat de Millan et du fief du Saint Empire seroit chose juste et raisonnable, et cela se devroit fere plus avec art et moyens que avec la force, fut par voye du duc Francisco Sforcia, si avec luy se faisoit appointement, comme cy

après dyrons, ou par pratique de Anthoine de Leyva ou aultres nos mynistres ayant intelligence avec les mesmes cytez.

XVI. Et pour ce que le nonce de Sa Saincteté nous a parlé du recouvrement de Cervya et Ravenne et que a ce luy baillons assistence, que ne semble pas bien convenable pour parvenir a la unyon et quietud d'Ytalie, comme nostre desir est, si Sa Saincteté persiste en ce point de non vouloir conclure avec nous sans ladicte assistance, que ne seroit pas bon signe, serons contant en concluant avec nous librement luy donner toute l'assistence possible par tous moyens raisonnables que bonnement se pourront aviser, afin qu'il recouvre lesdictes places sans guerre ny effusion de sang, et, a cest effect, nous sembleroit plus convenable, avant que ouvryr le chemin a nouvelle guerre et destruyre plus oultre la povre Ytalie assez desolee, qu'il deust pratiquer lesdits Venissiens en nostre commune alliance et par moyen d'icelle restituer a Sa Saincteté lesdictes citez de Cervya et Ravenna.

XVII. Et si Sa Saincteté se monstroit a ce enclin et d'y vouloir condescendre, de en ces cas qu'il mit avant avec les aultres potentatz que la principale cause que pourroit destourber l'alliance et unyon de Sa Saincteté et desdits potentaz d'Ytalie pourroit estre l'appointement qu'ilz proposeroient touchant l'Estat de Milan a prouffit du duc Francisco et que sans cela le pape ny a part ny avec les autres ne voulsit entendre a l'appointement avec nous, en ce cas et a cest effect ledit prince se conduyra quant audit Estat de Milan selon que s'ensuyt:

XVIII. Assavoir pour ce que ledit Estat de Millan semble principal fondement du repos et quietud d'Ytalie et pour pacifier le couraige des Ytaliens, combien que par mesdictes instructions que ledit Grospain porta, est remis de sçavoir l'intrinseque de l'intencion de Sa Sainctetó sur les deux pointz ou de l'administration de la justice du duc Francisco ou de la dismembracion dudit Estat en faisant quelque grace audit duc en contemplacion de Sa Sainctetó, divisant et alienant le surplus, toutes fois pour les causes devant dictes des desaffyz et pour oster toutes occasions de dilations et de consultes, et afin que Sa Sainctetó et aultres potentaz n'ayent excuse de fuyr et prolonguer la conclusion de cest appointement, suis contant que, si Sa Sainctetó et les

aultres ne trouvent bon ny de mectre le duc Francisco en justice, ny de ladicte dismembration de l'Estat, luy faisant aucune grace, et persistant que, en contemplation de Sa Saincteté et des potentas et seigneuries d'Ytalie, pardonnons audit duc et luy donnons l'investiture dudit Estat, le comprenant en la lighe et unyon de toute Ytalie pour la deffension dudit Estat, que en ce cas ledit prince ayt ample pouoir, lequel luy envoyons, pour entendre audit pardon et traiter sur ce comm'il verra que mieulx convient a nostre service et au bien des affaires de ladicte paix d'Ytalie, que a cest effect moyennant que puissions gaigner et asseurer l'amytié du pape et des Venissiens et autres potentaz d'Ytalie et mettre repos aux affaires de pardela, et que le duc Francisco demeure en nostre service et garde et accomplisse les condicions et conventions que furent traitees avec le chevalier Billia (1), son ambassadeur, en Tolledo, desquelles envoyons copie audit prince, et en avisant de pourveoir que ceulx que auront tenu nostre party audit Milan demeurant en leurs Estats et biens et en prorogant les termes du payement de l'argent pour le temps qu'il semblera se pouoir accomplyr, serons contant que, en vertu dudit pouoir, ledit prince luy pardonne en nostre nom, moyennant qu'il se face le plus a nostre honneur que fere se pourra, et qu'il ne samble que pour le passé luy ayons fait aulcun tort, gref ou injustice, mais qu'il conste clerement que luy avons fait grace et bien de luy remectre ses culpes et luy pardonner en contemplation du pape et de toute Ytalie de avoir entré au lighe avec noz ennemis et prins les armes contre nous, et en ce ledit prince besoingnera de degré en degré pour taster s'il pourroit meliorer lesdictes condicions de Toledo, et plus asseurer l'accomplissement, se conformant, comme dit est, avec le temps et selon la disposition des affaires, mais pour quelconque occasion ou changement qui succede, il ne laissera, s'il est possible, de nous appointer avec l'Ytalie et especialement avec le pape, et encoires que ledit duc se nomme au traicté comme ung des principaux contractans pour la deffension dudit Estat, a

(1) François de Billia, *al.* Viglia.

condicion qu'il se nomme prince et vassal du Saint Empire, et tenant ledit Estat en fied de nous, serions contant qu'il soit nommé, et s'il sembloit a Sa Sainctetó en appointant le fait dudit Estat, comme dit est, que par sa main et nostre se deust marier ledit duc, serions contant que en nostre nom ledit prince y entende et pratique sur ce et qu'il regarde que la femme que l'on luy donnera soit personne que ne depende de France, pour non bailler occasion a nouvelles revoltes, car de quelconque aultre personne d'Ytalie que bon semblera a Sa Sainctető et audit prince nous en contenterons, moyennant que l'appointement se face, comme dit est, et que icellui fait et ratiffié, comm'il convient, non pouvant ledit duc venir personnellement vers nous, qu'il envoye personne avec pouoir souffisant pour fere son hommage et fidelité et prester son serment en la maniere accoustumee pour recevoir son investiture, laquelle avons fait deposiler es mains de nostre grand chancelier et donner licence audit chevalier Billia, son ambassadeur, afin qu'il s'en voyse vers son maistre et sache son intencion, et de ce qu'il trouvera en luy, advertisse convenablement ledit prince et aussi a Anthoine de Leyva, et a promis de fere bon office, combien a ce luy avons decleré aulcune chose de nostre intencion, sy non que faisant son maistre ce qu'il doit, que aurons cause de user avec luy de benignité et clemence.

XIX. Quant aux Venissiens, ledit prince aura regard de traicter et appointer conforme aux instructions, procedant de degré en degré selon le contenu d'icelles. Toutes fois si, fete la dilligence necessaire, il ne pouoit obtenir d'eulx le contenu de ladicte instruction, il fera le myeulx qu'il pourra, sans laisser de conclure avec eulx au meilleur prouffit que luy sera possible, prenant d'eulx la plus grande somme d'argent qu'il pourra pour payer nostre armee, encoires que se fust beaucop mains de ce que nostre instruction contient, ayant toutes fois les choses que touchent au roy d'Hongrie, mon frere, et aux foresciz pour fort recommandees et faisant pour eulx tout ce que, sans rompre, se pourra faire et obtenir, non laissant pour cela de conclure et appointer avec eulx et avec les Ytaliens en quelque maniere que ce soit, ayant, comme dessus est dit, respect au temps et aux affaires, sans que pour quelconque changement se destourbe la

conclusion dudit appointement que tant nous est necessaire pour les aultres afferes de pardeça.

XX. Et pour ce que avons adverty ledit roy, mon frere, de tout cest affaire de Venissiens afin qu'il envoye son pouoir, ensemble son advis en choses que dessus, especialement aussi en ce qui peut toucher l'appointement dudit Estat de Milan et desdits Venissiens, j'entendz que l'instruction qu'il envoyera soit adjoustee avec la nostre, et que les deux ensemble soient tenues pour une mesme instruction et son pouoir et le myen pour ung seul et, ce neantmoins, faut user desdits pouoirs et instructions de mondit frere et de nous comme semblera plus convenable, prenant ce que sera bon et que se pourra bonnement faire, sans rompre, et delaissant le surplus comme ledit prince verra estre necessaire conforme au temps et aux affaires.

XXI. Si par ledit appointement que se fera avec Sa Sainctetė et les Ytaliens, pour leur oster la crainte et suspicion qu'ilz ont, il faillit rompre nostredicte armee et tyrer d'Ytalie nostre infanterie, ledit prince aura regard que cela se face avec seheurté de noz Estats et que joinctement et au mesmes temps et instant s'en tyrent aussi hors et se rompent les armees de noz ennemiz et que noz royaumes de Naples et Secille et l'Estat de Millan demeurent pourveuz et les forteresses garnyes non seullement des gens d'armes et gardes ordynaires que se souloient illec tenyr durant la guerre, mais encoires de ce qui semblera audit prince estre plus necessaire a la bonne conservation de nosdits royaumes et Estatz contre chrestiens et infideles, et quant ladicte infanterie que se devra mectre hors d'Ytalie ayant pourveu auxdictes garnisons necessaires, combien que les Allemans pourront avoir passage par terre pour aller en leurs maisons, les Ytaliens pourront aussi aller en leurs maisons sans empeschement; toutes fois les Espagnolz n'auront le chemin ouvert pour aller aux leurs, ny eulx employer a aultre effect pour benefice de la chrestienneté synon par mer, et pour ce en tel cas pour non les perdre et pour nous pouoir servir d'eulx contre noz ennemiz du cousté de pardeça, ledit prince pourra donner ordre en faisant bien armer les galleres qu'il pourra recouvrir, et avec celles de Secille et aultres navyeres que se pourront trouver, de mectre lesditz Espagnolz et leurs cappitaines en

mer et les envoyer es royaumes de pardeça pour nous en servir contre France, et cependant ferons donner toute dilligence possible pour achever les galleres que faisons fere a Barcellonne, car cognoissant ce que a prouffité a noz ennemis d'estre plus puissans en la mer et le dommaige que a ceste cause avons reçeu, avons resolu de faire tout nostre effort, a l'ayde de Dieu et de noz bons subgetz, de sorte que demeurons superieur en la mer.

XXII. Quant aux mariages desquels le pape a fait parler, assavoir de Alexandre de Medicis, neveuz de Sa Saincteté, avec nostre fille naturelle donna Marguerite, et de Leopold d'Austriche, mon oncle, avec la duchesse (de) Lorencyna, ledit prince besoignera sur ce, selon l'inclination et volunté que l'on trouvera en Sa Saincteté, par tous les bons moyens que myeulx semblera, et estant Sa Saincteté en ce bien disposé, s'il veult clerement sçavoir le dot que donnerons a nostredicte fille naturelle pour la marier avec ledit Alexandre et l'Estat que vouldrions donner audit Leopold d'Austrichie, afin que ladicte duchesse Laurencyna se marie avec luy, nous semble de remectre le tout audit prince et a sa prudence et discretion, puisqu'il est sur le lieu et sçaura bien se informer des choses de pardela afin d'appointer dudit dot ou en argent jusques a LX^{m} ducas ou plus, si bon luy samble, ou en quelques aultres pieces, et quant a l'Estat pour ledit Leopoldo, ledit prince regardera s'il y en a quelqu'un pardela que luy puisse estre donné au contantement de Sa Saincteté et sans nostre grand prejudice.

XXIII. Toutes les autres choses contenues esdictes instructions que porta Grospain, lesquelles pour la pluspart deppendent de grace de Sa Saincteté, il les faut traicter et pratiquer avec modestie et doulceur pour le faire incliner a icelles, et que, s'il est possible, tout se face a son contantement et satisfaction, et en ce ledit prince usera de sa prudence et discretion, regardant, comme dit est, que pour quelconque chose que pardela puisse suceder de prosperité ou victoyre en nostre faveur et accroissement, que ledit prince ne laisse pourtant de nous appointer avec Sa Saincteté et avec lesdits potentatz d'Ytalie et mectre les choses de pardela en repos sans les laisser rompues, encoires que lesdits pape et potentatz demandassent plus ou mains de ce que dessus, faisant en ce le

myeulx que ledit prince pourra, comme en luy entierement confyons, sans qu'il soit mestier pour quelconque chose que de nouveau succede es affaires dudit nouveau appointement d'Ytalie de plus consulter avec nous, car nous remettons a luy le tout librement, excepté en ce de France et d'Angleterre, en quoy, comme dit est, ledit prince se dut excuser de non entendre, mais bien peult ouyr et consulter avec nous les moyens que lesdits François et Anglois ouffreront, pour en sçavoir nostre responce et resolution, sans toutes fois retarder ledit appointement d'Ytalie pour cela, ny monstrer que ne vuellons aussi bien la paix avec eulx comme avec les Ytalians, afin qu'elle soit universelle en toute chrestienneté, prenant seulement sur ce point la couleur et excuse de la consulte sur le desaffy et cartelz du combat d'entre nous et ledit roy de France, combien que pensons que si lesdits François et Anglois avoient envye de avoir paix avec nous et laisser l'Ytalie en repos, que plus tot ilz l'envoyeroient traicter pardeça que pardela, car si pardela ils pourchassent ladicte paix, pansons que ce ne sera synon nouvelle tromperie pour pouoir, soubz ceste couleur de paix universelle, empecher que ne se puisse faire ny ladicte universelle, ny la particuliere, et que par cela se puissent detenir le pape et les Ytaliens de s'appointer avec nous, en quoy ledit prince aura grand regard pour obvyer aulcunes abusions et donner bien entendre au pape et aux Ytaliens la tromperie qu'ilz recevroient en tel cas, puisque le vray remede de pouoir attyrer les François et Anglois a ladicte paix universelle, est de mectre Ytalie en repos et qu'ilz n'y ayent que faire, selon que chacun de bon sens peult clerement cognoistre et entendre. Donné en nostre ville de Monson, le IXe de juillet XVc XXVIII.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute; — Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 186; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

114.

10 juillet 1528.

Magnifici admodum domini, amici nostri carissimi.

Mandamo al presente Martino Mangiares al campo de li Ale-

mani per cose importantissime al servitio de la Maesta caesarea. Pregamo le Signorie V. che lo vogliano incaminare per quella via che più li parirà expediente a tal che vada securo, che in questo ce farano el più signalato piacere del mondo. Et bisognandoli alcuna cosa le pregamo non li vogliano mancare, come in epse confidamo, a le quale ne offerimo sempre. Neapoli, x^ma^ julii MDXXVIII.

E. M. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

115.

Lettre de Philibert à Ferdinand, roi de Hongrie.

15 juillet 1528.

Scripsi ad Vestra Maesta ali XXVIIII del passato la grande necessita de questo exercito et la poca esperança que se havea de socorço de Alemanna, supplicandola con celerita il socorço de Spagna de gente et victualla et denari, ad estringere la pratica de Andrea Doria cossi salubre, como ce senza mettermente a spessa ne ad altra cossa por que tanto importa, et mandei le mie por un corriero aposta et hora li mando la dupplicata. Sappia Vestra Maesta que depoi ho hauto adviso dal duca de Bransvich (1) per lettre sue de X de junio date in Ghisalbo, loco de Bergamasca, quale me fuorono portate pur trieri per uno suo meso aposta, ma he estato retenuto in Roma fina a XX giorni et mi scripsi que vorria sapere de me fin a quanto tempo posso contenerme en la obsidione et mi offerice que, in caso que yo posse aspectare, venera con socorso. Ancora e intesso per littere de Antonio de Leyva del medesmo date, del medesmo loco de Ghisalba, scripte ad Petro Ruiz de Alarcon, residente presso nostro Señore, que venerano al socorço di questo exercito et regno expedite, que haviano alcune cosse importante in Lombardia, et posso manifestamente conoscere que tendeno ad alongare et tardare in Lombardia per altri

(1) Brunswick.

desegni, lassano et sono per lassare questo exercito et reño ad beneficio de natura, et il prefato Antonio de Leyva lo mostra apertamente perque un de mei messi mandata posta per solicitarlo ha retenuto circa un messe sensa rimandarlo e darmi riposta et sensa lassarlo andare al ditto duca de Bransbrich *(sic)* ad exequire aquello que yo le haveva mandato finque no ne pasa a luy et finque luy se sontano in Bergamasco con dicto duca, et de certo questa sua resolutione et tardita non solamente fa perdare lo animo a questo exercito, ma anche fa titubare tuti quelli in Italia quali cominciavano ad extimare le cosse de Vestra Maesta, maxime il papa, il quale, si come si mostrava inclinato a la parte de Vestra Maesta, quando senti che il dicto socorso vineva in qua et sopra tale opinione havea despachate il generale deli frati Minore a Vestra Maesta, cossi adesso vedendo dicto socorso non venira in qua et divertrischa le cose de Lombardia, e ritornato addubitare et credere poco de la prosperita de Vestra Maesta et aderirse a la parte francesa, et essendo estato detenuto Sigismundo de Ferrara et conducto a Braxemo per la gente del abbate de Farfa, il quale veniva ad me mandato del dicto ducha de Bransbrich, non me ha facto alguna demostracione, et el homo nostro esta appresso del papa da parte Vestra Maesta me avisa haver visto le littere del ducha de Bransbricq, quale portava dicto Sigismundo, per lequale fra le altre cose me escrivea qu'erano necessario cento milia ducati per poter venire con lo exercito ad socorso di questo reyno et que yo le voliesse proveder deli cambi de Vestra Maesta, ma quella po pensare se yo he el modo et de que manera vanno la cosa del dicto socorso et quello que de luy se po pensare, et poy venendo ad me un altre borgonyon, mandato del dicto duca, con le dicte littere de XII del passato, he stato retento in Roma per XX jorñi et vituperatamente tractato et maltenuto per le ministro de Sanct Francisco et nondimeno non se ne he resentita, et se conoce manifestamente que s'il socorso non viene, Soa Santita ne tenera pro perduti et se declarara francese. Ho voluto fare intendere il tuto a Vestra Maesta, acio se vegni non, non diferire piu in mandare il dicto socorso de Spaña, con il quale se concervara la reputacione tuta et lo exercito et li stati, et non voglio fare fondamento in li Alemani. Poi que vede quando sia inserta la venuta loro et quanto

poco si possiderare eli facti loro, yo non mancaro gia de solicitar, como he facto in fino adesso et vaglia su piacer a Diu, et parimente non mancaro in fare durare piu a la longa sera possible il pane; per queste non porque ho he may poco atero si restata que pane et poco altro si por espectare et non essendo del dinari como non se sense dubio il periculo grande, nondimeno si fara sopra il possibile et quando yo havero posto tuta la diligencia et scorso ogni periculo et exposta la propria vita pro substenere la obsidione, remittrio il resto a Dio et a Vestra Maesta et me tenero por escusato de omni successo que accaderra, perque de certo non viniendo il socorso de Vestra Maesta, yo tengo por cierto que lo exercito et il regno andaramo in total ruyna sensa remedio.

Supplico a Vestra Maesta que si degni intendere in la practica de Andria Doria et abracarla molto et reclamente con expedir la piu presto, perque conducendole a suo servicio non he dubio che Vestra Maesta non resti il tuto superiore in mare, dalqual seguira anche facilmente la superiorita de la terra, e cosi le cose de Vestra Maesta si resolverano secondo il desiderio suio, supplicandola se degne farme avisato de la resolucione che in questo caso specialmente pigliara, et Nostro Señor Dio guarde la sacratissima cesarea et molto catholica persona de Vestra Maesta, con augmento de majori regni. De Napoli, a xv de julio 1528.

Postdatum. Supplico a Vestra Maesta que de nove por molte vie voglie ordenare et scribere caldamente et al señor Anthonio de Leyva et al duque de Bransbrich que non voglano retardare el dicho exercito in Lombardia in altro loco et inpresa, ma mandarlo subito ad socorrere questo exercito et regno, poi che fin aquesta hora non anno voluto dare orechie a la littere mie et questo per piu homini glio mandati et ire et scripto del manifesto periculo nel quale me trovamo et tuti qua de precipitare et de perderse il tuto sensa alcuna redemcione.

Io son stato male da quindeci giorni in circa et non piu presto da doi giorni in qua la febre quale e stata continua me tra lassato et sto aliquanto debile; pur spero in N. S. Dio che presto saro reducto a la mia solita convalescentia et potro travagliare in li serviri a Vestra Maesta con mia persona come ho fata per il passato.

Questa se ha da cachiare con la cifra del secretario Gionn. Perez che tiene con Vestra Maesta.

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original avec chiffre et déchiffrement.)

116.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

19 juillet 1528.

Mon cousin, depuis le despeche de Balanson conclud, j'ay reçeu voz lettres du XIIIIe de juing par duplites *(sic)* et par icelles entendu le succez des affaires et la diligence qu'avez mis a la conservacion de la cité de Naples et entretenement de mon armee, dont vous sçay bon grey et ay eu grand plesir de la bonne union des Allemans, Espaignols et autres gens de guerre. Et pour ce que par ledit despeche de Balanson entendrez la provision que j'ay fait et que j'espere promptement faire pour vous seccourir, comme desirez, de gens, argent et vivres, ne vous en feray presentement autre redicte, fors que je vous prie bien affectueusement vouloir continuer comme avez bien commancé a conserver lesdictes armee et cité, car de ce deppend la conservacion du royaume et recouvrement de ce qu'est perdu. Je ne fais doubte, selon les nouvelles que l'on m'a escript de Gayte du XXIIIIe de juing, que le seccours soit desja arryvé pour vous mectre hors de peyne et les ennemys en necessité.

J'ay eu a grand plesir ce que m'escripvez de Andrea Dorya et du despeche que avez sur ce fait par Vauvvry, car c'est la chose que plus desire et dois plus desirer pour rompre les emprinses de mes ennemys et dyminuer leurs forces de la mer, que je puisse attirer a mon service ledit André Doria avec ses galerres et par son moyen recouvrer l'escadre de Gennes et pour me servir aussi de leurs galleres, carraynes et autres navyeres sans lesquelles mal pourroyt faire armee si puissante qu'est si superieure a celle des ennemys, et, a cest effect et pour assister ledit Vaulry en la practique dudit Andrea Dorya, je despeche presentement ung

genevoys, mon serviteur, duquel Balançon vous dira le nom, avec lettres audit Vaulry et aussi escriptz a luy, a Anthoine de Leyva, pour ce qu'il est prouchain, afin que pour delay la chose ne demeure a conclure si vient au point, afin aussi que, par tous moyens possibles, ilz tachent de attirer a mon service ledit Andrea Doria, quoy qui me doye couster, car je n'y veulx riens espargner, veu ce que l'empourte le mesmes en ceste conjoncture. Je leur escriptz et ay ordonné audit genevoys qu'ilz vous addressent ordinairement leur besongne, et vous les pourrez pareillement advertir de vostre costé de ce que pourrez entendre servir a la matiere, car ledit genevoys est homme d'esperit et peut entrer en Gennes sans souspeçon quelconque, ayant amytié et conversation avec ledit Doria pour pouvoir savoir entendre de practiquer toutes choses secretement et adviser vous et les autres qui aront actoritee [en] ceste matiere, ensemble toutes nouvelles qu'il pourra savoir tant du costé de France que d'ailleurs, et bien vous pourrez fier de luy.

En oultre, le cardinal Colona, par lettres qu'il escript a son homme estant en ceste court, me fait entendre comme la fille de Vaspasien *(sic)* Colona, avec assistance de gens de guerre et avec le cry de France de croix blanche françoise par practiques de Loys de Gonzague (1), avec lequel elle pretend se maryer par faveur du pape et des Ursins et mesmes de l'abbé de Farfar (2), avoit esté levee de Paliano, lieu dudit Vespasien, et conduicte a Civita Castellana, qu'est du pape, a intension de faire illecques le mariaige de ladicte fille avec ledit Loys de Gonzague, sans sur ce actendre ma volunté et consentement, sans lequel, selon les loix du royaulme, ne peullent parfaire ledit mariaige que ladicte fille n'encoure la peyne de perdre les biens que le pere tient audit royaulme, et mesmes que don Ugo de Montcade, en son vivant, selon le trahyn acoustumé et selon les loix dudit royaulme, luy avoit ordonné et mandé se retirer en icelluy royaulme et non proceder a aucung mariaige sans mondit consentement et que, ayant elle fait le contraire et prins assistance de mes ennemys,

(1) Duc de Traietto.
(2) Napoléon Orsini, abbé de Farfa.

se pretend avoir encouru la peyne de rebellion et de privacion et de confiscacion de tous les biens et estatz qu'elle tenoit audit royaume, et, a cest effect, ledit cardinal demande que je luy vuille donner ledit estat de tout ce que ledit Vaspasien tenoit pour distribuer entre ses neveus, afin que lesdits biens ne sortissent de la maison de Colonnes, et moyennant ce il dit qu'il layce les six mille ducas que je luy ay cedees sur les traictes dudit royaume, combien qu'il ne laisse de demander encoires autres choses. Sur quoy luy fais une responce gracieuse et pleyne de bonnes parolles, disant que jusques a ce que par justice soit declaré lesdits biens et estatz estre devoluz a la court et devoir estre confisquez, ne pourroye bonnement disposer d'iceulx, mais après la declaracion faite en ce ou autres biens des rebelles auroys luy et sesdits neveurs pour respondanz, et leur feray telle mercede que maintenant auront cause de se presenter, mais je n'entendz disposer de biens quelxconques desdits rebelles que premiers ne soit tout le royaulme reduit a mon obeissance et declaré par justice tous ceulx qui devront estre tenuz pour rebelles et leurs biens devoir estre confisquez et appliquez a la coronne, et ce fait et saichant la qualité et valeur desdits biens et les personnes que auront bien servy et que meriteront mercedes lors en faice la distribucion selon les merites d'ung chascun. Et pour ce que l'on me baille certain advis de l'ordre que j'auroye de tenir tant en la reduction desdits biens des rebelles que en la conservacion et distribucion d'icelx, il me semble convenable de le vous envoyer avec cestes, affin que, le tout bien consideré et practiqué, si vous semble estre bon de garder ledit ordre qu'il me semble estre convenable et proffitable, vous en pourrez ainsi user et pourveoir que tous les biens des rebelles soient par personnes bien feables et d'entendement prins par nostre chambre et court et recuilliz tous les fruictz jusques a ce que ladicte distribucion en soit faite, pour laquelle plus sehurement faire me pourrez, apprès que le temps sera escheue, envoyer la informacion entiere de toutes les choses que seront vaquees et devolues a la court par lesdits rebelles, ensemble la valeur et qualité des pieces et aussi les noms et qualitez des personnes auxquelles vous semblera que je doye donner en tout ou en partie, moyennant vostre advis, de la som-

me et quantité de revenu que devrez accourder a ung chascung d'iceulx. Et si vous sembloit que la dilacion de declarer la mercede que j'entends faire a ceulx que leur merite les deust faire perdre le bon vouloir qu'ilz ont en mon service, en ce cas ce pourroit leur declarer la somme de lá rente annuelle que leur vouldroye bailler sur lesdictes lettres des rebelles, leur en baillent les cauthelles necessaires sans speciffier les biens sur lesquelx lesdictes rentes se bailleroient, car il est a croyre que avec telle declaracion et promesses et certaineté de leur rente et recompense ilz pourroient mielx a leur contentement atendre la liquidacion et extimacion desdits biens confisquez, et la distribucion d'iceulx s'en feroit plus raisonnablement selon qu'est plus amplement declaré et contenu audit advis.

Le sieur Ferrande de Gonzaga a demandé aucunes choses sur lesquelles ay fait responce a son memorial, especialment quant a la confirmacion qu'il demandoit de la capitanie de chevaulx ligiers que vous lui avez baillé en mon nom, laquelle ne luy ay voulsu confirmer, disant qu'il n'avoit mestier de confirmacion, puisque vous en mon nom, comme capitaine general, luy aviez baillié et que durant vostre administracion ne luy soit fait nouvelleté, et ce a esté respondu, tant pour auctorizer vostre charge que aussi pour ce que le conte de Potence (1) avoit de ce privilege; quant aux chevaulx ligiers dudit royaulme, lequel est confirmé de moy, ne puis bonnement enfreindre. Il m'a aussi demandé une des capitanies ordinaires de ce royaume a present vacquant ou lieu de celle qu'il avoit par privillege pour l'entretenement des gens d'armes de l'Estat de Millan. Et pour ce que m'avez escript qu'il a si bien servy et sert, me semble convenable luy accourder ceste requeste et que, ou lieu de sadicte compaignie des cent hommes d'armes contenuz en sondit privillege et s'en depourter entierement, qu'il ait la compaignie de don Ugo, qu'estoit des ordonnances, et ainsi l'en pourriez mettre en possession.

Au surplus, Ascanio Colonna, avant qu'il fust prins, nous avoit fait supplier luy vouloir bailler les cinq mille ducas annuelz que

(1) Marc-Antoine de Guevara.

Vespasian Colona tenoit consignez sur les payemens fiscalx de ses terres pour l'entretien de IIII^{xx} chevaulx ligiers. Et pour ce que ledit Ascanio tient autre telle charge, oultre l'office de condestable et outre la compagnie ordinaire de gens d'armes, et qu'est bon luy estre baillé ce qu'il demande, il est en plus grant entretenement que n'est l'estat de viceroy. Je luy ay fait respondre a sa requeste que pour la consequence ne luy pouvoyr complaire en ce qu'il demandoit, mais que ayant respect a ses services et aux domages qu'il a souffert, il seroit gratiffié en autre chose, mesmes en la distribution des biens des rebelles, de sorte qu'il auroit cause de soy contenter.

Mais pour ce que aucuns dient que seroit bien de consommer lesdits VI^{m} ducas, qu'ilz retournassent en nostre court, et autres dient que pour pourveoir aucuns de ceulx qui ont bien servy, se pourroit avec ladicte somme de six mille ducas dresser autre compagnie de gens d'armes, m'a semblé de vous en advertir premiers afin que m'envoyez sur ce vostre advis soit de les consomer ou dresser ladicte nouvelle compaignie de gens d'armes. Et si vous estes d'advis que l'on face nouvelle compaignie, vous me pourrez advertir a qui vous semblera se devoir bailler ladicte companie *(sic)* et pareillement ce que vous semblera se devoir disposer de la compaignie de gens d'armes que avoit ledit Vespasien et si l'on la devra laisser au neveur du cardinal Colona, auquel don Ugo l'avoit encommandee.

Et est bien que vous saichez que Julius de Capua (1), qui nous a bien servy en ceste guerre d'Italie, comme lieutenant du feu duc de Termoly (2), tient promesse de moy de le faire pourveoir d'une capitanie et cependant prend cinq cens ducas de gaiges. Aussi le prince de Besignen (3) pretend expectative d'une compagnie, et combien que les expectatives soient revoquees par la pragmatique, toutes fois selon la qualité des services qu'il pourroit avoir fait ou fera en ceste conjoncture, se devroit avoir respect a luy gratiffier. Et ayant vous escript pour bailler une desdictes capi-

(1) Capitaine de gens d'armes.
(2) Tremoli.
(3) Prince de Bisignano.

tanies au prince de Melfe et autre au prince de Salarno (1), ayant entendu que ledit prince de Melfe s'est appoincté avec les François et reprins les armes en leur faveur et ne sçay comme depuis ledit prince de Salerno se soit pourté, ny aussi s'il y a autre compagnie vacque, m'a semblé de vous remectre cest affaire afin que bien informé encommandez soubz mon bon plesir les compaignies que sont vaques aux personnes que vous sembleront mielx le meriter et dont pourroys estre mielx serviz et m'en advertissez pour en ordonner en partie.

Quant a ceulx que me recommandez par voz lettres particulieres, je vous requereray d'en faire le mielx que sera possible et de les traiter chascun selon sa qualité et merite.

J'escripz au viceroy de Cecille (2) que vous l'advertirez ordinairement de voz nouvelles et des projects du pape, afin qu'il sache mielx comment se gouverner audit royaume et mesmes en la distribucion des bledz. Et aussi luy escriptz qu'il tienne les galleres a poinct pour en faire ce que vous luy ordonnerez, et se pourroient aussi bien mettre en ordre celles que sont en la terrasane d'icelle cité; j'en auroye grand plesir, combien que a ceste heure en est mal la saison pour les respectz que entendrez dudit Balenson. Et pour s'en pouvoir servir avec celles que se dressent en Cathalogne, ausquelles se donne la plus grande haste qu'il est possible pour les armer, que pourrez estre mielx informé par ledit Balenson, vous ferez en tout et partout ce que verrez estre pour le mieulx et pour mon service, que je me confie entierement a vous, etc. Escript en Monson, le XIXe de juillet anno XXVIII.

Pour ce que Jehan d'Urbina nous a fait supplier luy bailler la chastellenye de Lovo que tenoit don Ugo et que en vouldrions bien pourvoir a son contentement, ou d'icelle ou d'autre que soit vacante, et que entendons que la chastellenye de Trane (3), que par le feu viceroy avoit esté encommandee au commandeur Ycart (4) avant qu'il eust de nous confirmacion d'icelle, a esté

(1) Fernand de San Severino.
(2) Henri de Cardone.
(3) Trani.
(4) Antoine de Hijar ou Ixar.

perdue en ses mains et rendue aux François, et ainsi les deux sont en nostre disposicion, et si ledit Jehan d'Urbina se contentoit aussi bien de celle de Trane comme de celle de Lovo, nous vouldrions bien pourveoir l'ung des heritiers de feu don Ugo de l'autre, puis qu'elle est vacque par son trespas, toutes fois avons pensé de remettre a vous que sachez la volunté et desir dudit Jehan d'Urbina, a laquelle des deux il sera plus incliné et que icelle luy enchargerez de ma part avec le serement et plein hommaige en tel cas accoustumé, et m'advertissez de son election tant pour luy faire despecher son previlege de celle qu'il choisira que pour pourveoir de l'autre a l'ung desdits heritiers dudit feu don Ugo, lequel nous semblera plus convenable.

Oultre ce, l'on nous a fait grande instance de plusieurs coustez de disposer de l'office et tribut des Juifz, lequel a dernierement vaqué par le trespas de Cesar Feramosce, ce qu'avons differé pourveoir, pour le desir qu'avons de chasser lesdits Juifz dudit royaume, et pour ce que aucuns nous disent que c'est proffit de les entretenir, tant pour evitter que les chrestiens ne exercent les usures comme eulx font que aussi pour le proffit que la court en peut avoir, avons conclud de remettre a vous que vous informez deuement de ce que vous semblera plus convenable ou d'entretenir lesdits Juifz, moyennant le tribut qu'ilz payent, ou de les en chasser du tout. Et si vous estes d'advis que l'on les doye entretenir, seroit mieulx appliquer ledit tribut au proffit de nostre court pour ayder aux frais d'icelle que de le bailler a autruy.

L'on nous avoit supplié de pourveoir l'office de president de la Sommaire qu'estoit vacquant, et entre autre nous supplioit ledit cardinal Colona, et pour ce que avons entendu par aucuns autres de ladicte Sommaire s'en sont passez aux ennemys et prins les tiltres de monsieur de Lautrecht, luy baillant tous les advis prejudiciables a nostre service et tyrant dehors les escriptures desdictes chambres, avons pensé estre plus convenable de suspendre la provision desdits offices de la Sommaire jusques a ce que par vous, avec informacion du lieutenant de ladicte Sommaire, soyons entierement certiffiez des personnes de ladicte Sommaire que sont passez ausdits ennemys et des lieux que a present sont vacquans, ensemble des personnes que vous sembleront plus convenabl

et plus ydoynes pour radresser ladicte chambre de la Sommare a nostre service. En quoy vous prye vouloir, quant verrez le temps, bien penser et considerer et sur le tout nous envoyer vostre advis avec celluy dudit lieutenant, lequel avons tousjours trouvé nostre bon et loyal serviteur.

La princesse de Sulmona (1), vesve du feu viceroy vostre predecesseur, desire que aucuns de ses serviteurs soient pourveuz d'aucuns des offices qu'estoient a la disposicion dudit feu viceroy. Et pour ce que nous avons desja pourveu de ceulx que sont vacquez jusques yci et que vous tenez le pouvoir de luy gratiffier en ce que demeure a vostre disposicion, qu'est jusques a la valeur de cent ducas tant en salaire que emolumens, nous aurons plesir que a aucuns des principaulx serviteurs de ladicte vicereyne pour luy gratiffier, vuillez pourveoir et les avoir pour recommandez en ce que bonnement pourrez faire pour elle et que au surplus l'ayez en tous ses affaires pour recommandee. Donné comme dessus.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute.)

117.

Acte concernant la mainlevée des biens respectifs de Philibert et de Marie de Luxemburg pendant la trêve.

26 juillet 1528.

Comme sur le differend d'entre madame la duchesse douhairiere de Vendosmois et monseigneur le prince d'Oranges pour cause des fruictz et levees de leurs terres et seignories depuis le traicté de Maldril jusques a la conclusion de ceste presente tresve, ait esté par maistre Claude Dennet, licencié es loix, bailli de Ham, ou nom de madicte dame de Vendosme, pour la seurté de mondit seigneur le prince d'Oranges, promis bailler caution souffisante des deniers que par l'accord et ordonnance du Conseil de madame l'archiducesse d'Austriche regente, etc., et du sieur de la Hargerie pour le roy de France, ladicte dame de Vendosme est

(1) Françoise de Montbel.

tenue faire bons audit seigneur prince d'Oranges pour a ce satisfaire et fourny par ledit bailli de Ham pour ladicte dame, sa maistresse, messire Charles Carondelet, chevalier, seigneur de Potelles, s'est constitué plaige et caution desdiz deniers pour sur luy estre recouvrez ou cas que faulte y eust de la part de ladicte dame de Vendosme; et a ce s'est obligé et oblige luy et ses biens, pourveu toutes fois que l'ordonnance faicte par ledit Conseil sur la mainlevee des terres desdiz dame de Vendosme et prince d'Oranges sortisse son effect et en soient expediees lectres patentes d'une part et d'aultre; et moyennant ce messire Jehan de Marnix, chevalier, seigneur de Toulouze, tresourier et secretaire de madicte dame l'archiducesse, messire Guillaume des Berres, secretaire de l'empereur, et Ymbert Bellend, chastellain d'Oranges, pour et ou nom dudit seigneur prince, ont consentu et accordé que madicte dame de Vendosme leve et face lever, quand bon luy semblera, les fruictz et deniers de ses terres d'Artois et de la succession des feu seigneur et dame de Ravestain (1) escheuz jusques a la conclusion de ladicte tresve, et luy soient ou a ses commis delivrez par les recepveurs desdictes terres.

Faict a Malines, le xxvi[e] jour de juillet, l'an xv[c] xxviii. Ainsi signé: C. Carondelet, C. Dennet. Et par coppie a l'original: Des Barres.

Par coppie sur ladicte coppie: N. Loyseal.

(Archives du Doubs, E 1320; communication de M. Léon Gauthier, archiviste aux Archives nationales.)

118.

Acte se rapportant à la même affaire.

28 juillet 1528.

Comme par le traicté de tresves nagueres fait, accordé et conclud entre les roys de France et d'Angleterre et madame l'archiduchesse d'Austrice pour l'empereur et les pays de Sa Magesté, dont elle a le gouvernement, soit entre aultres choses dit, traicté et capitulé que madame la duchesse douaire *(sic)* de Vendosmois

(1) Adolphe (?) de Clèves.

jouyra durant ladicte tresve des biens que luy sont succedez esdiz pays de l'empereur par les deceps des feuz seigneur et dame de Ravestain, a condition que messire Philibert de Chalon, prince d'Oranges, jouysse de ceulx qu'il a en et soubz l'obeissance dudit seigneur roy de France,

Pour l'effect d'icelluy article, a esté par le seigneur de la Hargerie, pour ledit seigneur roy de France, et le Conseil de madicte dame archiduchesse accordé et convenu en la maniere suyvant:

Assavoir que ledit seigneur de la Hargerie, a la dilligence et poursuytte de madicte dame duchesse douairiere de Vendosmois, fera avoir a monseigneur le prince d'Oranges desaisissement et mainlevee de sadicte principaulté d'Oranges et de toutes et chascunes les aultres... terres et seignories, rentes, revenuz et biens qu'il a en et soubz l'obeissance dudit seigneur roy de France, tant en Bretaigne, Daulphiné que ailleurs, a la forme de ladicte tresve et luy en fera ou a ses procureurs et commis delivrer lettres patentes dudit seigneur roy très chrestien despechees en bonne, seure et ample forme pour par icelluy seigneur prince d'Oranges jouyr de sesdictes terres durant ladicte tresve, ensuite des fruyz d'icelles escheuz depuiz la publication du traicté de Madril jusques au jour d'icelle tresve plainement et paisiblement, ainsy qu'il faisoit auparavant les guerres d'entre l'empereur et ledit seigneur roy de France.

Et si aucune chose desdiz fruyz escheuz jusques au jour de la conclusion de ladicte tresve se treuve avoir esté donné par ledit roy de France et levé par cui que ce soit, icelle dame de Vendosmois sera tenue le faire bon audit seigneur prince d'Oranges et entierement l'en rembourser ou faire rembourser dedans ung moiz après que les lectres du don dudit seigneur roy de France et recepissez desdiz deniers reçeuz luy auront esté delivrez de la part dudit seigneur prince d'Oranges ou que par certiffication auctenticque luy en sera apparu.

Et en baillant lesdictes lectres de patentes de mainlevee et desaisissement dudit seigneur roy très chrestien audit seigneur prince d'Oranges ou a ses procureurs et commis en la forme et maniere que dit est, icelluy seigneur prince d'Oranges fera quant

et quant avoir et delivrer semblables lectres patentes do l'empereur a madicte dame de Vendosme pour jouyr des biens que luy sont advenuz et escheuz esdiz pays de l'empereur par lesdiz deceps d'iceulx feuz seigneur et dame de Ravestain, fruictz et levees d'iceulx depuis le trespas dudit feu seigneur de Ravestain et des conté de Sainct Pol, terre d'Oysi et aultres terres d'Artois arrestees a la requeste dudit seigneur prince d'Oranges et des fruictz escheuz depuis le traicté de Madril.

Ainsi accordé et conclud entre les dessusdiz, le XXVIII[e] de juillet XV[c] XXVIII, ainsi signé: François de Raisse, Des Barres et C. Dennet.—Et par coppie collationnee a l'original: Des Barres.

Par coppie sur ladicte coppie: N. Loyseal.

(Archives du Doubs, E 1390. Copie par M. Léon Gauthier.)

119.

Lettre de Philibert à Muscetula, ambassadeur de Charles-Quint auprès du pape.

22 août 1528.

Molto magnifico signor. Gia sapeti quanta fidelta ha sempre mostrato verso la cesarea Maesta la republica de Sena et per che Soa Maesta ha sempre mandato che si tenga conte et protettione de quella republica non altrimente che delli suoi Stati propii. Perho m' e parso de avisarvi accio che in tutte le occorrentie soe habbiate ad tenire conte dessa et favorirla come conviene e sua promtta et inmutabile volontà, et massimamente gli ricordamo che in le cose de conte de Pitigliano (1), dove sentirà trattare alcuna cosa contra detta republica, voglia tenere il conte dessa, sappendo quanto se e dimostrato continuamente aperto nemico il conte de Soa Maesta, et in questo oltre fareti cosa grata alla predetta Maesta et noi ancora ricevaremo gran piacere d'ogni comodità riportarano con il mezo et industria vostra. N. S. Dio

(1) Louis Orsini.

guardi la molto magnifica persona vostra como desiati. In Napoli, alli XXII de agosto 1528.

Alli honori et comodi vostri parato, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne. Lettres à des particuliers, famille Muscetula.)

120.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

27 août 1528.

Mon cousin, ensuyvant ce que m'avez escript et que par lectres de Ascanio Colonna et du marquis Delguasto j'ay entendu touchant l'affaire du cappitaine Andrey Doria, j'ay ratiffié les articles de son appoinctement avec moy, desquelz articles je vous envoye coppie (1) avec cestes, et par iceulx verrez et entendrez amplement le tout de ce que concernent ledit affaire. J'ay fait bailler en argent comptant a Erasme Doria (2), neveuz dudit cappitaine, la somme de xx^{m} huit cent ducas qu'il emporte avec luy pour la paye de son traictement pour les premiers quatre mois, juillet, aout, septembre et octobre, et pour la reste que lui doit estre avancee au commencement de chacun deux mois ensuivant, je l'ay fait assigner pour la recevoir en Barcelonne ou Valence, ainsi que ledit Erasme l'a desiré, et se fera ledit paiement en ducas, encoires qu'il me soit dit qu'en escuz, et si ledit cappitaine Andrey Doria ne se contante de ladicte assignation, je la feray bailler ici et le feray asseurer dudit payement de sorte que ce soit a son contantement. J'ay fet delyvrer audit Erasme mes lettres patentes du tiltre de mon capitaine general en la mer Mediterannee et Adriatique pour ledit Andrey Doria, comme l'avoit feu don Ugo de Moncade. Je lui ay aussi fet delivrer les lettres pour la traicte de x^{m} salmes de blez en Secille selon le contenu desdits articles, et je escripts presentement a mon viceroy dudit Secille qu'il face a toute dilligence mettre en ordre les six galleres qu'il a celle part et qu'elles se voysent joindre avec

(1) Cette copie n'est pas jointe à la lettre.

(2) Abbé de Nero.

celles dudit Andrey Doria pour avoir tant plus de force a vous faire quelque bon service contre les ennemiz, et je suis après pour envoyer celles de Castille et aussi aulcunes de Barcellonne, qui seront au moins au nombre de neuf, pour le semblable effect et les joindre toutes ensemble soubz la charge dudit Andrey Doria, cappitaine general. Reste maintenant sur lesdits articles que vous luy fectes bailler quelque port et place en mon royaulme de Naples pour sa demeure et de sesdictes galleres et que quant il aura affere des gens davantaige pour mectre en icelles, que les luy fectes bailler a mes despens, conforme au contenu esdits articles, ensuyvant lesquelz vous prie d'ainsi le faire, comme ne fais doubte ferez et sçaurez bien l'ordonner, et, s'il est possible mectre sus quelques galleres audit Naples, pour joindre avec le nombre dessus dit, ce seroit bonne euvre dont se pourroit ensuyr grand fruict, et me tiens pour certain que, congnoissant l'avantage que c'est d'estre puissant en la mer, vous en ferez tout co que pourrez.

Mon cousin, je vous mercye la payne et bonne dilligence que avez prins pour dresser et conclure cest appoinctement dudit capittayne Andrey Doria. Je le tiens homme veritable et de bon service et ne fais doubte qu'il face moins, mais davantage, pour mondit service, qu'il a fet pour les maistres qu'il a eu cydevant. Aussi j'ay envye de le myeulx traicter qu'ilz n'ont fait, et, pour commancer et luy donner a congnoistre et a ses neveurs qu'ilz n'ont affaire a prince ingrat, j'ay dit audit Erasme que mon intencion est donner audit cappitaine Andrey, son oncle, ung estat de marquis audit royaulme de Naples selon que vous adviserez, ayant achevé l'affere que avez entre les mains, que lors en veulx user par vostre conseil. Semblablement vouldryons bailler quelque estat audit royaume au conte Philipin Doria, lequel, me semble, est personnage pour bien le meriter en mon service, et dès maintenant ay retenu ledit conte Philipin en estat de mon conseiller et chambellan, compté de ses gages par les escroes de mon hostel, et, en oultre ce, une pension de mil ducas par an sur les traictes dudit Naples. Ledit Erasme Doria je l'ay retenu gentilhomme de ma maison. Aussi ay je Christoforain Doria aussi compté par les escroes et a chacun d'eulx les ay donné v^{c} ducas de pension pry sur lesdits traictes de Naples. L

dit Erasme a fait son serment es mains de mon cousyn et grand chanbellan le conte de Nassau, marquis de Zenette, et lesdits conte Philipin et Christhoforain le doivent faire vers vous, ainsi ledit Andrey Doria de son estat de mon cappitaine general de la mer, quant l'opportunité s'adonnera qu'ilz se trouveront vers vous, car j'ay prins telle confidence et bon vouloir envers eulx qu'il n'y a point de haste a leurdit serment, et ne vous en escriptz synon, pour ce que bien sçavez, c'est la costume d'ainsi le faire, et aussi afin que soyez adverty de tout, et ne sera le dernier bien que j'entendy fere audit Andrey Doria, a ses neveurs, parens et amys, car je panse qu'ilz me feront tant des bons services qu'ilz me acroisteront de jour en jour la bonne volunté que j'ay envers eulx.

J'ay fait fere a Barcellonne quelque bannieres pour mectre aux galleres dudit cappitaine Andrieu, comme par ledit Erasme Doria pourrez entendre, et pour ce que maintenant se partira Balanson pour aller devers vous avec ses depesches, car il estoit desja actendant a Barcelonne quant ledit Erasme y arryva, je ne vous feray redictes de sesdictes despesches. Mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa garde. Donné en Madril, le xxvii d'aoust xv^c xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 4; copie de la fin du xviiie siècle.)

121.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

28 août 1528.

Mon cousin, j'ay reçeu voz lectres tant par ce porteur Rodrigo Davalos comme aussi par le courrier que depuis m'avez envoyé, et fais faire toute la dilligence possible pour vous envoyer secours de mer, comme plus au long entendrez par la despesche que j'ay fait bailler a Balanson, qui est actendant a Barcelonne pour vous porter la certaineté de tous les affaires, afin qu'il ne demeure riens que n'en soyez adverty, car j'entends bien la payne ou vous estes, que me griefve beaucop, mais j'espere que ledit Balanson

pourra estre aussi tost vers vous que sera ledit Davalos, porteur de cestes, et vostredit secours de mer ne tardera gueres après, comme plus au long vous dira cedit porteur Rodrigo Davalos, lequel m'a parlé de plusieurs affaires particulieres pour aulcuns barons nappolitains, selon que par luy entendrez. Je suis en intencion les bien traicter et recompenser selon les merites et services et par vostre bon advis et conseil, de maniere qu'ilz congnoistront n'avoir affaire a prince ingrat, et pour ce que j'entends vous envoyer Vaury bien tost après ledit Balanson, lesdictes affaires particulieres se pourront bien differer jusques lors, et cependant pourrez dire ausdits barons mon bon vouloir tel que dessus, en quoy ny a l'effect n'aura poinct de faulte, vous priant pour fin de ceste lettre tenir main que le differend que Andrey Doria, mon cappitaine general de mer, peut avoir avec monsieur de Monego (1) se remecte en mon arbitrage. J'envoie vers ledit sieur de Monego pour le semblable, afin qu'ilz soient en paix et bon accord en mon service, comme sçavez est convenable, et entendrez plus au long par ledit Davalos, lequel je vous recommande tant que faire se peult pour ce que l'ay trouvé bon serviteur et meriter que lui fectes quelque bon avancement en mon service. A tant, etc. [De Madrid, 28 août 1528.]

(Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n. 80, fol. 18; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

122.

«*Capitoli et conventioni fatte et firmate tra lo illustrissimo signor Philiberto de Chalon, principe de Orange et capitaneo generale de la caesarea Maesta in Italia per una parte et lo illustrissimo S. marchese de Saluzo, capitano generale del re christianissimo per l' altra parte.*»

30 août 1528.

In primis e convenuto et concordato che lo preditto S. marchese debia, subito firmata la presente capitulatione, consignare in pote-

(1) Augustin de Grimaldi, évêque de Grasse, archevêque d'Oristano et seigneur de Monaco.

re del illustrissimo signor principe o de cui Sua Excellenza ordinera, la cita et castello de Aversa, che de presente tiene in nome del re christianissimo, insieme con tutte le artegliarie, munitione, victuaglie et altre robbe existente in epsa et nel preditto castello.

Item e convenuto et concordato che lo preditto S. marchese, come capitaneo generale ut supra et come persona signalata, et lo S. conte Guido Rangone, come persona de auctorita, restirio pregioni del preditto illustrissimo S. principe, ali quali Sua Excellenza promette ogni bon trattamento, fin tanto che starano a liberarsi, o per ordine del imperator n. S. o altremente.

Item e convenuto et concordato che li capitanei et tutte le gente de guerra che sono in la ditta cita, tanto da piedi come homini d'arme, arcieri, franchi arcieri et cavalli legieri, et tanto italiani come francesi, lanzchnechi, svizari et altri soldati de qual si voglia natione existenti in ditta cita al servitio regio, debiano lassare et consignare in potere de lo preditto S. principe tutte le bandere, insigne et guidoni et ancho tutte le arme, cavalli et robbe de qual si voglia sorte et qualita sieno, excepto perho che lo preditto illustrissimo signor principe se contenta che tutti li capitanei, locotenenti et alferi de gente d' arme, arcieri et de cavalli legieri possano portare con loro tre cavalcature, le quale hano da essere cortaldi, roncini et mule, come meglio a loro parera, et etiam che ogni capitaneo, locotenente et alfiere de infanteria possano portare un cortaldo, roncino o mula ut supra, et questo se intenda pro caduno de epsi capitanei, locotenenti et alferi, et etiam che caduno homo d'arme, arciero et cavallo legiero possi portare o un roncino o un cortaldo o una mula, come meglio li parera.

Item e convenuto et concordato fra li preditti signori che tutte le gente de guerra italiani non habiano da servir per sei mesi proxime futuri ne al re de Fransia, ne a la lega, ne a qual se voglia altro principe contra lo imperator n. S., cioe quelle che sono in ditta cita, ma che habiano de andare a casa sua overo in altro loco dovi li parera, purche non servino contra Sua caesarea Maesta, come de sopra, et che tutti li Francesi, Guasconi, lanzchinechi, Svizeri et tutti li altri soldati et gente de guerra et etiam capitanei, locotenenti et alferi, tanto da piedi come de cavallo

existenti in ditta citta, vadino a le case loro, senza altramente fare testa ne firmarsi in loco alcuno.

Item e convenuto et concordato, et cossi lo preditto S. marchese lo promette de fare, dare et effectualmente consignare al preditto illustrissimo S. principe o a cui Sua Excellenza ordinera, tutte le cita, terre, castelle, loci et fortelese tanto de Apruzo, Calabria, terra de Lavoro et Puglia quanto de tutte le provintie del regno de Napoli quali se troveno in potere de le gente del re christianissimo et ancho quelle de Venetiani et de qualcunche altre de la lega, prometteno el preditto S. marchese fare liberare et reintegrare tutto lo ditto regno a la caesarea Maesta o a lo preditto S. principe in suo nome o de cui Sua Excellenza ordinera, incontinente a tutta sua possanza acossi come era quando monsignor de Lautrech vene a la invasione de questo regno, et che li soldati che serano in tutte le ditte provintie se intenda che habiano da fare tutto quello che fano li sopraditti capitanei et soldati et e converso che possino goldere de le grazie che goldeno li soldati exhistenti in ditta cita de Aversa. Et e converso lo preditto illustrissimo signor principe promette de farli acompagnare salvi et securi da ogni violentia fino a le confine del regno et dalla avanti Sua Excellenza non sia obligata ad altro sinon de salvare li cavalli del preditto S. marchese.

Li quali supraditti capitoli li preditti illustrissimi signori principe et marchese prometteno sopra de la fede loro attendere et observare et non con[tra]venire in modo alcuno, et a chiareza del vero li hano firmati de loro propria mano et sigilati de li loro soliti sigilli, fatti et firmati in lo felicissimo exercito caesareo ali 30 de augusto sopra de Aversa.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie contemporaine.)

123.

Lettre de la «balia» de Sienne à Philibert.

3 septembre 1528.

Illustrissimo domino Filiberto, principi de Orangia, ech, sic scriptum: Vedendo quanto a V. S. illustrissima et excellentissi-

ma le cose di questa republica sieno ad cura e protectione et quanto in ogni occurrentia dala medesima favorita per la molta divotione e fede incorruptibile che tiene a S. Maesta tervà fino ci fia pietra sopra pietra, la suppliciamo per essere al presente lo illustrissimo s[r] Andrea Doria conciliato con S. Maesta non li sia grave ritenuci Portherchole, et di questo ce ne farà immortal gratia. Saprà V. S. illustrissima et excellentissima in una conventione fra noi e il conte di Pitiliano, il molto magnifico s[re] Muscietola essersi operato molto officiosamente e con grande amoreoleza, pensando essere honore et commodo di questa republica a la quale porta tanta affectione che le occurrentie di essa non altrimenti attende e con summo studio procura che le di S. Maesta che per tanto le reputa, et veramente non sene inganna et per molte sue lodeoli opere e grati officii usati per questa città li haviamo da tenere non piccoli oblighi; li allegri et felici successi che di coteste bande per le cose cesaree si intendano ci porgano tanta contenteza che maggiore poche altre cose ce la potrieno dare quali desideriamo, habbiano ad succedare per suprema e cumulata satisfactione si di S. Maesta chome di suoi illustrissimi agenti et devotissimi de la medesima, che cosi piaccia a Dio concedarne gratia et V. S. illustrissima et excellentissima a la quale ci offeriamo e rachomandiamo feliciti et exalti chome desidera, ech.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres de la « balia », 1528.)

124.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

7 septembre 1528.

Sire, je vous suplie me pardonner sy je ne vous escrips bien au lonc, car je suys sy malade que je ne saroys mays. Loquyengyen et Rodrigo de Ripalde (1) vous saront bien informer de la glorieuse vitoyre quy a pleu a Dieu vous donner, et ausy le verrés par mes lestres escriptes en italien.

Sire, j'en prie Loquyengyen d'aler jusques vers Vostre Majesté

(1) Tous deux capitaines de l'armée impériale, le dernier gouverneur d'Ostie.

pour vous suplier de queque afere mien particulier; il est en vous d'effasser les pechés du temps passé sans se quy vous coute riens.

Sire, j'ay bayllé le marquisat d'Orie a Jean Durbin pour tant de bons servysses quy vous a fayt, remetant le tout a vostre bon vouloir. Je vous suplie, sire, le luy vouloir confirmer, car je vous asseure quy le merité.

Sire, je prie Nostre Seigneur quy vous donne bonne vie et longue. Escript a Naples, le VIIe de sestembre.

Vostre très humble et très obeissant sugé et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; autographe;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, vol. 80, fol. 15; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

125.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

9 septembre 1528.

Sacratissima et invictissima Maesta, etc.

Con la bona nova de la victoria havuta cqua con la gracia et mano de Dio contra li inimici de Vostra Maesta non me pare accompagnare alcuna de quelle cose passate precedente alla victoria, le quale haveriano potuto portare dispiacere alla mente de quella, ma solo per adesso li faro intendere il successo de epsa, et quantunche li mandi li capitanei lo dirigere gentilhom de Vostra Maesta et Rodorico de Ripalta, uno de li capitanei de la fanteria spagnola, quali ambi doi sono informatissimi et sono stati bona parte de ditta vittoria, nondimeno succintamente li voglio narrare il fatto come e accaduto et lo exito sequito, et nel resto me remetto al riporto loro.

Cessata la speranza del soccorso de Allamania de li quali fui certo al principio de augusto per littere de Antonio de Leyva de XVI de julio, et mancando la victoalia la quale non poteva durare piu che per li XXIIII de augusto in circa, anchora que restasse alcuna speranza in la venuta de Andrea Doria con sue galee, che per suo mezo potessi havere qualche intertenimento de victoalia

nondemeno delliberai de captare ogne occasione possibile de venire Allemani con li inimici senza disavantagio, cavandoli fuori del suo forte, per che conosceva tanta dispossitione et virtu in li capitanei et soldati de questo exercito, et li inimici essere tanto inviliti et mancati per infirmita et mortalita et per li damni continui receputi dali nostri che ogne volta se venesse alle mani con loro senza disavantagio del sito del loco onde se havesse ad combattere, teneva la vittoria per indubitata fide; [di]questo parera erano ancora li capitanei principali de questo exercito, pero essendo la gente de questo exercito assai manco ad numero de quello et extimata feci opera de giuntare me con la gente soperchia de Gaeta, che erano circa a mille fanti spagnoli, de quella haveva mandato Vostra Maesta con don Alonso Menrique (1), et anco le altre gente spagnole et italiane quali haveva fatte venire da Sicilia in Calabria per recuperare quella provintia, et cossi li sollicitai molto aczio che presto venessero, et anco sollicitai ditto Andrea Doria, poi che si era offerto de venire ad vittoaliarme senza aspectare la ratificatione de Vostra Maesta, che volesse venir presto. Justa volta ciaschiuno de li preditti ha havuto tanto impedimento che non e potuto venire ad tempo, et mentre si stava in expectatione de loro, non si e asteso ad altro sinon ad faticare li inimici, ad scorrere li paesi, ad rompere le vie per le quale solevano recivere le vittualie ad levarli ogne di epsa vittualia et rompere le scorte le quale loro facevano ad levarli l'acqua et in ministerli in necessitate de tutte le cose, de sorte che loro erano piu obsessi nel campo loro che non eramo stati noi in Napoli, et li lochi circonvicini se revultavano contra de loro et commenciavano ad ritornar ala devotione de Vestra Maesta et ad mandare vittoalia in Napoli et levarla ad loro et pur monsignor de Lautrech, fin che stesse in vita, non si mosse dalo allogiamento et fece alcune provisioni per moltiplicare gente italiana non solamente de li paesi circonvicini, ma anco delo Abruzo et de la Marca, Spoleto et terre de Romagna et con la liga de Ursini et del Renzo de Ceri (2) et alcuni altri partisani pretendeva perseverare nella obsedione et

(1) S'agit-il de l'archevêque de Séville de ce nom?

(2) Un des principaux chefs de la ligue. Son nom était Lorenzo Orsini de Ceri.

vincerne per fame, et con tal vana speranza venne ad morte alli xvii de augusto, et continuando li altri quali governavano lo exercito et maxime il marchese de Saluzo et Petro Navarra in tal desegno et non havendo io altro dubio sinon che li giongesse ditto soccorso in tutto o in parte et che in grossando loro se rendesse piu difficile la expugnatione, ali xxvii del ditto, pensai uno modo de cavarli fuora del forte overo de farli un gran danno et scorno. Tenevano fortificato uno monte sopra Napoli avante del suo campo grosso circa uno miglio, nel quale erano per presidio circa a ottocento fanti sotto tre colonnelli cioe don Petro de Biamonte, monsignor de Buria, guascone, et Marcantonio Cusano, milanese. Mandai molte volte ad reconoscere il loco, et quantunche reparato me confidai pero poterlo expugnare, et mandai il capitaneo Gioan de Urbino, quale e tanto virtuoso et tanto divoto ad Vostra Maesta che piu non sapiria desiderare, con alquante compagnie spagnole ad temptare si poteva attaccare qualche cominciamento con ditti colonelli et non trovando lui che si movesseno per uscire, ma solamento se miseno in ordine per difendere li repari, et intendendose che in quello loco non havevano pane ne vino ne altra vittoalia, anci che la notte precedente havevano mandato al campo grosso li bagagii loro con animo de condure via le artiglierie et de abandonare ditto monte et unirse con il campo grosso, feci circundare et ben guardare epso monte che non fosse in possanza loro de uscire senza combattere, et in mezo del camino tra il monte et il campo grosso locai le gente de lo exercito de sorte che, si quelli del campo grosso de inimici volevano soccorrerli, erano necessitati con suo grande disavantagio combattere con li nostri, et cossi avenne per che il giorno sequente, che fu ali xxviii, se meseno al quante bandere de le loro in camino alla volta de dicto monte et reincontrando li nostri furno rencolati et messi in fuga, et pero la sera medema li preditti tre colonnelli, quali non havevano che magnare ne che bevere et li mancava sino all' acqua, si reseno a discretione, salvate le persone, lassando adreto arme et cavalli, excepto che li colonelli et capitanei potessero portare cadauno sua spada, et in quello loco se guadagnorno molti pezi de soa artegliria. La nocte sequente, lo exercito grosso se levo dal solito allogiamento andando a la volta d

Aversa, quale e una citta otto miglia vicina de Napoli, et con tanta fretta et disordine che lassorno adrieto l'artigliarie et monitioni et infiniti bagagij et molti soldati infirmi et andavano come rotti. Et io li sequitai insiema non con molta gente et per camino roppi la retroguardia che erano de Svizzari et lanczechinech. In la quale restorno pregioni el conte Petro Navarro, el fratel del principe de Navarra et altre persone de qualche qualita. Il resto de lo exercito con la persona del ditto marchese de Saluzo et conte Guido Rangone se salvo in Aversa, dove subito si fece conducere l'artiglerie et, fatta alcuna batteria, loro parimente se reseno con capitoli assai honorevoli per Vestra Maesta. Secondo, il mio juditio, li quali le piacera vederli et io per observarli dal canto mio, ho fatto conducere li Francesi a Piczuolo et fatto salvo condotto ad tre barche che erano con l'armata sua aczio possino andare securi, et li Italiani et altre gente forestieri ho ordinato che sia accompagnata for del regno secondo la continentia de li capitoli; hora attendero ad extinguere tutte le reliquie de inimici et in Calabria ho mandato che quelle gente se firmeno sui, et quando li inimici ancora facciano testa, attendano a debellarli, sinon che vadano ad recuperare quella parte de la Puglia, quale forsi ancora resta in mano de inimici et in lo Apruezo, onde erano detto Renzo et molti fugitivi del regno, et come intendoli e andato il principe de Melphi con le genti quali teneva contra Gaeta avante la vittoria, ho ordinato levada Ascanio Colonna con quella gente; sara expediente tra tanto far allogiare fuora de Napoli lo exercito al meglio se potra, acio stia con minore danno del regno che sera possibile, et acio che se intertenga finche se potra pagare senza impedire che li mercati et citadini de Napoli venganno ad repatriar, per che mai venirebeno si lo exercito li allogiasse, et me sforzero per tutte le vie possibile caczare dinari per pagare la gente, potendo Vestra Maesta essere certa che faro sopra el possible per contentarla et me agiutero quanto sera possibile per sostenire lo exercito et per tenerlo prompto et disposto al servitio de Vestra Maesta, ben che non me confido poterlo fare senza che da Vestra Maesta sia adgiutato de una grossa summa de dinari oltra quella che intendo che manda per Balanson, la quale non e olta respecto al debito che se ha con questo exercito et ad quello



che conviene darli a mese per mese dovendose servire de epso come tengo per fermo sia bisogno. Pregola quanto posso, sia contenta provederme de qualche summa de dinari et credermi che con quanto io potro ne sapro travagliare dale bande de cqua non bastera contentare talmente lo exercito che faccia fattione ne hobedisca ne se attenga de amotinatione et vegliacearia, oltra che la magiore parte de li modi de havere dinari de cqua sono tanti longhi et tardi et incerti che non si potra contenere la gente fin al tempo che si possino recevere, et pero de novo supplico Vestra Maesta, poi che Dio le ha dato la vittoria, sia contenta provederli cossi gagliardamente et ad tempo che non se perdano li frutti de epsa come e fatto de le altre volte per falta de non havere pagata la gente in tempo et che tenga le cose de cqua per sue come che sono, et ne faccia quel conto che fa de li altri regni come che comple a suo regal servitio et a suo honore et reputatione, et perdoname Vestra Maesta se io excedo in qualche cosa, pero che la passata necessita et el dubio che ho che per la falta del denaro non se reducano le cose sue al medesmo termino, congionte a la fede et desiderio mio che ho del servitio de Vestra Maesta lo causano.

Sire, le cose de la guerra da questo canto se possono dire veramente extinte, perche quelle poco reliquie ditte de sopra credo seranno ad questa hora divise et disperse, overo in poco tempo se disperderanno, et le gallee de inimici se sono levate unitamente da cqua et andate a la volta de Poncza, la ove se hanno a dividere, le francese per andare in Marsilia et le venetiane per andare alla volta del mare Adriatico. Secondo se existima et io ho ordinato a dicto Andrea Doria che se sforzi invadere quella parte de loro la quale pensara piu commodamente potere expugnare, et lui promptamente e andato molto disposto ad fare lo effetto de sorte che et per terra et per mare questo regno sera in tutto libero, ma quanto al resto de Italia non creda Vestra Maesta che la guerra sia finita, per che gia in Lombardia e calato monsignor de San Polo, et circa il meczo de agosto era sopra il Po con dece milia fanti et quattro cento homini d'arme et expectava sei milia lanczechinech, et andava per giontar se con il duca de Urbino et gente de Venetiani et con le genti del duca Francesco Sforc

per quel che ho intenso et havevano stabilito de invadire il Stato de Milano et caczare Antonio de Leyva, et hora intesa la vittoria nostra cqua non so gia quello pensaranno de fare, ma assai se po considerare che con quella gente volranno fare alcuno effetto, che sera necessario ad operare questo exercito in servitio de Vestra Maesta per obviare a li conati loro, siano quali se voglia, et pero e forza tenire epso exercito talmente unito et parato che se li possa comandare et habea ad hobedire, per che questi potentati italiani et colligati contra Vestra Maesta hanno molta commodita de unire gente et instaurare exerciti con molta pretexta, et si ben patiscano iattura de qualche numero de genti come hanno fatto adesso, possono pero presto remetterse, ma quando lo exercito de Vestra Maesta una volta se dissolvesse sa quella come sarebe difficile remitterlo o con Alamani o con Spagnioli, de li quali ne l'una ne l' altra natione mai vengano ad tempo, et li Alemani quando pur vengano sono cossi instabili et vacilanti che non se po promettere de loro perseveranza, pero de novo la supplico se degni provederli con ogne celerita possibile.

In questa guerra molti de li servitori et soldati de Vestra Maesta li hanno talmente servito, con portare patientia de ogni necessita et con arriscare le proprie vite et non sinnare alcun contratto per il servitio de quella, et con tanta constantia et perseverantia che reputarebe a gran carico mio quando con tacere la verita fossi causa che da Vestra Maesta non fossero reconosciuti et remunerati secondo li suoi meriti. Et pero non solo sono astretto farme testimonio, ma anco supplicare ad quella se degni haverli per recommandati et dare tale ordine che si possano remunerar che sera non manco conveniente a la grandeza de l' animo de Vestra Maesta come a li meriti loro, et sera exempio in lo advenire ad ogni uno de desiderare la felicita soa, et de servirli de le proprie vite, poi che conoscano li servitii essere si ben collocati.

Tra li altri servitori de Vestra Maesta non posso tacere de don Ferrante de Gonczaga, lo quale in questa presente guerra ha tanto ben servito ad quella quanto servitore che habea in queste bande, non curando ne de fatiche ne de pericoli che sogliono accadere alla guerra de notte et de giorno, et e stato sempre ad soe despese con gran danno et jattura de le cose soe domestice. Desiderarei

et ne supplico humilmente, quanto piu posso, Vestra Maesta che quella li facessi grazia de li boni che tenia in questo regno il duca de Ariano et de quelle de Petro Stendardo, rebelli de Vestra Maesta, quale tutte due insieme per le molte dote de donne et altri debiti infiniti che nec sonno de sopra, per quanto sono informato, ascenderanno a la somma de sei in seste milia docati in circa de extrata lo anno, et sia certa Vestra Maesta che tel grazia sera tanto ben collocata quanto si la facesse ad qual se voglia altro suo servitore, et io lo recevero piu che si fossi in causa mia propria.

Hieronimo Morono, del quale piu volte ho scripto ad Soa Maesta, ha sempre perseverato in tutta questa guerra, al servitio de quella con tutta quella fede, amore et sincerita che da uno optimo et devotissimo servitore se potesse desiderare, et certifico Vestra Maesta che in questa obsidione et in tutti li altri lochi in li quali questo exercito si e retrovato, con sua solertia et industria ha fatto de molti signalati servitii, exercitando et havendo cura de lo offitio de consigliario generale del campo, in modo che certamente merita che Vestra Maesta lo reconosca per bon servitore aczio li cresca lo animo perseverare in tali boni servitii.

Il preditto non gode niente del suo de Lombardia et e gravato de molti figlioli senzo modo de intertenimento, si che supplico Vestra Maesta voglia farli grazia in questo regno sopra li boni de soi ribelli in sino a la somma de scuti dui milia de intrata lo anno, et la certifico che seranno molto ben collocati. In li giorni passati morse messer Lodovico de Montalto, regente la cancellaria in questo regno, et vacando tale offitio me parse molto convenire al servitio de Vestra Maesta locarlo in persona del ditto Morono. La supplico humilmente se degni confirmarlo in segno de bono animo et de bona volunta verso il preditto che tutto recevero in causa propria.

Vestra Maesta me perdonera si con la presente le do troppo fastidio, per che me pare che se convinga molto al servitio suo darli noticia de chi ben le ha servito. Loysio Ycarth, castellano de questo Castello novo, la ha fatta molto bene in subvenire a li bisogni de questo exercito in questa obsidione et e bon servitore et subdito de Vestra Maesta.

E bene ancore renfrescare a la memoria de Vestra Maesta li boni et continui servitii per tanti anni del secretario Bernardino Martirano, tanto adpresso il duca de Borbona, de felice memorie, quanto adpresso de me, che non me ha lassato mai in nessiuna banda. Supplico Vestra Maesta voglia dignarse haverlo in special recommandatione et confirmarli quel poco de entrata chel ditto signor duca de Borbona li dono nel Stato de Milano, insieme con lo offitio de primo secretario del ditto Stato, confirmandoli li privilegii del preditto ducha, che certifico Vestra Maesta che merita piu gran cosa che nel grado et conditione sua non ha molti servitori che con piu fede la servano.

Il capitan Suarez ha molto servito in tutte le guerre Vestra Maesta. Adesso desidereria che quella le facesse grazia de una croce de Alcantara. Lo recommando a Vestra Maesta quanto posso.

Il capitan Miranda, il capitan Roderico de Ripalta, exibitore presente, quale molto racommando a Vestra Maesta, don Dieco Sarmento, el capitan Nundagna, el capitan Vergara, Loys de lo Dogno (1), el capitan Barrigano (2), el capitan Rosales, el capitan Arce (3), el capitan Vitriano, spagnoli, el capitan Teodoro (4), el capitan Chiuchiaro (5) et il capitan Joannino, albanesi, tutti hanno fidelmente et valorosamente servito tanto in questa impresa come in le altre. Del tutto ho voluto far participe Vestra Maesta.

Non restero notificarli li boni et fidelissimi servitii del commendatore Orias (6), il quale e gia invechiato in li servitii de Vestra Maesta; seria bene che quella lo remunerasse adesso che tiene il modo in questo regno, aczio che'l seme de tanti buoni servitii recoglia qualche buon frutto, et epso desideria che Vestra Maesta li facesse grazia del baliato de Sancta Euphemia, quale tenia don Hugo de Moncada, de bona memoria, et io, quanto piu humilmente posso, lo racommando a Vestra Maesta.

---

(1) Lodrone.
(2) Baragano ou Baracano de Nava.
(3) Bastien Larca ou de l'Arca.
(4) Bicchierini ou Bichiermo, albanais.
(5) *Al.* Ciuccero, Cucchero ou Zuccaro, capitaine d'estradiots.
(6) Pierre, *al.* Frédéric ou François d'Urias, maître de camp.

Ultimamente, et come cosa che molto la ho ad core, non tacero li servitii infiniti et grandi quali ha fatti et fa la duchessa de Francavilla (1) a Vestra Maesta, de quali credo che epsa ne habea noticia. Desidero in extremo che Vestra Maesta me facza grazia inviarle una soa littera per laquale le dica che li concede titulo de principessa de Francavilla, et questa littera desiderarei che Vestra Maesta gle la facesse scrivere de manera che paresse che fussi de moto proprio et non a supplication mia, et sia certa Vestra Maesta che me fara grazia piu che singularissima et satisfara et remunerera una tal soa servitrice senza interesse alcuno, non dandole altro che parole.

Sire, io ho in mio potere il marchese de Saluczo, il fratello del principe de Navarre et il conte Petro Navarra, quali sono prigioni de Vestra Maesta, quella se digni avisarme che vuol che sera faczia. Et Nostro Signor Dio la real vita et imperial stato de Vestra Maesta guardi prosperi et exalti come per epsa medesima se desidera. Da Napoli, adi VIIII de septembro 1528.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original.)

126.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

11 septembre 1528.

Mon cousin, vous aurez sçeu comme le cardinal, par ci devant general de S[t] François, present porteur, est nagueres venu devers moy et comm'il m'a apporté la promesse et jurement de Sa Saincteté de m'estre et demeurer a jamès bon pere et amy a la deffension de ma dignité et Estas, a condicion que j'effectue aulcuns articles qu'il demande, entre lesquelz est que face restituyer a Sa Sainctetè les chasteaulx de Cite Vieja (2) et Hostia,

(1) Constance d'Avalos, sœur de du Guast, et femme d'Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi.

(2) Civita Vecchia.

ensemble les artilleries et munitions qu'estoient dedans au temps qu'il les bailla, et que semblablement luy face restituer les cardinaulx detenuz en hostaige au Chasteau neuf de Naples, comme plus au long verrez par la coppie que avec cestes vous envoye, ensemble de ma ratiffication et jurement que ay fet presentement es mains dudit cardinal d'estre et demeurer a jamais bon filz et amy de Sa Saincteté, a la deffense reciproque de sa dignité et Estat du St Siege appostolique, et pour ce que en ladicte ratifficacion est inseré ledit article de la restitution desdits cardinaulx, forteresses et munitions, doubtant, selon les chosses passees, que ceulx de mon armee y seront mal obeissans et en ce cas ny aultre ne vouldroie que mondit serment fut mis en dispute, j'ay a ceste cause fait la protestation telle que par ladicte coppie verrez.

Mon cousin, je desire grandement que Sa Sainctetė et ung chascun cognoisse que me suis mis et mectz en tout mon leal devoir et fais tout ce que puis pour mectre a l'effect ladicte restitution, laquelle j'ay tous jours desiré et desire austant que Sa Sainctetė mesmes, et a ceste fin j'escriptz trois lectres, l'une au capitaine dudit Castel novo pour ce que touche lesdits cardinaulx, et les aultres deux aux cappitaines desdictes Cite Vieja et Hostia, les avisant que vous escrips comme a mon capitaine general que incontynant les commandez de ma part, assavoir audit capitaine de Castel novo, qu'il laisse et mecte lesdits cardinaulx en leur liberté, lesquelx, si besoing est, ferez accompagner, et ausdits capitaines de Cite Vieja et Hostia qu'ilz delyvrent et restituent lesdictes places a Sadicte Sainctetė ou a la personne ou personnes que pour ce il nommera, ensemble tout ce quilz trouueront dedans au temps qu'elles leur furent baillees et qu'en tout ce ilz facent selon que leurs ordonnerez sans y mectre difficulté, dilation ou contradiction aucune.

Mon cousin, vous sçavez que mon intencion n'a jamais esté que lesdits cardinaulx fussent en hostaige contre leur volunté et n'ay esté cause de leur detencion. Je confye tant en la vertu et bonté de Sa Sainctetė qu'il entretiendra ceste nostre amytié, comme de mon cousté veulx faire et avec ce acomplir entierement tout ce qu'il m'a promis fere pour le service de Dieu et bien de la chrestienté. Puis, a ceste cause, comme sçavez, Sadicte

Sainctetė a baillé lesdits cardinaulx et forteresses que je desire sur toutes choses que lesdictes restitutions se facent incontynant, comme desja par le regent messire May et par Balanson les vous ay escript et escriptz derechief presentement.

Toutes fois, pour ce que suis en ladicte doubte que mon armee se trouvera difficile d'y consentyr, et s'il se faisoit sans leur sçeu et consentement, il se pourroit ensuyr quelque mal que seroit très grand inconvenient a mes affaires, que je croy Sadicte Sainctetė, comme bon pere et amy, auroit a regret et ne vouldroit estre cause ny desirer tel prejudice et dommaige a mesdictes affaires, ains est mon espoir qu'il conseillera et aidera en tout ce qu'il verra mon bien et prouffit, comm'il le m'a promis, je vous prie, mon cousin, sur tous les services que me vouldriez faire que par le bon conseil et ayde de Sa Sainctetė vous employez envers lesdits de mon armee a ce qu'ils ayent pour bonnes et agreables lesdictes restitutions, et quant les aurez reduitz a ce contantement, par façon qu'il n'en puist ensuyr inconvenient, alors fectes tenyr es mains desdits capitaines lesdictes lettres, que, comme dit est, leur escriptz a chacun la syenne, car a cest effect et pour les faire obeyr, je les vous adresse, et leur mandez et commandez par voz patentes et sur les paynes telles que myeulx vous semblera, que promptement ilz facent lesdictes restitutions et qu'en ce n'ayt point de faulte; vous me ferez singulier plaisir et service et me remectant aux despesches que portent lesdits messire May et Balanson, sans en faire redictes, fais fin. A tant, mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa très saincte garde. Escript a Madrid, le xie de septembre xv^c xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 16; copie de la fin du xviiie siècle.)

127.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

11 septembre 1528.

Mon cousin, j'ay entendu qu'il y a en vostre armee ung gentilhomme napolitain, nommé Jehan Thomas Tucoa, qui a esté

nourry soubz les marquis de Pescaire et del Gasto, et tous jours s'est trouvé es guerres passees et encores est en la presente, et, comme suis informé, il a servy bien fidelement et vaillamment et a reçeu plusieurs blessures en son corps; par quoy je estime que c'est bien raison de luy faire mercedes. A ceste cause, vous prie avoir ledit Jehan Thomas pour recommandé et ou sera besoing vous vouloir servir de luy et le favoriser conforme a la qualité de sa personne et merites, comme bien sçaurez faire, et vous me ferez plaisir, etc.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute.)

128.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

16 septembre 1528.

Mon cousin, ensuyvant ce que par mon aultre lettre je vous escripts, j'ay retardé le partement de Balanson, taut afin que le cardinal qui fut general de St François passat avec luy, comme principalement pour vous advertyr par ledit Balanson et semblablement messire May de tout ce qu'a apporté ledit cardinal et de ce qu'ay besoingné avec luy et par consequant de ce qu'il est besoing que entendez sur aulcuns articles de vostre instruction que vous porte ledit Balanson, faisons mention de l'amytié du pape et paix d'Ytalie, afin que selon ce soyez bien informé des choses de nostre service et puissez tant myeulx adresser et conduyre nosdictes affaires de pardela.

Ledit cardinal m'a apporté secretement une cedule du pape, de laquelle vous envoye coppie, par ou verrez l'amytié qu'il me promet, laquelle il dit avoir instauré avec moy. Il me samble que ladicte cedule n'est si bien couchee qu'elle devroit selon le bon sens et entendement d'icelle, qui se refferre au temps passé, comme Sa Sainctetê dit et il se peult entendre par le traicté faict au Castel St Angel. Par quoy sera très bon et aussi très necessaire plus esclarsyr et eslargyr ceste affaire en faisant nouvelle cappitulation avec Sa Sainctetê, en laquelle soit declairee ladicte amytié avec reciproque deffension des Estas et dignité l'ung de

l'aultre, comme en tel cas est acoustumé faire. Car, comme sçavez, c'est la cause principale pour quoy envoyons pardela ledit messire May, et au mains servira ladicte cedule d'amytié pour en ce, pendant que l'on pourra parvenir a ladicte capitulation, s'en ayder le mieulx que fere pourrez, selon qu'il convient au temps et a noz affaires.

Et a ceste cause et effect nous avons presentement ratiflé, juré et promis ladicte amytié es mains dudit cardinal, comme plus au long verrez par la coppie que avec cestes vous envoye (1), car l'original est baillé audit cardinal pour le pourter avec luy devers Sa Saincteté, comm'il fait presentement. Mais pour ce que ledit serment de Sa Saincteté est condicionné que j'effectue aulcuns articles qu'il demande, comme verrez, entre lesquelx est que face restîtuer a Sa Saincteté les chastaulx de Cite Vieja et Hostia, ensemble les artilleries et munitions qu'estoient dedans au temps qu'il les bailla et que semblablement luy face restituer les cardinaulx detenuz en hostaige au Chasteau neuf de Naples, j'ay aussi fait mon serment condicionné avec ung protest par instrument, tel que verrez aussi par ladicte coppie et l'ay fait ainsy, doubtant, selon les choses passees, que ceulx de mon armee se pourroient monstrer deshobeissans a ladicte restitution, ou si elle se faisoit sans leur sçeue et contantement, en pourroit souldre quelque inconvenient que seroit double mal, d'austant que ne vouldroye mondit serment estre mis en dispute.

Et afin que Sa Saincteté et ung chascun congnoisse que me suis mis et mectz en tout mon leal devoir et fais tout ce que puis pour mectre a effect ladicte restitution, laquelle j'ay tous jours desiré et desire austant que Sa Saincteté mesmes, j'escriptz trois lettres, l'une au cappitaine dudit Castel neuf pour ce que touche ausdits cardinaulx, et les aultres deux aux capitaines desdits Cite Vieja et Hostia, les advisant que vous escriptz comme a mon cappitaine general que incontinant leur commandez de ma part, assavoir audit capitaine du Chasteau neuf, qu'il mecte et laisse lesdits cardinaulx en leur liberté, lesquelz ferez, si besoing est, accompagner

(1) Cette copie n'est pas jointe à la lettre.

et aux dits cappitaines de Cite Vieja et Hostia qu'ils delivrent et restituent lesdictes places a Sa Sainctelé ou a la personne ou personnes que pour ce il nommera, ensemble tout ce qu'ilz trouvarent dedans au temps qu'elles leur furent baillees, et qu'en tout ce ilz facent selon que leur ordonnerez, sans y mectre difficultez, dilations ou contradiction alcune, et selon la substance que dessus ay je commandé lesdictes lettres et qu'elles vous soient envoyees par ledit cardinal, lequel les porte avec une que sur ce vous escriptz, afin que tout ce face par vostre main et auctorité et non aultrement; par quoy vous pourrez regarder si lesdits de mon armee auront pour bonnes et agreables lesdictes restitucions et, si elles se faisoient, s'il en souldroit quelque mutynement ou inconvenient entre eulx, car en ce cas fauldra que advertissez ledit cardinal et aussi messire May, pour donner raison a Sa Sainctelé de la juste cause et excuse du delay, mais je vous prie, mon cousin, sur tous les services que me vouldriés fere, que vous employez que ladicte restitution de cardinaulx et fortresses se face, s'il est possible le faire sans delay ny tomber esdits inconvenians, car il n'est honneste ny raisonnable de plus oultre le detenyr, veu mondit serment et ladicte amytié, ainsi que mon intencion n'a jamais esté synon de gaigner et puis entretenir et conserver icelle amytié, comme de mon cousté veulx fere, et que Sa Sainctelé ayt sesdits cardinaulx et forteresses, de sorte qu'il semble que len faisant mon devoir soubz ceste foy, qu'il n'acomplira entierement tout ce qu'il m'a promis fere pour le service de Dieu et bien de la chrestienté tant du consille que de la paix universelle, puis, par le traicté fait au chasteau Saint Ange, Sa Sainctelé a ceste cause a baillé en hostaige lesdits cardinaulx et forteresses.

Toutes fois, pour ce que ceulx de l'armee pourroient allegher que le pape leur doit quelque somme de reste et que partant seroit raison qu'ilz en fussent payez, avant que fere lesdictes restitutions des cardinaulx et forteresses, et au contraire le pape soubstient qu'il est vrai que il n'a baillé lesdits hostaiges que pour le fait que dessus, assavoir dudit consille et de la paix universelle, a quoy il se mecte maintenant en devoir a nostre satisfaction, et, quant au deu de nostredicte armee, qu'il a baillé ses bulles pour vendre rentes ecclesiastiques en Naples et n'a tenu par luy que

lesdictes bulles n'ayent sorty leur effect. Vous adviserez s'il est possible contanter madicte armee en leur promectant quelque somme, si tant estoit qu'ils baillassent contradiction en ce que ladicte restitucion n'eusse effect, et en faisant ladicte promesse fussiez asseuré de la croysade pour trois ans, laquelle pourriez fere procurer par ledit messire May avec l'ayde et assistence desdits cardinaulx. Toutes fois que je desire bien, après avoir fait tout vostre possible, d'obtenir ladicte croisade, que ferez tout ce que pourrez de rendre lesdits cardinaulx et forteresses, comme devant est dit, car je ne vouldroye qu'il semblat au pape que je le voulsisse gehenner par ledit moyen d'avoyr ladicte croysade, et aussi en cas que mesdictes affaires fussent en si maulvaise disposition qu'il faillist pour le meilleur complaire au pape de lui faire ladicte restitution sans lui mescontanter ou luy donner ocasion de fere quelque mal et perdre son amytié, vous regarderez de fere le myeulx que pourrez pour lui faire randre sesdits cardinaulx et forteresses, car il sera myeulx d'ainsi le faire librement que ce qu'il les recouvrast aultrement a mon regret avec l'ayde de mes ennemiz ou qu'il demeurast en plaintif de moy de non luy avoir fait ladicte restitution. Et encoires si par autre voye que par ceste cy, vous pouez avoir ladicte croysade et aussi la quarte de benefices, je l'aymeroie myeulx; je vous en escriptz voluntiers au long, afin que sachez mon intencion, laquelle enfin je remectz a vous pour faire en l'ung et en l'aultre comme il vous semblera estre affaire pour le myeulx, selon la disposition desdictes affaires de pardela et principallement pour conserver et accroistre l'amytié dudit pape, qu'est le principal point de tout ce a quoy je pretends et vous conduysant en ce que dessus au plus près que pourrez pour mon service, selon que verrez le temps.

Bien m'a fait presenter Sa Saincteté par ledit cardinal qu'il m'envoyera les bulles de ladicte croisade, qu'il dit estre ja despeschee pardela, moyennant que puisqu'il donne, il reçoive, disant qu'il lui face avoir Modene et Regio. J'ay fait respondre audit cardinal que le temps n'est maintenant propice pour ainsi oster des mains du duc de Ferrara lesdits Modene et Regio, mais que seroye contant de faire faire la justice qu'il appartient pour congnoistre a qui est le droit desdits Modene et Regio ou a Sa

Sainctelé ou audit duc de Ferrara, ou, sans actendre ladicte justice, ayder Sa Saincteté quant l'estat de mes affaires le pourront porter, pour recouvrer lesdictes places au prouffit de tel de ses parens que Sa Saincteté denommera, reservant en ce les droits de l'Empire, et aultrement ne pourroye faire en cestuy cas. Par quoy si Sa Saincteté en fet tenir propos, pourra estre respondu selon ce et aussi conforme ausdictes voz instructions que porte messire May, de ce faisant mention aux x et xie articles qui commencent: Et pour ce quant, &^a, ausquels articles je me remectz a cause de brefveté.

Et pour ce, comme dit est, qu'il sera besoing plus esclarsy et eslargy ceste amitié, faisant nouvelle capitulation, me samble que pour parvenir a ce, vous devez conformer aux mesmes articles IIIIe, V^e, VIe, VIIe, VIIIe et IXe contenuz lesdictes instructions; les xe et xi sont du fait dudit duc de Ferrara, et pour Modene et Regio comme cy dessus, les XIIe et XIIIe est de l'affaire de Florance, lesquelx sont très bien; les XIIIIe, XVe et XVIe sont du fait des Collonnois et de Palme et de Plaisance et de Cervia et de Ravenne que sont aussi très bien; le penultieme est des mariages que aussi est bien, et ce en effect me semble qu'il n'y a que changer ny refformer en ladicte instruction oultre ce que dessus, synon se remectre a icelle, et vous prie, comme je fais, que en tout fectes selon la disposition du temps et des affaires, comme ma perfecte fyance est a vous. J'envoye la coppie de ceste audit messire May, afin qu'il sache comme se conduyre et regler et qu'il vous addresse souvent de tout son besoingné, comme luy est ordonné par ladicte premiére instruction, et pour mieulx haster l'ouvraige de ceste nouvelle capitulacion, je fait passer devers ledit pape ledit messire May en la compaingnie dudit cardinal, lesquelx pourront, quant seront près de la coste d'Ytalie, de s'embarquer de la gallere en ung brigantdin pour aller le plus droit la ou leur semblera myeulx, et ne porte ledit cardinal aultre despesche synon une lettre de ma main en responce d'une de Sa Saincteté qu'il m'avoit apporté, dont aussi vous envoye coppie (1), et puisque icelluy cardynal est parvenu a telle dignité, me semble et ainsi le luy ay

(1) Cette copie n'est pas jointe à la lettre.

fait dyre, qu'il ne praigne plus la payne de se tenir ny exhiber pour mon ambassadeur, comm'il a fait cy devant, mais bien ledit messire May luy communiquera ce que sera besoing communiquer de mesdictes affaires, qui se traicteront a Rome, et mesmes pour le fait de la croisade en laquelle il a dit qu'il s'employera de tout son pouvoir pour l'obtenir, et aussi pour le fait de la conclusion de la capitulation d'entre Sa Sainctetè et que de telle maniere l'on se ayde dudit cardinal prenant ce que sera bon et ouyr son advis et conseil pour en user quant et ainsi comm'il semblera pour mon service, sans luy montrer signe d'aucune diffidence ny aussi faire fondement sur luy, synon en ce que vous ou ledit messire May verrez qu'il sera bien s'en ayder comme dit est, et cecy vous escriptz je voluntiers afin que vous et ledit messire May sachez doresnavant comme vous conduyre avec ledit nouveau cardinal et l'entretenir selon cela. Donné en Madrid, le xvie de septembre xv^c xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 80, fol. 21; copie de la fin du xviii° siècle.)

129.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

16 septembre 1528.

Mon cousin, dois l'arrivee du sieur de Balançon devers moy et aiant par voz lectres et de luy entendu sa charge touchant le paiement et secours de mon armee, fis bailler ordre et delivrer argent a Barcelonne pour vous faire tenir, en quoy ne scest peu trouver sheur moien a cause des ennemis, qui, comme avions advertissemens de plusieurs lieux, guettoient après de tous coustelz, et deppuis l'avons entierement sçeu et que en l'asardant, comme sumes esté en voye de fere plusieurs fois, ce seroit argent perdue au prouffit de nosdits ennemiz, et a ceste cause me suis arresté de prealablement fere toute extreme dilligence pour ledit secours de terre et de mer en envoyant expressement et par plusieurs coustelz devers le duc de Brunswich et ceulx de sa compagnie et aussi a Anthoine de Leyva et, d'autre part, faisant besoingner es galleres et icelles aprester et aquiper, et cependant

par vostre bon moien a esté retiré a mon service Andrey d'Aury, auquel j'envoyeray bien tost huit galeres avec aulcuns navires et gens de guerre pour joindre avec celles de Cecille et Naples et faire tous effort a vostredit secours, et cecy s'envoyera promptement, car si je envoyoie plus, il se tarderoit plus, et cependant se fera toute dilligence d'apparailler pour vous secourir de tout ce que m'escripvez, et se fera par mer et aussi par terre, deliberé de rien espargner pour ledit secours, ains y mectre le tout pour le tout. Mesmes aiant entendu, tant dudit Balançon que depuis par autres voz lettres, la necessité de ceulx de ladicte armee et la bonne, grande et vertueuse voulenté qu'ilz ont tous jours demonstré en mon service et leur deliberation et resolucion d'y continuer et soubstenir constanment le siege, et de ce que dessus vous ay bien voulsu advertir pour vous en conduyre selon ce et que le fectes entendre a ceulx de nostredicte armee et qu'ilz se asheurent dudit secours, et sachant que la tardance d'envoyer argent a esté et c'est seullement pour n'avoir peu trouver sheur moyen et que je cognoi bien leur estre très fort tenu et desire singulierement les contenter et satisfere, et y bailleray bonne ordre et provision, ains bailler si tost que avec sheurté y se pourra faire et si n'oblieray jamais le grant, leal et long service qu'ilz m'ont fait et font continuellement, ains les auray en general et particulier en bonne recommandation, comme ce et le surplus entendrez plus au long dudit Balançon et, esperant vous depescher en brief et advertir de ce que surviendra, feray fin. Escript en Madrid, le XVI[e] de septembre XXVIII.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 28; copie de la fin du XVIII[e] siècle.)

130.

Instructions de Charles-Quint à Balançon, envoyé vers Philibert.

Septembre 1528.

Ce que vous, Balançon, aurez a dyre a monsieur le prince de ma part, outre l'autre instruxion que vous baillay au partir pour l'advertyr de ce qui est puis succedé, est ce qui s'ensuit:

Premier, que je ne fays nulle doute que il se sera assez esbay

de veoyr vostre longue demeure. Et je ne m'en esmerveille, car sans faute eut mieulx valu que elle ne fut esté si longue; et pour ce que je sçay que luy ferez rapport des raisons qui, [s'opposant a vostre?] partement, furent cause de tant [de retards, je ne] vous en ferez en ceste mention, si [la necessité ne l'exigeoit?]. Mais, pour ce que je suis sehur que vous trouverez aussy estrange vostredicte longue demouree, depuis vostre partement, que luy, et en pourriez estre, comme la rayson veult, assés fasché, affin que par ceste poués veoyr les causes et vous en satisfeyre, pour luy en fayre a vostre venue le raport, en veus cy mestre par escrit aucunes, lesquelles, je vous promès, m'ont plus fasché que a nul eut peu fayre, tant pour la difficulté en quoy m'ont mis la chose que plus je desire, que pour la crainte que j'avoys que par le delay ne se causat la rompture. Toute fois, par ce que verrez cy après, j'espere avoyr pourvu a tout et ramandé ce en quoy avoyt eu faute.

Je ne fays aussy doute que il trouvera estrange que puisque avez tant tardé, que ne luy envoye plus grosse somme; a quoy je satisferay par ceste cy après, et diray les causes qui a ce me meuvent: et pour commencer a ce fayre, ce sera avec ces deux poins:

Dez que après avoir escript vostre autre instruxion, laquelle vous envoyay, que n'avoys fayt sans demourer fort las, tant des affayres des co[ronnes], que de avoyr escript ycelle et autres choses... pour la despesche de Flandres, j'estois bien ayse d'avoir achevé et pouoir ung peu reposer du travayl passé, ce que fus constraint de fayre, moy estant arryvé en ce lieu ou pensois trouver reçeute la somme d'argent contenue en vostredicte autre instruxion, du servyce de ces reaumes de Castille; et outre pensois tost avoyr quelques nouvelles de la venue des Allemans, et tant plus pour ce me haster d'apareyller les choses necessayres a l'effect de la resolution que avoye fayt, selon que est contenu en vostredicte instruxion; outre, j'esperoys tost sçavoir l'arryvee des Allemans au secours de Naples.

Et davantage, pour ceste heure je cuydois bien avoyr conclut avec le roy de Portugal: mès il me samble que j'ay bien compté sans l'oste: car l'argent que cuydois ja deu estre reçeu, ne l'e

point encores. Vray est que dedans deux moys pourray envoyer recuidre ce dont me pourray ayder promptement, et la reste que viendra a ce recevoir a plus longs termes servyra a la parpaye de deux en deux moys de ce que auray a payer a Andrea Dorya; de sorte que ce que pensois me devoyr couster a acoustrer les xxvi ou trente galeres, la somme ne sera sy grande en argent contant, dont me pourray de tant plus ayder, et ce que ici ne ce reçoit ne [se depense aussi?], mais vyent bien a point pour la paye dudit Dorya comme des Allemans que j'attendois.

Vous aurez ja sçeu la venue de Monfort, lequel me trouva en Guadalajara le jour que je arrivay en ceste ville, et estoit passé par France et n'avoit assemblé lesdits Allemans pour ne fayre despence perdue, luy semblant et a ceulx de dela que la sayson estoit tardive, de sorte que ils ne sont venus; n'y a pour ceste heure aparance de les mander, ny n'en est besoing. Du secours des Allemans qui devoyent aller a Naples, vous sçavez ja comment ils sont retournez en leurs maysons sans riens fayre.

De l'apoinctement de Portugal, le roy est venu a aucunes condycyons qu'els ne sont bonnes, et la somme n'est sy grande qu'il offre que bien voudroys. Il n'y a riens de [conclu]; mès si j'avoys affayre a gens quy [eussent] un peu de sens, je penseroys [tost] avoir fayt avecques eulx; mès pour ceste faute je ne vous en sçauroys ancores que dyre, synon que ils seront bien desraysonables sy je ne acheve et conclue tost quelque chose; de sorte que toutes ces choses me sont venu [au contraire de ce?] que pensois, et n'y a eu que [le traité?] avec ledit Dorya, lequel [s'est trouvé bien?] a propos avoyr esté fait plus tost que je ne pensois. Outre, vous avez sçeu la venue du cardynal avec ledit Waury, pour lequel cardynal depescher ay perdu plus de tamps que besoing me eut: toute fois il ne s'en est peu moyns fayre.

Et vela les raysons qui ont causé vostre demeure tant longue, tant pour attendre ledit cardynal, lequel passe avec vous, que pour me resoudre comment je remedyrois a ces fautes survenues tant mal a propos. Et puisque je pense pouvoir sy tost fayre un si bon secours a monsieur le prince, comme cy dessoubz entendrés, ne m'a samblé necessayre luy envoyer autre somme que celle que portés, avec laquelle il resoudra de fayre selon que par

vostre autre instruxion est dit, et que presentement par lettre de main de secretaire vous est ecrit, et luy dyrés de ma part que surtout il travaylle d'apointer avec l'armee, selon la charge que vous ay par avant ordonné luy dyre, car cela ne peut que servyr a tous avenemens.

Et affin que il soit averty de la sorte que me suis resolu, me semble mon intencion ce pourra executer selon mon desir, qui est de me trouver en lieu ou je puisse gagner et accroistre honneur et reputation. Vous luy direz que ayant entendu par la langue d'aucuns [amiraux?] que n'y avoyt pour le present moyen plus prompt ne meilleur de enprendre par autre lieu que par le chemin d'Ytalie, me suis deliberé, aulx condicions et de la sorte que en vostre autre dicte instruxion est contenu, de prendre le chemin par la mer du Levant en Ytalye et de apareiller pour cest effect, et lesser tous autres pour ne perdre tamps a l'accessoyre et layser le princypal. Et pour ce que, attendant jusques au printamps, les affayres n'en eussent de riens mieulx valu, et cest argent, que ay peu et pourray assembler, feut esté despandu avant ce temps, et par ce n'en eusse plus peu avoir en effet mon desir, ou si je ne l'eusse voulu despandre, le dylay eut peu causer grant inconvenyent a mes affayres, et ne sçay comment mon armee ce eust peu soustenir, m'a semblé, et aynsy executeray l'apareyl, d'envoyer promptement deux mille hommes en Cecyle pour fayre ce que ledit prince leur commandera, comme est contenu en une lettre que luy escrips de main de secretayre par vous; et outre les VIII galeres que j'ay commandé armer, sans les deux compaingnies de la vostre, entens, sy... est incontinent, en armer a [Barcelone?] de XVIII ou XX, lesquelles, avec celles de Andrea Dorya et de Cecyle et Naples, seront bon nombre, selon les nouvelles que journellement auray dudit prince et que elles seront prestes, selon ce les envoyeray a la file ou attendray a les envoyer ensamble. Outre, je despeche Ribadeneyre avec charge bien expresse a Antoyne de Leyve que, avec X ou XII^m hommes, tant Allemans que autres, il voye au reaume de Naples, soyt pour secourir ou ayder a jetter, sy possible est, les ennemys dudit reaume, et deut il abandonner la cyté de Mylan et autres villes, et seullement garder les chasteaus ou places princypales.

Et davantage je feray incontinent et a toute diligence assembler icy jusques a VIII^{m} homes et, avec les bateaulx de l'armee des Yndes feray prendre autres bateaulz a ce necessayres pour pouoir porter lesdits VIII^{m} hommes, et les feray pourveoyr de ce que besoing sera pour pouoyr passer seurement a Naples et, sy besoing fayt après, toute ou partye servyr d'armee de mer; car je la feray accoustrer a ce propos, et avec ycelle entens me embarquer pour passer audit Naples et me joyndre avec ledit prince et l'armee qui la est; et sy le tamps est propice, pour[roient] aussy aller les galeres coste a coste ou d'ysle en ysle, ce que espere pourront fayre. Je fays mon compte adresser tout ce que dessus pour vers la fin de novembre ou my dessembre, car je ne pense laysser de l'executer en ce tamps pour l'iver, sy le vent ne me veut estre contrayre; en dedans lequel je et ung checun verra clerement le peu de voulonté que le roy de France a monstré de venyr a l'effect du combat. Et de ceste sorte, sy j'ay cest heur de pouvoyr passer et que Antoine de Leyve puisse arryver et nous joyndre tous ensemble, j'espere que, combien que il eut mieulx valu estre fayt comme par vostre instruxion je pensois ce deut fayre, que par ce moyen mon desir s'executera, et les fautes pourront estre amendees. J'espore, sy ce de Portugal ne me fault, que n'aurray moyndre somme que celle en vostredicte instruxion contenue, mès plus tost plus; et pour ce que je desyre avoir tost responce dudit prince et de son avys, vous ferez toute dyligence de retourner pour m'en avertyr: car ce est le meilleur servyce et plus agreable que luy et vous me sauriez fayre; combien que dès maintenant je feray prendre les navyres necessaires... et que celles de ces reaumes ne sont si grandes que les caraques genevoyses.

Vous direz audit prince que il face avec Andrea Dorya que par son moyen l'on en envoye ycy trois ou quatre, lesquelles, sy elles viennent a temps, seront reçeutes et m'en servyray bien. Aussy sy luy semble que ledit Dorya peut ou doyve venir avec cesdictes galeres, il le pourra envoyer pour le tamps avant dit. Pour ce que, hier, je eus nouvelle que ledit prince et mes gens commensoient a ce mieulx porter et avoyr force contre les ennemis, si d'aventure il luy sembloyt que je me pourroys joyndre avec luy et que

serions souffisans pour les ennemis, en ce cas il pourroit contremander Antoyne de Leyve, affin que il n'abandonnast l'Estat de Mylan; et sy luy samble meilleur le leysser venyr vers luy, le pourra haster selon que le besoing [en sera plus necessaire?]; et luy dyrez que aynsy le veuille fayre, que il fera bien de se ayder et servyr de luy et le bien traiter et honnourer en quelque charge convenable. J'ay ceste chose autant a cueur que vous avez peu connoistre: je dis ce voyage; et pour ce, vous en advertyrés ledit prince affin que il dresse les affaires selon [ce].

De mon cousté, il n'y aura faute a ce que dessus; car quand ce de Portugal me fauldroit, sy espereroys trouver autre moyen souffisant; et quand aynsy ne pourroit estre, fut par faute d'argent ou pour ne pouoyr contenter ny veoir moyen de satisfayre a l'armee, sy feray je apareiller le tout pour me regler selon que ledit prince m'avertira; et luy prierez de ma part que ce soit tost, et par vous gardant le secret: car tout ce que je apreste est soubz ombre de secourir et jetter les ennemis du reaume, et nul ne se doute de mon intention, ne n'en sçayvent riens. Et priez audit prince de ma part que il n'en escripve a nulz de ceulx qui sont auprès de moy ny a autres, et derechief que tost il me avertisse de ces nouvelles et je feray le semblable des miennes... et que pourray... Waury, lequel je pense envoyer avec eulx pour l'avertyr en l'estat que les choses seront; mès il n'est besoing que il l'attende pour vous despescher, car il n'y a que bien que quant l'un va, l'autre [retour]ne.

Faict en Madrit, de ma mayn... de septembre, an XXVIII.

Vous n'oublierez, ce besoing fait, de jecter ceste a la mer, et en quelque cas qu'il peulle survenyr, pourvoyez y de sorte qu'elle ne soit veue que par monsieur le prince, et tel que par luy vous semblera pouoyr avertyr et bien informer ledit prince. CHARLES.

(*Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, 427-432, d'après l'original autographe conservé à la bibliothèque de Besançon, dans le recueil dit *Mémoires de Granvelle*, t. I, p. 173-177.)

131.

Déclaration de Marie de Luxembourg, comtesse douairière de Saint-Pol, reconnaissant que les revendications de Philibert ont cours à partir du traité de Madrid.

19 septembre 1528.

Marie de Luxembourg, duchesse douairiere de Vendosmois, contesse de Saint Pol, de Marle et de Soissons, etc., a tous ceulx que ces presentes lettres verront, salut. Comme par le traicté et appoinctement nagueres fait et accordé d'entre le sieur de la Hacquerie, au nom et comme ambassadeur et deputé de par le roy, nostre souverain seigneur, d'une part, et haulte et puissante princesse madame l'archiduchesse d'Autriche, duchesse douairiere de Savoye, regente et gouvernante pour l'empereur es pays d'embas et le Conseil dudit seigneur empereur, d'autre, soit dit que nostre très cher et amé cousin le prince d'Orenge doit joyr des fruicts et levees des terres et seignories qu'il a en et soubz l'obeissance dudit seigneur roy depuis le traicté de Madrid jusques a la conclusion de la presente tresve, lesquelz fruictz et levees d'icelles terres saisies et arrestees pour cause de la guerre, nous sommes tenu luy fere bon et l'en rembourser ou fere rembourser selon la teneur du dessusdit traicté, et soit ainsi que par les lettres expediees par ledit seigneur roy a ceste fin et par nous mises es mains des depputez de nostredit cousin, ne soit, comme ils dient, assez amplement declairé le jour dudit traicté de Madrid, par quoy nous eussent iceulx depputez requis, pour plus grande seureté de leur maistre, leur en bailler quelque actestacion, declaration et certiffication, savoir faisons que nous, voulans en cest endroit et tout aultre user de bonne foy envers nostredit cousin, avons declairé et declairons par ces mesmes presentes que nous entendons et sçavons de certain ledit traicté de Madrid avoir commencé a prendre sa vigueur et vertus du quinziesme jour du mois de fevrier de l'an mil cinq cens vingt cinq (v. s.). En tesmoing de ce nous avons cesdictes presentes signees de nostre main. Donné a Malines soubz nostre contrescel, le xix jour de septembre l'an

mil cinq cent vingt huit. Ainsi signé: MARIE DE LUXEMBOURG, et, par madame la duchesse douairiere, LAUMOSNIER.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; —*Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 315.)

132.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

21 septembre 1528.

Mon cousin, je vous envoye avec ceste une lectre pour monstrer a ceulx de l'armee, afin que de meilleur cueur ilz continuent a mon service, avec espoir de paiement et succours. Et sera en oultre ceste pour vous faire entendre ce qu'ay fait et procuré dois le partement de Balanson et satisfaire aux lectres que j'ay depuis reçeu de vous de pluseurs dates, dont la plus fresche est du xxme de juillet. J'ay dois l'arryvee dudit Balanson, par pluseurs fois et par tous moyens que j'ay peu trouver, escript et sollicité devers le duc de Bransvich *(sic)*, ceulx de sa compagnie et Anthoine de Leyva pour vous aller succourir et encoires y ay naguieres despe[ché], enchargeant a tous les dessusdits très expressement se y employer, comme qu'il fust. Mais comme sçavez, ledit duc et la pluspart de sa compagnie se sont desja retirez en Allemaigne; par quoy, desirant sur toutes choses vostredit succours, j'escriptz presentement audit Anthoine de Leyva qu'il travaille d'empescher monsieur de Sainct Pol avec sa nouvelle armee qu'il ne puist passer au royaulme de Naples pour vous donner nouveaul trouble, et, s'il estoit passé, qu'il le suyve a la quehue avec toute son armee, et quant oyres il ne passeroit point, qu'il ne laisse d'aller audit succours, en pourvoyant les forterresses de Millan et menant avec lui tout [es] les gens qu'il a, que sont en assez nombre. Et par Riba de Neyra qu'est yci, lequel je despeche incontinent, je pourvoys l'argent neccessaire a l'effect dudit succours. J'ay aussy presentement fait assembler jusques au nombre de deux mille pietons espai[gnols] que yront par mer en quelque carracque et autres basteaulx, [et] se fait toute diligence pour les faire partir tost, et prendront la desrotte de Secille pour d'illecques sçavoir de vous ce qu'ilz auront a faire pour plus adommaiger

les ennemys. Pour quoy [ferez] bien d'en advertir incontinent mon viceroy de Secille, afin qu'il le sache dire de vostre part aux capitaines desdits deux mille pietons quant ilz arriveront vers luy audit royaulme de Secille, que ne pourra guieres tarder, car leur cas est ja en ordre, et si j'envoyoie plus, il tarderoit plus, pour quoy me semble mieulx de non retarder et envoyer tous jours le premier prest. Et iri *(sic)* Vauvry avec lesdits deux milles pietons, par lequel serez advertir *(sic)* de ce que survieudra, et cependent ne se laisse a faire diligence pour envoyer les huict neufves galleres que sont quasi toutes prestes a Barcellonne, et les trois de Castille, comprins celle que Balanson meyne, que seront en tout unze galleres, pour se aller joindre avec celles d'Andrey Doria, comme par mon autre lettre vous escriptz, et croyez fermement que encoires davantaige feray faire tout ce qui sera possible pour vous succourir, affin que, avec ledit succours vous et mon armee puissez, a l'ayde de Dieu, chasser les ennemys, non seullement d'entour ma bonne cité de Naples, mais de tout mon royaume, deliberé de ne riens espargner pour cest effect, ains y mectre le tout pour le tout, avec lequel autre succours vous envoyeray le plus d'argent que pourray, et pour ce il est besoing que j'aye de voz nouvelles, soit par ledit Balanson ou par autre, et vostre advis de ce que pour pervenir a chasser lesdits ennemys pourray et devray faire de mon cousté, en quoy feray tout le possible et plus que possible.

Mon cousin, obstant les grandes charges et frais qu'il m'a convenu suppourter et fais encorres pour les choses susdictes, je ne vous puis presentement envoyer que les cinquante mille ducas comptant que vous envoye par ledit Balanson, present pourteur, que j'entendz bien n'estre somme souffisante pour contenter ceulx de mon armee, ains plus tost, s'ilz sont advertiz que n'envoye plus grosse somme, leur bailler occasion de murmure et mescontentement, et me semble mieulx de leur faire entendre que l'on n'a sçeu trouver moyen d'envoyer argent sehurement selon que contient la susdicte lettre que leur pourrez monstrer, si bon vous semble, et que ayez secretement lesdits cinquante mille ducas en voz mains pour vous en ayder au plus neccessaire et leur en departir selon que verrez l'expedient a les entretenir, faingnant

de les emprompter jusques a ce que ayez appoincté et composé a quelque gracieuse somme a l'acquit de ce que ladicte armee pretend luy estre deu. Car puisque Anthoine de Leyva a appoincté avec ceulx qu'il mayne de tout ce que leur estoit deu, il est neccessaire que vous faictes le semblable de ceulx de mon armee que sont avec vous au meilleur marchief que pourrez, selon que je vous escriptz par l'instruction que pourte ledit Balanson que ma fiance est a vous, et que m'advertissez a to[ute di]ligence soit par ledit Balanson ou autre de ce que aurez traicté avec ladicte armee et des termes que soient les plus longs que pourrez, afin que de bonne heure je pourvoye que y n'y ait faulte au payement selon lesdits termes.

Le conte de Burello m'a bien servy, comme sçavez, et mesmes en ceste derniere emprinse en Calabria. Je ne fais doute que l'avez en toute bonne recommandacion; toutes fois je le vous recommande de rechief, de sorte que autres mes serviteurs prengnent exemple d'estre telz et les semblables d'estre meilleurs. A tant, mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa saincte garde. Escript en Madrid, le XXIme de septembre anno XXVIII.—CHARLES. —LALEMAND.

Au v° est écrit: Ceste lettre me fut envoyee a Berselonne, laquelle non obstant qu'elle ne serve a ghieres, m'at samblé vous estre anvoiee *(de la main de Charles-Quint).*

(Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, n° 683, fol. 8 et 9; original;—Minute aux archives impériales à Vienne, P A 95.)

133.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

27 septembre 1528.

Mon cousin, j'ay seullement a ceste heure entendu la grace qu'il a pleu a Dieu donner a moy et mon armee d'avoir vaincu et subjugué les ennemys et prins si bon nombre de prisonniers, entre lesquelx m'ont esté nommez l'infante de Navarre Charles, monsieur d'Albrech, le marquis de Saluces, le conte Guydo Rangon, Pedro Navarro et aultres gens de bien et de service. Je ne

fais doubte qu'avez bonne souvenance de ce que par cy devant vous ay escript et requiz, que s'il advenoit quelque bonne fortune, pourveissez que nulz prisonniers de valeur feussent delivrez, ains qu'ilz fussent très bien gardez. Je vous prie bien affectueusement et de rechief ainsi le faire, et par cestes signee de ma main et scellee de mon seel de secret, vous donne pouvoir et auctorité de m'obliger envers chascun de ceulx qui auront droit esdits prisonniers de ce qui vous semblera leur devoir appartenir pour leur rançon et leur en faire faire payement a tel terme que prandrez, dont me aviserez pour y pourveoir en sorte qu'il n'y aura point de faulte, vous de rechief recommandeant et enchargeant cest affaire, affin qu'il ne m'en advienne comme des prisonniers de devant Pavye, qui furent delivrez pour ung riens et après m'ont fait la guerre et mon ennemy fortiffié d'eulx, comme avez veu. Et pour ce, mon cousin, que n'ay nulles nouvelles de vous de ceste victoire, je les actendray, ensemble vostre advis de ce qu'il vous semblera se devoir faire pour la pousser oultre et faire ce que plus conviendra pour le bien de mes affaires, dont vous prie m'escripre au plustost que pourrez. Et cependant ne fais doubte que ne pardiez temps ny heure en ce que verrez convenable pour reduyre du tout le royaume de Naples en mon obeissance et en getter la guerre dehors, car elle sera mieulx en Lombardie pour contraindre les Veneciens a la raison et après gecter la guerre en France sur le bras de mondit ennemy, qu'est le vray point pour le contraindre a ce qui doit, aydant Dieu, qui, mon cousin, vous ayt en sa saincte garde. Escript a Madril, le xxviie de septembre xxviii.

Monsieur le prince, je ne vous escripray pour ce coup, veu que il y a peu de jours que je vous ay escript bien et au long. Sy ceste nouvelle requiert que ayez tost de mes nouvelles, j'en despescheray de tant plus tost a Waury. Je ne fais doubte que aurez ja depesché quelque ung, lequel arryvera tost. Mais pour ce ne laissez de me renvoyer tost Balanson, comme vous escriptz par luy bien et au long; en ce de ces prisonniers, ayez y regard, car c'est chose qui empesche, et mesmes Pedro Navarre qui ne vault guerre garde. Et pour ce que je pense que qui en seroit ce que de justice, l'on doit que il n'y auroit que bien.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute.)

134.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

27 septembre 1528.

Sacratissima caessarea et molto cattolica Maesta. El comendatore Luis Alfonso de Silva, dipoi di havere per molto spatio de tempo ben servito a Vostra Maesta, non curando de moglie, figlii et robba, e passato de questa vita presente in servitio pur di quella, dipoi che Nostro Signor Dio concessi la victoria a Vostra Maesta. Parimente al presente don Ferrante, suo figlio, l' ha molto ben servita in tutte le impresse dovi si e trovato et specialmente in questa guerra et tiene animo de fare el medesmo fine in servitio di quella che ha fatto il presente, et perho, atesi li servitii de l' uno et di l' altro, mi e parso racomendarlo a Vostra Maesta et cossi, quanto piu humilmente posso, la supplico che se degni haverlo per ben racomendato come conviene a sua grandeza et loro servitii, ch'io lo recevero da Vostra Maesta a singularissima gratia et per tale quale se fosse in mia propria persona, et anche gratificara persona molto bene merita et a la quale Vostra Maesta e in vero tenuta usare ogni gratitudine. La cui sacratissima persona guarde Nostro Signor Dio et soi imperiali Stati feliciti et augumenti come per ipsa se desidera. De la torre de Logrego appresso a Napoli, a di 27 di settembro 1528. De Vostra sacratissima caessarea et molto cattolica Maesta, humillissimo et devotissimo sugieto et servitore, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 10.)

135.

Lettre de la «balia» de Sienne à Philibert.

3 octobre 1528.

Illustrissimo principi de Orange sic scriptum. Tanto piu fidelemente graziamo la illustrissima et excellentissima S. V. quanto di quella è piu celso lo animo et beneficentissimo verso questa nos-

tra cesarea republica. Laonde, come piu volte ne habbiamo scripto, avendo lo illustrissimo S. Andrea d'Oria tenuto ci, piu tempo è, il nostro Portercole, recercandolo al presente del relasso, ci fa intendere lo prese ad instantia del papa et cosi ancora lo tiene, nè senza commissione di Sua Beatitudine dice haverlo a relassare, è ben vero che molto gratamente ne offerisce fare ogni amorevole officio accio ne siamo reintegrati, si come ragionevole, et per questo ci è parso scrivarne a V. S. illustrissima et excellentissima che con quelli piu oportuni et migliori modi giudicara a tal relasso idonei et necessari, li piaccia operarsi et con il d' Oria et con la Santità del papa accio siamo reintegrati et rinvestiti del nostro Porthercole, del che la preghiamo quanto maggiormente per noi è possibile et in verità la incorrupta fede et somma devotione tenuta et da tenersi per noi perpetuamente verso la cesarea Maesta li travagli, spendii percioli patiti per benefitio di quella et la devotione teniamo con suoi illustrissimi agenti et spetialmente con V. S. illustrissima et excellentissima, pariano degni di tale et maggior cosa et recognoscere quella cesarea republica di qualche benefitio non sarà altro che accrescere le forze di Cesare et sminuire le di li suoi inimici, et confidiamo tanto in V. S. illustrissima et excellentissima che non sol di questa ma di maggior gratitudine ci renderà consolati et ne li congrui tempi ce ne farà amplo testimonio et exemplo.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres de la «balia», 1528.)

136.

Lettre de Charles-Quint à Balançon.

6 octobre 1528.

De par l'empereur. Chier et feal, vous aurez entendu par Loquinghen l'estat de nos affaires de Naples, et comme pour faire l'appoinctement avec l'armee et tant plus tost la faire saillir hors du royaulme, estoit besoing envoyer plus grosse somme que celle que vous avez; par quoy nous sommes resolu, pour non faillir a une si bonne besoigne, d'ainsi le faire et envoyer promptement cent mille ducas, lesquels sont pretz a Barcellonne, qu'il ne les

fauldra que compter. Et afin qui n'y ait dilacion, nous despecherons ce jour d'uy le sieur de Waury et ledit Loquinghen, qui pourront retourner audit Naples en la mesme compaignie, et pour ce que vouldrions bien que ce fust en la vostre, si vous estiez encoires en quelque port de Cathalongne, afin que toutes les deux sommes allassent ensemble pour, par ce moyen, garder qu'il ne se touche a celle que vous pourtez, aíns qu'elle se peust espargner pour envoyer avec lesdits cent mille ducas a faire tant mieulx ledit appoinctement et faire saillir ladicte armee fors dudit royaulme, a ces causes vous requerons et ordonnons que si estiés encoires, a la reception de cestes, en quelque port de Cathalongne, que faictes actendre la gallere que menez jusques ayez reçeu lesdits cent mille ducas qu'escriprons vous estre delivrez et menez de Barcelonne au port la ou vous serez, et afin que soyez mieulx accompaignés, faisons despecher ung courrier vers Andrey Doria pour faire envoyer aucunes de ses galleres jusques aux Pomeghes ...de Marseille, en cas que vous luy en escripvez, ce que pourrez faire par ledit courrier que yra droit a Gennes, comme par nos lectres pourrez veoir, et si d'aventure vous estiez desja hors de Cathalongne, et vous ordonnez que le courrier voise jusques a Gennes, pour vous y trouver, s'il est possible, et vous y bailler cestes, par lesquelles, pour les raisons que dessus vous advertissons, pour dire a nostre cousin le prince d'Oranges qu'il nous semble qu'il fera bien de faire garder en Gayette les cinquante mille ducas que pourtez jusques a ce que les cent mille ducas que maintenant voulons envoyer y soient aussi arrivez, pour employer lesdictes deux sommes ensemble et les faire tant mieulx valoir audit appoinctement et faire saillir ladicte armee hors du royaulme. Car en cas que vous soyez desja party, nous envoyerons lesdits cent mille ducas par lesdits Waury et Loquinghen. Toutes fois nous remectons audit prince, s'il luy sembloit mieulx aultrement, qu'il face desdits cinquante mille ducas comme mieulx luy semblera, ayant tous jours regard que l'ón dresse ledit appoinctement de l'armee et la faire saillir dudit royaulme, le plus tost que faire se pourra, et que l'on garde secret l'envoy desdits cent mille ducas, comme vous avons donné charge desdits cinquante mille. A tant, chier et feal, Nostre Seigneur vous ait en sa saincte

garde. Donné en nostre ville de Madril, le vi d'octobre anno xxviii. —Charles.

(Archives du Doubs, E 1297; — Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; — *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 316.)

137.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

7 octobre 1528.

Sacratisima cesarea y muy catolica Magestad.

Don Luis de Tovar, llevador desta, por lo que muchos me han referido, ha muy bien servido a Vuestra Magestat en todas las guerras de Lombardia, y, despues de la entrada en Roma, se fue en Spaña a procurar de haver la tenencia de la compañia de gente d'armas de su primo don Juan de Tovar para poder mejor servir, la qual compañia huvo con consenso y aprobacion de Vuestra Magestat y volvio aca con las naos en que vino don Gracian de Viamonte y llegado a Palermo, viendo que las naos no podian entrar a socorrer esta ciudad como tenia orden de Vuestra Magestat por la mucha guardia que tenian los enemigos, el dicho don Loys con deseo de servir a Vuestra Magestad y de hallarse en esta empresa como en las passadas, tomo un bergantin a su costa y se arrisco a entrar en esta ciudad en tiempo de mas necesidad y que mas guardia tenian los enemigos por mar, y truxo el despacho de Vuestra Magestat que traya don Gracian, con el qual se alegro todo este exercito por saver nuevas de Vuestra Magestat que no poco las deseavamos. El dicho don Luis va a besar las manos de Vuestra Magestat y pedirle algunas mercedes en este reyno, las quales supplico a Vuestra Magestat que le haga porque sus servicios las merecen y es persona de calidad, como Vuestra Magestat sera informado, y tiene mucho deseo de voluer aca a servir a Vuestra Magestat, cuya vida y estado guarde y acreciente Nuestro Señor Dios como por ella es deseado. De la torre de Logrego, a las 7 de octobre 1528. De vuestra sacratisima cesarea y muy catolica Magestat humillissimo y devotissimo sugiet y servidor, Philibert de Chalon.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 41.)

138.

Instructions de Philibert à Balançon.

Commencement du mois d'octobre 1528 (?).

Intrucyons a vous, monsieur de Balençon, de ce qu'aurez a dire a l'empereur touchant ce quy vous a donné de charge a me dire, et qu'yl luy plest escouter et commander que l'avertisse, sera ce quy s'ensuyt:

Et premierement, après luy avoyr faytes mes très humbles recommandatyons, luy remercyerés de l'onneur qu'yl luy plest me fayre de se fier en moy de chose tant d'importance que d'aventurer sa personne, sur le raport que luy ferez de ma part, et pour avoyr conneu l'afectyon qu'yl a, et le commandement qu'yl me fet, comme serviteur suys contraint de luy repondre en cest endroyt. Et d'aultre part, veant l'importance de sa personne et l'inconvenyant qu'en pourroyt soudre, non seulement a luy seul, s'il en mesavenoyt, mais a toute critienté, me remets en son electyon de l'entreprandre ou le lesser: car je suis asseuré que luy et tant de gens de bien quy sont en son servyse, saront bien eslire le meilleur. Mès pour respondre et donner avys, sy tant est quy treuve pour le meilleur party venyr ilcy plustost qu'en autre lieu, luy direz que, pour satisfacyon de moy mesmes, m'a semblé que sy jeune teste que la mienne ne devoyt seule respondre en cas sy grant, et que puysque Sa Magesté m'avoyt mys en liberté de communyquer cest affere avec ceus quy me sembleroyt qu'yl luy pourroyt donner conseil seur, secret et leal, après avoyr pris la foy d'eux d'ainsy le fere. . . . . prie leur dire a fere comme avez, ... que pourrez nommer, pour puis après pouvoyr plus resolutivement luy repondre ce que met cy après par escript:

Quy sera que, après avoir veu le tant grant desir quy montre de se trouver en quelque lieu, pour donner a cognoytre a tout le monde ce que pieça nous aultres ses serviteurs avons cogneu, qu'est d'avoyr le cœur tel qu'il a, ores qu'yl a pleut a Dieu que juques ycy ne vouloyt oblier ceus quy se sont entremys en son servyce, il est a croire que beaucopt moins lesserayt en nececyté le maistre que nous autres, veu qu'il ne vient pour nos merytes

et quant au monde, il peult estre asseuré que le nom de sa personne seulle luy vaudra dix mille hommes, et que beaucop de gens quy ne sçavent quelz ilz doyvent estre, ou bons ou mauvais, fauldra adouques quy demontrent le dedèns. Toute foys, au contrayre, il y a beaucoup de dangiers, tant d'aventures de guerres, que aussy par faulte d'argent, venyr quelque mutynacyon et d'icelle souldre quelque revers au rebours de son intencyon et de nous autres ses servyteurs; parellement fautte de vivres, qu'est ung cas ou yl doyt bien penser; car, comme vous le pourrez bien informer, la nececyté est extreme en toute l'Italie universelle. Parellement aussy n'est rayson que sa personne s'aventure comme moy ou un autre feroyent; et la ou je pourroys atendre le tamps a une nececyté a mon honneur et par rayson, a luy seroyt honteux de s'arester pour nul detourbier d'ennemys; j'apelle de force: car il fault que la sienne soyt sy grande qu'elle passe par dessus le ventre a tous autres quy se mestroyt au devant. Pour quoy luy suplierez me vouloir pardonner sy je m'aventure, comme son servyteur très humble, luy ramentevoyr et suplier de bien vouloyr penser deux fois, et après, sy se determine de choysir ce voyage plustot que les autres, le mesme il veuille faire, si je luy escrips par vous; et c'estes la fason qu'il me semble il doit venyr non sy grande que beaucop de gens pourroyt dire quy seroyt necessayre pour sa personne, ni aussy sy petite que s'il vouloyt demeurer, queque aultre personne, quelle qu'elle fut, ne s'en deut bien contenter; et quy pense, soyt la fesant ainsy ou non, qu'en moy ne trouvera jamais autre sinon luy estre obeissant [avec] grant ou petite ou moyenne provision, comme il luy plaira le me commander; car je ne seray jamès restif a luy estre tel que je doys. Meys il doyt bien penser que pour le premier, que c'est belle chose de se fere craindre et de mestre tel pour par tout le monde, que l'on pense que la ou il ira tout est perdu pour ses ennemys.

Je fays ces escuses afyn qu'il ne pansat que je luy fays le cas sy gros pour ce que je y soiys, et panse ores que ces afferes meriteroyent ceste mesme provysion, non yl venant sa personne: toute foys, s'il ne le peult fere, il vault trop mieus que l'un de ses servyteurs eusse faute que luy. Il prendra, s'yl luy plest, la

bonne voullonté de quoy il sest que je le dis. Et quant a la sagesse, je croys quy ne m'a jamais tenu pour ung Aristote: pour quoy, si ceste est toute malfayte, après la luy avoyr montree, la pourés jeter au feu; s'il y a queque peu de bien, il en pourra prendre ce qu'il luy en plaira et la reste le lesser; et s'il luy semble bien le tout, luy supplierés que je soys tost avisé de son intention: car, comme j'ay dit dessus, elle sera suyvye de la plus grande et melleur affectyon que serviteur saroyt fere. Et surtout, n'obliés ce point, que je soye souvant averty: car vous savez combien yl ymporte.

Donques, pour commencer a l'avertir de ce quy me semble qu'il est besoin il prouvoye avant sa venue, commenserez par les vivres, car c'est chose de quoy l'on ne se sauroyt passer, et la provision quy me semble il y doyt mestre est de fere troys grosses monnycyons: l'une en ce royaume, car il en y a grande necesyté; l'autre a ung port sur les Genoys (1), et me semble que Port Ercules seroyt bon pour ce, si le pape et André Doria, quy le tient, leur rendent comme ils esperent et einsy ont dit quy le feroyent; l'autre a Gennes. Celuy de Naples pour la seurté du royaume; celuy de Seines pour le chemin de ceste armee pour passer en Lombardie; et ausy que ne savons sy sera besoin sejourner en queque lieu pour fere queque effet; lequel cas avenant, ne seroyt possible, pour queque importance que se fut, sy je n'avoie vivres; et par tout le chemin n'y en a nulx; celuy de Gennes pour sa venue et desembarquement et pour les gens qu'Antoyne de Leyve a en la duché de Myllan, et ausy pour nous quant nous y serons passé. Par quoy luy dirés que s'il luy plet venir, quy pourvoye ces troys lieux grossement de vivres; car estant le plus fort sur la mer, il peut tous jours assembler les troys en ung quand il voudra. Et la fason de ce fere est de venyr de Cecylle, de Sardaygne et d'Espaygne, et posé ores que le vissroy de Cecylle dit quy en y a peu au païs, toute foys pourra yl beaucop ayder: par quoy est besoin que Sa Magesté luy escrive sur ce, selon qu'il ara envye que le cas se fase, et quant il y envoyeroit ung gentilhomme tout exprès, me semble quy n'y auroit que

(1) *L.* Siennois.

bien. Des deux autres lieux, je ne say leur puissance; pour quoy n'en dis riens.

Autre provision quy semble très necessayre que Sa Magesté pourvoye est que, comme luy sarez bien raconter et quy a ja seû par autres mes lestres, il y a troys ou quatre villes en Poulle quy tiennent pour les Venicyens. Et posé ores que le marquis de La Guast y soit allé, toute foys je ne saroys juger ce quy en aviendra, ou de la faulte de les prendre ou de l'adresse ou d'aucunes d'elles ou de toutes. Et a cas qu'yl le fallit, que Dieu ne veulle, je ne sçay ny ne voys moyen comme je seusse sallir ors de ce royaume, le lessant seurement garder et sallir fort; car vous luy sarez bien a dire les gens que j'ay et la meschante mauvayse voulonté qu'ont ses sugets en ce royaume, et aussy l'asiete des villes susdictes, lesquelles, hors deus ou troys d'elles, sont ports de mer, et est fort facille aux Venissiens d'envoyer gens, argent et vivres auxdits lieux toutes et quante foys quy voudront, sil la mer ne leur est empechee; j'apelle celle de Poulle; car, comme yl set bien, ou autres quy sont entour luy quy l'en saurons bien informer, son armee sur ceste autre mer ne les peut empecher; par quoy pourroyt depecher quatre ou cinc mille Espagnols payés, et quand se seront jusques a VI, il n'y aroyt point de mal, pour contresegcr ces terres par terre. Et si tant est quy se veulle ayder de André Dorie pour son passage, c'est bien raison que ce soyt preferé a toutes choses. Meys aussi s'il luy semble que ce doive faire tost, me semble quy doit commander audit Dorie de venir par mer defendre quy n'y entre nul secours; car ausy bien sera yl contraint d'y envoyer ou luy ou autres, depuys sa venue, et en ce temps pouroyt estre tart; car ils pouroient estre ravitallës. Et ceste pourvision des Espagnolz solyciterés que ce soy tost, afin que je puysse sortir, disant que pour ce je ne lerrés de chercher tous moyens pour ce fere le plus tost que pouray; mès que juques à ceste heure je n'en ay veu nulx, ny ne say sy se pourra trouver sans ce que je dis, ou que les Venissiens vinssent a acord avec luy; en quoy ferés tout mon effort, comme il luy plet le commander.

Vous luy dirés ausy qu'il est besoing quy face desendre un bon nombre d'Allemans en la Lombardie, bien payés et bien

conduis; et me semble que le nombre que m'avez dit de douze mille est assés souffisant, et qu'yl est très nesaysayre quy y soyent au tamps que je y pouroys ariver: car au bruyt que j'entens quy court pardedans ceux que j'ay ycy, sil j'aprouchons la frontiere d'[Alle]maygne, ils sont gens pour nous lesser, et le tiendroys qua[si pour vray], car le mesme coronel me l'a dit.

Encore, oultre ce, me semble quy pourra encore fere une porvysion, qu'est d'envoyer queque gentilhomme au roy de Hongrie, avec queque argent, s'il luy semble bon ainsy, pour fayre arester, sus hombre qu'yl dit que y veulle dessendre en personne, juques a XVI ou XVIII mille lansquenets, asseurant les capitaynes et queques gens de bien, leur donnant queque peu d'argent. Et poura sortir de ceste porvysion troys biens: l'un, le premier, s'il en avoyt a fere soudaynement, il les pourroyt recouvrer; l'autre, il mettra en pensement le roy de Franse, quy ne sara comme desfornir son royaume de gens, et parellement les Suysses et baucop de ceux de Italie et princypalement les Venicyens; et le tier, que les ayant retenu l'empereur, ledit roy de France n'en ara nulz, ou au moins yl ne ara que le refus.

Direz aussi a Sa Magesté comme, avec l'ayde de Dieu, j'ay commencé a accorder son armee, et qu'il n'y aura desaccord avec les pietons espagnols et les Allemans, en la sorte qu'il verra par une autre instrucyon fayte en italien de main de secretaire, et suys après pour feyre le semblable avec les hommes d'armes, chevaulx legers et Italiens, pour parachever de mestre le tout en obeissance.

Il pourra voir la grant somme qu'il monte, laquelle, ores qu'elle est grande, ne pensay jamais y pouvoir venyr, et n'a esté sans force mercedes a tous les capitaynes, comme il poura veoyr par une autre instrucyon ou je luy mets les nons d'eux et le nombre des mercedes; tout soux son bon vouloyr, ou de reconfermer tout ou revoquer tout, ou prendre et lesser ceux quy luy semblera pour le mieux. Et luy suplierés quy ne s'esbaïse s'il y en y voyt de bien fougueux; car j'ay estó contraint de donner a tous, ou je ne fusse jamès venu au bout a l'apointement dit.

(*Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, 433-438; autographe à la Bibliothèque de Besançon, recueil dit *Mémoires de Granvelle*, t. I, p. 179-184.)

139.

Vente, par ordre du Conseil collatéral, à François Porrone des biens de Frédéric de Montfort.

1er novembre 1528.

Carolus, etc. Illustrissimi et magnifici viri collateralis consiliariique regii fideles, dilectissimi, nobis carissimi. Esendo devoluti a la regia corte le letre seu ville de Rayano e Puglianello per la notoria rebellione de Federico de Monforte (1), per lui perpetrata et comessa contra le prefata Majestate, per li occorezi bisogni del felecissimo exercito et per bono publico, le havemo venduti et alienati al magnifico Francisco Porrone, presidenti de la regia Camara de la Summaria, per se, soy herede et socesori in perpetuum, con carta de retrovendendum per pretzo de tre milia ducati correnti zive dui milia in contanti de presente et mille in conto de debito. Le deve la regia corte, secondo soi libranze de officio de scrivano de razione et compoto, se valeno piu de trecento docati lo ano netti de dutis, de ducendis, lo habia ad pagare ad ragione de deche per cento et, se valeno mancho, la regia corte le debia dare el complimento sopra altre soi intrati a la misma ragione o che particularmente se contenera in il privilegio che sopra cio havemo ordenato se le debea exspedire con tute le clausole oportune et necessarie. Por tanto ne decimo et ordenamo che ad ogni instancia del dicto micer Francisco o de altri per sua parte ostensore de la presente le debiate fare donare et consignare la vacua et pacifica possessione de dicte terre, con tuti soi fructi, redicti et intrati et altre robe ad quelle spettante et pertinenti et farle respondere de omnibus juribus de jure baronis como ad vero patrone et signore de quelle in lo modo et forma che meglio se facea al dicto Federico quando le teneva, et non facte lo contrario, che tale e nuestra volunta et intencione, la presente reste al presentante. Datum in civitati Putheolorum, primero novem-

(1) Frédéric de Monfort, gentilhomme napolitain, était passé au service de la France.

bris M.D.XXVIII, nec non et cun jurisditione civile, criminale et in ista con la cognicione de prime et seconde cause. PHILIBERT DE CHALON, MORRONUS, DE COLLE, L. VICEPLIONORUM, HIERONIMUS DE FRANCISCO, LOYSIUS RAM, BERNARDINUS MARTIRANUS.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 7.)

140.

«Capituli et conventione fatti fra lo illustrimo signor principe de Oranges, vicere del regno de Napoli et capitaneo generale de la cesarea Majesta in Italia, et li capitanei, alferi, pagha doppia e tutti li altri fanti alemanni del colonello de Chiarfadona (1).»

15 novembre et 3 décembre 1528.

In prima Sua illustrissima Senoria promette alli supradicti Alemanni per tutto il presente mese de novembre 1528, darli due paghe de le quale la una, se non paghera de presente, volendola essi ricevere et l' altra a la fine de detto mese, e non volendo ricevere la una adesso, si li pagherano tutte doe alla fine del mese prenominato, de modo che per l' una manera o per l' altera venerano ad epse per tutto il presente mese de novembre le due paghe parte secondo la mostra che se avera da fare per la quale siano tenuti e obligati dare fidelmente et lialmente.

Item a la fine del sequente mese di decembre promette darli doe altre paghe.

Item a la fine del mese de jennaro proximo futuro promette darli doe altre paghe et al fine del sequente mese de febraro promette ancora dare loro doe altre paghe, che tutte dette paghe ascenderanno alla summa de octo con questo, pero che a mese per mese habiano da fare le sue debite mostre, secondo le quali se le pagheranno le dicte doe paghe a mese per mese ut supra fin tanto che siano satisfacti de dicte octo paghe in dicto tempo.

Item dice Sua S. illustrissima che da la fine di febraro quanti procurera che ogni mese epsi Alemanni habeano de havere la

(1) Doit être le même que Jean Chauffardon ou Chaffardon qui figure sur les listes des gentilshommes de la maison de l'empereur.

loro pagha ordinaria, come se costuma et deveno havere servendo Sua Maesta cesarea.

Se notifica pero che il predetto s[r] principe illustrissimo vole che le sopradette promexe habiano loco et effectu in casu che epsi capitanei, alferi, paghe doppie et altri fanti de dicto coronello promectano, etc., absolvere et liberare la cesarea Majesta de tucto quello da epsa deveno ricevere per loro servito de piu de queste octo paghe che loro se daramo in li termini sopradetti senza posserli in niun tempo piu domandare cosa alcuna per ditto servitio passato et che promectano servire detta Majesta lealmente et fidelmente come hanno fatto per il passato et non recusare viagio, factione o impresa alcuna che per Sua illustrissima Senoria loro sara commandato et imposto per lo servitio cesareo, et che promettano vivere secondo li loro instituti, submictendo se a la justitia et vivere como e solito de vivere li altri boni soldati alemanni, et in caso che non vogliano promectere et observare il soprascritto, li presenti capitoli se intendano essere nulli a cossi come non fussero facti, et in fide de la verita Sua S. illustrissima ne a facto scrivere detti capitoli quali a suprascripto de sua propria mano et fatto sigillare del suo solito sigillo. Datum Neapoli, die xv novembris M.D.XXVIII.

« Capitoli et conventione fra lo illustrissimo et excellentissimo signor principe de Oranges, vicere de Napoli, capitaneo generale de la cesarea Majesta in Italia, et li Alemanni del coronello et tanto capitanei, alferi et paghe doppie quanto tutti li altri fanti de detto coronello. »

In primis lo predetto illustrissimo senor principe vicere et capitaneo generale, etc., promette alli supradicti capitanei, alferi, paghe doppie et altri fanti de detto coronello darli doe paghe de presente in denari contanti secondo la mostra se havera da fare, la quale loro siano tenuti et obligati dare lealmente et fidelmente.

Item a la fine del presente mese di x[e] promecte darli doe altre paghe.

Item a la fine del mese de jennaro proximo futuro promette darli doe altre paghe et a la fin del sequente mese de febraro promette ancora dar loro due paghe altre, che tutte dette paghe ascenderanno a la summa de octo con questo, pero che a mese per

mese habbiano ad far' le sue debbite mostre secondo le quale se le pagherano le ditte doe paghe a mese per mese ut supra fin tanto che siano satisfacti de dette octo paghe in detto tempo.

Item promecte de presente paghar a le paghe doppie il soldo de una mesata et etiam il soldo de unaltra mesata a la fin de detto mese de febraro in le quale se veneranno ad fornire de paghar' le dette otto paghe.

Item Sua S. illustrissima promette che accadendoli darli combiato o sia licentia che ala partita di detta fanteria per observarli li soi capitoli antiqui le dare quel che e costumato darseli.

Se notifica pero che il predetto signor principe vole che le sopradetto promexe habbiano luoco et effectu, in chaso che epsi capitanei, alferi, paghe doppie et altri fanti de detto coronello, promectano de absolvere et liberare la cesarea Majesta de tutto quello che da epsa deveno recevere per loro servitio de piu de queste otto paghe et de le due mesate chi se diceranno che se daranno a le paghe doppie oltra dette octo paghe ut supra in li termini supradicti senza posserli in niun tempo piu domandare cosa alcuna por detto servitio passato et che promectano servire ditta Majesta cesarea lealmente et fidelmente come hanno fatto per il paxato et non recusare viagio, factione o impresa alcuna che per Sua illustrissima S. li sara commandato et imposto per lo servitio cesareo, et che promettano vivere secondo li loro instituti, submittendosi a la justitia et vivendo como e il solito de vivere de li altri boni soldati alemanni et anco ne paghare le victuaglie quanto nel resto et che Sua S. illustrissima nel presente et per lo avenire li dara tali allogiamenti ne li quali possano trovare et honestamente de vivere, et in caso che lo predetto S. principe illustrissimo per una parte et li dicti capitanei, alferi, paghe doppie et altri fanti de dicto coronello non observino il soprascritto, li presenti capitoli se intendano nulli cossi come non fussiro fatti, et in fede de la verita Sua S. illustrissima et li predetti capitanei hanno fatto fare la presente quali hanno soptoscritto de loro proprie mano in Napoli, adi III de decembro MDXXVIII.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie du temps.)

141.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

17 novembre 1528.

Mon cousin, depuis le partement de Vaury et de tous ceulx de la compagnie qui devoyent passer ensamble, comme par luy mesmes pourrez entendre et aussi par mon ambassadeur messire May, ainsi que je pansoye qu'ils eussent desja fait voylle pour aller pardela, est arrivé vers moy l'evesque de Leche (1), avec lettres du cardinal de Saint Calixte (2) contenant en effect d'avoir nouvelle provision sur le fait de la restitution des cardinaulx detenuz en Castelnovo et des forteresses de Civita Vecchia et Hostia, disant que mes lettres precedentes sur cest affaire n'estoyent assez souffisantes pour contanter le pape et le hoster de suspicion. Sur quoy contynuant la bonne volunté que par aultres mes precedentes lettres, que vous porte ledit messire May, pourrez entendre que j'ay a ladicte restitucion des cardinaulx et forteresses, n'ay voulsu reffuser de vous escripre de rechief par nouvelle lettre que porte ledit evesque de Leche et de laquelle avec cestes vous envoye la copie, et ainsi s'est contanté, quant a ce point, combien n'a esté sans que me soye donné merveille qu'il venoit de Cathelogne icy pour si legiere chose que celle cy dessus, mais enfin que l'avoye envoyé appeller pour prendre congé de moy, ay bien cogneu par les propos qu'il m'a tenuz qu'il n'estoit venu nullement pour la cause dessus dicte, ains principallement pour celle que s'ensuyt, car il me dit que en Cathalogne et icy couroit fame que je vouloye aller bientot en Ytalie, et me suplioit luy ordonner ce qu'il en devroit dyre au pape. Je luy diz que puisqu'il venoit de Barcelonne, il avoit bien peu cognoistre par les galleres que illec se font, qu'il n'y avoit grand appareil, et que aussi pour une telle chose il pouoit assez entendre que n'estoit fourny de l'argent en telle quantité que seroit necessaire. Il

---

(1) L'évêque de Lecce était Gonzalve de Sangro.

(2) François Armellini, évêque de Pérouse.

me respondit qu'il le creoit bien ainsi, mais qu'il vouldroit bien savoir mon intencion sur ce, et que j'en escripvisse au pape en sa credence, en remectant ma lettre sur luy. Je luy diz que de mon intencion ne vouloye point nyer que j'avoye le desir, mais que c'estoit desja de long temps et ne veoyt encoires bien l'opportunité d'ainsi le mectre a effect, et quand icelle opportunité me advindroit, comme de beaucoup de gens se disoit, toutes fois ne le vouldroit faire sans que Sa Sainctetė en fusse des premiers advertiz, et aussi qu'il seroit de certain quelle est mon intencion, assavoir de mectre paix en Ytalie par l'ayde et mediation de Sa Sainctetė, et non pour y mectre nouveaul trouble ne faire chose d'ambicion ou tyrannie, combien que quant a ladicte paix d'Ytalie je vous ay envoyé tout pouvoir très ample et sans consulte, et esperoye que, veu la bonne amytié juree d'entre Sa Sainctetė et moy es mains dudit cardinal, il ayderoit que icelle paix generale d'Ytalie fusse bien tost conclute, qu'est une des choses en ce monde que plus desire, et au surplus de par le bon conseil de Sa Sainctetė faire chose que soit au service d'icelle et de son sainct Siege et par consequent de toute la chose publique chrestienne. J'ay bien cogneu que ledit evesque de Leche ne s'est contanté de cela et qu'il demeuroit tous jours en sa suspicion de mondit voyage d'Ytalie. Pour ce qu'il a persisté que je dusse escripre sur ce a Sa Sainctetė, a ceste cause et pour non luy donner occasion de plus grand souspeçon, ne luy ay peu reffuser d'ainsi le faire et par luy mesmes que porte la lettre, mais de la sorte et maniere que par la copie d'icelle que avec ceste vous envoye, afin que de tout soyez adverty, car par la copie cognoistrez que je ne declare point que j'aye determiné encoires ledit voyage et que, si telle chose advenoit, je l'en advertiroye des premiers. A ceste cause ay faite une autre lettre, laquelle aussi vous envoye pour la garder, et en usez en son temps et lieu, car ensuivant le contenu aux instructions que verrez dudit s^{r} de Vaury, icelle lettre ne se doit envoyer a Sa Sainctetė, synon quant verrez l'opportunité et que publiquement j'aye declaré mon allee ou selon que pardela se fera, vous vissiez qu'il y eust grand necessité de la bailler, car vous aurez encoires de mes nouvelles et aussi j'espere avoir des vostres et les desire. Cependant n'est besoing soy haster de luy

faire bailler ladicte lettre, mais quant vous le ferez, alors escriprez vous mesmes a Sa Sainctelé en conformité pour luy oster toute souspeçon, tant que possible sera, et lors il entendra clerement madicte allee, et verra que luy ay gardé ce que par ledit evesque de Leche luy escriptz, que, si faisoie ledit voyage, il en seroit des premiers adverty. Vous entendrez par ce que dessus et par ladicte instruction de Vaury mon intencion, laquelle n'est de riens changié, ains suis tous jours et seray en la semblable, et remectz le tout a vous pour en faire comme voyez qu'il convient a mon service, a la bonne ordre de madicte allee et a la pacification d'Ytalie et bien de mesdictes affaires de pardela, dont j'ay toute ma confidence a vous. D'une chose vous advertyz, comme entendrez par ledit messire May, que a la mesme saison que envoyerez a Sa Sainctelé madicte lettre de ma determinacion d'aller en Ytalie, en ce mesme instant, voyre quelque peu devant, vous mandés audit messire May pour le dire audit cardinal de ma part en vertu d'une lettre de credence que maintenant je luy envoye, afin que lors ledit cardinal puisse persuader à Sa Sainctelé le bon effect de madicte allee, et qu'il luy oste toute suspeçon que les ennemiz luy peuvent donner a croyre au contraire selon que ledit cardinal le sçaura bien faire, s'il le veult faire, et que aussi par ledit messire May entendrez. Aultre chose ne occourt pour le present, synon que fort je desire avoir tost de voz nouvelles, car c'est chose très necessaire pour mon service et en quoy me ferez plesir très agreable. Nous avons escript a nostre ambassadeur messire May nostre intencion sur ledit voyage, par quoy pouvez parler a luy ouvertement et l'advertyr tous jours de toutes choses.

Mon cousin, Nostre Seigneur vous ayt en sa gardé. Escript en Toledo, le XVIIe de novembre XV^{c}XXVIII.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute; — Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 80, fol. 38; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

142.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

17 novembre 1528.

El Rey. Para el señor principe de Orenges.

Illustre principe, nuestro primo visorey, lugarteneute y capitan general. Vos vereys por la carta que yo os escrivo con el cardenal de S. Calisto el deseo que yo tengo de complir lo que he prometido al nuestro muy Santo Padre en lo de la restituçion de las fortaleças de Hostia y Çivita Vieja y de los cardinales questan por rehenes nel Castillo nuevo de Napoles: yo os ruego que pongays toda diligençia por que asy se cumpla luego, por que ne hay cosa en este mondo que mas pueda quitarme de inconvenientes, ni que sea mas provechosa para mi serviçio que esta: por esto la deseo sobre todas y, sy no suçediese, ternialo por muy mala nueva.

Todavia por que por las cosas pasadas yo stoy algo dubdoso que los de mi armada serian en esto mal obedientes y mal contentos desta deliberaçion sy se fisiese syn su sabyduria, por donde podria seguir algun inconveniente a mis cosas, yo os ruego que por todas las vias y maneras que podreys y por los medios que a vos paresçeran a proposito, les hagays saber mi voluntad y procureys de induzirlos a que tengan por buena y agradable la dicha restituçion: y sy los hallasedes algo reçios, useys toda la blandura posible, mostrandolos quanto se conviene para mi servicio y su provecho dellos y para darles çierta vitoria de sus enemigos, la concordia y entera amistad con el PP., por esto os ruego que sobre todos los servicios que ya mas me querreys hazer, hagays esto; y como es dicto, si posible es, luego pongays por obra la dicha restitucion syn dilaçion alguna; y si fuere menester, useys todas las buenas maneras posibles para atraer los soldados que la consientan syn estrepito: tomando el pareçer de los amigos y servidores buenos que teneys en la armada, y dando del todo parte a Su Santidad que sé que os consejara y ajudara en todo lo que el conoçiere ser mi provecho, como bi

padre y amigo, como me lo tiene prometido, a causa que desta restitucion no salga inconveniente alguna que pueda damnar mis negoçios: pues tengo speranza que los de Su Santitad y los mios de ara adelante seran todo uno. Data en nuestra cibidad de Toledo, a xvii dia de novembre xv^c^xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute.)

143.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

25 novembre 1528.

Mon cousin, depuis le partement de mon ambassadeur messire May et des s^rs^ de Vaury et Balanson, j'ay reçeu lettres du capitaine Andrea Doria, du xxviiie d'octobre, sur lesquelles luy ay fait responce par ledit Vaury telle que par la copie cy enclose (1) pourrez entendre, principalement quant au point que touche de ce que le pape, Venissiens et aultres luy ont fait parler de s'entremectre pour la paix avec nous, qu'est comme sçavez une des choses que plus desirons. Nous escripvons presentement audit Vaury une lettre telle qu'il vous monstrera qu'il nous semble devez faire avec ledit capitaine Andrea Doria; combien ne faisons doubte que non seullement en cela, mais en tout ce que verrez concerner nostre service, vous sçaurez bien faire et pratiquer ce que verrez tous jours estre a faire pour le myeulx, car a ceste fin et pour la grande confidence que vous pourtons avons tout remis a vous sans consulte, comme par nostre ambassadeur messire May entendrez et par les instructions que luy et lesdits Vaury et Balanson portent, ensemble par aultres lettres que depuis avons escript a vous et a eulx, et pour ce que jusques ayons de voz nouvelles n'y a pour le present aultre matiere digne d'escripre, faisons fin a cestes. Donné en nostre cité de Toledo, le xxve de novembre xv^c^ xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 80, fol. 57; copie de la fin du xviiie siècle.)

---

(1) Cette copie n'est pas jointe à la lettre.

144.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

1er décembre 1528.

Magnifici admodum ac circumspecti domini, amici nobis carissimi.

Per relatione del magnifico secretario Bernardino Martirano et de molte altre fidedigne persone semo informati che ritrovandosi un giorno lo illustrissimo signor duca de Borbona, che in gloria sea, senza uno carlino et dovendo dare alcuni denari a li Alemani, li quali stavano amoctinati et non volevano passare avanti per la impresa de Roma, epso signor duca ricerco ad diverse persone denari in prestito per complire a quel bisogno et tra li altri al magnifico messer Carlo Massayni, alhora ambassadore de le Magnificentie V. appresso il ditto signor duca. Il quale li accomodò per honore di quella excelsa republica scuti doicento d'oro dil sole de li quali non hebbe mai la satisfatione, come in vero lo credo, perche questo exercito non è mai stato tanto habundante de denari che si sia possuto restituire quello che si è imprestato. Perho per essere il ditto messer Carlo molto nostro amico et per havere fatto quelche fece per honore di quessa excelsa sua republica, seria conveniente cosa che quella ce li rinborsasse, et cossi, quanto piu potemo, ne pregamo le Magnificentie Vostre che lo vogliano fare et, oltra che farano cosa degna di suo honore, a noi farano piacere tanto accepto et grato quanto se lo facessero in un caso nostro proprio; perche grandemente lo desideramo, aspectando di ciò risposta. Appresso perchè misser Augustino di Caeta, Cosentino, è creditore de misser Nicolò Tholomei de 345 ▽, per ciò per haber dipendentia dal magnifico messer Bernardino Martirano, secretario, pregamo le Magnificentie Vostre che vere obstante il termine de cinque anni che epso Nicolo domando, lo vogliano astringere a la satisfatione, che ne farano piacere singularissimo. Et N. S. Dio sue molto magnifice persone guardi come desiamo. De Napoli, al primo de decembre 1528.

E. M. Vestrarum amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

145.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

20 décembre 1528.

Mon cousin, par Leonard de Grimaldo j'ay reçeu voz lettres et ouy le contenu en ses instructions, avec toutes les escriptures y mentionnees et ce qu'il m'a dit de vostre part. Sur quoy, mon cousin, afin que cognoissez de bien en mieulx l'amour que je vous porte et que ne vouldroye en façon quelconque permectre qu'il vous fusse fait tort, ains entendz que soyez honnoré et avancé comme le bien meritez et que le vous escripviz par Chalain, je despesche maintenant devers vous le sieur de Waury, present porteur, par lequel et les instructions et despesches qu'il vous porte, entendrez et cognoistrez non seullement ce qu'il vous touche et le bien que je vous veulx, mais aussi tout l'estat de mes affaires, pour selon ce vous savoir mieulx conduire (1). Si vous prie croire ledit Waury et faire en mesdictes affaires comme avez fait jusques a icy et que ne fais nulle doubte sçaurez bien faire, selon la parfaicte fiance que j'ay de vous, et soyez seheur que en toutes les choses que vous concerneront, me trouverez tous jours vostre bon maistre, comme plus au long ay dit auxdits Waury et Grimaldo. A tant, etc. Escript a Burgos, le xx[e] de decembre xxviii.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute; —Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 60, fol. 60; copie de la fin du xviii[e] siècle.)

146.

Donation par le Conseil collatéral à Philippin Doria de la ville de Castellamare.

22 décembre 1528.

Carlos, etc., Romanorum imperator semper augustus, rex Germanie, Johanna mater et idem Carolus, ejus filius, reges Castelle,

(1) Ces instructions ne sont pas jointes à la lettre.

Aragonum, utriusque Sicilie, Yerusalen, Ungarie, Dalmacie, etc. Illustrissimi et magnifici viri regii collateralis consiliarii, fideles dilectissimi, per li inmensi servicii prestiti et che de continuo presta a la cesarea Magesta et esperamo prestara per lo advenire lo espettabile contte Filipino de Oria, che el compacer suo e stata precipua causa de la vittoria gloriossa contra lo exercito de la inimica liga, le havemo fatto gracia e ordinacione per esso soi heredi e subcessori utriusque sexus inperpetuum de la citta de Castello ad mari de Stabia ad beneplacito de la cesarea Magesta, con lo castello, fortaleze, mero et mixto imperio, cognicione de le prime e secunde cause civile, criminale et mixte, con li vaxalli, intratte et redicte di quelli, con expressa declaratione che quelli pretendeno havere ragione alchuna in ditta terra et intratte di quella, se li dara lo excanbio, et non bastando le intratte quolibet anno, a escuti tre millia lo anno, se li habbra de consignare quello manchasse, sopra la duana de ditta citta, tantto de mercancie como de ferro, et tali qualli reservamo, in demanio et dominio et jurisdicione de la regia corte. Per tanto redicemo e ordinamo che, ad ogni instancia del espectabile contte o de legittima persona per lui probedati, li sia datta la corporale et expeditta possessione de ditta citta, castelle et fortelleze et de tutte le cosse prefatte, et ne li siate esposto de li intratte et fructi di quella con sopplire de la duana quello manchasse fin al numero de tre millia escutti lo anno al modo et forma sopraditti, et cossi se exequa et non altramenti la presente reste al presentanti. Datum in civitate Salerni, die XXII° mensis decembris M°.D°.XXVIII.—PHILIBERTUS DE CHALON.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 42.)

SUMARIO DE ESTE CUADERNO.

BOLETIN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

TOMO XXXIX.—CUADERNO IV

OCTUBRE, 1901

MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE FORTANET
IMPRESOR DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
Calle de la Libertad, núm. 29

1901

BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA.

TOMO XXXIX. Octubre, 1901. CUADERNO IV.

INFORMES.

I.

PHILIBERT DE CHALON, PRINCE D'ORANGE.—LETTRES ET DOCUMENTS

(Continuation.)

147.

Nomination par Philibert, au nom de l'empereur, de François de Tausia comme commissaire à Castellamare pour Philippin Doria.

29 décembre 1528.

Carolus, divina favente clemencia, etc., Romanorum imperator semper augustus, Joanna mater et idem Carolus, ejus filius, reges Castelle, Aragonum, utriusque Sicilie, Jehrusalem, Ungarie, Dalmacie, Croacieque, etc.

Philibertus de Chalon, Orange princeps, cesareae Magestatis in Italia capitaneus generalis ac in presenti regno vicerex et locumtenens generalis, etc., magnifico viro Francisco de Tausia, regali comisario, et nobili viro Herculi de Funtis, ejus substituto, fideli dilecto, graciam regiam et bonam voluntatem. Sicut novis herede sucedentibus in rebus bonisque feudalibus litteras de asecurandis ipsis a vaxallis eorum et quod eis respondeatur de consuettis et debitis, cesaree et cujuslibet nostrum nomine, con-

cedimus, sic simili modo novis utilibus dominis et baronibus de ipsarum litterarum suffraggio, providemus ex prefattoque vobis pro parte magnifici et spectabilis Philipin de Oria, regum fidelis dilectissimi, quemadmodum per ipsius servitia et merita obtinuit a nobis civitatem Castri maris de Stabia de provincia terre Laboris, cum ejus fortellicio, vaxallis hominibus, mero, mixto imperio et gladii potestate, cum quatuor litteris arbitrariis, bancho justicie ac cum cognicione primarum et secundarum causarum civilium et criminalium et mixtarum et cum omnibus aliis introitibus et reditibus expectantibus et pertinentibus ad utile dominium, prout apparet in provisionibus desuper expeditis, fuit propterea nobis supplicatum pro ipsius parte quatenus eisdem praedictis litteras assecuracionis praefate et quod eis respondeatur de consuetis et debitis juxta hujus regni consuetudinem atque usum dignaremur. Nos itaque supplicationibus ipsius inclinati, tenore presentium, de certa nostra scientia deliberate et consulto ac ex gracia especiali vobis praedicto comissario comittimus et mandamus quatenus ad dictam civitatem vos personaliter conferentes et, recepto prius aditto ex praedicto vel ejus legitimo procuratore ligio homagio et fidelitatis debite juramento, postea exponentem ipsum vel ejus legitimum procuratorem a vaxallis prefatis assecuretis assecuraciones atque debita sacramenta prestari faciatis ac respondere de consuetis et debitis juxta hujus regni consuetudinem atque usum facturus fieri de exequtione presentium tria consimilia instrumenta, quorum uno penes vos retento, altero parti tradito, tercio ad regiam cammeram summarie destinare curabitis inhibi pro cautela regie curie conservandum, fidelitate tamen regia, feudali quoque servicio et ad hoc regiis atque aliis et cujuslibet alterius juribus semper salvis. Mandamus propterea magnificis gubernatori et auditoribus dicte provincie nec non capitaneis, assessoribus, sindicis, electis, universitatibus et hominibus hujus regni et signanter dicte civitatis ceterisque aliis officialibus et personis quibuscumque tam regis quam baronum ad quos seu quem pervenerint et fuerint quomodolibet presentate seu eorum loca tenentibus et substitutis, presentibus et futuris, quatenus pro execucione presentium vobis obediant, pareant, assistent prestentque omne auxilium et favorem necessarium et

oportunum prout a vobis fuerint requisiti, et contrarium non faciant pro quanto graciam cesaree et catholice Majestatum caram habent ac penam duccatorum auri mille cupiunt evitare. In quorum fidem presentes fieri fecimus magno cesareo et catholice Magestatum pendente sigillo munitas. Datum in civitate Salerni, die 20 mensis decembris millessimo vicessimo octavo.— PHILIBERTUS DE CHALON.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 43. Copie défectueuse.)

148.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

Fin de 1528.

Monsieur le prince, j'ay reçeu plusieurs vos lettres puis que vous escripvés par Waury, esquelles j'ay a aucunnes fayt responce par lettre de mayn de secretayre. Je dis peut estre a aucuns... et ay lessé de vous respondre et escripre de la Merrenne jusques a ceste heure pour ce que, tost après avoyr reçeu les vostres, respondons a celle que vous escripvés par ledit Waury, aryva Balanson, lequel je n'ay peu plus tost despescher, veu les materyaulx que desyriés il portast, lesquels ne sont sy legiers a faire trouver que bien besoing seroyt, et a ceste cause et aussy pour ces cortes esquelles j'ay esté empesché, ay fayt toute la diligence sans pour ycelles perdre tanps que m'a esté possible, et pour ce que par ledit Balanson ja saurés ce qu'il en est, m'en remetterey a luy. Samblablement luy ay bayllé une informacion de ma mayn par laquelle verrés et congnoiterés mon intencion que sur checun point d'ycelle luy ay bien declaree, et vous en saura bien informer; ne repliquerray que respondre par cestes a l'argent que demandés pour l'armee, ny a ce des galeres, ny au secours des Allemans, ny auls vivres et autres choses semblables dont m'escripvés. Seulement vous veulx recommander l'affayre que par ycelle verrés et y tenyr mayn et ayde et adresser ce que pour se sera besoing, car c'est ce que plus je desyre et que ce soit avec le secret que voyés l'affayre requiert. Sy plus tost je eusse despesché quelque ung vers vous, plus tost vous eusse envoyé

l'acomplissement de la promesse que vous fis par la lettre que escripvis par Waury. Je croys bien que en l'affayre ou vous trouvés, depryés plus les autres provisions necessayres que cestes; toute foys je n'ay voulu la plus dylayer, mès la vous envoyer par ce porteur qui est le premier despesché, et poués estre sehur que selon la bonne voulonté que vous porte, que je la vous envoye de meilleure voulonté que vous ne la sauriés desirer selon que les affayres de dela sont et que le tamp est et selon qu'il sera. Je vous recommande la justice et bonne gouvernacion de ce reaume. Suis sehur que congnoisterés par cy après que la cherge est sy grande que je ne say que fayt plus pour son compaignon, et ne fays doute que, pour grande qu'elle soit, la saurrés bien porter et a vous et a moy nous descherger, et aynssy je vous en prie et bien recommande. Je vous envoye ung avys que l'on m'a donné touchant le fayt des confiscacions de ce reaume. Vous le verrés comme je dis es instruxions et m'avertyrés de vostre avys, mès pour ce que attendre vostre responce pourroyt estre dylay et longue attente et mesmes a ceulx qui servent de pardela, il m'a samblé vous escripre et aynsy fais, content que en usés et que ce soyt sy secretement que nul autre fors que moy le sache, que ferés bien de en ce pendant et comme de vous mesme..... pour avoyr..... qui bien servent non point a tou..... disent qui servent, ny aussy tout ce que checun pourroyt bien demander, mès a checun selon sa qualyté et servyces, et par ce moyen recompenserés et contenterés aucuns..... aurés excuse avec le..... mandans et m'avertyrés de ce que en aurés fayt pour en ordonner sur le tout, comme mieulx me semblera; a ce que en ce ferés doit (?) estre comme de vous mesmes et sous (?) cherge de moy, et gardés que nuls ne sache ce que vous en escrips que vous seul. Vous m'escripvés de Waury touchant ung marquisat, et luy escrips que vous escrips de son affayre, et pour ce me samble que de la sorte sesdictes (?) luy pourrés bayllier jusques a deux ou troys mille ducas de rente et sera (?) chose secrete sy elle demeure, comme espere, en cest reaume, et quant a sa ranson, s'yl vient ycy, je la luy payray, et sy va vers vous, payés la luy. Vous me recommandés Jan d'Urbin. Vous saurés par Balanson ce que j'ay fayt par (?)... luy (?)... voulontiers fayt, car il le meryte. Aydés vous bien de luy

au fayt de cest apoinctement, car, sans sela, sy je vouloy pouser pardela, l'on me tiendroit pour ung fou. Et me recommandés aussy Loquengen. Il est homme de bien; ce sera bien fayt de luy en... co... a... ant de... selon sa qualyté; [je] m'en remès a vous. Je vous recommande ce porteur Balanson. Je ne l'ay trouvé for... en parler des affayres que porte. Il y a long tamps que me sert de la mesme sorte; luy pourrés aussy fayre quelque bien. Il ne scet ce que je vous escript de luy, car je ne luy en ay riens dit; ce que ferés, luy pourrés dyre et, après, coup que vous en ay escript. Il me samble que quant a celuy cy mille ducas par an sur quelque chose ne seryont mal enployés, et quant a Loquengen, v ou vi^e ducas, il ne seroyt trop mal. Je ne veulx oublier a vous dyre que il y a longuement que j'ay desyré de fayre quelque bon bien a Montfort. Vous savés que je l'ayme. Je vous prie regarder quelque bonne confiscacion pour luy et m'en avertyr secretement pour le luy donner, car je desyre luy fayre du bien et le desire. Aussy m'avertissés des autres choses pour fayre du bien a autres qui me servent et de ceulx quy sont de dela qui le merytent, pour pouoyr mieulx repartyr le tout en ayant vostre responce, laquelle je desireray bien de avoyr tost pour savoyr mieulx pourveoyr a ce que besoing. . . . .

. . . .

(Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, n° 688, fol. 4 et 5. Autographe incomplet de la fin; mutilé sans doute lors de la soustraction de la lettre de Charles-Quint à Philibert de Chalon, foliotée 7 *bis* et 7 *ter* et réintégrée le 17 juin 1857.)

149.

« *Sommaire de l'instruction baillee par monseigneur le prince, viceroy de Naples, a monsieur de Balanson, en date du* XXIe *de janvier* M.V.^cXXIX. »

21 janvier 1529.

Le premier article contient en substance que ledit seigneur prince, veant la fortifficacion des ennemys ou royaume, mesmes du cousté de Barlete, Trani, Monopoli et Nardo, a esté contrainct faire appoinctement avec les gens de l'exercite, tel que par la capitulacion se peut veoir, moyennant lequel et les payemens

sur ce fais, les Espaignolz qui ont servy au siege de Naples, avec la plus grande partie d'Italiens et chevaulx ligiers dudit exercite, sont allez a l'emprinse contre lesdits ennemys soubz le marquis del Gasto avec une bonne bande d'artillerie.

Le second, que au mesme temps sont accordez les Allemans et sont esté envoyez soubz le capitaine Thamise (1) a l'Apruz, vers la cité dicte la Matrice, pour la recouvrer des rebelles qui s'estoient retirez en icelle; aussi que ledit seigneur prince s'en alloit en l'emprinse de la Aquilla pour resister aux rebellions et maulx qui se faisoient contre Sa Majesté.

Le tiers, que ayant entendu la griefve maladie du pape, a fait demeurer Musestula en Rome et envoyé incontinent May bien informé pour entendre aux affaires et pourveoir a iceulx et que, advenant la mort dudit pape, ledit prince sera plus près pour assister estant a l'Aprusse que ne seroit dez Naples.

La IIIIe, que Sa Majesté ayt regard aux choses susdictes et mesmes a la grosse somme promise a l'exercite, que passe VI^c^ mille escuz, saus laquelle ne peut sortir du royaume ny faire bon effect, et ne se fault arrester a la somme envoyee que puisque les ennemys ont determyné de entretenir la guerre au royaulme, qu'il fault tacher a faire contraire, et tant plus retarder l'envoy de l'argent sera retarder ledit exercite ou royaume et que d'ores en avant les gens de guerre ne vouldront actendre si longuement leurs payes.

Le Ve se refere a la charge de don Diego Sarmiento, qu'il est besoing d'avoir nouvelles infanteries davantaige, tant pour l'acroissement des ennemys que pour laisser le royaume pourveu et qu'il y a dangé que les Alemans, aprochans leurs pays, ne se retirent en leurs maisons qu'ilz desirent; pour quoy fault anticiper d'autres gens de guerre.

Le VIe, que Sa Majesté pourvoye sur les grains necessaires tant pour le royaume que pour l'exercite, car le viceroy de Secille s'excuse sur ce qu'il doit delivrer au pape pour la provision de Rome ou que la famine ést si grande et ladicte cité plaine de lamentacions, disans que Sa Majesté et ses ministres donnent

(1) Thamis était lieutenant du comte Félix de Werdenberg.

bonnes parolles sans effectz, que, si le pape venoit a morir, pourroit succeder inconvenient a la creation d'autre, serchant autre lieu pour icelle, disant que en Rome ne se pourroit vivre. Et a ces causes, a l'instance du cardinal S[a] ✠ (1) et de Musetula, a faillu laisser aller deux naves chargees de grains a Rome, qu'estoient au port de Naples, et y fauldra continuer pour obvier aux inconveniens, au moyen de quoy sera moings pourveu ledit royaume.

Le VII[e] contient que ledit seigneur prince a requis audit viceroy de Secille de porveoir a Gennes et a Anthoine de Leyve comme il est necessaire de grains, et que Sa Majesté donne ordre que ainsi se face a toute diligence.

Le VIII[e], que ledit seigneur prince avoit requis a messire Andrea Doria d'envoyer ses galeres au succours de la Peulle, a quoy il s'excuse soubz lettre de Sa Majesté, que si elle n'est si prompte, qu'elle vuille mander que lesdictes galeres, avec autres d'Espaigne, voisent afin de destourber les ennemys par mer, et que ledit prince, de son cousté, donnera tel ordre que Sa Majesté dominera en toute la mer Mediterranee.

Le IX[e], que par ledit Sarmiente ont adverti Sa Majesté de ce qu'estoit advisé faire des rebelles et que depuis s'est procedé a l'effect et que aucuns sont estez pugniz a mort et leurs biens confisquez.

Le X[e] contient les procedures faictes contre les rebelles absens et que pour ce que plusieurs se rendoient fugitifz, craingnans les prisons et detensions estroictes, et que la multitude desdits fugitifz domaigeoit a Sa Majesté vers les ennemys, avoyt esté plus moderement procedé, que Sa Majesté mande son advis resolutif sur le tout, car la tardance au temps present peust estre nuysable, tenant en suspence et doubte la condempnacion ou absolucion desdits rebelles.

Le XI[e] dernier article contient que, combien ledit seigneur prince eust deliberé de ne faire don ne recompense des biens des rebelles sans le sçeu et exprez commandement de Sa Majesté, toutes fois, par grande neccessité, il a esté contrainct faire au con-

(1) Quiñones, général de l'ordre de S. François et cardinal de Sainte-Croix.

traire pour eviter aux mutinacions et mescontentement de l'exercite, et aussi pour satisfaire aux chiefz et principaulx ayant tant merité et bien servy, mais que esdits principaulx il a usé de la clause especialment *Sub me placito Sue Majestatis* et que Sa Majesté luy fera grace et honneur de confermer le tout.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

150.

«La instruction embiada del principe d'Oranges por signor Balanson.»

25 janvier 1529.

Gia sono qualche giorni che mandassimo a Sua Maesta cesarea il magnifico don Diego Sarmiento, capitaneo de gente d'arme, con una plena instructione del stato de le cose de qua et di quello ne pareva fosse necessario per il servitio de Sua Maesta dipoi seti venuto in Italia voi stesso in compagnia del reverendissimo cardinale Sta ✠, quale e rimasto a Roma, et voi seti venuto ad noi con li spazi quali e piaciuto ad Sua Maesta mandarvi et in brevissimo spatio sono gionti qua el magnifico messer May et con epso li capitanei Lochenghen et Rodrigo de Ripalta, et inteso il riposto de tutti loro et particularmente praticate le cose principale de ditto messer May, m'e parso necessario dare contto ad Sua Maesta di quanto e occorso doppo la partita de ditto don Diego et di quello che adesso per ubedire a li mandati di Sua Maesta si fa et si pensa di fare per il servitio di quella, et non troviamo persona piu apta ad rendere ragione del tutto ad Sua Maesta che voi, si per la fidelta vestra verso quella come per essere voi meglio informato de li altri de tutte queste occurrentie et sapere quanto siamo studiosi de observare la volonta de Sua Maesta ad tutto nostro potere; peró non habbiamo dubitato darvi un' altra volta fatica de ritornare subito ad Sua Maesta et cossi vi ne caricamo assai.

I. Li exponereti adonche che habbiamo avuto molto travaglio con le genti de questo exercito, per che se ben credevamo poterlo adoperare nel regno con darli alcune paghe del servitio, nondimeno non e mai stato possibile disponerli se prima non hanno

stabilito lo appunttamento quante paghe eramo per darli, et perche dimandavano cosa ad noi impossibile de complire, la cosa e stata differta in fino al mezo il mese de decembre et tractato e scorso il tempo che non si e possuto fare alcuno effetto contra li inimici, de sorte che si sono fortificati, victuagliati et acresciuti in numero a suo piacere d'entro Barletta, Trani, Monopoli et Nardo et anche sono intrati in Veste, loco maritimo con porto, et li e intrato il proprio signor Renzo de Ceri, quale si dice essere generale de la lega in questa impresa, talmente che siamo stati necessitati per evitare magior disordine et damno di Soa *(sic)* Maesta fare appontamento con le genti de lo exercito, assai magiore che non era nostra intentione, non pero che li habbiamo promesso piu de quel deveno habere, anzi loro hano meritato assai piu, si per rispetto del tempo che hano servito, si anche per rispetto de la fidelita usata et di quello hano sufferto et de sue virtu, ma noi desideravamo diminuire in magiore quantita pro rispetto alla penuria del denaro quale tenemo di qua. Pur non potendo fare altrimente, habbiamo concluso et accordato con ciaschuna natione et sorte de gente per le quantita et con li termini descripti particularmente in una cedula quale vi habbiamo data a parte acio la monstrate a Sua Maesta et possi comprehendere che non senza grande necessita habbiamo richiesto molta summa de denari, adonche subito fatto lo appuntamento con li Spagnoli quali hano servito in la obsidione de Napoli, per mezo del signor marchese del Vasto, si e atteso ad farli la monstra et ad reformarli et reducerli ad numero conveniente de capitanei et a la disciplina militare come era necessario, et tra tanto li habbiamo fatto provedere de denari in grossa quantita di sorte che adesso il preditto signor marchese, con epsa gente et con la magiore parte de li Italiani et de cavalli legieri, se ne va a ditta impresa et con una bona banda de artigliaria, come gia Sua Maesta sta informata.

II. Al medesmo tempo se sono accordati li Allemani del coronello che fuo del signor Georgio Fransperch (1) et hora che e del capitaneo es suo locotenente et ancho del coronello che fuo de

(1) Erreur sans doute pour Gaspard de Frundsberg.

Chiafardone, et hora lo havemo dato al capitanio Tamisio, come vedera Sua Maesta in ditto annotamento, et parimente si e ateso ad farli le mostre et reformarli, et perche novamente alcuni rebelli de Soa Maesta si erano posti in una cita de Apruzo nominata la Matrice et havevano introdutto Camillo Pardo Ursino con alcuna gente forestiera, noi havevamo deliberato mandare ditti Alemanni per recuperare ditta cita et castigare li rebelli et ne contentavamo che'l signor Julio de Capua, quale e vicegubernatore di quella provintia in absentia del signor Ascanio Colonna, conducesse ditti Alemani et fosse capo de quella impresa. Ma novissimamente havemo inteso che alcuni villani del contato de l'Aquila, subornati da li dui fratelli de Franchi, quali solevano tiramnezare ditta Aquila, li sono entrati dentro con violentia et hano expulso ditto signor Julio, et il governo si teneva con Sua Maesta et introdutti ditti tiranni con alcuna gente forestiera. Pero dubitando che con la tardita possino fare qualche fondamento prejudiciale ad Sua Maesta et se potria generare qualche novo imbarazo et diversione de lo exercito, noi stessi habbiamo voluto andare a ditta impresa de l'Aquila, anchora che per il vero se sentiamo assai indisposti, come sapeti, et ne sforzaremo a tuto nostro potere fare il servitio de Sua Maesta, come e de nostro solito, et de quanto seguira la teneremo advisata.

III. In la medesma conjunttura vene nova che il Nostro Signore era agravato de periculosa infirmita, et ben che havesse ordinato al Musestula, ambasciatore in Roma, che venesse qua insieme con il reverendissimo cardinale S[ta] ✠ per informar con la voce viva de tutto quello e passato tra lui et Sua Santita et de quello ha inteso et conosciuto in quella corte il preditto messer May et ancho noi avanti che'l ditto messer May andasse a Sua Santita, nondimeno stando la dubitatione de la salute de Sua Santita, ci parse fare firmare ditto Musestula in Roma et non lassarlo partire dilla fin a lo exito de ditta infirmita, et piu havemo ordinato a ditto messer May che vadi con diligentia a Roma per che in ogni caso la presentia de un par suo, quale vene immediatamente da Sua Maesta, non potra se non giovare et portare reputatione a le cose sue, et cossi per quello che da Napoli siamo advertiti, e gia partito et trovando Sua Santita in bono essere,

adimplira li ordini datoli per Sua Maesta come conviene, et in tal caso si potra informare dal ditto Musestula de tutto quello havera piu conosciuto ch'a scritto, perche qui lo habbiamo fatto capace de tutto il contenuto in le lettere del Musestula preditto et di quanto noi sapevamo de quelle occurrentie. Se anche Dio permettesse che Sua Santita venesse a morte (come se tiene quasi per certo), credemo che la presentia de ditto messer May fara assay frutto in la creatione del novo pontifice et nel manegio de molte et varie cose quale havorano a sequire, et essendo noi in Apruz con bon numero de gente, saremo assai piu propinqui et daremo assai magior caldo ad quelli negotii che non se stessimo in Napoli.

IIII. Hora che Soa Maesta con li preditti discorsi havera inteso quello e sopravenuto et operato dopo la partita de ditto don Diego Sarmiento in qua, ha magiormente ad moversi con ogni efficatia possibile per mettere in opra et per provedere a le cose quale li havemo richiesto con la instruttione de ditto don Diego et maxime vedendo con il ditto annotamento la grandissima summa de denari la quale e stata necessaria promettere a le genti de lo exercito, la quale passa seicento milia scuti, come si po vedere, senza li quali Sua Maesta ha da tenere pro certo che la gente non solamente non uscira del regno, ma non fara alcuna fatione dentro del regno, anzi con assidui amottinamenti et con ritornare a li primi disordini de allogiamenti a discretione et de rescatti et de intollerabile extorsioni mettera in total confusione et ruina il regno et il medesmo exercito et tutte le cose de Sua Maesta in Italia, et non faccia Sua Maesta molto fondamento in li denari quali li ha piaciuto mandare per voi stesso et per ditto messer May, perche se ben son stati a tempo et molto a proposito; nondimeno non bastino ad tanta necessita. Et ha da presuponere Sua Maesta che si come tutto il desegno de soi nemici et de mantenere la guerra nel regno et divertire le forze de Sua Maesta che non possimo attendere ad le altre cose de Italia, cossi conviene, et ancho e quasi necessario che Soa Maesta et noi altri tendiamo ad contrario fine et provediamo de cavare epsi exerciti fora del regno et fare la guerra (se pur se ha da fare) ne li Stati de altri, maxime che questo regno non potera piu supportare il peso de lo

exercito et ad un medesmo tempo veneria ad manchare la substantia alli populi et lo intertenimento a li soldati in manera che non e cosa de consulta se lo exercito si debbe cavare fora dil regno o non, ma e cosa necessaria et inevitabile, adonche puo pensare Sua Maesta se conviene havere denari, si per pagare li debiti gia promessi, si per mantenere quelle genti quale sera necessario lassare in lo regno per la total expulsione de inimici o al manco per conservatione di epso, si anche per havere alcuno modo firmo de dare alcuni denari allo exercito quale reuscira del regno et de intertenerlo se forsi havesse contrasto tale che non potesse si presto complire li soi desegni, perche sarebe troppo periculoso levarsi dal regno et andare a la guerra in loco unde quasi tutti sono inimici senza havere firmeza de due o tre paghe, et pero in questo capo fareti ogni instantia possibile che subito li proveda et, usando ogni modestia conveniente, non restareti de usare ogni efficatia possibile per obtenere lo effetto piu presto se potra. Perche dubitamo che tanto stara lo exercito ad uscire dil regno quanto stara Sua Maesta ad mandare il recapito de li denari, et certificarete Sua Maesta che da qua avanti la gente de lo exercito non consentira de essere pagata a la longa, come e stato fatto da qua indictio, ma tanto li Alemani quanto li Spagnoli vorrano essere pagati de mese in mese, et in caso che in cio se mancasse, se potria incorrere in qualche inconveniente assai pegiore che se non fossero accordati, et noi li havemo accordati secondo se vedera per lo annotamento, conoscendo che tale era la volonta de Soa Maesta.

V. Tamben perseverareti in l'altra richiesta de la gente nova de Spagnoli et de Alemani per le ragione portate ad Sua Maesta per ditto don Diego Sarmiento, le quale tanto piu militeno ad epso quanto che sono multiplicati li inimici in diversi loci del regno et havere pigliato magiore piede in epso che non havevano alhora, et pero sera necessario lassare magiore numero de gente nel regno che alhora non si pensavamo, et sapia Sua Maesta che quelli Spagnoli, quali novamente sono venuti de Spagna et capitati a Genova et si dicono essere circa 1700, sono piu che necessarii al signor Antonio de Leyva, secondo siamo bene informati, et pero non si po fare disegno che habbiano ad servire, ne in

questo regno, ne con il resto de lo exercito, et quanto piu procediamo avanti, tanto piu trovamo disposti li predicti Alemani do se retirare in loro case quando che serano propinqui ad loco parse. Pero e necessario anticipatamente provedere de haverne de li altri.

VI. Parimente instareti con la medesma efficatia acio che Sua Maesta mandi le provisione ricercate per havere grani ad sufficientia per il regno et per lo exercito et per portarlo appresso per la via de mare quando lo exercito uscisca del regno, et tanto piu quanto che il S. vicere de Sicilia si excusa di non dare quella quantita che bisogneria, per che tiene ordine da Sua Maesta de darne a Nostro Signor gran quantita per Roma, et questo non si po in tutto excusare per che secondo il scrivere del reverendissimo Sta ✠ et del ditto Musestula da Roma, la necessita dil grano e tanto extrema che loro judicano le cose de Sua Maesta in quella corte et in quella cita essere redutte ad malo praticamento et ogniuno lamentarsi che Sua Maesta et soi ministri dano bone parole, ma li fatti tendono ad farli perire de fame overo ad habandonare una altra volta Roma, et affirmano loro che quando il papa venesse a morte di presente, li fautori de la parte inimica pigliarebeno presto occasione per causa, et andarebeno ad altro loco per la nova creatione del pontifice, con dire che a Roma non fosse da vivere et li preditti ne hano fatto tanta instantia et ne hano depinti tanti periculi sopra questa cosa che siamo stati necessitati lassare andare a Roma due nave cariche de grani de mercanti quali tenevamo in porto a Napoli, et conoscemo che sara forza continuare in fargene andare de l'altro, si per exequire la mente de Soa Maesta, si per obviare a ditti inconvenienti, et tanto manco ne restera per uso de lo exercito et del regno.

VII. Anchora habbiamo pregato il ditto signor vicere ad provedere ad Genoa per essere cosa tanto importante ad Soa Maesta et ad mandarne deci milia salme a ditta Genoa per uso del preditto signor Antonio de Leyva et de sue gente et de la cita de Milano, li quali, se presto non sono soccorsi de victuaglie, non e dubio che non potrano sustenersi, et con ditte deci milia salme ne servirno ditto signor Antonio et il signor Andrea Doria, che facilmente se sustenerano; perche gia teneno concertato il modo

come anderano securi da Genoa in potere de ditto signor Antonio, et Soa Maesta po assai considerare quello importa, crescendo adonche ogni di piu la necessita per li molti loci unde bisogna provedere, et crescendo le cause de consumare quello poco che c'e nel regno per le reliquie de la guerra quale vano multiplicando in diversi loci del regno, crescie anche la necessita de provederli et pero bisogna che Soa Maesta si dispona in mandare le provisione sopra cio richieste per ditto don Diego Sarmento in nome nostro et si mettano ad effetto con ogni celerita possibile.

VIII. Habbiamo molte volte scritto et supplicato ad Soa Maesta ad cio che ordinasse al ditto signor Andrea Doria che mandasse nel mare de Puglia le galere di soa condutta insieme con le quatro galere de Sicilia armate de forzati, et noi stessi lo habbiamo fatto richiedere molte volte. Perche al vero quella impresa ragionevolmente non po havere bono exito se non si leva o impedisse a li inimici la via del mare quale hano de potere soccorrere a le terre maritime occupate per loro, da Venetia, da Schiavonia, da Corfu et da altri soi loci, et se tale effetto fosse fatto, gia sariano debellati et persi, et se non si fa, protraherano la guerra fin che vorrano. Epso signor Andrea ha dedutte molte excusationi et varii impedimenti, li quali al presente cessano; una sola ragione adduce, cioe che Soa Maesta vole venire in persona in Italia et ad tale uso vuole reservare le sue galere, et perche di questo noi non siamo altrimenti Informati, vi forzareti intendere da Soa Maesta (piacendoli) soa oppinione, et si per casu non sia per venire acossi presto, li supplicareti che ordini al ditto capitaneo Andrea Doria che venghi con sue galere a questa impresa de Puglia, acio non se perda tempo in le chose che tanto toccano al servitio de Soa Maesta et conduca seco le sey de Sicilia, cioe le quatro de forzati et le due de volontarii, et noi anchora li adiungeremo altre cinque galere quale facciamo mettere in ordine a Napoli, et le habbiamo date in condutta al Gobbo, capitaneo vechio de Soa Maesta, et perche non havemo in promtu li forzati quali sono necessarii per ditte galere, fareti intendere a Sua Maesta che havemo provisto et provederemo de havere tutti li prigioni damnati a morte et quelli se metterano in epse galere, et ne sforzaremo a tutto nostro potere ad armarle o tutte o parte de ditte galere quale serano in

ordine quanto a li armamenti necessarii per tutto il mese de marzo; quanto al resto se fara il possibile, come e ditto, et se Sua Maesta mandera altre galere de Spagna come intendemo che le tiene in ordine, se potrano congiongere con le altre quale ha il ditto signor Andrea, ultra de sua condutta, sue proprie et de la republica de Genoa, et cossi credemo che Soa Maesta anchora restera superiore nel mare Mediterraneo, come e conveniente a li tempi presenti, et non se perdera la occasione de vincere da l'un canto et da l'altro, et in questo ancora fareti molta instantia.

IX. Per ditto don Diego Sarmento facessimo intendere ad Soa Maesta quello havevamo designato fare, insieme con el collateral Consiglio, circa li rebelli de Sua Maesta in questo regno, expettando da Sua Maesta il suo bon volere, quando fosse stata de altra dispositione, et cossi non essendo venuto altro in contrario, si e proceduto ad effettuale disegno, et quanto ad alcuni de li principali quali si sono potuti habere in le forze de la justitia, sono stati puniti in la vita et in la confiscatione de beni et privatione de sue baronie.

X. Quanto a li absenti, se sono posti in contumatia et se li e processo et procede ad pare condemnatione secondo li ordini del regno. Molti erano de ciaschun grado, de grandi, mediocri et infimi, quali se mettevano in fuga, perche temevano il rigore de la justitia et aborivano de constituersi in carcere stretto et fare sue deffensione dopoi che la corte haveva pigliato li soi beni, et questi tali erano in grandissimo numero et non si trovano bono per il servitio de Soa Maesta multiplicare tanto li fuorusciti, perche quanti fossero stati ad numero, tanti sarebeno acresciuti fautori et servitori de li inimici. Il che a nullo tempo po essere expediente ad Sua Maesta et molto manco adesso, essendo anchora le reliquie de la guerra nel regno, come e ditto di sopra, et pero fuo tolto per expediente non disperarli et non darli necessita de fugirsene con habilitarli ad comparere inanti a li judici deputati et con bone plegiarie, havere il carcere piu lato, alcuni in le case proprie, alcuni in tutta la cita de Napoli, secondo la diversita de le persone et de le qualita loro et de li delitti quali se li imputaveno et ad cio che de li frutti de li beni loro non andassero in sinistro, come in gran parte sarebeno andati, se fossero restati in

potere de quelle persone quale erano deputate per la corte ad governarli, parve piu securo et piu utile a la corte et piu honesto che tali beni si remettessero in potere de loro medesmi o de altri nominandi per loro, exborsando pero ciaschun de loro in subventione de la corte tanti denari quanto fuo judicato ragionevole de li quali la corte si e valsa, et ne ha havuto grande adiuto per sustentatione de lo exercito, et nondimeno li frutti restano depositati appresso quelli quali loro hanno deputati in nome de la corte, di sorte che fatto il juditio circa le imputatione loro et accadendo che vadino condemnati, la corte se ne valera di bona quantita, et in caso che nel fare soi processi quali se fano ad instantia del fisco per li judici deputati con gran diligentia, si trovassero forte gravati et essere in caso de pena corporale, non e abreviata la mano del judice de restringerli in carcere conveniente al delitto loro, et in questo modo sono comparsi molti et stano in potere de la corte per condemnarli o absorverli, secondo vora la ragione, overo per componerli in tutto o in parte, secondo che si trovera che sieno in duolo et secondo che mandera Sua Maesta, et in questo capo ne sara grandissima contenteza che, avanti si proceda piu oltra, Sua Maesta se degni mandare sua volonta, ma bisogna farlo presto perche le presente occurrentie non patiscano che longamente si tengano suspesi li animi de tanta gente et stiano tanto in dubio de la loro salute, anzi conviene mettere total fine al processare de questa rebellione, acio che ogni uno possi sperare secureza et quiete de l' ombra de Soa Maesta.

XI. Quanto a li beni de ditti rebelli, fareti intendere ad Soa Maesta che nostra opinione era de non farne mercede in tutto ne in parte ad alcuno, anchora che fosse molto benemerito, senza expresso et particulare ordine di Soa Maesta, come era il debito nostro, ma al vero la necessita ne ha astretti ad fare il contrario, perche tutti li principali de lo exercito, vedendo la gente quasi tutta amottinata et essere necessario accordarla per le paghe devute et ancho ad operarla in le fationi necessario avanti che recepessero le paghe, trovorno bono che si disponessero con usarli mercede de questi beni de rebelli ad servire ad contentarsi de quelle paghe, che se li potevano dare et non volere lo impossibile, altramente depingevano molta confusione in ditto exercito, et li

medesmi capitanei et soldati bravavano et usavano de molte parole et minacie impertenenti, et noi comprehendevamo che de tutto quello fosse accaduto di male, lo haverebeno imputato ad noi, et per il vero la dispositione era mala et non poteva senon generare male et damno. Pero ne lassassimo vincere et fecimo diversi assignamenti non pero de grande summa a li capitanei et altri quali ne parevano piu necessarii da contentare, doppoi li grandi et molti gentilhomini et officiali de lo exercito et molti regnicoli, quali in verita hano ben servito et senza dubio meritano conveniente recompensa, secondo la grandeza del merito et del tempo havevano servito, ne furno tutti a le spalle et con certi modi ne dimandorno ricompensa che judicai expediente per servitio de Soa Maesta contentarli et levarli ogni mala contenteza in la quale fossero intrati o per intrare, di sorte che la cosa e passata quasi in infinito et e bisognato dare senza proportione dil merito, ma secondo il loro arbitrio et quello che loro presumeno haver meritato, et talmente sono comsumpti li beni de rebelli in le distributione gia fatte che non ce resta modo de provedere ad alcuni de quelli che piu lo meritano che li altri et ad quelli che Soa Maesta desidera recompensare, et tutto questo fareti intendere secretamente ad Sua Maesta et li supplicareti che li piacia revocare o remoderare in tutto o in parte le concessione per noi fatte in le quale havemo, pur havuto advertenza ponere la clausula che se intendano ad beneplacito de Soa Maesta, et ad noi fara grandissima gratia de confirmare il tutto parendoli acossi essere suo servitio. Et N. S. Dio vi conduchi et reduchi a salvamento. De Iscernia, a di XXI° de genaro M.D.XXIX°.—PHILIBERT DE CHALON.—BERNARDUS MARTIRANUS.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; original.)

151.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

1er février 1529.

Magnifici admodum domini, amici nobis carissimi. Havemo dato cura al collaterale Consiglio del regno de Napoli che in nome

nostro responda a la lettera de le Magnificentie Vostre de li 17 del passato et perho remectendone al scrivir suo, con la presente non li diremo altro salvo che le pregamo a dar quel credito a le lettere sue come fariano a le medesme nostre, et N. S. Dio le molto magnifice sue persone guardi come desiano. Dal monasterio de Collimayo appresso a la cità de l' Aquila, a di primo de febraro 1529.

Magnificentiarum Vestrarum amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

152.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

6 février 1529.

Mon cousin, l'ambassadeur du duc de Ferrare, Marco Pis, revocqué de sa charge, s'en retourne en Italye, lequel, pour le bon et honneste office qu'il a fait devers moy, avec ses bonnes qualitez et l'affection qu'ay tous jours cogneu en luy de avec son devoir me faire service, m'est en bonne et grande recommandacion et desire que luy faictes grace a sa personne, biens et affaires toute faveur, et que, si se veult retirer devers vous pour servir en mon armee ou autrement, le recepvez et traictez bien et honnorablement selon son estat, bonne voulenté envers moy et l'exigence de ses vertuz, de maniere qu'il aye ocasion de continuer de bien en mieulx a me faire service, et vous requiers, mon cousin, que en ce n'y aye faulte. A tant, etc. De Tolede, le VI[e] de febvrier anno XXIX.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

153.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

15 février 1529.

Mon cousin, j'ay entendu par lectres de Rome que mon ambassadeur, messire May, et le sieur de Balançon estoient arrivez a

saulveté devers vous et le cardinal S[te] Croix a Rome, et aussi s'estoit party le sieur de Vaury de Gennes pour vous aller trouver; par lesquelz et leurs instructions et charges aurez entendu mon intencion es affaires de pardela et comme je les vous remectz et m'en confie en vous, bien saichant qui vous sont entierement a cueur, et y ferez selon lesdictes instructions et charges des dessusdits tout devoir et diligence pour le mieulx.

Vous aurez aussi entendu d'eulx ma determinacion de passer en Italie, et tiens pour certain que ensuyvant icelle aurez fait et ferez tout extreme de possible pour mectre ordre et provision pardela, mesmes au royaulme de Naples, et venir en Lombardie avec l'armee, et si desja ne l'aviez fait, fauldra que y faictes toute diligence, car je partiray sans faillyr le premier du mois qui vient pour estre deans Pasques a Barcelone, prest a faire voile par tout le mois d'avril ou deans le my may au plus tard. Si vous prie, mon cousin, que de vostre part riens ne reste, et que, si avez reprins Barlette, la delaissez pourveue, ou synon que n'y perdez temps, ains que, en delaissant de ce coustel la et audit royaulme quelque nombre de gens pour la deffence d'icelluy, venez avec le surplus et en la meilleur diligence que pourrez et comm'il vous semblera plus convenable et mieulx au propos de mon arrivee qu'entendz faire du coustel de Gennes, si ne survient occasion pour en ce faire changement, et je vous envoye copie de ce que escript a Andrea Doria et Anthoine de Leyva, tant en responce de leurs lectres que au surplus, afin que soyez entierement adverty de ce que leur mande en cestuy et autres affaires, et que selon ce que congnoistrez expediant, leur faictes savoir ce qu'ilz devront et pourront faire pour vostre venue et a raison d'icelle et au propoz de mondit passage, et qu'ilz ayent le plus souvent de voz nouvelles et vous de leurs qui sera possible. Et aussi desire que si desja n'avez depeschié lesdits Vaury et Balançon pour retourner devers moy, renvoyez l'ung d'eulx le plus tost que pourrez pour m'advertir de tout ce qu'entendrez empourter et servir audit voiage et de mes autres affaires de pardela, desquelz n'ay, dois le partement de Loquinghien et Ripalta, eu lettres de vous. Aussi, mon cousin, s'il estoit possible sans inconveniant des affaires de pardela, sera besoing faire venir a diligence les galeres de

Cecile pour se joindre avec celles de Andreas Daurya et toutes autres que se pourront arriver, et a cestuy effect vous envoye une lectre pour le visroy de Cecille afin qu'il face desdictes galeres comme luy manderez.

Je ne fais doubte, mon cousin, que entre autres choses aurez traicté et contenté l'armee au moins de despence et charge qu'aurez peu ou que ainsi le ferez, comme il m'est aussi plus que de besoing, et que advisez par tous moyens possibles de recouvrer et avoir argent pour soulder et entretenir ladicte armee, car, de ce coustel, il est très difficile d'en finer pour les très grandes charges que ces royaulmes et pays de pardeça ont soubstenu, et fault que en ce faictes tout le mieulx que pourrez.

Vous aurez entendu comme j'ay depeschié Montfort en Flandres devers madame ma tante, et dès la devers le roy mon frere, et depuis ay encoires envoyé après le sieur de Moqueron (1), pour, s'il est possible, recouvrer argent en Flandres, pour faire lever jusques a dix ou douze mille Allemans et deux mille chevaulx, y comprenant les compagnies de mes cousins le marquis d'Arschot (2) et du Rueux, chacun cinquante lances, et aux sieurs de Varax (3), d'Aultrey (4) et bailli d'Amont, chacun aussi cinquante lances, et prendre le surplus desdits chevaulx en Julliers; mais, craignant que la chose ne soit longue et difficille du coustel dudit Flandres, escript encoires de present bien expressement a mondit frere qui face faire toute diligence de lever lesdits dix mille Allemans sur mon credit, et qu'il envoye tousjours ce que s'en pourra lever, puisque, comme m'a escript ledit Anthoine de Leyva, ilz pourront passer par les Grisons, et que le chastellain de Mus (5) les favorisera au passage.

Au surplus, j'ay sçeu, par lettres du cardinal S[te] Croix et de Mussetula, que le pape estoit griefvement malade, et depuis est venu nouvelles qu'il se pourtoit mieulx, que m'a esté grand plai-

(1) Mouscron?
(2) Guillaume de Croy.
(3) Jean de la Palud.
(4) Guillaume de Vergy?
(5) Jean-Jacques de Médicis.

sir, et si, que Dieu doint, il est en vye, vous complirez et observerez en son endroit ce que vous ay escript, et le contenu de l'instruction dudit ambassadeur, et affin d'avoir la quarte et croisade, et s'il estoit trespassé, dont très fort me desplairoit, adviserez de faire comme congnoistrez le meilleur et plus necessaire, tant pour l'election du futur pape que le surplus pour le bien de la chrestienté, auctorité de l'Eglise, du Saint Siege apostolique et exigence de noz affaires que pour la delivrance des cardinaulx ostagiers, delivrant en tous avenemens lesdits cardinaulx pour soy trouver a ladicte election, moyennant qu'ils assheurent de non s'assembler ny proceder a ladicte election ailleurs que a Rome ou seroit advenu le trespas dudit Saint Pere, pour en ce observer l'ordre et forme accoustumee et eviter, s'il est possible, qu'il n'en adviengne scisme ou autre inconveniant, et selon ce escriptz a mondit ambassadeur May, comme verrez par la copie de sa lettre mise avec ceste.

En oultre, mon cousin, vous aurez entendu dudit Vaury les pratiques de paix mises avant de par ledit messire Andreas Daurya touchant les Veniciens et duc de Bar (1) et Florentins, lesquelz, comme nous a dernierement escript ledit Daurya, ne veullent entendre que a la paix generale, en laquelle ne voyons presentement moyen, et puisque ainsi est, fauldra actandre leur meilleur voulenté; et, quant au duc d'Urbin, continuez la pratique, selon que j'en repondz presentement audit Vaury, et aussi d'entretenir le marquis de Mantoue avec bon espoir de les prendre et m'en servir estant pardela.

Mon cousin, Ascanio Colonne m'a escript lettres par lesquelles il se plaint très fort de Jheronimo Mourron, et que par luy, son credit et conseil, luy soit fait plusieurs tors et griefz et a plusieurs autres personnages du royaulme et que par son moyen il ne joyt de son office de connestable; en quoy vous prie avoir bon regard et faire de sorte que ledit Ascanio, qu'est tout mon serviteur que sçavez, et autres mes subgectz n'ayent occasion raisonnable d'estre mal contens par le moyen dudit Mourron ny autres. A tant, etc. Escript en Tolede, le xv[e] de fevrier anno xxix.

---

(1) François Sforza, duc de Bari.

Mon cousin, j'escriptz au pape, comme verrez de la copie, touchant mon passaige, l'en tenant encoires en doubte, et pour ce ne luy baillerez celles qu'avez, le contenans expressement, jusques ayez autres nouvelles de moy, si ne vous sembloit qui fut necessaire, et, oultre, ne fault, entre autres choses, oblyer de faire provision de salpetre pour pouldre, du coustel de Naples et Cecille, et le faire conduyre, soit avec vous ou comme adviserez le mieulx, et aussi en escriptz aux visroy dudit Cecille et Sardaingne, et touchant la provision des blefz, laquelle sera très necessaire, et y fauldra tenir la main.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 63; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

154.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

16 mars 1529.

Sacratissima cesarea et molto catholica Maesta. Io amo si cordialmente Francesco di Tovar, tanto per quel che ha ben servito a Vostra Maesta per dodeci anni gia completi, secondo che al securo sono informato quanto per quel che de presente serve et per le sue virtu et altre qualificate parti sue che anchora habbia per doe altre mie scritte a Vostra Maesta in sua racomendatione, non posso manchare de replicare quest' altra. Havendoli adonche la Santita del papa per li boni portamenti che fece in la expugnatione di Roma factoli gratia di 500 ducati de benefitii et factoline expedire le bulle et ancho concessoli che potisse habere et tenere sotto l' habito di Sancto Jacobo fin a la summa di mille et doicento scuti de benefitii et pensioni, tanto in Spagna quanto in questo regno, de li quali parti gia ne ha la possessione, desidero, tanto per quel che merita quanto per discaricho de soa conscientia, che Vostra Maesta me faci gratia de concederli il ditto habito come per l'altre mie li ho scritto et supplicato et perho de novo la supplico, quanto piu humilmente posso, che se digni farmi ditta gratia de concederli il consenso et habito, preditto che la recevero per tanto singulare quanto si la facisse in mia propria persona et gratificara ancora un servitore di quella benemerito. Et Nostro

Signore Dio la sacratissima persona de Vostra Maesta et soi imperiali Stati guardi et feliciti come per quella se desidera. De Napoli, a li 16° di marzo 1529. Vostre très humble et très obeisant suget et serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de Simancas, Secrétairerie d'État, l. 1005, fol. 86.)

155.

Lettre en chiffre de Philibert à Charles-Quint.

17 mars 1529.

Sire, je vous envoye le double des instructions que Balenson vous a porté, affin que s'il luy mesadvenoit, que veez ce qu'il portoit. . . . .

. . . .

Sire, après m'estre tant et si très humblement que je puis recommandé a vostre bonne grace, prie Dieu vous donner bonne vie et longue. De Naples, le XVII° de mars l'an XXIX.

Je vous suplie, sire, puisqu'il vous plet venir, que venez comme devez, car vostre venue est sçeue partout. Et dient les François qu'ilz la savent pour vray, et surtout que avant que partiés, vous sachez que ceste armee est partie; autrement vous vous pourrez trouver en feblesse pour satisfaire a vostre intencion, si tost comme la raison et vostre reputacion requierent. Et faictes haster les Allemans de Monfort, car vous sçavez que je vous ay escript qu'il y a danger que ceulx yci ne me laissent, quant ilz sont prez de leur pays. Je vous supplie me vouloir pardonner, si je vous en diz mon advis, car c'est pour la grande envye que j'ay que en arryvant vous me surjournez a faire quelque exploit, et, si vous plet, n'espargnerez de envoyer plus souvent de voz nouvelles et me mander ce qu'il vous plaira que je face, car si aujourd'uy je reçois voz lectres que je saille hors du royaulme, je le mectray en execucion demain. Et si je pars plus tost que d'en sçavoir, je vous en advertiray, afin que sur ce faictes vostre bon plesir.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

156.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

17 mars 1529.

Sire, tant et sy très humblement que fere puys, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, depuys le partemant de Balenson et arivé ycy Rive de Neyra, venant de Antoyne de Layve, et mysserre Erasme (1), de la part d'André Dorie, pourtant chacun d'eux l'opinyon des desusdis de ce qu'yl leur sembloyt quy se deut fere pour le secours de Mylle *(sic)*, qu'estoyt quy savoyent de vray que le roy de France et seux de la ligue faysoyent gros effort de engrossir leur gens pour fere l'emprisse de Myllan a ce printemps et que si aussy estoyt quy veoyt ladicte duché de Myllan en gros dengier. Par quoy leur opinyon estoyt que je deusse partir de ce royaume le plus tot que fere se pouroyt et chemyner la volte de Lombardie. Sire, quant les desus nommés arrivarent, j'estois en l'Abrusse pour donner fin a l'emprisse d'icelle et la remestre en vostre obeissance, comme arés seu par Balenson qu'yl estoyt très nessayseyre. Toutes foys, a l'ayde de Dieu, j'en ay chassé les ennemys et est reduyte a ycelle, comme verés par autres lestres faytes de main de secretayre; par quoy pour lors n'ay peu repondre sy tot que j'eusse bien voullu, quy soyt cause de les fere atendre queque jours en ceste ville de Naples, comme je leurs escripvys priant de ce fere. Et incontinant moy arivé, quy a esté le plus tost que fere se pouvoyt, leur ay prié de dire leur charge devant ceux de vostre Conseil, laquelle a esté telle que desus. Sire, il a semblé a la pluspart d'iceux que le partemant est très bon et quy se doyt fere, mays quant c'est venu a la fasson commant, l'on il a trouvé beaucop de difficultés, et la premyere et la plus grose et de la fason que je pouvoys lesser se royaume, auquel, comme je vous ay plussieurs foys escript, les Venycyens tienne quatre ou cinc villes, dedens lesquelles il peullent avoyr

(1) Erasme Doria.

de set a huyt mille hommes de piet, et pour les lesser contresiegé, il en est besoin plus au contrayre ou a tout le moyns autant. Nous sumes venus a regarder de quelle nacyon l'on les pourroyt lesser, et se trouve grant dificulté et quasy impossible de lesser ce point bien forny et sallir fort, comme la reison le veut, sans fere gens nouveaux, car d'Espagnolx et d'Alemens s'il arrivent a dix mille hommes, s'est le tout; je dis hommes, car a la moutre l'on en treuve bien plus de ses gens nouveaulx. Il ne peullent estre que de ce royaume et terre d'Eglisse, et ne say se l'on s'y pourroyt bien fier, veu la mauvayse voulenté que tant de foys je vous ay escript qu'il ont, et, outre, ce les Venycyens peullent, toutes et quantes foys quy vouldront, renforser leurs gens par mer, quy feroyt mestre vostre royaume en gros assart. Sire, toutes ces choses biens considerees, avons pris une conclusion qu'est de mestre en ordre vostredicte armee pour sallir toutes et quantefoys que l'on verra que se sera pour le mieux, et entre tant depecher cestes pour vous avertir des dificultés pour, si vous plet, y remedier, sy ce n'est en tout, a tout le mains a la fidelité des soudars. La fason est comme j'ay donné charge a Balenson vous dire d'envoyer ycy ung cinc ou vi mille Espagnolz pour lesser au royaume, et pourrons lesser avec eux deux mille cinc cens ou troys mille Italiens, et, se fesant, pourroys plus seurement sortir avec la reste de vostre armee, et pour ce que ceste provysion pourroyt estre longue, je depeche ledit Rive de Neyre et Erasme pour retourné a ceux quy les ont envoyé, leur dire les dificultés et que si Antoine de Leyve pouvoyt se passer des Espagnolz quy sont venus nouvellement a Gennes, quy feroyt bien les fere embarquer pour les envoyer ycy pour-s'il l'on ne peult avoyr les autres, fere le mieux que l'on pourra avec ceux la et queque part de ceux ycy, et en cependant ne se perdra temps de acorder, s'il est possible, voz hommes d'armes, chevaulz legiers et Italiens, comme c'est fest des Espagnolz, jens de piet et Alemens, ny ausy de fere solicyter le visroy de Cecylle pour vituaylle, auquel je vous suplie escripre unne bonne lestre quy fase l'imposible posible d'en trouvé et envoyer grant quantité tant ycy que autre lieu ou il sera besoing, ainsy que je luy escripray, car s'et une chose que surtout vous devés bien

solicyter, et si vous envoyés ung jentilhomme, ce ne seroyt que bien fere.

Sire, afin que le seigneur Entoyne puysse atentre *(sic)* ce temps et que vituaylle et argent ne luy faylent, j'ay avysé de luy envoyer dix mille salmes de grain a Gennes, lequel viendra de Cecylle, et le payeré de l'argent d'icy quy montera a trente mille escus, et le vendant a Gennes il en poura avoyr quarente mille, et s'il a nececyté de vivres en bayllant l'argent, il en [ara?] du castellan de Mus, ainsy comme dit Rive de Nere et autres quy le sevent, et sy non l'argent luy viendra entre main pour en faire en tout ou partie vituaylle, sy veult, ou autre chose, ainsy comme il luy semblera pour le myeux, et, se fesant, Gennes, ny Millan n'aront besoing de vituaylle pour aucuns temps.

Quant aux aferes de l'amitié du pape et de vous, je ne vous en seroys que mander seurement, pour ce qu'yl a esté sy fort malade que l'on n'an a peu savoyr le sens, et a ceste heure quy se porte bien, j'escrips a l'embasadeur quy en sache ce quy en sera pour puys après vous en averty, et juque a ceste heure il n'est ny l'um, ny l'autre. Les outaygues furent rendus comme sains, et commandement aux capitaynes de Sivyte Vechie et Ostie de rendre au semblable les chateaux cant il en serront requerus par vostre embasadeur auquel je donons les lestres pour en user ainsy quy verront pour le mieux. Il luy a semblé qu'elles se devoyent rendre subit, ce qu'yl a fayt quant a Ostie, car le capitayne Rodrigue de Ripalda a fet ce qu[e] luy a esté commendé, meys de Sivyte Vechie le capitayne il a fayt baucopt de dificultés tant qu'yl a esté forsé que je luy escripvyse unne lestre ung petit rigoreuse. Je ne sey ce qu'il en fera. Je croys quy ne vous desobeira, et pour ce que je vous envoyeré cestes duplicates et que les secundes ne peullent partir de troys ou catre jours, car elle vont en une nau, je remest ce que je saroy de ceste afere a ceste cecunde depeche.

Sire, le seigneur Ferrando de Gonsagua m'a prié vous escripre que luy voullié acroytre ce que luy ay baillé sus de vostre bon vouloyr juques au nombre de set mille escus. Il est tant homme de bien et tant afeccioné a vostre servyse que je suys tenu vous e- suplier très humblement, car vous ne le sariés mieulx employe

Je croys aussy, sire, qu'arés entendu de Balenson une suplicacion que je vous filz pour le commendador Orries du baliayge de Sante Femya que tenoit dom Hugues, et pour ce qu'yl est sy vieulx vostre vray bon servyteur, vous suplie luy vouloyr donner et quy puyse congnoytre que ma priere luy a valu.

Sire, vous savez que je vous ay escript les servyses que vous a fayt et fayt journellement Jeronyme Mourron. Je vous suplie, sire, que vous playse luy vouloir reconfermer l'ofise que je luy ay donné et ausy ce qu'yl a des biens des rebelles, car il le merite bien, et servyra de melleur vouloir, et ausy luy voulliez escripre une bonne lestre, car il dit qu'il a peur que vous ne le teniés en mausvayse voulenté, et sera bien, puysqu'y sert bien, quy congnoyse que l'avez agreable. Sire, je vous ay aussy escript pour la confermacion de l'ofise que a acheté le secretayre Martirane de secretayre de se royaume, avec parellement ce qu'yl a eu des biens des rebelles. Je vous suplye de rechief le fayre, car il est homme de bien.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Naples, le xviie de mars.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; autographe et copie du temps.)

157.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

17 mars 1529.

Sacratissima cesarea catholica Maesta.

Acio che V. Maesta sia reguagliata de quanto particularmente e passato e passa in questo suo regno, si, come e debito, non mancharo dargline piena noticia. Sapra adonche ch' essendo, questi giorni proxime passati, a persuasione de Camillo Pardo Ursino et del figlio del conte de Montoro (1), alias tiranno de la cita de l' Aquila, ditta citta et la terra de la Amatrice con tuto il loro contato rebellati et deviati da la debita fidelta de V. Maesta con

(1) Antoine Caraffa.

adherire a la parte di Franza, et vedendo io che la cosa era de qualche consequentia et che non remediandose de continenti, haria causato assai magiore disordine et deservitio a V. Maesta, mi parue necessario per risolvere le cose de la provintia de Apruzo transcrirmeli, et cossi in aggiongendo de continente recuperai l'Aquila, la quale non me parse destruvere per servitio de V. Maesta, ma darli bon castigo et exemplare, col quale se giudicasse che in lo advenire non havessero havuto loco et forma a nova mutatione et cossi la composi in cento vinti milia scuti, de li quali LX^m ne pagorno de continenti et se donorno a li Alemani in conto de loro paghe che dovevano havere; li altri LX^m deveno pagare a la fine del mese de magio proximo. Et per secureza de epsi, oltra le obligatione che me ho fatto fare in generale et de particulare persone principale, ho voluto che me diano vinti ostagii de li principali de la cita et me ne sono reservati alcuni de li primi per fare la justitia corporale et ho appunctato che in ditta citta per magiore secureza del servitio de V. Maesta se faci una bona forteza, la quale si sera bon freno, et li ho levato tutto il contato et dattolo adversi boni et fideli servitori de quella, de manera che con tutte queste provisione spero che in lo advenire advertirano ad tumultuare. Dipoi de seguito questo andai sopra l'Amatrice et pur de continenti la recuperai et fuo quasi per forza, de manera che non fuo in mia faculta potere remediare che non si sachegiasse et che non fossero morti da 400 homini, li quali, vedendosi salutare da l'artegliaria, se gitorno da le mura persuadendose de salvarsi et ordinai che a la ditta Amatrice fossero gitate a terra tutte le mura per che fosse interdetta la via ad alcuni maligni de ritornare a novo disordine. Hora, Dio gratia, quella provintia de Apruzo resta ben pacificata et de modo che per lo advenire spero che non fara piu de le solite paczie; questo et quanto sopra cio per me se exequito per servitio de V. Maesta, la cui sacratissima persona et imperiali Stati guardi felicitamente et augmenti come pro quella se desidera. De Napoli, a li XVII de marzo MDXXIX°.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

158.

Propositions soumises par Philibert à Charles-Quint, et réponses.

Mars ou avril (?) 1529.

Lo que el señor principe suplica a V. M. es lo siguiente:

Si los embaxadores florentinos vienen a platica de conçertarse con V. M. que V. M. se acuerde de la capitulaçion que el ahecho alla con el papa el desembarcar en Genova que le hapareçido muy bien pues las cosas se an hallado en el termino que estan.

Que los dichos embaxadores estan aca y que no se hava in platica con ellos sin consentimento de Su Santidad y de su nuncio y sin appartarse de lo capitulado. Esta bien: dando lo aviso de lo que se ha concludo a cerca la yda de Plazentia y de las causas que a esto mueven.

Que suplica mas a V. M. que no desadobando su sacro serviçio le embiase desta gente que aca tiene quatro o çinco mil dellos: y esto a causa que alla no tiene consigo español ninguno como por que parebçera que V. M. toma esta cosa de verda y se conçertaran mas presto de qualquier manera.

Que llegado Su Maestad en Plazencia segunde lo que se offresciera, se podra Su Maestad mejor resolver o deviarle mas gente o de passar Su Maestad mas adelante por favorecer lo que mas convenga.

Tanbien suplica a V. M. sobre todo el embiar del armada a Pulla a tal que a quellas tierras no se puedan mas prover de lo que estan.

Que muy presto yran las galeras a este effecto: las quales no se differien si non por mas assegurar lo de aca junctamente con lo de alla.

De la gente de guerra que lleva Consigo son cuatro mil Alemanes, dos mil hombres de Fabricio Marramaldo (1), mil

Esta bien y no cayt otra respuesta.

(1) Colonel napolitain.

del conde de San Segundo (1), mil de Pere Luis Fernes (2), mil de Xarra Colona (3), mil de Juan Baptista Favello, quatro çientos cavallos ligeros y la gente d'armas que non asido desbalixada.

Laque queda en el reyno con el marques del Gasto son todos los Españoles: mil hombres de Marcantonio Galiçiano: y çercado otros mil de Marcio Colona, y la otra parte de los cavallos que seran quatro çientos y los hombres d'armas desbalixados que seran pocos.

Del governo de Napoles que dan el cardenal Colona junta mente con el señor Alarcon.

De lo del cardenal San Severino sobre el arçobispado de Taranto que suplica a V. M. mire a quien lo tiene pues es tan servidor como a quien lo manda dar pues es tierra que tanto importa.

Su Maestad no se puede buenamente appartar de lo assentado y capitulado con Su S[d], y no conviene a su auctoridad mostrar que se tenga temor del, pues ahun que tenga el arçobispado queda siempre Su Maestad de la fortaleza y de la tierra y non puede danar.

Tanbien suplica a V. M. que sino ha mandado dar el govierno de Asti que V. M. a el dello para escalenga, pues es muy buen servidor de V. M.

Que no se puede dar el govierno sin ser cobrada la tierra y ahun siendo cobrado esto aperteneceria a la visreyna en nombre de sus hijos herederos de don Carlos de Lanoy.

(1) Pierre Marie de' Rossi.
(2) Plus tard duc de Parme et de Plaisance.
(3) Sciarra Colonna, colonel romain.

De Juan Antonio Muxetula tanbien suplica a V. M. lo aya a por encomendado por que es buen servidor de V. M. y a muy bien servido y sabe muy bien servir.

Que assy se hara offreciendose la opportunidad para esto.

De los dineros que el a cogido del reyno que el promete a V. M. que quando le venga a besar las manos el le dara quenta hasta un quatrino.

Que bien se cree que dara cuenta de lo que es venido a su noticia; pero el puncto esta en lo que occultamente otros se han tomado sin su sabiduria.

De los que ay fama que han robado tambiem promete a V. Maesta de traerzelos a todos por escrito y lo que han robado a tal V. Maesta los conosca y los mande castigar.

Que por averiguar esto havria menester que se hiziesse la informacion por personas abonadas y no culpadas de semejantes casos que no fuessen de los officiales de alla.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

159.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

8 avril 1529.

Mon cousin, oultres plusieurs bons services que messire Pierre Naturel m'a fait cy devant, je suis bien adverti de ceulx que, comme savez, il m'a fait pardela, tant soubz feu mon viceroy que soubz vous, a la deschiffre de plusieurs lettres interessees et autrement, dont je luy ay bonne volunté et desir qu'il soit traicté et recompensé comm'il merite, a esté cas[sé], et que comme Balanson me dit il a esté fort affolé en quelque inconvenient, au moyen de quoy il sera contrainct soy retirer, je vous ay bien voulu escripre ceste a sa faveur, vous priant bien a cestes que pourvoyez ledit messire Pierre Naturel en mon royaulme de Naples de quelque office ou benefice et entremise conforme a sa qualité et l'ayez pour recommandé, de sorte qu'il ait moyen de vivre et s'entretenir honnestement du fruict de sesdits services et que ce

soit exemple a autres, car tout le bien et le proufit que luy ferez me sera fort aggreable, comme vous dira de ma part ledit Balanson. A tant, etc. De Saragoce, le VIIIe avril 1529.

(Archives impériales à Vienne, P A 22; minute.)

160.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

9 avril 1529.

Mon cousin, j'ay dernierement par le sieur de Balanson reçeu voz lectres et entendu ce que luy aviez enchargé me dire de l'estat et disposicion des affaires de pardela, mesmes touchant l'armee, et afin de vous envoyer gens et argent de cestuy cousté pour la tirer hors de Naples. Sur quoy, mon cousin, vous advise que, ensuivant ce que cy devant vous ay escript par le sieur de Waury et ledit Balanson et depuis par Federico de Tarento, me suis mis en chemin pour aller a Barcellone et passer en Italie pour les très urgentes et neccessaires causes qu'ilz vous ont dit et que pouvez entendre, signaument pour par ung bout ou aultre sercher la fin de ceste guerre et la quicter de ladicte Italie, et ay desja fait la pluspart de l'apprest, frais et provisions neccessaires pour mondit voaige *(sic)*, et a cestuy effect tenoye pour certain la venue de ladicte armee en Lombardie. Et en ceste confidence ay advisé et dressé mon equipage du cousté dudit Barcellone pour passer a Gennes, comme plus convenable et a propoz de tous bons effectz.

Et pour ce, mon cousin, que ceste chose est la plus importante que je euz onques ny pourroye avoir et encoires requerant celerité, et aussi que si ladicte armee demeure plus longuement oudit royaulme, sera la totale ruyne et desercion d'icelluy et frais insupportables, sans en pouvoir esperer du moings si tost grand service, puisque les ennemys se sont fortiffiez du cousté de Barlette, et encoires que y n'y a autre prompt moyen de succourir Millan ne conserver Gennes sur lesquelx les ennemys ont fait nouvelle emprinse, mesmes que les sieurs de Montfort et Moqueron que j'avoye despeché de long temps pour aller par mer lever gens de

cheval et de pied en Flandres et Allemaigne sont esté reboutez pluseurs fois de tourmente et encoires estoient naguieres au port, je vous prie affectueusement regarder par tous moyens de faire toute extreme de puissance, si desja ne l'aviez fait, et il est possible de laisser quelque convenable provision oudit royaume et en tirer le reste de ladicte armee et l'admener contre ledit Millan, faisant pardela en ce de neccessité vertu. Car obstant les très grans frais suppourtez par ces royaulmes a raison de la guerre, avec la despence que s'est faicte et fait continuellement pour l'equipaige de mondit voaige et a l'occasion d'icelluy, est impossible vous envoyer argent ny aussi finer gens plus de ceulx que fais lever pour moner avec moy, que seront de huict a dix mille hommes de pied du moings. Encoires vous requiers, mon cousin, y faire tout le mieulx que pourrez, comme vous congnoissez qu'il m'empourte et a la reputacion, direction et conduicte de tous mes affaires, et a toute diligence m'advertir le pourteur qu'est envoyé expressement pour solliciter et rappourter responce et ce de ce que determinerez et pourrez faire, afin de selon ce me conduire en mondit passage et voaige, auquel, comme qu'il soit, suis determiné et resolu. Quant ores, si autre moyen ne s'i adonnoit ou qu'il fust neccessaire, devroye aller desembarquer du cousté dudit Naples, bien que ce fust grand esloingnement et retardement. Et si fauldra avoir bon regard que ladite armee partant dudit royaulme ne se arreste ny perde temps en chemin, mesmes a l'occasion d'assieger ny composer villes, tenant ce poinct secret, et advisant et procurant prudemment si, au moyen de la venue et passaige de ladicte armee et a raison et craincte d'icelle, vous pourriez induire les Florentins ou autres a appoinctement et en tirer argent pour le soubstenement de ladicte armee, et ne delaissez moyens quelxconques convenables pour en faire et recouvrer dudit royaulme ce que pourrez, et aussi de faire du cousté de Secille amener et conduire grains. Et pardeça je fais faire toute la diligence possible pour emmener avec moy ce de blef que se pourra finer, combien que a raison de la longue secheresse qui a regné et regne encoires pardeça, n'en puis tant lever qu'il conviendroit, et ne peut adresser d'en envoyer d'icy ou cousté dudit Naples ny a peyne y pourroient estre qui ne fut la saison des

nouveaulx. J'escriptz aussi aux viceroys de Secille et Sardaine, par homme propre, bien expressement d'en pourveoir et furnir tout ce qu'ilz pourront.

Je vous envoye ung pardon general que j'ay fait despecher pour la generalité des subjectz dudit Naples, afin que, a moings de difficulté, ladicte armee se puist tirer dudit Naplés et eviter que en l'absence d'icelle ne se facent nouvelles emprinses et motions par la multitude desdits subjectz ayans suyvy le party des ennemys, et vous remectz d'en user et reserver par le billet dont ledit pardon fait mencion ceulx des grands et autres du royaulme plus coulpables et ayans concité et esmeu les rebellions et desobeissances tant es villes que par le pays, selon que congnoistrez meilleur et plus necessaire a l'effect susdit et pour mon service.

Et au surplus, pour l'impourtance de cestui affaire et diligence y neccessaire et requise, remectray de vous respondre par le premier, qui sera bref, sur les poinctz dont aviez enchargé ledit Balanson, et mesmes quant aux dons fais sur les biens des rebelles, en quoy a le dire entre vous et moy vouldroye que l'on ne se fut tant eslargy pour plusieurs consideracions. Et en oultre j'espere que ledit Federico de Tarento sera arryvé devers vous, par lequel vous ay escript au long, et envoye copie et advertissement de ce qu'ay despeché a Rome, Millan et audit Gennes touchant mes affaires d'Italie, et confie que en tout ferez ce que conviendra a mon service avec toute bonne et prudente diligence et que m'advertirez le plus tost et souvent que sera possible au long et amplement de voz nouvelles et besoingne en ce que dessus et aultres mes affaires sans y delaisser temps ny opportunité et d'instant a autre, et incontinent par ce pourteur, comme dessus, en envoyant par autre le duplicata, afin que si l'ung fault, l'autre adresse. Aussi sera neccessaire que advertissez ledit Anthoine de Leyva soit par l'adresse dudit Doria ou autrement, comme il sera possible.

Madame ma tante a envoyé devers moy pour moyens de paix, a la poursuite de la mere du roy de France, et combien n'en saiche, selon le passé, qu'en esperer par ce moyen, si y respondz je raisonnablement, afin que Dieu et le monde saichent que

jours et en tous endrois me veulx mectre en devoir pour ladicte paix qu'est la chose que plus desire pour le bien et repos de chrestienté, a resister a l'ennemi d'icelle, comme scet Dieu que, mon cousin, vous ait en sa saincte garde. Escript en ma cité de Sarragosse, le IXe d'avril anno XXIX.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

161.

Lettre de G. de Montfort à Philiberte de Luxembourg.

19 avril 1529.

... Monsieur de Waury se partit de Bourguos au commencement de janvyer pour aler vers monsieur le prinse avec quatre san myle ducas par lettre de change pour payer l'armee quil est sous sa charge de monsieur le prinse, et ne fais nulle doute que par les premyeres lettres que vous arez de monseigneur le prinse, despuis l'aryvee de monsieur de Waury, que vous connoytrez qu'il se contente de l'empereur et vous avec vous en contenterez sans nulle faulte. Vous verrez la lettre que l'empereur vous escript et selles de monsieur de Nassau et de monsieur de la Chaulx et de monsieur le chanselier (1), qu'il tous desir faire servisse a monsieur le prinse. Il me semble, madame, que vous ferez bien de contenter monsieur de Nassau de se que lui pouez devoir, car il est bien afeccioné de faire pour vous et monsieur le prinse tout se quil peult..... De Malynes, ce XIX d'avril (1529).

Vostre très humble et obeissant serviteur, G. DE MONTFORT.

(Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie;—Publié dans la *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 320.)

162.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

21 avril 1529.

Mon cousin, j'ay esté requis de la part de messire Andrea Doria pour le payement de deux galleres que, oultre les douze que je

(1) Mercurin Arborio de Gattinara.

luy ay accordé entretenir et payer, il a mis sus par vostre advis; a quoy j'ay pourveu pour le temps de quatre mois qui expireront en la fin du present. Et pour ce que non saichant la retenue desdictes deux galleres j'avoye par avant assigné seullement le payement d'or la en avant pour lesdictes douze galleres de la premiere retenue, fauldra que pourvoyez pour le payement desdictes deux autres galleres du cousté de Naples, dois ladicte fin du present mois en avant, de maniere qui n'y ait faulte, comme vous entendez qu'il empourte pour mon service.

Quant a l'ambassadeur du marquis de Mantua (1), ayant encoires entendu de Anthoine de Leyva la necessité en laquelle il est, et tant de son cousté que par lectres surprinses des ennemys, que iceulx ennemys sont resolus de mectre leurs forces du cousté de Millan et Gennes, suis demeuré d'arrest avec ledit ambassadeur sur ce qu'il m'a ouffert le service de son maistre et qu'il leveroit prestement gens de cheval et de pied, d'envoyer pouvoir audit de Leyva pour traicter sur ce avec luy, selon qu'il congnoistra au propoz de son secours et de mon passaige et pour grever les ennemys, et en ce cas et qu'il prengne les armes pour mon service, ay, afin de luy monstrer tant plus de consideracion, despeché ung autre pouvoir, selon que ledit ambassadeur a requis, pour entremectre sondit maistre a traicter la paix avec les Veni-tiens, Florentins et duc de Ferrare, ouquel pouvoir sont nommez ledit Antonio de Leyva et le prothonotaire Caraciolo (2), et l'ay envoyé audit Anthoine de Leyva avec instruction, et est chargé ledit de Leyva vous advertir de ce que en tout succedera, et aussi vous en ay bien voulu escripre ces deux motz, afin que usez selon ce envers ledit marquis qui m'avoit fait requerir d'avoir quelque tiltre, fut de vicaire, capitaine general ou lieutenant, du moings en Lombardie, dont me suis excusé, a cause de mon prouchain passaige et la charge qu'avez, de sorte que sondit ambassadeur s'est assez contenté de ladicte excuse. Escript audit Sarragosse, le xxi[e] d'avril.

---

(1) Frédéric II de Gonzague, marquis de Mantoue.

(2) Marin Caracciolo.

Je vous envoye avec ceste ung papier signé de ma main et intitulé pour y mectre et inscripre ceulx qu'il vous semblera devoir estre reservez du pardon general des rebelles cy dessus mentionné. Et m'a semblé que ce sera pour le myeulx et a vostre descharge et que n'ayez le mescontentement desdits exceptez et reservez, et, selon que congnoistrez estre besoing ou convenable pour mon service, pourrez denommer aussi audit papier les citez, villes, terres, communaultez et aultres lieux plus coulpables que meriteront le chastiment, et se pourroit composer a exemple d'aultres et sans inconvenient.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

163.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

Avant le 22 avril 1529.

Mon cousin, vous sçavez les services du capitaine Gropain, esquelx il continue journellement, et combien ne fais doubte que pour la bonne congnoissance qu'avez de luy, le traictez et employez soubz vous conforme a sa qualité et ce qu'il scet bien faire, si vous ay voulu escripre ceste a sa faveur, mesmes pour vous prier bien acertes que le faictes jouyr paisiblement et entierement de l'office de capitaine de la Gresse en terre de Labeur, duquel luy feiz don a son derrenier partement de pardeça, le tout selon mes lettres patentes que sur ce luy en ay fait despecher en ma cité de Bourges, en date du xe de fevrier l'an xxviii. A quoy me ferez plesir qui n'y ait faulte ne difficulté conforme a mondit don et au surplus l'ayez en bonne affection et recommandacion comme mon bon et loyal vassal et serviteur, tel qu'il est. A tant, etc. De Sarragoce, ce d'avril anno xxix.

(Archives impériales à Vienne, P A 22; minute.)

164.

Proclamation d'amnistie par Philibert de Chalon au nom de l'empereur.

23 avril 1529.

Carolus, etc. Philibertus de Chialon, Orange princeps, ces. Maie. in Italia capitaneus generalis ac in presenti regno vicerex et locumtenens generalis, etc. Sapendo che molti subditi di questo regno stanno con li animi sospesi stimulati da la propria conscientia de essere mancati dalla debita fidelta verso Soa Maie. al tempo della invasione facte in questo regno per li nemici de Soa Maie. et molti de loro vexati per diversi comissarii de Soa Maie. et altri per timor del medemo se sono absentati overo vanno latitando, il che porta grandissimo augumento alli damni passati de la guerra et de la peste che sono stati nel regno et non po si non turbare la quiete et pacifico vivere del regno quale summamente desideramo, et volendo demostrare la clementia de Soa Maie. qual sempre antepone il commodo publico a la utilita del suo fisco et la misericordia al rigore della justitia, havemo concesso et ordinato et per le presente concedemo et ordinamo il presente indulto generale con il quale absolvemo et liberamo tucti li gentilhomini, citatini et populari et contadini et ogni altro regnicola quali in alcun modo havessero commisso crimine de lesa Maie. o dato adiuto et favore ad dicti nemici conportarli o mandarli grassa o altre cose al conmodo loro overo con haver tolto l' arme in mano in le proprie terre ove habitavano overo con esser stati consententienti alla rivolta et deditione che havessero facta dicte terre o per qualunque altro modo pur che non habino servito a inimici per capitanei o conducteri fora de le terre dove habitavano overo li habino servito in exercire offitii fora delle terre de loro habitatione impetrati overo havuti da dicti inimici perche non intendemo che questi tali transiscano con la general remissione havendo loro tanta signalamente delinquito et excectuando ancora tucti li pheudatarii del regno et tucti quelli che tengano ragione o beni feudale nel regno et quelli che haveano offitio da Sua Maie. quali quanto piu erano obligati al servitio de Soa Maiesta tanto

piu hanno delinquito havendoli deservito overo essendoli mancato al tempo del bisogno et contra tucti li reservati prefati se procedera juridicamente et con li termeni della ragione et secondo li ordini del regno como conviene et concedemo per le presente che tucti li antedicti conprehensi nel presente indulto et non excectuati possino liberamente et securamente venire ad repatriare in le case loro et commorare, stare, andare et ritornare al piacere loro et sensa esser piu processati o altremente vexati socto pretextu de rebellione et si depo la felice victoria fussero stato con nemici et alli servitii loro non como capitanei ne offitiali come e decto, ma como soldati overo gente transfuge o altrimenti. Et mandiamo che ad tucti epsi siano restituti li beni loro, non alienati overo apprehensi a nome de la corte et siano cassati et aboliti tucti li processi et sententie quale fusseno facti et pronuntiati contra de loro per dicte cause et li restituemo alle patrie loro et alli pristini honori et gradi et beni non alienati o apprehensi ut supra come si fussero stati processati o iudicati. Et mandiamo a ciascuni gubernatori, auditori, commissarii et qualunque altri jurisdicenti ad chi specta che non li molesteno in le persone ne beni loro non alienati o apprehensi ut supra, anci in quelle le conservano et mantengano et senza difficulta et dimora facciano fare annullare et cassare tucti li antedicti processi et sententie et facciano penitus observare il presente indulto per quanto hanno cara la gratia de la prefata ces. Maie. et nostra. Con questo pero che tucti quelli se trovano in le terre occupate per nemici overo alli servitii soi overo stanno latitanno o se sono absentati dal regno, ritorneno alle case loro et compareno et facciano copia de se in le solite habitatione et si presentino alli offitiali accio si abia notitia de la venuta loro et questo in termino de vinte giorni quanto a quelli sono nel regno et trenta quanto a quelli sono fora del regno doppo la publicatione del presente indulto il qual si fara in la provintia ove cascuno dilloro soleva habitare; il quale termene passato et non comparendo loro, se intenderanno et serano exclusi del beneftio de epso et seranno tenuti et tractati como veri ribelli et proditori de Soa Maie., si como venendo loro per fruire della clementia de Soa Maie. seranno ben tractati et admessi como se mai non havessero delinquito. Dati in civitate

Neapolis, die XXIII aprilis M.D.XXIX.—PHILIBERTUS DE CHIALON.—Vidit H. MORONUS regens.—Vidit LOFFREDUS regens.—Vidit DE COLLE regens.—LOFFREDUS viceprothonotariis *(sic)*.—HIERONIMUS locumtenens C. M.—Vidit ALFONSUS SANCHES generalis th. in cur. locumtenentie quinto. Dominus vicerex et locumtenens generalis mandavit mihi BERNARDINO MARTHIRANO.

(Bibliothèque nationale, ms. fr. 3082, fol. 29; placard imprimé.)

165.

Instruction donnée à Léonard de Grimaldi par Philibert pour l'empereur.

26 avril 1529.

Instruction a vous monsieur de Waury (1) de ce qu'aurez a dire a l'empereur de ma part. Premierement, après luy avoir fait mes très humbles recommandacions, luy direz ce que m'a meu a vous envoyer par devers luy que sera ce que s'ensuit, et posé ores que par Balanson et deux autres despechez depuis luy en ay fait sçavoir la pluspart, toutes fois m'a semblé que le temps est venu et se passe, qu'il est besoing que je sache sa volunté, laquelle luy supplie de me mander tost pour obeyr a ses commandemens et faire sur le tout son bon commandement, plaisir et vouloir, et commancerez a sa venue, laquelle semble qu'elle ne peut plus estre secrete. Car, comme luy pourrez dire, toute la chrestienté le scet, par quoy est besoing que si tant est qu'il vuille venir comm'il dict l'avoir deliberé, que la raison veult qu'il se despeche pour beaucop de raisons, qu'il ne s'abuse a ce que le pape ny le roy de France luy pourroient promectre et mectre en avant, l'ung de paix, l'autre de son allee en Espaigne, car ce n'est que pour l'entretenir et avoir temps de s'engrosser de gens et de pouvoir cuillir les biens semez, desquelx ilz ont grant faulte. Et si d'aventure il ne pouvoit garder sa venue, laquelle ilz craingnent fort, a tout le moings pour le tant retarder qu'ilz fussent pourveuz de ce que dessus et qu'il vint sur l'yver pensant qu'il

(1) Une note manuscrite porte qu'elle fut donnée à Grimaldi, et non à Vaury qui resta près du prince.

n'aura temps d'executer ce qu'il a en fantasie et que son argent se despendra sans nul proufflt. D'autre cousté, luy direz comme, suyvant son commandement, me soye efforcé de contenter son armee et n'a esté sans grand peyne et que pis est sans gros argent, comm'il peut avoir veu par Balanson, touchant l'infanterie espaignole et Allemans, et par vous luy envoye l'appoinctement de la gendarmerie et chevaulx ligiers, lesquelx ne le sont encoires, et ay mauvais moyen de trouver argent pour eulx, toutes fois qu'il se fera le possible, et jusques aujourd'uy ay contenté ceulx que j'ay dit de façon que une armee est en obeissance moyennant que l'on l'entretienne pour le temps advenir; en quoy ne vois le moyen qu'il m'escript par ses dernieres lectres, escriptes le xve de fevrier, qu'il ne me peut succourre d'argent venant de luy, et en cas qu'il le faille, tout ce que j'ay fait retournera a la premiere desobeissance et beaucop pis que premier, car je leur ay promis que pour l'advenir ilz seront payez de mois en mois. Et s'ilz se tournoient a mutiner comme ilz ont fait autrefois, je luy laisse penser en quel estat et en quelle saison se seroit et le grand dommaige et deshonneur que luy en viendroit; par quoy reviens a la premiere oppinion que s'il a de vent que ce soit trop tost, j'entendz pourvoyant ce qu'il doit premierement, car de venir que ceste armee ne soit partie de ce royaulme, il n'y auroit point de raison, et aussi les Allemens sont descendus ou plus a descendre et s'il jugent que ce ne peut estre si tost qu'il ne secoure, car ung en somme si pense que je puisse tenir contente son armee, le pouvant jusques au temps que luy sembleroit pouvoir venir et aussi s'il changent d'oppinion et que a luy et ceulx de son Conseil il semblat de rompre sa venue, ce que je ne croys, veu qu'elle est tant publiee, en ce cas vous luy supplierez qu'il vuille penser que toutes les apprestes que ses ennemys ont fait et font journellement pour se deffendre de luy, le tout chargeroit sur ceste armee, laquelle n'est si grosse que elle puist soubstenir le fais, si Dieu ne vouloit user de ses miracles et coustumes; par quoy seroit besoing qu'il ne laissat de faire venir les Allemans et d'envoyer argent pour les payer et les nouveaulx et les vieulx, et toute la reste de l'armee; autrement ses affaires de pardeça passeront de gros daugiers. Vous luy monstrerez l'argent que j'ay

tiré hors de ce royaulme et ce que reste d'en tirer, auquel, quant il y seroit, n'auroit trop petite somme. Je luy envoye le tout, afin qu'il saiche comme je suis, mais dictes luy bien, comme l'avez veu, qu'il ne mecte nul fondement de pouvoir recouvrer le tiers de ce que luy est *(sic)*, car il n'y est pas, et qu'il soit sehur que je ne l'importuneroye d'avoir argent jusques a sa venue, mais ou il n'y a riens, j'ay toute ma vie ouye dire que le roy y pert son droit. Toutes fois il se fera le possible d'en tirer ce que se pourra.

Vous luy direz aussi que le succours d'argent que j'ay envoyé a Antonio de Leyve, congnoissant qu'il empourtoit beaucop et n'a eu peu de travail a en trouver le moyen, et comm'il aura esté adverty, il avoit heu du premier change xxx^{m} escuz et depuis dix mille salmes de bled, dont j'ay escript au viceroy de Secille les luy envoyer a Gennes, duquel il pourra avoir quarante mille escuz ou plus, que sont en trois parties IIII^{xx} x^{m} escuz.

Vous luy direz que je ne sçay le fondement qu'il a fait de l'artillerie qu'il doit amener et monicion, par quoy n'en dis riens, mais si le veulx je adviser de celle que j'ay en ce royaulme, en cas qu'il s'en vuille servir, j'appelle de la nouvelle que fust gaingnee a ceste derniere deffaicte, sont dix canons dont l'ung a esté rompu, mais l'on l'a reffait et quatre coulevrines bastardes, et huict ou dix demyes coulevrines; de la monicion de pouldres qu'il s'en fera le plus que se pourra, de salpetre j'envoyeray en Peulle et en Secille pour en faire municion tant ce que l'on pourra, ores que ce ne sera tant que l'on luy pourroit donner a entendre; par quoy me semble qu'il se doit pourveoir d'autre part de façon que s'il en vient d'icy, il vienne davantaige et qu'il y vuille mectre diligence, car c'est ung article de quoy il aura affaire. Quant je partiray, je pourray mener quatre canons avec quelque piece ligiere. Le reste demeurera actendant ce qu'il commandera pour, s'il en aura besoing, le mener par mer. Il aura entendu de Antonio de Leyva ce qu'est en la duché de Millan, par quoy m'en remectz en luy.

Quant a l'affaire du pape, vous luy direz les termes ou j'en suis et ores qu'il est allé tant variant jusques a ceste heure, l'ambassadeur donne bonne esperance d'une ligue deffensive secrete et m'a envoyé des articles pour savoir mon advis sur iceulx,

ausquelx je luy ay respondu comme il verra par autres articles, lesquelx je luy envoye pour veoir en ce que suis avec luy et de ce que se conclura je l'advertiray incontinant. Bien luy veulx je dire qu'il fait plus par craincte de sa venue que de bonne volunté.

Sa Majesté aura entendu par Balanson et autres despeches que je luy ay envoyé en quel estat sont les affaires de pardeça, assavoir de ce royaulme, especialment des villes que les Veniciens et François y tiennent, qu'est une très mauvaise chose. J'ay peur de trop le importuner, puisque par tant de fois je luy ay feablement fait savoir. Mais seullement luy direz que ceste seulle occasion nous a gardé de saillir jusques a savoir sa volunté, et s'il veult que ainsi soit et que son royaulme demeure en seurté, ce qu'il me semble qu'est de vouloir en tous deux, qu'il m'envoye v ou vi^{m} Espaignolz et tost, et me semble qu'il les pourroit envoyer de ceulx qu'il a plus pour l'accompaigner, car s'il fault descendre les Alemans et que soyons hors de ce royaulme, nous serons assez fort pour l'aider a desembarquer. Sur le tout vous luy supplierez qu'il m'advertisse afin que je ne face faulte de ensuyvre ses commandemens; luy supplierez que ce soit tost, car son armee luy couste et ne fait riens esperant sa resolucion, car, de peur d'empescher le plus gros, je n'ose entreprendre autre chose.

J'actendz de jour a autre nouvelles de ce que sera fait a Monopoly, lequel a assiegé le marquis del Gasto de ce que en adviendra. Le conte de Mignano avoit mis le siege a une ville que se nomme Vicque en la montaigne de Sainct Ange, mais elle a esté succourrue par mer de ceulx de Barlette, de sorte qu'il s'est levé et est a huict mille d'eulx en une villette. Il est arryvé cinq galleres a Barlette que viennent de Venise et dient qu'il en vient encoires plus.

Vous luy direz que le pape m'a fait demander les galleres d'Andrea Doria disant qu'il voulut aller en Espaigne, et le tout pour luy rompre sa venue, car il luy semble, s'il avoit lesdictes galleres, qu'il ne peut si soudainement passer. Auquel j'ay fait responce que ce n'est a moy de luy bailler et que s'il les veult avoir, qu'il escripve a Sa Majesté, laquelle je croy ne luy reffusera,

si ce n'estoit qu'il en eust affaire pour sa venue par deça, et le tout ne sont que traffiques, car je ne cuyde pas qu'il y voyse si ce n'est pour rompre sa venue, laquelle luy griefve tant qu'il a bien affaire a la dissimuler, ores qu'il dict qu'il ne seroit avoir plus grand plesir.

L'advertirez aussi comme des six galleres de Secille, les quatre ont esté armees, et les atendz au premier bon temps pour les envoyer a Andrea Doria, et au passé prendront ung nonce que le pape luy envoye, lequel s'embarquera a Civita Vieche. Les deux autres, ainsi qu'escript ledit viceroy, ne se peullent armer forcees, bien de bonne veulle; pour quoy, s'il veult que ainsi soit, il fault qu'il escripve audit viceroy. J'en fais mectre quatre en mer yci, une qu'estoit demeuree de la deffaicte, lesquelles n'est possible de les armer de forceres, et pour ce j'ay deliberé de les faire armer que d'ung que d'autre, le mieulx que l'on pourra, et les envoyer a Andrea Doria pour faire ce qu'il plaira a Sa Majesté commander. Bien luy supplie qu'il vuille mectre ordre a ce qu'elles soient entretenues quant elles seront la, car je ne leur bailleray que pour aller jusques audit messire Andrea Doria. Fait a Naples, le xxvi[e] d'avril, l'an mil cinq cens xxix.

Ainsi signé: PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute en chiffre et déchiffrement.)

166.

Lettre en chiffre, avec déchiffrement, de Philibert à Charles-Quint.

8 mai 1529.

Sire, de paour qu'il n'advienne quelque inconvenient a Leonard de Grymalde, lequel j'ay envoyé et despeché vers vous pourter, au lieu de Waulvry, le despeche qu'il vous aura monstré, s'il arryve, auquel ne fais doubte, j'envoye le dupplicata par ce brigantin. Seullement vous feray sçavoir davantaige que il y a peu d'esperance de la prinse de Monopoli, ainsi comme escript le marquis, et le pape va escoutant. Il est besoing que je sache vostre resolucion, et pensez que si le pape entend que venez, il est

vostre et synon. Dieu vuille qu'il soit tel que vous le desirez et que nous autres voz serviteurs le pourchassent. Je ne vous sçauroye escripre davantage de l'instruction de Grymalde, fors qu'il n'est possible de recouvrer argent de ce peu que s'esperoit; s'il vous plait, sire, vous penserez que je ne le diz pour faire mon cas bon, car il y a trop long temps que me congnoissez pour penser que je vis de provision. Mais je vous promectz ma foy que si vous ne remediez tost a la neccessité que j'ay et qui est plus apparante d'estre qu'elle n'est encoires, que j'ay grand paour que vous ne vous en trouvez mal. Le remede est ou de venir et pourveoir de gens ou d'argent, comme j'ay dit par les instructions dessus dictes, ou s'il vous semble que ainsi ne fust a propoz, d'envoyer le mesmes avec toute l'armee de mer pour finer ceste guerre de Poulle a laquelle pourroys laisser les gens qu'envoyerez et saillir avec toute l'armee, laquelle n'est si grosse que l'on pourroit bien dire, ne aussi si petite qu'elle ne couste beaucop d'argent. Je ne sçay lequel des deux vous delibererez, mais, quoy qu'il soit, il est besoing que ce soit tost et devant la recolte, j'appelle de l'armee de mer. Car ces villes que tiennent voz ennemys en ce royaulme meurent de faim, et si vous les laissez envitailler depuis la recolte faicte, ilz y mectront tant de vivres qu'il y aura affaire a en avoir le boult. De l'argent si vous ne la pourvoyez, tenez vostre armee pour mutinee. Je vous supplie, sire, me vouloir pardonner se je fais trop l'audacieux de vous escripre mon advis, et pensez que quant il y aura faulte, qu'elle ne viendra de moy, car ce que sera possible endurer, pourveoir et souffrir en vostre service, je croy que sçavez bien que je le feray, mais j'ay paour que tous ne soient de ma volunté.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Naples, le VIIIe jour de may l'an XXIX.

Vostre très humble et très obeissant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

167.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

10 mai 1529.

Magnifici admodum domini, amici nostri carissimi. Lo exhibitore de la presente sera el magnifico conte Francesco da Rezo, el quale se ne viene in quessa cita per causa de una indispositione che tiene, per la quale non po si ben servire in campo come faria in una terra. Perho servendo lui a le Magnificentie Vostre reputamo quel medesmo che se servisse a la Maesta caesarea. Me e parso accompagnarlo con questa nostra per la quale, quanto piu potemo, pregamo le preditte V. Magnificentie che lo vogliano intertenere con quella honorevola et bona conditione che a le virtu sue se conviene, et facciano che in questo lui conosca apertamente che, oltra le sue virtu, le racomandatione nostre appresso di esse gli habbi portato giovamento, et come siamo certi che farano per amor nostro a le quali facemo sapere che tutti li piaceri et commodita che farano al prefato conte riceverimo da loro per tali quali se fossero fatti a usi medesmi et ne serveremo bona memoria. El N. S. Dio le molto magnifice vostre persone guardi come desiderate. De Napoli, a li x de magio M. D. XXVIIII.

Magnificentiarum Vestrarum amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

168.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

14 mai 1529.

Mon cousin, depuis avoir depesché Barnardino de Albornoz, qui partit de Sarragosse le XXIIe d'avril passé, avec responce a ce que m'avez escript et fait dire par Balanson, dont vous envoye le dupplicat avec ceste, j'ay reçeu les vostres du XVIIe de mars par Diego Jaymes de Aaro et Francisco de Fryas et les duplicatz de ce que appourtet ledit Balanson, et en tout avez fait bonne dili-

gence et aussi vertueusement exploitee la matiere et grandement pourveu quant a laquelle, et tiens le tout a grant service.

Je suis, il y a douze jours, arrivé en ceste cité et fait toute diligence pour arriver et mectre en ordre et apprester les galeres et toutes autres choses concernant mon passage, et ay mandé que l'armee que j'ay fait dresser et equipper en Malega, ensemble toute la provision necessaire, soit icy par tout ce present mois de may en determinacion d'executer et mectre en effect, a l'aide de Dieu, le contenu en mes precedantes. Et presentement j'escriptz bien expressement au capitaine messire Andreas Daurya que, ensuyvant ce que l'ay desja fait advertir de mectre en poinct et equipper ses galeres pour mon passaige, il parte pour estre icy deans la fin de ce mois ou au plus tard deans le huitiesme du mois prouchain avec sesdictes galeres et les carraques et aultres vaisseaulx qu'il pourra avoir et recouvrer, et escriptz bien expressement au commandeur Figuerras (1), mon ambassadeur a Gennes, qu'il sollicite ledit messire Andreas et tienne main par tous moyens en ce que dessus.

Aussi j'espere que ledit Albornoz sera arrivé vers vous et que aurez fait toute extreme diligence en ce que par eux vous ay escript, et vous prie de rechief, surausçant le plesir et service que me feistes oncques et vouldrez jamais faire, que si avant ceste n'avés encoires mis ordre a faire partir l'armee du royaulme, que, ensuyvant ce que vous ay desja escript, le faictes le plus tost et diligemment que faire se pourra, vous recommandant la provision du royaulme selon lesdictes precedantes et duplicata d'icelle que va avec ceste et que y sera comme en la chose que tant m'empourte neccessairement et au bien, adresse et bonne fin de tous mes affaires, mesmes a mondit passaige et allee en Italie, lequel soubz l'espoir que j'ay que trouveray vous et ladicte armee si près que m'en pourray aider et servir en haste et diligence tant que je puis, et me ferez singulier plesir de par ledit Albornoz me respondre et advertir a toute diligence des occurrans, ensemble vostre advis et conseil au bon effect de mondit voyaige et passaige.

En oultre, mon cousin, vous avez sçeu par le sieur de Vaury

(1) D. Gómez Suárez de Figueroa.

les propoz qu'ont esté cy devant tenus par messire Andreas Daurya et le conte Philippin Daurya, son nepveu, pour retirer a mon service le duc d'Urbin, et encoires m'en a dernierement escript ledit conte Philippin, baillant espoir de pouvoir conduyre l'affaire en vuillant traicter ledit duc, et pour ce qu'il est personnaige d'importance et qu'il me pourroit grandement servir en l'instant de mondit voyaige et les termes ou sont les affaires d'Ytalie et qui fait acroire qu'il ne vouldroit estre delayé en ce poinct et conjuncture par longues communicacions et consultes, mesmes que le terme et traictement qu'il a des Veniciens expire en ce prouchain mois de juing, responds audit conte que sondit oncle et luy travaillent de sçavoir l'intencion et resolucion dudit duc et s'il y a fondement et moyen convenable qu'ilz en communiquent avec Anthoine de Leyva, et, sil le temps et la commodité le donnent, vous en advertissent pour conclure la chose, se faisant fort de moy, moyennant que ce soit avec condicions raisonnables et telles que les puisse observer et servir, et que se il pretend d'avoir tiltre de capitaine general, que l'excuse s'en face comme a esté advisé en l'endroit du marquis du Mantoue, dont vous ay bien voulsu advertyr, afin que de vostre part y regardez ce que congnoistrez pour mon service.

Il sera besoing que pourvoyez par dela a mon ambassadeur messire May pour son entretenement, comme desja vous ay escript, et vous prie de ainsi le faire comme vous congnoissez qu'il est neccessaire selon la charge qu'il a et la neccessité de mon service. A tant, mòn cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa saincte garde. Escript audit Barcellone, le XIIII° de may anno XXIX.

Pour adjouster en la lettre de monsieur le prince.

J'escripts une lettre de ma main au pape et l'envoye audit l'ambassadeur May pour laisser presenter, contenant ma venue en ce lieu, ensuyvant ce que luy avoye desja escript et que en determinant mon passaige, Sa Saincteté en sera la premiere advertye, et mande audit ambassadeur vous advertyr de ce que s'en fera et de toutes autres choses de temps et instant a autre.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

(A suivre.)

II.

SOBRE LA *CRÓNICA TROYANA*, PUBLICADA POR D. ANDRÉS MARTÍNEZ SALAZAR.

Libro de la importancia de la *Crónica Troyana*, cuya versión en dialecto gallego del siglo xiv se ha impreso ahora por vez primera, reclama imperiosamente un estudio profundo y detenido si ha de considerarse bajo los muchos aspectos que ofrece por su significación en la historia de nuestras letras. Pero tal trabajo, aunque muy agradable y de verdadero interés, está fuera de las condiciones reglamentarias de este *Informe*, que debe limitarse por muchas razones á la apreciación de los méritos que presenta la edición para los efectos que es pedido por el Ministerio de Instrucción pública.

Hoy que con tan ilustrado empeño se fija la atención de los más doctos en completar el estudio de los orígenes de la literatura y del lenguaje castellanos, investigando minuciosamente cómo éste iba desligándose de sus antecedentes latinos, haciéndose por momentos cada vez más vulgar en la poesía popular y señaladamente en los romances, con cuyo nombre se designaba la lengua misma, al paso que la literatura avanzaba en una evolución importantísima dando cabida y nacimiento á las fabulosas proezas, al espíritu caballeresco, momento de gran interés en que se ofrecen á examen las obras del Rey Sabio y las de su hijo, con tantas otras como les acompañaron en aquel glorioso renacimiento, la publicación de la *Crónica Troyana* viene á favorecer tales estudios y en el tiempo más oportuno.

El interés de la *Crónica*, aunque por su nombre parecía aspirar á concepto histórico, no proviene de las novedades que como tal ofreciera á los lectores, de los estudios que acerca de la famosa guerra se contuvieran en ella; Príamo, Menelao y todos los personajes que allí aparecen no ostentan el carácter que con más ó menos verdad les atribuyera Homero, sino que revestidos de valor indomable, de maravilloso ardimiento, de energía y de audacia,

los paladines griegos y troyanos se presentan con todas las cualidades de valor y nobleza, con todas las pasiones de nuestros guerreros de la Edad Media, que en la lucha tenaz con la morisma tantas y tantas proezas habían realizado, dando muestras de heroísmo en la defensa de la fe y de un espíritu aventurero que se caracterizaba en los combates parciales, tan frecuentes como gloriosos. El esfuerzo individual se ponía en ellos de manifiesto de una manera más palpable, más ostensible; los héroes se iban rodeando de una aureola propia que realzaba sus merecimientos; las hazañas corrían de boca en boca; de las narraciones de los soldados pasaban á los labios del pueblo, se engrandecían, se adornaban con accidentes fantásticos... y bien se comprende que por este camino se llegara á la literatura caballeresca.

Libro de caballerías fué en realidad la *Crónica Troyana*, aunque se anunciaba como historia.

Escrita primitivamente en lengua latina, trasladada muy luego en italiano y en francés, el éxito fué rápido, grande el aplauso que en todas partes recibiera, mereciendo que el rey D. Alfonso XI la mandara poner en lengua castellana para instrucción y esparcimiento del heredero de su Corona, el célebre rey Don Pedro I, según consta en la curiosísima nota que se encuentra al fin del códice conservado en la Biblioteca del Escorial (h. j. 6.) y dice: «Este libro mandó fazer el muy alto é muy noble é muy »escelente rey Don Alfonso, fijo del muy noble rey Don Fer»nando e de la Reyna doña Costança. Et fué acabado de escrebir »e de estoriar en el tiempo que el muy noble rey Don Pedro, su »fijo, regnó, all qual mantenga Dios al su serviçio por muchos »tiempos et bonos. Et los sobredichos donde él viene sean here»dados en el regno de Dios.—Amen.—Fecho el libro prostemero »dia en Diciembre, era de mill e trescientos et ochenta et ocho »años. Nicolas Gonçalez escriuan de los sus libros lo escriuí por »su mandado».

No hay para qué encarecer la importancia que por varios conceptos reviste el códice escurialense, y casi se resume bajo cierto aspecto en la nota transcrita. El códice fué terminado apenas comenzaba á reinar D. Pedro, el último día del año 1350.

Muy poco tiempo después, en 1367, el protonotario del rey de

Aragón D. Pedro *el Ceremonioso*, hacía una traducción en catalán, cuyo manuscrito se conservaba en la biblioteca del Duque de Osuna.

Se había creido que el códice en dialecto gallego que se guarda en la Biblioteca Nacional (Ii-67) y ahora se publica, había sido escrito al mismo tiempo que el castellano escurialense, error nacido de varias causas, y la principal porque en él se tradujo y copió literalmente la nota que puso el *escriban* Nicolás González en el que mandó escribir el rey D. Alfonso. En las muchas é interesantes noticias que contiene la descripción de los códices consultados desvanece el ilustrador D. Andrés Martínez Salazar el error en que se había incurrido, y afirma que el códice en dialecto gallego fué escrito veintitres años después que el castellano, como lo comprueba la nota puesta á su terminación, en la que no se habían fijado los que antes lo conocieron, porque está colocada fuera de su lugar, á la página 100 del libro, y cuyo contenido es el siguiente:

«Este liuro foy acabado veinte (vijt) dias andados do mes do »Janeyro, Era de mill et quatrocentos et onze años (1373). Et eu »o dito Fernan Martis, clerigo, Rogo et peço por lo amor de deus »et por saluamento de suas almas et en penjtençia de seus peca»dos, a quantos este liuro viren et oyren, que digan por la mja »alma hun Pater noster et huna Ave maria a aonrra de deus pa»dre, et de deus fillo, et de deus spiritu santo, que me queyra »perdoar, et da uirgen madre quelle Roge por mju et por uos »queo queyra assy comprir et outorgar.»

Esta interesante inscripción se completa y aclara en gran parte con los fragmentos de otra que se encuentra en la misma página 100 del códice de la Biblioteca Nacional, pero que había sido raspada y destruída en tiempos antiguos, tal vez á muy poco de haber sido escrita, y que el Sr. Martínez Salazar ha hecho reaparecer en gran parte, completando con lo que de ella se lee y con su propia erudición y trabajo las noticias del noble caballero Fernán Pérez de Andrade, señor de la villa de Puentedeume, por cuyo mandado fué escrita y las del clérigo Fernán que la escribió casi toda.

El códice de la Biblioteca Nacional que ahora se imprime está

falto de las ocho hojas primeras. Empieza al folio IX, y como es ejemplar único no ha sido posible al docto editor suplir el defecto; pero con objeto de que los lectores puedan disfrutar el texto íntegro transcribe en el apéndice número II el contenido en aquellas hojas, aunque en lengua castellana, tomándolas del códice escurialense. En el apéndice I inserta varios trozos que no aparecen en el de la Biblioteca Nacional y están en el curiosísimo manuscrito bilingüe que posee el Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo, procedente de la Biblioteca de los Marqueses de Astorga. Minuciosa é interesante es la descripción de este códice, lo mismo que la del anterior de la Biblioteca Nacional que con observaciones tan atinadas como eruditas hace D. Andrés Martínez de Salazar y basta por sí sola para dar mérito al libro.

Con la descripción de *Los Códices gallegos de la Crónica Troyana* hecha por su editor y los *Apuntes gramaticales*, debidos como los *Vocabularios* insertos al fin del libro al notable gramático ciego D. Manuel R. Rodríguez, eficazmente auxiliado en tan importante labor por el jóven D. Antonio Angel Longa, según expresión de aquél, se completa la importancia de la publicación, que si gran interés ofrece en la historia de nuestra literatura, no la presenta menor para el estudio del antiguo dialecto gallego.

Documento importantísimo por la época en que fué escrita la *Crónica Troyana*, y por la manera acertada y llena de erudición en que se publica con los estudios indicados, es de gran utilidad, digna de figurar en todas las bibliotecas, y merece por lo tanto la recomendación de esta Academia.

Madrid, 14 de Junio de 1901.

José María Asensio.

III.

EL OBISPO DE NICASTRO (INOCENCIO IX) Y LA ALIANZA PERPETUA DEL PAPA, DEL REY DE ESPAÑA Y DE LA REPÚBLICA VENECIANA CONTRA LOS TURCOS.

Con motivo del vigésimo aniversario de la exaltación al Sumo Pontificado de Su Santidad León XIII escribió y publicó el Ilmo. Sr. D. Domingo María Valensise, obispo de Nicastro en Italia, una monografía con el título *Il Vescobo de Nicastro poi Papa Inocencio IX e la Lega contra il Turco*, de la cual se sirvió dicho prelado remitirme hace algún tiempo un ejemplar acompañado de afectuosa carta (1), en la que me honra con el encargo de dar á conocer á mis compatriotas dicha obra, atendida la parte tan importante que tuvo nuestra nación en los trabajos preparatorios para la conclusión de la célebre liga ó alianza contra el turco y en la gran batalla naval de Lepanto, que fué el glorioso y transcendental resultado de este pacto internacional.

Y aunque tuve el propósito de cumplir sin demora tan honroso

---

(1) Hé aquí el texto de la carta:

Hay un sello episcopal: *Vescovato di Nicastro*.

«Illustrissimo Signore.

Il volume che mi onoro offrizire alla Signoria Vostra ricorda la Lega contra il Turco nella quale ebbe tanta parte l' Spagna; ed indirettamente rivela essere false le acuse che d' alcuni scrittori si lanciarono per quel trattato all' illustre nazione. *La Civiltà Catholica* nel farne la rivista con la competenza che l' e propria sentenzio: essere un libro del quale neppure biblioteca devrebbe farne a meno; ed ío che conozco quanto sia l' amore de la Signoria Vestra per la glorie patrie e per la Storia, mi sono svedetto a spedirgliene copia, nella fiducia che la farà conoscere ai suoi connazionali.

In tanto tolgo questa occasione per esprimerle i sensi della mia alta stima con quali mi onoro dichiararmi della Signoria Vostra Illustrissima

Devotissimo servo
† Domenico María Valensise
Vescovo di Nicastro

Nicastro, 12 Noembre 1900.
Illustrissimo Signore D. Bienvenido Oliver y Esteller. Madrid.»

encargo, han impedido llevarlo á cabo hasta ahora, primero ocupaciones ineludibles y luego mi falta de salud.

Habiendo desaparecido estos obstáculos, vengo á dar á los señores académicos una breve noticia de la monografía del Sr. Obispo de Nicastro, no sólo por corresponder á la atención de tan sabio prelado, sino también para contribuir siquiera de un modo modesto á renovar en los presentes tiempos el recuerdo de uno de los más grandes sucesos históricos de la época moderna que parece haber caído en olvido en nuestra patria á pesar de la parte tan principal que tuvieron los españoles en su preparación, dirección y ejecución: olvido que contrasta con el entusiasmo y la decisión que han demostrado los italianos en conmemorar aquel hecho por todos los medios posibles, como si perteneciese exclusivamente á su propia historia, especialmente con motivo del tercer centenario de la batalla de Lepanto, que para nosotros, preocupados con nuestras habituales discordias intestinas, pasó casi inadvertido.

La monografía del Sr. Obispo de Nicastro forma un volumen de 185 páginas en 4.° mayor, esmerada y elegantemente impresa en 1898 en el establecimiento tipográfico de L. M. Nicotera, de la mencionada ciudad, ilustrada con un retrato del pontífice Inocencio IX, precedida de una sentida dedicatoria en forma epigráfica á la *Gran Madre de Dios*, bajo cuyos auspicios dice se alcanzó la victoria de Lepanto. Puede considerarse dividida en cinco partes.

En la primera justifica el propósito de publicar la historia de las negociaciones que precedieron á la conclusión del Tratado de 20 de Mayo de 1571, mediante el que se pactó la alianza ó liga de España, Venecia y el Papa contra el turco: justificación fundada en la poca ó ninguna mención que de tales preliminares han hecho los historiadores citados, entre otros Muratori, Botta, Cantú, Rohrbacher, Giannone y Sismondi.

Dedica la segunda á ensalzar la utilidad del conocimiento de las gestiones diplomáticas practicadas por el nuncio Fachinetti, elevado después á la silla pontificia con el nombre de Inocencio IX, sobre las cuales ninguno de los muchos historiadores que han tratado de la célebre liga ó alianza hacen mérito á pesar de lo mucho que contribuyó á su conclusión el talento, la

habilidad y la energía que desplegó el representante de la Santa Sede cerca de la República de Venecia. Forman el asunto de la tercera los principales hechos de la vida de este último, que fué obispo de Nicastro, patriarca de Jerusalén, cardenal y más tarde papa con el nombre de Inocencio IX. Expone en la cuarta sintéticamente la situación en que se hallaban bajo el pontificado de San Pío V, promovedor, mantenedor y ejecutor de una alianza europea contra la creciente y amenazadora invasión de los turcos, la Iglesia y los estados cristianos de Europa, divididos entre sí por la herejía, el cisma y por la ambición de sus gobernantes. En la última enumera por orden cronológico las gestiones llevadas á cabo por su antecesor en la Sede de Nicastro, desde 1566 en que el gran pontífice San Pío V le nombró Nuncio cerca de la República de Venecia para obtener de la misma que entrase en la proyectada alianza, hasta la conclusión del tratado en que ésta se pactó, ajustándose el ilustre autor de la monografía al resultado que ofrece el estudio de la correspondencia oficial seguida durante todo ese largo tiempo con el Secretario de Estado de dicho Pontífice, cardenal Alessandrino, de la cual correspondencia, contenida en varios volúmenes que se conservan en el Archivo del Vaticano bajo el título de *Nunziatura di Venezia*, transcribe literalmente una gran parte.

Mediante la lectura de este capítulo, que constituye la parte principal de la monografía, se llega á formar un concepto claro y preciso de la serie de dificultades y entorpecimientos que se presentaron por parte del Senado de Venecia, primero para entrar en la alianza y luego para estipular las condiciones de la misma; obstáculos que provenían, no sólo de la rivalidad tradicional de esta República con nuestra nación, sino de la codicia de los que dirigían la política veneciana, de los celos y envidias de monarcas cristianos, como el rey de Francia, y finalmente de los manejos sagaces y astutos del mismo emperador de los turcos contra quien iba dirigida la conclusión de la alianza, concebida y sostenida por aquel gran Pontífice; las cuales dificultades y entorpecimientos pudo vencer, allanar y desbaratar el nuncio Fachinetti con singular acierto, demostrando que reunía todas las cualidades que deben distinguir en grado eminente á los en-

cargados de llevar á cabo importantes negociaciones diplomáticas.

Como conclusión de su trabajo hace constar el respetable autor de la monografía que el pensamiento político del pontífice llegó á realizarse de una manera satisfactoria, firmándose en Roma el 20 de Mayo de 1571 el Tratado de alianza del Papa con España y la República de Venecia para combatir á los turcos por medio de una poderosa armada dotada de gran número de combatientes bajo la dirección de D. Juan de Austria, y que el resultado de este Tratado fué la reunión en las aguas de Lepanto de las escuadras aliadas, las cuales atacaron á la musulmana, alcanzando una victoria verdaderamente colosal, de la cual pudo decir con verdad nuestro Cervantes, testigo presencial, *que era la más alta ocasión que vieron los siglos pasados, los presentes y que esperan ver los venideros.*

Mas al mismo tiempo que hace constar el autor de la monografía cuán espléndidamente fué recompensada la heroica y santa obstinación del Papa San Pío V en defender la civilización moderna de la barbarie musulmana, ha dejado consignado la breve duración de esta alianza con tantos esfuerzos alcanzada, la cual quedó públicamente disuelta en virtud del Tratado de paz celebrado entre la República de Venecia y Selim II, emperador de los turcos: ruptura ocasionada por varias causas que apunta el autor, siendo quizás la principal el fallecimiento del gran pontífice ocurrida al año siguiente de firmada aquella alianza.

La monografía del Sr. Obispo de Nicastro ofrece desde luego para nosotros un interés especial, porque de ella resulta demostrada la falsedad de las acusaciones dirigidas por escritores extranjeros contra nuestros gobernantes del siglo XVI con ocasión de su intervención en los actos y gestiones que precedieron á la celebración de tan memorable Tratado internacional y á la ruptura del mismo. Mas prescindiendo de esta circunstancia que, por sí sola, bastaría para que no nos fuera indiferente á los españoles la publicación meritísima del sabio prelado italiano, hay otra tal vez más importante porque afecta á la Historia en general. En efecto; de la monografía en que ahora me ocupo resulta una enseñanza, á saber: que los grandes hechos humanos que constituyen la glori

de las naciones y el bienestar de los pueblos no son obra de un día, sino que exigen larga preparación y el concurso de inteligencias muy superiores, dotadas de una poderosa y constante fuerza de voluntad. Así es que para conocer de una manera completa y verdadera el hecho memorable y hoy casi inverosímil de haber logrado el pontífice romano con el solo auxilio de España y Venecia asegurar á últimos del siglo XVI, la libertad del Occidente contra el peligro entonces inminente de la barbarie musulmana, es preciso acudir á los documentos en que están consignadas las negociaciones diplomáticas llevadas á cabo bajo la dirección de aquel gran político y santo pontífice que preparó la alianza de los Estados cristianos para detener los progresos del islamismo que desde la conquista de Constantinopla por los turcos constituía un peligro que amenazaba concluir para siempre con la civilización moderna ó cristiana.

Considerada desde este aspecto la monografía del Sr. Obispo de Nicastro, es una valiosa contribución para el conocimiento verdadero y completo del transcendental triunfo de Lepanto, y una demostración práctica de la necesidad imprescindible de promover y facilitar el estudio de la *Diplomacia europea* en los tiempos modernos, sin el cual es de todo punto imposible averiguar y consignar los hechos generadores de los acontecimientos más importantes de la vida de los pueblos: tarea que, junto con la relación verídica de los hechos sociales, constituye la función propia de la historia de aquéllos, entendida esta ciencia según las enseñanzas de la filosofía contemporánea.

Madrid, 21 de Junio de 1901.

BIENVENIDO OLIVER.

IV.

UN DOCUMENTO NUEVO DE GONZALO ARGOTE DE MOLINA.

En el tomo XIII del protocolo del escribano Alonso Rodríguez de la Cruz, que no está foliado, se encuentra este curioso docu-

mento del famoso autor del ***Nobiliario de Andalucía.*** No decimos nada del célebre escritor, porque es harto conocido; y respecto al platero Pedro de Roa, no sabemos de él más que lo que aquí se encuentra.

La firma de Argote de Molina con que autorizó la escritura es la que representa este calco:

Hé aquí la obligación:

«Sepan cuantos esta carta vieren como yo Gonzalo Argote de Molina, señor de la torre de Gildolid, provincial por su Magestad de la santa hermandad de Andalucía y vecino y ventiquatro de la ciudad de Sevilla, estando al presente en esta ciudad de Cordoba, conozco é otorgo que debo y me obligo de dar e pagar a Pedro de Roa, platero, vecino de la dicha ciudad de Cordoba, mostrador desta carta, ciento e setenta ducados, en reales, del valor de un jaez de plata guarnecido de seda carmesí, sin mochila, que entran piezas, una encalada de plata con su gusanillo, un pretal cabe cada estribo e espuelas e borlas, é el pretal é çementales que dél compré y recibí en la dicha contía, el cual dicho jaez e piezas de suso declaradas recibí realmente e con efecto, en presencia del escribano publico de Cordoba e testigos de yuso escritos que me lo vieren recibir, del cual entrego y recibo de las dichas piezas de suso declaradas del dicho jaez, yo el escribano doy fe, y de todo ello, yo el otorgante me otorgo por entregado á mi voluntad, e otorgo e me obligo de se los dar e pagar en Cordoba en fin del mes de septiembre primero que verná, sin pleito

so pena del doblo y costas, pagado ó no que valga lo dicho, y para seguridad de la paga desta deuda y cumplimiento desta escriptura, doy conmigo por principal pagador y obligado de mancomun al señor Francisco de Uzeda, vecino desta ciudad en la collacion do san Pedro; e yo el dicho Francisco de Uzeda, que soy presente, haciendo como hago por el dicho señor Gonzalo Argote de Molina, de deuda agena mia propia, y como deudor e principal pagador, me obligo juntamente con él á la paga de los dichos ciento e setenta ducados para los pagar al plazo dicho, conque antes que á mí se me pidan, se le pidan al dicho señor Gonzalo de Argote, y por ante escribano público se le requiera que pague, y si luego no pagare, ó el dicho escribano diere fe que le haya de buscar al efecto, y que por declaracion del agente de ella conta que no está en la dicha ciudad de Sevilla, estas sean diligencias bastantes para que yo cumpla mi obligacion y pague y pagaré la dicha deuda, sin que el dicho Pedro de Roa sea obligado á ejecutar al dicho señor Gonzalo de Argote, ni hacer otras diligencias, esta escritura y el tal testimonio de requerimiento o fé de como no está en la dicha ciudad de Sevilla sea bastante recaudo, sin otra liquidacion alguna, y para cumplillo ambos á dos otorgantes de mancomun é a voz de uno y cada uno de nos por sí e por el todo, renunciando como renunciaron los derechos y leyes de la mancomunidad, division y escursion que damos por echas, e renunciamos el beneficio de ella, yo el dicho Francisco de Uzeda en caso que preceda el dicho testimonio, obligamos á nos é á nuestros bienes raices e muebles habidos e por haber, y yo el dicho Gonzalo Argote someto á mí e á mis bienes al fuero e jurisdicion de Cordoba é jueces della, renuncio mi fuero e jurisdicion e la ley sicut veneris jurisditione e nueva pracmatica, damos poder á las justicias para su ejecucion e cumplimiento como por cosa pasada en cosa juzgada, renunciamos la ley general de leyes non vala salvo en lo expresado, e yo el dicho Gonzalo Argote confieso ser mayor de veinte e cinco años, fuera del poderío paternal y como veintiquatro de la ciudad de Sevilla y provincial de la santa hermandad me rijo y administro. Fecha e otorgada esta carta en Cordoba á veinte e ocho dias del mes de Julio de mill e quinientos setenta y nueve años, siendo testigos Martin

Fernandez Barchilon y Alonso de Castro que juraron en forma de derecho como es el dicho señor Gonzalo de Argote y de Molina que es el contenido y Anton Gutierrez moradores en Córdoba y firmaronlo los otorgantes en el registro. G.° argote de molina.—Francisco de Uzeda.—Al.° Rodriguez de la Cruz escribano público.»

Seguidamente y con igual fecha viene en el libro del escribano un poder otorgado por el platero Pedro de Roa á favor de Martín Fernandez Barchilón para cobrar de Gonzalo Argote de Molina y de Francisco de Uzeda los ciento setenta ducados de la obligación anterior.

Córdoba, 5 de Mayo de 1901.

RAFAEL RAMÍREZ DE ARELLANO.

V.

ANTIGÜEDADES ROMANAS DE LINARES, CAZLONA Y BAEZA.

Nuestro correspondiente, el Sr. D. Pedro de la Garza, ha dirigido á la Academia tres oficios, dando cuenta del viaje que ha hecho á las poblaciones de Baeza y Linares y á las ruinas de *Cástulo*, en donde copia inscripciones, dibuja monumentos y planos, y da nueva prueba de su mucha laboriosidad, justificando el acierto con que la Academia le llamó á compartir sus tareas.

El coronel Sr. Garza, aficionadísimo á la pintura y muy curioso, no ha hecho, sin embargo, profesión de arqueólogo y epigrafista, dejando por ello no poco que desear en esta parte. No ha sido, con todo, infructuoso el viaje de nuestro correspondiente; y esto á pesar de poseer la Academia en un gran volumen, enriquecido con fotografías perfectísimas, dibujos y planos levantados por ingenieros, los frutos del viaje que en 1860 hizo el señor Góngora por aquellas partes.

La presencia del Sr. Garza no quitará libertad al Anticuar

para examinar con buen deseo las tres referidas comunicaciones, que en último resultado han de ser muy agradecidas por la Academia.

Refiérese la primera á los objetos de antigüedad que examinó en la nueva ciudad de Linares, y llama con justicia la atención sobre nueve de ellos.

Me haré cargo de los que ofrecen alguna novedad después del estudio inédito del Sr. Góngora y de los trabajos de nuestro académico honorario el Sr. Hübner, que publicados en la lengua de Cicerón son hoy propiedad del mundo sabio.

Vemos por el viaje del Sr. Garza que el león de piedra, que tanto llamó la atención de Ambrosio de Morales y demás arqueólogos del siglo xvi, y de que nos dió fotografía el Sr. Góngora, subsiste afortunadamente; pero nuestro corresponsal nos da noticia de otro león más, que existe en un rincón de la plaza de toros, compañero del anterior y digno de ser conocido. Habiendo sacado dibujo de ambos el Sr. Garza, la Academia le agradecería que la obsequiase con copia de ellos.

Reproduce también el miliario, de que nos envió tres distintas fotografías el Sr. Góngora (1); mas el Sr. Garza nos brinda con una observación enteramente nueva.

Es del año 43 de la era cristiana, del emperador Claudio en su tercera tribunicia potestad, tercer consulado y quinto año de su imperio.

Marca una distancia desde la famosa Cástulo á punto desconocido. Después de la parte A CASTVLONE se observa una letra que los Sres. Góngora y Hübner tienen por L (2), y el Sr. de la Garza por I. Ya veremos si puede ser una E.

En las millas todos han leído M · P · I. Pero el Sr. Garza afirma

(1) Hübner, 4932. Puede verse el texto de la inscripción en el tomo xxxviii, página 429 del Boletín.—F. F.

(2) El Sr. Fernández Guerra, sin duda por distracción, no se dió cuenta cabal de las opiniones de Hübner y de Góngora, que coinciden con la del Sr. Garza: «A · CASTVLONE · I Góng., atque mihi ipsi visa est in fine versus hasta extare, quam explicare nequeo nisi habetur pro numero perperam iterato. Fuere qui cogitarent de L, ut esset *Libisosam*; neque vero solet omnino indicari terminus tam propinquus, nec si indicandus erat tam obscure significaretur.»—F. F.

que la letra no es I, sino L; es decir, no una milla, sino cincuenta. La fotografía que tenemos no basta para resolver la disputa. Un buen calco en papel sería de desear.

Los que en la L que hay á continuación del nombre de Cástulo han querido ver el nombre de *Libisosa* no podían quedar satisfechos con las millas que la piedra señalaría entonces entre el municipio y la colonia, supuesto que no una sino 107 millas distaban entre sí ambas ciudades. Pero si la maltratada L, que hoy salta á la vista, fué primitivamente una E, y las millas fueron 50, como sostiene resueltamente el Sr. Garza, entonces teníamos resuelto el problema. Cincuenta millas existen precisamente, según los Vasos Apolinares, entre Cazlona y Montoro: A CASTVLONE E*(poram)*. Lástima que el S. Garza no haya traído consigo un buen calco en papel, pues no hay nada que supla este medio exactísimo de reproducir y estudiar las inscripciones.

Con el núm. 6 y con muy poca detención y esmero copia la inscripción incrustada en una chimenea de la casa núm. 10, calle del Gallo, de que nos da fotografía la tabla XIII del libro del señor Góngora, y publicó Hübner con el núm. 3296. Al Sr. Garza debemos saber que no pertenece á Cástulo, sino que se extrajo del cementerio de Linares, según le dijo la persona misma que lo halló. Tampoco la publicó Hübner con la exactitud apetecible, ni ha querido discurrir nada acerca de su interpretación.

En la primera línea pone

AIRIQVE · ION

donde dice la fotografía

AERIQVE · IOM

En la sexta dibuja

IIII

cuando la fotografía da claramente

ANN
LIIII

Ni el docto alemán, ni el Sr. Góngora, ni los que hablan de esta piedra reparan sea un epigrama, cuyos versos no serian difíciles de completar á un ingenio docto y acostumbrado.

La piedra es sepulcral. Cubría los cuerpos de una joven de 18 años y juntamente los de su padre y madre, aquel de 54 y ésta de 36.

El Sr. Garza nos comunica además noticia de un fragmento inédito, y le copia seguramente con exactitud. Sobre él llamo la atención de la Academia. La cual debe exigir de nuestro correspondiente, ó de algún otro próximo á Linares, un calco en papel de la piedra que hoy sirve de asiento en el paseo de la Virgen de los Linarejos, y tiene la siguiente inscripción:

ALLICIA
C · F · PAETINA
D · D

Alicia Paetina, hija de Cayo, dió y dedicó el monumento.

La piedra, de mármol blanco, está completa por abajo, pero truncada por arriba. Pues, señores, tres siglos y medio hace ya que el corresponsal del jurisconsulto Acursio vió en Linares un mármol blanco, por arriba completo y truncado por abajo, donde aparecía una importante memoria dedicada á Valeria Paetina, hija de Cayo, natural de *Tucci* (hoy Martos en la provincia de Córdoba), sacerdotisa en aquella capital, flamínica en su patria y también en Cástulo. La copiaron y reprodujeron en el mismo tiempo el Licenciado Juan Fernández Franco y el sabio cronista Ambrosio de Morales, advirtiendo todos hallarse quebrada por el pie. Un anónimo la copió el año 1646 en la *calle del Pontón* (1). Desde entonces no se ha vuelto á tener noticia de ella. ¿Quién sabe si el fragmento copiado por el Sr. Garza es el pie que echaban de menos aquellos doctos? Sacando un calco, custodiándose

(1) Hübner, núm. 3278, no indica esta situación interesante para la búsqueda del monumento.— F. F.

en la Academia, puede el día de mañana compararse con el que se saque de la inscripción famosa, si la suerte hace que se descubra, como cabe en lo posible.

Por último, el Sr. Garza se hace cargo de la especie que publiqué en el Discurso de contestación al Sr. Saavedra (1), relativa á existir no lejos de aquella ciudad una piedra terminal con la figura de caballo.

Nuestro correspondiente, por informe que le han dado, cree ser aquella una de las muchas piedras naturales, que con apariencia de animal ó de figura humana suelen aparecer en aquellas canteras. Pero, con perdón de nuestro estudioso correspondiente, debo decir á la Academia que poseo dibujo de aquel simulacro, hecho por nuestro docto Hübner, cuyo ojo artístico y diestra mano hacen en mí la mayor fuerza. Además, el mismo Sr. Garza reconoce allí cerca la mansión terminal de ***Ad Aras***, que mencionan los Vasos Apolinares, resultando con ello fuera de duda que por ***Aras*** y la ***cañada del Caballo*** iba el límite Augusteo de la Bética y la Tarraconense.

La segunda comunicación se refiere toda á describir las ruinas de Cástulo, acompañándola con una vista y un plano de ellas; trabajo curiosísimo é interesante. En el cortijo de la Fuente del Álamo copió una inscripción el Sr. Garza, y si vuelve por allí habríamos de estimarle que sacase calco en papel, pues la copia no sirve para ninguna conjetura ni estudio.

Nuestro correspondiente, reparando en la celebridad de aquellas ruinas, y en que el ferrocarril pasa junto á las murallas de la ciudad, y recordando seguramente que fué patria de la mujer de Aníbal, emporio de la riqueza de cuantas minas taladraban las vecinas sierras, codiciado y disputado baluarte de Cartagineses y Romanos, y punto estratégico en la campaña emprendida por Julio César contra la vieja República romana, propone que la Academia excite el celo de quien corresponda para que con los magníficos fragmentos de frisos, columnas, estatuas é inscripciones desparramadas por aquellos contornos, se alce un monu-

---

(1) Pág. 46. Madrid, 1863.

mento al lado del ferrocarril y delante de la antigua muralla, donde en letras grandes puedan leer los viajeros extranjeros y nacionales

AQUÍ · FUÉ · CÁSTULO

El que suscribe se halla completamente de acuerdo con este deseo, y cree que la Academia podría y debería hacer la excitación oportuna al Ministerio de Fomento, á fin de que la Dirección general de Obras públicas, poniéndose de acuerdo con la Corporación municipal de Linares, y entendiéndose con una Comisión de esta Academia de la Historia, procediesen á la erección de tan sencillo, fácil y barato monumento. Reproduciríanse de nuevo así las pruebas de cultura y ánimo generoso que la misma Dirección general de Obras públicas dió en 1859 cuando la reparación del puente de Alcántara, con regocijo y aplauso de los sabios de Italia y Alemania, como lo testifica y ha hecho correr de molde la noticia mensual de Actas de la de Berlín y Roma.

La última comunicación se refiere al reconocimiento y estudio que el Sr. Garza ha hecho de las antigüedades de Baeza.

En lo que fué alcázar se ha descubierto un pequeño recinto tapiado, y en él un esqueleto humano, medio fósil, con dos vasijas de barro blanco barnizadas de negro (1). El esqueleto estaba encogido y como en cuclillas. Nuestro correspondiente cree que esta postura es efecto de haber padecido tormento aquel humano sér, y que las vasijas tanto se han de estimar ungüentarias como perfumadoras.

Un reconocimiento médico pudo haber puesto en claro si son fundadas las sospechas de nuestro corresponsal; y teniendo de-

(1) Parecidos enterramientos han señalado en la provincia de Almería los ingenieros belgas, Enrique y Luís Siret, en su obra *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne* (Amberes, 1887), premiada con 20.000 pesetas en el certamen Martorell de Barcelona. Véanse los tomos XI (páginas 283-286); XII (páginas 90-92); XIII (páginas 241-260); XXV (páginas 436-450), y XXVI (páginas 76-78) del BOLETÍN. Debajo del que fué alcázar ó acrópolis de Baeza, la antigua *Vivatia*, se esconde probablemente una estación prehistórica.—F. F.

lante la Academia algunos de esos vasos, podría indagarse la antigüedad de aquel depósito.

No solamente los Incas encerraban sus cadáveres colocados de aquella manera, sino que en descubrimientos españoles, sobre todo en cuevas sepulcrales, se ha observado la misma disposición; ni fué exclusivo de la Edad Media emparedar por venganza ó castigo á las personas.

Las noticias que de Baeza da el Sr. Garza son, como todas las antedichas, de mucha curiosidad é interés, y merece que la Academia se muestre reconocida. La Corporación resolverá.

Madrid, 4 de Febrero de 1876.

AURELIANO FERNÁNDEZ GUERRA.

VI.

EL PORTAL DEL GUADALETE. NUEVA INSCRIPCIÓN ROMANA.

Los faluchos de la bahía de Cádiz que se emplean en la descarga de mercancías para hacerlas tomar la vía de tierra, remontando el Guadalete que desemboca en el Puerto de Santa María, suben hasta el *Portal*, desembarcadero viejo y muy concurrido en término de Jerez de la Frontera. Los nuevos descubrimientos de antigüedades romanas que se han hecho en este paraje esparcen alguna luz sobre dos problemas geográficos planteados por Hübner (1) á propósito de las inscripciones del monte testáceo en Roma. Las ánforas de la Bética, que llevaban el generoso vino de la cuenca del Guadalete, y particularmente el Jerezano, á la ciudad de Roma, son, á lo que parece, las numerosísimas que salen del monte testáceo estampilladas así: *Portense, at Portu(m), Port(u), Por(tu), Porto Lucidi, Porto populi; Lacca, Lacci;* refiriéndose estas dos últimas á la estación de la que tomó su nom-

(1) Tomo XXXIV, páginas 485, 486, 500 y 501; XXXVI, 408.

bre arábigo *(Guadal-lacca)* el Guadalete, y aquellas al *Portus Gaditanus*, que abarcaría todo el trayecto del río que va desde el *Portal* al Puerto de Santa María.

Y con efecto, casi todas las estaciones alfareras del Guadalquivir, indicadas por las vasijas del monte testáceo, han sido averiguadas con sus marcas de fábrica sobre el terreno por D. Jorge Bónsor, nuestro peritísimo é infatigable correspondiente en Carmona. A ninguna de ellas pertenecen las dos especies sobredichas; con lo cual bien se deja entender que no va descaminada la conjetura de Hübner.

La resolución del problema geográfico ha dado un paso más con los notables descubrimientos verificados cerca del *Portal* por el Dr. D. Victorio Molina, muy benemérito de la Academia (1).

«A corta distancia del *Portal*, me dice (2), sobre un ribazo á la margen izquierda, hay una lomá, denominada *La Cantera*, compuesta de sedimentos de arena y chinas alisadas por la acción de las aguas, que sirvieron primitivamente de cauce ó margen á un brazo del río, como las bifurcaciones y marismas, que aún subsisten antes de su desembocadura. La formación geológica del terreno queda visible por las excavaciones que la Sociedad agrícola-industrial del Guadalete actualmente practica para el aprovechamiento de sílice y grava. Cubierta la ribera por sucesivas capas de tierra, sobre éstas se fijaron muchas sepulturas romanas que han aparecido, una de ellas epigráfica del primer siglo, que fueron cegadas á su vez por el recrecimiento del piso actual. Dichas sepulturas, unas treinta, que se han deshecho, estaban formadas de lajas de piedra caliza, de varias clases, procedentes de las canteras que aún se explotan en la próxima sierra de San Cristóbal. La inhumación de los cadáveres se hacía de esta manera: aseguraban las piedras hundidas en la tierra, y marcando un hexágono, cuyos lados mayores correspondían á las líneas de los hombros á los pies, depositaban el difunto sobre el suelo, acompañado siempre de un vaso ó jarra funeraria; lo cubrían con una tonga de tierra cernida, y cerraban luego en plano la sepul-

---

(1) Véase el tomo XXXVIII del Boletín, pág. 472.

(2) Carta del 16 de Julio de 1901.

tura con varias lajas. En una de estas cubiertas se halló el mármol epigráfico cuya impronta le envío, y que guarda en su poder D. Antonio Bustillo, empleado de la Sociedad explotadora. En Mayo último descubrió este monumento el obrero Manuel Barrios Cebrián, natural de Bornos. También se ha recogido una moneda romana, que no he visto y buscaré con el intento de esclarecer el tiempo en que se abrieron las sepulturas.

Colindante de dicha loma, sita en el *cortijo de Barja*, dos kilómetros y medio al Sudoeste de la carretera real de Madrid á Cádiz, es *el Tesorillo*, ó grupo de cerros abundantísimos de arcilla, desde cuyos oteros se divisa la ciudad de Jerez y el famoso castillo de Cidueña. Algunos canales abiertos para la distribución de aguas en la cañada realenga del *Tesorillo* han dejado al descubierto en una larga extensión innumerables trozos de cerámica romana. Los taludes de las zanjas están materialmente empedrados de bocas, asas, puntas inferiores de ánforas, tejas planas de reborde, ladrillos rojos, amarillos, verdosos, que prometen abundante cosecha de valiosos objetos arqueológicos para el día en que allí se hagan profundas é inteligentes excavaciones.» Hasta aquí el Sr. Molina.

El mármol epigráfico del *Portal*, recortado por su lado inferior, mide 130 mm. de alto por 155 de ancho.

MARTIALI
L · CORNELI
PVSIONIS
SER

Martiali L(ucii) Corneli(i) Pusionis ser(vo)...

A Marcial, siervo de Lucio Cornelio Pusión...

El giro gramatical de esta inscripción funeraria es análogo al de la Gaditana reseñada por Hübner bajo el núm. 1775. Lucio Cornelio Pusión sale por vez primera en la colección de lápidas españolas.

Madrid, 4 de Octubre de 1901.

FIDEL FITA.

ADQUISICIONES DE LA ACADEMIA

DURANTE EL PRIMER SEMESTRE DEL AÑO 1901.

Regalos de impresos.

DE SEÑORES ACADÉMICOS DE NÚMERO.

Danvila y Collado (Excmo. Sr. D. Manuel). «El libro del propietario». Madrid, 1901.

«Aguas, Puertos, Canales y Pantanos». Madrid, 1901.

Fernández Duro (Excmo. Sr. D. Cesáreo). «El Sol del Escudo Nacional y la Restauración de los Incas», monografía histórica por Mariano A. Pelliza. Buenos-Aires, 1900.

«Colección de Documentos referentes al Reino de Mallorca», publicados por D. Benito Pons Fábregues. Tomo I. Palma, 1898.

«Potencialidad naval de España», por José Ricart y Giralt. Barcelona, 1900.

«I marmi di S. Lorenzo Maggiore nel Museo Nazionale di S. Martino», por Lorenzo Salazar. Trani, 1899.

«Marmi di S. Domenico Maggiore esposti nel Museo di San Martino», por Lorenzo Salazar. Trani, 1900.

«Il Castello di Santelmo.» Su documenti inediti. Napoli, 1899.

«Der Deutsche Kolumbus-Brief in Facsimili-Druck Herausgegeben mit Einer Einleitung von Konrad Häbler». Strassburg, 1900.

«La vida de una madre», por el Sr. Lorenzo Salazar. Versión del italiano. Madrid, 1900.

«Os Centenarios do Brazil», por Max Fleiuss. Rio Janeiro, 1900.

«Belize and the Monroe Doctrine, or; Rule, Britania».

«Memoria del anteproyecto de monumento que ha de erigirse en Madrid á la gloria del Rey D. Alfonso XII, el Pacificador». Lema «María Cristina». Madrid, 1901.

Uhagón (Excmo. Sr. D. Francisco R. de). «El Santo Cristo de María Stuart, que hoy pertenece á S. M. la Reina Regente». Madrid, 1901.

Vignau (D. Vicente) y Uhagón (Excmo. Sr. D. Francisco R. de). «Indice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Santiago desde el año 1501». Madrid, 1901.

DE CORRESPONDIENTES NACIONALES.

Afán de Ribera (D. Antonio J.) «Antiguas costumbres granadinas». Granada, 1901.

Arigita y Lasa (Dr. D. Mariano). «Colección de Documentos inéditos para la Historia de Navarra». Tomo I. Pamplona, 1900.

Benavides Checa (D. José). «Episcopologio placentino». Plasencia, 1900.

«Vida de San Fulgencio». (Manuscrito.)

«Constituciones Sinodales de la S. I. Placentina en los siglos XV y XVI». (Manuscrito.)

Bonsor (D. Jorge). «Les colonies agricoles pré-romaines de la Vallée du Bétis». Paris, 1899.

Cáceres Plá (D. Francisco). «Tradiciones Lorquinas». Lorca. 1901.

Campo Grande (Excmo. Sr. Vizconde de). «La penalidad de las huelgas». Madrid, 1901.

Carreras y Candí (D. Francisco). «Notas históricas de Sarriá». Tomo I. Barcelona, 1901.

Díaz Jiménez (D. Juan Eloy). «Reliquias de la Iglesia de León». León, 1901.

Echavarri (D. Vicente G. de). «Alaveses ilustres». Tomos I y II. Vitoria, 1900.

«La Basílica de Nuestra Señora de Estibalez», por Manuel Díaz de Arcaya. Vitoria, 1900.

«El Gran Canciller D. Pedro López de Ayala», por D. Manuel Díaz de Arcaya. Vitoria, 1900.

Echegaray (D. Carmelo de). «De mi país». Miscelánea histórica y literaria. San Sebastián, 1901.

Gascón y Guimbao (D. Domingo). «Miscelánea Turolense». 1891-1901.

Herrera (D. Adolfo). «Medallas Españolas». Academias, etc. Tomo IV. Constituciones. Tomo I. Exposiciones. Tomo IV. Advenimientos, etc. Tomos I á III. Militares, etc. Tomos V á VII.

Jerez de los Caballeros (Sr. Marqués de). «Cantos panegíricos á los invictos héroes, Maestres de campo, generales, abuelos, bisabuelos y padre del muy insigne Dr. D. Tomás Pizarro Cajal, á quien los dedica y consagra D. Antonio Flores». Sevilla, 1900.

Mancheño y Olivares (D. Miguel). «Antigüedades del Partido Judicial de Arcos de la Frontera y pueblos que existieron en él». Arcos de la Frontera. 1901.

Moraleda y Esteban (D. Juan). «Guía del viajero en Toledo y su contorno».

«Monnaie et Médailles inédites de Tolède». Paris, 1900.

Morera (D. Emilio). «Boletín Arqueológico». Tarragona. Tomo I. Año I. 1901. Enero y Febrero. Núm. 1. Marzo y Abril. Núm. 2.

Plaza y Salazar (D. Carlos de la). «¡Por Bilbao!» Bilbao, 1900.

Rubio de la Serna (D. Juan). «Monografía de la Villa de Velez-Rubio y su comarca». Barcelona, 1900.

Saralegui y Medina (Excmo. Sr. D. Leandro). «Patria y Sea Power», por Manuel Andújar y Solana. Ferrol, 1901.

San Román y Maldonado (D. Teodoro). «Los albores de la Monarquía española». Bosquejo histórico de Castilla en la sexta centuria de la Reconquista. Toledo, 1901.

DE CORRESPONDIENTES EXTRANJEROS.

Ayres de Magalhães Sepulveda (Christovan). «Testamento de D. João de Castro». Lisboa, 1901.

Bastos (Sr. Albino). «Esperança Perdida». (Prosas.) Povoa de Lanhoso, 1901.

Baudrillart (Alfred). «Philippe V et la cour de France». Tomes 4° et 5°. Paris.

Chavero (D. Alfredo). «Anónimo Mexicano».

«Calendario ó rueda del año de los antiguos indios». México, 1901.

«Pinturas jeroglíficas». Primera parte. México, 1901.

Fagnan (M. E.) «L'Afrique Septentrionale au XIIe siècle de notre Ère». Constantine, 1900.

«Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano l-Mogrib». Tome I. Alger, 1901.

Hany (M. E. T.) «Note sur une miniature de Jacques Le Moyne de Morgues, representant une scène du voyage de Laudonnière en Floride (1564)». Paris, 1901.

«Sur les ruches en poterie de la Haute Égypte». Paris, 1901.

Hume (Mr. Martin A. S.) «Philip II of Spain». London, 1899.

Manfroni (Camillo). «Che cosa vuole la Lega Navale».

Medina (D. José Toribio). «Biblioteca Hispano-Americana (1493-1810)». Tomo III. Santiago de Chile, 1900.

Palma (D. Ricardo). «Revista de Archivos y Bibliotecas Nacionales». Lima (Perú). Año I, volumen I, 1.ª y 2.ª entregas, 30 Septiembre y 31 Diciembre 1898. Año II, volumen II y III, 1.ª y 4.ª entregas, 31 Marzo y 31 Diciembre 1899.

Péctor (Désiré). «Notes sur l'Americanisme. Quelques-unes de ses Lacunes en 1900». Paris, 1900.

Pelliza (D. Mariano A.) «El Divortium Aquarium Continental ante el Tratado de 1893, por M. A. Montes de Oca». Buenos-Aires, 1899.

«La República Argentina y Chile. Historia de la demarcación de sus fronteras (desde 1843 á 1899), por Luís V. Varela». Tomo I. Los Tratados vigentes. Tomo II. La demarcación de la línea. Buenos-Aires, 1899.

«Frontera argentino-chilena». Memoria presentada al Ministerio de Relaciones Exteriores por Valentín Virasoro. Buenos-Aires, 1898.

Peralta (D. Manuel M. de). «La Géographie Historique et les droits territoriaux de la Republique de Costa-Rica». Paris, 1900.

Philippson (M. Martín). «La paix d'Amiens et la politique générale de Napoléon 1er». Paris, 1901.

Salazar (Lorenzo). «Marmi del Castelli di Napoli esposti nel Chiestro di S. Martino». Trani, 1901.

«Marmi di Porta Medina e Porta Capuana nel Museo di S. Martino». Trani, 1901.

Seybold (Christianus Fredericus). «Glossarium Latino-Arabicum». Berolini, 1900.

Spencer Dodgson (Mr. E.) «The Verb in the Second Book in Gipuskoan Bask». Hertford, 1901.

«Holiday Haunts... etc.»

«Guide Book to Glastonbury Abbey». Wells, 1899.

«The British Lake-Village near Glastonbury». Taunton, 1899.

«The Cistercian Albey of Strata Florida» by Stephen W. Williams, F. R. I. B. A. London, 1889.

Travers (M. Émile). «Inauguration du buste de M. Léon Duchesne de La Sicotière à Alençon le 21 Août 1900». Caen, 1901.

Vidal Gormaz (D. Francisco). «Hundimiento ó solevantamiento de los Archipiélagos Australes». Santiago de Chile, 1901.

«Algunos naufragios ocurridos en las costas chilenas desde su descubrimiento hasta nuestros días». Santiago de Chile, 1901.

DEL GOBIERNO DE LA NACIÓN.

Ayuntamiento de Madrid. «Sainetes inéditos de D. Ramón de la Cruz existentes en la Biblioteca Municipal de Madrid y publicados por acuerdo del Excmo. Ayuntamiento de esta villa». Madrid, 1900.

Depósito de la Guerra. «Catálogo de la Biblioteca del Depósito de la Guerra». Madrid, 1900.

«Catálogo general del Archivo de mapas, planos y Memorias del Depósito de la Guerra». Tomos 1.° y 2.° Madrid, 1900.

Dirección general de Aduanas. «Resúmenes mensuales de la estadística del comercio exterior de España». Números 132-137, Enero-Abril de 1899 á 1901.

«Estadística del impuesto de transportes por mar y á la entrada y salida por las fronteras». Núm. 1, 2.° trimestre de 1900, núm. 2, 2.° y 3.er trimestre de 1900; núm. 3, 2.°-4.° trimestre de 1900; núm. 4, 1.er trimestre de 1901.

«Producción y circulación de azúcares, achicoria y alcohol industrial en el 4.° trimestre de 1900». Números 4-5, 1.er trimestre de 1901.

«Memoria sobre el estado de la renta de Aduanas en 1900». Madrid, 1901.

«Estadística del comercio de cabotaje entre los puertos de la Península é islas Baleares en 1899, formada por la Dirección general de Aduanas». Madrid, 1901.

Ministerio de Instrucción pública. «Elementos de Historia de España», por el Dr. D. José España y Lledó. (Tercera edición). Granada, 1894.

«Elementos de Historia Universal», por el Dr. D. José España y Lledó. (Quinta edición refundida por el autor). Madrid, 1899.

Relación de las obras del Depósito de Instrucción pública y Bellas Artes remitidas á esta Secretaría.

Biblioteca arabico-hispana. Tomo IX (fasc. III) y X. «Cæsaraugustæ». Typ. fratrum Comas, 1885. Dos volúmenes en 8.°

Castillejo Gutiérrez (José). «Estudios jurídicos.—Inseguridad testamentaria, artículos 688 y 700 del Código civil vigente». Madrid: E. Fernández Sanz. 1899. Un vol. en 8.°

«Escritores castellanos» (Colección de). Volúmenes 114, 116 y 117. Madrid: Sucesores de Rivadeneyra. 1900. Tres volúmenes en 8.°

García de la Riega (Celso). «La Gallega», nave capitana de Colón, en el primer viaje de descubrimientos. — Estudio histórico. Pontevedra: Viuda de J. A. Antúnez. 1897. Un vol. en 8.°

Jiménez Martín (Lorenzo). «El azafranero práctico». Albacete: Eduardo Miranda. 1900. Un vol. en 8.°

Madariaga y Suárez (Juan de) (Conde de Torre-Vélez). «Código de justicia criminal de la marina de guerra y mercante.» Madrid: Imprenta del Ministerio de Marina. 1898. Un vol. en 8.°

Valdenebro y Cisneros (José M.ª de). «La imprenta en Córdoba, ensayo bibliográfico». Madrid: Sucesores de Rivadeneyra. 1900. Un volumen en 8.° doble.

Del Ministerio de Ultramar.

Blumentritt. «Filipinas». Ataques de los holandeses en los siglos XVI, XVII y XVIII. Bosquejo histórico, traducido del alemán por D.ⁿ Enrique Ruppert. Madrid: Fortanet. 1882. Un vol. en 8.°

Castelar. «Historia del descubrimiento de América». Madrid: Sucesores de Rivadeneyra. 1892. Un vol. en 8.°

«Catálogo extractado del índice de la Biblioteca del Ministerio de Ultramar». Madrid: Hijos de J. A. García. 1897. Un vol. en 8.°

Chápuli Navarro. «Siluetas y matices». (Galería filipina.) Madrid: Viuda de M. Minuesa de los Ríos. 1894. Un vol. en 8.°

Escosura. «Memoria sobre Filipinas y Joló». Madrid, 1882. Un volumen en 8.°

«Exposición de Filipinas». Colección de artículos publicados por «El Globo», diario ilustrado político. Madrid: Tip. de «El Globo». 1887. Un vol. en 4.°

Fabié. «Vida y escritos de Fray Bartolomé de las Casas, obispo de Chiapa». Tomos I y II. Madrid: Miguel Ginesta. 1879. Dos volúmenes en 8.° mayor.

Fernández Martín. «Compilación legislativa del gobierno y administración civil de Ultramar», arreglada por... Tomos I á XV. Madrid: 1888-98. Quince volúmenes en 8.°

Gallostra y Frau. «Colección bibliográfica de lo Contencioso-administrativo». Madrid: M. Tello. 1881. Un vol. en 8.°

Hauser. «Estudios médicos de Sevilla». 2.ª parte. (Estudios médico-sociales.) Madrid, 1884. Un vol. en 8.°

Martínez de Zúñiga. «Estadismo de las islas Filipinas ó mis viajes por este país». (Publicada esta obra por primera vez extensamente anotada por W. E. Retana.) Tomos I y II. Madrid: Viuda de Minuesa de los Ríos. 1893. Dos volúmenes en 8.°

Solsona y Baselga. «Ayala». Estudio político. Madrid. Hijos de J. A. García. 1891. Un vol. en 8.°

Del Depósito de Agricultura, Industria y Comercio.

Marín y Díaz (Luís). «El papel». Madrid: Fortanet. 1898. Un volumen en 8.°

Relación de impresos remitidos por el Depósito de libros del Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes procedentes del cambio internacional.

De la Société des Bollandistes de Bruxelles:

«Acta Sancti Huberti Episcopi, Leodii in Belgio». Edidit, commentario, annotationibus et appendice de gloria postuma illustravit, Carolus de Smedt. S. J. (Ex. Act. S. S., tomo I. Novembris). Bruxellis, 1887.

«Acta B. Bernardi Calvonii Episcopi Vicensis, collecta et illustrata a Victore de Buck». Bruxellis, 1866.

«Catalogus Codicum Hagiographicorum Latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in Bibliotheca Nationali Parisiensi». Tomus I-III et Indices. Bruxellis.

«Catalogus Codicum Hagiographicorum Graecorum Bibliothecae Nationalis Parisiensis». Bruxellis, 1896.

«Bibliotheca Hagiographica Graeca seu Elenchus Vitarum Sanctorum». Bruxellis, 1895.

«Anecdota ex Codicibus Joannis Gielemans». Bruxellis, 1895.

«De Prosecutione Operis Bollandiani quod Acta Sanctorum inscribitur, 1888.

«Anonymi libellus de vitis et miraculis Patrum Emeritensium Paulo Diacono Emeritensi vulgo inscriptus». Bruxellis, 1884.

Smithsonian Institution of Washington:

«Annual Report». 1898. U. S. National Museum. Washington, 1900.

«Annual Report». Public. Document. 1898. Washington, 1900.

Augustana College Library.—Rock Islane, III, U. S. A.

«Augustana Library Publications». Number 2.

«And Old Indian Village by Johan August Udden». Rock Island, 1900.

American Philosophical Society:

«Proceedings of the American Philosophical Society». Vol. XXXIX. Nos 162 et 163, April-Septembre. Philadelphia, 1900.

«Memorial volume». I. Philadephia, 1900.

«Brinton Memorial Meeting». Philadephia, 1900.

Université de Toulouse:

«Bulletin». Nº 12. Mai, 1900.

«Livret de l'Université de Toulouse». 1900.

Société des Archives Historiques:

«Revue de Saintonge & d'Aunis». XXe volume, 5e et 6e livraisons, 1er Septembre et 1er Novembre. Saintes, 1900.

Société des Antiquaires de l'Ouest:

«Bulletin et Memoires». Tome XXII (de la deuxième série). Poitiers, 1899.

Société Archéologique du Midi de la France:

«Bulletin». Série in 8º, n°s 25 et 26. Toulouse.

Société Dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences des Lettres & des Arts:

«Mémoires». Trente-troisième volume. 1899-1900.

Société des Amis des Sciences et Arts de Rochechouart:

«Bulletin». Tome X, n^{os} I et III. 1900.

DE GOBIERNOS EXTRANJEROS.

Estadística municipal de la ciudad de Buenos-Aires. «Boletín mensual». Año XIV, números 10-12, Octubre-Diciembre 1900. Año XV, números 1-4, Enero-Abril 1901.

Oficina Demográfica Nacional (Ministerio del Interior). República Argentina. «Boletín Demográfico Argentino». Año I, núm. 4. Octubre 1900. Año II, núm. 5, Marzo 1901.

República del Uruguay. Oficina de depósito, reparto y canje internacional de publicaciones. Montevideo. «Moluscos de la República Oriental del Uruguay», por el Dr. A. Formica Cosi. 1901.

DE ACADEMIAS Y CORPORACIOTES NACIONALES.

Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa. «Revista de la...» Volumen III, Enero-Febrero; año V, números 23-25, Marzo-Junio 1901.

Asociación de Arquitectos de Cataluña. Barcelona. «Lista de los individuos que la componen». Barcelona, 1901.

«La Catedral de Ciudad-Rodrigo». Memoria descriptiva por el Ilmo. Sr. D. Luís M. Cabello y Lapiedra. Barcelona.

«Monasterio de Sant Llorens del Munt». Memoria descriptiva por D. Elías Rogent. Barcelona.

Ateneo Científico, Literario y Artístico de Madrid. «Discurso leído por el Excmo. Sr. D. Segismundo Moret el día 16 de Febrero de 1901, con motivo de la apertura de sus cátedras». Madrid, 1901.

Ateneo de Sevilla. «Cervantes estudió en Sevilla (1564-1565)». Discurso leído por D. Francisco Rodríguez Marín en el Ateneo de Sevilla en la solemne inauguración del curso de 1900 á 1901. Sevilla, 1901.

Biblioteca Museo-Balaguer. Villanueva y Geltrú. «Boletín de la...» Época 3.ª, año I, núm. 12, Diciembre 1900, Enero y Febrero 1901; época 3.ª, año II, números 13-17, Marzo-Mayo.

Biblioteca Nacional. «La Imprenta en Córdoba». Ensayo bibliográfico por D. José María de Valdenebro y Cisneros. Obra premiada por la Biblioteca Nacional en el concurso público de 1896 é impresa á expensas del Estado. Madrid, 1900.

Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación de Madrid. «Memoria presentada por la Junta Directiva á la Asamblea general el día 15 de Enero de 1901». Madrid, 1901.

Centre Excursionista de Catalunya. Barcelona. «Butlletí del...» Any X, números 70-71, Novembre-Desembre 1900; any XI, números 72-74, Janer-Març 1901.

Comisión Provincial de Monumentos Históricos y Artísticos de Orense. «Boletín de la...» Tomo I, números 16-17, Septiembre-Noviembre 1900; núm. 18, Enero 1901.

Escuela de Artes y Oficios de Vigo. «Estado y desarrollo desde su fundación hasta la inauguración del nuevo edificio.» Apertura del curso de 1900-1901. Vigo, 1901.

Escuela Superior de Artes é Industrias. «Memoria Estadística correspondiente al curso de 1899-1900, y Discurso leído por el ilustrísimo Sr. D. Julio Cervera Baviera». Madrid, 1900.

Institución libre de Enseñanza. Madrid. «Boletín de la...» Año XXIV, números 488-489, 30 Noviembre-31 Diciembre 1900.

Instituto Provincial de segunda enseñanza de Guipúzcoa. San Sebastián. «Memoria acerca de su estado durante el curso de 1899 á 1900, por D. Marcelo Llorente y Sánchez». San Sebastián, 1901.

Instituto Provincial de segunda enseñanza de Navarra. «Memoria sobre su estado, leída el día 1.º de Octubre en la solemne apertura del curso académico de 1900 á 1901, por D. Manuel Miranda y Garro.» Pamplona, 1901.

Instituto de segunda enseñanza de Segovia. «Memoria acerca de su estado durante el curso de 1899 á 1900, leída en la solemne apertura del curso académico de 1900 á 1901, por D. Eduardo Mateo de Iraola». Segovia, 1901.

Instituto Provincial de Teruel. «Memoria acerca de su estado durante el curso de 1899 á 1900, por D. Miguel Adellar y Gonzalez de Agüero». Teruel, 1901.

Instituto de segunda enseñanza de Vitoria. «Memoria del curso de 1899 á 1900, leída en la apertura del curso del de 1900 á 1901, por D. Federico Baraibar y Zumárraga». Vitoria, 1901.

Junta de Obras del Puerto de Bilbao. «Memoria que manifiesta el estado y progreso de las obras de mejora de la ría de Bilbao y cuenta de ingresos y gastos en el período comprendido entre 1.º de Julio de 1899 y el 31 de Diciembre de 1900». Bilbao, 1901.

Liga Marítima Española. «Congreso Marítimo Nacional. Discurso pronunciado en la sesión de clausura por el Presidente de la Liga Marítima Española, Excmo. Sr. D. Antonio Maura». Madrid, 1901.

Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Madrid. «Memoria y cuenta general correspondientes al año de 1900». Madrid, 1901.

Real Academia de Bellas Artes de San Fernando. Madrid. «Boletín». Año xx. Diciembre 1900.

«Discursos leídos en la recepción pública del Excmo. é Ilmo. Señor D. Marcelino Menéndez y Pelayo, el día 31 de Marzo de 1901». Madrid, 1901.

«Discursos leídos en la recepción pública del Excmo. Sr. D. José Urioste y Vellada, el día 21 de Abril de 1901». Madrid, 1901.

Real Academia de Buenas Letras de Barcelona. «Boletín». Año i, núm. 1, Enero á Marzo de 1901.

Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales. Madrid.

«Discursos leídos en la recepción pública del Ilmo. Sr. D. José Muñoz Castillo, el día 3 de Febrero de 1901». Madrid, 1901.

«Discursos leídos en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Eduardo Echegaray, el día 17 de Marzo de 1901». Madrid, 1901.

«Memorias de la Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales de Madrid». Tomo XIX. Fascículo I.

«Discursos leídos en la recepción pública del Sr. D. Leonardo de Torres y Quevedo, el día 19 de Mayo de 1901».

Real Academia de Ciencias Morales y Políticas. «Costumbres de Derecho y Economía rural consignadas en los contratos agrícolas usuales en las provincias de la Península española, agrupadas según los antiguos reinos», por D. Zoilo Espejo. Madrid, 1900.

«Costumbres comunales de Aliste», por D. Santiago Méndez Plaza. Madrid, 1900.

«Cultivo del azafrán. Hornos de Poya-Gañanes. La Solana (Ciudad-Real)», por D. Juan Alfonso López de la Osa. Madrid, 1900.

«Discursos leídos ante la Real Academia de Ciencias Morales y Políticas en la recepción pública del Sr. D. Joaquín Costa y Martínez, el día 3 de Febrero de 1901». Madrid, 1901.

«Derecho Consuetudinario y Economía popular de la provincia de León», por D. Elías López Morán. Madrid, 1900.

«Costumbres en las Pithiusas», por D. Víctor Navarro. Madrid, 1901.

«Extractos de discusiones habidas en las sesiones ordinarias de la Real Academia de Ciencias Morales y Políticas sobre temas de su instituto». Tomo I. Parte 2.ª Madrid, 1901.

Real Academia de Medicina. Madrid. «Anales». Tomo XX, cuaderno 4.°, 30 Diciembre 1900; tomó XXI, cuaderno 1.°, 30 Marzo 1901.

«Memoria leída en la solemne sesión inaugural del año de 1901 en la Real Academia de Medicina, por su Secretario perpetuo el Excmo. é Ilmo. Sr. Dr. D. Manuel Iglesias y Díaz». Madrid, 1901.

«Discurso leído en la solemne sesión inaugural del año de 1901 en la Real Academia de Medicina, por el Ilmo. Sr. D. Santiago de la Villa y Martín. Académico numerario de la misma».

«Discursos leídos en la Real Academia de Medicina para la recepción pública del Ilmo. Sr. D. José Ustáriz y Escribano, el día 28 de Abril de 1901».

Sociedad Arqueológica Luliana. Palma. «Boletín.» Año XVI, tomo VIII, núm. 249, Diciembre 1900; año XVII, tomo IX, números 250-252, Enero-Marzo 1901.

Sociedad Arqueológica de Toledo. «Boletín». Número extraordinario.

Sociedad Española de Salvamento de Náufragos. Madrid. «Boletín». Núm. CLXXXV, 1.° Diciembre 1900; números CLXXXVI-CLXXXIX, 1.° Enero-1.° Mayo 1901.

DE ACADEMIAS Y CORPORACIONES EXTRANJERAS.

Académie des Sciences de Cracovie. «Bulletin International». Comptes rendus des séances de l'année 1900. Novembre-Décembre. Numeros 9-10.

«Classe de Philologie, classe d'Histoire et Philosophie». N°s 1-3, Janvier-Mars 1901.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Paris. «Comptes rendus des séances de l'année 1900». Bulletins de Septembre-Décembre 1900. Année 1901. Bulletins de Janvier-Février.

«Répertoire d'Epigraphie sémitique. Tome I. Première livraison.

Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg. «Procès verbaux des séances, depuis sa fondation jusqu'à 1803». Tome I-II, 1725-1785.

«Bulletin», v^e série, tome VIII, n° 5, Mai; tome IX, n°s 1-5, Juin-Décembre 1898; tome X, n°s 1-5, Janvier-Mai; tome XI, n°s 1-5, Juin-Décembre 1899; tome XII, n°s 1-6, Janvier-Mai; tome XIII, n°s 1-3, Juin-Octobre 1900.

«Mémoires». VIIIe série. Classe historico-philologique. Volume III, n°s 3-6; volume IV, n°s 1-7. Classe physiko-mathématique, volume VIII, n°s 6-10; vol. IX, n°s 1-9; vol. X, n°s 1-2.

Académie Royale d'Archéologie de Belgique. «Annales». LIII. 5e série, tome III, 1e-2e livraison.

«Bulletin». 5me série des Annales. X. Deuxième partie. I.

American Catholic Historical Society of Philadelphia. «Records of the». Vol. IX. N° 4. December 1900.

American Philosophical Society of Philadelphia. «Proceedings of the». Vol. XXXIX. N° 164. October-December 1900.

Ateneo de Lima. «El Ateneo». Tomo III, núm. 15. Septiembre 1900; tomo IV, núm. 19. Primer trimestre de 1901.

Associazione Tipografica Libraria Italiana di Milano. «Bolletino delle pubblicazioni italiane». Núm. 360. 31 Diciembre 1900.

Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze. «Bollettino delle pubblicazioni italiane». N° 1-5, Gennaio-Maggio 1901.

Biblioteca pública de la provincia de Buenos-Aires. La Plata. «Boletín». Año II, núm. 25, Noviembre 1900. Año III, números 27-29, Enero-Marzo 1901.

Canadian Institute. Toronto. «Proceedings of the». New series. Vol. II. Part. 4.ª N° 10, January 1901.

Catholic University of America. Washington. «The Catholic Bulletin». Vol. VII, n° 1-2, January-April 1901. Whole n°s XXV-XXVI.

Collegii historici Acad. lit. Cracoviae. «Scriptores Rerum Polonicarum». Tomus decimus septimus. Cracoviae, 1899.

Faculté des Letres de Bordeaux et des Universités du Midi. «Annales». Quatrième série, commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse. XXIIe-XXIIIe année.

«Bulletin Hispanique». Tome II, n° 4, Octobre-Décembre 1900. Tome III, n°s 1-2, Janvier-Juin 1901.

«Revue des Études Anciennes». Tome III, n°s 1-2, Janvier-Juin 1891.

«Bulletin Italien». Tome I, n°s 1-2, Janvier-Juin 1901.

Faculty of Political Science of Columbia University. New-York City. «Political Science Quarterley». Vol. XV, number 4, December 1900. Vol. XVI, number 1, March 1901.

Historical Society of Pensylvania. Philadelphia. «The Pensylvania Magazine of History and Biography». N° 4, of vol. XXIV, January 1901. Vol. XXV, numbers 1-2, April-July 1901.

Instituto de Coimbra. «O Instituto». Volume 48, n°s 1-6, Janeiro-Junho 1901.

Instituto do Cará. Fortaleza (Brasil). «Revista trimensal». Anno XIV, tomo XIV, 3° e 4° trimestres de 1900. Anno XV, tomo XV, 1° e 2° trimestres de 1901.

«Revista da Academia Cearense». Tomo V. 1900.

Institut Egyptien. Le Caire. «Bulletin». Troisième série, n° 10, fascicule n° 3, Mai 1899. Quatrième série, n° 1, fascicules n°s 1 et 5, Janvier-Mai 1900.

«Mémoires présentés à l'Institut Egyptien». Tome IV, fascicule II. «Contributions à la flore d'Egypte, par E. Sickenberger. Le Caire, 1901.

Instituto Geológico de México. «Boletín». Núm. 14. Las rhyolitas de México. Primera parte.

Instituto Historico e Geografico Brazileiro. «Commemoração solemne do quarto centenario do descobrimento do Brazil». 22 Abril 1900. Río de Janeiro 1901.

«Homenagem». Sessao extraordinaria em commemoração do fallecimiento de S. M. o Sr. D. Pedro II celebrada a 4 Março 1892. Río de Janeiro 1892.

«Catalogo dos libros encadernados doados pelo protector do Instituto o Sr. D. Pedro II». Río de Janeiro 1900.

«Revista do Instituto Historico e Geografico Brazileiro», fundado no Río de Janeiro». Tomo LXII. Parte II (3° e 4 trimestres).

Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. «Herausgegeben von der». Zweite abtheilung. Diplomataria A Acta. L. Band. Fontes Rerum Austriacorum. Œsterreichische Geschichtsquellen.

«Archiv fur österreichische Geschichte». LXXXV-LXXXXI Band.

«Sitzungsberichte der Philosophisch-Historische classe». CXXXVIII-CXL Band.

K. C. Akademie der Wissenschaften zu München. «Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Classe». Heft IV-V. 1900. Heft I. 1901.

Kr. Hrvatsko-Slavonsko-Dalmatinskog Zemaljskog Arkiva. Zagreb. «Vjestnik». Godina III. Svezak 1-2.

Königliche Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. «Sitzungsberichte», XXXIX-LIII, 18 y 25 October; 1, 22, 29 Novembre; 6, 13, 20 December 1900. I-XXI, 10, 17, 24, 31 Januar; 7, 14, 21, 28 Februar; 7, 14, 21, 28 März; 11, 18, 25 April 1901.

«Philosophische und Historische Abhandlungen». Aus den Jahren. 1899 und 1900.

Lunds Universitets Arsskrift. Lund. «Acta Universitatis Lumdeusis». XXXV. 1899.

Museo Nacional de México. «Anales». Tomo VII. Entrega 3.ª Diciembre de 1900. Entrega 4.ª Marzo 1901.

«Apuntes para una Bibliografía antropológica de México (Somatología)», por el Dr. Nicolás León. México.

Museu Ethnologico Portuguez (Lisboa). «O Archeologo Portuguez». Vol. v, n°s 9-12, 1899-1900.

Reale Academia della Crusca. Firenze. «Atti». (Anno accademico 1899-1900). Adunanza Publica del di 6 Gennaio 1901.

Reale Accademia dei Lincei. Roma. «Atti». Anno CCXCVII, 1900. Serie quinta. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Vol. VIII, parte 2.ª Notizie degli Scavi. Settembre-Dicembre 1899. Anno CCXCVIII. Serie quinta. Vol. IX, parte 2.ª Gennaio 1901.

«Rendiconti». Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Serie quinta. Vol. IX, fasc. 7.°-12.° e Indice del volume. Vol. X, fasc. 1.°-4.°

«Forma Urbis Romae». Consilio et Auctoritate Regiae Academiae Lyncaeorum, formam dimensus est et ad modulum 1 : 1000 delineavit. Rodulphus Lanciani, romanus. Fasciculus octavus et ultimus (A. 1901). (Tab. 21, 28, 34, 38, Synopsis 46 Tabularum et Indices.)

«Atti». Anno CCXCVIII. Serie quinta. Rendiconti. Classe di scienze fisiche, matematiche e naturali. Seduta del 3 Marzo 1900. Vol. X, fasc. 5.° 1.° semestre. Seduta del 19 Maggio 1901. Vol. X, fascicolo 10.° 1.° semestre.

«Annuario per 1901». CCXCVIII della sua fondazione. Roma, 1901.

Real Associação dos Architectos Civis e Archeologos Portuguezes (Lisboa). «Boletim». Tercera serie. Anno de 1900. Tomo VIII, n° 12.

R. Deputazione Veneta di Storia Patria. «Nuovo Archivio Veneto». Venezia. N° 41. Nuova serie, n° 1.

Reale Società Romana di Storia Patria. Roma. «Archivio». Vol. XXIII, fasc. III-IV.

Société d'Archéologie de Bruxelles. «Annales». Tome quatorzième, livraison III et IV, Juillet-Octobre 1900. Tome quinzième, livraison I, Janvier 1901.

«Annuaire pour 1901». Tome douzième. Bruxelles, 1901.

Société des Antiquaires de l'Ouest. Poitiers. «Bulletins». Deuxième série. Tome huitième. Troisième et quatrième trimestre 1900, Juillet-Décembre. Tome XXI. Premier trimestre 1901. Janvier-Mars.

Société de Géographie. Paris. «La Géographie». Bulletin. N° 12, Décembre 1900; n°s 1-6, Janvier-Juin 1901.

Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran. «Bulletin trimestriel de Géographie et d'Archéologie». Vingt-troisième année. Tome xx, fascicule LXXXV, Octobre à Décembre 1900. Vingt-quatrième année. Tome xxi, fascicule LXXXVI, Janvier à Mars 1901.

Société des Études Juives. Paris. «Revue des Études Juives». Tome LXI, n° 81, Octobre-Décembre 1900. Tome XLII, n° 83, Janvier-Mars 1901.

Société d'Histoire à Utrecht. «Resolutiën van de Vroedschap van Utrecht betreffende de Academie vervolg over 1693-1812 intgegeven door Lucie Miedema». Werken. Nieuwe serie, n° 52.

«Documents concernant les relations entre le Duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584)», publiés par P. L. Muller et Alph. Diegerick. Tome v. (Avril 1583, Juin 1584.) Werken. Nieuwe serie, n° 61.

«Bijdragen en Mededeelingen». Een en twintigste Deel.

Société Nationale des Antiquaires de France. Paris. «Bulletin». 1899. «Mémoires». Sixième série. Tome neuvième.

Société Historique Algérienne. Alger. «Revue Africaine. Bulletin des travaux». Quarante-cinquième année. N° 240. 1er trimestre 1901.

Società Storica Lombarda. Milano. «Archivio Storico Lombardo». Serie terza. Anno XXVII, fasc. XXVIII, 31 Dicembre 1900. Anno XXVIII, fasc. XXIX, 31 Marzo 1901.

«Saggio Bibliografico di Cartografia Milanese, fino al 1796». Milano, 1901.

«Ottava relazione dell' ufficio regionale per la conservazione dei Monumenti in Lombardia a cura dell' Architetto Gaetano Moretti». Milano, 1900.

Società Storica Messinese. Messina (Italia). «Archivio Storico Messinese». Anno I, fasc. 1-2.

Sociedade Martins Sarmento. Porto. «Revista de Guimarães». Volume XVII, n° 4, Outubro 1900. Volume XVIII, n°s 1 e 2, Janeiro e Abril 1901.

Smithsonian Institution of Washington. «Publication of the Smithsonian Institution Available for distribution». December, 1899.

Smithsonian Institution, Bureau of Ethnology. Washington. «Fourteenth annual report of the Bureaux of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution». 1892-93 by J. W. Powell, Director. In two parts, part 1-2.

Universidad Central del Ecuador. Quito. «Anales». Nueva época. Serie XIV, números 99-101, Enero-Marzo 1899.

Universidad de Chile. Santiago. «Anales». Año 58.°, tomos CV-CVII, Septiembre-Diciembre 1900; año 59.°, tomos CVIII-CIX, Enero-Febrero 1901.

Université de Lille. «L'Université de Lille en 1900». Lille, 1900.

«Travaux & Mémoires de l'Université de Lille». Tome VII-X, numeros 22-27.

Université Catholique de Louvain. «Programme des cours». Année académique 1900-1901. Louvain, 1900.

«Annuaire pour 1901». Soixante-cinquième année.

S. Facultas Theologica. 1890-900. «Theses». N^{os} DCCLV-DCCLXVII.

«L'Administration d'une grande ville». Londres. Par Joseph E. Nève. Gand, 1901.

«Une région de la Belgique. Le Centre. (Hainaut)», par l'Abbé Octave Missonne. Tournai, 1900.

«Nos grèves houillères et l'action socialiste d'après une enquête faite sur place», par le Père G.-C. Rutten. Bruxelles, 1900.

«Les conditions du travail dans les marchés publics», par Georges Vaes. Louvain, 1900.

«Les Études d'Histoire Ecclésiastique», par A. Cauchée. Louvain, 1900.

«Les Precariae Verbo Regis avant le Concile de Leptinnes (a. 743)», par A. Bondroit. Louvain, 1900.

Université de Fribourg. Suisse. «Essai sur Taine, sur œuvre et son influence», par Victor Giraud. Fribourg, 1900.

«Programme des cours». Semestre d'été. 23 Avril-26 Juillet 1901.

«Rapport de l'année académique 1899-1900», par le Recteur sortant M. le Professeur E. Bise. Fribourg, 1901.

«Rede gehalten am 15 November 1900 zur Feierlichen Eröffnungr, des Studienjahres 1900-1901», von Prof. Dr. Gustav Schnüre Rector der Universität. Freiburg, 1901.

«Autorités, Professeurs et Etudiants». Semestre d'hiver 1900-1901. Fribourg.

Universidad Nacional del Paraguay. Asunción. «Anales». Año II, quinto número, Diciembre, 1900.

Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters. Madison. «Transactions of the». Vol. XII, part II. 1899.

DE ESCRITORES NACIONALES.

Collell (D. Jaume). «Catalunya á Palestina». Volum I. Barcelona, 1900.

Cortejarena y Aldebó (Dr. D. Francisco). «XIII° Congreso Médico Internacional de París, 1900. 2-9 Agosto.

«X° Congreso Internacional de Higiene y Demografía». París, 1900. 10-17 Agosto.

«Memoria». Madrid, 1901.

Díaz de Escobar (D. Joaquín M.) «La imagen de Nuestra Señora de la Victoria, patrona de Málaga». Estudio histórico. Málaga, 1898.

Foronda y Aguilera (Excmo. Sr. D. Manuel). «Precedentes de un glorioso reinado, 1465-1475». Madrid, 1901.

Fernández Valbuena (D. Ramiro). «Egipto y Asiria resucitados». Cuatro tomos. Toledo, 1901.

Gálvez y Mora (D. Joaquín). «Nociones de Historia de España». Ciudad-Real, 1898.

Góngora (D. A. de). «Materiales para la Historia de la M. N. y M. L. ciudad de Jerez de la Frontera». Jerez, 1901.

«El periodismo jerezano». Apuntes para su historia. Ejemplar número 10. Jerez, 1900.

Lozano y Rubio (D. Tirso): «Historia de la antigua y leal villa de Montanchez». Badajoz, 1894.

Miret y Sans (Joaquim). «Los Vescomtes de Bas en la illa de Sardenya».

Odriozola y Grimaud (D. Carlos de). «Libro de Oro de la Sagrada Orden Militar Jerosolimitana del Santo Sepulcro de N. S. Jesucristo». Zaragoza, 1900.

Ortiz del Barco. «Cartas Marítimas». IX-XIII.

Pastor y Lluis (D. Federico). «Narraciones Tortosinas». Tortosa, 1901.

Puente y Olea (D. Manuel de la). «La Casa de Contratación». I. El Retablo y sus retratos. II. Los trabajos geográficos (índice ó breve resumen). III. La celebración de su IV Centenario en 1903, por Manuel Ruíz del Solar y Azuriaga. Sevilla, 1900.

Quintero (D. Pelayo). «Sillería de coro de la Catedral de Sevilla». Madrid, 1901.

Tejera y Magnín (D. Lorenzo) y Barranco Catalá (D. José). «Proyectores de luz eléctrica». Cuaderno cuarto. Madrid, 1901.

Valdeterrazo (Excmo. Sr. Marqués de). «El explorador Ibarreta en el Pilcomayo». Noticias de la prensa sud-americana acerca de la expedición. El Ferrol, 1900.

Vilar y García (D. Casto). «Xenia y Apophoreta». Sevilla, 1900.

DE ESCRITORES EXTRANJEROS.

Barbosa de Magalhães (D. J. M.) «Legislação electoral». Aveiro, 1900.

Blanchet (Dr. Emilio). «Corsarios, contrabandistas y filibusteros. Monografía histórica». Matanzas, 1900.

César Valdés (D. Julio). «Asuntos internacionales. Bolivia y Chile». Santiago de Chile, 1900.

Corazzini di Bulciano (Sr. F.) «¿Republica o Socialismo? Il governo pel popolo». Torino, 1900.

«Risposta alla critica fatta all' opera del Contrammiraglio Gavotti Intorno alle Battaglie navali della Repubblica di Genova». Roma, 1901.

Croche (Sr. Benedetto). «Di alcuni versi italiani di autori spagnuoli dei secoli xv e xvi». Napoli, 1894.

«Di un poema spagnuolo sincrono intorno alle imprese del Gran Capitano nel Regno di Napoli». Napoli, 1894.

«Di un antico romanzo spagnuolo relativo alla Storia di Napoli». Napoli, 1894.

«La Corte delle tristi Regine a Napoli». Napoli, 1894.

«Intorno al soggiorno di Garcilasso de la Vega in Italia». Napoli, 1894.

«La lingua spagnuola in Italia». Roma, 1895.

«Ricerche Ispano-Italiane». I e II. Napoli, 1898.
«I trattatisti italiani del «Concettismo» e Baltasar Gracian». Napoli, 1899.
«I predicatori italiani del seicento e il gusto spagnuolo». Napoli, 1899.
«Eleonora de Fonseca Pimentel. Sonetti in morte del suo unico figlio, 1779». Ristampa. Napoli, 1900.
«Illustrazione di un canzoniere ms. italo-spagnuolo del secolo XVII». Napoli, 1900.
Ferreira Girão (D. Julio). «A invasão». Porto, 1894.
«A Estada no Japão». Porto, 1901.
«Portugal, 1578-1668». Porto, 1897.
Guimarães (Rodolpho). «O vigesimo segundo Congresso da Associação Franceza para o Adiantamento das Sciencias realisado na cidade de Besançon em 1893». Lisboa, 1893.
«As grandes manobras francezas em 1895». Lisboa, 1896.
«O Congresso de Caen». Lisboa, 1894.
«Curso de Topographia». Volume II. Lisboa, 1900.
Kruczkiewicz (Dr. Bronislavus). «Petri Royzii Maurei Alcagnicensis Carmina». Pars I. Carmina maiora continens. Pars II. Carmina minora continens. Cracoviae, 1900.
Léonardon (M. H.) «Ministres et hommes d'État. Prim». Paris, 1901.
Licata Lopez (Giacomo). «Geloo». Novela acragantina. Girgente, 1900.
Lima (Archez de). «Professão da fe». Lisboa, 1898.
«Pour la paix et pour l'humanité». Lisboa, 1898.
Macías (D. José Miguel). «Etymologicarum Novum Organum». Xalapa-Enriquez (México), 1899.
Monner Sans (D. R) «La Argentina y Cataluña». Discurso leído en el «Centro Catalá» el día 6 de Octubre de 1900 en la fiesta celebrada en honor de los marinos de la *Sarmiento*. Buenos-Aires, 1900.
Mosset (Sr. Ulises R.) «Primera Memoria del Director general del Registro Civil de la provincia de Santa Fe». Año 1899. Santa Fe, 1900.
Orrego Luco (D. Luís). «Los problemas internacionales de Chile». La cuestión boliviana. Santiago de Chile, 1900.
Pereira D'Andrade (Sr. Philotheia). «Contribuições para a Bibliogra-

phia indo-portugueza», por Ignacio Salvador Leonardo Dias. Fasc. I. Bastora, 1899.

Poncela y Santiuste (Lcdo. Mariano). «El individuo y las razas». Habana, 1900.

Vaz de Carvalho (D.ª María Amalia). «Vida do Duque de Palmella D. Pedro de Souza e Holstein». Volume II. Lisboa, 1901.

Á CAMBIO CON PUBLICACIONES NACIONALES.

«Archivo Católico». Barcelona. Año V, vol. V, núm. 52, 1900. Año VI, vol. VI, números 53-57, Enero-Mayo 1901.

«Boletín de la Cofradía de Animas de Santo Domingo de Silos». Burgos. Año III, números 3-8, Enero-Junio 1901.

«Correo Interior Josefino». Tortosa. Año V, números 49-54, Enero-Junio 1901.

«El Eco Franciscano». Santiago (Coruña). Año XVIII, números 200-205, Enero-Junio 1901.

«Euskal-Erria». San Sebastián. Año XXIX, tomo LIII, números 736-737, 20 y 30 Diciembre 1900.

«La Ciudad de Dios». Madrid. 3.ª época, año XX, vol. LIII, núm. VIII. 20 Diciembre 1900. Año XXI, vol. LIV, números I-VIII, 5 Enero-20-Abril. Vol. LV, números I-IV, 5 Mayo-20 Junio 1901.

«Memorial de Artillería». Madrid. Año 56, serie IV, tomo XIV, entrega 6.ª, Diciembre 1900. Año 57, serie IV, tomo XV, entregas 1.ª-5.ª, Enero-Mayo 1901.

«Memorial de Ingenieros del Ejército». Madrid. Año LV, cuarta época, tomo XVII, núm. XII, Diciembre 1900. Año LVI, cuarta época, tomo XVIII, números I-V, Enero-Mayo 1901.

«Monumenta Historica Societatis Jesu». Madrid. Annus septimus. Fasciculus LXXXVII. Mense Martio. Epistolae Mixtae. Tomus IV. Fasciculus IV. Annus octavus. Fasciculus LXXXVIII. Mense April. Epistolae P. Nadal. Tomus II. Fasciculus II. Fasciculus LXXXIX. Mense Majo. Epistolae Mixtae. Tomus IV. Fasciculus V. Fasciculus XC. Mense Junio. Epistolae P. Nadal. Fasciculus III. Mense Junio. Fasciculus XCI. Mense Julio. Epistolae Mixtae. Fasciculus VI. Fasciculus XCII. Mense Augusto.

«Revista de Aragón». Zaragoza. Año I, núm. 12, Diciembre 1900. Año II, números 1-6, Enero-Junio 1901.

«Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos». Madrid. Tercera época. Año IV, números 11-12, Noviembre-Diciembre 1900. Año V, números 1-6, Enero-Junio 1901.

«Revista de Extremadura». Cáceres. Año II, núm. XVIII, Diciembre 1900. Año II, números XIX-XXIII, Enero-Mayo 1901.

«Revista General de Marina». Madrid. Tomo XLVIII, cuadernos 1.°-6.°, Enero-Junio 1901.

«Unión Ibero-Americana». Madrid. Año XIV, núm. 179, 30 Diciembre 1900. Año XV, números 180-184, 15 Enero-30 Mayo 1901.

Á CAMBIO CON PUBLICACIONES EXTRANJERAS.

«Archives Héraldiques Suisses». Zürich. Année XIII, 1899, n° 1. Année XV, 1901, n°s 1-2.

«Analecta Bollandiana». Bruxellis. Tomus XIX, fasc. IV, 31 Décembre 1900. Tomus XX, fasc. I-II, 30 Mars-25 Juin 1901.

«Analecta Sacri Ordinis Fratrum Praedicatorum seu vetera ordinis monumenta recentioraque acta, Reverendissimi Patris Fr. Andreae Frühwirth». Romae. Volumen quartum. Anno octavo. Fasciculus quintus-sextus, Septembri-Novembri 1900. Volumen quintum. Anno nono. Fasciculus primus, Januario 1901.

«Boletín Salesiano». Turin. Año XXII, números 1-6, Enero-Junio 1901.

«Bulletin d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse des Diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers». Romans. Vingtième année, Janvier-Décembre 1900, 125e à 128e livraisons.

«Bulletin Historique du Diocèse de Lyon». Lyon. 2e année, n°s 1-3, Janvier-Juin 1901.

«Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus». Paris. 37e année, tome 85e de la collection, 20 Décembre 1900. 38e année, tome 86e-87e de la collection, 5 Janvier-20 Juin 1901.

«Kwartalnik Historyczny». Organ Towarzystwa Historycznegor. Rocznik XIV, zeszyt IV, 1900. Rocznik XV, zeszyt I, 1901.

«La Civittà Cattolica». Roma. Serie XVII, vol. XII, quads. 1211-1212,

1-15 Diciembre 1900. Serie XVIII, vol. I-II, quads. 1213-1224, 5 Gennaio-15 Giugno 1901.

«La Quinzaine». Paris. 7e année, nos 149-160, 1er Janvier-16 Juin 1901.

«Napoli Nobilissima». Napoles. Volume X, fasc. I-V, Gennaio-Maggio 1901.

«Polybilion». Revue bibliographique Universelle. Partie littéraire. Deuxième série, tome cinquante-unième, LXXXIXe de la collection, sixième livraison, Décembre 1900. Tome cinquante-troisième, XCIe de la collection, première livraison, Janvier-Juin 1901. Partie technique. Deuxième série, tome vingt-sixième, XCe de la collection, douzième livraison, Décembre 1900. Tome vingt-septième, XCIIIe de la collection, première-sixième livraison, Janvier-Juin 1901.

«Revue Bénédictine». Relgique. Dix-huitième année, nos 1-2, Janvier-Avril 1901.

«Revue Celtique». Paris. Vol. XXIIe, nos 1-2, Janvier-Avril 1901.

«Revue de Géographie fondée par M. Ludovic Drapeyron». Paris. Vingt-quatriéme année, septième-neuvième livraison, Janvier-Mars 1901.

«Revue Hispanique». Paris. Septième année, numéros 23 et 24, troixième et quatrième trimestre 1900.

«Revue Historique». Paris. Vingt-sixième année, tome soixante-quinzième, I-III, Janvier-Juin 1901.

«Rivista di Storia Antica». Messina. Nuova serie, anno V, fascicolo 4°, 31 Marzo 1901.

«Rivista Storica Italiana». Torino. Anno XVIII, n° 1, vol. VI, fasc. 1-2, Gennaio-Aprile 1901.

«The English Historical Review». London. Vol. XVI, n° 61-62, January-April 1901.

«Voz de S. Antonio». Braga. 3.ª serie, 6.° anno, n° 24, Dezembre 1900. 4.ª serie, 7.° anno, n° 1-5, Janeiro-Maio 1901.

POR EL CORREO.

«El Pensamiento Latino». Santiago de Chile. Año I, números 7-8, 1.°-16 Diciembre 1900. Números 9-15, 7 Enero-1.° Abril 1901.

«Juegos florales que se celebrarán en la I. Villa de Bilbao durante el mes de Agosto de 1901».

«La Semana Católica de Barcelona». Año XII, números 583-584, 23-30 Diciembre 1900. Año XIII, números 585-608, 6 Enero-16 Junio 1901.

«L'Argus des Revues». Paris. 23e année, n° 1 (nouvelle série), Mai 1901.

«L'Art et l'Autel». Revue de Beauté chrétienne. Paris. Nos 1 et 2, Mai et Juin 1901.

«Miscelánea Turolense». Madrid. Año VIII, núm. 23, 15 Enero 1901.

«Politische Correspondenz Friedrich's des Gossen. Sechsundzwanzigster band». Berlin 1900.

«Registro oficial de la República del Ecuador». Quito. Año VII, números 1.293 á 1.315, 3 á 31 Enero 1901.

«Revista de Bibliografía Catalana». Barcelona. Año I, núm. 1, Janer-Juny 1901.

«Revista Eclesiástica». Valladolid. Año IV, vol. VII, números XI-XII, 15-30 Diciembre 1900.

«Revista Española de Literatura, Historia y Arte.» Madrid. Año I, números I-XI, 1.° Enero-1.° Junio 1901.

«Revista de Obras Públicas». Madrid. Año XLVII, núm. 1.318, 27 Diciembre 1900. Año XLVIII, números 1.319-1.344, 3 Enero-27 Junio 1901.

«Revue Mensuelle du Paraguay». Assomption. 1er année, nos 1-5, 1er Janvier-1er Mai 1901.

«Sir David Gill's Draft. Report on the African Arc of Meridian.»

«Tratado de Geografía Comercial de las cinco partes del mundo, por Edgar Courtaux y Francisco V. Guzmán». Buenos-Aires, 1900.

ADQUIRIDOS POR SUSCRIPCIÓN Y COMPRA.

«Boletín de la librería». (Publicación mensual.) Obras antiguas y modernas. Librería de M. Murillo. Madrid. Año XXVIII, núm. 6, Diciembre 1900. Números 7-11, Enero-Mayo 1901.

«The Asiatic Quarterly Review and Oriental and Colonial record». Woking. Third series, vol. XI, nos 21-22, January-April 1901.

NOTICIAS.

En la sesión de 7 de Julio se dió posesión de plaza de número al Sr. D. Antonio Vives y Escudero, vacante por defunción de D. Valentín Carderera, y para la que había sido electo D. Emilio Castelar, que no llegó á tomar posesión de ella.

El discurso del nuevo académico versó acerca de la «Moneda castellana», asunto tan interesante al profundo conocimiento de nuestra historia como expuesto magistralmente por el que ya se había dado á conocer por excelente numismático y arqueólogo. Al responderle desde el sitial de la presidencia, que accidentalmente ocupaba, el Excmo. Sr. D. Eduardo Saavedra, hizo resaltar con admirable síntesis los servicios prestados por el Sr. Vives á la numismática musulmana, para penetrar con todo desembarazo en el laberinto de su cálculo minucioso y variadísimo desarrollo. Añadió nuevos datos tocantes á la moneda española de nuestros reyes de la reconquista, poniéndola en parangón con la extranjera, y notando la semejanza y simultaneidad de los cambios y alteración que ambas padecieron á consecuencia de las vicisitudes comerciales y políticas. Excusado es añadir que un asunto, al parecer, árido y espinoso, como fué el que trataron uno y otro Académico, adquirió brillante claridad y ameno estilo, arrancando vivos aplausos de la erudita concurrencia.

En la sesión del 27 de Septiembre la Academia se enteró, con gran sentimiento, de haber fallecido en esta corte sus preclaros individuos de número los Sres. D. Juan de Dios de la Rada y Delgado en 3 de Agosto, y D. Joaquín Maldonado Macanaz en 17 de Septiembre. El Sr. Director interino, D. Eduardo Saavedra, hizo el elogio de los finados, considerando al Sr. Rada como

polígrafo y grandemente benemérito de los estudios históricos y artísticos, y al Sr. Maldonado Macanaz como político, periodista distinguido y eminente historiador del reinado de Felipe V. La Corporación se asoció unánimemente á las palabras de su digno Director.

También se dió cuenta en la misma sesión del reciente fallecimiento de los correspondientes españoles D. Juan Mañé y Flaquer, en Barcelona; D. José España y Lledó, en Madrid; don Manuel Mayoral, en Guadalajara; D. Antonio Rentero y D. Rafael Serrano, en Madrid y en Albacete; y de los extranjeros, don Germán Aramburu, en Lima, y el Conde Teófilo Puigmaigre, en París, de quien hizo cumplido elogio el Sr. Sánchez Moguel.

La Academia recibió con aprecio y como donativo de su autor la obra de D. Ramiro Fernández Valbuena, en cuatro volúmenes, titulada *Egipto y Asiria resucitados*. Es la primera en su género que se ha publicado en España, y en ella se recoge la flor de los descubrimientos más importantes que, en apoyo de la verdad histórica consignada por los libros del Antiguo Testamento, se han realizado, tanto en Mesopotamia como en Egipto, no faltando algunas ilustraciones que rectifican la opinión de eminentes sabios extranjeros.

En 28 de Junio fueron nombrados correspondientes el Sr. Martín A. S. Hume, en Londres; D. Juan Grajera y Alvarado, en Mérida; D. Casimiro González, en la misma ciudad; D. Eloy Bullón y Fernández, en Pontevedra, y D. Luís Tramoyeres y Blasco, en Valencia.

Annia Victorina. De su inscripción, que existe en Santisteban del Puerto (Jaén), dióse cuenta en el volumen XXXVIII del BOLETÍN, páginas 467 y 468. La fotografía de este monumento insigne, que el adjunto grabado reproduce, se ha sacado y generosamente

nos ha sido enviada por D. Perfecto Urra. El cual acaba de adquirir y llevar á su propio domicilio (calle Marina, 3) el mármol original, que mide 46 por 70 cm. Es de color pajizo, veteado de



negro; y procede de la cantera *Ballestera*, dentro del término de Santisteban y cerca del castillo nombrado la *Torre de Alver*, á mano izquierda del río Guarrizas, al Sur de Aldeaquemada.

F. F.—A. R. V.

SUMARIO DE ESTE CUADERNO.

Págs.

BOLETIN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

TOMO XXXIX.—CUADERNO V

NOVIEMBRE, 1901

MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE FORTANET
IMPRESOR DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
Calle de la Libertad, núm. 29

1901



BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA.

TOMO XXXIX. Noviembre, 1901. CUADERNO V.

INFORMES.

I.

PHILIBERT DE CHALON, PRINCE D'ORANGE.—LETTRES ET DOCUMENTS.

(Continuation.)

169.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

15 mai 1529.

Monsieur le prince, je vous escripviz dois Sarragosse par Albornoz, comme j'espere que avez ja veu, car je suis sehur et ay sceu qu'il estoit arrivé a Gennes. S'il a eu quelque dangé en son passaige, ce que espere que non, ce aura esté dois Gennes a Naples. Et pour ceste cause a tous effectz, je vous envoye par ce pourteur le dupplicat de ce que par ledit Albornoz vous escripviz de main de secretaire et vouldroye vous pouvoir aussi envoyer le dupplicat de ce que vous escripvis de la mienne, mais je n'en gardez copie, et ne me souvient bien du tout et pour ce je ne la vous envoye. Mais en ceste yra quasi la mesme substance, afin que entendez mon intension, et après la feray chiffrer pour par ung autre que tost despecheray vous envoyer le dupplicata, et par lequel vous respondray aucunes choses particulieres que m'avez recommandees, ce que n'ay peu faire par ce pourteur pour la haste que j'ay de le despecher pour faire venir Andrea Doria avec ses galleres, lequel j'attens yci deans la fin de ce mois ou

VIII[e] de l'autre, et espere que pour le mesme temps le tout sera prest et l'armee que ay fait faire a Malega sera passee a Rosas et que aucun responce de vous a ce que Albornoz a appoincté et semblablement de Anthoine de Leyva pour pouvoir mieulx resoldre ce que avez a executer.

Depuis le partement dudit Albornoz, reçeuz par ce pourteur une lettre vostre escripte a Naples et datee du XVII[e] de mars, faisant mencion de la charge qu'avoit Ribadeneyra et micer Erasmo de ce que aviez pourveu sur icelle, que a esté très bien fait, aussi de la reduicte que avez fait en mon obeissance de l'Abrusse, qu'a esté une bonne chose pour mon service, dont vous sçay ung merveilleux grey. Semblablement de la restitucion des hostages et chasteaulx que depuis ay sçeu ont esté delivrez, et prins celluy que avoit fait difficulté d'obeyr et n'eussiés sçeu mieulx faire que ce que avez fait, de la poursuite que feictes pour avoir l'amyté du pape qu'est une des choses que autant je desire, et me faictes ung grand service si la pouez avoir, et pour ce que sur toutes ces choses je vous escriptz plus au long par lettre escripte de main de secretaire, n'en diz en ceste que ces deux motz de chesque chose, me remectant a l'autre. Et si fais je en ce que m'escripvez touchant le partement de l'armee hors du royaulme, pour ce que en ladicte lettre d'autre main escripte est declaree mon intencion et descripte bien au long, et pour ce que par celles que je vous ay escriptes et par celles que a ceste heure s'envoyent, verrez ce que vous est respondu quant a envoyer gens et argent d'yci selon que par la charge de Balanson estoit contenu et aussi a ce que presentement m'escripvez des Espagnolz que estoient en Gennes, n'en feray en ceste redicte, me remectant a ce que en verrez qu'est le possible pour le present.

La substance de ce que par mes autres lettres vous escripvoys estoit continuer a vous donner entendre le grand desir que j'ay de mectre a execucion ceste mon allee en Ytalie et le peu d'honneur que ce me seroit de non pousser oultre, veu que c'est la troisiesme chose en quoy je ne suis mis, dont des deux en suis sorty comme avez veu, et ne vouldroye en ceste faire le semblable, car ce seroit trop, et en oultre que je n'auroys nulle occasion de demourer, n'estoit la venue du roy de France, comme il seme

le bruyt en ces royaumes avant mon allee, avec bon moyen de pouvoir bien luy resister et peu de moyen de pouvoir faire grand chose en Ytalie, tant par l'empeschement de vostre venue que pour le peu de gens et vivres que sont en Lombardye que pour nulle autre chose, la vouldroye laisser de faire je ne diz avec peu d'argent, mès plus tost plus, et que si ce ne peut estre a Gennes plus tost a Naples pour la neccessité que y soit quelque inconvenient que y sçeut estre. Et sur le tout je vous recommande la venue de l'armee en Lombardie et desire sçavoir vostre advis sur tous ces effectz et ce que auroys affaire en ung cas ou autre. Et ce est la substance de ce que vous avoys escript.

Le bruyt de la venue du roy de France en ces royaulmes se reffroyde quelque peu. J'espere tost en savoir la verité. Je croy qu'il a bien affaire de emprendre a tant de coustez. J'ay veu par vostre lettre que m'escripvez l'advis en conformité de tous de la saillie de l'armee hors de ce royaulme et, quant c'est venu a l'execution, les difficultez que s'i sont trouvees, dont me desplet Je voys bien qu'elles sont raisonnables. Et vous voyez ce que du. cousté de deça se peut faire. Il n'est plus temps de le perdre ne d'ung cousté ne d'autre, et ce que se devra faire fault que ce soit tost, et ainsi l'espere je de faire de mon cousté, et pense que du vostre ayés ja executé ce que aurez peu faire et que si possible vous a esté, serez ja en chemin, ce que desire bien savoir comme chose que tant me impourte, et ce que me fait ce esperer et que le tiens quasi pour sehur est que veu ce que m'escripvez des apprestes que a cest effect faictes. Et ayant sçeu, long temps a, que les lettres que vous escripviz a mon partement de Toledo par ung Frederico de Tarento estoient parties de Gennes, et pour ce que les aurez reçeues et aussi celles de Albornos par lesquelles vous escripvois vous recommandant ladicte saillie de l'armee du royaulme, que, comme dit est, crois aurez ja executé, toutes fois si pour les difficultez que dictes ou autres ou pour autres grans affaires que vous seroient seurvenuz, ne l'eussiés encoires faict, je vous prie que, comme par aultres lettres escriptes de main de secretaire le vous escriptz, que faictes tout le possible de sortir et sortez le plus tost que pourrez, vous recommandant de faire la meilleure provision que possible vous sera pour la garde et

sehurté de ce royalme et pour ce que j'ay tous jours crainct l'impossibilité, estant tant sehur de vostre bon voloir, et voyant de combien est meilleure mon allee a Gennes que a Naples, j'ay escript et pourveu ce que possible m'a esté a Anthoine de Leyve, affin que s'il pouoit, avec ce qu'il a et pourra avoir, m'advertir si avec ce que je meneray seroit force assez, les deux joinctes pour faire quelque bon effect. Je actendz sa responce, et si fais je la vostre pour, avec l'une ou les deux, selon que le temps et les affaires le requerront, me resoldre. L'on a yci escript et ay esté adverty que la ligue vous veult faire quelque empeschement et destourbier en vostre passaige de Naples en Lombardie; si vous pouvez partir du royaulme, je pense que l'estourbier ou empeschement que plus vous pourroient faire seroit ou passer des Alpes. Si ainsi estoit et en eussiez besoing et m'en advertissiez et semblat meilleur ou neccessaire pour vostre passaige mon desembarquement vers Gennes, je ne le laisseroye de faire et par ce moyen, les deux joinctz, je croys que nul nous pourroient empescher le passage. Vous m'advertirez de ce et de tout ce que vous pourrez adviser, et, de mon cousté, je veulx faire le semblable, et pour commencer, puisque sommes si avant a la saison, ne veulx riens laisser de dire, afin que faictes quelque chose de toutes celles que vous escriptz, et je suis sehur que selon le pouoir sera le meilleur que possible vous sera, et est que si d'aventure ne puissez saillir, veu que avez plus de gens la que ne vous fault et que mangent et destruysent le royaulme et qu'ilz sont bons et experimentez et ceulx que je mayne et moy avecques sommes nouveaulx que au moings vous m'envoyez quelque nombre, le plus que pourrez et celluy que verrez convenable et que ce ne soit des pires, mès des meilleurs avec bons capitaines, et la pluspart haquebousiers. Et pour ce que si petit nombre ne pourroit passer par terre, les pourrez faire passer es galleres que vous avez en Naples et Secille. Et en prenant quelques navyres, si ce n'y pouoit furnir et les envoyer a Gennes, par ce moyen mon allee seroit plus sehure et le royaulme ne demeureroit despourveu. Je ne fais doubte que s'il est possible que Monfort ne laisse de m'amener quelque bon nombre d'Alemands, avec lesquelx et ceulx que m'envoyerez par mer ou me aviserés, comme vous semblera le

meilleur, et ce que Antoine de Leyve a et je menray, me semble que ce sera nombre souffisant pour faire quelque bonne chose. Et voila tout ce que je me suis peu adviser pour vous escripre, que vous prie faire l'ung ou l'autre et que verrez estre pour le mieulx. Des capitaines n'obliez de m'envoyer Jehan d'Urbin.

Il y a ung inconvenient en ce moyen qu'est que en Lombardie il y a faulte de chevaulx et par mer vous savez que l'on n'en peut mener grand nombre. J'espere en mener avec moy, tant de ma maison que de ceulx que viennent, mille ou plus. Si l'on ne venoit par terre, j'entendz bien que menriez la gensdarmerye et chevaulx legiers ce que par mer pourrez; toutes fois si pouiez en faire passer quelque nombre, en cas que par mer les pietons vinssent, il n'y auroit que bien. Par terre passer chevaulcheurs sans pietons, je le tiens pour difficile. Vous le sçavez trop mieulx que moy, car je ne m'y congnois. Je m'en remectz du tout a vous, vous priant faire ce que possible sera et plus que le possible, comme j'ay en vous ma fiance. J'ay escript et escriptz de rechief au viceroy de Cecille sur le bled. Je ne fais doubte qu'il vous en pourvoyera, car j'ay entendu qu'il en a. J'en meneray avec moy, non point tant que au commencement je pensoys, pour ce que l'annee n'est bonne, mès plus que a la fin je cuydois, car j'en auray d'Affrique et d'ung roy more que me succourt.

Quant a ce que m'escripvez du sieur Fernande, vous verrez ce que par la lettre que vous escriptz par Albornoz en diz, et pour ce je m'en remectz a ce. Par le premier courrier que despecheray, que sera tost, avec le dupplicat de ceste despeche, vous respondray a tous les affaires particulieres que m'aviez recommandé, tant a celle du commandador Uryas que du secretaire Martyrane, Moron et autres. Et quant a ce que m'escripvez de Moron, je vous advertis qu'il en y a qui disent qu'il gaste tout. Il peut bien estre qu'il est envyé et que a ceste cause l'on dit mal de luy. Vous en devez mieulx savoir la verité que nul autre. Si vous voyez qu'il sert bien, vous luy pourrez dire de ma part, luy faisant promettre que il ne le publicque, mais que il le tienne secret, que je me tiens pour servy de luy et des peynes qu'il prent a mon service, que il continue, et en ce faisant je le luy recongnoistray, que pour le present je ne y ferés riens a nulz, mais que s'il sert bien,

que il ne demeurra despourveu, que je ne luy escriptz ny escripray, non par faulte de bon vouloir, mais pour ce que si je luy escripvoye, veu qu'il est seul et plus certain tesmoing des fais du duc Francisque que l'on pourroit dire que je l'ay gaingné et que a ceste cause et afin que l'on ne puisse dire ce et avec raison, j'ay lessé de luy escripre et convient que encores je le lesse et que ce que luy direz soit secret, et ainsi luy enchargerez qu'il le tient pour le present. Je ne sçay autre chose que escripre. Et a ceste cause feray fin, priant Dieu, monsieur le prince, vous avoir en sa garde. C'est de Barcellone, ce xve de may, de la main de vostre vray bon maistre et cousin et que jamès ne vous fauldra ne sera ingrat des services que me faictes.—Charles.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

170.

Lettre en chiffre, avec déchiffrement, de Philibert à Charles-Quint.

19 mai 1529.

Sire, tant et si très humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, j'ay reçeu, hier au soir, le despesche qu'il vous a pleu m'envoyer par Albornoux, lequel n'estoit perdu, sire, veu que je ne pouvoye determiner nulle chose sans sçavoir vostre volenté. Et croyez, sire, que ny moy ny tous ces autres serviteurs de vostre coustel n'estoient peu estonez que tout le monde parloit les ungs de paix, les autres de vostre venue, les autres qu'elle estoit refroydie et que estions ceulx qui en sçavions le moings, et d'autre part nous trouvions en grande neccessité, comme encoires sommes et serons plus si Dieu n'y pourvoye d'argent de forecides, lesquelx sont tant que l'on ne peut aller d'une ville a l'autre, et des ennemys qui journellement s'enforcent en la Poulle et ont secoru Monopoli par mer, de sorte que, a ce que le marquis del Gasto m'a escript, il n'a plus d'esperance de la prendre, ores qu'il est tous jours devant, et d'avantage ont succouru la montagne Sainct Ange ou estoit allé le conte de Myfdado, comme je vous ay escript, et euz hier nouvelles comme ilz sont venuz par mer a

Lanchane (1), qui est en Brusse (2), et l'ont prinse et devalisé bien LX ou IIIIxx hommes qu'estoient dedens tout par faulte d'une armee de mer, car pensez, sire, que de la mer ilz en sont les seigneurs et toutes les villes qu'ilz tiennent sont toutes sur ladicte mer. Toute l'esperance que moy et les susdits voz serviteurs avoient estoit que puisque par Balanson et par trois ou quatre depuis avez esté tant bien adverty que vous y remedieriez et que ne fauldriez a nous envoyer argent pour entretenir ceste vostre armee, laquelle j'ay grand paour ne retourne au premier desordre, car desja les Espagnolz crient: *Paga*, et n'avons moyen de leur clorre la bouche. Les Ytaliens font protestacions qu'ilz s'excusent, s'il advient quelque chose que gaires ne vauldra, et n'avons moyen de pouvoir avoir ung blanc; aussi pensoys que ne fauldriez d'envoyer gens pour laisser en ce pays, afin que me puisse sallir avec ceulx yci, lesquelx ne sont pires que ceulx que amenerez pour vous aller au devant et ayder a desembarquer a Gennes. A ceste heure j'ay monstré ausdits sieurs vostre entiere resolucion et le poinct que dictes que n'envoyerez ne gens ne argent et que je vous escripve tost mon oppinion et ce que j'auray deliberé de faire, me commandant que, s'il m'est possible, que je vous voise trouver a Gennes et laisser ce pays gardé, ou autrement que viendrez yci.

Sire, a une chose fourree il n'y fault pas grand conseil; pour quoy ceulx yci et moy aussi voient ce que par tant de fois vous ay escript, que c'est chose impossible de saillir sans ces deux provisions ou sans perdre vostre royaulme de Naples et peut estre vostre armee, si la repartons. Avons conclud et ainsi s'executera, s'il ne vous plet commander le contraire, de demeurer tous en ce royaulme, et posé ores que tous congnoissent vous estre trop plus honorable de descendre a Gennes plus tost que yci, avons esté d'oppinion que devez faire yci vostre descente pour, en ce temps, vous en personne vous remedier a ce que n'avez voulu faire par voz lectres, et si vous plait que ce soit tost pour beaucop de raisons bonnes, car c'est chose impossible d'entretenir longuement

(1) Lanciano.
(2) L'Abruzze.

ceste armee ainsi; l'autre que si vous admenez une armee de mer puissante, et que ce soit avant la recolte, en l'envoyant dois vostre desembarquement en ceste mer de Pulle avec les gens que pourrez laisser par terre pour non point empescher vostre partie pour Lombardie, toutes ces villes que voz ennemis tiennent sont vostres sans cop frapper, et pourrez composer Florence et faire le pape vostre amys, lequel ne le sera s'il ne vous voit venir, car il ne va que dissimulant, et dès la passer oultre. Tous ces articles sont sur la diligence que ferez, car le pape est pressé des François et de ceulx de la ligue. Les Florentins se pourvoient si vous tardez guières. Les villes de Poulle s'envituailleront et vostre armee se mutinera. Je vous supplie, sire, me vouloir pardonner si j'en escriptz plus que mon sens ne pourte, car quelque inconvenient que je die, s'il en mesvient, j'en pourteray la penitence et vous le domage, vous asseurant que quant tous les elemens me fauldront, que le desir de vostre service ne me fauldra, ny le cueur ny le soing de remedier a ce que je pourray. Vous m'escripvez que n'avez pas grant espoir d'avoir des Allemans ou quant ilz viendront que sera tard. Je vous supplie, sire, ne vous laissez abuser, car si l'on vous conseille de n'avoir nulz Allemans, l'on ne vous donne bon conseil. Le roy de France en fait bonne provision. Ne laissez point cest article, car vous en pourriez mal trouver, et, comme vous ay desja escript, ne devez faire fondement sur ceulx yci, car si vous les menez près de leur pays, ilz vous laisseront. Il me semble que si vous voulez faire faire la diligence bonne, que vous ne les sauriez si tard avoir, puisque vous venez descendre en ce royaulme, qu'ilz soient aussi tost que vous en Lombardie.

Sire, je ne vous respondz a nulz aultres articles et affaires pour tost despecher ce pourteur, car, puisqu'il va de vostre personne pour remedier ceste affaire de la Chave et de la Pulle pour faire la recolte, j'entens, si autres nouvelles ne me viennent, que les ennemys soient retirez, comme desja il se murmure. J'escripz au marquis qu'il se tienne devant Monopoli, s'il peult, jusques a vostre venue. Si nous vendons, chascun vouldra acheter. Ne vous esbayssez, car je n'ay autre moyen de m'entretenir et le pis que je y trouve, c'est que je trouveray bien peu d'acheteurs. S'il vous

plait, sire, ne m'espargnez de me faire savoir de voz nouvelles. Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue. Escript a Naples, le XIX[e] de may.

Sire, vous me commandés que je paye les deux galleres que Andrea Doria a acreues. Je vous veulx bien advertir que ne vous y fiez, car je vouldroye bien avoir ce qu'il m'en fauldra pour ceste armee, sans envoyer argent dehors, et croys, pour vous dire la verité, que ne l'ung ne l'autre ne se fera, non pour vous desobeyr, mais pour l'impossibilité, comme vous supplie, sire, vouloir considerer.

Vostre très humble et très obeyssant suget et servyteur, PHILIBERT DE ÇHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

171.

Lettre de Ferdinand, roi de Hongrie, à Philibert.

30 mai 1529.

El rey y infant. Illustrissimo principe. Primo: Bernabe Adorno llego aqui a XII del presente y nos dio una vestra instruction hecha en Napoles a VII del passado et y por virtud della nos enfermo del estado de las cosas de Italia y especialmente desse exercito del reyno y la buena diligentia y provision que hezisses en assentar los movymientos del Aquila y assegurar aquella provintia de Apruzo que todo ha sido como da vestra persona se havia de sperar y cerca de la presteça de embiar los diez mil Alemanes que de aca se han de embiar ya dimos aviso al dicho Bernabe, come el emperador manda, que con la infanteria vayan dos mil cavallos de Flandes y borgoñones, quales no podrian despues passar, si agora se embiasse toda la infanteria y asi no se complira la voluntad ny deseo de Su Maestad cesarea y la costa de los cavallos ligeros saria perdida, allende desto los dineros conque se há de embiar la infanteria estan en Flandres y aun no han traydo aca por lo qual dudo que esta gente pueda ser preste en Italia, per o considerado lo que vos me escrivis, y lo que Bernabe Adorno me dixo y que lo señor Anton de Leva escrive reso-

lutamente que aquello de Lombardia se perdera por falta de vittuallas, si agora no sele embien presto a lo menos cinco mil Alemanes con los quales dize cozeta vittualas y passara al Po a recebir al emperador, Su Maestad cesarea escrivio luego a Madama y a Monfort que in todo caso embiasen con grandissima diligentia los dineros para fazer embiar luego a lo menos los cinquo mil Alemanes y que con los otros que pasan con los cavallo y decada dia espero su respuesta con laqual y los dineros que de ay stan de embiar non se perdera punto de tiempo y se tuvieramos dineros no espereriamo a los de Flandes. Yo tengo muy gran cuidado y congoxa de pensar que el emperador ha de venir en Genoa antes que esta infanteria llegui alla y que desta manera se allara disproveido de gente y por esto *(mots en blanc)* ruega mucho que mireys bien lo que en tal caso havreys de hazer y con toda presteça lo consulteis con Su Maestad cesarea y quanto a my parecer pues va mas en la persona del emperador que en todo lo otro deveis en tal caso dexar todas las otras cosas y junttar esse exercito con Su Maestad cesarea.

Aqui tenemos por diversas vias que el Turco viene en persona con todo su poder sobre Ungria y un hombre mio que partio da Costantinopla a XVI de abril, diçe que dexo adelante de Costantinopla la major parte del exercito y las monitiones y artilleria eran cargadas por el Danubio y el Turco havia de partir desde a XII dias con el resto del exercito, aqui se fazen las provisiones posibles aunque sarian menester majores.

Si con Venecianos hyziere algun accuerdo, aunque non creo, y entendera tan ayna en ello mucho os ruego no se concierte con ellos cosa sin que tambien se accuerden con migo, pues come deveys saber me deven mucho y tienen muchas terras que me pertenecen y no mi han satisfecho ny restituido cosa dello por no haverme querido concertar con ellos sin el emperador mi señor. Datum en la nuestra villa de Lins, a XXX de mayo, anno de mil DXXIX.—Yo el rey.—MIQUAEL SANCHES.

(Archives impériales à Vienne, P A 95; copie.)

172.

Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite.

4 juin 1529.

Madame, j'ay reçu unne leṣtre quy vous a pleu m'escripre, ce jour d'uy IIIIe de juin, datee du XXIIIe de may, ou il vous plest me fayre savoyr que vous devez trouvé le XV de cedit moys a Cambray avec madame la regente de Franse pour trayter queque apoinctement entre ces deux princes, par qu[oy] me commandés que a toute diligence vo[us] fase savoyr quelx plases tienne[n]t les ennemys, tant Fransoys que ceux de la ligue, tant en ce royaume que en tout le reste de l'Italie, quy apartiennent a l'empereur. Quant a ce royaume... ilz tienne[n]t Barlette, Traine (1), Monopoli, Nardo, Castro, Polignano, Veste, Vique et autres terres quy sont en la montaygne de Saint Angne. Les Fran[soys] tienne[n]t Barlett et Veste (2), V[i]que (3) et autres [terres] de la montaygne de Saint Angne. [La ligue] tienne Monopoly, Tranne, Castro, Nardo et Polignano. Des rebelles, je ne vous le saroys dire, car il tiennent plus tost le boys que autre chose et s'y prennent (?) queque terres, elles ne sont de grant consequanse et en sont jesté deors incontinent, car l'on ne leur donne pas tamps de longuement reparer, par quoy, quant a cest article, me semble que le pourré mestre general: que tous rebelle rendise ce quy tiendront en ce tamps que vous conclurés l'apoinctement. Quant en Lombardye le s^r Antoyne de Layve vous eusse mieux avertir des plases que les ennemys tiennent que moy. Toutefoys puys quy vous playt que je le fasse, je vous en manderez ce que j'en say: Pavye, Laudes (4), Cremone, l'Ieraldade (5), Alixandrie, Tortune, Ast, Novarre, Saint Angne, Saint Columbat et beaucop d'autres terres quy ne sont fortes pour garder. Le roy de Franse tient

(1) Trani.
(2) Vieste.
(3) Vico.
(4) Lodi.
(5) Ghiara d'Adda.

Alixandrie et Ast; le duc Francysque (1) tient Cremone, Pavye, Laudes, Saint Angne, Saint Columbat, la Riraldalde et autres terres que, comme j'ay dit, ne sont gardables. Palme (2) et Playsanse sont aux mains du pape, par quoy n'en diz riens. Il vous plet me commander que je vous maude mon avys quele seurté l'on pouroyt avoyr sur la retenue de ces lieux, et crés quy me semble que se seroyt bien chose escusee [sy] vous en sarez prandre seurté sy bonne quy n'en viendra que ce que l'empereur, vous et tous ses servyteurs desir[ent]. Puys quy vous playt le commander, j'en diray mon avys qu'e[s]t que qu[ant] aux plases que le roy de Franse tient, quy les rende avant la restit[ucyon] des enfans, et, sy posible est, toutes celles que tiennent ceste ligue, ve[u?] que par son moyen elles ont esté prise, et sy se ne se pouvoyt fay[re], j'entans de celles que tiennent la ligue, car des autres elles sont en sa puyssance (qui donne promayse de fayre tant..... *mots raturés et illisibles)* gens et argent..... que..... le recouvrement d'icelles avec l'armee de mer qu'yl a, laquelle ne devez oblier estre misse en[tre] les mains de l'empereur avant la restitucyon des anfans, car si'l nous l'avons avec celle de l'empereur, nous ferons bien venyr les Venycyens au point de rendre ces plases quy tiennent en se royaume, ce que j'en dis et pansant que ceste payx se fit entre ces deux princes, leysant les autres, et sy l'empereur et vous l'entendés autrement, je m'en remess a ce qu'en savez plus que moy, vous suplient me vouloir pardonner, car ce que j'en ay dit en est pour vous obeyr.

(Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, nº 688, fol. 10-11; minute autographe;—Archives impériales à Vienne, P A 22; copie.)

173.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

4 juin 1529.

Mon cousin, j'ay par le courrier depeschié de May, l'ambassadeur estant a Rome, reçeu voz lectres du huitiesme de may, en-

(1) François Sforza.

(2) Parme.

semble le dupplicata des instructions faictes sur le sieur de Vaury et delivrees a Leonard de Grymalde, duquel n'a esté nouvelles dois que partit de Gennes et heut passé les hisles d'Yeres, ayant esté conduyt jusques la hors de dangier des Françoys par les galeres du cappitaine messire Andreas Daurya, et crains que soit esté prins des Moores en Secille en mer, dont seroye desplaisant, et a esté son oeuvre d'avoir renvoyé le dupplicat desdictes instructions. Je tiens que depuis vosdictes instructions et lettres aurez reçeu les miennes par Allebrenotz (1) que je despeschez dois Sarragosse et les dernieres par Diego Amis de Aaro (2), dont encoires ay renvoyé le dupplicat a mon ambassadeur estant a Gennes pour le vous faire tenir, et par lesdictes lectres, avec ce que vous escripvis dès Tholedo par Federico de Thorento, aurez entendu ma determinacion de passer en Italye et comment a ceste fin suis venu en ce lieu pour plus tost et mieulx faire et adresser de ça toutes choses prestes concernant mondit voiaige, et ay desja escript et fais encoires presentement par Erasme Daurya au cappitaine messire Andreas Daurya de partir, si desja ne l'estoit, pour venir et espere que y n'y fauldra selon qu'il m'a mandé qu'il estoit prest et aussi que les gens et aprestes actendront mon vouloir, que sont du coustel de Malega, seront icy en ung mesme temps pour partir deans le xx[e] ou dimanche, au plus tard deans la fin du present moys. Aussi ay je lectres de Flandres de madame ma taute et des sieurs de Montfort et Montqueron que le cardinal de Liege avoit accordé par serrement cent mille frans et que madicte dame et aucuns les seigneurs de la avoient advisé moyen pour aussi servir prouchainement autres cent mille frans et que ledit seigneur de Montfort estoit parti le vingt septiesme d'avril pour aller devers le roy mon frere lever les Allemans, et pareillement y a envoyé Anthoine de Leyva avec lectres que luy avoye adressé pour mondit frere, bien expresses, de maniere que je tiens pour certain y n'y aura faulte a les lever et qu'ilz pourront estre briefment en Lombardie. Pareillement avoient reçeu en Flandres les sieurs de Varascz, d'Aultrey et le bailly d'Amont

(1) Bernardin Albornoz.
(2) Diego Jaymes de Haro.

realment chascun d'eulx le payement pour trois mois de cinquante hommes d'armes qu'ilz aloient lever du coustel du conté de Bourgongne et aussi devoient partir les sieurs marquis d'Arscot, du Rieux (1) et de Vienne (2), chascun avec cinquante hommes d'armes, pour tous passer en ladicte Lombardie, et a ceste cause, selon les nouvelles que j'ay dernierement heu de Anthoine de Leyva par homme que je y avoye depesché expressement et de Gennes par ledit Erasme et par lectres desdits messire Andreas Daurya et ambassadeurs Figuerol, si tost que j'auray des vostres, que j'actens de brief, je delibereray d'aller desembarquer du coustel de Gennes, que pour maintenant peult sembler plus a propoz tant pour le secours dudit de Leyva et selon l'espoir qui donne de ceulx qu'il a avec luy et aussi de la venue desdits Allemans, me joindre avec eulx ou partie d'iceulx ou autrement faire en ce, et au surplus ainsi qui se trouvera plus expediant adviser et faire pour le mieulx.

Et quant a vostre coustel je ne fais doubte, mon cousin, que, si vous a esté ou sera convenablement possible, serez party ou partirez du royaulme avec l'armee, comme vous ay escript, mesmes par les susdictes lectres, et toutes fois, si ainsi ne peult estre pour les causes et consideracions qu'ay entendu de Balançon et autres que avez depeschié et contenues en vosdictes dernieres lectres et instructions, jacet ce vous aye dernierement escript par lectres de ma main le très grant desir que j'ay de vous tost veoir, remectz a vous d'en faire comme congnoistrez plus mon service et l'exigence des affaires du royaulme, puisque j'espere les dessusdits gens de pied et cheval, et en cas que ladicte armee ne puisse partir sans inconvenient et mectre en hasart le royalme et affaires d'icelluy, mesmes selon l'estat et difficulté des choses de Puille, en actendant que aions advisé le moyen et opportunité necessaire de nous rencontrer, que ne pourra tarder, mais il sera bien que si ne pouvez venir avec ladicte armee, que devrons adviser et pourvoyr par tous moyens m'envoyer le plus de gens de pied que pourrez de ceulx dont il vous semblera que je pourray avoir plus

(1) De Rœux.
(2) Guillaume de Vienne?, seigneur de Chevroz.

de service avec capitaines et en conduicte telle que cognoissez estre besoing, et qu'ilz partent et s'avancent le plus tost que faire se pourra pour me venir rencontrer du coustel dudit Gennes, et quant je seray passé, selon que m'adviserez et que l'affaire le pourra souffire, vous envoyeray des galleres pour s'en aider et les emploier et autres effectz necessaires es choses de Puille, et en tout ce que dessusdit fault que faictes mesmes en cestuy instant et conjoincture tout le mieulx que pourrez, car jaçoit ce je congnoisse bien la peine et travail que avez fait et pourtez continuellement pour l'appoinctement et entretenement de ladicte armee et a raison des grans affaires dudit royaulme et la necessité et grant difficulté de recouvrer argent, si toutes fois, comme desja vous ay escript, ne m'estoit possible, a raison des insupportables frais soubtenuz et a cause de ceste emprinse, provisions susdictes et autres choses concernans mon voyaige et passaige, de vous en envoyer ny aussi plus de gens, si vous prie, mon cousin, de rechief faire en ce que dessusdit tout l'extreme de possible selon que entierement m'en confie en vous.

Vous avez fait, mon cousin, très bonne œuvre d'avoir secouru cy devant de deniers ledit Anthoine de Leyva, comme avez fait, et quant aux dix mille salmes de blef que aviez mandé luy estre envoyees de Cecille, y ne les a reçeues ny en avoit dernierement nouvelles quelxconques, et sera besoing que renvoyez faire diligenter l'envoy de ladicte quantité et que tout le surplus de blef que se pourra finer commodement en Cecille soit envoyé du coustel dudit Gennes, car orres que je face toute diligence pour en pourveoir par deça, neantmoins, si comme desja vous ay escript, ne s'en pourra finer tant que j'eusse bien voulsu et sera besoing, et puisque, comme j'entends, il y a bonne esperance que la prouchainne recolte sera habondante audit royalme de Cecille, l'on en pourra lever plus grande quantité.

De l'artillerye mencionnee es instructions susdictes, je suis bien de vostre advis qu'elle demeure pardela jusques l'on voye si sera besoing s'en aider ailleurs, et, touchant la municion de pouldre et salepetre, je vous prie, mon cousin, en faire pardela toute la meilleure provision que sera possible, pour vous en servir et vous et moy en ce que sera besoing, car, combien que de

ce coustel l'on y face aussi toute diligence, y ne s'en peult faire tant que seroit besoing.

Aussi sera bien que envoyez les quatre galeres que m'escripvez avoir fait armer du coustel de Cecille et qu'elles soient le plus pourveues qui sera possible, et quant aux deux mises sus par messire Andreas Daurya, oultre les douze, je les ay icy payees pour may et juing et fourniray a l'avence dudit Doria pour juillet et aoust.

J'ay veu ce que m'avez envoyé des communicacions et termes ou sont mes affaires avec le pape, et en conformité m'a escript l'ambassadeur May, et pour ce que depuis deux jours seullement est arrivé icy le nunce de Sa Sanctité avec charge sur lesdictes affaires que n'ay encoires du tout entendu, remectray de vous en respondre au long par le premier. Bien vous vuilz je dire que avez fait très bien et prudamment selon mes instruccions en l'endroit de Sa Sanctité et au grant contentement d'icelle, tant de la restitucion des cardinaulx, forteresses que du surplus, et avec vostre advis et conseil sy s'est bien conduyt ledit ambassadeur et par bon moyen et si a esté fort a propoz et selon mon desir la bonne responce qu'avez fait audit Sainct Pere touchant les galeres de messire Andreas Daurya que Sadicte Sanctité vous avoit fait demander, dont ledit nunce m'a parlé en cas que ne voulsisse passer et non autrement, et au surplus auray le regard a ce que m'escripviez touchant ledit Sainct Pere, devers lequel je fais deliberer d'envoyer dans trois ou quatre jours homme exprès pour l'advertir de mon allee, et vous escripray et envoieray coppie de la charge de celluy qui y ira et de ce que sera fait avec ledit nunce et le surplus, ensemble le dupplicata de cestes. A tant, etc. Escript en Barcellone, le IIIIe de juing, anno XXIX.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

174.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

9 juin 1529.

Mon cousin, depuis autres mes lettres que vont avec cestes, en ay reçeu de Montfort, le 26e de may en Bruxelles, contenans son

retour devers le roy mon frere et que les Alemans qu'il avoit chargé de lever ne pouvoient bonnement estre prestz avant la fin de juillet ou commencement d'aoust; aussi qu'il avoit trouvé le conte Felix (1) d'assez bonne responce et en vouloir d'accepter la charge de conduire lesdits Allemans, et presentement j'escriptz derechief a mondit frere et audit conte pour l'effect de ladicte levee et conduyte d'iceulx Allemans a toute diligence et que tous jours marchent des premiers prestz jusques a cinq ou six mil. Vous aurez entendu ce que par plusieurs lettres vous ay cidevant escript de la determinacion de mondit passage, lequel, comme bien entendez, ne puis bonnement fonder sur la descente desdits Allemans, puisqu'ilz tiendront plus que je ne pensoye. Pour quoy est de besoing et vous prie encoires bien affectueusement et acertes que par tous les meilleurs moyens que pourrez et en extreme diligence, m'envoyez de vos gens, telz et selon que contiennent mesdictes lettres, soit par la voye de mer que peult sembler le plus prompt, sehur et convenable passaige, ou par autre chemin, comme adviserez pour le mieulx. S'ainsi n'estoit que vous mesmes puissiez commodement sallir et venir me trouver, et cependant que j'auray de voz nouvelles, je faiz maintenant lever icy deux mille pietons pour promptement envoyer en Lombardie, et se joindre avec aultres trois mille que le conte de Beljoyoso fait a Gennes tant pour la necessité ou est Antoine de Leyva, seurté et conservation et satisfaction dudit Gennes que aussy pour ayder que mes gens puissent faire la recolte et empescher les ennemys a icelle, comme savez il est très necessaire, et actendz vostre responce et resolution sur le tout; ne vous feray ceste plus longue si non que madame ma tante (2) et la regente de France s'assembleront a Cambray le 15e du present mois pour communiquer de la paix, mais je n'en espere nul fruit ny effect, mesmes que les François, comme j'ay peu entendre, ne veullent, ains plus tost que ce sera pour cuyder retarder mon passaige, et ne suis deliberé de m'y arrester ny y fere fondement comme que soit.

(1) Félix de Werdenberg, et non de Wurtemberg. Il appartenait à une famille d'origine suisse.

(2) L'archiduchesse Marguerite d'Autriche.

Depuis ceste escripte, m'est venu ung courrier de Malaga, par lequel j'ay entendu que toute mon armee illec dressee, ensemble l'infanterie, est preste a embarquer pour fere voile le 15e de ce mois, dont vous ay bien voulu advertir pour la certitude de mes apprestes de pardeça. [De Barcelone, le 9 juin 1529.]

(Archives impériales à Vienne, P A 95; minute; — Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. nº 80, fol. 74; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

175.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

22 juin 1529.

Mon cousin, Allebrenoz est arrivé puis deux jours, lequel, comm'il m'a dit, vous escripvit dois Gennes et aussi mon ambassadeur y estant, comme il fut a son retour devers vous si pressé des fustes des Mores qu'estoient au port de Plombin (1), que a très grande difficulté et dangier il saulvit sa personne, et furent toutes ses lettres prinses desdits Mores, tellement qu'il n'en a point appourté ny de vous ny autres. Bien m'a y dit en effect que les choses du royaume de Naples sont en tel estat que n'y a apparence d'en tirer l'armee ny partie d'icelle, comme vous avoye escript par luy, et, si ainsy est, adviserez de fere pour le mieulx selon que depuis vous ay escript par mes lettres du 9e du present, et encoires envoye le duplicata par l'adresse dudit ambassadeur.

En oultre, messire Andreas Daurya est arrivé en ce lieu, puis deux jours, avec ses galleres, et actands nouvelles de l'armee de Mallega (2) que devoit estre preste dois le 15e du present a faire voille, comme je tiens selon le temps elle aura desja fait, et si tost qu'elle arrivera, determineray pour passer en Italie si ne survient autre que ne pense pour m'en empecher, et, en cas de mondit partement, envoyeray expressement devers nostre St Pere pour en advertir Sa Sainctété et aussi vous en escripray et du

(1) Piombino.
(2) Malaga.

surplus que surviendra et mesmes quelle sera l'issue des communicacions de paix que se tiennent avec le nunce de Sa Saincteté, dont il y a apparence de bonne et briefve resolucion.

Et pour ce que par mesdictes precedentes aurez entendu la disposicion de mes affaires tant du coustel d'Allemagne que de Flandres, touchant les gens de cheval et pietons, et que dudit ambassadeur estant a Gennes et autres mes ministres en Lombardie, pouvez journellement sçavoir des occurans celle part, ne vous feray cestes plus prolixe, sinon que je vous envoye copie d'aucunes lettres surprinses venans des ambassadeurs de France estans a Venise, dont l'original est en mes mains, afin que prenez garde quant aux pratiques y contenues, desquelles aussi par autres lettres ay advertissement d'ailleurs, et en userez et en tout le surplus selon que congnoistrez l'exigence de mes afferes et qu'il empourtera a mon service, selon la singuliere confidence qu'ay en vous, et encoires vous en prie bien affectueusement et que je puisse avoir souvent de voz nouvelles tant pour suppleer la perdicion des lettres dudit Allebrenoz que pour estre adverty de ce que sera et pourra survenir. A tant, de Barcelone, ce 22e de juing, anno 1529.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute;—Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. n° 80, fol. 76; copie de la fin du XVIIIe siècle.)

176.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

9 juillet 1529.

Mon cousin, j'ay dernierement reçeu le dupplicata des lettres que m'aviez escript par Albornoz et entendu la charge du capitaine Ripalta, lequel je vous renvoyeray deans deux jours avec responce et mon intencion sur ce qu'il m'a dit de vostre part, et seront seullement ces deux motz pour vous advertir cependant que la paix et alliance a esté traictee yci avec le nunce de Nostre Sainct Pere le pape (1) entre Sa Sanctité, le roy mon frere et

(1) Jérôme Sclède, évêque de Vaison.

moy et sollennelment juree par moy et depuis publiee selon le billet que je vous envoye cy encloz, afin que la semblable publicacion faictes faire pardela. Et par ledit Ripalta je vous envoyeray la copie du traicté et a mon ambassadeur a Rome par homme exprès que despecheray. Quant audit Ripalta, la ratifficacion par moy en faictes pour icelle bailler audit Sainct Pere et recouvrer celle de Sa Sanctité, et n'ay voulu differer vous escripre ce que dessus mesmes touchant ladicte paix et alliance, saichant le plaisir que vous en aurez et afin que faictes a l'endroit de Nostredit Sainct Pere tout le meilleur office que pourrez. A tant, etc. De Barcellone, le IIIe de juillet, anno XXIX.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

177.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

8 juillet 1529.

Mon cousin, oultre ce que vous escriptz et ay baillé charge au cappitaine Ripalta, present pourteur, vous dire, m'a semblé bien neccessaire selon l'entiere et singuliere confidence que j'ay en vous et pour riens quelconque vous celer ny delaisser chose que soit, signament de la charge qu'avez de moy et que puist concerner mon service, et supposant que le prendrez en consideracion de la familiere amytié que vous pourte de vous advertir de plusieurs plainctes, remonstrances et doleances que journellement me viennent de pardela et de point a autre entierement de ce qu'elles contiennent, tant de ceulx du royaulme de Naples tenuz pour forepides que des ayans perseveré fidelement en mon service et obeissance et autres bons et notables personnaiges hors de passion, que a la verité tous recongnoissent et certiffient l'extreme soing, peyne et travail que continuellement suppourtez en mesdictes affaires, comme j'en suis plus que certain, et que si estiez assisté de bons, vertueux et loyaulx ministres, quoy qui soit des neccessitez du royaulme, il se pourroit soubstenir et ressortir, mais ilz en refferent et attribuent très grant culpe a aucuns desdits ministres, lesquelx, comme dit est esdits advis, soubz couleu

et tiltre de servir, non conseillans lealment ny faisans leurs devoirs, ont causé et font journellement de mal en pis telz et si grans inconveniens que si lesdits advertissemens estoient veritables et n'y estoit bien prestement pourveu et remedié, s'en pourroit ensuyr l'extreme desolacion et ruyne dudit royaulme.

Premiers lesdits advertissemens tous en substance sont du desordre, insolence, cruaulté et desobeissance de l'armee et des exactions, concussions, pilleries, saccagemens, tueries, forcemens de femmes, violation et ravissemens de filles et vefves que ceulx de ladicte armee ont fait et font journellement, tant ceulx de pied que de cheval, dois la deffaicte des François et en tant de manieres et si frequentement que c'est chose enorme et incredible et trop longue et prolixe de mectre par escript.

Et le tout, comme ilz dient, nonobstant les sommes de deniers exigees entre autres par la court reale, dont lesdits advis font comptes par parties de plus de huit cens mille ducas et autres quatre cens mille ducas que sont imposez de nouvel, oultre les deux cens mille escuz que envoyames par Balanson dois ladicte deffecte, et contiennent lesdits advertissemens que si ceulx que ont manyé lesdits deniers eussent fait leurs devoirs et entendu a mon prouffit et soulaigement dudit royaulme, il y avoit bien moyen de contenter et satisfaire ladicte armee desdits deniers et de ceulx que sont esté pillez de cousté, voire pour tout le temps passé et encoires pour l'advenir et icelle reglee reduyre et tenir disciplinable.

Mais que, selon lesdits advis, dois ladicte deffaicte, aucuns desdits ministres, les ungs pour leurs particuliers prouffitz et les autres, en consideracion de leurs parens, amys et alliez ont tous jours permis et baillé lieu et occasion au desordre, dissimulé et inventé sinistres moyens et occasions pour vous persuader et contraindre a donner les biens des forepides et rebelles ou encoires a en forgier de ceulx que onques ne le feront ou penseront et en bailler de plain sault et avant qu'il fut congneu ne declarer la possession et faculté de percevoir les fruictz et encoires repartir les allegemens et iceulx tauxer et en exacter cruellement et exorbitamment très grandes et insupportables sommes, et le tout sans en faire descompte ny tenir lieu quelconque, ny a nostre des-

charge ny de noz subjectz estans par ces moyens tant travaillez extremement et oppressez que plusieurs bons notables et principaulx lieux dudit royaume sont pour la plus part delaissez et deshabitez.

Et mesmes dit l'on entre autres telles exactions que ce que le Moron signament avoit reservé pour luy et son allegement la composicion du lieu d'Assole et la confidence que ceulx d'illec avoient de la saulvegarde par luy obtenue et le desdaing des gens de chevaulx ligiers sur ce, a esté cause du saccagement et ruyne dudit Assolo et ouquel sont esté tuez et mors environ VII^c personnes et comme l'on dit entre autres choses robez environ cent mille ducas comptens.

Et est la plaincte et cryee sur ledit Moron tant grande et extreme de ceulx que par lesdits advis communement en parlent et de ses façons de faire exactions, moyens et practiques de pilleries et ranssonnemens que l'on dit qu'il invente journellement soubz couleur et tiltre de mon service et la faveur qu'il se vente esperer et confier de vous, et au port de ceulx de vostre maison et autres ausquelx il trouve moyens de mercedes, biens fais et tiltres de recompences que c'est chose extreme qu'il ne regard ny a raison ny a terme et forme de justice quelconque et qui n'a advis ny baillé conseil que demire (1) de fait en tous affaires et matieres pour travailler mes subjectz et ruyner mondit royaulme.

Dient plus lesdits advis que si d'iceulx moyens et practiques dudit Moron vient quelque chose a jour pour employer en mes affaires bonne part ou le plus et ce qu'il peut dissimuler et vous celer s'applique a luy, sesdits amys et favoris, de maniere que l'on dit qu'il est bien certain que journellement il envoye grandes sommes de deniers hors du royaume et, que pis est, en retire a Venise et autre part en pouvoir de mes ennemys.

Et avec ce que, s'il estoit vray, se seroit grand argument ou mieulx cause souffisante pour le tenir desloyal, encoires m'a l'on adverty expressement qu'il favorise secretement a mesdits ennemys et qu'il a intelligence avec eulx et signanment que je l'ay

(1) Ce mot, dont je ne connais pas le sens, est de la main de Nicolas Perrenot, q l'a écrit au dessus de *doemire*, qui a été effacé.

singulierement fait grand en cause que par ses invencions et couvers moyens et veant vostre maladie au temps de la deffaicte des Françoys, que mon armee ne fait plus grans effectz a l'encontre desdits ennemis ne a l'asseurance de mon royaulme et qu'il desire et tend a la ruyne d'icelluy et de mectre et tenir et moy et vous aussi en neccessité pour consideración et faveur desdits ennemys.

Aussi expressement notent et chargent lesdits advis Alarcon, non pas qu'ilz me dient qui me voulsit ne daignat faire desloyaulté pour chose du monde, mais que l'on dit qu'il est homme fort enclin et que journellement se passionne pour les affaires, advancement et prouffit de ses parens et amys et dissimule beaucoup de choses qu'ilz emprengnent et font journellement violentes, et mesmes contiennent aucuns desdits advertissemens que don Sanches, son neveur, allant naguieres prendre possession pour ledit Allarcon de l'estat de Francisco de Uria que luy aviez donné, aye pillé, saccagé ou composé par tout ou il a passé, et, pour abreger, affollé tout ce quartier la, oultre autres violences, saccagemens et extorcions que desja il avoit fait tant a Castellusso que ailleurs. Et quant a don Pedro Gonçales, gendre dudit Alarcon, ce seroit chose trop prolixe de mectre par le menu les œuvres de fait que l'on dit qu'il commect et les exactions et pilleries qu'il fait.

Et si dient lesdits advertissemens qu'il y a intelligence entre lesdits Allarcon, Mouron et aucuns autres et signament le secretaire messire Barnardin Martyranus pour tout gouverner et faire passer par leurs mains, lequel secretaire Barnardin, comme l'on dit, n'est stillé ne duysant a l'office qu'il a acheté et qu'il entend fort a faire ses besoingnes et mesmes qu'il en peut apparoir pour avoir furny si grand somme, comme contient l'achat dudit office, et si dit l'on qu'il a amassé grands deniers. Et davantage y a grand plainte qu'il ait procuré et obtenu de vous pour son pere l'estat de regent de la vicayrie, lequel requiert et a tous jours esté pourveu des grans, principaulx et bons personnaiges dudit Naples, et luy est de moyenne ou basse qualité et moins experimenté et insouffisant audit office.

Davantaige dient lesdits advertissemens que la plus grand part

du Conseil dudit Naples n'attendent ny veillent que a soy enrychir, delaissant la consideracion de mes droictures et affaires et sont aussi actendans ou plus a buttiner mon royaulme que les autres.

Que messire Loys Ram n'a jamès baillé son compte, comme faire le devoit de VI en VI mois de l'estat et regence de la thesorerie, et qu'il n'estoit personnaige qualiffié pour estre admis en mon Conseil collecteral, que sera moyen pour evicter la reddicion de ses comptes et qu'il est plus homme de marchandises et mecaniques negociations que de conseil.

Et enfin sembleroit a ceulx qui font lesdits advertissemens que pour remedier au plus neccessaire pour ledit royaulme et y bailler ordre et provision et que fussiez en ce assisté, conseillé et servy, que seroit besoing que advisissiez deux personnaiges, ung de longue robe et ung secretaire, prudens, saiges, loyaulx et experimentez respectivement de leurs qualitez pour entendre les affaires dudit royaulme, a vous confidens et sur lesquelx selon le temps, exigence et neccessité des affaires, vous puissiez reposer, confier et asseurer quant a la justice et despeches neccessaires et que s'ilz ne se pouvoient traicter pardela pour les partialitez et passions, les vous conmissions de pardeça.

Et quant audit Alarcon, que le debvriez employer seullement en ce que congnoistrez estre de sa qualité, sans envye ny jalousie des autres, ny comporter exhorbitament les faultes des siens et le bien traicter, ou que advisissiez le moyen de l'envoyer devers moy a mon prouchain passaige pour m'en servir et l'entremectre en la reputacion que sadicte qualité merite.

Et touchant ledit Moron, que vous devriez prendre garde sur luy et vous en asseurer sans luy confier, comme qu'il soit, mes secretz affaires et que si pouvez trouver indices desdictes suspicions ou qu'il ait envoyé grand somme hors du royaulme ou que ce soit ou quelque argent en pays desdits ennemys ou encoires qu'il ait fait ne baillé moyen ausdictes exactions indeues soit a son prouffit ou d'autres particuliers et enfin, comme qu'il soit, qu'il ait abusé en mon service, le faire venir et bien garder ou Chastel neuf, tant pour consideracion et rendre raison du present que de sa conduyte et choses passees.

Semblablement dient que vous devriez informer de la vie et conduicte dudit messire Barnardin Martyranus et aussi de Alexandre, secretaire dudit Moron, et d'autres que sont de l'intelligence dudit Moron, pour les traicter selon leur vie et conduycte et sans en plus fier que leurs qualitez ne requierent et meritent.

Et en oultre pourtent lesdits advertissemens que, pour evicter la ruyne et totale desercion dudit royaulme, seroit plus que neccessaire d'en tyrer ce de gens de pied et de cheval de nostre armee que seroit possible, delaissant seulement d'icelle armee le neccessaire du coustel de Peulle contre les ennemys que s'y sont fortiffiez, mesmes puisque j'ay paix avec le pape et actendu mon passage en Italie et que y estant arryvé, pourroye envoyer bonne partie de mes galleres et ceulx que sont a ma soulde pour l'expugnacion et recouvrement des places que lesdits ennemys occuppent. Et encoires pour ung poinct très urgent mectent avant que ce seroit dyminuer la despence a la descharge du royaulme, puisqu'il la doivent faire et finer d'icelluy sans l'actendre d'ailleurs.

D'autre part se font très grandes plainctes et journellement me viennent remonstrances touchant les procedures que se font contre les ferepides, que aussi se imputent ausdits ministres, que l'on dit n'avoir soing que a faire leurs besoingnes et trouver moyens pour avoir argent, exacter les subjectz sans consideracion ny regard a raison ou justice, merite ou demerite des personnes, bien ou ruyne du royaulme, ny encoires a la satisfaction de ladicte armee, et en remect l'on la principale culpe sur ledit Moron et aucuns autres de son intelligence, et par luy et a son moyen et adveu ayans charge de proceder, comme il veult, a se informer contre lesdits ferepides avec très grans et excessifz salaires comme de VI ducas par jour, et qu'ilz sont cause principale de la très grande indignacion et mescontentement de tous les subjectz, emocion et assemblee des ferepides et que sans y regarder quelque moyen et provision et mectant les subjetz hors de ceste rigueur de proceder, la chose est en voye de venir en extreme desperacion, voires indifferemment non seullement quant aux suspectz, mais aussi toute la reste, tellement que l'on dit qu'ilz s'avohoyeroient au Turc par despoir, s'il venoit, les choses estans

en ces termes, et que desjà grant nombre desdits subgectz se sont absentez et, comme l'on dit, aucuns retirez en Turcquie.

Et, a la verité, ce pourroit bien estre le moyen de reduire le royaulme en finale ruyne et austant ou plus a craindre si n'y estoit obvié que de la force des ennemys, mesmes que par lectres et instructions d'iceulx ennemys que vous envoye, ilz y font grande esperance.

Et dient aucuns desdits advis que mieulx seroit, pour le contentement et quelque asseurance desdits subjectz et les tenir hors de si grande craincte, de publier le pardon que je vous ay envoyé et joinctement reservé selon icelluy les notoires et plus culpables rebelles, en nombre certain et moderé, et que ce seroit bon et souffisant moyen pour reduyre et retirer lesdits ferecides.

On encoires sembleroit a aucuns que si ledit pardon en la forme susdicte n'estoit satisfactoire, qu'il se feit avec les addicions mises en la marge de la copie du pardon que presentement vous envoye avec ceste, declairant aussi joinctement ceulx que se vouldroient excepter et reserver, pourvoyant au surplus de faire ouyr en justice les coulpables et a ce commectre et depputer juges ydonnes et non suspectz, ny pretendans directement ne indirectement aux confiscacions et que, avec ce que ceste voye seroit droicturier et raisonnable, tous jours s'ensuyvroit le mesme effect mieux fondé et plus raisonnable pour tirer argent des coulpables.

Or, mon cousin, je vous ay bien voulsu plainnement et au long escripre les advertissemens et choses susdictes selon et en la substance entierement que je les ay vu. Et pour ce que je n'y veulx ligierement adresser foy et en desire savoir la verité, les vous remectz par ceste lectre a part, afin qu'elle serve pour vous seul et non autre, et que sur le contenu vous informez prudemment et par les moyens qu'aviserez convenables selon le temps et instant des affaires et qualitez des personnes a cuy il touche, pour en user et faire, tant en leur endroit que au surplus, comme verrez et congnoistrez estre le mieulx, et se devoit et pouvoit faire pour la raison, bien de justice, neccessité et remede dudit royaume, soulaigement des subjectz et au propoz de mesdictes affaires selon que du tout tous jours entierement je m'en remectz et confie en vous et vous prye bien affectueusement le tout prendre en l'i

tiere volunté et confidence que je vous pourte et que aussi m'en respondiez secretement, ensemble vostre advis sur ce qu'en trouverez et vous semblera que devray faire, et aussi de ce que dessus pourrez advertir le sieur de Praet alant presentement a Romme, qu'il scet et a veu et entendu les choses susdictes et duquel pouvez confier, comme aussi fais, tout ce qu'est de mon service, et aussi l'ay tous jours trouvé enclin a vostre endroit, et pourte copie de vostre chiffre pour en user quant besoing sera. A tant, etc. Escript en Barcellone, le VIIIe de juillet, anno XXIX. . . .

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

178.

Extrait d'une lettre de Louis de Praet à Charles-Quint.

30 juillet 1529.

. . . Le duc de Amalphe (1) estoit arrivé le mesmes jour (23 juillet), aiant charge de monsieur le prince estant a Laquila de parler a Sa Sainteté et accorder le jour que ledit sieur se pourroit trouver vers Sa Sainteté, et croy qu'il sera icy en dedens IIII ou V jours pour conclure l'emprinse de Florence, laquelle avant ma venue se pratiquoit desja entre Sa Sainteté et ledit sieur prince et vostre ambassadeur. Quoy veant, ne ay voulu synon avancer pour estre l'effect de ladicte emprinse chose fort propice a voz affaires, tant pour dadvantaige asseurer et confermer le pape en vostre amytié et tirer argent, tant en composant comme par termes dudit Florence pour l'entretenement de vostre armee que aussi pour ce que ce ne seroit peu de chose que ledit sieur prince en passant vers Lombardie gaingnast ceste reputacion, et pour non laisser ennemis derriere vous et peut estre tirer les autres potentatz d'Italie de fere le mesmes a l'exemple dudit Florence, et davantaige pour, sous umbre de ceste emprinse et espoir d'icelle, avoir du pape quarte, croisade et autres particuliers afferes plus favorablement depeschez. Pour toutes ces raisons, sire, messire May et moi en parlames a Sa Sainteté, le exhortant de ne perdre

(1) Alphonse Piccolomini, capitaine général des Siennois.

si bonne conjoncture. Il nous respondit comme personne qui la desire et, pour tenir Jacobo Silviati suspect en cest endroit, nous commanda en communiquer avec le cardinal Storum Quatuor, qui est aussi florentin, et de la part de ceulx de Medicis. Et certes, sire, l'acte d'avoir thiré aussy la plupart de l'armee hors de Naples se peult bien compter entre les autres œuvres divines en vostre faveur, oultre le travail que je ne doubte ledit sieur prince y aura prins.

. . . .

En après luy entroismes en propoz dudit affaire de Florence et veinsmes a aucunes particularités trop longues a escripre; toutes fois le tout fut remis en la venue dudit sieur prince, comme c'est raison; car oultre ce qu'il est le principal personnage que Vostre Majesté ait deça les Aloutz *(sic)*, si est en cest endroit celluy qui doibt executer ladicte emprinse. Aussy a mon advis tirerons mieulx quelque bonne somme de comptant de Sa Sainteté ou nom de ladicte cité, estant present ledit sieur prince que en son absence. Je croy que Sadicte Sainteté, en cas de restitucion de sa famille au gouvernement de ladicte cité, viendra bien a la somme de cent mille ducas argent comptant ou de xx ou xxv^m ducas par mois de contribution pour la deffense de ladicte cité et de l'Italie.

. . . .

Nostredit Saint Pere. . . . . après avoir devisé une bonne piece sur l'emprinse de Florence qu'il a merveilleusement a cueur et remit le tout a la venue dudit sieur prince, qui sera demain, selon qu'il nous a escript. . . . .

(Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 321, 322.)

179.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

2 août 1529.

Monsieur le prince, Monbardon (1), arryvé de Barcelonne le jour avant mon embarquement et pour la grant cantité des affay-

(1) Conseiller impérial, ancien chapelain et aumônier du connétable de Bourbon

res, n'ay eu le loysir le despescher avant ce lieu, mès je croys qu'il n'y eusse aryver de geyres plus tost. Il m'a baillé deux [de] vos lettres et sy m'a declaré sa cherge bien et au long, et pour ce que tost espere estre a Jennes ou espere avoyr de vos nouvelles, sur ce que par Rodrigue de Ripalde vous escripvit pour me pouoyr tant mieulx repondre, ay aussy eu les autres avys que j'atens audit Jennes recevoyr sur vostre response sur la cherge dudit Monbardon et. . . . . lettres que deux mos sur cheque point et premier quant auls necessytés, je ne vous y sauroys autre chose en dire que ce que vous escripvés par ledit Rodrigo, vous avysant que suys bien ayse de vostre venue et d'autant que serés aproché, j'espere plus tost avoyr de vos nouvelles pour bien, comme est dit, me repondre, car il en y a plusieurs qu'il concernent l'aler de Naples longue et de peu de profit. Quant au vostre, diray que avés esté, me samble, bien avysser et seray avysé de ce que Monbardon m'a dit pour garder vostre autoryté; en cas que demandast chose au contrayre quant a l'ambasade de Naples, je les ay ja remises en Jennes et jusques j'avoye de vos nouvelles. Ceulx que cy estoient ne m'ont riens dit. Je croys que aussy ne feront il, et quant a moy je ne leur responderay autre chose jusques que m'ayés respondu sur l'avys que vous en ay demandé. La cherge que avés bayllee au sieur Fernando me samble très bien, et ne fays doute qu'il servyra comme il a acoustumé. Quant a ce que m'escripvés du pape, je ne fays doute qu'il vous aydera en ce de Florence, veu que j'ay trayté ce que aurés veu, et quant auls villes que m'atendent en ce reaume, sy je treuve que je y dois aller pour le mieulx et le vent me favoryse autant de sy la que il a fait ces derniers jours ycy, combien que ce soyt en rendant très bien ma cherge, sy ne fay je doute que je n'y soye bien tost. Quant a ce que le roy, mon frere, vous a escript des Allemans, j'ay ja eu les mesmes nouvelles et encores les aurey je plus certaynes en Genne, et c'est l'ung des poins par lequel il me faudra conduyre, joynt aussy selon que ay entendu dudit roy, mon frere, il luy sont ja ses voysyns. J'ay aussi seu la victoyre d'Antoyne de Leyve, laquelle vint a bon tamp, et espere que le tout yra bien. Quant a ce que Monbardon m'a dit [hier?] soir que par vostre dernyere lettre m'avés escript touchant le marquis del Gasto,

soyés sehur que sy mon passaje ne fut esté sy procheyn que je feusse separé d'avec vous, car puisque ensamble, a vostre avys, ne me poués servyr, et vous savés [com]me je suy et serés content de la f[açon] que le faytes et le contentement et bonne voulonté que vous porte, que ne l[e] voudroys porter contre vous et mesmes p[ar ce] que il vous desobeyt, tenant moy bien mis? pour ce que il me samble, ayant layssé? la cherge et conseil en Naples au cardynal et celle des gens de guerre au sieur Fernando, que il n'y a chose la ou le mestre, et mesmes puisque le cas que savés du comte de Potence luy est avenu, le fayre venyr vers moy, je ne say sy ce fust bien fayt, car sy la partye me fut venu demander justice, je ne l'eusse peu reffuser; l'oster de ceste sorte, je ne suis informé qu'il l'eut peu, fut ce quelque enuy avec les pietons, et, pour toutes ces raisons, le peu de tamps que j'ay a estre la et vous dependre. . . . . . que l'estes que y remediray. . . . . contentement et reputacion. . . . . taut que n'y voudryés fayre la mienne. Pour toutes ces causes, m'a samblé pour ceste cherge n'y fayre changement seullement sur ceste lettre que. . . . . . luy respondre. . . . . . . qu'il vous obeysse, et par ceste vous prie que, comme jusques ycy avés dissimulé, le veullés ancores fayre mesmes, puis vous poués tenyr pour seur que tost vous prepareray, sans tarder beaucoup, a choysir de quel des deus me veulx servyr et lequel plus honnourer, puistque dès long tamps il est tout choysy que ce doyt estre vous. Vous me ferés playsir m'avertyr puistque vous savés que telle est mon intencyon de m'avertyr, par quel moyen vous sambleroyt plus convenable de le fayre et quel remede il y auroyt sus ces dificul. . . . .

(Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, nº 688, fol. 2 et 3; autographe incomplet et en très mauvais état.)

180.

Lettre de Louis de Praet à Charles-Quint.

5 août 1529.

Sire, depuis cestes escriptes, monsieur le prince arriva samedi dernier de cest moi [de juillet], en cest ville [Rome]; dimenche, s

feit la solempnité de la paix dont cy devant est faicte mencion, et se y trouva le pape en pontificat, et y feist Sa Sainteté plusieurs cerymonies fort belles: et, de vray, il se travailla plus que sa santé bonnement ne peult porter. Ces deux jours depuis avons eté toujours vers Sa Sainteté, pour conclure ceste emprinse de Florence, laquelle, sire, et plus va l'on avant et plus la congnoist l'on estre necessaire au bien de voz affaires. Il est vray que nous trouvons en très grande perplexité d'argent, car monsieur le prince dit qu'il n'en a point assez pour vous mener l'armee en Lombardie, sans qu'elle tarde nulle part, ains sera besoing que luy en envoyez, si ceste emprinse ne s'acheve, nonobstant tous les mauvais marchiez qu'il a esté contrainct de fere a Naples, lesquelz ne sont petits, selon qu'il dit, et le pape, ores qu'il monstre extreme desir a ceste emprinse, si n'a il, selon qu'il dit, moyen ny credit d'en recouvrer. Nous esperons avoir achevé pour demain tout le jour; et lors mondit sieur le prince vous despechera Rodrigo de Ripalde avec toute la conclusion, qu'est la cause qu'il ne vous escript presentement que une petite lettre close avec cestes, et par ledit Ripalde escripvray ce que depuis sera succedé.

Ledit sieur prince de premiere arrivee me demanda quel argent Vostre Majesté apporte deça la mer. Je luy repondiz qu'il le pouvoit avoir entendu dudit Ripalde. Il me dit qu'il luy avoit dit de cinq a six cens mil escuz et que c'estoit peu pour fournir a si grandes emprinses. Il mayne en sa compaygnie environ XII^{m} bons pietons, que allemans que italiens, desquels la paye monte par moys environ LV^{m} ducas, sans les hommes d'armes et les chevaulx legiers. Je luy ay dit que Vostre Majesté auroit d'autre costé tant de gens de guerre que je craingnoye seroit difficile de les tous bien payer. Il m'a respondu qu'il ne pourroit passer jusques en Lombardie a moings de gens et que, estant la, Vostre Majesté pourra faire ce que bon vous semblera. A ce qu'il compte, Vostre Majesté estant descendu en Italie et les Allemands nouveaulx arrivera a vostre soulde, que en Naples que avec vous et en Milan, plus de IX^{m} hommes de pied. Dieu veulle qu'il ne vous en advienne aucune grosse confusion. Et n'y vois remede que paix ou que entrez soubdain en lieu ou puissiez contraindre voz ennemis a la raison. Tous les Espaignolz avec le marquis de Gas-

to et la moitié des chevaulx legiers sont demeuré en la Poulle et autres lieux du royaume avec certain nombre d'Italiens jusques a VIII hommes en tout. J'espere que s'il acheve ladicte emprinse de Florence qu'il se pourra bien deffendre de quelque bonne partie des Italiens qu'il mayne ; combien que a l'encontre de cecy y a autre doubte que lesdits Italiens se pourroient retirer vers les ennemys, Vostre Majesté lui en pourra escripre ce que vous semblera le meilleur et plus a vostre service.

Ledit sieur m'a parlé des lettres que Vostre Majesté luy a escript touchant les desordres que se sont fais en Naples, et dit qu'il s'en a fait informer par plusieurs voyes en attaindre la verité. Il extime fort le Moron et d'esperit et de loyaulté en vostre service, ores qu'il m'a assez confessé qu'il croit ledit Moron estre homme qu'il veult fere ses besoignes et que aussi il se fera informer de sa conduicte, semblablement de son secretaire Bernardin Martirano, ores que je congnois bien qu'il se fie de lui merveilleusement. Et en oultre m'a dit que a son arrivee vers Vostre Majesté il rendra compte de tout l'argent que l'on a levé audit royaume pour le payement de vostre armee et que lors chascung congnoistra qu'il sera devenu. Je luy ay respondu a tout de sorte qu'il a bien cogneu que Vostre Majesté en l'advisant des choses susdictes luy a demonstré très grand confidence, et certes le desir qu'il a de vous servir et l'amour qu'il vous porte sont si grands que plus ne pourroient estre.

. . . .

Sire, puisque ce courrier n'est party jusques maintenant, me a semblé convenable de adjouster ces deux mots: l'ung, que encoires ne sommes accordez de l'emprinse de Florence, car le pape dit qu'il ne scet trouver moyen de deniers comptans pour commencer ladicte emprinse, et le prince dit qu'il n'en a point, ny espere d'en avoir plus de Naples, a ce que j'ay entendu du gouvernement dudit royaume et ce qu'il a souffert, et davantaige que les Veneciens se renforcent de jour a autre en la Poulle et d'autres infiniz inconveniens; je le tiens pour entierement destruit, singulierement si monsieur le prince s'en va en Lombardie, sans reduire Florence. . . . . [De Rome], le 5e d'aoust, a 10 heures du soir.

Vostre très humble et très obeissant serviteur et subgect, Loys de Praet.

(Archives du royaume à Bruxelles, Doc. hist., t. IV, fol. 245; copie; — Publié par Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 327-329, n° 119.)

181.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

7 août 1529.

Magnifici admodum ac circumspecti domini. Mando da le S. V. el magnifico Francesco de Tovar ad referirli molte cose concernenti al bene di questa felice impresa che faremo et al particular benefitio di quessa excelsa republica. Prego qu'elle vogliano prestarli integra fede a quanto in mio nome loro ragionerà; et poi che havaranno inteso, el tucto faranno quello che da epse se spera et che sempre han soluto fare. Et N. S. Dio le molto magnifice persone de le S. V. guardi como deseano. De Roma, a di vii de agosto m. d. xxix.—E. D. V. amicus optimus, Philibert de Chalon.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia.»)

182.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

10 août 1529.

Magnificque et exelleute Seignorie, je me recommande humblement a vostre bonne grace. Messeigneurs, j'ay reçeu voz lettres que m'avez escriptes, et touchant Bernardin de Moddenelle, que dictes avoir esté prins par les gens du roy, je vous advertiz que non a, et avez de ce esté mal informés, car j'ay parlé a tous les cappitaines de l'armee qui m'ont dit n'en savoir nulles nouvellez, et vous certiffie que nulz des gens d'armes des ordonnances du roy n'ont esté courir en voz terres et seignorie. Bien ay sçeu que ledit Bernardin de Modenelle estoit entre les mains du cappitaine Gaspari, qui est cappitaine de gens de pié pour la Seignorie de Fleurence, ausquels vous y pourrés escriptre pour y

savoir la verité, vous advisant que si nully desdictes gens d'armes desdictes ordonnances eussent fait le cas, incontinent j'y eusse fait faire la reparacion. Messeigneurs, vous avis pour la premiere fois que si chose voullés que pour vous puisse, en le me faisant savoir, le feroys de tout mon pouoir.

Messeigneurs, je prie a Dieu qui vous donne bonne vie et longue. Escript a Chastillon, le x[e] jour d'aoust.

Vostre humble serviteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia»; autographe.)

183.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

13 août 1529.

Mon cousin, par Montbardon que vous despechay le II[e] de ce mois dois les ysles d'Ieres vous escripviz de ma main en responce de ce qu'il m'avoit appourté, et tiens qu'il sera de ceste heure vers vous. Depuis, j'arrivay le VII[e] de cedit mois a Savona et y ay saijourné actendant que toutes mes naves fussent arryvees, aussi faisant desembarquer les gens de guerre et les chevaulx et pourvoyant a autres choses, jusques a hier que je vins en ce lieu prosperement, Dieu graces, et sans quelconque inconvenient. De quoy n'ay voulu tarder vous faire certain, saichant le plesir que en aurez. Aussi je desire bien savoir de voz nouvelles et les actendz journellement de ce que sera succedé dois que despechates ledit Montbardon pour tant mieulx resoldre ce que j'auray affaire, en quoy n'entendz prendre temps ny occasion. J'actends aussi nouvelles de ce que sera esté fait a la journee de Cambray, et combien de ce cousté la soient venues plusieurs lectres contenans la paix avoir esté conclue, si ne m'en a encoires riens escript madame ma tante, mais je tiens pour certain que s'ainsi est, elle ne tardera m'advertir de tout. Les Allemans devoient faire leurs monstres les III et VI[e] de ce mois pour marcher et avec eulx joinctement les chevaulcheurs de Flandres et Bourgongne. Et de ce que s'aviendra et de la resolucion que prendray, vous advertir

a diligence, vous priant aussi que puisse avoir de voz nouvelles le plus tost et souvent que pourrez.

Les Florentins m'ont escript en credence sur ung leur citoyen qu'ilz ont envoyé vers moy, lequel me vint trouver audit Savona a l'effect de congratuler ma venue et requerant que je consentisse venir devers moy quatre personnaiges que iceulx dudit Florence avoient pour ce deputez avec charge de plus auctorisement tesmoingner le plesir qu'ilz ont de madicte venue, et, si besoing estoit, excuser les choses passees et traicter pour l'advenir, de maniere que j'auroye occasion d'estre content, requerans a ceste occasion surceoir vostre venue. Sur quoy, avec l'advis du nunce, j'ay seullement consenty la venue des dessusdits Florentins, sans riens, bien que la susdicte personne y ait fort persisté, lequel enfin a dit qu'il doneroit presse afin que les susdits deputez viennent le plus tost que possible faire et que cependant lesdits Florentins seroient contrainctz, a leur grans regret, de deffendre leurs lymites. Et de tout ce que dessus ledit nunce advertit Sa Saincteté. Aussi fais je mes ambassadeurs a Rome, afin d'entendre dudit Sainct Pere et d'eulx lequel semblera se pourroit faire en l'endroit desdits Florentins, et me ferez grand plesir de aussi de vostre part m'en mander vostre advis. J'ay fait joindre avec ceste la copie d'aucunes lectres et nouvelles venans dudit Florence que pourrez veoir.

Au surplus, mon cousin, j'ay, a la requisicion de messire Ansaldo de Grymaldo (1), accordé faire la ratifficacion du traicté cy devant fait par messire Anthoine Muscestula pendant qu'il estoit mon ambassadeur a Rome avec ledit de Grimaldis touchant les cent mille ducas qu'il devoit donner sur la decime accordee par ledit Sainct Pere, et sera besoing que pour ce me faictes envoyer ledit contract avec la cession sur Jaques Spinola et Andreas Barra des xxx^{m} ducas restans sur ledit messire Ansaldo pour satisfaire a la consignacion que en avons fait en chose neccessairement empourtante a mon service et pour deniers que j'ay nagueres fait furnir a Anthoine de Leyva. Et si en aviez fait autre assigna-

(1) Banquier génois.

cion, fauldra que la revoquez comme qu'il soit, car autrement il me pourroit tourner a inconvenient. Pareillement est besoing que m'envoyez le contract fait avec lesdits messires Jaques Spinola et Andreas Barra, facteurs des Bouvisis, touchant les x^m salmes de bled amenees en ce lieu, avec bien expresses informacions comme la chose est possible pour en recouvrer desdits facteurs ce que m'en peut et doit appartenir, vous priant, mon cousin, bien éxpressement que en ce que dessus n'y ait falte et y faictes faire la meilleure diligence que possible sera. A tant, etc. De Genes, le xiiie de aoust, anno xxix.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

184.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

25 août 1529.

Magnifici admodum domini, amici nostri charissimi. Monsignor de Bauri (1), presente exhibitore, se ne va a la Maesta cesarea et passa per quessa cita per andarse ad imbarcare a Talamone, porto de le Signorie Vostre. Perho le pregamo, quanto potemo, che in ditto porto li vogliano fare provedere de uno bono brigantino et indirizarlo da costi a Talamone con tal bono recapito che vada securo, che quanto faranno in sua persona ricevaremo como se lo facessero in nostra propria persona et gli ne restaremo obligati.

Credemo che, per servitio de la cesarea Maesta et per farne a noi piacere signalato, che le Signorie Vostre haranno posto in ordine le artigliarie con le sue debite munitioni et ancho le victuaglie, guastatori et altre cose contenute in le instruzioni del magnifico Francesco de Tuar (2), nostro mandato da loro, si como da esse li sera stato significato. Pur se cosi non fosse (cosa perho che non se possiamo persuadere), le pregamo che de continenti et senza perdere tempo li vogliano mectere in ordine a cio che in arrivando in loco dovi ne possiamo bisognare si troveno prompte

(1) Vaury.
(2) Tovar.

ditte provisione a cossi como conviene. Como ancho piu a longo li fara in nome nostro intendere el ditto monsignor de Vauri al quale ne havemo ragionato et a cui ne remectemo et il tucto se ricevera a grandissimo servitio et piacere da le Signorie V. le cui molto magnifice persone guardi como desiderano. Del campo cesareo felicissimo, a di 25 de augusto 1529, appresso di Foligno in Campagna.

E. D. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

185.

Engagement par Philibert de restituer aux Siennois l'artillerie qu'ils mettraient à sa disposition.

26 août 1529.

Noi Philiberto de Chalon, principe de Orange, capitaneo generale de la Majesta cesarea in Italia, vicere et locotenens generale nel regno de Napoli, per tenore de le presente nostre promectemo sub verbo et fede nostris de restituire a li magnifici et excelsi Signori de la balia de la excelsa republica de Siena senza nulla exceptione ne difficulta tucta quella artegliaria, tanto grossa quanto piccola, quale Soe Signorie ne accomoderanno et imprestaranno per la impresa et expugnatione de Fiorenza per servizio de la cesarea Majesta, et se ne acomodassero di quella che epsi prehesero et guadagnorno a Fiorentini. Perche volemo et promictemo restituirela senza alcuna contradictione di poi finita la impresa de Fiorenza ad ogni loro richiesta et volonta senza darla in potere de nulla altra persona, et in fede de la verita ne havemo facto fare la presente quale havemo soctoscritta de nostra propria mano et facta sigillare del nostro solito sigillo. Del cesareo exercito felicissimo appresso de Foligno, a di 26 de agosto M. D. XXIX.—PHILIBERT DE CHALON.—BERNAR. MARTIRANUS, secret.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

186.

Lettre de Philibert à Charles-Quint.

31 août 1529.

Sire, tant et si humblement que faire puis, a vostre bonne grace me recommande.

Sire, je vous envoyay Vauvry pour soliciter l'armee de mer pour le voyaige de Pulle et pensoye que la devriez envoyer subit que seriez desembarqué, comme la raison le vouloit. Or, sire, par le retardement de ceste vostre armee et pour les difficultez que ces seigneurs ont eu a se resoldre de ce que tant de fois je leur ay prié et commandé de vostre part, les ennemys ont pris Brindes, comme vous verrez par une lectre que m'escript le sieur Alarcon. Et depuis ay nouvelle qu'ilz font groz appareil pour batre le grant chasteau pour avoir le port a leur commandement, et, s'ilz le preignent, je ne sçay quant le recouvrerez, et vous vous pourrez informer que vous importe ledit port, qui est le plus beaul que ayez en ceste mer, et, s'ilz le gaignent, ne sçaurez ou tenir vostre armee s'il vient ung mauvais temps. Je vous supplie, sire, si desja ne l'avez fait, que faictes partir ladicte vostre armee incontinent pour secourir ce chasteaul.

Sire, je suis le plus desesperé homme du monde de veoir que ne vous puys servir en beaulcop de choses faisables. Vous sçavez combien il y a que la determinacion de ceste emprinse de Florence a esté faicte. Il y a ja dix jours que je suis arrivé en ce camp pensant incontinent marcher, et trové, comme il avoit esté conclu, les Espaignolz et chevaulx ligiers, et non seulement ne sont venuz, mais je n'ay nouvelles nulles d'eulx, synon ce que ledit Alarcon m'escript. Et pour ce que n'est raison d'estre tant en ung lieu sans rien faire et de passer plus oultre sans eulx, sy je les puis avoir, qu'il n'est raisonnable, j'ay deliberé aller assaillir une ville que Maleteste Baillon tient, qui s'appelle Sexele (1), ou il y a cinq ou six enseignes de pyetons dedans. Et me pars a ceste heure. De ce qui succedera serez adverty.

---

(1) Spelle.

Sire, vous verrez par la lectre d'Alarcon comme il est ung petit mal contant de ce que j'ay donné la charge au cardinal du royaulme. Je n'y eusse seu faire aultre chose, car le cardinal disoit tout court qu'il ne vouloit point estre compaignon d'Alarcon. Le marquis, qui ne demeuroit point au royaulme, ayant la charge des gens de guerre, don Ferrando dit que aussy ne feroit il, de façon que il m'a fallu contenter tous selon leur voulenté et non selon raison, en priant au sieur Alarcon qu'il voulcist prendre la charge des gens de guerre, quelque malade qu'il se sentit, car il pouvoit congnoistre qu'il ne s'y pourroit faire aultre chose, bailler au cardinal ce qu'il demandoit et au marquis et au sieur Ferrando qu'ilz feissent a leurs vouluntez. Je vous en ay bien voulu escripre ces deux motz, afin que vous saichez, s'il se doult, que luy respondre.

Sire, en allant avant hier visiter ceste ville que j'ay dit cy dessus, Jehan d'Urbin et moy avec aultres cappitaines, ledit Jehan d'Urbin eust ung coup d'arquebuse au gras de la jambe, et ores que les cirurgiens disent qu'il n'y aura danger, il se porte merveilleusement mal. Dieu vueille qu'il guerysse, car vous y perdriez un bon serviteur. Je ne vous escriptz riens touchant ce que vouldriez savoir de respondre aux ambassadeurs florentins pour ce que par Rodrique le vous ay escript. Bien vous supplye je, sire, ne leur vouloir donner esperance de traicter aultre chose que ce que nous leur disons de deça, car c'est la chose de ce monde que les feroit le plus tost tenir.

Sire, vous m'escripvez qu'avez prins l'argent que messire Ansalde de Grimaldo devoit bailler après vostre ratifficacion. C'estoit toute l'esperance que j'avoys d'avoir le[s] trente mil escuz que vous aurez veu que j'ay cappitulé avec le pape pour le moys de septembre. A ceste heure que vous l'avez prins, je suis au boult de ma science. S'il vous plaist, le remedierez par aultre voye, ou aultrement ceste armee que je vous maynne payant et vivant comme est, de raison retornera au premier desordre. Je vous supplie me vouloir faire savoir tost vostre vouluntė, afin que si vous ne la payez, que de bonne heure et avant qu'ilz le facent par force, je les mecte a vivre a discrecion.

Sire, je prie Nostre Seigneur vous donner bonne vie et lon-

gue. Escript ou camp emprès Foligny, le derrier jour d'aoust.

Vostre très humble et très obeyssant suget et servyteur, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; original.)

187.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

31 août 1529.

Mon cousin, j'ay par le capitaine Ripalta, present pourteur, reçeu voz lectres et de luy entendu ce qu'il avoit charge me dire de vostre part, et joinctement veu ce que vous et mes ambassadeurs avez capitulé et traicté avec Nostre Sainct Pere, et treuve le tout très bon, et en tout vous estes conduict a ma très grande satisfaction, et avons bon espoir que en vostre voiaige ferez bon effect, et quant aux ambassadeurs de Florence ne feray chose avec eulx contraire ne prejudiciable que avez traicté ne que puisse ou doie par raison desplaire a Nostredit Sainct Pere, vous advisant que quant vinz au lieu de Savona, desdits de Florance en credence sur l'ung de leurs citoyens, nommé Allamant, lequel me requist vouloir consentir que lesdits de Florence puissent envoyer devers moy quatre leurs ambassadeurs et cependant surceoit vostre venue, après avoir sur ce prealablement l'advis du nonce de Sadicte Saincteté et selon icelluy seullement, consentis que lesdits ambassadeurs pourroient venir sans plus leur respondre, comme de ce vous ay desja par autres mes lectres adverty. Et dès lors enchargeay ledit nunce en advertyr Nostredit Sainct Pere et entendre en cest affaire son intencion.

Depuis sont venuz lesdits ambassadeurs avec charge, comme ilz m'ont dit, de congratuler mon arryvee et me ouffrir tout ce qu'estoit au pouvoir desdits de Florence pour me servir et se justiffier et excuser des choses passees, qu'ilz dient faictes par neccessité et ne pouvans autrement, et de traicter et appoincter avec moy a mon contentement, et, le tout prealablement communiqué audit nunce et selon son advis, ay respondu ausdits ambassadeurs que, actendu le traicté qu'est entre Nostredit Sainct Pere

moy, ne pouions entendre avec eulx a aucun appoinctement sans Sadicte Sainctelé et qu'elle fust contente et satisfaicte. Et jaçoit ce qu'ilz m'aient fait et fait faire plusieurs instances et remonstrances pour separeement entendre avec moy a appoinctement et que, comme ilz dient, mon affaire pourront considerer particulierement et qu'ilz ne pouvoient penser que selon la declaracion que avoye tous jours faicte de la cause de ma venue en Italie pour la delivrer des excessions ouquelle *(sic)* avoit esté jusques a ores et ayant regard a la qualité d'empereur que je pourte, et actendu qu'ilz sont deppendanz de l'Empire et protection d'icelluy, voulsisse permectre ny moings bailler le moyen de les reduyre et remectre en tyrannie, ouffrans rendre a ceulx de la maison de Medicis leurs biens et les traicter favorablement et honnorablement comme des plus principaulx dudit Florence. Mais enfin je leur ay respondu par l'advis que dessus, que faisant venir pouvoir souffisant pour traicter, seroye de ma part raisonnable et me entremectroye volontiers pour le traicté d'entre Nostre Sainct Pere et eulx par tous moyens convenables. Et combien qu'ilz aient encoires très instamment persisté de surceoir vostre expedicion et venue, ne leur en ay riens consenty, comme qu'il soit, synon que leur ay dit qu'ilz s'advansassent de faire venir leurs pouvoirs et feroye condescendre a moyens raisonnables et le plus tost mieulx. Et dois hier ont lesdits ambassadeurs despeché poste pour avoir lesdits pouvoirs et sçavoir la determinacion entiere de ceulx dudit Florence. Et ledit nunce dit avoir sur ce l'intencion de Nostredit Sainct Pere pour promptement y entendre, dont vous ay bien voulu advertyr de façon que vous conduysez selon ce et que congnoistrez pour le mieulx tant pour satisfaire et complir a ce que a esté traicté avec Nostre Sainct Pere que a ce que peut empourter au bien de Sadicte Sainctelé et au myen et a la reputacion de tous deux, bien entendu qu'il peut sembler seroit le meilleur d'avoir la raison desdits Florentins sans les remectre a destruction s'ilz y vouloient entendre sans delay et faire la raison audit Sainct Pere et a moy.

Vous avez entendu, comme desja vous ay escript, mon arryvee en ce lieu et la cause de mon sejour, tant pour refaire les gens de pied venuz avec moy, entendre nouvelle certainne de ce que s'est



fait a Cambray que aussi de la determinacion que prendrez avec Nostredit Sainct Pere et des nouvelles d'Alemaigne. Et ayant entendu la paix faicte audit Cambray, dont vous envoye ung petit sommaire en actendant que par le premier aurez copie de tout ledit traicté, et esperent que prouchainement les Alemans arryveront pardeça, me partiray demain tyrant la voye de Plaisance, que a semblé plus convenable, pour dès la pouvoir choisir et prendre chemin que se trouvera estre plus expedient et commode contre les ennemys, et puis après pour faire partir les galleres de messire Andrea Doria, comme desja vous ay escript, pour avec celles de Naples et Cecille, le cousté de Poulle pour, par tous moyens par mer et par terre, bailler ausdits ennemys occasion de venir a la raison. Et partiront lesdictes galeres deans huit jours sans faillir, et ce qu'elles ont delayé a esté pour asseurer les choses de ce cousté et tant myeulx pourroit pourveoir joinctes a celles de la, et selon les nouvelles que j'auray de vous et qu'il pourra estre besoing, pourvoyeray en vostre endroit de plus de gens, si besoing fait; jaçoit, ce que je ne fais doubte, ferez vostre mieulx avec ceulx que avez de non perdre temps ne differer chose que puissiez congnoistre estre pour mon service, avec ce que (je), comme je puis entendre, les choses de Florence ne sont pourveues pour grande ne longue resistence, combien que j'auray singulier plesir d'avoir sur ce et autres choses de voz nouvelles le plus souvent que pourrez.

Je trouve très bon qu'avez commis a vostre partement de Naples l'administration et gouvernement de Naples au cardinal Colone joinctement avec Alarcon, comme m'escripvez, et de la charge qu'avez laissé au marquis del Gasto touchant la gendarmerie, et envers eulx userez selon vostre intencion, et ce que me fistes dire dernierement par Montbardon. Et pour ce que ledit Montbardon est arryvé vers vous et aurez de luy entendu ce et le surplus de ce que luy diz, n'en feray le propoz plus long.

Quant a ce que m'avez escript et fait advertyr du cardinal Sainct Severin, mesmes touchant l'arcevesché de Tarente, j'escriptz selon ce aux ambassadeurs pour encoires par bon moyen remonstrer a Nostre Sainct Pere ce qu'est passé, et impourte e l'affaire, affin de regarder si nostre satisfaction sera faicte, il

pourront excuser que ledit Sainct Severin n'aye ladicte arcevesché; sinon il en fauldra faire selon le bon plaisir de Sadicte Sainctelé, en suivant le traicté dernierement faict avec elle et en tous avenemens; puisque le chasteaul dudit Tharente ne sera au pouvoir de l'arcevesque, sy n'y aura dangier.

Quant a ce que m'avez escript touchant le gouvernement d'Ast, vray est qu'il doit estre restitué selon le traicté dernierement fait a Cambray et conforme a celluy de Madril, mais, en ce cas, la chose concernera les enfans du feu viceroy don Charles de Lanoy, et par raison et honnesteté, ce consideré, n'en puis satisfaire a ce que, comme dit est, m'en avez escript.

Du conseiller messire Juan Musestula, a verité, je congnois qu'il a bien et prudemment servy aux charges qu'il a eu de par moy mesmes derrenierement en Rome, et avec l'opportunité entendz le pourveoir et recongnoistre ses services, comme bien il le merite et ensuivant ce que m'en avez escript et requis par ledit Ripalta.

Du surplus, mon cousin, que ledit Ripalta m'a dit, quant aux deniers reçeuz, je suis bien asseuré et tiens bien pour certain que vous rendez bon compte de ce qu'en est venu en voz mains, mais de la reste dont dernierement vous escripviz, puisque avez mandé et pourveu de s'en informer, fault que ayez bon regard que ce soit fait par gens non suspectz et ayant l'affaire, ne puisse directement ne indirectement toucher pour les consideracions que assez pouvez entendre. Et pour ce que par lectres de ma main et ce que j'ay dit audit Ripalta, entendrez le surplus, ne vous en feray ceste plus longue.

Mon cousin, j'ay entendu par mon secretaire des Barres l'instance faicte touchant vostre particuliere affaire oudit traicté de paix, la, ou comme dit, aucuns voz conseilliers sont esté ouyz et par plusieurs fois, et en ce que a esté traicté et que restera et vous pourra toucher, y feray tenir la main pour tous meilleurs moyens, et mesmes en ay baillié charge au sieur de la Chaulx et audit des Barres, que je depesche en France pour veoir ratiffier et jurer le traictier, et, venant icy l'admiral Bryon, ne delaisseray chose que puisse duyre a vostre intencion. Je vous envoye le sommaire des articles dudit traicté de Cambray, en actendant

qu'il y aye loysir pour vous envoyer le tout; aussi ay je mis avec la publicacion faicte en ce lieu de ladicte paix, affin que en faictes un semblable et que y n'y soit contrevenu pour ne delaisser ocasion quelconque a ceulx a qui j'ay affaire. Et au surplus auray tous voz affaires en très bonne et singuliere recommandacion.

Au surplus, mon cousin, je vous ay naguieres escript comme, a la requisicion de messire Ansaldo de Grymaldo, j'ay accourdé faire la ratifficacion du traicté ci devant fait par messire Anthoine Musestela avec ledit de Grymaldis touchant les cent mille ducas qu'il devoit donner sur le denier accourdé par ledit Sainct Pere et qu'il est besoing que pour ce me faictes envoyer ledit contract, avec la cession sur Jaques Spinola et Andreas Barra des trente mille ducas restans sur ledit messire Ansaldo pour satisfaire a la consignacion que en ay fait en chose neccessaire empourtant a mon service. Et pour deniers que j'ay naguieres fait furnir a Anthoine de Leyva, et si en avez fait autre assignacion, fauldra que la revoquez comme que soit, car autrement il me pourroit tourner a inconvenient. Pareillement est besoing que m'envoyez le contract fait avec ledit messire Jaques Spinola et Andreas Barra, facteurs des Bonvisis, touchant les x^m salmes de bled amenees en ce lieu, avec bien expresse informacion comme la chose est passee, pour en recouvrer desdits facteurs ce que m'en peut et doit appartenir. Et pour ce que je croy aurez reçeu mesdictes lectres et que aurez fait conferer sur ce que dessus, ne vous en feray autre propoz. Si le vous ay je bien voulu rementevoir pour ce qu'il m'empourte, comme dit est, et vous prie que n'y ait falte de bonne diligence.

Escript en Gennes, le 31 d'aoust, anno xxix.

(En travers est écrit de la main de l'empereur: Le serement. Envoyer coppie du plaquart de la publicacion de la paix a monsieur le prince a Naples et ce ciffre. Reprandre ce que fut derrenierement escript touchant Grimaldi.)

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute)

188.

« Capitoli et conventioni fra lo illustrissimo et excellentissimo s^or principe de Orangie, vicere de Napoli et capitaneo generale de la Maesta cesarea in Italia, et li capitanei et soldati de Malatesta Baglione quali stanno dentro de Spelli. »

1er septembre 1529.

In primis essi capitanei et soldati promecteno dare dicta terra de Spelli in mano de dicto illustrissimo s^or principe a sua discretione adesso.

Item promecteno sopra lloro fede non servire contra la Santita del papa et la Maesta cesarea per tre mesi proxime futuri.

Et Sua Excellentia promecte salvar la vita et robbe de tucti dicti capitanei et soldati che porteranno con essi, et vole che tucti li soldati debbiano uscire senza arme se non con le spate.

Et piu che al uscire de dicta terra nesciuno alferes possa portar insegnia, ma subito le mandino in potere de dicto illustrissimo s^or principe.

Item promecte Sua Excellentia fare accompagniare securi quelli capitanei quali vorranno andare in Spoleto o in altra terra vicina de la Ecclesia.

Item promecte fare accompagnare da un trombecta il s^or Lione Baglione insino ad Peroscia.

Et se declara che quelli Alamanni, quali sono dentro de dicta terra de Spelli al soldo del predicto Malatesta Baglione, non se intendano compresi con li altri soldati, ma che de quelli Sua Excellentia ne possi fare a sua discretione.

Et piu vole Sua Excellentia che dicti capitanei et soldati non menino con essi neuno de la dicta terra, reservato septe o octo, quali dicono havere alcune particulari inimicitie.

Et per observantia del sopradicto illustrissimo s^or principe ne ha subscripto li sopradicti capitoli et de li dicti capitanei.

Datum in castris felicissimis cesareis prope Spellim, die primo septembris MDXXVIIII.

(Archives de l'État à Sienne, Capitoli, n° 250.)

(A suivre.)

II.

EL ESPECTÁCULO MÁS NACIONAL.

El Ministerio de Instrucción pública ha enviado á informe de la Academia, y el Sr. Director confía á mi impericia, un libro que se titula El Espectáculo más nacional, por el Conde de las Navas. Madrid, 1901.

Tras de esta portada y á manera de cartel ó segunda portada, va una página que llena enteramente este epígrafe: «Toros en Madrid. Corrida extraordinaria en beneficio de la Historia. Mandarán y presidirán la plaza los Excmos. Sres. Duque de T'Serclaes y Marqués de Xerez de los Caballeros. Los toros que se han de correr, serán seis, capeados, banderilleados, y muertos á estoque por Juan López Valdemoro (El Conde de las Navas), de Málaga, que alternará por primera vez en esta plaza, confiando más bien en la indulgencia del público que en sus propios méritos, y procurará desempeñar su cometido con el mayor lucimiento posible. Para fin de fiesta habrá un embolado.

A este intróito, que adorna la reproducción de un tosco grabado de un antiguo cartel de toros, sigue el desarrollo de la obra, cuyas partes, secciones ó capítulos, llevan títulos de los que hoy llaman sugestivos, y del tenor siguiente: Apartado.—Saguntino.—Jubileo.—Golilla.—Acomodado.—Pinturero.—Tranvía, y por último el ofrecido Embolado.

Estos títulos, el asunto que en ellos se contiene con más ó menos embozo y hasta los términos del colofón con que se echa la llave al libro, pueden dar á entender, ó que éste es obra de un hombre locamente enamorado de la fiesta española ó que puso lo más zumbón y maleante de su ingenio en sacar á toda luz lo ridículo, lo censurable, lo odioso que para muchos tiene la fiesta misma.

Pero no ocurre ni lo uno, ni lo otro. El autor no levanta sobre las altas nubes el sangriento espectáculo, antes se empeña desde los comienzos de su tarea en mostrarse narrador imparcial de sucesos y aun de opiniones, sin arrimarse al pro ó al contra d·

eterna disputa entre defensores y censores de las corridas de toros. Tampoco las ridiculiza, ni reprende con lo amargo de sus sátiras, porque aun contra sus intentos de imparcialidad, de tal modo escribe la historia del toreo, que sea por ese modo, sea porque el toreo bien conocido lo da de sí, el resultado de la lectura de este libro deja notorio dulzor á los aficionados y no debe causar mucho empalago ni vivos dejos de protesta á los enemigos de las corridas.

Mas lo que importa reconocer y declarar ahora, es que esas apariencias de zumba y discreteo, que son la envoltura de la narración, no impiden que el libro del Conde de las Navas sea una obra de admirable y exquisita erudición, dispuesta en forma de hábil arquitectura literaria, engalanada con primores de estilo y observaciones y pensamientos que no son vulgares aun pareciendo vulgar el asunto en que se emplean, donde la madre historia, en fin, dignifica cuanto es posible un espectáculo fiero, cruento, brutal en su propia esencia.

Cualquiera que sea el juicio que cada uno tenga de las corridas de toros, no es posible negar su extraordinaria importancia como hecho social y transcendente en la vida de España, en estos tiempos y en otros muchos períodos de su historia. Los más severos censores de la fiesta pueden compararla á una epidemia moral tan permanente como lamentable, pero la historia de las epidemias y la de las grandes catástrofes que el género humano padece son dignísimas de ser historiadas, ya para enseñanza y lección de las generaciones, ya para recreo del espíritu, que gusta de conocer las peripecias adversas ó favorables que lastimaron ó consolaron al hombre.

Puesta la cuestión en este punto de vista, que casi es el mismo en que la coloca el autor del libro que examino, á la Academia corresponde sólo decir si el libro es ó no una buena obra histórica. Como ponente debo informar que lo es en grado extraordinario, no sólo cuanto al caudal de noticias bien cernidas por una crítica escrupulosa, sino en lo que se refiere al arte de agruparlas, de exponerlas y utilizarlas. El historial de la fiesta, su influencia en las costumbres, la intervención de la Iglesia en reprimirla ó en dejarla correr empujada por los vientos sociales de cada época, los ataques violentos y la defensa apasionada, su representación

en el arte y en la literatura, el modo como ha cundido en diferentes períodos históricos y en regiones de ambos continentes, los acuerdos contrarios á ella de cortes, príncipes, prelados y consejos, las bascas de los enemigos implacables y los ahogos de los entusiastas mantenedores, principios jurídicos, dogmas religiosos, chistes agudos, lozanías del talento, máximas profundas, todo ello estrechamente unido á las corridas de toros y muchas cosas más cuya enumeración sería fatigosa, está representado, expuesto y dicho en el libro del Conde de las Navas con aparato de sabrosa erudición histórica, con método razonable, con criterio que otros quizá encontrarían mejor aplicado en asunto de más alta progenie. Mas en esto conviene repetir que no es materia despreciable para el historiador, como no lo es para el sociólogo y estadista, un hecho constante, casi universal en la vida de España, influyente y aun transcendente en ella en el orden de las costumbres públicas, de la economía y de la producción. El fragor de la pelea entre los defensores é impugnadores de las corridas de toros no obscurecerá esa influencia que sin duda alguna puede calificarse de transcendente en la vida nacional y por tanto en la historia patria. Tal apasionado habrá, y conste que no me arrimo á su opinión, que considerará como un hecho social más elevado y beneficioso el disfrute, el descanso, el olvido de los humanos dolores, que resulta de una corrida de toros y que alcanza á millares de personas, que los sacudimientos por lo común dolorosos de una revolución, las intrigas de las camarillas políticas y las conmociones superficiales de un debate ruidoso. Para quien así piense, las funciones de la alegría popular son dignísimas de respeto y aplauso y merecen ejercitar la investigación y los talentos de los historiadores más sesudos. Quizá hay en esto un fundamento racional, si es cierto que el contrapeso de las tristezas públicas y particulares puede encontrarse en las fiestas del pueblo á las que son llamados los corazones ansiosos de olvido y de descanso moral.

Pero lo que importa ahora, no es ésto, aun siendo justificación evidente del propósito que ha movido la pluma del autor. Lo que importa, es decir que su obra es de índole esencialmente histórica por su concepto, por su desarrollo y por sus primores de ind

gación y crítica. El tono general en que está escrita, chancero y humorista, no desdice, dada la condición del asunto, como desdeciría si éste fuese de más humano linaje. El autor no se deja arrastrar por el conceptismo, ni vuelve el rostro á la honestidad más delicada, porque es escritor culto y grave en el fondo, odiador de chocarrerías teatrales ó taurinas y atento á la forma literaria como devoto suyo bien probado.

La principal excelencia de la obra que examino está en su mérito histórico. Es un pobladísimo verjel de erudición y asombra el advertir que asunto tan vulgar ocasione tan complicado y bien nutrido aparato histórico. La encantadora narrativa lleva sus comprobaciones en forma de notas bibliográficas y documentales, con tal escrupulosidad ordenadas y comprobadas, que el más exigente no puede pedir más. Los enemigos de las corridas de toros lamentarán de seguro que en cosa de semejante fuste se emplee ese alarde de sabiduría histórica y literaria, pero no está ya en mí, ni quizá pudo estarlo nunca, el apartar el propósito del autor de ese objeto de sus tareas y llevarlo á más nobles regiones, aunque me alienta la esperanza de que quien hizo aquello, mucho podrá hacer en servicio de otras partes de la madre historia, acaso más dignas de su laboriosidad y de su claro talento.

Como apéndices obligados en obras de esta clase, escrita por quien goza justamente de renombre de bibliófilo, y sabe cuánto conviene acompañar los libros de índices de cosas y personas, van al fin varios de ellos, muy curiosos, de notorio provecho, y arreglados con labor detenida y escrupulosa. Todo nombre citado en el libro, sea de persona, de lugar, de corporación, de periódico, de libro, etc., allí aparece facilitando al buscador de noticias, la no dulce tarea de investigarlas. Entre estos apéndices hay uno de notable curiosidad y es una relación de fiestas reales de toros celebradas en España desde el siglo XII hasta el XIX, relación comprobada por testimonios de fe, en cuyas noticias puede hallar el lector, si no cuanto apetece, al menos lo que por escritos se sabe de aquellas reales funciones. Nada menos que 313 números comprende el curioso catálogo, donde claramente se advierte que la monarquía española ha celebrado sus grandes venturas con lances taurinos de toda clase y condición.

Todo esto que digo de la obra del Conde de las Navas, me hace proponer que se la considere digna de ser recomendada al Gobierno para que adquiera de ella suficiente número de ejemplares por tener cumplidísimamente las condiciones que para ello pide la ley vigente.

Madrid, 21 de Junio de 1901.

JUAN CATALINA GARCÍA.

III.

TADEO HAËNKE, NATURALISTA EN EL VIAJE ALREDEDOR DEL MUNDO DE LAS CORBETAS *DESCUBIERTA* Y *ATREVIDA*, AL MANDO DE D. ALEJANDRO MALASPINA DESDE 1789 Á 1794.

En el plan y propuesta de un viaje científico alrededor del mundo dirigidos al Ministro de Marina D. Antonio Valdés, por los capitanes de fragata D. Alejandro Malaspina y D. José Bustamante en el mes de Septiembre de 1788, decían que la Real Armada podría suministrar todos los sujetos necesarios á la Comisión, menos dos botánicos ó naturalistas y dos dibujantes de perspectiva.

Aprobado en todas sus partes el proyecto y elegido el personal, de los ramos de Historia natural se encargó al teniente coronel D. Antonio Pineda, que aun no perteneciendo á la Armada (empezó su carrera en las Reales Guardias de Infantería española) en ella había servido, asistiendo al ataque de Gibraltar en la batería flotante *Pastora* y al combate naval de Cabo Espartel en la escuadra de D. Buenaventura Moreno, continuando hasta que, firmada la paz con Inglaterra, dedicó su atención á los estudios de Física é Historia natural con aprovechamiento y crédito.

Especialistas botánicos de superior concepto fué lo que no pudo encontrarse entre el personal de la Milicia de mar y tierra, por lo que acudió el Gobierno en su demanda al extranjero, y la

Universidad de Viena propuso y recomendó al profesor Tadeo Haënke, nacido en Treiblitz (Bohemia) en 1761; que contaba, por tanto, á la sazón, 28 años de edad, pero que gozaba de mucha consideración.

Durante el viaje mereció constantes elogios como explorador activo, como cuidadoso colector y preparador de especies desconocidas en la Fauna y la Flora: las páginas del diario de su jefe, Malaspina, consignan á cada paso actos de las investigaciones del naturalista extendidas al terreno de la Geografía y de la Etnografía y aun á otros en que se revelaba su cultura. Estando en el archipiélago de Nutka, por ejemplo, anotó D. Alejandro haberse aproximado á la popa de la corbeta una canoa con tres mujeres que entonaron un canto bastantemente melodioso «que D. Tadeo Heenke copió con su natural exactitud e inteligencia en la musica.»

Es de observar que Heenke escribió siempre por apellido del botánico, probablemente porque así sonaría en la pronunciación; el interesado firmaba Haënke, conservando la diéresis sobre la primera *e* aunque no fuera necesaria en la escritura castellana.

No deja de apuntar tampoco Malaspina que, habiendo muerto repentinamente en la isla de Luzón D. Antonio Pineda, erigido que fué en las cercanías de Manila un monumento fúnebre á su memoria, redactó Haënke la inscripción latina como sigue:

ANTONIO PINEDA
TRIBUNO MILITUM
VIRTUTE IN PATRIAM, BELLO ARMISQUE, INSIGNI,
NATURÆ DEMUM INDEFESSO SCRUTATORI,
TRIENNII ARDUO ITINERE, ORBIS EXTREMA ADIIT,
TELLURIS VISCERA, PELAGI ABYSSOS, ANDIUMQUE CACUMINA LUSTRANS,
VITÆ SIMUL ET LABORUM GRAVIVM
DIEM SUPREMUM OBIIT IN LUÇONIA FILIPPINARUM
VI KALENDAS JULII 1792.
PRÆMATURAM OPTIMI MORTEM
LUGET PATRIA, LUGET FAUNA, LUGENT AMICI
QUI HOCCE POSUERE MONUMENTUM.

Por fin, hallándose en el puerto del Callao disponiendo el viaje de regreso á España por el Cabo de Hornos, escribía el 7 de Agosto de 1792:

«El destino de los naturalistas era punto que debía ocuparnos seriamente; uno y otro igualmente infatigables, inteligentes y útiles, hubieran al mismo tiempo sufrido inútilmente los trabajos de nuestras navegaciones próximas y sacrificado una estación entera, mientras las partes interiores de la América meridional estaban aún desconocidas para las ciencias físicas y particularmente para la botánica. Quedó, pues, decidido con aprobación del señor Virey, que D. Tadeo Heenke caminaría á Buenos Aires por Huancavélica, el Cuzco y Potosí, atendiendo no sólo á la botánica, sino también á la zoología y litología, á cuyo fin le acompañaría, en clase de disecador, el artillero de mar Jerónimo Arcangel, de la *Descubierta*, y por la extensión del país que había de recorrer y por la importancia de los conocimientos que podía producir, tuvo permiso en sus instrucciones para dilatar la llegada á Buenos Aires hasta Octubre ó Noviembre del año siguiente de 1794.»

Volvió á ocuparse el marino de los trabajos del naturalista al formar en Madrid el plan de narración del viaje, que había de componer seis ó siete tomos en folio. El segundo abrazaría en sí materias amenas é instructivas, comprendiendo como parte esencialísima las observaciones locales del coronel D. Antonio Pineda, las de los hábiles naturalistas D. Tadeo Heenke y D. Luís Nee, «pero siempre desprendidas de aquellas descripciones nimias y ordenadas que corresponden más bien al estudio científico de la Historia natural y deben, por la misma razón, formar una obra separada.»

«Luego que regrese D. Tadeo Heenke—añadía—el cual ha recorrido por un año más la América meridional con indecible ventaja de los varios ramos de la Historia natural, serán públicas igualmente las colecciones botánicas y zoológicas que ha formado, y describirá á la par con el otro botánico D. Luís Nee. Tal vez no sería aventurado el asegurar que las colecciones formadas en el viaje son las más selectas que existen en el día, por las rarezas, variedad y número. El de las plantas no es, ciertamente, menor de 14.000.

»Describirá después el mismo Heenke, con la elegancia que le es propia, los importantes países que ha recorrido últimamente en los vireinatos del Perú y Buenos Aires, penetrando á Guamanga y Guancavélica, el Cuzco, Arequipa, la Paz, Potosí, los Yungas, Chucuito y el fértil país de los Moxos; las antigüedades peruleras, estudiadas ahora en el Cuzco, darán nuevo material para conocer la arquitectura de aquellos pueblos, á la par de la arquitectura mexicana...»

Entraba en el tomo primero la descripción de Chile: sus naturales de toda especie, su suelo, sus manufacturas, su temperamento, minas, comunicaciones interiores con el Perú y las provincias del vireinato de Buenos Aires, Mendoza, San Luís de la Punta y las Pampas. Item, descripción de Lima, sus costumbres, los colonos, los negros, los indios; mezcla de castas, influjo de las costumbres de la capital sobre toda la costa, etc., obras preparadas asimismo en los manuscritos y diarios de Heenke.

Desgraciadamente no pasó de proyecto el del ilustrado circunnavegante. D. Martín Fernández de Navarrete lo refería en estos términos (1).

«El viaje de Malaspina es el más brillante testimonio que á fines del siglo pasado dió nuestro Gobierno del laudable interés que se tomaba en aumentar los conocimientos de la ciencia de nuestro globo...

»Util para el mundo y honroso para la nación española hubiera sido la publicación de este viaje, coordinado por los oficiales de la expedición y sabios que los acompañaron; pero por un trastorno de ideas inconcebible, las resultas de la desgracia, causa y prisión de su comandante Malaspina, alcanzaron á una empresa que nada tenía que ver con sus supuestos crímenes, y en odio del autor ó jefe de la expedición, se sepultaron todos los trabajos propios de los hombres científicos y aplicados que llevó á sus órdenes. Mucho costó sacar de manos de los escribanos y gentes que entendieron en el proceso, los diarios, derroteros y descripciones del viaje. El que suscribe tuvo la satisfacción de contribuir

---

(1) Me propongo ampliarlos en el tomo VIII de mi historia de la *Armada española desde la unión de los reinos de Castilla y de Aragón.*

eficazmente á lograrlo, á reunir cuantos papeles se pudo, y depositarlos en la Dirección de Hidrografía que se instituyó entonces, cuyas tareas debían comenzar por las cartas y demás trabajos marinos de esta expedición... Quedáronse sin imprimir todos los derroteros y excelentes relaciones del viaje, llenas de luminosas observaciones astronómicas y mineralógicas, de descripciones físicas y políticas, y de nociones nuevas sobre la Historia natural de los países recorridos.»

Con los papeles rescatados, mínima parte de los que estaban reunidos y clasificados, formó D. Pedro Novo y Colson un volumen que ofrece todavía idea de lo que la obra proyectada hubiera sido (1); del resto ni el paradero se sabe, disperso según las probabilidades. Dos de las obras de Haënke expresamente citadas por Malaspina, ***Descripción del Perú*** y ***Descripción del reino de Chile***, aparecieron en el Catálogo de manuscritos españoles del ***British Museum*** de Londres señaladas con el núm. 17.592. El Gobierno peruano mandó sacar copia de la que directamente le interesaba, y con buen acuerdo, por iniciativa del director de Fomento, don José Balta, acaba de imprimirla en Lima (2). En el prólogo se dan noticias de utilidad para extender la biografía del autor, como acreditan las que á continuación extracto.

Cuando las corbetas *Descubierta* y *Atrevida* salieron del puerto

---

(1) *Viaje político-científico alrededor del mundo por las corbetas* DESCUBIERTA *y* ATREVIDA *al mando de los capitanes de navío D. Alejandro Malaspina y D. José de Bustamente y Guerra, desde 1789 á 1794. Publicado con una introducción por D. Pedro de Novo y Colson, teniente de navío, académico correspondiente de la Real de la Historia.* Madrid, 1885. En fol. xxxi-681 págs.

En nota final transcribe carta de D. Felipe Bausá á D. Josè de Espinosa (ambos oficiales de las corbetas) tratando de los preparativos de publicación con fecha 9 de Enero de 1795, y entre otras cosas decía:

«Yo apruebo la resolución de V. m. y mucho más con este desbarajuste; cada momento se piensa una cosa y en nada hay orden. Fabio está encargado de los *Derroteros;* por mi parte hay que fundir las cartas y quedar en las longitudes que incluyo á V. m.; por fortuna dejan á mi arbitrio y sin responsabilidad el manejo de ellas: haré todo lo posible para que no les falte nada, y si V. m. me insinúa ó advierte algunas cosas, no vendrán fuera del caso. El cómputo de toda la obra, con 70 cartas y 70 láminas y figuras y *siete tomos*, asciende á DOS MILLONES DE REALES.»

(2) *Descripción del Perú por Tadeo Haënke, socio de las Academias de Ciencias de Viena y Praga.* 1901. Imprenta de *El Lucero*. Lima. En 8.º, XIII-320 págs. y retr del autor.

del Callao quedó Haënke en tierra con la salud quebrantada. Los médicos de Lima le recomendaron para convalecencia el clima de Chile, y obtenido permiso del Virey, se embarcó el 16 de Octubre de 1793 en la fragata mercante *Águila* y acabó el viaje en el puerto de la Concepción ó Talcahuano en Enero de 1794.

A fines de este año principió las exploraciones que le estaban encomendadas, por los ríos Boni y Mamoré, y en el siguiente de 1795 fijó la residencia en Cochabamba, donde adquirió ó formó una valiosa hacienda á que puso nombre de Santa Cruz de Elicona. Consagróse allí al arreglo de sus notas de viajero, concluyendo las siguientes obras manuscritas:

1. *Introducción á la Historia natural de Cochabamba.*
2. *Descripción del reino del Perú.*
3. *Descripción del reino de Chile.*
4. *Memoria sobre el Marañón y sus afluentes.*
5. *Observaciones sobre el volcán de Arequipa.*
6. *Estudio de las aguas termales de Yura.*
7. *Descripción de las montañas de indios yuracares.*
8. *Artículos sobre el* molle *y sobre un arbusto alcanforado.*
9. *Itinerario de Oruro á Jujui.*
10. *Planos de Chulamani y Omasuyos.*

El periódico *Minerva peruana*, publicado en Lima el 13 de Julio de 1809, dió testimonio de otras ocupaciones al noticiar que en la provincia de Tarapacá se había descubierto nitrato de soda en terreno que abarcaba unas 30 leguas: que durante diez años trabajaron químicos intentando separar la soda ó álcali mineral para convertirla en nitrato de potasa, y que habiendo acudido á D. Tadeo Haënke, que vivía en Cochabamba ocupado en la botánica y con renta por el rey, practicó la separación y enseñó el beneficio, anunciando que produciría grandes provechos y que el salitre constituiría una riqueza considerable, pues habría de explotarse en grandes cantidades.

El augurio se realizó medio siglo después, llegando á ser portentosa la producción salitrera de Tarapacá.

Con fecha 25 de Enero de 1810 transcribió el virey de Buenos Aires al intendente de Cochabamba, Real orden así concebida:

«Con noticia de que el naturalista botánico de nación alemana,

D. Tadeo Haënke, destinado que fué á la vuelta del mundo por el Ministerio de Marina, reside ha más de dieziseis años en la jurisdición de la Intendencia de Santa Cruz de la Sierra, gozando indebidamente el sueldo que se le asignó, ha resuelto el Rey nuestro señor D. Fernando VII, y en su real nombre la Junta Suprema gubernativa de estos y esos dominios, que inmediatamente disponga V. E. su regreso á esta Península, y de orden de S. M. lo participo á V. E. á fin de que disponga el cumplimiento.»

Representó el interesado por conducto del aludido intendente solicitando prórroga en términos que interesan (1).

Señor Gobernador Intendente:

D. Tadeo Haënke, naturalista botánico residente en esta ciudad, como más haya lugar en derecho, ante V. S. parezco y digo: Que con motivo de habérseme destinado por el Ministerio de Marina á la vuelta del mundo, con el sueldo y gratificación de un mil ochocientos pesos anuales, al arribo de las corbetas *Descubierta* y *Atrevida* desde las Filipinas á esta América, se me destinó por su Comandante, y con anuencia del Virey de Lima, á continuar mis investigaciones de Botánica é Historia natural por las provincias interiores de este vasto Continente, y me he mantenido en ellas ha el espacio de diez años, sin otro objeto que el de corresponder á la alta confianza que se hizo de mi persona y tales cuales conocimientos, en el modo más prolijo, ingenuo, claro y luminoso. Cuantas hayan sido mis excursiones, mis trabajos, lucubraciones y fatigas, no es preciso que yo lo diga. A todo el reino hago testigo, y mucho más á este gobierno á quien le consta que, entregado á continuas agitaciones, no he sido dueño de mis días sino para consagrarlos al tan útil cuanto importante objeto de mi encargo. De modo que puedo decir con toda verdad, y sin encarecimiento, que yo abandoné el delicioso regazo de mi madre patria, la protección de un príncipe soberano, un destino ventajoso y honorífico, y las dulzuras de una familia que tiernamente

(1) Se publicó la representación en los *Anales de la Biblioteca de Buenos Aires* y ha reproducido en el prólogo de la obra de referencia.

me amaba, para mantenerme con el amargo pan que me ha proporcionado la Providencia en la penosa ocupación á que se me destinó. En un continente en donde la variedad de climas y la asombrosa diversidad de sus plantas y producciones, en los reinos animal, vegetal y mineral, presenta una fuente de abundancia donde pueden hallarse y se hallan preciosos, inestimables tesoros, capaces de prolongar por mucho tiempo la corta duración de nuestra vida ¿qué lugar por más recóndito, qué clima por más rígido, ardiente é insano, y qué camino por más áspero y fragoso que haya sido, no se han hecho para mi teatro de mis investigaciones botánicas? ¿Cuántos cientos y aun miles de leguas habré tenido que andar á pie herborizando, atropellando los más inminentes peligros, sin dar descanso ni á mis fatigados miembros ni á mis cansados sentidos, empleado siempre en descubrir las propiedades de las plantas, ya por la vista, ya por el olfato, ya por el gusto, y ya por observaciones químicas? A estas incesantes tareas, solicitudes y desvelos, que han gastado mi salud y consumido mi vida, ha debido este reino (en los tiempos más críticos en que por estar obstruídos los mares, con motivo de las guerras que no han cesado, no podían venir de Europa medicamentos) el que se hubiesen surtido y proveído sus boticas de muchas sales, yerbas, extractos y espíritus que he elaborado en los momentos destinados á mi descanso, á precios más cómodos y equitativos que los que corrían, logrando la utilidad y ventaja de tenerlos más activos y eficaces, por no estar disipados. Esto es á más de haber sido mi casa el refugio de los menesterosos, quienes han encontrado en mi compasión el más pronto auxilio á sus dolencias, sin tener que gastar un cuadrante en los medicamentos precisos á su curación, que graciosamente les he franqueado. Por estos principios y por una conducta pura, desinteresada é infatigable en el cumplimiento de mis deberes (ya me es preciso decirlo, á pesar del rubor y encogimiento que me causa el ser yo mismo quien recomienda mis méritos) he logrado, no sólo la mejor aceptación de las personas y de los Cuerpos de mayor representación del reino, sino que también me hubiesen llenado de elogios. Así lo verá V. S. por la adjunta *Minerva* que vino de la ciudad de los Reyes y se dió á luz el 15 de Julio del pasado año de 1809, donde se describe



el importante descubrimiento que se hizo en las costas de Tarapacá, de la Intendencia de Arequipa, del *nitro* cúbico que, por la proporción teórica y práctica de mis luces y conocimientos, pudo reducirse y se redujo á nitro prismático, materia tan importante y necesaria para la fábrica de pólvora y para la medicina, sin que lo interesase en más que en ser el instrumento de que reportase el público y el Estado un beneficio tan grande como el que allí se pondera. Este casual acontecimiento que obligó á D. Matías de la Fuente á venir en mi solicitud hasta los desiertos é inhabitables montes de Santa Cruz de Elicona, puso á la ilustrada ciudad de los Reyes en conocimiento de que no he perdido de vista el cumplimiento de mis obligaciones en ningún paraje ni situación, abriéndole margen á aquel periódico para terminar con expresiones para mí tan honrosas como halagüeñas. Pero no sólo dentro de la esfera de mi profesión he procurado á la humanidad los posibles auxilios, mas también me he consagrado, en alivio del público, á ocupaciones agenas de mi incumbencia, según le consta á V. S. y á toda esta ciudad, donde antes que llegase á ella la expedicción filantrópica dirigida por la piedad del Rey para la propagación de la vacuna, yo introduje esta operación ya en el año de 1805, y me atareé en ella andando por calles y plazas, sin recompensa, gravamen ni molestia de los vecinos, y antes teniendo que costear los vendajes, de modo que cuando vino dicha expedición, ya encontró en la mayor parte cumplido el objeto de su comisión. El mismo año de 1806, con motivo de la invasión de la capital de Buenos Aires por los ingleses, escaseando la pólvora, se me comisionó por este gobierno á instruir los oficiales de su fábrica, en las reglas y principios de la purificación de los salitres y de la exacta proporción de los ingredientes para elaborarla de superior calidad, como se verificó. Si fuera á archivar los beneficios y utilidades que he procurado á este reino, dando sobre cada uno de los hechos que adujere las más cumplidas justificaciones, abusaría de la paciencia de V. S. y acaso me expondría á una justa repulsa, por no ser todavía del propósito á que se dirige esta representación calificar que no he percibido indebidamente el sueldo de mi consignación. Y cuando para apurar esta verdad no se tenga por bastante la remisión de cuarenta y tanto:

cajones que en el año 799 hice á los reinos de España, con una disertación científica relativa á las materias y preciosidades que contenían, la que se publicó seguidamente en el *Telegrafo* de Buenos Aires, y de cuyo recibo no he tenido hasta el día razón alguna, mis propios escritos y colecciones, que presentaré y con que daré cuenta de mi comisión, serán el más seguro convencimiento de que no ha sido demasiado el tiempo que he empleado en disquisiciones y descubrimientos tan numerosos, y para los que apenas bastarían muchos Linneos, muchos Pitones de Turnifort, y otros sabios reputados por padres de la Botánica moderna que, connaturalizado con las plantas, diesen toda su atención al único objeto de examinar sus propiedades, en provincias tan dilatadas y con climas tan varios y diferentes. Mucho tiempo ha que he deseado se serenasen las guerras y calamidades que han puesto en consternación y movimiento casi á todo el globo para presentarme en la península de España y á todo el orbe literario; pero cuando más postrada y debilitada se hallaba mi salud, se me ha hecho saber la Real orden de 31 de Agosto del próximo pasado año, comunicada á V. S. por el Excmo. Sr. Virey de estas provincias con fecha 25 de Enero último, por la que se manda que sin la menor demora me traslade á la capital de Buenos Aires para seguir mi viaje de regreso á la península. Y porque de verificarlo inmediatamente me expondría indudablemente á sacrificar mi vida, por hallarme en la actualidad enfermo de resultas de una contusión y golpes de una caída peligrosa de que se ha ido formando una llaga en el pie izquierdo, además de un quebranto general en todo el sistema de mi constitución, por simisma delicada y endeble, siéndome preciso tomar el tiempo necesario para reparar estos quebrantos, cuya reparación debe ser ahora el principal objeto de mis desvelos, he juzgado conveniente suplicar á V. S. se sirva manifestar á la superior piedad de S. E., por medio del respectivo informe acompañado de esta representación original, la deplorable situación en que me hallo; para que inteligenciado su prudente ánimo de la causa que me impide dar el más puntual y debido lleno á la Real orden que se me ha intimado, tenga la bondad de concederme el plazo y dilación de un año, que es el tiempo que, por la parte que menos, considero necesa-

rio para la reparación de mi salud, protestando, como protesto, abstenerme desde este día de cobrar y percibir el sueldo de mi asignación, hasta que la piedad del Rey, que expresa y terminantemente no ha decretado su suspensión, con presencia de los escritos y colecciones que le presentaré (y que instruirán á su Real ánimo de que no he perdido un momento de tiempo en la ocupación á que se me destinó) se digne declarar si me he hecho ó no acreedor á que se me acuda á todo el que corriere hasta el día en que me ponga á sus reales pies, debiéndose, sin esta circunstancia, abonárseme los gastos de transporte al emprender mi retiro de esta provincia, como es de justicia, hasta mi arribo á España. Sobre todo lo que, haciendo el más sumiso pedimento.

A V. S. pido y suplico asi lo provea y mande jurando no ser de malicia, etc. etc.—Tadeo Haënke.

Cursada la instancia con recomendación en 13 de Marzo de 1810, esperó el interesado las resultas en Cochabamba hasta el 17 de Diciembre de 1817, día en que ocurrió su fallecimiento. Padeciendo una ligera dolencia, murió envenenado por torpeza de la india enfermera, que equivocó el frasco del medicamento con otro que contenía un reactivo químico.

De los manuscritos anteriormente enumerados, D. Manuel Vicente Ballivián, Director de la Oficina central de inmigración en Bolivia, dió á luz en 1898 la *Descripción de las montañas habitadas por los indios yurucares*, y en 1900 la *Introducción á la Historia Natural de Cochabamba*. Ambos trabajos se han reproducido con encomio, poco há, en el tomo primero de los *Anales de la Biblioteca de Buenos Aires*.

La *Descripción del Perú*—dicho queda—acaba de salir de las prensas de Lima, adicionada con el breve escrito titulado, *Memoria con que, sobre los ríos navegables que fluyen al Marañón, informa el naturalista de Su Magestad don Tadeo Haënke, socio de las Academias de Viena y de Praga, al señor Gobernador Intendente de Cochabamba don Francisco Viedma.*

La *Descripción del reino de Chile* aparecerá en Santiago, según noticias, de modo que quedarán inéditos tan sólo los estudios d

corta extensión y no dejarán de aprovecharlos las revistas americanas.

Haènke legó á su patria colecciones de plantas cuya descripción y dibujo forman la obra titulada *Reliquiæ Hankeanæ* publicada en 1830 por la Dirección del Museo de Praga.

Los autores de la *Flora Peruviana et Chilensis*, Ruíz y Pavon, dedicaron á Haënke digna memoria dando su nombre á una planta descubierta en los montes de Muña: la *Haenkea multiflora;* otros botánicos le han hecho obsequios semejantes.

Aunque el memorial ó representación copiada anteriormente basta para formar juicio del estilo castellano del naturalisita, lo completarán algunas de las frases que en la *Descripción del Perú* destinó á la pintura de las limeñas.

«Diferéncianse estas de los hombres aventajándolos, no sólo en aquellas cualidades físicas que parecen como inculcadas en el varón, sino en las dotes del ánimo y sus propiedades morales. Al más ligero examen percibe un observador atento la superioridad de la limeña sobre el criollo, formando un contraste admirable y que la distingue de todas las demás de su sexo en otros paises. Tienen el cuerpo más fornido (á proporción) que el de los hombres; el espíritu más sagaz y penetrante; las ideas más sólidas y permanentes; ejercen sobre los hombres un influjo casi general; son hermosísimas, agraciadas y tan alagüeñas que arrebatan y enamoran; muestran en sus palabras y acciones cierto señorío y grandeza que las realza sobremanera; tienen el alma y chiste de las andaluzas, con otros muchos atractivos, y una facilidad en el hablar que las hace muy recomendables. Parece que la fecunda naturaleza ha derramado sobre ellas sus más preciosos dones. Desde muy temprano despliegan todos los resortes de su alma, y aún más qne la física perfección de los cuerpos se anticipa la de su espíritu. Se oyen á las muchachas discursos, razones y proposiciones que manifiestan lo mucho que se les adelanta el uso de la razón. Una limeña de diez años exige, en la conversación de un hombre bien criado, el mismo respeto y atención de una de quince en Europa. Encuéntranse en ellas, por lo común, más formalidad y honradez que en los hombres, y son muy humanas y

compasivas. No tienen para con los hombres todo aquel amor y tesón con que éstos las aman, hasta parecer que las idolatran. Por Europa, en las ciudades corrompidas, las damas que pierden el respeto al público y á la reputación, hacen gala del sambenito, pero en las damas americanas no sucede así: disimulan sus desórdenes, y rara vez admiten en sus calesas á quien no sea ó su marido ó su inmediato pariente. Puede decirse que más reina la hipocresía que el escándalo, sin embargo, cuando se comparan las limeñas con las europeas, cuando se examina con atención el espíritu de beatismo ó hipocresía tan difundido por Italia y Francia antes de su revolución, y aún por la misma España, fácilmente se prefieren las limeñas, y se conoce que llevan aquéllas muchas ventajas. La práctica de los cortejos que ha estado tan radicada en todos aquellos pueblos, sería en Lima la mayor degradación á que pudieran llegar el hombre y la mujer.

»Preséntanse éstas con una ostentación que no se conoce en Europa; y sea por imitación, sea por el mal ejemplo ó por natural deseo de brillar ó sobresalir, manifiesta la limeña sobre este punto un prurito particular. Con efecto, son costosísimos los trajes que usan desde la cuna; guarnécenlos de encajes de los más finos y ricos, usan sortijas, cintillos y brazaletes engastados en piedras preciosas, y nada cede á su magnificencia en el aparato de las camas y de los costosos ajuares de las casas. Pero los exorbitantes gastos á que obliga este lujo, aumentado por el indiferente aprecio y poco cuidado con que miran tan costosos adornos; las romerías bastante frecuentes á los varios pueblos de las cercanías; la precisa asistencia al teatro, á los toros y á toda clase de diversiones, en un país donde los placeres se compran á precios demasiado caros, hacen que, en Lima, el mantenimiento de una familia principal exponga á la ruina la más opulenta casa.

»Las *tapadas*, que ya no subsisten en España y con cuyo disfraz tenían las mujeres un velo para sus intrigas amorosas, como lo atestiguan nuestros cómicos, y con el que bajo la obscura nube del manto conciliaban, sin pérdida de su buena fama, los placeres de la libertad con la opinión de un aparente recato, se hallan todavía en la América meridional. Encubren sus ahuecados y el campanudo guardapié, aunque en el día han variando de tra

pues visten á la europea; pero conservan el traje de tapada con sayas ó basquiñas de la misma hechura y tamaño; pliéganla á lo largo, con pliegues longitudinales y transversales, de el mismo modo que el manto con el cual se tapan perfectamente la cara, descubriendo sólo la órbita del ojo, de manera que al más celoso marido y al más vigilante padre es imposible, cuando no muy difícil, el conocerlas. Adquiere, con este ahuecado vestido, la figura femenina un volumen tal, que no da pie para inferir su arte y venír en conocimiento de la tapada, á menos que la voz, la figura de los brazos ú otras semejantes señales den indicios de la persona.

»Pero al paso que con tan cuidadoso esmero procuran taparse aquellas damas desde la cintura arriba, tienen otro no menor por descubrir los bajos, desde la liga hasta la planta del pié. La más recatada limeña descubre sin escrúpulo la mitad de la caña de sus piernas. Y por muy escandaloso que parezca á nuestras europeas este traje, el uso común de él en todo aquel país acostumbra insensiblemente la vista, y hace al fin que no cause la menor novedad, por extraño y chocante que parezca al principio.....»

Madrid, 18 de Octubre de 1901.

CESÁREO FERNÁNDEZ DURO.

IV.

CARÁCTER DE LA CONQUISTA ESPAÑOLA EN AMÉRICA Y EN MÉXICO SEGÚN LOS TEXTOS DE LOS HISTORIADORES PRIMITIVOS, POR GENARO GARCÍA (1).

El título que se estampa en la portada de los libros no siempre anticipa idea del contenido de sus páginas ni revela los propósitos del autor. Á veces es inapropiado el reclamo con que aquél

(1) México. Oficina tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1901. En 8.º mayor, 459 páginas.

excita á la atención del lector, y á veces la extravía distrayéndola, como ocurre en la obra de que me voy á ocupar.

D. Genaro García no se ha propuesto, á lo que me parece, estudiar ni deducir el Carácter de la Conquista Española de América, para ello hubiera tenido que hacer compulsa escrupulosa de cuanto se ha escrito sobre la materia, que no es poco; describir ante todo las regiones conquistadas; de su modo social de ser, de su vida, creencias, costumbres, recursos, gobierno; de cuanto es necesario á su conocimiento, y emprendida igual investigación en la nación conquistadora, tratar de los orígenes del suceso, de cómo se realizó, por quiénes, con qué plan ó idea, hasta llegar al resultado que produjo.

Pues bien; de los pueblos americanos nada dice el autor, los supone conocidos y juzgados suficientemente. Del pueblo español extiende, en cambio, tanto la consideración, que la lleva á los tiempos de la dominación romana y la continúa á través de los períodos históricos á fin de mostrar cómo se fué consolidando el carácter de los iberos, y poner en relieve las condiciones de los que pasaron á América en cuerpo.

Trata, pues, de fallar pleito como abogado de una de las partes sin oir los alegatos de la contraria, que á tanto equivale el plan constantemente seguido, de elegir, truncar y coser con hilo de su fábrica—nada fino por cierto—textos de determinados escritores, con exclusión de los que no convienen á su objeto.

Él mismo lo indica: de historias de extranjeros como las de Prescott y Robertson, no hay que fiar; de las que trabajaron autores mexicanos: Bustamante, Riva Palacios, Orozco, Chavero, por ligeros unos, por ofuscados otros, por rutinarios los más, tampoco se puede sacar substancia, y no se diga nada de los de la especie llamada clerical, que no son dignos de mención. Es de advertir que la peor de todas es la del *mentecato* D. Antonio de Solís (páginas 246 y 445).

Historiadores hay muchos; de los que el Sr. García cataloga y pone al final de su libro, puede adquirirse copiosa lección; sin embargo, él está por los primitivos: Oviedo, Martir de Angleria, López Gómara, Díaz del Castillo, Cortés, Herrera, le satisfacen y bastan, por las minucias, las competencias, las cuestiones y at

los chismes que consignan, que es de lo que se ha complacido en formar caudal.

Dicho queda que los textos aparecen de tal manera compuestos y presentados, que á verlos los que los escribieron, repetirían, seguramente, que en el credo católico puede leerse:

«Poncio Pilatos fué crucificado, muerto y sepultado...»

Mas ha de tenerse en cuenta que modificar tales textos es de todo punto necesario, en opinión del compilador, si ha de rendirse tributo á la verdad, á la justicia y á la memoria ultrajada de los infortunados indígenas, porque la historia de la conquista está groseramente falseada; es serie de panegíricos encomiásticos para los conquistadores y de acerbas diatribas para los vencidos. Aun después de la independencia de aquellos países se han ocultado los documentos, haciendo de la conquista un cuadro engañoso, en el que las figuras de los españoles, aunque un tanto rebajadas, aparecen colosales todavía (páginas 4 á 10).

Insisto en que D. Genaro García no ha tenido intención de estudiar ni deducir el carácter de la conquista española de América; el título equívoco y las generalidades de que se vale, no quitan que sea México, ó la Nueva España, el objetivo de su libro, ni el recuerdo de cosas pasadas, que su pensamiento acaricie las futuras, si no me equivoco. Veamos el modo.

Anticipé que trata del pueblo español desde la dominación romana, y no más atrás, porque le importa la constancia de haber sido sus provincias de las primeras del mundo que abrazaron el cristianismo, verificándolo — dice — con fervor ó exceso, que provocó la persecución de los Emperadores.

Venidos los godos, la intransigencia religiosa se acentuó más y más; el clero infundió el odio inextinguible á cualquiera otra creencia, utilizando las costumbres groseras y la brutalidad de instintos de ese pueblo, dócil instrumento de la ignorancia.

Por un momento cambió completamente el aspecto de la patria al invadirla los moros. Destruída la monarquía gótica, bajo la dominación liberal mahometana, progresó España, iniciándose el período más glorioso de su civilización. Pero aun siendo los árabes caballeros, no trascendió su hidalguía á aquellas gentes. Bajo el cetro de los reyes de Asturias reapareció el espíritu reli-

gioso exagerado, mezcla peregrina de odio ciego y de falsa piedad, hasta aniquilar el progreso alcanzado. El catolicismo desarrolló y exacerbó de manera inaudita la crueldad española y ésta se manifestó con frecuencia, desligada de toda idea ó sentimiento religioso, constituyendo rasgo psicológico peculiar de la raza.

Buena prueba de ello suministra el Cid, que sirviendo á moros y cristianos fué cruelísimo; Alfonso I de Aragón, que no le iba á la zaga, siendo gran católico; el rey Fernando III, cuyo proceder inconcebible con los infieles, sirvió para que la plebe comenzase á mirarle como santo, y para que más tarde le canonizase la Iglesia.

¿Por qué Alfonso X fué aborrecido? Por su mansa condición y el apego á las letras, cualidades ambas abiertamente contrarias al espíritu turbulento y obscurantista de la nación.

Ni Jaime I de Aragón ni Enrique III de Castilla se le asemejaban; sus resoluciones de matanza general de judíos les hicieron populares, como lo fueron los reyes Fernando é Isabel, autores de la expulsión de aquellos trabajadores industriosos, despojados de sus bienes; instauradores de la Inquisición, que, quemando y confiscando, encarnaba en el pensamiento y en la conciencia de las masas.

Carlos V no amenguó en un ápice la fanática crueldad del pueblo: Felipe II, su hijo, la acrecentó, si cabe, acabando de matar el progreso intelectual. «Naturalmente, la falta de cultura, las costumbres groseras y la preponderancia del militarismo, fueron fecundos abonos para que el fanatismo cundiese inficionándolo todo (pág. 33)». La salvaje atrocidad de D. Juan de Austria en la guerra de los moriscos de Granada lo proclama.

Estos precedentes, por los que rápidamente paso, señalan, al parecer del autor, los rasgos principales del carácter nacional. De muy atrás admitía no haber cosa más meritoria ante Dios que el exterminio de infieles; fácil era, por tanto, predecir que el proceder de los conquistadores en América sería despiadado.

Llegada oportunidad de reseñar el descubrimiento, sin dejar el Sr. García su sistema de citas y referencias, lo extrema, incurriendo en deslices que no pueden pasar sin denuncia de falsedad notoria. Sirvan de ejemplo éstos:

«No fué posible encontrar número suficiente de personas que quisieran acompañar á Colón en su viaje. La empresa se habría retardado, pues, indefinidamente, si Fernando é Isabel, por real provisión, no hubiesen animado á todos los criminales á que emigrasen, concediéndoles amplio indulto... El descubrimiento de América quedó encomendado, por tanto, á una turba de facinerosos de la peor especie (páginas 42-43)».

Otras providencias análogas hicieron que afluyesen á las Indias *casi todos los criminales de España* (pág. 43)».

En el número incluye á los eclesiásticos, que adolecían de la depravación moral de los seglares y les excedían en sórdida codicia, móvil general de todos. Prelados, clérigos y frailes si en algo competían era en exprimir á los indios y acaparar riquezas.

Asimismo pone en la lista á los caudillos sin excepción alguna. Cristóbal Colón y su hermano Bartolomé, que no eran españoles, pero que participaban de sus malas cualidades, quizá por ser católicos, iniciaron la conquista en la Isla Española, considerando á los indígenas como animales ó cosas sin valor. Tratáronlos con la más horrible inhumanidad, esclavizándolos, quemándolos, despojándolos de cuanto poseían.

Otro tanto ejecutaron los que seguían sus pasos: Ojeda, La Cosa, Bobadilla, Nicuesa, Ponce de León, Velázquez; iban á buscar oro matando; conquistaban según la usanza española, quemando á los caciques y allanando las provincias (pág. 266). Todos aquellos facinerosos daban grandes pruebas de cristiandad: oían misa, confesaban y comulgaban, tomaban aliento y fuerza en la religión para entregarse desenfrenadamente al despojo y á la carnicería (pág. 273). Hernando de Soto, que no hizo en la Florida más que devastar, dió señales de ardientísimo cristiano (pág. 117). Núñez de Balboa, cruelísimo en la rapiña, descubridor del Mar del Sur merced á los indígenas, por ferviente católico fué reputado en España digno de honor (pág. 124). Después de todo, fácil era á los españoles comprar con el oro que robaban, absoluciones papeles, y purgados con ellas de todos sus anteriores crímenes, quedaban en aptitud para cometerlos de nuevo con entero desahogo (páginas 262-326).

Hernando Cortés merece, naturalmente, privilegiada atención al autor, que rectifica las apreciaciones de los anteriores.

Se ha ponderado tanto su valor, que le parece necesario rebajar bastante y colocarlo en la justa medida. Como los conquistadores todos, en general, tendía en sus relaciones á enaltecer los propios méritos, contándolos á cada paso en lucha con miles y miles de enemigos (pág. 153). En realidad, la conducta de este capitán ruín, avaricioso, criminal, fué repetición fiel de la observada por Atila, *el azote de Dios*, que se vanagloriaba de que la hierba no crecería más donde su caballo había pisado: «entre ambos devastadores del linaje humano había, sin embargo, una diferencia profunda, á saber: que Atila fué un bárbaro del siglo v, y Cortés un letrado del siglo de oro (pág. 172).

Aun hay otra, me parece á mí, no tan pequeña que haya podido escapar á la penetración del Sr. García. Atila invadió á Europa á la cabeza de 500.000 soldados, mientras que á 500 no llegaban los de Cortés al llegar á las playas de un imperio que contaba 16.000.000 de habitantes, y desguazar las naves que los habían conducido para no tener motivo de arrepentimiento. Las cifras son tanto más de notar viendo entre los cabos sueltos del autor, declaración de que el pueblo mexicano había sido siempre heroico y siempre invencible; había fundado el imperio más vasto y floreciente del Nuevo Mundo (pág. 161), é implantado la esplendorosa civilizaeión que los españoles destruyeron (pág. 9).

No se conforma el autor con las narraciones hasta ahora conocidas de la vandálica empresa; la exorna por sí propio, valiéndose, por supuesto, del testimonio de los historiadores primitivos, de los cuales, por rareza, ha transcrito que los habitantes de Cempoala, Totonaca, Tlaxcala, Texcoco y otros pueblos ó regiones más, recibieron á Cortés amistosamente, quejándose de que Motecuhzoma, emperador, que se hacía adorar como dios, les tomaba el oro—dulcifiquemos el verbo—les oprimía, les tiranizaba de forma que no lo podían aguantar.

Lo que omitió el Sr. García es que además les hacía frecuente guerra con objeto de tomar prisioneros para sacrificarlos al ídolo Huitzilopochtli en solemnidad de las fiestas cívicas y palatinas. De uno de los referidos historiadores primitivos, de Andrés (

Tapia, pudo copiar la descripción del famoso Tzompantli, donde había 136.000 calaveras ensartadas, que se reemplazaban, por adorno, y de cualquiera podría repetir las ceremonias de coronación de los emperadores y de dedicación de los templos, en alguna de las cuales se hace subir á 80.000 el número de víctimas humanas sacrificadas. Sólo que en tal caso podría argüirle la razón, que ni la codicia, ni la opresión, ni la crueldad eran privativas de los católicos españoles, toda vez que se manifestaban en la maravillosa civilización mexicana, con una agravante, que por cierto refiere, acaso sin pensarlo.

Decían los méxica á los castellanos durante el sitio de la capital: «Mirá cuan malos y bellacos sois, que aun vuestras carnes son malas para comer, que amargan como las hieles, que no las podemos tragar de amargor (pág. 304)».

Cuestión de costumbre ó de gusto tal vez, que no afectaría *á las raras virtudes de los indios*. El autor anota como observación peregrina que «el pueblo español, abominando sin misericordia ni piedad á los indígenas *porque algunos de ellos* sacrificaban á sus enemigos ante los altares de los dioses, admiraba y santificaba á la vez con exagerado misticismo el sacrificio que Abraham no vaciló en hacer de su propio hijo al Dios de Israel (pág. 7)».

Otros reparos hechos en la relación del sitio de Tenochtitlan, sirven tan bien como el anterior para apreciar el criterio del señor García.

Los mexicanos — va diciendo — luchaban, no contra una sola provincia, sino contra toda la tierra (pág. 261), y hacíanlo en actitud sin ejemplo en la historia, que habría mantenido indefinidamente en su temeroso desaliento á los españoles, si D. Fernando Ixtlitxochitl — el Sr. de Tezcoco — no hubiese dicho al fin á Cortés, advirtiese que tenía vergüenza de lo poco que hacían, y que mirase que los españoles se apocaban, que le parecía que él —Ixtlilxochitl— entraría por aquellas calles, y los españoles detrás (pág. 310).

«Los panegiristas de la conquista aprovechan neciamente el transporte de los bergantines preparados para levantar á Cortés hasta las nubes, entonando en su loor falaces cantos epopéyicos. Aunque convenimos con uno de esos panegiristas — Prescott —

que la empresa era cosa extraordinaria y sin ejemplo en la Historia; reclamamos el honor de la hazaña para los únicos á quienes pertenece, para los tlaxcalteca, que fueron los que dieron todo recaudo de gente para cortar la madera, y con gran diligencia y presteza se hicieron á su costa, y hechos llevaron á Texcoco, á la laguna de México, que hay 18 leguas por tierra, la tablazón y ligazón de ellos los naturales de Tlaxcala á sus cuestas, por montes y sierras y malos caminos (pág. 254)».

Cortés, siempre con gran temor (páginas 284-300), prosiguió el sitio, huyendo de vez en cuando como huyó la Noche triste, en la que varios españoles habían quedado tendidos de miedo y espanto sin herida alguna (pág. 223), no recobrándose los demás en la corrida hasta Tlaxcala, durante la que soñaron con la batalla de Otumba, que sólo existió en la imaginación de los hambrientos y desfallecidos castellanos (pág. 228).

Seguía el cerco, «turbado el aventurero español ante la digna altivez de aquel pueblo que parecía formado de reyes tan sólo (pág. 257).» La heroicidad sin igual era patrimonio común de todos sus hijos sin distinción de edades ni sexos (páginas 296-309); se mantenían estoicamente impávidos cual dioses inconmovibles de la libertad (pág. 320); sucumbían impasibles como divinas estatuas marmóreas que cayeron de sus pedestales; jamás quisieron paz (pág. 321).

Al final, ni aquel cuadro hondamente desgarrador bastaba para despertar algún débil sentimiento de conmiseración en los castellanos que, antes bien, azuzados por su legendaria ferocidad, esperaban el momento del ataque con la misma febril impaciencia que sus perros de presa (pág. 321). La chusma española comparable apenas á una manada de repugnantes lobos, despedazaba sin compasión á la muchedumbre inerme de mujeres y niños que sólo trataba de encontrar hierbas y raíces con qué calmar los enloquecedores martirios del hambre (pág. 313).

Poco interesaba á Cortés y á los suyos conservar el rincón más miserable de México después de haber destruído la ciudad entera; tampoco podían los españoles preocuparse de la suerte de los pocos mexicanos que quedaban en pie, supuesto que ya habían hecho perecer á casi toda la población. Lo único que les imp

taba era salvar los tesoros fabulosos allegados por el imperio mexicano durante siglos; si los castellanos inmigraban en América, debíase á una inextinguible sed de oro; los que acá llegaron, jamás tuvieron otro fin que enriquecerse; de allí, pues, que Cortés entablara nuevas negociaciones de paz (pág. 319).

Hasta aquí, las muestras. Quizá pequen de excesivas, mas no habiéndome propuesto discutir las opiniones del autor ni examinar siquiera si se acomodan con la veracidad y la justicia, cual pretende, preciso era alargarlas para noticia somera del libro, y todavía sería incompleta omitiendo que en la investigación de ocurrencias de la conquista ha encontrado el Sr. García un español digno de elogio; un español excepcional, excelso, irreprochable, sublime; el R. P. Fr. Bartolomé de las Casas (págs. 4-7). Su entusiasmo por este abogado de los indios llega al punto de desautorizar á los escritores mexicanos que, de acuerdo y conformidad, ensalzaron como inmaculado también y modelo de virtudes á otro monje misionero, á Fr. Toribio de Benavente ó Motolinia, porque fué—dice—(pág. 379), el émulo más procaz que tuvo el varón impecable: osó llamarle vago, bullicioso y falto de sosiego, embustero y torcido, prodigando en cambio alabanzas serviles á los conquistadores, pues fué el propio Motolinia quien afirmó que ninguno como Cortés amó y defendió á los indios en este Mundo Nuevo (pág. 382).

Verdad es que algunos de los escritores aludidos, aunque mexicanos, adolecían del defecto capital que encuentra en el nuestro, D. Marcelino Menéndez y Pelayo; sometían sus obras á la censura de la autoridad eclesiástica (pág. 434).

Tengo para mí que la estimación del obispo de Chiapa ha sido inspirada al Sr. García más que por la doctrina ó el proceder, por la lectura de la *Brevísima relación de la destruición de las Indias,* libro tan conforme con el suyo, y fundo la creencia en la observación de que, fuera de aquellas páginas, deja de parecerle infalible el Padre dominicano.

Por ejemplo; estampó éste en su *Historia de las Indias*, trabajo muy distinto, que el Comendador Nicolás de Ovando era varón prudentísimo, amigo de justicia, honestísimo en su persona, de codicia y avaricia muy grande enemigo... El Sr. García le rectifi-

ca y enmienda. Ovando fué monstruosamente cruel, inhumano, felón, asesino (páginas 102-104): uno de tantos.

Podría manifestarse extrañeza de que en tarea de la índole de la presente se haga abstracción de datos conocidísimos y de elocuente significación, ya en el período colonial, ya en los posteriores á la independencia, durante los que los Estados de Texas, Nuevo México y California, cambiaron de régimen: la suerte de la población en ellos no es indiferente al juicio; no es para callar tampoco que en pleno siglo XX, sin traspasar los límites del golfo mexicano, se queman hombres vivos por otros que ni son españoles, ni tienen Inquisición, ni gastan escapularios: no es sobrada ninguna de tales noticias cuando de buena fe se investiga, como lo ha hecho un catedrático de historia en México, que no es, por cierto, de los chapados á la antigua, asentando (1):

«Algunas veces, en medio de la exaltación de los partidos, ha llegado á suponerse nociva para la nación mexicana el haber sido descubierta y conquistada por España; pero prescindiendo de lo inútil de tal cuestión, España dió á México lo que ella misma tenía, y satisfizo á las mayores exigencias aun bajo el aspecto de la vanidad, pues aquella nación era la más poderosa del siglo XVI. Las afinidades y simpatías de raza hicieron que se verificara en parte entre la española y la mexicana una verdadera fusión, de lo que resultó que no se destruyera la última, como ha sucedido en otras colonias.»

Pero, al principiar, lo he manifestado; D. Genaro García ha ofrecido al público una obra con título falaz; obra preconcebida en difamación de España que es al mismo tiempo despertador del odio de castas latente y que sólo espera oportunidades para revelarse, como en 1799 la del complot de Pedro de la Portilla, fraguado á fin de lanzar del país á los *gachupines;* en 1802, el

---

(1) Compendio de la historia de México desde los primeros tiempos hasta la caída del segundo imperio, escrito para uso de los colegios de instrucción superior de la República, por el Licenciado Luís Pérez Verdía, antiguo profesor de Historia y Cronología en el Liceo de Varones de Jalisco, Catedrático de Derecho internacional en la Escuela de Jurisprudencia, representante de aquel Estado en los Congresos nacionales de Instrucción pública, etc. Segunda edición. París, librería española de Garnier hermanos, 1892.

sueño del indio Mariano de restablecer la monarquía de Motecuhzoma; en 1823, la profanación del sepulcro de Hernan Cortés con intento de aventar sus cenizas; posteriormente, con motivo de la erección de estatua á Cuanhtemoctzin, según el Sr. García, ejemplar de los más grandes capitanes; dechado de los reyes más eximios (páginas 329-330), y entre todas la elevación de D. Benito Juárez y García, presidente de la República, indio puro, de buenas entrañas.

Es evidente que con tales miras, mejor que recordar como escritores indígenas notables, á raíz de la conquista misma, á don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, á D. Fernando Alvarado Tezozomoc, á D. Domingo Francisco Chimalpahin, es de efecto declamar que (pág. 398): «faltos los naturales de solaces y descansos que dilataran su comprimido ánimo; escasos de recuerdos que les consolaran en las tristes horas de su existencia; sin abrigar esperanza de dicha ni de alivio; despreciados siempre; impotentes aun para quejarse; condenados á eterna opresión mortal...» todas estas causas hicieron que las razas indígenas de América no sólo perdieran una á una las infinitas cualidades que con sobrados bríos lucieron gloriosamente en sus días de libertad, sino que degenerasen con inconcebible rapidez, y al fin cayeron en el lastimoso estado en que todavía las miramos al fenecer el siglo XIX.

«Empero, esas razas infortunadas, rescatadas ya de la servidumbre y colocadas de nuevo en medio propicio, volverán á manifestarse prósperas y pujantes, luego que empiecen á sentir la mágica influencia de una eficaz educación física, intelectual y moral; sus facultades, aunque profundamente adormecidas, no han podido morir, y antes bien son susceptibles de alcanzar pronto y vigoroso desarrollo. México debe sus más preciadas instituciones, las que dieron origen y sér á su actual progreso, á un miembro de esas mismas razas, al imperecedero y ya nombrado D. Benito Juárez, que, con inteligencia superior y energía nunca quebrantada, extirpó de nuestro suelo el obscurantismo pernicioso hondamente arraigado á la sombra secular de la dominación española.»

Si á esta aseveración, si al cúmulo de lugares comunes anti-

cuados que repite el autor, hubiera de responderse, lo haría cumplidamente la aplicación de reflexiones del catedrático D. Juan Ortega Rubio, al ocuparse de los parecidos juicios de M. Pelletan (1), en estos términos (2) indicadores de que ni aun originalidad hay en las páginas del Sr. García:

«La obra de España, escriben los historiadores extranjeros, lo mismo en el descubrimiento del Nuevo Mundo que en las Conquistas de Méjico y el Perú, es de destrucción y su camino está señalado con el pillaje, el saqueo y la muerte. En aquellas regiones apartadas, añaden, los conquistadores exterminaron á los vencidos, derramaron á torrentes la sangre de los indígenas y les redujeron á la esclavitud, fraguaron tiránicas reacciones, levantaron por todas partes montones de ruinas, y todo á sabiendas, premeditadamente, y con conciencia del mal que ejecutaban.

»España, dice un moderno publicista, pone la primera el pie en América; pero aquella nación devota, no sabe ya pensar ni trabajar, no sabe más que asolar, destruir y rezar su rosario: mata, saquea, pasea la cruz y la hoguera á través de Méjico, y deja allí, para bienvenida, la Inquisición y la esclavitud.»

«Por ventura, preguntamos nosotros, ¿las naciones más cultas y más adelantadas de Europa, han obrado con sus conquistas y guerras, con más humanidad que los españoles? ¿Qué conducta observaron los rusos en Polonia, los ingleses en la India y los franceses en Argel? Se comprende que en el siglo XVI, siglo de violencias, desórdenes y guerras, época de odios, de intolerancia, de fanatismo y de persecuciones; en aquellos tiempos de lucha sangrienta entre católicos y protestantes, luteranos y calvinistas, episcopales y puritanos, arminianos y gomaristas, los españoles se mostrasen duros, y hasta si se quiere crueles, con otros hombres de diferente raza, de inferior cultura y de absurdas creencias religiosas; pero en el siglo XVIII, cuando se vislumbraba una era de paz y de ventura, acuchillar en una aldea de Polonia 1.000 hombres mujeres y niños, y saquear sistemática y tiránicamente la

---

(1) Pelletan, *Profesión de fe del siglo* XIV. Madrid, 1867.

(2) *Vida y hechos de D. Pedro de la Gasca. (Revista Contemporánea.)* Tomo CXXIII, cuad. III, núm. 617.

India, como lo hizo el Gobierno inglés de Bengala, y en el siglo XIX, en que las ideas de la libertad, justicia, igualdad y fraternidad habían penetrado lo mismo en la cabaña del pastor que en el palacio del rey, lo mismo en la miserable aldea que en la suntuosa ciudad, es incomprensible la guerra de exterminio y la conquista á sangre y fuego como en Argel.

»Lo que España hizo en América lo hubieran realizado todos los pueblos de Europa, en igual caso y en idénticas circunstancias.

»M. Pelletan hubiera debido recordar que en pleno siglo XIX, para el intento de someter nuestra España al yugo de Napoleón, el ejército francés cometió atrocidades, á las cuales, supuesta la diferencia de costumbres, tal vez no lleguen la de los rudos españoles del tiempo de Carlos V, y es sabido que Murat y los otros mariscales del Emperador ni rezaban el rosario, ni eran dirigidos por la Inquisición. El cortesísimo Cortés, como le llamó Cervantes, consiguió por medio de una política tolerante y expansiva, que los habitantes de Tlascala le ayudaran en la heroica y memorable empresa: ¿tendrá M. Pelletan noticia de alguna provincia española que hiciera otro tanto en favor de José Bonaparte?»

Madrid, 1.° de Octubre de 1901.

CESÁREO FERNÁNDEZ DURO.

V.

INSCRIPCIÓN ÁRABE DEL MUSEO DE ÉVORA.

Designado por nuestro digno Director para informar á la Academia acerca del contenido de una inscripción árabe existente en el Museo de Évora, de la cual han sido remitidos calcos por el Sr. D. Antonio Francisco Barata, conservador de aquel Museo arqueológico, anejo á la Biblioteca de su cargo, he procedido á

su estudio y diré en breves palabras lo que acerca de ella pienso.

Al serme remitidos los calcos, la inscripción estaba ya descifrada por algunos de los compañeros, que los habían visto al ser presentados á la Academia por nuestro activo Secretario.

La inscripción, grabada en grandes caracteres de 10 cm. de altura en una losa que sirvió para una de las jambas de una puerta, es naturalmente corta y de escasa importancia por su contenido, leyéndose en ella lo siguiente: ما شاء الله لا قوة الا بالله حسبى الله وهو الرح *Lo que quiere Alá, pues no hay poder sino en Alá: mi suficiencia es Alá, que es el mise(ricordioso).*

Puede suponerse que en la otra jamba y en el dintel estuviese grabada la primera parte de una leyenda piadosa, de la que esto fuese el final, faltando sólo las últimas letras de الرحمان, según parece indicarlo la simetría de la inscripción distribuída como si fueran dos hemistiquios.

Bajo el punto de vista paleográfico quizá tuviera más importancia, si pudiera fijarse por otras consideraciones la época en que fué labrada la inscripción; pues aparte de la figura bastante tosca de los adornos finales de las letras, aunque de tipo conocido, la unión de los dos *lams* en el nombre الله en dos de las tres veces que se repite y la forma especial de la combinación لا *lamálif*, si no son un tipo nuevo, pues no recordamos haberlos visto, puede asegurarse que no son frecuentes, y quizá en su día puedan servir de indicios para fijar la época de la inscripción.

Madrid, 24 de Octubre de 1901.

FRANCISCO CODERA.

NECROLOGÍA.

El profesor Emilio Hübner, nacido en Düsseldorf el 7 de Julio de 1834, fallecido en Berlín el 21 de Febrero último, fué uno de los sabios extranjeros que más conocieron y estimaron á España. En 1844 empezó en Dresde la segunda enseñanza, en 1851 pasó á la Universidad de Berlín y en la de Bona tomó el grado de Doctor en Filosofía en 1854. Las más opuestas aficiones parecían disputarse la atención del joven estudiante: hijo del afamado pintor y no vulgar poeta Rodolfo Julio Hübner y sobrino del original artista Eduardo Bendemann, se veía atraído hacia el cultivo de las Bellas Artes; alumno aventajadísimo de los más insignes profesores de Literatura y de Arqueología, le llamaba á sí el estudio de las Letras clásicas; pero el espíritu abierto y el ingenio flexible del joven doctor, supo hermanar extremos al parecer tan opuestos abrazando en el campo de su pasmosa actividad la consideración de todos los aspectos que la antigüedad puede ofrecer á quien la ama de veras.

Así es que la inmensa labor de una vida consagrada sin intermisión al trabajo, ofrece la más sorprendente variedad de temas, aunque todos se agrupan armónicamente alrededor de la Arqueología entendida en un sentido de gran amplitud. Su enseñanza en la Universidad de Berlín, donde fué nombrado Profesor supernumerario en 1863 y numerario en 1870, versaba sobre la Filología clásica, y para ilustración de sus discípulos publicó, desde 1876 hasta 1883, con el modesto título de Programa *(Grundiss)*, cuatro obras magistrales sobre la Filología clásica, la Historia de la Literatura romana, la Gramática latina y la Sintaxis griega.

Mucho antes se había dado á conocer Hübner como perito en la crítica artística y arqueológica, principalmente en las conmemoraciones anualmente dedicadas por la Sociedad Arqueológica de Berlín en honor del ilustre Winckelmann, así como en la obra más interesante para nosotros sobre la Escultura antigua en Madrid *(Die antiken Bildwerke in Madrid)*. Quien quiera ver en breve espacio contenidas la penetrante observación, la erudición sin límites y la solidez del juicio, lea la Monografía que como ampliación de dicha obra publicó en las Memorias del Instituto de Correspondencia Arqueológica acerca de una preciosa cabeza de mármol de la casa del Duque de Alba, y en la cual dejó demostrado que la obra pertenecía al mejor tiempo del arte griego, que era parte de una estatua entera de carácter votivo, que representaba una divinidad de primer orden y que esta divinidad era Minerva, no obstante carecer del acostumbrado yelmo.

Pero lo que ha impreso sello particular y timbre imperecedero al nombre de nuestro Académico honorario ha sido la Epigrafía. Apenas había salido de las aulas, cuando la Academia de Berlín, que en competencia con la de París proyectaba la gran recopilación de las inscripciones latinas del mundo entero, á imitación de lo que ya estaba haciendo con las griegas, llamó á Hübner para que tomase parte, con otros jóvenes no menos ilustrados, en tan importante empresa, cuyo éxito dependía en mucho de la acertada elección de auxiliares. Como preparación para la ruda campaña que le esperaba, fué enviado á perfeccionar sus estudios al Instituto de Correspondencia Arqueológica fundado en Roma por el rey de Prusia en 1828, y allí dió muestras de su profundo saber y sólido juicio con algunas Memorias publicadas en 1857 y 1859.

Un año después, para gloria suya y provecho de España, pisaba nuestro suelo á principios de Marzo y trataba estrecha amistad ó cortés relación con cuantos cultivaban algún ramo de Arqueología ó de Bellas Artes, haciendo ingresar en el Instituto de Roma ya nombrado, á los más jóvenes y menos conocidos como Correspondientes, y como Numerarios á nuestro inolvidable compañero D. Aureliano Fernández-Guerra y á nuestro Correspondiente D. Manuel Rodríguez de Berlanga, único que

ostenta hoy aquel título en la Península. Los que entonces presenciamos cómo ponía manos á la obra, pudimos apreciar su pasmosa facilidad para el trabajo, y en cuanto fué conocida en las regiones oficiales la gran solidez de su saber, se le ofreció una cátedra de Arqueología que él hubo de rehusar, con harto sentimiento suyo, por razones muy dignas de respeto.

Al propio tiempo que la labor del joven arqueólogo, pudimos admirar la organización que el eminente Mommsen había impreso á una obra tan comprometida por lo vasto del plan y del contenido. Conviene recordar á este propósito que las más afamadas colecciones epigráficas, como las de Gruter, Doni, Orelli, etc., habían adoptado un cierto orden sistemático fundado en el género de las inscripciones catalogadas, lo cual obligaba á no emprender la publicación del primer pliego hasta haber visitado el último rincón del mundo romano. Posible era ese plan cuando se tratase de una clase reducida de inscripciones, según el mismo Mommsen hizo con las anteriores al Imperio, pero para todas las demás la única ordenación realizable era la geográfica, seguida por Acursio en 1533 y que definitivamente adoptó la Academia de Berlín. De este modo, cada Comisionado era dueño de obrar con entera independencia y verdadera autonomía, cada tomo de la serie podía salir á luz sin esperar á los demás, y sobre todo, cada colaborador conservaba íntegra su personalidad y quedaba responsable de sus actos y sus opiniones hasta tal punto, que cuando al dar á la estampa un original cualquiera no estaba Mommsen conforme con el parecer de su subordinado, ponía su observación al pie, pero respetando escrupulosamente lo consignado por éste.

El método geográfico facilitó también la labor de los investigadores, quienes venían preparados con cuantos antecedentes habían de series útiles. Así vimos que nuestro amigo traía todos los epígrafes impresos ya recortados y pegados en cédulas sueltas, copiados los inéditos que había encontrado en las Bibliotecas extranjeras, especialmente en los códices de la Vaticana, y todo ordenado por ciudades y comarcas, conforme al plan general de la obra. Al llegar á cada población y después de relacionarse modestamente con las personas más ilustradas de la localidad, se dedicaba á registrar los archivos y las bibliotecas públicas y particulares,

después de lo cual procedía á copiar ó calcar las lápidas existentes en el país. Una vez inventariado todo lo concerniente á una región, escribía á su Academia una carta en que daba cuenta de sus trabajos y de sus hallazgos, con expresión minuciosa de cuantas personas le habían prestado ayuda y no callando aquellas opiniones que en puntos dudosos diferían de la suya. La colección de estas interesantes cartas formó un libro titulado «Viaje epigráfico» *(Epigraphische Reisberichte aus Spanien und Portugal)*, especie de avance de lo que había de ser la obra proyectada.

Salió ésta, al fin, á la luz pública en 1869, con el título de *Inscriptiones Hispaniae Latinae*, tomo segundo del *Corpus Inscriptionum Latinarum*, y el Gobierno español se apresuró á condecorar á Hübner como autor y á Mommsen como director de aquel verdadero monumento erigido á la Historia de España. Más de cinco mil inscripciones se ven en él cuidadosamente registradas, juntas todas las de la misma localidad, con expresión minuciosa del sitio donde se hallan, de su procedencia, de los autores que han hablado de ellas, de las personas que han contribuído á conocerlas, por pequeña que su cooperación haya sido, de las opiniones emitidas por todos en los puntos difíciles; en una palabra, podemos decir que la obra es un modelo de ciencia y de buena educación y honradez literarias. Los copiosos y diversos índices generales añadidos al final permiten considerar la Epigrafía desde todos los puntos de vista que convengan al estudioso y equivalen á otras tantas colecciones dispuestas con planes distintos.

No puede negarse, sin que ésto sirva de mengua ni censura para nadie, que las tres visitas de Hübner á la Península y su constante correspondencia con eruditos y aficionados sirvieron para avivar y rectificar entre nosotros la afición á los estudios epigráficos, por resultado de lo cual en 1892 pudo dar impreso un voluminoso *Supplementum* al tomo anterior con más de mil doscientas nuevas inscripciones y no pocas advertencias sobre las ya publicadas. Al propio tiempo que las lápidas romanas, y fuera de su encargo oficial, recogía los epígrafes cristianos pertenecientes á la primera mitad de la Edad Media, que publicó coleccionados en 1871 en un tomo titulado *Inscriptiones Hispaniae Christianae*

y encabezado con los nombres de Fernández-Guerra y el mío, recuerdo de carácter personal á que la gratitud me obliga. Menos atendido por acá este ramo de Arqueología que el romano, proporcionó á nuestro autor más abundante cosecha relativamente, de modo que en 1900 dió á luz un copioso *Supplementum* exornado con todo el lujo que producción tal merecía.

Presenta la Epigrafía española un tercer aspecto que le es peculiar y que por las promesas que encierra para el esclarecimiento de los orígenes de nuestra historia no podía menos de atraer la atención de un hombre de las dotes de Hübner: las inscripciones escritas en letras que sin ofensa de nadie pueden aun llamarse desconocidas. Comprendió desde luego que una colección de tales inscripciones debía obedecer á un plan muy diverso que las otras, pues siendo su principal fin preparar el estudio ulterior de la lengua ó lenguas que se hayan hablado en la Península, lo que más importaba era formar el aparato completo de cuantos elementos pueden concurrir á la solución del problema. Así es que la obra tiene un carácter especial, á la vez epigráfico, arqueológico y filológico. Enuméranse en primer lugar, las palabras de uso vulgar dadas como españolas por los autores clásicos, se catalogan todos los nombres propios de personas y lugares de forma no latina, suministrando datos para compararlos con otros más ó menos parecidos de tierras extrañas, se estudian los accidentes gramaticales que en tales palabras aparecen y se inserta en el rigoroso orden geográfico de siempre la colección completa de inscripciones, así de las monedas como de las piedras, no sin llevar por delante la más concienzuda exposición de cuantos trabajos han visto la luz sobre la materia. El autor propone como resultado de sus desvelos un sistema de atribución de los signos ibéricos que á la verdad no conduce todavía á una interpretación propiamente dicha de tan debatidos monumentos, pero si alguna vez se llega á la ansiada solución definitiva, el libro de Hübner será la base sobre la cual se levante el edificio.

La composición de esta obra venía ya anunciada desde 1888 en otra no menos importante para nosotros titulada *La Arqueología de España*, por la cual obtuvo el sabio alemán el premio instituído en Barcelona por D. Francisco Martorell para la mejor

obra sobre la materia redactada en lengua española. El propósito de su autor fué proporcionarnos «una obra breve y cómoda, »inteligible aun para los que no han alcanzado una esmerada »instrucción en las lenguas clásicas y en la historia antigua, que »ofrezca al lector un resumen completo de lo que en España y en »otros países se ha adelantado respecto á los diferentes ramos de »la Arqueología». Y modestamente añade después: «Los temas »sobre los que aún pueden escribirse monografías referentes á los »sucesos y monumentos antiguos de la Península son casi innu»merables y para ayudar á los futuros autores de ellas es para lo »que se ha escrito esta Memoria.» En ella se explican y analizan, con un arte didáctico inimitable, en cinco capítulos y 171 párrafos numerados, los geógrafos, los historiadores, las inscripciones, las monedas y los monumentos, con remisión constante á los buenos libros para quien desee ampliar ó comprobar la materia.

No acaba aquí lo que Hübner ha hecho en pro de la historia española: sólo nuestro Boletín contiene trece Memorias suyas y sería enfadoso enumerar las publicadas en Revistas nacionales y extranjeras, mucho más cuando un distinguido correspondiente nuestro (1) ha dado ya á luz una bibliografía bastante completa de la incesante tarea de quien tan amigo fué de todos nosotros. En ella se ve que sin enfriar un punto su predilección por las cosas hispánicas, ocuparon con igual fruto su atención las antigüedades del Reino Unido de la Gran Bretaña é Irlanda, sobre las cuales hizo estudios muy parecidos á los anteriormente señalados, granjeándose en aquel país una estimación de que dió buena prueba la Universidad de Oxford al conferirle el título de Doctor. Su actividad, que tenía más de reposada é incesante que de febril y atropellada, daba por eso mismo más abundante y sazonado fruto. Perito en las lenguas castellana, portuguesa, italiana é inglesa, en todas ellas escribía correctamente innumerables artículos, sin contar con los alemanes y latinos con que favorecía de continuo los periódicos de su patria, entre los cuales debe mencionarse especialmente el *Hermes*, fundado por él en su

(1) El Dr. D. Manuel Rodríguez de Berlanga, en la *Revista de la Asociación artístico-arqueológica de Barcelona*, vol. III, núm. 26, Julio-Agosto, 1901

primera juventud y cuyo principal redactor fué hasta su muerte. Su fama traspasó los mares, y aun cuando no pudo acudir en 1893 á la invitación que recibió de Chicago, ya en 1888 había venido en ayuda de la Universidad de Baltimore proporcionándole asunto para el certamen anual con un estudio bibliográfico sobre las epístolas de Cicerón, é interviniendo luego en la calificación de los trabajos presentados al concurso.

Como de verdadero sabio, su existencia se hallaba compartida entre el culto de la ciencia y el de la familia, en cuyo hogar encontraban la patriarcal hospitalidad alemana cuantos amigos ó sus recomendados llegaban á sus puertas: vida apacible y serena, cuyo encanto rompió no hace muchos años la pérdida de su dulce esposa. Como con tal desgracia consideraba terminados los afanes de aquella vida, lo expresó dedicando á su compañera este epitafio:

Du bist vollbracht, Nachtwache meines Lebens,

traducción hecha por su padre, el eminente literato Droysen, de la sentidamente concisa frase que Esquilo pone en boca de Príamo abatido por la muerte de su heroico hijo. Y quien nos ha legado tan insigne obra de ilustración y cultura, consagrada á perpetuar la memoria de los antiguos monumentos de Letras y Artes, bien merecería ostentar sobre la losa de su sepulcro el célebre verso horaciano:

Exegi monumentum aere perennius.

Madrid, 4 de Octubre de 1901.

EDUARDO SAAVEDRA.

VARIEDADES.

NUEVAS INSCRIPCIONES ROMANAS DE LA PROVINCIA DE JAÉN.

En la villa de Santisteban del Puerto, partido judicial de Villacarrillo, ha inaugurado D. Perfecto Urra, administrador de la Casa Ducal de Medinaceli, un apreciable Museo de antigüedades romanas, cuya fundación ideó, no bien hubo descubierto el cementerio antiguo del Salido alto, y en él un miliario de Adriano (1). Este insigne monumento abre la serie, ó catálogo, del nuevo Museo arqueológico, instalado en la sala principal de la *Casa-Palacio* (calle Marina, 3), donde tiene el Sr. Urra las oficinas de su administración.

Asíduo en el trabajo; inteligente en la investigación; generoso y espléndido en los gastos consiguientes; entusiasta, en una palabra, por los adelantos históricos, no ha dejado ni dejará el señor Urra piedra por mover, ni escritura, ni noticia por consultar para tocar en la meta de su laudable deseo. Bien lo demuestran los datos que acompaño.

Vilches.

El nombre de esta villa, del partido judicial de la Carolina, debería escribirse *Bilches*, porque los árabes la llamaron بلج *(Bilch)* y los romanos *Baesucci,* y la forma que hoy se le da pro-

---

(1) Boletín, tomo xxxviii, pág. 463.

viene del abuso que prevaleció algún tiempo, escribiendo, por ejemplo, *Córdova*, *Vadajoz* y *Vielsa*. A sus lápidas, enumeradas por Hübner (3249-3254, 3256 y 3257), hay que juntar dos inéditas, descubiertas por el Sr. Urra:

1.—En el *haza de la Ciega*, propiedad de D. Tomás Campillo, dos kilómetros y medio al Oeste de la estación del ferrocarril.

A P R O D I S I A
A N O · L V ·
H·S·E·S·T·T·L

Aphrodisia ano(rum) L V h(ic) s(ita) e(st). S(it) t(ibi) t(erra) l(evis).

Afrodisia, de edad de 55 años, aquí yace. Séate la tierra ligera.

La piedra es cuadrangular y caliza. Mide 1,06 m. de alto por 0,44 m. de ancho. Letras del siglo III, altas 0,04 m.; puntos triangulares.

2.—En los dos cantos ó bordes de un ángulo diedro de un sillar cúbico, que emparejando con otro ú otros, extraviados hoy, integraba la inscripción del primer siglo, abierta en el dintel, á lo que parece, de un mausoleo. Mide su lado 60 cm. Letras altas, 0,05 m.

....	ELVS · SIBI · ET	....
....	XORI · ET ·	....

..... *[Ant?]elus sibi et ..... [u]xori et [su's fecit?]*

..... Antelo hizo este monumento para sí, para ..... su mujer y para los suyos.

Se ve hincada esta piedra en el suelo, dentro de una era de pan trillar, que pertenece á D. Zacarías Fuentes Merchán, próxima á la estación del ferrocarril y á mano izquierda de la carretera que sube á la villa.

Navas de San Juan.

La vía romana que, subiendo desde Cazlona, pasaba por las inmediaciones de Vilches, iba por los *Arquillos* á cruzar inmediatamente el término de Navas de San Juan, dirigiéndose á la Venta de San Andrés en el de Santisteban del Puerto, y á la de Santos en el de Castellar de Santisteban.

Dos miliarios se conocen ya, descubiertos junto á la vía y dentro del término de las Navas (1), al cual se debe reducir asimismo la inscripción señalada por Hübner con el núm. 3255, y mal involucrada con las de Vilches, que dice así:

B R I T O N I
ANO · XIIII
H·S·E·S·T·T·L

Britoni ano(rum) XIIII h(ic) s(itus) e(st). S(it) t(ibi) t(erra) l(evis).

Á Britón, de edad de 14 años. Aquí yace. Séate la tierra ligera.

Se halló en *Villapardillo*, tres cuartos de legua distante del río Guadalimar y en su ribera septentrional, ó derecha. En el año 1646 se había trasladado á Baeza, y se conservaba en la casa de D. Francisco de Figueroa; mas hoy se ignora su paradero. Puede servir para fijar el sentido de otra (Hübner, 5911), hallada en Toscana cerca de Bailén (2).

En 31 del pasado Agosto el Museo del Sr. Urra se enriquecía con una preciosa lápida fragmentaria que le donó su generosa dueña la Excma. Sra. D.ª Dolores Lozano, viuda de Moreno, en cuya finca del *Acero*, sita junto á la vía enfrente del Salido alto, dentro del término de Navas (3), se descubrieron, hace quince

(1) Boletín, tomo XXXVIII, páginas 423 y 424.—En el miliario del Salido alto no se ve bien la M al fin del renglón quinto.

(2) *D(is) M(anibus) s(acrum). | Baritto an(norum) | XXXVII hic | s(itus) est. S(it) t(ibi) | t(erra) l(evis).*

(3) Véase la hoja 885 del Mapa topográfico nacional por el Instituto geográfico. La vía romana por su lado meridional es la rasante de la finca, que distinguen junto al camino dos fuentes y abrevaderos de caballerías.

años, muchísimas sepulturas romanas con ocasión de excavarse profundamente la tierra. Algunas lápidas escritas aparecieron para volver á ocultarse; una sola, en atención á su grandor y belleza paleográfica, se reservó, y es la *inédita* que á petición del Sr. Urra ha ingresado en su Museo.

La piedra es arenosa. Rota por el borde superior y desgastada por el derecho, mide 62 cm. de alto por 42 de ancho. Entre sus elegantes letras del siglo II, altas 5 cm., observo la P de bucle abierto, la A sin travesaño y la V con travesaño ó peana debajo del vértice.

....

NOR · XXI
H · S · E · PIA
IN · SVIS ·
S · T · T · L ·
Q · CORNELIV///
SILVANVS · E
T · FESTVS · S · B
M · FEC//////

[D(is) M(anibus) s(acrum). Corneliae.... an]nor(um) XXI h(ic) s(ita) e(st), pia in suis. S(it) t(ibi) t(erra) l(evis). Q(uintus) Corneliu[s] Silvanus et Festus s(orori) b(ene) m(erenti) fec[erunt].

Consagrado á los dioses Manes. A Cornelia... de edad de 21 años, piadosa con los suyos, aquí yace. Séate la tierra ligera. Hicieron esta sepultura á su benemérita hermana Quinto Cornelio Silvano y Quinto Cornelio Festo.

El fragmento superior de esta lápida, si se recobrare, nos dirá el cognombre de la finada y el prenombre del padre de los tres hermanos. En doce monumentos de Cazlona (Hübner, 3265, 3272, 3276, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3305, 3310, 3322 y 5913), uno de Bailén (3260) y dos de Baeza (3338 y 3339) figuran los Cornelios.

La cosecha de inscripciones romanas será, por ventura, muy abundante, si se practican hondas exploraciones en los parajes

ya señalados por aquéllas en los cortijos del Acero, de Vistalegre y del Salido alto. En el dintel de la casa, ó granja del Salido, se ve el siguiente letrero, que marca el año de la construccion:

LO DE CÉSAR Á CÉSAR:
LO DE DIOS Á DIOS: 1653

Santisteban del Puerto.

El antedicho Museo se honra con la adquisición no solamente de las inscripciones (1), nuevamente recuperadas, del pedestal de Adriano y del monumento de Annia Victorina, fotograbadas en nuestro Boletín (2), sino con la inédita, que poseía en su casa (calle de San Esteban, núm. 1) D. Manuel Álamo Sagra, y acaba de regalar á D. Perfecto Urra. Es una tosca piedra sin labrar, á manera de canto rodado, cuyas mayores dimensiones llegan á 30 cm. de alto por 50 de ancho. Cobijó la sepultura de un esclavo. Desde tiempo inmemorial servía de piedra de lavadero en la casa del Sr. Álamo; y se ignora de qué punto se trajo, presumiéndose que sería la Venta de San Andrés ú otro paraje circunvecino. Las letras son de muy baja época, de altura desigual; y á no mediar la fórmula ritual pagana del primer renglón, podrían atribuirse al siglo vi de la era cristiana. Carece de travesaño la A.

D M S
ALECSNDER
AN XXV

D(is) M(anibus) s(acrum) Alecsander, an(norum) XXV.

Consagrado á los dioses Manes. Alejandro, de 25 años, yace aquí.

Amo de este esclavo fué tal vez Lucio Manilio Alejandro, acaudalado liberto y séviro augustal de la ciudad de Jaén (3).

(1) Hübner, 3239, 3240.
(2) Tomo xxxviii, pág. 465; xxxix, 336.
(3) Hübner, 3364.

La escritura del nombre del esclavo encierra dos notables anomalías. No teniendo travesaño la A, se designa por N la ligatura AN; y viceversa la X se desata en CS. El diligente Hübner (1) no halló más ejemplos de semejante descomposición que en los vocablos comunes *vicsi*, *vicsit*, *ucsor*, *ucsori*.

Castellar de Santisteban.

A esta villa, rayana por occidente con la de Santisteban del Puerto, se agregaron en el año 1888 tres aldeas clavadas en su antiguo territorio, que formaban desde su fundación á fines del siglo XVIII ayuntamiento aparte, y son Aldeahermosa, Montizón y Venta de los Santos, cuyos términos cruza sucesivamente la vía romana, subiendo desde la Venta de San Andrés hasta Ventaquemada en término de Chiclana (2). Esta vía es la que llaman los naturales *camino de Aníbal*. Al término de Castellar, y no al de Santisteban, han de reducirse, por consiguiente, tres inscripciones; una de ellas inédita, y otra desaparecida.

1.—*Miliario de Tiberio* (Hübner, 4935).

TI · CAESAR · DIVI · AVGVSTI · F

DIVI · NEPOS · AVGVSTVS

PONTIFEX · MAXVMus

COS · V · IMP · VIII · TRIB · pot

xXXiiii.... A CON. . . . . .

Es del año 32 ó 33 de la era cristiana, y del tiempo en que escribía Strabón (3): Πρότερον μὲν οὖν διὰ μέσου τοῦ πεδίου (τοῦ Σπαρταρίου) καὶ Ἐγελάστας συνέβαινεν εἶναι τὴν ὁδὸν χαλεπὴν καὶ πολλήν, νυνὶ δὲ ἐπὶ τὰ πρὸς θαλάττῃ μέρη πεποιήκασιν αὐτὴν... εἰς ταυτὸ δὲ τείνουσαν τῇ προτέρᾳ, τὰ περὶ Καστλῶνα καὶ Ὀβούλκωνα.

(1) *Inscriptionum Hispaniae latinarum supplementum*, pág. 1190.

(2) Véanse las hojas topográficas 885 y 886 del Instituto geográfico.

(3) III, 4, 9.

Refirieron á Hübner que este miliario se encontró hacia el año 1859 «cerca de Aldeahermosa, al pie del cerro de Cabeza chica, paraje del Portichuelo». Para bien precisar el sitio del hallazgo y las vicisitudes por las que ha pasado tan interesante monumento, el Sr. Urra ha tomado informes del respetable anciano D. Florentiuo Román, que reside en Montizón y fué su alcalde desde el año 1859 al de 1863; el cual dió parte del descubrimiento al gobernador de la provincia, y éste á nuestra Academia, que estimó debía trasladarse el miliario á la casa de Ayuntamiento de Montizón, donde permaneció hasta 1888. El mismo Sr. Román, no obstante su avanzada edad, ha ido en persona á puntualizar el sitio del hallazgo, y lo ha marcado el Sr. Urra con un majano ó montón de piedras, previo el asentimiento del dueño de la finca, D. Joaquín López Villena. Las ordenadas de este sitio en el mapa topográfico, núm. 886, del Instituto geográfico, son: longitud, 0° 32′ 50″; latitud, 38° 18′ 30″. Ocupa la margen izquierda del río Montizón, á seis pasos de la vía romana, que se dirige á Aldeahermosa desde la Venta de San Andrés, y allí mismo está la bifurcación de esta vía y la cañada real que baja de Cabeza chica, ó del otro lado del río, vadeándolo por el cortijo de las Veguillas para entroncar con la vía junto á la *casa de Monsalve*, á la que ha dado su nombre el arroyo, que también se llama *Zaurdón*. Suprimido el ayuntamiento ó alcaldía de Montizón en el modo referido, pasaron sus actas y papeles al de Castellar, y desapareció el miliario, que había estado en el patio de la casa municipal. Esta, poco después, se transformó en cuartel de la Guardia civil. Hasta el año presente se ha creído, ó por lo menos corría la voz de que la *piedra redonda escrita*, como la llamaban los vecinos, había sido empleada como material para labrar la nueva rampa que se agregó á uno de los corrales del edificio. A este propósito el Sr. Urra me escribió (1): «Previo el permiso correspondiente, la rampa se ha deshecho y rehecho por mi cuenta; pero el éxito no ha coronado mis esperanzas. Se ha preguntado á unos y á otros, y nadie da razón de tan hermoso é interesante monumento. No tengo, sin embargo, por inútil mi frus-

(1) Carta del 14 de Agosto de 1901.

trada pesquisa. El ilustrado interés que ha tomado para secundarla todo el vecindario de Aldeahermosa avivará su celo patriótico, y no será difícil que tarde ó temprano sepamos en definitiva á qué atenernos. También ha sido negativo el resultado de las averiguaciones que han hecho, á mi petición, el señor alcalde y el secretario del Ayuntamiento de Castellar. Extraño podrá parecer que en su archivo municipal nada se encuentre, según me dicen, relativo al asunto; y es de temer que la documentación, por no ser de interés material, se haya desechado como inútil, ó destinado á envolver especies. De todas maneras, si algo se descubre, avisaré.»

2.—*Ara de Baco*, *inédita*.

Afluyentes del arroyo Zaurdón, que desagua en el rio Montizón, son los arroyuelos del Salitre, así llamados por el terreno salitroso en que serpentea. Entre ellos y el de la Garganta, que está más al Norte, y en el haza que separa los cortijos de San Ildefonso y de los Llanos, su dueño, D. Vicente López, al surcar profundamente la tierra, tropezó con la punta del arado en una piedra epigráfica, que puso en descubierto y ha cedido al Sr. Urra.

Es de duro y negro asperón, sacado de la próxima cantera de las Veguillas. Su figura prismática rectangular, sus grandes letras, altas 11 cm. y parecidas á las del pedestal del emperador Adriano, impiden creer que fuese un monumento sepulcral. En el área cuadrada superior, de 26 cm. cada lado, se grabó este renglón:

S · L · P · VA

En la delantera, alta 60 cm., lo siguiente:

PRO
BA
FE

S(acrum) L(ibero) P(atri). Va(leria) Proba fe(cit).
Consagrado á Líbero Padre. Valeria Proba lo hizo.

Otro altar de Baco se ostentó en Cazlona con la inscripción (Hübner, 3264) *Sacrum Libero Patri;* y en la misma ciudad dejó recuerdo (3278) *Valeria Paetina,* flamínica ó sacerdotisa, natural de Martos, y acaso hermana de la presente *Proba.*

3.—Estela fúnebre de Pravía en el cortijo del Carrascal de Santa Eulalia (Hübner, 3245).

Estaba sirviendo de cobertor á un pozo del cortijo y fué hallada en sitio cercano, á pocos pasos de la cañada de San Blas, no lejos del río Guadalimar, al Sudeste de la villa. La piedra es caliza, asperonada, alta 84 cm., ancha 49. Letras grandes, altas 9 cm.



L(ocus) ped(um) [X?]. D(is) M(anibus) s(acrum). Pravie an(norum) XXXV. S(it) t(ibi) t(erra) l(evis). S(alve) uxo[r].

Lugar inviolable en torno del sepulcro, diez pies. Consagrado á los dioses Manes. A Pravía, de edad de 35 años. Séate la tierra ligera. Salve esposa.

Hübner omitió dos renglones, que faltaban á la copia de que disponía, es decir, el primero y el último, y trocó en masculino *(Pravii)* el nombre de la difunta.

En el renglón penúltimo hay dos T ligadas por el trazo superior horizontal, según aparece de la impronta. En el renglón postrero se ve clara también la ligatura de VX.

Leo *Pravia*, porque opino que este nombre salió del femenino πραεῖα, conservando la υ del masculino πραΰς (plácido).

Observaré, por fin, que el cortijo del Carrascal está casi tocando á la linde divisoria de Castellar y Sorihuela. De Sorihuela *(Solariola?)* se conocen dos lápidas funerales romanas (Hübner, 3243, 3244), de no corto precio, que andan actualmente perdidas (1). Las está buscando el Sr. Urra para llevarlas á su Museo. De otras, muy numerosas, que ha descubierto, daré oportunamente noticia.

Madrid, 11 de Octubre de 1901.

FIDEL FITA.

---

(1) 3243.—*D(is) M(anibus) s(acrum). | Chiloni annor | um XXV pius in suis. | Memoriam ei po | suerunt parent | es pientissimi. | S(it) t(ibi) t(erra) l(evis)*

3244.—*D(is) M(anibus) s(acrum). | Hi(c) iacet | Laetus | annorum | XXV, pius in | suis. Colle | gium urb | anum ei | posuit. H(ic) s(itus) | est. S(it) t(ibi) t(erra) l(evis).*

NOTICIAS.

En 29 de Octubre ha fallecido en Lugo el antiguo Correspondiente de nuestra Academia, que lo era también de la de Bellas Artes de San Fernando, el Licenciado D. Antonio Teijeiro y Sanfiz, párroco de San Pedro en aquella ciudad é hijo ilustre de la misma, cuya historia cultivó con prolijo afán, como lo acreditan varios estudios, que sacó á luz y otros que ha dejado inéditos.

Acordó la Academia significar su agrado y satisfacción al actual gobernador de Ciudad Real y presidente de la Comisión de Monumentos históricos y artísticos, D. Lucas Sanjuán, por la circular que ha dirigido á los alcaldes de aquella noble provincia, recomendándoles:

1.° Darle noticia de todas las inscripciones que haya en la localidad y en su término, grabadas en miliarios, ó en lápidas antiguas, bien sean conmemorativas, fúnebres ó votivas, árabes ó romanas, etc., legibles ó ilegibles, indicando al propio tiempo el sitio exacto donde están colocadas, la calle, número y dueño de la casa, si en sus muros estuvieren empotradas, dimensiones de las lápidas y clase de piedra, y si tienen ó no molduras.

2.° Expresar si por el término municipal pasa la vía romana; y en este caso, de qué pueblo limítrofe viene y á cuál se dirige, si se conoce en algunos sitios este camino y si está indicado por la tradición.

3.° Y finalmente, decir si los dueños de las inscripciones, que en la población ó en su término hubiere, están dispuestos á ce-

derlas, en el caso de que fuere realizable la idea de fundar un museo, en el que figurarían los nombres de sus generosos donantes.

En prueba de que no ha sido, ni será en balde su espontánea excitación, ó aviso confidencial, el Sr. Sanjuán ha remitido á la Academia la impronta de la insigne lápida geográfica (Hübner, 3228), que D. Antonio Rodríguez, alcalde de la villa de Fuenllana, sacó y le envió no bien hubo recibido la circular, advirtiendo que se halla en una casa de moderna construcción, edificada sobre el solar de otra derribada, que fué propiedad de D. José Ventura Ballesteros y Gálvez de Ledesma, estando empotrada en la pared, á la izquierda de la puerta falsa, ó portada, según se entra. Mide el cuadro de la inscripción, á juzgar por la impronta, 70 cm. de alto por 35 de ancho; y sus letras elegantísimas se abrieron á fines del primer siglo.

L · LIVIVS · LVPVS
GENIO · MVNICI
PI · LAMINITANI
LOCO · DATO · EX
DECRETO · ORDI
NIS · SIGNVM
ARGENTEVM
CVM · BQMO · SVA
PECVNIA · FECIT
I D E M Q V E
D E D I C A V I T

En el renglón 8 se lee distintamente *bomo* (βωμῷ, asiento, peana), que sería probablemente de plata, así como le estatua del Genio. En el renglón siguiente, un golpe de cincel, mal dado por el grabador, ó por otra causa, deformó la V de *pecunia*, introduciendo dentro de la C otra V sobrante, que enlazándose con aquélla le da el aire de W.

Se han ofrecido por sus autores tres excelentes monografías en donativo á la Academia:

1.—*Estradas militares de Braga a Astorga.* Manuscripto do Padre Martin Sarmiento, conservado na Bibliotheca da Real Academia de Historia de Madrid, e apresentado por copia a Academia Real das sciencias de Lisboa por Christovam Ayres seu Socio effectivo e Socio Correspondente de Real Academia de Historia de Madrid. Lisboa, 1900.

2.—Pierre Paris. *Sculptures du Cerro de los Santos.* Paris, 1901.

3.—Ulysse Robert. *Le tombeau et les portraits de Philibert de Chalon, prince d'Orange.* Paris, 1901.

En la sesión del 25 de Octubre presentó á la Academia el señor Rodríguez Villa, en nombre de su autor M. Emile Longin, el libro que acaba de publicar titulado *Journal d'un bourgeois de Dôle.*

M. Longin, de quien ya ha recibido la Academia otros trabajos históricos de indisputable mérito, se ha propuesto en éste reconstituir diez meses de la vida de un franco-contés en tiempo del reinado de Felipe IV. Ha escogido para ello el año de 1637, uno de los de más interés histórico para aquella región, tan católica como sumisa á la dominación española y que sufrió por defender su fe y su españolismo los mayores rigores de la guerra. Siguiendo el autor la forma histórica de los *Avisos de Pellicer*, de los de *Barrionuevo* y de otros escritores de aquel tiempo, refiere breve y sumariamente, día por día, los hechos más notables ocurridos en el Franco-Condado en aquel año memorable, así en el orden civil y político, como en el eclesiástico y económico, y principalmente en el militar; todo ilustrado y comprobado con eruditas notas é indicaciones de los registros, papeles y libros que le han servido para tan importante trabajo. La Academia lo recibió con singular muestra de agrado.

F. F.—C. F. D.

SUMARIO DE ESTE CUADERNO.

BOLETIN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA

TOMO XXXIX.—CUADERNO VI

DICIEMBRE, 1901

MADRID
ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE FORTANET
IMPRESOR DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
Calle de la Libertad, núm. 29

1901

BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA.

TOMO XXXIX. Diciembre, 1901. CUADERNO VI.

INFORMES.

I.

PHILIBERT DE CHALON, PRINCE D'ORANGE.—LETTRES ET DOCUMENTS.

(Continuation.)

189.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

5 septembre 1529.

Monsieur le prince, j'ay reçeu par ce porteur Albornos vostre lettre et pour ce que par ce chemyn je n'ay tout le tamps que bien voudroys pour vous respondre, je vous fays responce par mayn de secretayre a laquelle me remès. Toutes foys vous responderey sur checun point ung mot, le plus court que pourray, et premier, puys que Waury n'est ancores aryvé et estant de vostre despesche, que me fayt crayndre que le semblable pouroyt avenyr a Rodrigue de Repalde, m'a fayt incontinent despescher ce porteur, affin que ayés de mes nouvelles. Sy d'aventure ledit Repalde est aryvé, vous en aurés bien au long, et synon par celuy cy en saurés ce que depuis est succedé. Quant aux galeres que demandés, il n'en est peu fayre autre chose, et vous verrés les causes par ledit Repalde, et sy en ay fayt mon mieulx, et sans nulle doute elles partiront demayn de Gennes et vont a Naples. De la reste qu'elles pourront et deveront fayre, je vous en ay escript a vous, et m'y ferés responce. Il me desplayt que les cho-

ses de ce réaume vont sy mal et que pour les differens d'aucuns, il. . . . . que souffre, le remede il seroyt bon, et je vous recommande que y fasés ce que en vous sera possyble. [Il] me desplayt de ce que m'escripvés de tous ces gens quy sont sy voulontayres. Il vaudroyt mieulx qu'il regardassent a ce qu'est plus mon servyce. Je suis bien ayse de ce que m'escripvés de la mort du conte de Potence. Je voudroys [que celle] de son filz fut esté telle et que celuy cy ne fut tant esté voulontere, mès [toute?] voye l'on parlera du remede. Je ne [scé si?] je vous ay escript comment j'ay remis a res[pondre?] a ces embassadeurs de Naples en [ce moment?] a Plazence; je say qu'ils n'oublieront le me ramentevoyr et aussy les pertes nouvelles qui journellement ce font. Je voudroys avoyr vostre avys de ce que leur pouroys respondre et quel remede il pouroyt avoyr en ce de ce réaume. Je vous ay aussy escript pour avoyr vostre avys sur plusieurs choses; le plus tost que le m'envoyerés le meilleur, car, sy je puis, je ne sejourne[ray] geyres audit Plazence. Je ne fays doute que ce ne vous soyt ung gros regret de perdre tamps sans riens fayre. Je suis sehur que ferés ce que pourrés. Je say quel payne c'est de estre non aydé et non venyr a tamps les choses comme l'on les pence. Je suis bien mary du mal de Jan d'Urbin. Dieu luy donne santé et le me garde, car je perderoys ung bon servyteur et dont me desplayroyt. Quant auls Florentins, vous verés ce que vous en ay escript par Repalde et encores ce que luy ay donné cherge vous dyre. Ils ne voulront trayter avec le pape, et je ne vouloys aller contre ce que j'ay promis. Je les vous remès. Vous me ferés playsir si poués fayre ce que vous en fayt. . . . . escript, et desire que non alant contre ce que j'ay promis d'ainsy? fayre que autre devyne? ce qui n'est syen, que me seroyt ung mauvays bruyt au commencement..... Des xxx^{m} ducas d'Enselde (1) vous verés ce que vous en escrip[s par?] autre mayn. Sy possyble. . . . . . auroyt bien que aynsy ce fut, et synon dès Plaissance vous avertyray plus au long, Waury n'estant [pas en]cores aryvé, dont m'esbays. Je recrip par ce porteur; en deux ou troys jours. . . . . j'espere que

(1) Ansaldo Grimaldi.

receverés cestes. . . . . je seray. . . . . arriver, sy Dieu playt, qu'il plaise vous avoyr en sa garde. C'est de Castel San Joan, ce v[e] de septembre, de la mayn de vostre vray bon mestre et cousin, CHARLES.

(Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, n° 68[2], fol. 7[bis] et 7[ter]; autographe en assez mauvais état; soustrait autrefois et réintégré le 17 juin 1867.)

190.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

5 septembre 1529.

Mon cousin, j'ay reçeu voz lectres du derrenier d'aoust et entendu l'estat des affaires de mon royaulme de Naples et la neccessité d'y envoyer les galleres, et par lectres vous escripvis en quoy j'ay pourveu, selon que je dis a mon partement de Gennes, au cappitaine Ripalte, et en ce ferez faire toute dilligence possible, de maniere que briefement lesdictes galleres pourront estre du costé dudit Naples, et ferez bien d'en advertir le cardinal de Colonne et Alarcon, et de tout ce que congnoistrez importer pour bailler faveur et conforter les affaires du royaulme en actendant ladicte armee de mer. Et aussi de ma part leur escripviz je avoir bon regard sur ce que m'avez adverty touchant ledit Alarcon. Et quant a vostre emprinse, j'entends bien que y avez fait et ferez tout le mieulx que pourrez, et selon que j'ay veu par lectres de mes ambassadeurs estant a Rome, tiens que de ceste heure le marquis de le Gasto, les chevaulx legiers et Espaignolz sont ou seront briefvement devers vous et que, comment qu'il en soit, ne delaisserez chose convenable a ladicte emprinse et mon service, et je feray de mon costé selon que vous ay escript et baillé charge audit Ripalte vous dire.

Touchant les Florentins, ung de leurs ambassadeurs me vint trouver en chemin dois le partement dudit Ripalde et me appourter ung pouoir pour traicter avec moy sans faire mencion du pape, et oultre me dit que il ne ses compaignons n'avoient charge de riens traicter avec Sadicte Saincteté. Sur quoy, après avoir conferé avec le nonce dudit Sainct Pere, par son advis, leur feis

respondre que, comme desja j'avoye plusieurs fois dit a luy et sesdits compaignons, je ne pouoye ne vouloye traicter avec lesdits Florentins sans Nostredit Sainct Pere et que sur ce ilz auroient pour charge d'envoyer querre pouvoir pour traicter joinctement de ce que concernoit Nostredit Sainct Pere et moy, et puisque ils ne l'avoient eu, n'estoit besoing plus s'arrester a ces termes et s'en pourroient aller quant ilz vouldroient et que quant ilz ou autres de la part des Florentins viendroient devers moy avec pouoir pour traicter joinctement, que ilz ne trouveront très deraisonnable de ce que me concerne et m'employeroye par tous les moyens d'accorder ce que touche Nostredit Sainct Pere et eulx, et davantaige que, pour non atargier la chose, lesdits Florentins pourroient envoyer devers vous, puisque estyez en ce quartier la et que aviez pouvoir de moy et si avoit des agens de Nostredit Sainct Pere avec vous et encore qu'il ne tiendroit qu'a eulx de trouver appoinctement, se ilz vouloient estre a ce raisonnables. Et a semblé ceste responce se devoir faire pour la justifficacion dudit Sainct Pere et myenne vers Dieu et vers le monde. Et au surplus j'auray bon regard a ce que me escripviez pour non leur bailler plus de pied, parce que la chose le requiert et, a la verité, j'aymeroye mieulx que la chose se vuida par appoinctement plus tost que venir a l'extreme, moyennant toutes fois que ce fust sans contrevenir a ce que a esté traictié par moy et vous de ma part avec Nostredit Sainct Pere. Et de vostre assiguacion sur messire Ensaldo de Grymaldo, je suis painé comment j'en pourray faire pour austant qu'il soit desja assigné ailleurs et en chose que neccessairement me porte, et s'il est possible me mander de laisser courir et sortir effet ladicte assignacion, me ferez bien grant plaisir, synon si a l'extreme que n'ayez autre remede et selon que me advertirez, fauldra pourveoir par aultre moien que sera difficile et mal faisable, puisque j'en avoye fait l'asseurance que a desja esté acceptee par ceulx a qui elle est faicte et peult estre par eulx mise en autre main.

J'espere estre lundi au plus tard a Plaisance, et selon les nouvelles que j'ay des gens de cheval et de pied flamands, allemands et bourguignons, ilz commencerent a marcher dès Trente le XXVIIIe du mois passé et ne peuvent tarder d'arriver, et dès ledit Plaisan-

ce vous advertiray de ce que surviendra, et aussi me ferez singulier [plaisir] de m'escripre de voz nouvelles le plus souvent que pourrez. Je vous escripvis dernierement par ledit Ripalte comme j'estoye sans cesse pressé des ambassadeurs de Napples et, pour ce que je ne vois moyen de convenablement les pouvoir plus delayer, vous prie me mander par le premier de ce qui vous semblera je leur debvray respondre, pour a eulx et a ceulx dudit Napples baillier quelque contentement et aussi m'adviser des moyens qui vous semblera pour les remedier et ledit royalme. A tant, etc. Escript en la ville de Volngera (1), le v[e] de septembre, anno xxix.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

191.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

6 septembre 1529.

Magnifici admodum domini, amici nostri carissimi. Se ben non reputiamo a cosa nuova lo havere inteso ancora presentaneamente per lettere de lo illustrissimo S. duca de Amalfi et del magnifico Francesco de Tovare la bona volonta de le S. V. verso la cesarea Maesta et cose de suo servizio et le bone provisione che fanno per la impressa de Fiorenza, non pero passaremo senza dargliene el debito ringratiamento como semo tenuti et che de novo non le preghamo ad perseverare in la loro devotione et bona volonta et opere et cossi gli piacera ancora tenere ogni cosa in ordine a tal che a la gionta nostra sopra Fiorenza non perdiamo molto tempo in aspectare dicte provisioni et speramo in Dio che sara tanto presto che se ne meraviglieranno.

Hogi e gionto qua il S. marchese del Vasto et domani o l'altro senza fallo sara qua el S. don Ferrando de Gonzaga con li III[m] Spagnoli et 500 cavalli et gionte che siranno dicte gente se marchiara avanti con tucta la possibile diligentia. Et tra questi doi

---

(1) Voghera.

di speramo che Malatesta se acordera con noi, perche hogi si deve risolvere. Et del tucto daremo aviso a le S. V.

Recordamo a V. S. et pregamole che vogliano fare fabricare quelle magiore quantita de polvere che li sera possibile, a cio che possiamo fare una o piu bactarie a dicta cita de Fiorenza sicondo che sara necessario et in questo de novo ne le pregamo molto.

Et N. S. Dio loro molto magnifice persone guardi como desiderano. De la bastia appresso Perosa, a di VI de septembre 1529.

E. D. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

192.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

7 septembre 1529.

Magnifici admodum domini, amici nobis charissimi. Hogi ho scritto a le Signorie V. facendole intendere che domane con lo nome de Dio ne mectovamo in camino con questo felicissimo exercito per la via de Fiorenza et che tenevamo el nostro viagio fuor di loro dominio et per li loci che'l magnifico loro oratore li scriveria, pregandole che subito volessero dare ordine che da le terre loro si de li confini come altre questo exercito fosse adiutato de vectuaglie che saria cortemente pagata, drizandole dritto al dicto exercito et remectendone in fine a quanto li haria ragionato da nostra parte Francesco de Tovare si circa la dicta victuaglie como per altre cose. Il medesmo confirmamo hora che la partita nostra sara domane et che marchiaremo senza perdere tempo, di maniera che presto saremo appresso la dicta Fiorenza, et de novo le pregamo ad volere provedere a le decte victuaglie et che tucte le altre cose necessarie per la dicta impresa stiano preste secondo li e stato ricercato et ne hano promisso et ancho di loro confidamo che oltra faranno servitio signalato a Soa Maesta, a noi faranno piacere singularissimo. Et perche circa tucto quello che occorre scrivemo largamente al dicto Tovar con el dupplicato de quel che hogi li scrissimo con la presente, rimectendone a soi relati, non saremo altramenti extesi. Et N. S. Dio loro molto magnifice per-

sone guardi como desideranno. De la bastia appresso Perosa, a di VII de septembre 1529.

Postdatum. Pregamo le S. V. che vogliano mandare subito per persona fidata et diligente le alligate lettere in Bologna et Imola, che sono de importantia grandissima, como intendarano del nostro agente.

E. D. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

193.

Lettre de Philibert à la «balia» de Sienne.

7 septembre 1529.

Magnifici admodum domini, amici nobis charissimi. Sapranno le Signorie V. con questa como domane col nome de Dio incomenzamo a caminare verso Fiorenza et marchiaremo con tanta diligentia che speramo col nome de Dio essere presto sopra el loco. Et como per non damnificare el loro contado, habiamo resoluto de fare il camino che le S. V. per lettere del loro magnifico oratore intenderanno, perho le pregamo strectamente che subito vogliano dare ordine che da tucti li loro confini per dovi o sia appresso de li quali hara a passare il dicto exercito, che siamo provisti de quella piu quantita de victuaglie che si potra, la quale quanto non fosse in le terre loro de decte confine potranno ordinare che vi venghi da le altre che a loro pariranno piu a proposito et conmodo de maniera che lo exercito non habia causa a patire et in questo de novo ne le pregamo. Non restando de racordare a le S. V. che vogliano tenere preste tucte le altre provisioni per la dicta impresa necessarie secondo che li havemo facto ricercare et pregare et como ne hanno facto offerire continuamente che faranno che non potriano fare servitio piu signalato a la Maesta cesarea, havendo in memoria de fare fabricare quella piu quantita di polvere che potranno. Et N. S. Dio loro molto magnifice persone guardi como desiderano. Da la bastia appresso Perosa, a di VII de septembre 1529.

Postdatum. Scrivo alcune cose al magnifico Francesco de To-

var quale ha da ragionare in nome nostro a le S. V. Le pregamo che li donino fede como a noi medesimi fariano.

E. D. V. amicus optimus, PHILIBERT DE CHALON.

(Archives de l'État à Sienne, Lettres à la «balia».)

194.

«*Capitoli et conventioni si fano tra la Santita de N. S. et la magnifica comunita de Perugia insieme col S. Malatesta Baglione et in nome de Soa Santita intravene il reverendo messer Jo. Baptista Mentebona, commissario di quella.*»

10 septembre 1529.

Imprimis epso S. Malatesta promette lassar la preditta cita de Perosa libera ad Soa Santita partendose da epsa con tutti li soldati pagati da signori fiorentini et soa famiglia et che'l felicissimo exercito cesareo non habbea ad dare impedimento alcuno ne al passare si ad Soa Santita como a le gente et robe soe.

Il preditto signor Malatesta promette che se monsignor reverendissimo de Monte, per mezo del quale ad soa magior satisfatione se volria assecurare che l'artegliaria che se comprendera in le presenti capitoli et ogni altera cosa promissa in epsi, si conducano nel Stato de Urbino et se observi per nome et parte de Soa Santita venera domane sabato, che post domane dominico matino esso signor Malatesta se partira con le gente soe et lo illustrissimo signor vicere con lo exercito se parta domane sabato et vadi dove li piacere al camino de le Tavernelle, in lo quale allogiamento che faro lo exercito domane se habi da firmare per tutto dominica proxima futura et poi possa partire ad ogni suo piacere. Et si epso reverendissimo de Monte venera post domane dominica, esso signor Malatesta partira el luni sequente, et in caso che ditto reverendissimo non venessi domane ne l'altro, il prenominato signor Malatesta promette in ogni eventu partire il luni de proximo et lassare ut supra liberamente la cita preditta a li agenti de Soa Santita con li capitoli et conditioni infra da essere observati per tutte le parti. Con questo pero che non venendo ditto monsignor reverendissimo nel preditto termine, per securenza

de la cita et di epso signor Malatesta, che li sia mandata l'artegliaria como de abasso se contiene, li agenti de Soa Santita, cio el reverendo messer Ottavio de Cesis, vescovo de Cervia, el reverendo messer Jo. Baptista Mentebona, camerero de epsa Santita, restino per ostagi et securita di questo del preditto S. Malatesta et con la promexa et fede de lo illustrissimo S. vicere per la osservantia del supraditto et de quanto qua da basso se contieue et l'uno de li ditti doi reverendi ostagi habia de andare ad acompagnare al preditto S. Malatesta et soe genti fin fora lo Stato de la Ecclesia cio per fino al Fiorentino.

Che le genti del preditto felicissimo exercito non habbiano a correre ne damnificare el contato de Perosa, lo Stato del S. Malatesta preditto ne de soi parenti, et ipsa cita provega de tutta quella piu quantita de vittuaglia che sia possibile al detto exercito, non mancando de dare ad prezo honesto farine per fabricare il pane fornari, forni, legna et ogni altero apparato necessario per far pane et ogni aliqua sorta de vittuaglia ad loro possibile.

Che'l preditto signor Malatesta possa mandare ad Pesaro o in qual se voglio parte del Stato de Urbino o in altero loco dudici pezi de artegleria che sono d'entro di Perosa, non mandandola ne servendose di epso contra il servitio de la Santita de N. S. et de la cesarea Maesta.

Che li signori Brachio et Sforza Baglioni non habiano ad conversare in Perosa ne per lo Stato del S. Malatesta ne de soi parenti ne al contato de Perosa, et il medesmo habbiano ad fare li loro sequaci chel al presente sono forosciti.

Il preditto signor Malatesta promette non ritornare in Perosa essendo soldato de alcuno che non sia amico et colligato de Nostro Signor, et quando vi verra, venero como privato gentilhomo et con bona gratia de Soa Santita, ma che la mogle soa et figloli, parenti, amici et altri adherenti li sia concesso lo stare ad lor piacere et goder le cose loro che possedono giustamente, et non siano molestati in conto alcuno per essere intravenute in queste inobedientie ne per cosa che li sia occorsa fare per lo paxato, et le supraditte gratie non se intendano per colloro che fussiro pressati et banditi.

Promette ancora il preditto signor Malatesta lassare a li sopra-

nominati signori Braccio et Sforza Baglione la poxessione de le cose et robbe che son loro liberi et chiari et quelle che fussiro in dubio remettersene ad quello che declarara il reverendissimo de Monte, et questo medesmo era contento de far de le robbe de loro moglieri, de li parenti, amici et de li foresciti, puro che de li frutti paxati et de quello si e preso da l'uno ad l'altero da loro signorie non se habia ad reconoscere ne domandar niente.

Che a la comunita de ditta cita de Perosa siano confirmati da Soa Santita le capitulatione che havea per avanti con epsa et con li soi predecessori si per conto de stantiar soldati et taxe come per ogni alia cosa se contiene in epsa.

El cavalier de Monte Sperello sia relaxato fra termine de dece giorni et al preditto signor Malatesta sia restituto tutto quello fu tolto ad epso cavalliero fra termine de doi mesi et, vice versa, epso signor Malatesta habia anco ad relaxare et restituire tutto quello che per ditto conto havessi prheso.

Che la communita et magistrato di epsa cita prometta partito che sera ditto signor Malatesta presarvare la cita ad devotione de la Santita Soa et recivere d'entro li ministri et offitiali de quella como e solita prestandoli obedientia como convene, sotto pena de L^ta^ milia scuti contravenendo.

De tutte le supraditti conventioni la Excellentia del signor vicere habia da promettere a la preditta comunita et signor Malatesta far venire la ratificatione de Soa Santita et piu Soa Excellentia li promette ancora ad parte la fede de real principe che li sara osservato il tutto et nel breve che venera, se comprehenda la absolutione de ogni ribellione o delitto in che epso signor Malatesta fusse incorso fino al presente giorno et la confirmatione de tutti privilegi et prerogative che sole haver la casa Baglone.

Che accascando in ditta capitulatione et conventione o oltra di epse dubio o differentia alcuna, il preditto illustrissimo signor vicere, reverendissimo de Monte et lo reverendo vescovo de Verole et reverendo messer Jo. Baptista Mentebona habbiano ad resolverli secondo ad loro parira.

Il preditto signor Malatesta promette non recevere dentro de Perosa presidio alcuno de gente mandate da li signori Fiorentini ne dal signor Napolion Orsino de Aragonia ne alcuna persona,

et al preditto signor Malatesta sia licito et concesso poter levar le gente che sono in Betona et tirarle dove li piace, et da l'una parte et de l'alia se stia in pace et non se faza demostratione alcuna de inimititia.

La comunita preditta per observation de le cose preditte habia de dar quattro staggi ad elettione del reverendo messer Jo. Baptista Mentebona, camerario et commissario de Soa Santita, quali ostagi si habino ad consignare a la custodia del reverendissimo de Monte in la Rocca de Gualdo o dove piu piacesse ad epso commissario, et in ditti ostagi non se intende il figlolo di esso signor Malatesta ne soi soldati, quali ostagi habiano ad esser liberati subito che'l ditto signor Malatesta con la gente sara fora del territorio de Perosa.

Et per la observantia del presente capitulato epso illustrissimo signor principe promette la fede soa de real principe al supranominato signor Malatesta Baglione et, vice versa, epso signor Malatesta promette la fede soa di gentilhomo al ditto illustrissimo signor vicere, quale promette ancora soa fede ut supra ad ditta comunita di epsa cita de Perosa, et tutti jurano di observare il soprascritto, et in testimonio de la verita ne hanno supraditti li presenti capitoli de loro proprie mano et sigillati de loro solito sigillo. Datum in castris cesareis felicissimis in Ponte Sancti Joannis prope Perusiam, die x settembris MDXXIX.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; copie.)

195.

Lettre de Charles-Quint à Philibert.

11 septembre 1529.

Mon cousin, j'arrivay en ce lieu lundi passé, et me vint trouver incontinant Anthoine de Leyva, et en praticquant et devisant avec luy et ceulx de mon Conseil de ce que se devroyt faire, fut advisé que mon armee estant soubz vostre charge doige demeurer pour achever l'emprinse de Florence et celle de Ferrare, combien que le duc de Ferrare ayt envoyé vers moy ses embassadeurs avec pouvoir suffisant pour traicter avec moy et avec Sa

Sanctité, mais en cecy se usera par l'advis du nonce et a la voulenté et contentement de Sa Sanctité. Semblablement a esté advisé que l'armee qui vient d'Allemaigne, que desja est en terre de Manthua, doye estre en terres de Veneciens et que le marquis de Manthua aura la charge de capitaine general en icelle armee et que l'armee dont ledit Anthoine de Leyva a charge se joigne avec les pietons espaignolz et gendarmerie que j'ay admené avec moy. Et ne suis determiné si avec lesdits gens de Anthoine de Leyva et miennes se doige aller sur les terres que occupe le duc Francisque ou si le tout yra sur les Venetiens, pour ce que ledit duc Francisque a envoyé devers moy son embassadeur, disant que des choses dont il a esté premierement chargé, il ne veult autre pardon synon que justice luy soit gardee pour ce qu'il dit n'y avoir nulle culpe; bien congnoit il sa faulte de ce que depuis est succedé, oires que ce n'a esté synon en voulenté de se deffendre, suppliant que en ce soit usé envers luy de clemence, et entre tant que avec toute diligence se font les appretes neccessaires pour ceste armee, luy ay fait responce que comme aultres fois aye offert et conformé au traicté derrenierement fait entre Sa Sanctité et moy, luy feray entierement garder et administrer justice, et que afin que mesdictes armees soyent a sehurté des terres qu'il occupe, il face pendant que ladicte justice se verra mectre en mes mains les cité de Pavye et Alexandrie et qu'il demeure avec Cremone et Lode et le reste de ce qu'il tient a condiction que je m'obligeray que si, ma presente emprinse achevee, sa cause n'est determinee par justice, je luy restitueray lesdictes deux citez en l'estat que les auray reçeues. Et aussi donneray sehurté que quant ladicte justice se determinera a son prouffit, je luy feray restituer librement tout l'Estat de Millan, et en cas qu'il soit trouvé culpable pour debvoir perdre ledit Estat, alors feray avec luy de sorte qu'il ayt cause se contenter, et luy laisseray oudit cas en fied et avec le tiltre que sera advisé Cremonne et Lody, et tout ce de Gyaradade pour luy et les siens, et s'il veult estre d'Eglise, je supplieray a Sa Sanctité qui luy baille le chappeau, et je le pourvoyeray de rente en l'Eglise. Avec ladicte responce s'en est retourné son homme et a depuis raporté la responce telle que verrez par la copie de l'escript qui bailla, laquelle voi

envoye avec ceste. Quoy veu et entendu et bien debatu avec ceulx de mon Conseil assemblé qu'il n'y auroit cause ny raison de quoy je me deusse tenir satisfaict, et qui est trop plus juste et raisonable qu'il se doige fier de moy que moy de luy, estant es termes qu'il est avec moy et allié avec mes ennemys, et aujourd'uy luy ay fait responce que puis que ce qu'il offre n'y a chose que se puisse ne doige accepté, qu'il regarde autre seurté qui me puisse baillé, de laquelle je prendray moyennant qu'elle soit telle que par raison je m'en puisse ou doige contenter. Aultrement je ne puis plus differer de faire ce que sera le plus convenable a mon service et au bien de mes affaires, et de ce que dessus ay amplement adverty mes embassadeurs a Rome pour du tout rendre compte a Sa Sanctité et luy dire de ma part que veu que ledit duc Francisque ne veult faire ce que de raison, je suis determiné de faire ce que je pourray pour le faire venir a icelle et a l'obeissance qu'il doit et que, oires que ainsi soit, Sa Sanctité pourroit estre asseuree que tous jours je garderay le traicté entre elle et moy fait en Barcelonne et que conforme a ce se pourra veoir la justice en ce cas et que je supplie a Sa Sanctité prendre ce de bonne part puis qu'estant ledit duc Francisque en ces termes, n'est raisonnable de le laisser de maniere que pour luy doige a Sa Sanctité et a moy venir dommaige.

Et en outre ay escript a mondit ambassadeur de dire audit Sainct Pere que estant occupé comme je suis en ce que dessus, je ne puis aller a Rome beser les piedz de Sa Sanctité que je desire austant veoir que luy moy; j'ay parlé aux trois cardinaulx legaulx estans ycy et au nonce sur ce que j'auray grant plaisir que Sa Sanctité voulsist prendre, comme il offre, le travail de venir a Bologne, car, estant arrivé illec, je me desoccuperay du coustel de deça pour luy aller beser les piedz et luy bailler compte de tous mes affaires, comme s'est raison, et avec son advis et bon ordre mectre en effect ce que se devra faire, et de tout ce que dessus vous ay bien voulsu adverty amplement.

Mon cousin, j'ay informacion de plusieurs lieux et bons personnaiges que Iheronimo Montron, ayant entendu les plainctes que journellement se font a l'encontre de luy et son secretaire, aye desja envoyé bonne partie de son bien a Venise et soit en propos

de soy y retirer soubz couleur d'aller devers vous. Et pour ce que comme qui soit de sa conduyte, encoires m'enporte grandement et necessairement et estre assheuré de la personne dudit Montron pour la preuve et justifficacion du cas et affaire dudit duc Francisco Sforcia, je vous prie affectuesement que pourvoiez incontinent par tous moyens convenables pour avoir si bon regard sur ledit Montron qu'il ne se puisse absenter, commectant personnes discretes pour avoir l'eul et advis sur luy tant audit royalme, ou, s'il en sort, par le chemin qui vouldra prandre jusques y soit devers vous. Si prent ce chemin, que lors luy baillerez bonne garde, et si prent autre voye suspecte, qu'ilz l'arrestent et saisissent pour le conduyre devers vous le tout le plus convenablement et a maindre scandale, mais de sorte toutes fois qu'il ne se puisse saulver, et enchargez la chose et y pourvoyez presentement de maniere qui n'y aye faulte, ny s'en ensuyve inconveniant, et selon que congnoistrez estre besoing, eu pourrez escripre au cardinal Colonne.

En Plaisance, le xie de septembre 1529.

(Archives impériales à Vienne, P A 96; minute.)

(A suivre.)

II.

REBELIÓN DE FUENTE OBEJUNA CONTRA EL COMENDADOR MAYOR DE CALATRAVA FERNÁN GÓMEZ DE GUZMÁN.

(1476.)

Una gran parte del reinado de D. Juan II, hasta la muerte injusta é infamante del condestable D. Alvaro de Luna, fué dedicada, toda la labor del soberano y de su valido, á combatir las demasías y prerrogativas de los grandes y cimentar el poderío real sobre las ruinas de los señoríos feudales. En tal lucha sucumbió

D. Alvaro, quedando aplazado el poder absoluto de los monarcas hasta el feliz período de soberanía de los reyes católicos.

En la lucha entre los señores y el rey se llegó á un extremo que no se concibe hoy, toda vez que, en las cortes de Valladolid de 1442, se proclamó el derecho de insurrección de las villas y ciudades de la corona contra los grandes, siempre que, por debilidades del rey, los tales lugares fueren donados y sus habitantes no quisieran consentir el cambio de señorío (1).

En tales cortes los procuradores de las ciudades y villas del reino que en ellas tenían representación, pidieron al rey que en adelante no diese á nadie, ni se diesen por la reina y el príncipe, ciudades ni villas, porque las donaciones «redundarian en disminucion e propiamente devision e avencion de vuestros regnos e señorios ó de vuestra corona real los quales sois obligado conservar e aumentar e no disminuir ni enagenar ni dividir ni de la corona separar», y que en adelante, «non podades dar de fecho ni de derecho, ni por otro algun titulo enagenar, cibdades nin villas nin aldeas nin logares nin terminos nin jurisdiciones nin fortalezas de juro de heredad nin cosa alguna dello salvo á los dichos señores reyna e principe o á cualquiera dellos con clausula que las non puedan enagenar nin trocar nin desapartar, e si lo dieredes o dieren que sea ninguna la tal dádiva e merced e que por ella non pase propiedad nin posesion, que la tal merced ó dádiva non sea complida, antes, sin pena alguna, se puede facer resistencia actual ó verbal de cualquier calidad que sea ó ser pueda aunque sea *con tumulto de gente de armas*... e que los vecinos de las tales cibdades e villas e logares e castillos se puedan tornar e tornen á la vuestra corona real de vuestros regnos por su propia actoridad en cualquier tiempo e *resistir por fuerza de armas* e en otra manera etc.» Se exceptuaban las tierras conquistadas que se diesen por «servicios especiales fechos en la guerra de los moros o en otros regnos en tiempos de guerra ó contra otro rey o regno é non en otra manera», y aun estas se habían de hacer después de consultar á un consejo especial formado por procuradores de

(1) *Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla*, publicadas por la Real Academia de la Historia. Tomo III. 1866. Desde las páginas 392 á 401, ambas inclusives.

cortes. El rey aprobó la petición, dió reglas de cómo habían de hacerse las donaciones de tierras conquistadas y prohibió, dándolas por no válidas, todas las que se hiciesen de bienes de la corona, quedando por ley del reino, y, al mismo tiempo, sancionado el derecho de rebelión de los vasallos contra los nuevos señores que la corona les impusiera.

Esta ley, tan especial, fué la que sirvió de fundamento y fué causa de la sublevación de Fuente-Obejuna en 1476 y de la muerte del comendador mayor de la orden de Calatrava Fernán Gómez de Guzmán.

La lucha entre el rey y la nobleza terminó con el triunfo de ésta y la muerte de D. Alvaro de Luna, degollado en Valladolid. Muerto poco después D. Juan II, la ley de 1442 se dió al olvido y D. Enrique IV, sucesor de su padre, hizo muchas mercedes, faltando á dicha disposición, así como el mismo D. Juan la olvidó al final de sus días.

Debía D. Enrique grandes favores al maestre de Calatrava don Pedro Girón, quien, con su milicia cisterciense, era uno de los poderes más fuertes de España. En los primeros años del nuevo reinado determinó el monarca hacer la guerra á los moros. Se juntó un ejército de 100.000 hombres con los que se talaron los campos del reino granadino. Cuando á D. Enrique se le antojó mandó levantar el campo y como á ello se opusiera el maestre, tuvo éste el propósito de prender al rey. Súpolo el soberano y escapó viniendo á dormir á Córdoba y el maestre enojado se marchó á su casa de Almagro no sólo descontento, sino que hasta amenazó con tomar el partido del monarca de Navarra si no le desagraviaban.

«Viendo el rey don Enrique, dice Rades de Andrada (1), el grande poder del Maestre, y el camino que llevaba de revolver el reino, trató con don Juan Pacheco, su hermano, Marques de Villena, que procurase reducirlo á su servicio: el Marques dijo, como el Maestre su hermano, atemorizado por las palabras de su Alteza, habia procurado defender su persona y Estado, y para

(1) Folio 74.

esto habia hecho grandes gastos en fortalezas y bastecer sus castillos: por tanto convenia hacerle alguna recompensa desto. Y luego el Rey por asegurar sus negocios, prometió cierto número de vasallos, y con esto el Marqués, fue medianero de reducir al Maestre. Asi volvió al servicio del Rey, el cual le dió por juro de heredad para él, y para las personas á quien el hiciese herederos, la villa y castillo de Moron, en Andalucía, y los lugares de Fuente-Obejuna y Belmez, que eran aldeas de Córdoba, y luego fue puesto en posesion de dichos pueblos.»

En las últimas palabras se equivocó Rades, pues Fuente-Obejuna no estuvo nunca en poder del maestre hasta que el comendador mayor la tomó por sorpresa en 1468. Enrique IV hizo la donación de estos pueblos no á la orden de Calatrava, sino á don Pedro Girón, en Valladolid á 6 de agosto de 1460 (1). Contaba entonces la villa de Fuente-Obejuna «nuevecientos e ochenta e cinco vasallos», y producía «sin las alcabalas e tercias... ochenta mill e setecientos maravedis» (2).

«Pasados algunos dias, dice Rades (3), de como el señor Rey don Enrique hizo donacion al Maestre del lugar de Fuente-Obejuna por las causas que quedan referidas, el Maestre en un capitulo que celebró de la Orden de Calatrava, trató con las personas della, que le diesen las villas de Osuna y Cazalla por los lugares de Fuente-Obejuna y Belmez, porque estas villas le venian mas á cuento para juntar con la de Moron, y dejarlas vinculadas en su mayorazgo. En el Capítulo se hallaron diversos votos: mas el Maestre pudo tanto, que hizo á muchos mudar de propósito, y consentir en esta permutacion, aunque era muy notorio el agravio, y enorme el daño que desto recibia la Orden, por ser mayores y mejores los pueblos que daban que los que les daban. Con todo esto se hizo la informacion á gusto del Maestre para enviarla á Roma, en que se probó ser útil á la Orden dar á Osuna y Cazalla por Fuente-Obejuna y Belmez, conforme á lo probado, vino de

(1) Apéndices al Discurso de recepción de la Academia de la Historia de D. Francisco R. de Uhagón. Pág. 58. Dice que hay copia autorizada en el Archivo de Osuna.

(2) Discurso citado, pág. 20 en una nota.

(3) Folio 74.

Roma la licencia para efectuarse el contrato; y para mayor firmeza el Maestre renunció los lugares de Fuente-Obejuna y Belmez en el Rey don Enrique, de quien lo habia recibido, y el Rey los dió luego á D. Juan Pacheco Marqués de Villena, hermano del mesmo Maestre, y con él se hizo el contrato de permutacion. Usaron de esta cautela porque no se pudiese alegar que el Maestre habia hecho fuerza á las personas de la Orden para consentir en la enajenacion, y para que él como cabeza y Prelado de la Orden consintiese en ella, sin que se pudiese probar ser juez en propia causa. Hecha la permutacion el Marqués dió al Maestre su hermano las villas de Osuna y Cazalla y la Orden quedó con Fuente Obejuna y Belmez. Y porque Osuna era de la Encomienda mayor, se le dió en su lugar la villa de Fuente Obejuna.»

Este relato es fuerza contradecirlo en parte. Los tres años que medían entre 1460 y 63, estaría D. Pedro Girón ocupado en conseguir de los comendadores que consintiesen en el trueque de las villas, sin tomar posesión de ellas, y en 13 de noviembre de este último año, ya debía tenerles convencidos puesto que, estando en Segovia, el rey dió facultad á Fernando Gómez de Herrera y Juan Fernández Galindo para que contrataran el cambio con el maestre (1) y en el mismo lugar á 19 del mismo mes les dió el rey poder para ello (2).

Hasta marzo del 64 la ciudad de Córdoba no había consentido que se la despojase de sus villas. No consta en parte alguna si la oposición había sido de hecho solamente ó había mediado reclamación; pero es claro que no fué consentida puesto que el rey, estando en Jaén, á 3 de marzo, hizo de nuevo la merced á D. Pedro Girón de los lugares de Fuente-Obejuna y Belmez (3) y si Córdoba hubiera consentido desde luego, con la primera donación bastaba. También pudo ser que el maestre renunciara en el rey como dice Rades; pero si así fué, la nueva donación no se hizo á D. Juan Pacheco, sino á D. Pedro Girón.

Ya con esta nueva merced se llevó á cabo el cambio, por es-

---

(1) Documento original del Archivo de Osuna citado por el Sr. Uhagón, pág. 60.
(2) Idem, id., pág. 60.
(3) Idem, id., pág. 61.

critura otorgada en Porcuna á 22 de marzo de 1464, por don Pedro Girón, maestre de Calatrava y demás caballeros de la Orden y por el rey, y en su nombre Juan Fernández Galindo y Antonio Núñez, y en el mismo día, el maestre y demás caballeros dieron poder á frey Alonso de Aciteres y frey Alonso, prior de las casas de Sevilla, para ir á Osuna y Cazalla, y entregarlas al comendador Juan Fernández Galindo que las recibiría en nombre del rey (1).

En 5 de marzo escribió el rey desde Jaén á la ciudad de Córdoba anunciándole la visita del comendador Juan Fernández Galindo, que era alcalde mayor de Ecija, para que les hablara «algunas cosas tocantes á cierto consentimiento que es mi merced e voluntad que dedes e prestedes en la merced que yo fice al mi bien amado don Pedro Giron maestre de Calatrava mi camarero mayor é de mi consejo, de las villas de Fuente-Obejuna é Belmez» (2), y la ciudad, bien porque no se atreviese por el pronto á oponerse al poder del rey y del maestre, bien porque le conviniera á D. Alonso de Aguilar, que mandaba casi como independiente, consintió en ello y dió su aprobación á la merced y trueque á 24 de marzo del mismo año (3); pero inmediatamente envió á la corte, con amplios poderes, unos procuradores, cuyos nombres no constan, á que pidieran la anulación de la dádiva y la reintegración á Córdoba de los lugares (4), y aunque aprobando en la letra, no entregó las villas, quedándose con ellas hasta que, como veremos más adelante, le arrebataron por fuerza Fuente-Obejuna.

Los procuradores cordobeses no debían reclamar solo de la donación de Fuente-Obejuna y Belmez hecha al maestre de Calatrava D. Pedro Girón, sino también de la que D. Juan II había hecho al maestre de Alcántara D. Gutierre de Sotomayor de los lugares de Gahete, hoy Belalcázar, y la Hinojosa. Hicieron ver al rey que las tales donaciones (5) eran «en gran desservicio de la

(1) Documento original del Archivo de Osuna citado por el Sr. Uhagón, pág. 61.
(2) Véase el documento número 1 al final de esta memoria.
(3) Sr. Uhagón, pág. 61.
(4) Véase el documento núm. 111.
(5) Idem, id.

corona real... e en agravio y perjuicio de la dicha cibdad e de sus vecinos e moradores della e contra el tenor e forma de las leyes» del reino «e quebrantamiento e derogacion dellas», y tan buena maña se dieron que obtuvieron de Enrique IV una real cédula, dada en Salamanca, á 11 de junio de 1465, por la que no sólo se anulaban las mercedes de los cuatro lugares hechas á los maestres de Alcántara y Calatrava, sino que, fundándose en la ley de Valladolid de 1442, autorizaba de nuevo el derecho de rebelión y autorizaba á Córdoba para que recuperase á mano armada los lugares que de ella se hubieren separado. Hé aquí las palabras del rey: «quiero e es mi voluntad que sean tornados e restituidos los dichos logares de Gahete é la Hinojosa é Fuente bexuna é Belmez e sus tierras e terminos e todo lo que les pertenece e pertenecer debe en cualquier manera á esta dicha cibdad, porque vos mando á todos e á cada uno de vos que vos juntades e vades á los dichos logares e á sus terminos e dehesas e terminos e tierras e los entredes e tomedes e vos apoderedes de ellos, e de la posesion de ellos, e de la jurisdicion cevil e criminal alta e baja e mero misto imperio de ellos para mi e para la mi corona de mis regnos e para esa dicha cibdad de Córdoba, con todo lo que les pertenece por la forma e manera que los teniades e poseiades antes que el dicho rey mi padre e yo ficiesemos merced de los dichos logares á los dichos don Gutierre de Sotomayor maestre de Alcantara e al dicho don Pedro Giron maestre de Calatrava en la forma e manera suso dicha, e que por vos la dicha cibdad e oficiales della faced la dicha entrada é toma de los dichos logares e de lo que asi les pertenece e es mi merced que non ayades ni incurrades en penas nin casos algunos de fecho nin de derecho.» Después de mandarles de manera tan categórica que se reintegrasen por armas de los lugares citados, como la ciudad había prestado aprobación á la donación de Fuente-Ovejuna, les dice: «e asi mismo no embargante cualquier juramento e pleito homenage que vos los dichos oficiales ó cualquier de vos ayades fecho á la sazon que yo fice la dicha merced de los dichos logares al dicho maestre o despues, asi por mí mandado como en otra cualquier manera e por cualesquier causas e razones, ca yo del dicho mi propio motu e cierta ciencia e poderio real absoluto, asi como rey

señor vos alzo e suelto e quito los dichos juramentos e pleitos e omenages e vos absuelvo de todo ello por la presente, e lo dó todo e cada cosa dello por ninguno e de ningun valor, asi como si por vos los dichos oficiales non fuera fecho nin jurado, nin votado, por ser todo ello fecho por vos los dichos oficiales contra las leyes de mis regnos é en perjuicio de la mi corona real dellos e de esa dicha cibdad, sobre lo cual mando á todos los caballeros e escuderos mis vasallos e subditos e naturales de la dicha cibdad de Cordoba e su tierra e termino e jurisdicion, e á los duques e marqueses, condes e maestres de las ordenes, e priores e á todas las otras cibdades, villas e logares de mis regnos e señorios e a otras cualesquier presonas mis vasallos e subditos de cualquier estado e condicion, preeminencia e dignidad que sean, que sobre ello por parte de vos la dicha cibdad e oficiales della fueren requeridos, que poderosamente por sus presonas e con sus gentes de armas se ayunten á vos e vos den e fagan dar todo el favor e ayuda que les pidieredes e menester obieredes para entrar e tomar los dichos logares é la posesion de ellos e de todo lo que á ellos pertenece...»

Hé aquí la forma en que aquel monarca inútil, lanzaba á la guerra civil á sus pueblos y ricos-omes, concediéndoles derechos y revocándoselos después, y cómo él mismo iba labrándose el terreno para llegar al infamante espectáculo de su destitución en estatua, en Ávila, en 5 de junio de 1465. La ciudad de Córdoba no tuvo que recurrir á las armas para recuperar sus lugares porque, á pesar de las mercedes de D. Juan II y de Enrique IV, aún no se habían separado las villas y aldeas de su metrópoli, pero se encontró fuerte con esta cédula para hacer valer más adelante sus derechos á Fuente-Obejuna cuando el comendador mayor de Calatrava la hizo suya.

Mientras ocurrían estos acontecimientos, la autoridad real se iba desmoronando. El monarca había ayudado, siendo príncipe, á la perdición de D. Alvaro de Luna y á impedir que el poder real se fortaleciera como deseaba aquel hombre insigne. Toda la labor del condestable se había perdido, y como sucede siempre que triunfa una reacción ó una revolución que se va más atrás ó más adelante de lo que se pensaba, en la monarquía de Enri-

que IV se fué tan atrás, que el poder del rey llegó á ser casi nulo y creció de una manera inaudita el de los señores. En todas partes era desconocida la autoridad del soberano y en Córdoba mandaba en absoluto como señor natural D. Alfón Fernández de Córdoba, señor de la casa de Aguilar, alcalde mayor, pero no sin que este poder se lo disputaran D. Diego Fernández de Córdoba, conde de Cabra y el mariscal de Castilla D. Diego, su hijo.

Era D. Alfón, ó D. Alonso de Aguilar, que es como históricamente se le conoce (1), un joven audaz, de gran talento y de extrema ambición, y se dió trazas para mandar en Córdoba, desde la alcaldía mayor, sin enemistarse con el rey ni con los enemigos del rey; pero siempre estuvo en Córdoba en abierta lucha con el obispo D. Pedro Solier y con el conde de Cabra, alguacil mayor, ambos parientes muy cercanos del señor de Aguilar. Se le ve mandar en Córdoba desde 1458, y estuvo en buena armonía con el conde de Cabra hasta el día de la Cruz de Septiembre de 1464 en que públicamente con otros muchos nobles tomó el partido del infante D. Alonso. Tomaron la voz del infante el alcaide de los Donceles, Martín Fernández de Córdoba y Luís Méndez de Sotomayor, y siguieron adictos al rey, el obispo, el conde de Cabra, el mariscal de Castilla, Martín Alonso de Montemayor y Fernando Pérez de Montemayor. Tenía D. Alfón, de su parte, la gente llana y los judíos conversos á quienes protegía, y su primer acto, después de la ruptura de hostilidades, fué echar de Córdoba á sus contrarios y apoderarse de la Calahorra y el Alcázar que eran las fortalezas de Córdoba y estaban en poder del alguacil mayor. El conde se fué á Baena desde donde escribió al rey, y como éste no tenía medios de hacer nada, se contentó con premiar su lealtad, repartiéndoles al conde y los Montemayor los castillos y villas de Castro el río, Castro el viejo, Pedro Abad, Aldea del Río y Montoro que eran de la ciudad. El conde con los suyos tomó posesión por fuerza de armas de las fortalezas, y don Alonso, temeroso de que le conquistaran los demás lugares del

(1) Se firmaba siempre «D. Alfon, señor de la casa de Aguilar.» Es lástima que no se haya escrito un libro ocupándose de este gran hombre. Nosotros hemos encontrado muchos documentos suyos que son desconocidos.

término, ocupó militarmente los castillos de Santaella, Bujalance, la Rambla, Adamuz, Peñaflor y la torre de Alcolea, poniéndolos en estado de defensa, no con el caudal de la ciudad, sino con sus recursos propios.

Medió el obispo entre ambos bandos, consiguiendo llegasen á una tregua que se firmó en 6 de noviembre de 1467 y que no duró, porque, viniendo el conde de Cabra á Córdoba y reclamando la Calahorra y el Alcázar no se los dieron, y se volvió á marchar á Baena. El obispo se fué á su castillo de Toledillo; D. Alfón prendió algunos canónigos y quemó el palacio episcopal y el obispo le excomulgó á 8 de enero de 1468. En este año, á 5 de julio, murió el infante D. Alonso, y el de Aguilar siguió gobernando en Córdoba á nombre de Enrique IV.

El de Cabra creyó que había llegado el momento de concluir con D. Alonso y llevó la guerra á Bujalance, que no pudo tomar, y después fué á cercar á Córdoba, pero D. Alonso pidió auxilio al duque de Medina Sidonia y al adelantado D. Pedro Enriquez, y el conde de Cabra levantó el sitio antes de que le cogiesen entre los sitiados y sus auxiliares.

No hemos de relatar estos acontecimientos que no cumplen á nuestro propósito, pero sí diremos que el comendador mayor de Calatrava que estaba en Caracuel y vigilaba lo que sucedía en Córdoba, encontró ocasión propicia para apoderarse de Fuente-Obejuna como lo hizo, por sorpresa de armas, una noche, estableciendo en ella su residencia. Esto ocurría en 1468 y la tuvo en su poder hasta 1476 que le mataron.

A poner término á tales desavenencias vino á Córdoba Enrique IV, en 1469, y anuló todas las mercedes que había hecho desde el año 64 (1), mandando también derrocar las fortalezas de todos los lugares de Córdoba excepto Almodóvar y Hornachuelos; pero aunque ante el rey se abrazaron, en el convento de San Francisco el día del Corpus Cristi, D. Alonso y el conde de Cabra, no estuvieron en paz hasta que los Reyes Católicos emprendieron sus campañas contra los moros que dieron por resul-

(1) Véase el documento núm. II.

tado la conquista de Granada. Las revueltas de estos señores impidieron á Córdoba recuperar la posesión de Fuente-Obejuna.

La muerte de Enrique IV, en 18 de diciembre de 1474, trajo al trono á doña Isabel la Católica, no obstante, que el monarca difunto hacía heredera del reino á su hija doña Juana, llamada la Beltraneja, esposa del rey de Portugal. El partido de ésta lo sostenían el arzobispo de Toledo y el marqués de Villena, quien creía contar con su cuñado D. Alonso de Aguilar; pero éste, más astuto, no se declaró por nadie, permaneciendo señor de Córdoba. El rey católico le miró algún tiempo como sospechoso, ordenando al conde de Cabra que le vigilara, mas D. Alonso se decidió bien pronto, y el conde de Cabra, en unión del conde de Paredes, fué á hacer la guerra al maestre de Calatrava, á quien tomó Ciudad-Real en 1475. Desde este momento, D. Alonso de Aguilar, se vió libre de cuidados y pudo atender más de lleno al gobierno de la ciudad como su alcalde mayor.

Hemos visto que los calatravos habían tomado el partido de la Beltraneja y también que el comendador mayor Fernán Gómez de Guzmán se había apoderado de Fuente-Obejuna. Tal vez don Alonso pensase en tomar la villa por fuerza de armas; pero antes pensó, sin duda, en armarse de toda la fuerza del derecho. Tenía ya en su favor la cédula de Enrique IV de 1465, pero como tantos acontecimientos hubo después y tantas veces el rey había hecho mercedes faltando á la ley que en su cédula invocaba; pensaría D. Alonso que le era necesaria una cédula nueva confirmatoria de aquel derecho, y acudiendo á los Reyes Católicos por medio de procuradores, les pidió, no sólo la restitución de Fuente-Obejuna, sino de los castillos que tenían en su poder el conde de Cabra, los Montemayor y el propio D. Alonso, si bien éste hasta su muerte retuvo en tenencia y con beneplácito de Córdoba, el castillo de la Rambla, excepto unos cuantos años que vivió en él la condesa de Tendilla durante la guerra de Granada.

Los reyes le dieron su cédula, fechada en Valladolid á 20 de abril de 1475 (1), prometiéndole mandar restituir las villas, luga-

(1) Estas dos cédulas se incluyen en el documento núm. IV.

res, castillos, fortalezas y términos que le estaban usurpados y les mandaría que los entregasen á las personas que los tenían, pero no debió satisfacer mucho tal promesa á los procuradores, que obtuvieron nueva cédula, fechada el mismo día, por la que no sólo le prometían los reyes mandar hacer la restitución, sino que nunca harían merced de lugares que fuesen de Córdoba, y si las hicieran las daban por nulas, y autorizaban á los habitantes de las villas ó lugares que hubiesen sido ya puestos en poder del agraciado para que «ayan logar de se alzar é rebelar para nos e para la nuestra corona real sin por ello caer ni incurrir en pena ni calunia alguna», y al mismo tiempo mandaban á los grandes, ciudades, priores y maestres que les prestasen ayuda con armas, en la misma forma que hemos visto lo ordenaba el rey difunto.

Tercera vez se nos presenta el rey proclamando el derecho de rebelión y nada más necesitaba Córdoba para poner por obra la recuperación de su villa. Con una cédula real autorizando á los vecinos del lugar para alzarse contra su señor, con la malquerencia de los lugareños hacia el comendador mayor que les hacía objeto de toda suerte de vejaciones, con la palabra real de que no serían castigados los que se alzasen fuera cual fuese el delito que cometieran y con la presunción de que los Reyes Católicos verían con buenos ojos que se les quitaba de en medio un enemigo de alguna consideración como era el comendador partidario decidido del rey de Portugal, Córdoba no dudó, y, alentando á los vecinos de Fuente-Obejuna y ayudándoles probablemente con hombres de armas y acaso con algún caudillo director del movimiento, llevaron á cabo el alzamiento de 23 de abril de 1476 en que murió el calatravo, y Fuente-Obejuna fué devuelta á Córdoba y á la corona.

Rades de Andrada refiere que, habiendo acordado todos los habitantes vengarse del comendador por los ultrajes de que les hacía víctimas con «furor de pueblo airado y con voz de Fuente-Obejuna se juntaron una noche del mes de abril del año de 1476, los alcaldes, regidores, justicia y regimiento con los otros vecinos, y con mano armada entraron por fuerza en las casas de la encomienda mayor donde el dicho comendador estaba. Todos apellidaban ¡Fuente-Obejuna! ¡Fuente-Obejuna! y decían: ¡Vivan

los reyes D. Fernando y doña Isabel y mueran los traidores y malos cristianos! El comendador mayor y los suyos cuando vieron esto, y oyeron el apellido que llevaban, pusiéronse en una pieza la más fuerte de la casa con sus armas, y allí se defendieron dos horas sin que les pudieran entrar. En este tiempo el comendador mayor á grandes voces pidió muchas veces á los del pueblo le dijesen qué razón ó causa tenían para hacer aquel escandaloso movimiento, para que él diese su descargo y desagraviase á los que decían estar agraviados de él. Nunca quisieron admitir sus razones: antes con gran ímpetu apellidando ¡Fuente-Obejuna! combatieron la pieza y entrando en ella mataron catorce hombres que con el comendador estaban, porque procuraban defender á su señor. De esta manera con un furor maldito y rabioso llegaron al comendador y pusieron manos en él, y le dieron tantas heridas que le hicieron caer en tierra sin sentido. Antes que diese el ánima á Dios, tomaron su cuerpo con grande y regocijado alarido diciendo: ¡Vivan los reyes y mueran los traidores!, le echaron por una ventana á la calle, y otros que allí estaban con lanzas y espadas pusieron las puntas arriba para recoger en ellas el cuerpo que aun tenía ánima. Después de caído en tierra le arrancaron las barbas y cabellos con grande crueldad, y otros con los pomos de las espadas, le quebraron los dientes. A todo esto añadieron palabras feas y deshonestas y grandes injurias contra el comendador mayor y contra su padre y madre. Estando en ésto, antes de expirar acudieron las mujeres de la villa con panderos y sonajes á regocijar la muerte de su señor, y habían hecho para esto una bandera y nombrado capitán y alférez. También los mochachos, á imitación de sus madres, hicieron su capitanía, y puestos en la orden que su edad permitía, fueron á solemnizar la dicha muerte: ¡tanta era la enemiga que todos tenían contra el comendador mayor! Estando juntos hombres, mujeres y niños, llevaron el cuerpo con grande regocijo á la plaza, y allí todos, hombres y mujeres, le hicieron pedazos, arrastrándole y haciendo en él grandes crueldades y escarnios, y no quisieron darle á sus criados para enterrarle. Demás desto dieron sacomano á su casa y le robaron toda su hacienda.»

Las causas á que atribuye Rades este lamentable suceso son

éstas: «Había hecho aquel caballero mal tratamiento á sus vasallos teniendo en la villa muchos soldados para sustentar en ella la voz del Rey de Portugal, que pretendía ser Rey en Castilla, y consentía que aquella descomedida gente hiciese grandes agravios y afrentas á los de Fuente-Obejuna sobre comérseles sus haciendas. Ultra de esto, el mesmo comendador mayor había hecho grandes agravios y deshonras á los de la villa tomándoles por fuerza sus hijas y mujeres, y robándoles sus haciendas para sustentar aquellos soldados que tenía con título y color que el maestre D. Rodrigo Tellez Girón, su señor lo mandaba, porque entonces seguía aquel partido del Rey de Portugal.»

Para nosotros, esto que Rades dice, había sembrado en la villa el descontento y el odio hacia el comendador, de manera que, cuando llegó el suceso, no hubo para él piedad en los pechos de aquella gente; pero el impulso partió de Córdoba por recuperar el dominio, amparado en las cédulas reales y siguiendo el partido de doña Isabel contra la Beltraneja. Es indudable que no sólo el impulso y la sugestión partieron de Córdoba, sino que los que embistieron la casa de la encomienda debieron ser hombres de armas de la ciudad, porque si el comendador tenía allí tantos soldados, no hubieran podido atacarle por sí solos los vecinos pacíficos, y porque muy cerca ó en Fuente-Obejuna mismo estaban unos veinticuatros cordobeses que fueron los mediadores en lo que más tarde hemos de referir. Por otro lado, aunque Rades lo diga, no tomaron parte en el hecho todos los habitantes del lugar, sino los amigos de Córdoba, lo cual se prueba con las siguientes palabras del mismo escritor. «Los de Fuente-Obejuna después de haber muerto al comendador mayor, quitaron las varas y cargos de justicia á los que estaban puestos por esta Orden, cuya era la jurisdición, y diéronla á quien quisieron», y añadimos nosotros que si todos «los alcaldes, regidores, justicia y regimiento con los otros vecinos» fueron á matarle, ¿por qué después de muerto, les quitaron á éstos las varas y se las dieron á otros? Si las justicias hubieran tomado parte hubieran seguido mandando hasta que la ciudad de Córdoba ó los reyes decidieran quién había de seguir ejerciendo la gobernación en lo sucesivo.

Prosigue Rades: «Luego acudieron á la ciudad de Córdoba, y

se encomendaron á ella diciendo querían ser subjetos á su jurisdicción, como habian sido antes que la villa viniese á poder de D. Pedro Girón. Los de Córdoba recibieron á Fuente-Obejuna por aldea de su ciudad y de hecho despojaron á la orden del señorío de ella, y pusieron justicia de su mano. La Orden se quejó deste despojo y fuerza ante los Reyes Católicos, y después ante el romano Pontíficie y tiene sentencia dada en la Audiencia de Rota en su favor, y ejecutoriales y provisión real para que le sea restituída la posesión real.»

Todo esto puede ser cierto, pero sobre ello hay un documento precioso (1) que es más auténtico que lo dicho por Rades, y que puede servir de apoyo á nuestra opinión de ser Córdoba la autora del motín. Por él sabemos que en los días del motín ó poco después estaban en Fuente-Obejuna los veinticuatros cordobeses, Pedro Méndez de Sotomayor, Juan de Souza y el bachiller Gonzalo de Cea, y éstos fueron portadores de una carta de Fuente-Obejuna á la ciudad, en que probablemente se le pediría que la recibiese bajo su amparo y protección como dice Rades. Es muy raro y muy significativo que estos caballeros estuviesen en la villa á raíz del suceso y fueran correos de la carta de Fuente-Obejuna á Córdoba pidiéndole amparo. La ciudad contestó con otra carta de creencia, en la que no se dice más sino que los mismos veinticuatros, y además, Pedro Tafur y Juan de Berrío, alcalde mayor, contestarían de palabra y que se les diese fe. La carta está firmada por Pedro de Hoces que sería otro alcalde mayor, Juan de Parias y Gómez Fernández, escribano del cabildo en representación del escribano propietario Pedro Muñiz de Godoy.

Sabido es que los alcaldes mayores eran cuatro y en este tiempo desempeñaban el cargo D. Alonso de Aguilar, Alfón Pérez de Saavedra, Juan de Berrío y probablemente sería el cuarto Pedro de Hoces puesto que es el primer firmante de la carta, pero á ciencia cierta no se sabe. Llama la atención en este asunto que uno de los veinticuatros que fueron á Fuente-Obejuna fué Pedro

(1) Documento núm. IV.

Tafur amigo del comendador mayor á quien había dedicado su libro titulado ***Andanças y viajes de Pedro Tafur por varias partes del mundo habido***, que no hace muchos años publicaron don Marcos Jiménez de la Espada y el Sr. Marqués de la Fuensanta del Valle.

Provistos de su carta de creencia, el 29 de abril, ó sea seis días después de la muerte del comendador, Juan de Berrío, alcalde mayor, Pedro Méndez de Sotomayor, Juan de Souza, el bachiller Gonzalo de Cea y Pedro Tafur veinticuatros; el escribano del consejo Gómez Fernández y Pedro Rodríguez Cobo, procurador, apoderado por la ciudad para tomar posesión de la villa, se presentaron en una ermita y monasterio llamado de San Sebastián, extramuros de Fuente-Obejuna, donde ya estaba aguardando reunido en consejo el de Fuente-Obejuna, compuesto de su alcalde mayor, Alfonso García Agredano, los alcaldes ordinarios, Pedro Mateos y Pedro Fernández Mercendero, el alguacil, Martín Blazquez de la Haba, los jurados, Pedro Ruíz, Garcí Martínez de la Senoga, y Pedro Alfón Alixandre, procurador, Pedro García Alixandre y el escribano Alfón Fernández de Morales. Los cordobeses les dieron á leer la carta de creencia y las dos cédulas de los Reyes Católicos de que antes hablamos, é inmediatamente pidieron la posesión de Fuente-Obejuna para los reyes y para Córdoba. El procurador, Pedro Rodríguez Cobo, hizo leer el poder que traía para que en nombre de Córdoba pudiera «pedir e requerir á dichos consejo y oficiales de la dicha nuestra villa... se tornen e restituyan á la dicha ciudad, e le den la obidiencia e esten en su posesion vel quasi della como señora propietaria de la dicha villa».

El poder no está otorgado en Córdoba sino en la venta del Vado, á 28 de abril, lo cual prueba que de Córdoba habían salido los veinticuatros con amplios poderes para cuanto ocurriera, y llama también la atención que los firmantes del poder son Juan Pérez de Godoy y Juan de Sosa y que el primero no aparece entre los que fueron á Fuente-Obejuna á la toma de posesión.

El concejo de Fuente-Obejuna pidió testimonio de los documentos leídos y diciendo que contestaría se retiró, yéndose los cordobeses á unos mesones que estaban fuera de murallas, y á la hora

de la salve regina, ó sea la que ahora llamamos la oracion, volvieron los de la villa y les rogaron que entrasen y entraron por la puerta de la calle Maestra, precedidos de casi todo el pueblo, hombres y mujeres que iban gritando «Viva el rey y la reyna nuestros señores e los señores Cordoba», y repetición «Cordoba, Cordoba, Cordoba, dando gracias e loores á Dios nuestro señor porque la dicha villa de Fuente bejuna era tornada, reducida e restituída á su libertad e al señorio e posesion de la dicha ciudad de Cordoba». Así los llevaron hasta las casas que les habían prevenido para hospedaje, á donde trajeron mantenimiento para ellos y su comitiva.

Al día siguiente, martes 30 de abril, se juntaron los dos concejos en la iglesia de Santa María, que estaba llena de gente y allí se hizo solemnemente el juramento de sumisión á Córdoba, y saliendo de la iglesia fueron á derribar la picota que estaba enfrente; después á tomar posesión de las puertas y últimamente derrocaron la horca que había en el campo, todo ello con curiosas fórmulas que van expresadas en el acta y que el lector puede ver entre los documentos justificativos.

Aquella tarde se reunieron de nuevo en la iglesia, habiéndose aumentado la representación de Córdoba con el alguacil mayor, Juan de Parías y los veinticuatros Fernando de Cabrera, Luís de Berrío, Martín de Caicedo y Fernando de Mesa y los jurados, Luís de Gálvez, Gómez Carrillo, Alfón de Córdoba, Antón de Orbaneja y Alfón Méndez de Sotomayor y otro escribano del concejo llamado Fernaud Rodríguez de Zaragoza, y en presencia de todos, «los dichos concejo e oficiales e vecinos e moradores e pueblo de la dicha villa de Fuente bejuna á altas voces cada uno por si, todos por si e por todos los vecinos e moradores de la dicha villa que estaban presentes e por los absentes dijeron que retificaban e retificaron e daban e dieron e prestaron e ficieron á la dicha cibdad e concejo della la obediencia que hoy día ficieron e dieron á los dichos caballeros e procurador en nombre de la dicha cibdad». Entre los recién venidos se distinguió por sus actos Martín de Caicedo, que acaso fuese de los que tomaron parte en el motín, pues á pesar de no pertenecer á la comisión, ni tener verdadera representación, después del acto de la iglesia, fué por sus manos

á acabar de derrocar la picota que estaba en la plaza, y en la puerta de la calle Maestra, «tomó en sus manos una lanza, e derribó e derrocó la corteza de la pared de encima de la dicha puerta que dicen de la cal Maestra de parte de dentro de la villa que estaban ende pintadas ciertas figuras e armas que diz que eran las armas del dicho comendador mayor».

A través del lenguaje sencillo é indiferente de los escribanos, parece advertirse cierta rabia en los actos de Martín de Caicedo, como si hubiera sido de los combatientes la noche del 23 y aún le durase el ardor de la lucha.

Dice Rades: «Fue de la Corte un juez pesquisidor á Fuente Obejuna con comisión de los Reyes Católicos para averiguar la verdad de este hecho y castigar á los culpados; y aunque dió tormento á muchos de los que se habían hallado en la muerte del comendador mayor, ninguno quiso confesar cuáles fueron los capitanes ó primeros movedores de aquel delicto, ni dijeron los nombres de los que en él se habían hallado. Preguntábales el juez: ¿quien mató al comendador mayor? respondían ellos: Fuente obejuna. Preguntábales: ¿quien es Fuente obejuna? respondían: todos los vecinos de esta villa. Finalmente todas las respuestas fueron á este tono porque estaban conjurados que aunque los matasen á tormentos no habían de responder otra cosa; y lo que mas es de admirar, que el juez hizo dar tormento á muchas mujeres y mancebos de poca edad y tubieron la mesma constancia y animo que los varones muy fuertes».

«Con esto se volvió el pesquisidor á dar parte á los Reyes Catolicos para ver que mandaban hacer y SS. AA. siendo informados de las tiranías del comendador mayor por las cuales había merecido la muerte, mandaron se quedase el negocio sin mas averiguaciones».

A nuestro entender sólo esto último es cierto. Lo primero tiene todo el aspecto de una leyenda interesante y simpática pero falsa. Creemos que los Reyes Católicos se alegraron del caso y lo consideraron como un hecho de armas en la lucha contra Portugal, que además reconocerían que ellos mismos lo habían autorizado por su cédula de Valladolid de 20 de abril de 1475, y que á las reclamaciones de los calatravos se hicieron los sordos, motivando

el que éstos acudieran á Roma, ya que no encontraban en España la justicia que deseaban. Si los reyes enviaron el pesquisidor sería pura fórmula y no apretaría mucho los cordeles, pues de otro modo, por lo menos las mujeres y los mancebos hubieran hablado, si no todos, la mayor parte.

Lo cierto es que á falta de justicia en España, los calatravos recurrieron á Roma y el papa los atendió poniendo censuras en los concejos de Córdoba y Fuente-Obejuna y lo que es más extraño en el deán y cabildo de la catedral cordobesa que no sabemos qué parte pudieron tomar en tal hecho.

Las bulas pontificias que tratan de ésto, no se encuentran hoy, por lo que no podemos valernos de ellas para este trabajo, pero existe una sentencia (1) dada por el prior de la Sisla de Toledo, Fray Juan de Corrales de la Orden de San Gerónimo, á 3 de marzo de 1483, que arroja alguna luz. Parece que el proceso se siguió primero ante D. Ferrand Sánchez Calderón, vicario del arzobispado de Toledo como juez exento por la bula Paulina y nombrado por un rescripto de Sisto IV impetrado por el maestre de Calatrava, D. Garcí López de Padilla. Dió sentencia también D. Rodrigo de Soria, obispo de Málaga, en virtud de otro rescripto pontificio obtenido por la ciudad de Córdoba. Estas sentencias fueron favorables á la Orden, condenando á Córdoba á devolver la villa y pagar las costas. Entendieron en la causa alegando iguales mandatos, Bartolomé Rodríguez, chantre de Mondoñedo, como juez subdelegado de D. Nicolás Martínez Marmolejo, arcediano de Sevilla y Bartolomé Martínez, arcediano de Antequera subdelegado del obispo de Mondoñedo D. Fadrique. Estos dictaron sentencia en favor de Córdoba, y como unas sentencias las apelase Córdoba y otras las apelase Calatrava, vino todo á parar á manos del prior de la Sisla á quien el papa expresamente se lo encomendó. El prior confirmó la sentencia del obispo de Málaga, anuló las otras que eran favorables á los cordobeses y sentenció «guardar el dicho entredicho e renovar las dichas censuras en los dichos procesos contenidas contra la dicha cibdad de Cordoba e

(1) Documento número v.

villa de Fuente bexuna e consejos e vecinos e personas particulares dellas nombrados e declarados en los dichos procesos».

Apeló de la sentencia el procurador de Córdoba, que era un notario de Toledo llamado Gonzalo Rodríguez «en nombre e como procurador que soy de los reverendos señores dean e cabildo de la iglesia mayor de Cordoba, del consejo, justicia, regidores, caballeros, escuderos, oficiales e omes buenos de la dicha cibdad de Cordoba e de la villa de Fuente bejuna e de las otras personas particulares de la dicha cibdad e de la dicha villa contenidas en los poderes por mi presentados en la causa infrascripta».

La apelación fué para «ante el nuestro muy santo padre Sisto cuarto,» quien no llegó á resolver, pero sí lo hizo su sucesor Inocencio VIII, confirmando la sentencia del prior de la Sisla y renovando las censuras contra la iglesia y concejo de Córdoba y el concejo de Fuente-Obejuna, en cuya bula hay un sustancioso párrafo que sirve de apoyo á nuestra opinión de que Córdoba fué la que impulsó á Fuente-Obejuna á alzarse contra el comendador mayor de la Orden de Calatrava. Dice así (1):

«En atencion a lo expuesto, poco hace, al Papa Sisto IV, nuestro antecesor de feliz memoria, por parte de los amados hijos Garcia Lopez de Padilla Maestre, y del convento de la Milicia de Calatrava, del Orden del Cister, por cuanto los mismos, aunque en otro tiempo, habian conseguido que los hijos de iniquidad Alfonso de Aguilar, presidente, magistrados, oficiales seculares y ciudadanos de la ciudad de Cordoba y todos los vecinos y habitantes de la villa de Fuente-Obejuna, se declarasen haber incurrido en excomunion y en otras sentencias, censuras y penas eclesiasticas, por aquello de haber invadido y ocupado de hecho y de propia rebeldía, la mencionada villa que á la dicha milicia pertenece, y sus frutos, réditos y rentas y haberles irrogado otros perjuicios a la sazon expresados y daños e injurias, en algunas

(1) Bulla aggravatoria censurarum, contra Præsidem, Prætores, et officiales civitatis cordubensis, ac universos incolas de Fuente Obejuna ab non paritionem mandatis Apostolicis, invadendo, et occupando fructus, et redditus, ad Ordinem in dicta Villa pertinentes. Está inserta en la pág. 200, col. 2.ª del *Bullarium ordinis militiæ de Calatrava*. Matriti. Ex typographia Antonii Marin, anno MDCCLXI.

cartas de Paulo segundo, predecesor nuestro de dichosa recordacion, dirigidas á sus amados hijos, á todo el clero de Castilla y de la extension de sus reinos contra los ocupantes y detentadores de los bienes, cosas y personas eclesiasticas, tras de agravarse y recargarse las comprendidas penas hasta la aplicacion de entredicho é invocacion del brazo secular, sin embargo el Alonso, gobernantes, oficiales y ciudadanos antes dichos y el Dean y Cabildo de la Iglesia de Cordoba teniendo en poco las sentencias, censuras y expresadas penas, no se cuidaban de guardarlas para desprecio de nuestra persona y alta sede, peligro de sus almas, y ejemplo además pernicioso y escándalo de muchos.»

Aquí, á nuestro entender, se dice claramente que D. Alonso de Aguilar y el concejo de Córdoba habían invadido y ocupado la villa de hecho, á más de haberse rebelado los naturales.

Ante los reyes se siguió otro expediente, no proceso, sino pleito, entre la Orden de Calatrava y el Concejo de Córdoba sobre la posesión de la villa que se transigió muchos años después, quedando Córdoba en posesión de Fuente-Obejuna y dando á la mesa maestral 150.000 ducados; pero este pleito no cumple á nuestro propósito porque de los documentos que quedan no se saca nada en claro respecto á la rebelión y la muerte de Guzmán.

De todo lo dicho anteriormente deducimos, para concluir, que el motín de Fuente-Obejuna fué motivado por el afán de Córdoba de recobrar su villa, amparada en la ley de 1442 y reales cédulas de 1465 y 1475, llevando á allá hombres de armas y directores de la rebelión, y alentando á los de Fuente-Obejuna para que se vengaran de los agravios del comendador y sacudiesen el yugo de la Orden, volviendo al dominio de la ciudad. Creemos que todo esto se muestra muy verosímil y lógico del relato documentado que hemos hecho y que está casi confirmado de una manera clara y rotunda con las palabras copiadas del papa Inocencio VIII; y si así no resulta y nos hemos equivocado, no se nos negará el buen deseo que nos anima de enriquecer la historia patria con nuevos datos y dilucidar hechos que aparecen envueltos en las nebulosidades de algunos siglos.

DOCUMENTOS JUSTIFICATIVOS.

Todos los documentos que publicamos pertenecen al archivo del Ayuntamiento de Córdoba y están en el legajo núm. 70 rotulado «Señorío de la ciudad de Córdoba sobre Fuente-Ovejuna.»

Documento I.

Lleva el núm. 1 en el legajo. Está escrito en una cuartilla de papel, reforzado por detrás.

El Rey. Concejo, corregidor alcaldes mayores e alguacil mayor veinticuatros jurados oficiales e omes buenos de la muy noble cibdad de Cordoua yo envio á vosotros al comendador Juan Fernandez mi alcalde mayor de Ecija e del mi consejo á que vos fable algunas cosas tocantes á cierto consentimiento que es mi merced e voluntad que dedes e prestedes en la merced que yo fice al mi bien amado don Pedro Giron maestre de Calatrava mi camarero mayor e de mi consejo, de las villas de Fuente obejuna e Belmez, yo vos ruego e mando que le dedes entera fe á lo que de mi para vos dirá faciendo e poniendo aquello en obra e en servicio e para facerme deseais faced como si yo mismo en persona vos lo dijese lo qual vos terné en señalado servicio e lo contrario faciendo sed ciertos que dello abria mucho enojo. De Jaen á cinco de marzo año de lxiv.=Yo el Rey.=Por mandado del Rey Alonso de Badajoz.

Documento II.

Lleva el núm. 2 en el legajo. Es en papel cuadrado de más de medio pliego apaisado. Está en buen estado de conservación excepto en un doblez.

Don Enrique por la gracia de Dios Rey de Castilla de Leō de Toledo de Gallyzia de Seuilla de Cordoua de Murcia de Jahen del algarbe de algecira de Gibraltar e señor de Vizcaya e de Molina. Por quanto despues de los movimientos que an abido en estos mis regnos desde el dia de la santa Cruz de setiembre del año

que pasó de mil e quatrocientos e sesenta e quatro años e ca yo por las grandes necesidades que me ocurrieron que son notorias en estos dichos mis regnos ove fecho e fice merced á algunos çaballeros vecinos e naturales desta dicha cibdad de Cordoua e de algunas villas e lugares e fortalezas e terminos e jurisdicion de ella de la tierra de la dicha cibdad e agora los caballeros mas principales de la dicha cibdad a quien fice las dichas mercedes acatando la naturaleza que tienen en la dicha cibdad e el gran dagno e destruimento que se seguiria á la dicha cibdad si las dichas mercedes obieren de pasar e aver efecto, renunciaron en mis manos las dichas mercedes e se partieron de todo a la dicha accion que avian á los dichos logares e fortalezas e tierras e terminos e jurisdicciones e señorios por virtud de las dichas mercedes por ende yo, entiendo de ser asi complidero al servicio de Dios e mio e al bien e paz e sosiego de la dicha cibdad de Cordoba e a la restauracion e conservacion de mi corona real e de la cosa pública de mis regnos, de mi propio motu e çiencia cierta e poderio real absoluto por esta mi carta anulo caso e revoco e do por ninguno e ningun valor e efecto qualquier e qualesquier mercedes que desde el dicho tiempo a acá yo aya fecho á los dichos caballeros de la dicha cibdad e a otras qualesquier personas de qualquier estado e condicion que sean en qualquier manera e por qualquier calidad e razon de qualquier e qualesquier villas e logares e fortalezas e terminos, e tierras e jurisdiciones de la dicha tierra de la dicha cibdad de Cordoua e quiero e mando que sea luego restituida e reintegrada de todo ello e por esta mi carta restituyo e reintegro e le do la posesion de todo ello e mando que las cartas mercedes no ayan efecto ni vigor alguno de fecho nin de derecho e sin embargo de todo ello mando que la dicha cibdad agora para en adelante aya e tenga libremente para si todas las dichas villas e logares e fortalezas e terminos e jurisdiciones de que yo asi avia fecho las dichas mercedes e cada cosa e parte dello ca yo por esta mi carta do licencia e abtoridad al dicho concejo justicia veintiquatros jurados caballeros escuderos oficiales e omes buenos de la dicha cibdad de Cordoba para que entren e tomen las dichas villas e logares e terminos e jurisdiciones las justicias e jurisdiciones dellos e para que derriben e puedar

derribar todas las fortalezas de los dichos logares de la dicha cibdad de Cordoba ecepto las fortalezas de Almodovar e Fornachuelos que queden á determinacion de los oficiates de la dicha cibdad si deuen ser derrocadas ambas á dos o qualquier dellas o no á lo que asi finque determinado cerca de las dichas fortalezas de almodovar e fornachuelos sea executado e complido lo qual todo e cada cosa e parte dello es mi merced e voluntad que se guarde e cumpla asi no embargante las dichas mis cartas de mercedes que yo fice á los dichos caballeros e personas nin qualesquier cabsas e clausulas e vinculos e arogaciones en ellas contenidas aunque sean tales que de aqui se requiriese facer expresa mencion ni otros que embargante qualquier leyes e derechos e ordenaciones que en contrario de lo suso dicho sean ó ser puedan por lo qual todo yo del dicho mi propio motu e cierta ciencia dispenso e arrogo e derogo en quanto á esto concierne e por esta virtud e merced á la dicha cibdad de Cordoba por la gran voluntad conque se an munido para me servir seguro e prometo en fe e palabra real juro á Dios e a Santa Maria e a esta señal de cruz ✠ e á las palabras de los santos evangelios doquiera que estando la dicha cibdad a mi servicio e obediencia quan que luego ..... faré merced publica ni secreta en manera ninguna nin algunas personas de la dicha, villas nin fortaleza nin lugares nin terminos nin jurisdiciones de tierra de la dicha cibdad nin de algunas dellas nin consentir nin dar lugar que sean guardadas ..... de ella en manera alguna e si lo contrario ficiere que Dios non quiera es mi merced que non vala e desde agora por entonces lo revoco caso e anulo e doy por ningun valor e efecto e por esta mi carta o por su traslado signado de escribano publico mando a los infantes duques perlados condes marqueses ricos omes maestres de las ordenes priores comendadores alcaides de los castillos e casas fuertes e llanas e a todos los concejos e alguaciles caballeros escuderos oficiales e omes buenos de todas las cibdades e villas e logares de los mis regnos e señorios e á qualesquier mis subditos e naturales de qualquier estado e condicion peche mi servicio o dignidad que guarden e cumplan este e fagan guardar e complir e acatar e con efecto todo lo en esta mi carta contenido e cada cosa e parte dello e que para ello poderosamente se junte con la

dicha cibdad de Cordoba e les den e fagan dar con sus personas a quanto e a quantos todo el favor e ayuda que les pidiere e obiere menester e que en ello non pongan nin consientan poner embargo en contrario alguno so pena de la mi merced e de la privacion de los oficios e de confiscacion de los bienes de los que lo contrario ficieren para la mi camara e fisco e demas por qualquier o qualesquier por quien fincare de lo asi facer e complir mando al ome que vos esta mi carta mostrare que los emplace que parezcan ante mi en la corte do quier que yo sea por si ó por sus procuradores a los oficiales e las otras personas singulares personalmente del dia que los emplazare fasta quince dias primeros sin que antes á cada uno so la dicha pena pór la qual mando á qualquier escribano publico que para ello fuere llamado que dé ende al que la mostrare testimonio signado con su signo porque yo sepa como se cumple mi mandado. Dada en la muy noble cibdad de Cordova cinco dias de junio año del nacimiento de nuestro señor Jesu xp̄o de mill quatrocientos e sesenta e nueve años.=Yo el Rey=Joan de Oviedo secretario del rey nuestro señor la *(sic)* por su mandado.

Documento III.

Lleva en el legajo el núm. 7. Está bien conservado. Es el original, escrito en papel.

Este traslado de una carta de nuestro señor el rey don enrrique de esclarecida memoria cuya anima aya santa gloria escripta en papel e firmada de su nombre el qual traslado es sacado por actoridad e mandamiento de mi Juan de Baena alcalde ordinario en la muy noble e muy leal cibdad de Cordoba por el honrrado e noble caballero Francisco de Valdes corregidor e justicia mayor de esta dicha cibdad e su tierra por nuestros señores el rey e la reyna por quanto ante mi pareció Suero Mendez de Sotomayor veinte e quatro de la dicha cibdad e procurador mayor que fue del concejo della e dijo que por quanto la dicha cibdad o el en su nombre entendia levar o enviar la dicha carta fuera desta cibdad a algunas partes que le complia é que se temer que se perdiera por fuego o por robo o por agua o por otro caso fortuito que por

ende me pedia e pidió que mandase sacar de ella este dicho traslado e le diese mi actoridad judiciaria e entrepusiese en él mi decreto para que vala e faga fe así como la dicha carta original e por quanto fallé que la dicha carta era sana e non corrupta ni cancelada ni habia en ella sospecha alguna por lo qual yo mandé á los escribanos publicos yuso escriptos que sacasen della este dicho traslado el qual sacaron bien e fielmente el thenor de la qual es este que se sigue.

Don enrrique por la gràcia de Dios rey de Castilla de Leon de Toledo de Galizia de Sevilla de Cordoba de Murcia de Jahen del Algarbe de Algecira de Gibraltar e señor de Vizcaya e de Molina al concejo alcaldes alguacil veinte e quatro caballeros e oficiales omes buenos de la muy noble cibdad de Cordoba que agora son e seran de aqui adelante e a qualquier ó qualesquier de vos a quien esta mi carta fuere mostrada salud e gracias. Sepades que por los procuradores que de ai mi vinieron de esa dicha cibdad me fue fecha relacion de vuestra parte que bien sabia en como el rey don Juan mi señor e mi padre que Dios aya obo fecho merced a don Gutierre de Sotomayor maestre que fue de Alcantara de los logares de Gahete e la Hinojosa e asi mesmo yo abia fecho merced a Don Pedro Giron maestre de Calatrava de los logares de la Fuentebexuna e Belmez e sus tierras e terminos seyendo los dichos logares de esa dicha cibdad por causa do lo qual la dicha cibdad ha estado e está despojada de dicho tiempo acá de los dichos logares e de cada uno de ellos e de la posesion de ellos e de todo lo que a ellos pertenece e que por quanto las dichas mercedes fechas por el dicho señor rey mi padre e por mi á los dichos maestre de Alcantara e maestre de Calatrava fueron en mi gran desservicio e danno de la corona real de mis regnos e en agravio e perjuicio de la dicha cibdad e de los vecinos e moradores della e contra el thenor e forma de las leyes de mis regnos e en quebrantamiento e derogacion dellas me fue suplicado en vuestro nombre por los dichos vuestros procuradores que revocase e anulase las dichas mercedes que asi fueron fechas a los dichos maestres de Alcantara e de Calatrava de los dichos logares de Gahete e la Hinojosa e Fuente bexuna e Belmez e sus tierras e terminos e las mandase tornar e restituir e la posesion dellos a la dicha

cibdad è como sobre ello proveyese como la mi merced fuese e por quanto el dicho señor rey mi padre estando en le noble villa de Valladolid el año que pasó de mill e quatrocientos e quarenta e dos años a peticion de los procuradores de las cibdades e villas de mis regnos que ende con su señoria estaban fizo e ordenó una ley el thenor de la cual es este que se sigue.

(Se inserta íntegra la ley y la suprimimos porque el lector puede hallarla en *Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla* publicadas por la Real Academia de la Historia, tomo III, desde la pág. 392 á la 401 ambas inclusives.)

Por ende yo enliendo que cumple a mi servicio e bien e procomun de la dicha cibdad e otro si porque a la sazon que el dicho señor rey mi padre e yo ficimos las dichas mercedes de los dichos logares a los dichos maestres de Alcantara e Calatrava como suso es dicho no se guardó en ello la forma que se debia ni las semejantes mercedes segun el thenor e forma de la dicha ley suso encorporada tobelo por bien e quiero e es mi merced e voluntad que sean tornados e restituidos los dichos logares de Gahete e la Hinojosa e Fuente bexuna e Belmez e sus tierras e terminos e todo lo que les pertenece e pertenecer debe en qualquier manera a esta dicha cibdad porque vos mando a todos e a cada uno de vos que vos juntedes e vades á los dichos logares e a sus terminos e dehesas e terminos e tierras e les entredes e tomedes e vos apoderedes de ellos e de la posesion de ellos e de la jurisdicion cebil e criminal alta e baja e mero mismo imperio de ellos para mi e para la mi corona real de mis regnos e para esa dicha cibdad de Cordoba con todo lo que les pertenece por la forma e manera que les teniades e poseiades antes que el dicho señor rey mi padre e yo ficiesemos merced de los dichos logares a los dichos don Gutierre de Sotomayor maestre de Alcantara e al dicho don Pedro Giron maestre de Calatrava en la forma e manera suso dicha e que por vos la dicha cibdad e oficiales della faced la dicha entrada e toma de los dichos logares e de lo que así les pertenece e es mi merced que non ayades ni incurrades en penas nin casos algunos de fecho nin de derecho non embargante qualesquier mercedes que el dicho señor rey mi padre e yo ayamos fecho de los dichos logares á los dichos maestres de Alcantara e Calatrava ni quales-

quier mis cartas e mandamientos e previllegios que el dicho señor rey mi padre e yo ayamos dado en contrario de lo suso dicho con qualesquier casos e penas e abrogaciones e derogaciones e firmezas e clausulas e condiciones en ellos contenidos asi generales como especiales las quales es mi merced que ayan seido e sean ningunas e de ningun valor e yo las revoco por la presente aunque sean de primera e segunda jusion e dende en adelante ca yo de mi propio motu e ciencia cierta e poderio real absoluto de que quiero usar e usò en esta parte asi como rey e señor non reconociendo superior en lo temporal lo abrogo e derogo e caso e anulo e quito e anuevo en quanto es e podrá ser contra la ley suso encorporada en agravio e perjuicio de la dicha cibdad e de la corona real de los dichos mis regnos e asi mesmo no embargante qualesquier juramentos e pleito omenages que vos los dichos oficiales o qualquier de vos ayades fecho a la sazon que yo fice la dicha merced de los dichos logares al dicho maestre o despues asi por mi mandado como en otra qualquier manera o qualesquier causas e razones ca yo del dicho mi propio motu e ciencia cierta e poderio real absoluto asi como rey e señor vos alzo e suelto e quito los dichos juramentos e pleitos e omenages e vos absuelvo de todo ello por la presente e lo do todo e cada cosa dello por ninguno e de ningun valor asi como si por vos los dichos oficiales non fuera fecho nin jurado nin votado por ser todo ello fecho por vos los dichos oficiales contra las leyes de mis regnos e en perjuicio de la mi corona real dellos e de esa dicha cibdad sobre lo qual mando á todos los caballeros e escuderos mis vasallos e subditos e naturales de la dicha cibdad de Cordoba e su tierra e termino e jurisdicion e a los duques e marqueses condes e maestres de las ordenes priores e á todas las otras cibdades villas e logares de mis regnos e señorios e a otras qualesquier presonas mis vasallos e subditos de qualquier estado e condicion preeminencia o dignidad que sean que sobre ello por parte de vos la dicha cibdad e oficiales della fueren requeridos que poderosamente con sus presonas e con sus gentes de armas se ayunten con vos e vos den e fagan dar todo el favor e ayuda que les pidieredes o menester obieredes para entrar e tomar los dichos logares e la posesion de ellos e de todo lo que a ellos pertenece e

la tener e continuar e resistir a qualquier o qualesquier presonas que estobieren en los dichos logares e los quisieren defender a los quales mando que lo asi fagan e cumplan luego porque vos la dicha cibdad o por vuestra parte fueren requeridos so las penas e casos que por vos la dicha cibdad e oficiales della o por qualquier de vos de mi parte le fueren puestas las quales yo por la presente las pongo e vos do poder e actoridad e facultad para las executar en ellos e en sus bienes e sobre esto es mi merced que no me requirades ni consultedes ni esperedes otra mi carta ni mandamiento por quanto mi intincion e voluntad deliberada e determinada es que lo asi fagades e complades sin embargo de qualesquier mis cartas e albalaes e cedulas que yo aya dado en contrario de lo suso dicho despues de la data de esta mi carta o antes porque serian por mi dadas por importunidad e non me acordando de esta dicha mi carta ni de lo que por ella vos envio mandar e vos mando e defiendo que las non complades nin fagades nin mandedes facer lo que por ella vos enviare mandar salvo lo contenido en esta carta porque es mi merced que por las non complir non ayades nin incurrades en las penas e casos e emplazamientos en ellas contenidos ca yo vos do por libres e quitos de todo ello e de cada cosa e parte dello a vos e a cada uno de vos e a vuestros bienes para siempre jamas e que sin embargo de ellas todavia entredes e tomedes los dichos logares e la posesion dellos e de todo lo que les pertenece como suso es dicho e los defendades a qualquier o a qualesquier presona que contra el thenor e forma desta mi carta los quisieren entrar e defender e la posesion dellos ca yo de agora para entonces revoco e do por ningunas e de ningun valor las tales mis cartas e albalaes e cedulas que por mi an seido e fueren dadas e quiero e es mi merced que non ayan nin puedan aber efecto ni ejecucion ni se faga ni cumpla ni execute lo que por ellas yo mandare o enviare mandar e los unos nin los otros non fagades ni fagan ende al por alguna manera so pena de la mi merced e de privacion de los oficios e de confiscacion de los bienes de los que lo contrario ficieren para la mi cámara e demas que ayan perdido e pierdan por el mismo fecho todos e qualesquier mrs. que de mi an e tienen en los mis libros asi de tierras como de mercedes e raciones e quitaciones como e

otra qualquier manera lo qual todo e cada cosa dello sea confiscado e aplicado e yo por la presente confisco e aplico a la dicha mi cámara e fisco sin otra sentencia nin declaracion alguna e demas por qualquier o qualesquier por quien fincare de lo asi facer e complir mando al ome que les esta mi carta mostrare o su traslado signado de escribano publico que los emplace que parezcan ante mi en la mi corte presonalmente del dia que los emplazare fasta quince dias primeros siguientes e mando so la dicha pena a qualquier escribano publico que para esto fuere llamado que dé ende al que la mostrare testimonio signado con su signo porque yo sepa en como se cumple mi mandado. Dada en la cibdad de Salamanca honce dias de junio año del nascimiento de nuestro señor Jesu xpo de mill e quatrocientos e sesenta e cinco años.—Yo el Rey—Yo Ferrando de Badajoz secretario de nuestro señor el rey la fize escrebir por su mandado—Registrada. Por ende yo el dicho Juan de Baena alcalde en presencia del dicho Suero Mendez e de los dichos escribanos publicos dí e do mi actoridad judiciaria a este dicho traslado aquella que puedo e de derecho debo e enterpongo en el mi decreto e mando que valga e faga fe en juicio e fuera del bien asi e tan complidamente como vale e debe valer la dicha carta original onde este dicho traslado es sacado e mando á los dichos escribanos publicos que firmasen e signasen este dicho traslado e lo diesen e entregasen al dicho Suero Mendez en fin del qual dicho traslado por mayor firmeza yo el dicho alcalde escrebi mi nombre, que es fecho e sacado este dicho traslado e dada la dicha actoridad en la dicha cibdad de Cordoba diez dias del mes de abril año del nacimiento de nuestro salvador Jesu Christo de mill e quatrocientos e setenta e ocho años.—Juan de Baena.—E yo Diego Sanchez de Villatoro escribano publico de Cordoba vi la carta original del dicho señor rey de suso encorporada e por mandado del dicho alcalde fice sacar de ella este traslado e la concerté con ella e concertó que decia como aqui dice e fuí presente a la dicha actoridad que el dicho alcalde a él dio e so ende testigo—Yo Joan Royz Maderero escribano publico de la muy noble e muy leal cibdad de Cordoba vi la carta original del dicho señor rey suso encorporada e por mandado del dicho alcalde fice sacar este traslado e lo concerté con

ella e es cierto que decia como aqui dice e fui presente á la dicha actoridad que el dicho alcalde dio e so testigo e lo fice escrebir e fiz aqui este mio signo.

Documento IV.

Hay tres ejemplares en el legajo bajo los números 4, 5 y 6. Este último es el original de donde copiamos y los otros dos son traslados del siglo XVII.

Sepan quantos este publico instrumento vienen como en lunes veinte e nueve dias del mes de abril del año del nacimiento de nuestro salvador Jesu xpo de mill e quatrocientos e setenta e seis años, este dia en la mañana podia ser dos horas antes de medio dia, poco mas o menos tiempo, en presencia de mi Gomez Fernandez escribano de cámara del rey nuestro señor e su escribano publico en la corte e en todos los sus regnos e señorios e escribano publico de la muy noble e muy leal ciudad de Cordoba e los testigos de yuso escriptos, estando en una hermita e monasterio que diz que dicen de San Sebastian que es cerca de la villa de la Fuente bexuna villa de la dicha ciudad de Cordoba porque fui para y llamado e rogado por los onrrados caballeros Juan de Berrío alcalde mayor en la dicha ciudad de Cordoba e su tierra por el onrrado Alfon Perez de Saavedra alcalde mayor por el rey nuestro señor en la dicha ciudad e su tierra e Pedro Mendez de Sotomayor e Jnan de Sousa e el bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Tofur todos cinco de los veinte e quatro regidores de la dicha ciudad de Cordoba por voz e en nombre de los señores concejo de la dicha ciudad de Cordoba por virtnd de una creencia e por Pedro Rodriguez Cobo vecino de la dicha ciudad de Cordoba en la collacion de San Llorente por voz y en nombre de los dichos señores concejo de la dicha ciudad de Cordoba e asi como procurador que se dijo e mostró ser de los dichos señores concejo de la dicha ciudad de Cordoba por virtud de una carta de poder por ellos a el otorgada para los dar fe e testimonio de lo que ende viese e oyese e ante mi e los dichos testigos pasase e estaban ende presentes en la dicha hermita e monasterio de San Sebastian ayuntados en su cabildo el concejo alcaldes e alguacil jur.

dos oficiales e omes buenos de la dicha villa de Fuente bexuna que aqui dirá, Alfonso García Agredano alcalde mayor de la dicha villa de Fuente bexuna e Pedro Mateos alcalde ordinario de la dicha villa de Fuente bexuna e Pedro Fernandez Mercendero alcalde ordinario de la dicha villa de la Fuente bexuna e Martín Blazquez de la Haba alguacil de la dicha villa de la Fuente bexuna e Pedro Ruíz jurado de la dicha villa de la Fuente bexuna e Garcí Martínez de la Senoga jurado de la dicha villa de la Fuente bexuna e Pedro Alfon Alixandre jurado de la dicha villa e Pedro García Alixandre procurador del concejo de la dicha villa e Alfon Fernandez de Morales escribano del concejo de la dicha villa e asi mesmo estaban ende presentes otros muchos omes vecinos e moradores de la dicha villa e luego los dichos señores alcalde mayor e veinte e quatros regidores de la dicha ciudad conviene a saber Juan de Berrío alcalde mayor e Juan de Sousa e Pero Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur e bachiller Gonzalo de Cea en nombre de la dicha ciudad e el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre e como procurador de los dichos señores concejo de la dicha ciudad mostraron e presentaron ende á los dichos concejo alcaldes alguacil jurados oficiales e vecinos de la dicha villa que ende presentes estaban, ciertas escripturas en esta guisa, los dichos alcalde mayor en el dicho nombre presentaron ende dos cartas de los muy altos e muy poderosos esclarecidos señores rey e reyna nuestros señores escritas en papel firmadas de sus nombres e selladas en las espaldas con su sello en cera colorada segun por ellas e por cada una dellas parecía e una carta de creencia de los señores concejo de la dicha ciudad escripta en papel firmada e pidieron á mi el dicho escribano publico e notario que leyese ende las dichas cartas de los dichos señores rey e reyna e la dicha carta de creencia á los dichos concejo e oficiales de la dicha villa, e el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre mostró e presentó ende una carta de poder de los dichos señores concejo de la dicha ciudad escripta en papel firmada e sellada en las espaldas con su sello en cera amarilla segun por ella parecía las quales dichas dos cartas de los dichos señores rey e reyna e la dicha carta de creencia fueron leidas e acabadas de leer todas de palabra a palabra en la dicha presencia, el tenor de

las quales dichas cartas de creencia e dos cartas de los dichos señores rey e reyna e de la dicha carta de poder todo uno en pos de otro de palabra a palabra es este que se sigue. Nos el concejo de la muy noble ciudad de Cordoba facemos saber a vos el concejo alcaldes alguacil jurados oficiales e omes buenos de la nuestra villa de Fuente bexuna que recibimos vuestra carta en respuesta de otra nuestra con Pedro Mendez de Sotomayor e Juan de Sousa e el bachiller Gonzalo de Cea de los veinte e quatro de la dicha ciudad nos enviastes e porque los dichos veinte e quatro o Pedro Tafur e Juan de Berrío alcalde mayor veinte e quatros de la dicha ciudad eran las escrituras que pedis que van de nos informados para fablar con vos de nuestra parte, mucho vos rogamos les creais lo que de nuestra parte vos diran e aquello sabed poner en obra, lo qual allende de vos facer lo que vos cumple e del bien de esta dicha nuestra villa vos mucho agradeceremos pues decis que tanto deseais el servicio del rey e reyna nuestros señores e de la dicha ciudad. Nuestro señor vos aya en su especial recomienda a veinte e ocho dias de abril año de setenta e seis. Pedro de Hoces, Juan de Parias, Gomez Fernandez escribano publico e logar teniente de Pedro Moñiz de Godoy escribano del concejo. =Don Fernando e doña Isabel por la gracia de Dios rey e reyna de Castilla de Leon de Toledo de Cecilla de Galicia de Sevilla de Cordoba de Murcia de Jahen del algarbe de Algeciras de Gibraltar e señores de Vizcaya e de Molina al concejo alcaldes alguacil veinte e quatro caballeros escuderos oficiales e omes buenos de la muy noble ciudad de Cordoba que agora son o seran de aqui adelante e a cualquier o cualesquier de vos a quien esta nuestra carta fuere mostrada o su traslado signado de escribano publico salud e gracia. Sepades que por vuestros procuradores nos fue suplicado de vuestra parte que vos jurasemos e prometiesemos por nuestra fe real de mandar restituir a esa ciudad todas las villas e logares castillos e fortalezas e terminos que por qualesquier personas de qualesquier estado o condicion la estan ocupadas e tomadas para que todas esten so el señorio de la dicha ciudad e para la corona real de nuestros regnos o vos mandaremos proveer sobre ello como entendieremos ser cumplidero á nuestro servicio e nos tovimoslo por bien e porque vos los dichos conce-

justicia veinte e quatro caballeros escuderos oficiales e omes buenos de la dicha ciudad seades ciertos e seguros dello e que vos mandaremos e faremos restituir todas las villas e logares castillos e fortalezas e terminos ca esa dicha ciudad por qualesquier presonas estan ocupados en qualquier manera, e otro si por vos facer bien e merced, por la presente vos seguramos e prometemos por nuestra fe e palabra real como reyes e señores que vos mandaremos e faremos restituir las dichas villas e logares castillos e fortalezas e terminos e cada cosa e parte dello e las quitaremos e mandaremos quitar a qualesquier personas que las tengan tomadas e ocupadas e porque de esto seais ciertos vos mandamos dar esta presente carta firmada de nuestros nombres e sellada con nuestro sello. Fecha en la muy noble villa de Valladolid a veinte dias del mes de abril año del nascimiento de nuestro salvabor Jesu xp̄o de mill e quatrocientos setenta e cinco años—Yo el rey—yo la reyna—Yo Gaspar de Ariño secretario del rey y de la reyña nuestros señores y del su consejo la fice escrebir por su mandado e en las espaldas de la dicha carta abía firmado y decia. Registrada. Alfon de Mesa, Juan de Vria chanciller y al pie de la dicha carta abia escripto cuatro señales de firmas. Don Fernando e doña Isabel por la gracia de Dios rey e reyna de Castilla de Leon de Toledo de Cecilia de Gallicia de Sevilla de Cordoba de Murcia de Jahen del Algarbe de Algecira de Gibraltar principes de Aragon señores de Vizcaya e de Molina al concejo alcaldes alguacil veinte e quatro caballeros escuderos oficiales e omes buenos de la muy noble cibdad de Cordoba que agora son o seran de aqui adelante e a qualquier o qualesquier de vos á quien esta nuestra carta fuere mostrada salud e gracia. Sepades que vimos vuestra peticion por la qual nos enviastes suplicar que vos jurasemos e prometieramos por nuestra fe real de nunca enajenar ni apartar las villas e logares de la dicha cibdad e sus castillos e fortalezas e terminos ni alguna dellas ni las dar ni enajenar ni en tenencia porque todas esten siempre so el señorio e posesion de la dicha cibdad para la corona real de nuestros regnos e vos mandasemos proveer sobre ello como entendiesemos ser complidero a nuestro servicio e nos tobimoslo por bien porque vos los dichos concejo justicia regidores oficiales de la dicha cibdad

seades ciertos e seguros dello e que non apartaremos de la dicha cibdad las villas e logares della nin sus castillos e fortalezas e terminos nin cosa alguna dello nin lo daremos nin enagenaremos a presona alguna nin la daremos en tenencia. E otro si por vos facer bien e merced por la presente vos seguramos e prometemos por nuestra fe e palabra real como reyes e señores que non faremos merced de las villas e logares desa dicha cibdad de Cordoba nin de sus castillos e fortalezas e terminos nin de cosa alguna dello nin lo daremos en tenencia a perlado nin a caballero ni a otra presona alguna de nuestros regnos nin de fuera dellos nin los apartaremos de la dicha nuestra corona real por ninguna causa nin necesidad que sea antes queremos e es nuestra merced e voluntad que de aqui adelante para siempre jamas las dichas villas e logares de la dicha cibdad e sus castillos e fortalezas e terminos sean encorporados en la dicha nuestra corona real e que se non pueda ysymir ni apartar della por ninguna via ni manera alguna e si acaeciere que nos ficieremos merced o mercedes de las dichas villas e logares de la dicha cibdad e sus castillos e fortalezas e terminos o de las tenencias dellos o de qualquier cosa o parte dello a qualquier o qualesquier presonas mas desde agora revocamos e damos por ningunas e de ningun efeto e valor las tales mercedes e tenencias e queremos que por virtud dellas aquel o aquellos a quien se ficieren non ayan nin puedan aber ni adquirir nin tener en ningun tiempo tenencia nin derecho ni titulo alguno á las dichas villas e logares de la dicha cibdad ni a sus castillos e fortalezas e terminos ni a cosa alguna dello quanto a la posesion ni quanto a la propiedad e caso que tomen posesion e fagan otro acto alguno en lo tal non pueda ser nin sea dicha posesion e que todo tiempo las dichas villas e logares de la dicha cibdad e sus castillos e fortalezas e terminos ayan logar de se alzar e rebelar para nos e para la dicha nuestra corona real sin por ello caer ni incurrir en pena ni calunia alguna e otro si mandamos a vos la dicha cibdad e oficiales della que defendades e amparedes para vos e para nuestra corona real de los dichos nuestros regnos las dichas villas e logares de la dicha cibdad e castillos e fortalezas e terminos en caso que vos seau mostradas e presentadas qualesquier cartas e provisiones que nos ayamos

dado o dieremos de aqui adelante por donde parezcan ayamos fecho o ficieremos mercedes de las dichas villas e logares desa dicha cibdad e de sus castillos e fortalezas e terminos e de qualquier cosa o parte dello a qualquier caballero o perlado o presona o presonas de qualquier estado e condicion preeminencia o dignidad que sean que las non cumplades nin fagades lo en ello contenido ni por virtud dellas las dejedes e consintades tomar ni adquirir posesion alguna nin facer otro acto que en perjuicio vuestro sea aunque nos vos enviemos mandar por qualesquier nuestras cartas por primera o segunda jusyon ni como quier que en ellas se contenga e lo nos mandamos de nuestro propio motu e cierta ciencia e poderio real absoluto e que cumple asi a nuestro servicio e al bien e paz e sosiego de nuestros regnos ni otras qualesquier clausulas e fuerzas e firmezas e nos dende agora revocamos e casamos e damos por ningunas e de ningun valor las tales cartas e declaramos non proceder de nuestra voluntad e vos relevamos e damos por libres e quitos de qualquier penas e casos en ellas contenidos e mandamos a los duques condes perlados marqueses ricosomes maestres de las ordenes priores comendadores e subcomendadores alcaides de los castillos e casas fuertes e llanas e a los de nuestro consejo e oidores de la nuestra audiencia e alcaldes e notarios e otras justicias e oficiales qualesquier de la nuestra casa e corte e chancilleria e a todos los concejos corregidores alcaldes alguaciles regidores caballeros escuderos oficiales e omes buenos de todas las cibdades villas e logares de los nuestros regnos e señorios e a otras qualesquier presonas nuestros vasallos e subditos e naturales de qualquier estado e condicion preeminencia e dignidad que sean a quien esta nuestra carta fuere mostrada o el traslado signado de escribano publico, que asi lo guarden e cumplan e fagan guardar e complir e que no vayan ni pasen nin consientan ir nin pasar contra ello ni contra parte dello en algun tiempo nin por alguna manera e que cada e quando que por vos la dicha cibdad o por las dichas villas e logares e castillos e fortalezas e por vuestra parte o suya fueren requeridos vos den e fagan dar para lo suso dicho todo el favor e ayuda que les pidieredes e menester ovieredes juntandose con vos poderosamente por sus

presonas e con su gente de armas que vos non pongan nin consientan poner en ello ni en parte dello embargo nin contrario alguno sobre lo qual mandamos al nuestro chanciller e notarios e a los otros oficiales que estan a la tabla de los nuestros sellos que den e libren e pasen e sellen nuestra carta de previllegio la mas firme e bastante que menester ovieredes en esta razon cada e quando que por vos o por vuestra parte les fuere pedida, e los unos nin los otros non fagan ende al por alguna manera so pena de la nuestra merced e de privacion de los oficios e de confiscacion de los bienes de los que lo contrario ficieren para la camara e demas mandamos al ome que les esta nuestra carta mostrare que los emplace que parezcan ante nos en la nuestra corte do quier que seamos del dia que los emplazare fasta quince dias primeros siguientes so la dicha pena so la qual mandamos a qualquier escribano publico que para esto fuere llamado que de ende al que la mostrare testimonio signado con su signo porque nos sepamos en como se cumple nuestro mandado. Dada en la muy noble villa de Valladolid a veinte dias de abril año del nacimiento de nuestro salvador Jhu xpo de mill e quatrocientos e setenta e cinco años=Yo el rey=yo la reyna=Yo Gaspar dariño secretario del rey e de la reyna nuestros señores y del su consejo la fice escrebir por su mandado. E al pie de la dicha carta abia escriptas quatro señales de firmas e en las espaldas de la dicha carta de los dichos señores rey e reyna abia escripto e firmado que decia Registrada. Alfon de Mesa, Juan de Vria chanciller.= Nos el concejo de la muy noble e muy leal cibdad de Cordoba conocemos e otorgamos que damos e otorgamos todo nuestro poder cumplido libre e llenero segun que lo nos avemos e mejor e mas complidamente lo podemos e debemos dar e otorgar a vos Pedro Rodriguez Cobo vecino de la dicha cibdad que estades presente especialmente para que vos por nos e en nuestro nombre podades ir e vayades a la nuestra villa de la Fuente bexuna a presentar e presentedes al concejo alcaldes alguacil jurados oficiales e omes buenos de la dicha nuestra villa ciertas provisiones e cartas del rey e reyna nuestros señores que nos avemos e tenemos sobre la restitucion de las nuestras villas e logares e fortalezas e terminos que por algunas presonas nos an seido e son

tomadas e ocupadas las quales son firmadas de sus nombres e selladas con su sello escriptas en papel e para que podades pedir e requerir a los dichos concejo e oficiales de la dicha nuestra villa que obedezcan e cumplan las dichas cartas e cada una dellas e las cumpliendo e executando se tornen e restituyan a la dicha cibdad e le den la obidiencia e esten en su posesion vel quasi della como señora propietaria de la dicha villa e para que sobre ello e sobre lo a ello anejo e dependiente e sobre todas las cosas al dicho negocio pertenecientes podades facer e fagades todos los autos pedimientos e requerimientos e protestaciones que nos e de la dicha cibdad cumplan e convengan e que nos mesmos podemos facer e fariamos presentes seyendo aunque sean tales que segun derecho requieran aver mas especial mandado e otro si que podades vos el dicho Pedro Rodriguez Cobo nuestro procurador en nuestro nombre e para nos entrar e tomar e apreender e reintegrar e restituir la tenencia e posesion vel quasi e justicia cevil e criminal de la dicha villa de la Fuente bexuna e mero e misto imperio e jurisdicion alta e baja della e de sus terminos e tierras e la continuar e usar e si necesario fuere la tomar de nuevo e que podades en todo ello e cerca dello en nuestro nombre facer e decir e razonar e procurar e protestar e requerir e testimonios pedir e tomar e responder e replicar e facer todos los abtos e diligencias e cosas e cada una dellas que cumplan a nos e a guarda e amparo e conservacion de nos e á el derecho de la dicha cibdad cumplan e convengan e que nos mesmos fariamos e podriamos facer presentes seyendo e que cumplido e bastante poder avemos e tenemos e a este caso se requiere tal e tan cumplido e bastante e llenero otorgamos e damos a vos el dicho Pedro Rodriguez Cobo nuestro procurador para todo lo suso dicho con todas sus incidencias dependencias emergencias e conexidades e si necesario es relevamos vos de toda carga de satisdacion e de fianza e caucion so la clausula de juditio fisti judicatum solvi con todas sus clausulas acostumbradas e con fe e testimonio de lo qual vos mandamos dar esta nuestra carta de poder firmada de dos omes buenos de los veinte e quatro que ven nuestra facienda e de Gomez Ferrandez escribano publico logar teniente de Pedro Moñiz de Godoy nuestro escribano e sellada con el sello de la

dicha cibdad que es fecha en la venta del Vado a veinte e ocho dias de abril año del nacimiento de nuestro salvador Jesu xpo de mill e quatrocientos e setenta e seis años.—Juan Perez de Godoy —Juan de Sosa—Gomez Fernandez escribano publico de Cordoba e logar teniente de Pedro Moñiz de Godoy escribano del Concejo. E así mostradas presentadas e leidas las dichas cartas de creencia e cartas de los dichos señores rey e reyna e presentada la dicha carta de poder segun e en la manera que dicha es luego los dichos alcalde mayor e veinte e quatros por virtud de la carta de creencia de la dicha cibdad en nombre de la dicha cibdad e el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad e por virtud de la dicha carta de poder todos razonaron e dijeron á los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa de la Fuente bexuna que ende estaban presentes que ellos bien sabían en como la dicha villa de la Fuente bexuna es propia de la dicha cibdad de Cordoba e siempre estobo de tanto tiempo aca que memoria de omes non es en contrario so el señorío propiedad e posesion vel quasi de la dicha cibdad e en su jurisdicion segun dijeron que á todos era e es notorio. E otro sí que bien sabian en como de ocho años a esta parte teniendo e poseyendo la dicha cibdad por suya e como cosa suya la dicha villa señorio propiedad e tenencia e posesión della que por fuerza e contra toda justicia e razon don Fernando Gomez de Guzman comendador mayor de Calatrava entró e tomó e ocupó violentamente la posesión vel quasi de la dicha villa de Fuente bexuna e despojó della a la dicha cibdad e la a tenido como forzosador e injusto detentor, e como quiera que la dicha cibdad fizo sus diligencias para ser restituida en la dicha su posesion vel quasi, con favores que el dicho comendador tenía nunca con él la dicha ciudad pudo aver cumplimiento de justicia ni aviendo juez que la quisiese e administrase fasta agora que el dicho comendador mayor pasó de la presente vida, e porque segun derecho comun e leyes reales e prematicas sensiones e el tenor de las dichas escripturas suso encorporadas la dicha cibdad de Cordoba e concejo della como señora e propietaria e despojada por violencia de la dicha su posesion por su propia autoridad se debe e puede reintegrar recobrar e restituir en la dicha posesion

vel quasi de la dicha su villa vinvi repellendo e allende de aquesto el rey e reyna nuestros señores por sus cartas patentes conformes a las dichas leyes reales usadas en estos sus regnos an mandado e prometido por su fe real que todas las villas e logares do la dicha cibdad e sus castillos e fortalezas que fasta aquí an estado e estan ocupadas por qualesquier presonas les seran restituídos e tornados a su señorío e posesión de la dicha cibdad segun dijeron que parece por las dichas cartas de los dichos señores rey e reyna nuestros señores suso encorporadas de que facian e ficieron muestra porque del su efecto no puedan pretender ni alegar ignorancia e pues la dicha posesion de la dicha villa está vaqua e por ninguna presona no está ocupada por ende dijeron todos los sobre dichos alcalde mayor e veinte e quatros e procurador e cada uno dellos que como mejor debian e podian e a guarda de los dichos señores concejo de la dicha cibdad e de su derecho complia que pedían e pidieron e requirieron e afrontaron a los dichos concejo e oficiales e omes buenos e vecinos de la dicha villa de Fuente bexuna una e dos e tres veces por primera e segunda e tercera requisiciones e por quantas mas podian e de derecho debian que luego en punto sin otra ninguna dilación ni tardanza ni escusa se tornen e restituyan e vuelvan á la dicha cibdad de Cordoba e so el señorío dominio posesión vel quasi e tenencia della cuyos subditos vasallos e naturales son, dando e prestandoles la obediencia segun son tenidos e obligados e que en ejecución dello que den e entreguen la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa al dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre de la dicha cibdad e concejo della que y presente estaba que el era ende venido e estaba presto de la tomar e recibir para la dicha cibdad e que si lo así ficieren dijeron que farian bien e lo que debian e son obligados e de derecho tenidos e en otra manera lo contrario faciendo todos los dichos alcalde e veinte e quatros e procurador en nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad e cada uno dellos por sí dijeron que protestaban e protestaron que en todas cosas el derecho de la dicha cibdad e de los dichos señores consejo della sus partes e suyo dellos quede e finque salvo e su nigligencia e remision del dicho concejo de la dicha villa les non pueda parar nin pare perjuicio e que la dicha

cibdad e concejo della se puedan proveer contra ellos con mano armada e por todas vías a ellos complideras e si muertes de omes e dagnos e inconvenientes por lo así non facer se siguieren e regrecieren lo que Dios non quiera que todo sea a cargo e culpa de los dichos concejo e vecinos de la dicha villa e el rey e reyna nuestros señores se tornen por ello a ellos e a sus bienes e non a los dichos señores concejo sus partes ni a ellos e de aber e cobrar de los dichos concejo e vecinos de la dicha villa e de sus bienes todas las costas e dagnos e interese que por esta razon se les regreciere que dijeron que dejaban e dejaron a su estimacion de todo lo qual sobre dicho e de cada una cosa e parte dello dijeron que pedian e pidieron a mi el dicho escribano publico e notario testimonio en publica forma para guarda e conservacion del servicio de los dichos señores rey y reyna nuestros señores e del derecho de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba e suyo de ellos en su nombre e rogaron a los presentes que fuesen testigos e luego los dichos concejo e oficiales de la dicha villa de Fuente bexuna que y ende presentes estaban dijeron que les fuese dado traslado de las dichas cartas de los dichos señores rey y reyna e el poder e creencia de los dichos veinte e quatros e el poder del dicho procurador e que se verian sobre ello e darian su repuesta. E luego incontinente en la dicha presencia les fue dado e ellos recibieron el traslado de las dichas dos cartas de los dichos señores rey y reyna e la dicha carta de creencia de suso encorporada original. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es llamados e rogados Ferran Muñoz obrero e Gonzalo Muñoz mercendero e Juan Diaz fijo de Martín Alfon alcalde Anton Ruiz notario del rey e Juan Sanchez fijo de Miguel Sanchez escribano e Anton Martinez Barbero escribano e Fernan Blazquez Lovaton vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bejuna.

E despues desto en el dicho dia lunes podrá ser á la hora de la Salve Regina poco mas ó menos veinte e nueve dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mí el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario e de los testigos de yuso escriptos los oficiales e muchos vecinos de la dicha villa de la Fuente bexuna rogaron

e pidieron por merced a los dichos señores Juan de Berrío e Juan de Sosa e el bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Tafur e Pedro Mendez de Sotomayor e al dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador susodicho en el nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad estando los dichos caballeros e procurador en los mesones que son fuera cerca de la dicha villa que les ploguiese de entrar e entrasen en la dicha villa de la Fuente bexuna e los dichos caballeros e procurador entraron en la dicha villa con los dichos concejo e oficiales e vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna por una puerta de la dicha villa que diz que le dicen la puerta de la cal Maestra e llegaron a las puertas e abrieronlas e dijeron que entraban en ella en señal de posesion vel quasi e en execucion de la dicha posesion recibieronlos los dichos oficiales concejo e vecinos de la dicha villa e entrando en la dicha villa por la dicha puerta los dichos caballeros e procurador en nombre de la dicha cibdad, los dichos concejo e oficiales e mucha gente de omes e mugeres vecinos e moradores de la dicha villa que ivan delante de ellos en muy altas voces todos e cada uno por si ivan faciendo grandes alegrias e decian e dijeron Viva el rey e la reyna nuestros señores e los señores Cordoba e decian Cordoba Cordoba Cordoba, dando gracias e loores a Dios nuestro señor porque la dicha villa de Fuente bexuna era tornada reducida e restituida a su libertad e al señorio e posesion de la dicha cibdad de Cordoba e los dichos Pedro Mendez de Sotomayor e Juan de Berrío alcalde mayor e Juan de Sosa e Pedro Tafur e el bachiller Gonzalo de Cea veinte e quatros e el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador de la dicha cibdad todos dijeron que en el dicho nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad e por ella entraban e entraron en la dicha villa de Fuente bexuna en la manera suso dicha con entension e voluntad de reintegrar e restituir e recobrar a la dicha cibdad e para ella en la posesion vel quasi de la dicha villa de Fuente bexuna e señorio e jurisdicion della e si les era necesario de nuevo tomaban e tomaron e apreendieron la posesion vel quasi della no perjudicando ni parando perjuicio al derecho de la dicha cibdad con animo e voluntad de permanecer en ella siempre e retener la dicha posesion vel quasi della juntamente con la propiedad e ver-

dadero señorio de la dicha villa con todos sus terminos e tierras e montes e jurisdicion e pastos e prados e ríos e arroyos e aguas corrientes e estantes e manantes e con todos sus usos e costumbres e pertenencias e servidumbres quantos an e aber deben de fecho e de derecho en nombre de la dicha cibdad para la dicha cibdad de Cordoba como suya e cosa suya propia todo lo qual dijeron que facian e ficieron en las mejores manera e via e forma que podian e de derecho debian e a la dicha cibdad e a su derecho complia e los dichos concejo e oficiales de la dicha villa fueron con los dichos caballeros regidores e procurador de la dicha cibdad e dieronles casas en que posasen e estoviesen e mandaronles dar mantenimientos para ellos e para las gentes que con ellos llevaban e desto con todo lo sobre dicho los dichos Juan de Sosa e Pedro Tafur e alcalde Juan de Berrío e el bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Mendez de Sotomayor veinte e quatros e el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador suso dicho e cada uno dellos en el dicho nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad pidieron a mi el dicho escribano publico e notario que les diese a cada uno testimonio en publica forma firmado e signado para guarda e conservación del servicio de los dichos señores rey y reyna e del derecho de la dicha cibdad de Cordoba e vecinos e moradores della e suyo dellos en su nombre. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es llamados e rogados Diego de Haro fijo de Francisco Gonzalez e Alfon Martinez e Juan de Cordoba fijos del jurado Martin Alfon e Pedro de Tapia escudero e criado de Gonzalo Carrillo veinte e quatro vecinos e moradores de la dicha cibdad de Cordoba e otros muchos vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna.=E despues desto en la dicha villa de la Fuente bexuna villa de la dicha cibdad de Cordoba martes en la mañana treinta días del mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario e de los testigos de yuso escriptos estando en la iglesia de santa Maria de la dicha villa de la Fuente bexuna porque fuí para y llamado e rogado por los dichos Juan de Berrío alcalde mayor e bachiller Gonzalo de Cea e Juan de Sosa e Pedro Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur veinte e quatros en nombre de los dichos señores

concejo e por el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador sobre dicho en el dicho nombre de los dichos señores concejo desta dicha cibdad de Cordoba e estaban ende presentes ayuntados en su cabildo e ayuntamiento los dichos concejo alcalde e alguacil jurados oficiales e omes buenos de la dicha villa de Fuente bexuna e otra mucha gente e presonas vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna que aqui dirá en esta guisa. El dicho Alfon Garcia Agredano alcalde mayor de la dicha villa e Pedro Fernandez mercendero alcalde ordinario en la dicha villa, e Martin Blazquez alguacil e Pedro Garcia Alixandre procurador e Pedro Ruíz jurado e Pedro Alfonso Alixandre jurado e Pedro Fernandez Barrera jurado e Alfon Fernandez de Morales escribano del dicho concejo e de los vecinos e moradores de la dicha villa Juan Diaz fijo de Martin Alfon alcalde e Pedro Fernandez de la Coronada e Garci Martinez de la Coronada mayordomo e Alfon Fernandez de la Coronada e Anton Gomez Doñoro e Alfon Muñoz de la Plaza e Fernando Muñoz Obrero e Anton Gomez Leal e Juan Alfon Abad e Anton Martínez Molero e Fernando Blazquez Lovaton fijo de Alfon Ruiz e Juan Martínez Molero e Alfon Martínez de Toledo e Martín Garcia Casebes e Juan Mathos Doñoro e Gonzalo Muñoz mercendero e Fernando Muñoz Obrero e Alfon Ruiz de Martin Ximenez e Alfon Fernandez Coronada e Gonzalo Sanchez Redondo e Gonzalo Gonzalez Zaban e Juan Alfon Montero e Pedro Fernandez Ibañez e Alfon Garcia Corredera e otros muchos vecinos e moradores de la dicha villa de Fuente bexuna, e luego los dichos caballeros e procurador de la dicha cibdad en el dicho nombre de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba dijeron a los sobre dichos pues ya se abian restituido a la dicha cibdad e al señorio e posesion vel quasi della que diesen la obediencia a la dicha cibdad de Cordoba como dicho es e requerido les abian e luego los dichos concejo alcaldes e alguacil e jurados oficiales e omes buenos de la dicha villa e vecinos della todos a una voz e cada uno por sí dijeron que a ellos e a cada uno de ellos placia e plogo de ser como eran subditos naturales e vasallos de la dicha cibdad de Cordoba e estaban prestos de dar e prestar a la dicha cibdad de Cordoba e a los sobre dichos en su nombre e para la dicha cibdad la obedien-

cia que ellos deben a la dicha cibdad de Cordoba como suyos e vasallos della en execucion de lo qual todos los sobre dichos e cada uno dellos en la dicha presencia dijeron que obedecian e obedecieron las dichas cartas de los dichos señores rey e reyna nuestros señores de suso encorporadas así como cartas de nuestros señores rey e reyna naturales a quien Dios deje vevir e regnar luengamente a su servicio e que obedecian e obedecieron a los dichos señores concejo de la dicha cibdad por sus señores e que se obligaban e otorgaban e constituian e constituyeron por subjectos naturales vasallos de la dicha cibdad de Cordoba reduciendo e reintegrando e restituyendo como dijeron que ellos como concejo e vecinos de la dicha villa por si mesmos e en nombre de todos los vecinos e moradores de la dicha villa que ende eran presentes e por los absentes e por los que despues dellos vernan restituian e reintegraban e reducian a la dicha cibdad de Cordoba la villa de la Fuente bexuna e la posesion vel quasi della e el señorio dominio e jurisdicion della por las mejores manera e forma e via e modo que podian e de derecho debian e a guarda del derecho de la dicha cibdad complia e que otorgaban e otorgaron e se obligaron e juraron e prometieron de complir e facer sus mandamientos de la dicha cibdad como señora propietaria de la dicha villa e ellos como leales naturales vasallos della deben facer con intencion animo e voluntad de siempre estar permanecer e quedar en este proposito e naturaleza ser de la dicha cibdad de Cordoba e subjectos a ella como sus vasallos e que estaban prestos de les dar e entregar la tenencia e posesion de la dicha villa e oficios e justicia della e luego los dichos caballeros e procurador dijeron que ellos en nombre de la dicha cibdad e para la dicha cibdad recibieron la dicha obediencia reintegracion e restitucion de la dicha villa e posesion vel quasi e señorio e dominio della por la dicha cibdad e para la dicha cibdad de Cordoba por las mejores manera via e forma que podian e debian e cumplia a la dicha cibdad e de esto con todo lo sobre dicho pidieron testimonio a mí el dicho escribano publico e notario cada uno de los dichos caballeros e el dicho procurador para guarda del derecho de los dichos señores concejo e de la dicha cibdad e dellos en su nombre uno o mas los que menester obiesen e así mesm

los dichos consejo e oficiales e vecinos e moradores de la dicha villa de Fuente bexuna pidieron testimonio para guarda de su derecho. Testigos que a esto fueron presentes llamados e rogados Juan Rodriguez de Vinuesa albeitar fijo de Benito Martinez e Alfon Martinez fijo del jurado Martin Alfonso e Anton Ruiz de la Melera fijo de ...... Ruiz de la Melera e el bachiller Juan Ruiz beneficiado de la dicha villa fijo de Juan Gonzalez cirujano vecinos e moradores de la dicha cibdad de Cordoba e Anton Ruiz notario del rey e Cristobal Sanchez Cabeza de Vaca vecinos de la dicha villa de la Fuente bexuna.=E luego incontinente en la dicha presencia salieron todos los sobre dichos de la dicha iglesia de santa Maria de la dicha villa e fueron e llegaron a un logar cerca de la dicha iglesia frontero della que diz que es la plaza donde estaban unos maderos fincados que era la picota e luego el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador sobre dicho en el dicho nombre llegó con sus manos y tiró de las piedras e poyo donde estaba fincada la dicha picota diciendo que los dichos caballeros e el dicho procurador en el dicho nombre desfacian e desficieron e mandaron quitar la dicha picota e desfacer el poio e altura en que estaba puesta e fue tirado e desfecho de lo qual los dichos caballeros e procurador pidieron testimonio para guarda del derecho de la dicha cibdad e asi mesmo llegó el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador en el dicho nombre a un poio consistorio de judgado que es cerca de la dicha iglesia frontero della e asentose en el dicho poio de judgado todo lo qual dijo el dicho Pedro Rodriguez Cobo que lo facia e fizo en la dicha presencia de todos los dichos caballeros e concejo e vecinos de la dicha villa en señal de reintegracion e restitucion e continuacion que dijo que restituia e reintegraba e continuó e usó la posesion vel quasi que la dicha cibdad de Cordoba e concejo della dijo que tienen de la dicha villa de la Fuente bexuna con todos sus montes e pastos e prados e tierras e rios e aguas e terminos e justicias e jurisdicion e pertenencias e servidumbres e quien necesario le era no parando perjuicio a la primera posesion que dijo que la dicha cibdad a e tiene de la dicha villa quel tomaba e tomó de nuevo la dicha posesion para la dicha cibdad de Cordoba con entension e voluntad de la retener para la dicha cibdad juntamente con la propie-

dad e verdadero señorio della por los títulos e derechos que della tienen e an e les pertenece e por la razon sobre dicha e fincó pacíficamente en la dicha continuacion e posesion, sin contradiccion alguna e el dicho Juan de Berrío como alcalde mayor de la dicha cibdad en presencia de mi el dicho escribano publico en la dicha presencia subio e se asentó en el dicho poio e consistorio e en señal de la dicha posesion vel quasi e como alcalde mayor de la dicha cibdad de Cordoba e su tierra en presencia de la dicha gente comenzó á oir e librar pleitos e dio por su sentencia que todos esten e vivan en paz e concordia e non fagan roidos so pena de incurrir en las penas en derecho en tal caso establecidas e de esto con lo sobre dicho los dichos caballeros e procurador en el dicho nombre, cada uno pidieron testimonio para guarda de su derecho e del derecho de la dicha cibdad e los dichos concejo oficiales e vecinos de la dicha villa de la Fuente bexuna pidieron testimonio asi mismo para guarda de su derecho. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es llamados e rogados los dichos Juan Rodriguez de Binuesa e Alfon Martinez e Juan Ruiz bachiller e Anton Ruiz de la Melera vecinos e moradores de la dicha cibdad de Cordoba e los dichos xp̄bal Sanchez Caveza de Vaca e Anton Ruiz notario vecinos de la dicha villa de la Fuente bexuna. E luego acerca desto en la dicha villa de la Fuente bexuna en el dicho dia martes en la mañana treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario suso dicho e de los testigos de yuso escriptos estando ante una puerta de la dicha villa de Fuente bexuna que estaba cerrada que diz que le dicen la puerta de la Corredera luego los dichos concejo alcalde e oficiales e procurador de la dicha villa cada uno dellos por sí de suso nombrados aviendo por firme todo lo suso dicho e cada cosa e parte de ello tomaron por las manos al dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba en nombre de la dicha cibdad e dieronle e entregaronle la llave de la dicha puerta e los dichos alcaldes e procurador de la dicha villa e vecinos e moradores della que ay estaban presentes dijeron que le daban e dieron e entregaron la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa d

la Fuente bexuna al dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre para la dicha cibdad de Cordoba e concejo della esto en presencia de los dichos Juan de Berrío e Juan de Sosa e bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Tafur e Pedro Mendez de Sotomayor alcalde e veinte e quatros suso dichcs que ende presente estaban diciendo todos los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa que se reducian e restituian e restituyeron al señorio e so el señorio de la dicha cibdad de Cordoba e so el dominio e jurisdicion della segun de suso fecho avia el dicho Pedro Rodriguez Cobo que ende presente estaba en el dicho nombre tomo la dicha llave e abrio la dicha puerta e andovo por la dicha villa por la calle que está delante de la dicha puerta de la Corredera e de unas partes a otras e cerró sobre si las puertas de la dicha villa de la dicha portada contra el campo e luego abriolas estando el de parte de dentro lo cual todo que dicho es dijo el dicho Pedro Rodriguez Cobo en la dicha presencia que el en el dicho nombre lo abia fecho e facia e fijo en señal de reintegracion restitucion e continuacion que dijo que reintegraba e restituia e continuaba e usaba e usó la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de la Fuente bexuna con todas sus pertenencias e servidumbres a la dicha cibdad de Cordoba e para la dicha cibdad e concejo della e que si necesario le era dijo que no partiendo mano de la dicha primera posesion que dijo que de ella la dicha cibdad tiene que de nuevo la tomaba e tomó la dicha posesion para la dicha cibdad con intencion animo e voluntad de la retener para los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba juntamente con la propiedad e verdadero señorio della con todas su jurisdicion e terminos e pertenencias e servidumbres como cosa suya propia de la dicha cibdad e por las mejores manera e forma que podia e debia e a la dicha cibdad complia e fincó e quedó pacificamente en la dicha villa con la dicha posesion della sin contradiccion ni reclamacion alguna e desto con todo lo sobre dicho el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre como procurador suso dicho e los dichos caballeros veinte e quatros e los dichos concejo e oficiales de la dicha villa todos cada uno pidieron a mi el dicho escribano publico e notario testimonio en publica forma para guarda del derecho de la dicha cibdad e del su derecho dellos e de cada uno dellos.

Testigos que fueron presentes a esto que dicho es llamados e rogados los dichos Alfon Martinez fijo del jurado Martin Alfon e Anton Ruiz de la Melera e Pedro de Cardenas fijo de Alfon Ordoñez vecinos e moradores de la dicha cibdad de Cordoba e otros muchos vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna.

E luego acerca de esto en la dicha villa de la Fuente bexuna en el dicho dia martes en la mañana treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e cuatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico notario suso dicho e de los testigos de yuso escriptos estando ante una puerta de la dicha villa de Fuente bexuna que diz que le dicen la puerta de Sant Sebastian e luego los dichos alcaldes e alguacil e procurador de la dicha villa de suso nombrados cada uno dellos por si tomaron por las manos al dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba en nombre de la dicha cibdad e metieronle e pusieronle corporalmente de pies dentro de la dicha villa de Fuente bexuna e los dichos alcaldes e procurador e alguacil de la dicha villa e algunos vecinos e moradores della que ende presentes estaban dijeron que y daban e dieron e entregaron la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de la Fuente bexuna al dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre de la dicha cibdad de Cordoba e concejo della esto enpresencia de los dichos Juan de Berrío e Juan de Sousa e bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur alcalde e veinte e quatros suso dichos que ende presentes estaban e dijeron los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa que se reducian e restituian e restituyeron al señorio e so el señorio e dominio e jurisdicion de la dicha cibdad de Cordoba e el dicho Pedro Rodriguez Cobo que ende presente estaba en el dicho nombre en la dicha presencia andovo corporalmente de pies dentro en la dicha villa por la calle que está delante de la dicha puerta de Sant Sebastian de unas partes a otras e cerró sobre si las puertas de la dicha villa de la dicha portada contra el campo e luego abriolas estando el de parte dentro lo qual todo que dicho es dijo el dicho Pedro Rodriguez Cobo en la dicha presencia quel en el dicho nombre lo habia fecho e facia e fizo en señal de rein-

tegración e restitución e continuacion que dijo que reintegraba e restituia e continuaba e usaba e usó la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de la Fuente bexuna con todas sus pertenencias e servidumbres e que si necesario le era dijo que no partiendo mano de la dicha primera posesion que dijo que de ella la dicha cibdad tiene que de nuevo la tomaba e tomó la dicha posesion de la dicha villa de Fuente bexuna para la dicha cibdad de Cordoba con intencion animo e voluntad de la entrar e tomar ganar e tener e aber para los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba juntamente con la propiedad dominio e verdadero señorio della con toda su jurisdicion e terminos e pertenencias e servidumbres como cosa suya propia de la dicha cibdad e por los mejores manéra e via e forma que podia e de derecho debia e fincó e quedó pacificamente en la dicha villa con la dicha posesion de ella sin contradicion nin reclamacion alguna e desto con todo lo sobre dicho el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre como procurador suso dicho e los dichos caballeros alcalde e veinte e quatros e los dichos concejo e oficiales de la dicha villa todos cada uno pidieron a mi el dicho escribano publico e notario testimonio en publica forma para guarda del derecho de la dicha cibdad e del su derecho dellos e de cada uno de ellos. Testigos que fueron presentes a esto que dicho és llamados e rogados los dichos Juan Rodriguez de Vinuesa fijo de Benito Martinez e Diego de Haro fijo de Francisco Gonzalez e el Bachiller Juan Ruiz beneficiado fijo de Pedro Gonzalez Zirujano vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna. Luego acerca de esto en la dicha villa de la Fuente bexuna en el dicho dia martes en la mañana treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario suso dicho e de los testigos de yuso escriptos estando ante una puerta de la dicha villa de Fuente bexuna que le dicen la puerta de Cordoba luego los dichos alcaldes e alguacil e procurador de la dicha villa de suso nombrados cada uno dellos por sí, tomaron por las manos al dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba en nombre de la dicha cibdad e metieronle e pusieronle corporalmente de

pies dentro en la dicha villa de Fuente bexuua e dijeron que daban e dieron e entregaron la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de Fuente bexuna al dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre e para la dicha cibdad de Cordoba e concejo della esto en presencia de los dichos Juan de Berrío alcalde e Juan de Sosa e bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur veinte e cuatros suso dichos que ende presentes estaban e dijeron los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa que ende estaban que se restituian y reducian e restituyeron ~~al señorio~~ e so el señorio e dominio e jurisdicion de la dicha cibdad de Cordoba en el dicho Pedro Rodriguez Cobo que ende presente estaba en el dicho nombre e en la dicha presencia andovo corporalmente de pies dentro en la dicha villa por la calle que está delante de la dicha puerta de Cordoba de unas partes a otras e cerro sobre si las puertas de la dicha villa de la dicha portada contra el campo e luego abriolas estando el de partes de dentro lo qual todo que dicho es dijo el dicho Pedro Rodriguez Cobo en la dicha presencia que en el dicho nombre lo había fecho e facia e fizo en señal de reintegracion e restitucion e continuacion que dijo que reintegraba e restituia e continuaba e usaba e usó la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de la Fuente bexuna con todas sus pertenencias e servidumbres e que si necesario le era dijo que no partiendo mano en la dicha primera posesion que dijo que de ella la dicha cibdad tiene que de nuevo la tomaba e tomó la dicha posesion para la dicha cibdad con entencion e animo e voluntad de la entrar e tomar e ganar e tener e aver para los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba juntamente con la propiedad dominio e verdadero señorio della con todas sus jurisdicion e terminos e pertenencias e servidumbres como cosa suya propia de la dicha cibdad e por las mejores manera e forma que podia e debia e fincó e quedó pacificamente en la dicha villa con la dicha posesion della sin contradicion ni reclamacion alguna e de esto con todo lo sobre dicho el dicho Pedro Rodriguez Cobo en el dicho nombre como procurador suso dicho e los dichos caballeros veinte e quatros e los dichos concejo e oficiales de la dicha villa todos e cada uno pidieron a mi el dicho escribano publico e notario testimo-

nio en publica forma para guarda del derecho de la dicha cibdad e del su derecho dellos e cada uno dellos. Testigos que fueron presentes a esto que dicho es llamados e rogados los dichos Juan Rodriguez de Vinuesa e Diego de Haro e Juan Ruiz beneficiado bachiller vecinos de Cordoba e otros muchos vecinos e moradores de la dicha villa de Fuente bexuna.—E luego acerca desto en el dicho dia martes en la mañana treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario por mandado de los dichos Juan de Berrío alcalde mayor e Juan de Sosa e Pedro Mendez de Sotomayor e el bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Tafur e del dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador en el dicho nombre de los señores consejo de la dicha cibdad fue fecha derrocar e se destrozó e derribó una forca que estaba fecha sobre tres pilares de ladrillo la qual estaba cerca de la dicha villa de Fuente bejuna en el campo en el cerro que dicen de la Viña de Diego Alfon Mazuela e fueron derribados e desfechos por el suelo la dicha forca e los dichos tres pilares de ladrillo en señal de la dicha reintegracion e continuacion de posesion e señorio justicia e jurisdicion lo qual se fizo en presencia e de consentimiento de los dichos oficiales del dicho concejo de la dicha villa e de algunos vecinos de ella que y estaban presentes e de esto con todo lo sobredicho los dichos caballeros veinte e quatros e el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador en el dicho nombre pidieron testimonio a mi el dicho escribano publico e notario para guarda del derecho de la dicha cibdad e de cada uno dellos a esto testigos que fueron presentes los dichos Juan Rodriguez de Vinuesa e Diego de Haro vecinos de la dicha cibdad de Cordoba e Fernando Rios e Anton Sanchez de Alanis e Martin Fernandez del Rinçon e Garcia Fernandez fijo de Juan Garcia sastre vecinos e moradores de la dicha villa de la Fuente bexuna. E despues desto en la dicha villa de la Fuente bexuna en el dicho dia martes en la tarde treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de mi el dicho Gomez Fernandez escribano publico e notario suso dicho e otro si en presencia de mi Gomez Gonzalez otro si escribano publico de la dicha cibdad de Cordoba e escribano

del señor rey e su notario publico en la su corte e en todos los sus regnos e señorios estando dentro en la dicha iglesia de santa Maria de la dicha villa e estaban ende presentes en la dicha iglesia ayuntados en su cabildo los señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba que aqui dirá el dicho Juan de Berrío alcalde mayor e veinte e quatro e Juan de Parias alguacil mayor de la dicha cibdad de Cordoba e veinte e cuatro della e los veinte e quatros de la dicha cibdad los dichos Pedro Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur e Juan de Sosa e el bachiller Gonzalo de Cea e Fernando Cabrera e Luis de Berrío e Martin de Caicedo e Fernando de Mesa e de los jurados de la dicha cibdad Luis de Galvez e Gomez Carrillo e Alfon de Cordoba jurado de santa Marina e Anton de Orbaneja e Alfon Mendez de Sotomayor e Fernand Rodriguez de Zaragoza logar teniente de Pedro Moñiz de Godoy escribano del dicho concejo e asi mismo estaban ende presentes en la dicha iglesia ayuntados en el ayuntamiento los dichos concejo e oficiales de la dicha villa que aqui dirá: el dicho Alfon Garcia Agredano alcalde mayor e los dichos Pedro Fernandez Mercendero e Pedro Matheos alcaldes ordinarios e Martin Blazquez alguacil e Pedro Garcia Alixandre procurador e Pedro Fernandez Barrera jurado e Pedro Ruiz jurado e Pedro Alfon Alixandre jurado e Garcia Martinez Rodilla jurado e el dicho Alfon Fernandez de Morales escribano del dicho concejo e asi mesmo estaban ende presentes muchos omes grande numero de gente de vecinos e moradores de la dicha villa de Fuente bexuna a todos los que los dichos señores concejo e oficiales de la dicha cibdad en la dicha presencia de todos los sobre dichos fue notificado todo lo que sobre dicho es e de suso en este testimonio face mencion e asi fecho la dicha notificacion luego los dichos concejo e oficiales e vecinos e moradores e pueblo de la dicha villa de la Fuente bexuna a altas voces cada uno por si todos por si e por todos los vecinos e moradores de la dicha villa que estaban presentes e por los absentes dijeron que habiendo como abian e an por firme e por estable e valedero para siempre jamas todo lo sobredicho por ellos fecho e otorgado e actuado en favor de la dicha cibdad e cada una cosa dello que agora a mayor abundamiento en presencia de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba que retifi

caban e retificaron e daban e dieron e prestaron e ficieron a la dicha cibdad e concejo della la obediencia que hoy dia ficieron e dieron á los dichos caballeros e procurador en nombre de la dicha cibdad e que perseverando e retificando e remaneciendo e quedando en dicho proposito e loando e aprobando lo por ellos hoy dicho dia otorgado, dijeron e otorgaron que obedecian e obedecieron como obedecido abian a los dichos señores concejo de la dicha cibdad por sus señores e que se obligaban e obligaron e otorgaban e otorgaron e constituian e constituyeron por subjetos naturales vasallos de la dicha cibdad de Cordoba e concejo della reduciendo e reintegrando e restituyendose como dijeron que ellos como concejo e vecinos de la dicha villa por si mesmos e en nombre de todos los vecinos e moradores de la dicha villa restituian e restituyeron e reintegraban e reintegraron e reducian e redujeron á la dicha cibdad de Cordoba la posesion vel quasi de la dicha villa de la Fuente bexuna e el señorio dominio e jurisdicion della, con la jurisdicion e justicia e con todos sus terminos e montes e tierras e aguas e pertenencias e servidumbres e prometieron de ser siempre suyos e se obligaron e otorgaron de complir o facer sus mandamientos de la dicha cibdad como señora propietaria de la dicha villa e ellos como leales naturales vasallos della deben facer con entencion e animo e voluntad de siempre estar e quedar e remanecer en este proposito e naturaleza ser de la dicha cibdad e so su jurisdicion todo esto dijeron que facian e decian e dijeron e ficieron por las mejores e mas convenientes manera e via e forma que podian e de derecho debian e a guarda de la dicha cibdad e de su derecho della complia e pidieronlo por testimonio para guarda de su derecho e luego los dichos señores concejo e oficiales de la dicha cibdad de Cordoba como concejo della todos dijeron que recibian e recibieron en su favor todos los otorgamientos e obligacion por los sobre dichos fecha e que lo habian e aprobaban e ratificaron e aprobaron la posesion e continuacion de posesion que el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador suso dicho en nombre de la dicha cibdad e de los dichos señores concejo della abia tomado e tomó de la dicha villa e señorio e jurisdicion della e que la ratificaban e ratificaron la dicha posesion e continuacion de la dicha villa de

Fuente bexuna con entencion de la retener para la dicha cibdad junto con la propiedad e verdadero dominio e señorio della con entencion e voluntad de la siempre tener e amparar e defender para la dicha cibdad como cosa e posesion suya propia de la dicha cibdad e por las mejores manera via e forma que podian e debian e de esto todo lo sobre dicho los dichos señores concejo de la dicha cibdad e de los dichos concejo e vecinos de la dicha villa pidieron a nos los dichos escribanos e notarios que les diesemos a cada uno de ellos testimonio en publica forma para guarda de su derecho e de cada uno dellos e luego en la dicha presencia en la dicha iglesia en el dicho dia e hora los dichos señores consejo de la dicha cibdad en señal de la dicha restitucion e retificacion e continuacion de la dicha posesion mandaron dar e dieron cierto mandamiento e confirmacion de franquezas en favor de la dicha villa e pasaron a otros actos entre los dichos señores concejo de Cordoba e los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa segun todo pasó mas largamente ante el dicho Ferrand Rodriguez de Zaragoza escribano del concejo. E luego incontinente en el dicho dia e mes e año e hora suso dichos en la dicha presencia de nos los dichos Gomez Gonzalez e Gomez Fernandez escribanos publicos e notarios el dicho Juan de Berrío alcalde mayor e veinte e quatro se asentó en el dicho poio e consistorio como alcalde mayor para oir e librar pleitos retificando usando e continuando la dicha posesion vel quasi de la dicha villa e jurisdicion para la dicha cibdad en presencia de los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba de suso nombrados e de los dichos concejo e oficiales e vecinos de la dicha villa de Fuente bexuna e de consentimiento e placenteria de todos los sobre dichos e cada uno de todos los sobre dichos concejos e presonas singulares pidieron testimonio a nos los dichos escribanos publicos de esto con todo lo sobre dicho e notarios para guarda de su derecho. E luego incontinenti en el dicho dia e ora e mes e año suso dichos en la dicha presencia el dicho Martin de Caicedo veinte e quatro en señal de la dicha posesion e continuacion della tomo con sus manos e derrocó e derribó lo que quedó por acabar de allanar de la dicha picota de madera e quedó del todo quebrada e derribada la dicha picota e llano el asiento

della e de esto con todo lo sobre dicho los dichos señores concejo e presonas singulares pidieron á nos los dichos escribanos publicos testimonio para guarda de su derecho e de cada uno dellos. E luego acerca desto en la dicha villa de la Fuente bexuna en el dicho dia martes en la tarde treinta dias del dicho mes de abril del dicho año de mill e quatrocientos e setenta e seis años en presencia de nos los dichos Gomez Gonzalez e Gomez Fernandez escribanos publicos e notarios suso dichos los dichos señores concejo e oficiales de la dicha cibdad e con ellos el dicho concejo e oficiales de la dicha villa de Fuente bexuna e mucha gente del pueblo della descendieron por la dicha calle maestra de la dicha villa de Fuente bexuna e llegaron todos los sobre dichos ante la dicha puerta de la villa de Fuente bexuna que diz que le dicen la puerta de la cal maestra e fuera della e luego vimos como en la dicha presencia los dichos alcaldes e alguacil e procurador e escribano del concejo de la dicha villa de la Fuente bexuna e demas nombrados tomaron por las manos a los señores concejo de la dicha ciudad de Cordoba conviene a saber Juan de Berrío veinte e quatro alcalde mayor e Juan de Parias veinte e quatro alguacil mayor e Fernand Cabrera e Juan de Sosa e el bachiller Gonzalo de Cea e Pedro Mendez de Sotomayor e Pedro Tafur e Luis de Berrío e Martin de Caicedo e Fernando de Mesa veinte e quatros e a los dichos Luis de Galvez e Gomez Carrillo e Alfon de Cordoba e Alfon Mendez de Sotomayor e Anton de Orbaneja jurados e al dicho Fernand Rodriguez de Zaragoza escribano del dicho concejo e a cada uno de ellos por si e metieronlos e pusieronlos corporalmente e a cada uno dellos de pies dentro en la dicha villa de la Fuente bexuna e salieron los dichos alcaldes e alguacil e procurador e escribano del concejo de la dicha villa fuera de la puerta de la dicha villa diciendo que abiendo por firme todo lo sobre dicho suso fecho que por mayor suficiencia que reintegraban e reintegraron e restituian e restituyeron e reducian e reducieron e daban e entregaban e dieron e entregaron realmente e con efecto a los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba para la dicha cibdad la tenencia e posesion vel quasi e jurisdicion de la dicha villa de Fuente bexuna como cosa suya propia de la dicha cibdad de Cordoba retificando

loando e aprobando e refirmando la posesion que hoy dicho dia dieron e entregaron e tomó para la dicha cibdad el dicho Pedro Rodriguez Cobo procurador de la dicha cibdad e concejo della e los dichos señores concejo alcalde alguacil veinte e quatros e jurados e escribanos del dicho concejo de la dicha cibdad de Cordoba de suso nombrados estando despues dentro corporalmente dentro en la dicha villa andovieron de unas partes a otras por la calle qne dicen de la cal maestra que esta delante de la dicha puerta e cerraron todos sobre si las puertas de la dicha villa de la dicha puerta que dicen de la cal maestra de contra el campo e luego abrieronlas estando ellos de parte de dentro e luego el dicho Martin de Caicedo veinte e quatro tomó con sus manos una lanza e derribó e derrocó la corteza de la pared de encima de la dicha puerta que dicen de la cal maestra de parte de dentro de la villa que estaban ende pintadas ciertas figuras e armas que diz que eran las armas del dicho comendador mayor lo qual todo que dicho es e cada una cosa e parte dello dijeron los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba que lo ellos abian fecho e facian e ficieron en señal de retificacion e continuacion e uso que dijeron que retificaban e retificaron e usaron la dicha posesion vel quasi de la dicha villa de Fuente bexuna con todos sus terminos e jurisdicion e pertenencias e servidumbres e que si necesario les era e a guarda de su derecho complia no partiendo mano de la primera posesion ni en cosa alguna la perjudicando dijeron que ellos tomaban e tomaron de nuevo la tenencia e posesion vel quasi de la dicha villa de Fuente bexuna con entencion e animo e voluntad de la siempre aber e retener para la dicha cibdad e concejo della juntamente con la propiedad e verdadero señorio della como cosa suya mesma propia de la dicha cibdad por las mejores manera via e forma que podian e de derecho debian con todas sus entradas e con todas sus salidas e con todos sus terminos e pastos e prados e montes e defensas e ejidos e eredamientos e vaderas e con todos sus rios e arroyos e fuentes e aguas corrientes e manantes e estantes e con todas sus pertenencias e derechos e usos e costumbres e servidumbres quantos a e debe aber de fecho e de derecho e fincaron e quedaron pacificamente en la dicha villa de Fuente bexuna con la dicha posesion

della los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba en paz sin contradicion ni reclamacion alguna e de todo esto sobre dicho en uno con lo sobre dicho los dichos señores concejo de la dicha cibdad de Cordoba pidieron á nos los dichos escribanos publicos e notarios que les diesemos testimonio en publica forma uno o dos o mas de quantos e cada uno dellos quisieren e menester obieren para guarda e conservacion del derecho de la dicha cibdad de Cordoba e asi mesmo los dichos alcaldes e alguacil e procurador de la dicha villa pidieron testimonio de todo lo sobredicho para guarda de su derecho e de cada uno dellos. E nos dimosle este por la forma suso dicha que es fecho e pasó todo lo que suso dicho es en los dichos logares dias e meses e año suso dichos de mill e quatrocientos e setenta e seis años. Yo Gomez Gonzalez de Cordoba escribano de nuestro señor el rey e su notario publico en la su corte e en todos los sus regnos e señorios e escribano público de la dicha cibdad de Cordoba fuy presente a lo que dicho es que ante mi pasó e so testigo. Yo Gomez Fernandez escribano de camara de nuestre señor el rey e su escribano e notario publico en la su corte y en todos sus regnos e señorios escribano publico de la muy noble e muy leal cibdad de Cordoba fuy presente a lo que sobre dicho es con los dichos escribanos publicos e notario y testigos e so testigo e lo fice escrebir e fice aqui mio signo. Va escrito este testimonio y escriptura en nueve fojas de papel de medio pliego con esta ques firmada y signada. Gomez Fernandez.

Documento V.

(Lleva el núm· 10 en el legajo citado. Está escrito en papel, en folio, con roturas en el doblez de enmedio.)

In dei nomine amen. Sepan quantos este publico instrumento vieren como en la muy noble cibdad de Toledo trece dias del mes de marzo año del nacimiento de nuestro salvador Iesuxpō de mill e quatrocientos e ochenta e tres años ante el reverendo padre e devoto religioso don frey Johan de Corrales prior del monesterio de santa Maria de la Sisla extramuros e cerca de esta dicha cibdad de Toledo de la orden de sant Hieronimo juez apostolico es-

pecialmente diputado en la cabsa e negocio de que de yuso se fará mencion por nuestro muy santo padre Sisto quarto por vigor de un rescripto e un breve por su santidad concedido que ante el dicho señor prior fue presentado e por el aceptado segun se contiene en el proceso de la dicha cabsa e negocio de que yuso se fará mencion, estando el dicho señor prior juez susodicho asentado pro tribunalis dentro en las casas que el dicho monesterio e prior e frailes del tienen en esta cibdad en la collacion de san Lorente a la ora de las visperas e en presencia de mi Diego Garcia Chamizo notario publico e de los testigos de yuso escriptos parecieron y presentes de la una parte Ruy Gonzalez de Ocaña notario escribano publico y vecino desta dicha cibdad de Toledo en nombre e como procurador sostituto que es del muy magnifico señor don frey Garcia Lopez de Padilla maestre de la orden de Calatrava e caballeros comendadores freiles e convento de la dicha orden de la caballeria de Calatrava e de la otra parte Gonzalo Rodriguez notario vecino desta dicha cibdad en nombre e como procurador sostituto que es de los venerables señores dean e cabildo de la iglesia de Cordoba e de los señores concejo corregidor alcaldes veinte e quatros regidores caballeros oficiales e omes buenos de la dicha cibdad de Cordoba e del concejo alcaldes alguacil jurados oficiales e omes buenos de la villa de la Fuente bexuna e personas particulares de la dicha cibdad e villa contenidas en el dicho proceso, e luego el dicho Ruy Gonzalez de Ocaña notario en el dicho nombre, dijo al dicho señor prior juez susodicho e si tenia visto el proceso de pleito que ante el pendia como juez susodicho entre el dicho señor maestre su parte e su orden e su convento de la una parte e la dicha cibdad de Cordoba e villa de Fuente bexuna e personas contenidas en el dicho proceso e el dicho Gonzalo Rodriguez notario en su nombre de la otra parte sobre razon de la posesion e jurisdicion e frutos e rentas de la dicha villa de Fuente bexuna e sobre las otras razones en el dicho proceso de pleito contenidas que le pedia e pidió que diese e pronunciase en él su sentencia la que debiere con derecho, e luego el dicho señor don frey Johan de Corrales prior e juez susodicho dijo que visto tenia el dicho proceso e ordenada en el su sentencia e asignaba e asignó termino a amas las dichas

partes para la dar e pronunciar para luego la qual luego dio e rezó su escripto en presencia de amas las dichas partes el tenor de la qual de verbo ad verbum es este que se sigue. Jhs. Por nos frey Johan de Corrales prior del monesterio de santa Maria de la Sisla de la orden de sant Hieronimo de esta muy noble cibdad de Toledo juez apostolico dado e diputado por nuestro señor el muy santo padre Sisto quarto moderno por vigor del dicho rescripto e breve ante nos presentados vistos los procesos ante nos presentados e ante nos fechos sobre la dicha cabsa contenida en el dicho rescripto e breve que primeramente se trató ante el reverendo don Ferrand Sanchez Calderon oficial e vicario general a la sazon en este arzobispado de Toledo como juez esento de la bulla apostolica paulina e despues por vigor de un rescripto apostolico de nuestro señor el papa Sisto entre partes de la una parte el señor maestre de Calatrava e su orden e convento e de la otra parte los señores concejo e ciertos señores e personas singulares de la noble cibdad de Cordoba e el concejo e ciertas personas singulares de la villa de Fuente bexuna e sus procuradores en sus nombres sobre razon de la posesion de la dicha villa de Fuente bexuna e su jurisdicion cevil e criminal e señorio e frutos e rentas e fuerzas e injurias e violencias e excesos e delitos e ofensa grave e otros fechos e cometido por los vecinos de la dicha villa de Fuente bexuna en ofensa del dicho señor maestre e su orden e rebelion e sustracion e expolio de la dicha villa de Fuente bexuna e las otras cabsas e razones en los dichos procesos contenidos e vista la declaración e sentencias dadas por el dicho don Fernand Sanchez Calderon asi como ejecutor de la dicha bulla apostolica paulina e despues por vigor del dicho rescripto impetrado a pedimento del dicho señor maestre e su orden e visto la sentencia dada en la dicha cabsa por el reverendo señor don Rodrigo de Soria obispo de Malaga por vigor de otro rescripto apostolico impetrado por parte de la dicha cibdad de Cordoba en que parece el dicho señor obispo pronunció el dicho Ferrand Sanchez Calderon aber bien judgado e que debia confirmar e confirmó las dichas sus sentencias y todo lo por el fecho e procedido contra los dichos señores concejo e personas singulares de la dicha cibdad de Cordoba e villa de Fuente bexuna en favor del dicho señor maestre

e de su convento..... posesion de la dicha villa de Fuente bexuna vasallaje e jurisdicion della e satisfacion de los dagnos e otras cosas y el menosprecio de sus mandamientos e le remitió el dicho pleito e cabsa para la ejecucion dello e condennó á los del dicho concejo e personas dende en las costas, e visto todo lo otro procesado en la cabsa e de fecho sentenciado así por Bartolomé Rodriguez chantre de la iglesia de Mondoñedo como juez subdelegado que se dijo por el reverendo don Niculas Martinez Marmolejo arcediano de Sevilla e así mesmo visto lo fecho e procesado e sentenciado en la dicha cabsa por Bartolome Martinez arcediano de Antequera como subdelegado del reverendo señor don Fadrique obispo de Mondoñedo por vigor de otro rescripto apostolico e visto todo lo otro deducido actuado e dicho e alegado ante nos fasta la final conclusion etc. fallamos que somos juez de la presente cabsa por vigor del dicho rescripto e breve apostolico á nos dirigidos e que nos debemos pronunciar e pronunciamos por juez della e que ante todas cosas debemos anullar e revocar e anullamos e revocamos todo lo fecho e procedido e sentenciado por el dicho Bartolome Martinez arcediano de Antequera como fecho e procedido por no juez porque notoriamente consta e parece que en el rescripto dirigido al reverendo señor don Fadrique obispo de Mondoñedo que fue postrimero en data ninguna mencion se face del dicho rescripto e breve a nos dirigidos ni en las cabsas sobre que fue procedido contra los dichos señores Cordoba, Fuente bexuna e concejo e personas de la dicha cibdad e villa contra quien fue procedido ni de las manos violentas e sacrilegas e delitos por la dicha villa de Fuente bexuna e vecinos della cometidos ni de las otras cosas que de necesidad se requerian, mayormente que despues que el dicho señor obispo se obo por inhibido e obedeció a nuestra inhibicion e mandamientos e fizo remision de la dicha cabsa non pudo subdelegar al dicho Bartolome Martinez mayormente abiendo renovado la dicha subdelegacion como parece por este proceso pues es ninguno todo lo fecho e procedido e sentenciado por el dicho Bartolome Martinez e por tal lo damos e pronunciamos. Otro si fallamos que la sentencia dada por el dicho Bartolome Rodriguez chantre de Mondoñedo fue y es ningun por notorio defecto de jurisdicion por ser contra el tenor e form

de la subdelegacion del dicho señor doctor don Niculas Martinez Marmolejo arcediano de Sevilla que parece haberles subdelegado fasta la sentencia definitiva exclusive e aunque todo el negocio e cabsa le cometiera e subdelegara la dicha subdelegacion fecha por el dicho doctor don Niculas Martinez e todo lo por virtud della fecho e procedido por el dicho Bartolome Rodriguez parece notorio e manifiesto ser ninguno porque al tiempo que el dicho doctor don Niculas Martinez arcediano de Sevilla acebtó la dicha cabsa e subdelegacion al dicho Bartolome Rodriguez era prevenida primero la jurisdicion por el reverendo señor don Rodrigo de Soria obispo de Málaga su collega con aquella clausula..... por donde quando en el dicho señor obispo entera e solida la jurisdicion, e habiendo asi comenzado el negocio el collega no se pudo entremeter mayormente que ya habia sentenciado el dicho señor obispo en la dicha cabsa antes que el dicho señor arcediano de Sevilla acebtase ni subdelegase al dicho Bartolome Rodriguez de que parece manifiesto que todo lo fecho, procedido e sentenciado por el dicho Bartolome Rodriguez fue e es ninguno, por ende e por las otras cabsas e razones que de lo procesado se puede collegir a que maxime nos referimos casamos revocamos e anullamos e damos por ninguno e de ningun valor todo lo fecho procedido e sentensiado en la dicha cabsa e las absoluciones e alzamiento de entredicho e todo lo fecho por el dicho arcediano e Bartolome Rodriguez chantre de Mondoñedo e Bartolomé Martinez arcediano de Antequera e por cada uno dellos e por los otros jueces que en la dicha cabsa de fecho procedieron e conocieron contra el tenor e forma de las dichas sentencias e declaracion e procesos de los dichos Ferrand Sanchez Calderon e obispo de Malaga e retenemos en nos la dicha cabsa, e faciendo lo que de justicia debemos facer segun el tenor e forma e continencia del dicho rescripto e breve apostolicos á nos dirigidos fallamos que las dichas sentencias e declaracion e procesos e todo lo fecho e procedido por el dicho don Ferrand Sanchez Calderon e la dicha sentencia confirmatoria de ello dada e pronunciada por el dicho señor obispo de Malaga fue justo e justamente declarado e pronunciado e sentenciado e procedido e que lo debemos todo confirmar e aprobar e ratificar e aprobamos e confirmamos e retificamos se-

gun en ello se contiene y el entredicho e censuras en los dichos sus procesos contenidos, e por quanto el dicho don Ferrand Sanchez Calderon a quien el dicho señor obispo de Malaga por su sentencia remitió la dicha ejecucion es fallecido desta presente vida e aun por la advocacion fecha por el dicho rescripto e breve por nuestro señor el papa e comision a nos fecha habemos entera facultad e comision dicernemos é mandamos guardar el dicho entredicho e renovar las dichas censuras en los dichos procesos contenidas contra la dicha cibdad de Cordoba e villa de Fuente bexuna e concejos e vecinos e personas particulares dellas nombrados e declarados en los dichos procesos en ejecucion de lo qual mandamos dar nuestras cartas e mandamientos en debida forma de derecho fasta la final e ulterior consecucion de todo ello e de todo lo que cerca dello se requiere e condenamos á los dichos ciudades villas e concejos e personas particulares de la dicha cibdad de Cordoba e villa de Fuente bexuna contenidos en los dichos procesos en persona del su dicho procurador e al dicho su procurador en su nombre en las costas dichas fechas en la dicha cabsa asi ante los dichos arcediano de Sevilla como ante dicho Bartolome Rodriguez su subdelegado e ante el dicho señor obispo de Mondoñedo e Bartolome Martinez su subdelegado e ante nos por parte del dicho señor maestre e su orden e convento cuya tasacion en nos reservamos e por esta nuestra sentencia definitiva asi lo pronunciamos sentenciamos declaramos confirmamos e mandamos en estos rescriptos e por ellos por..... la qual dicha sentencia asi dada é rezada por el dicho señor don fray Johan de Corrales prior juez apostólico suso dicho el dia trece dias del dicho mes de marzo del dicho año del señor de mill e quatrocientos e ochenta e tres años presentes los dichos Ruy Gonzalez de Ocaña e Gonzalo Rodriguez notarios cada uno dellos en nombre de las dichas sus partes e luego el dicho Ruy Gonzalez notario en el dicho nombre dijo que consentia e consintió en la dicha sentencia e que lo pedia e pidió por testimonio a mi el dicho notario e luego el dicho Gonzalo Rodriguez en el dicho nombre dijo que apellaba e apelló la dicha sentencia por palabra protestando de apellar mas largamente por escripto. Testigos que fueron presentes el onrrado doctor Gonzalo Vaca fisico e Diego

Roca boticario vecinos desta dicha cibdad de Toledo para esto llamados e rogados e despues de lo suso dicho dentro en el dicho monesterio de Santa Maria de la Sisla extramuros e cerca de la dicha cibdad de Toledo veinte e dos dias del dicho mes de marzo del dicho año del señor de mill e quatrocientos e ochenta e tres años ante el dicho señor don frey Johan de Corrales prior juez susodicho estando sentado pro tribunalis en un poyo que está á la puerta de la iglesia del dicho monesterio e en presencia de mi el dicho Diego Garcia notario e de los testigos de yuso escriptos pareció y presente el dicho Gonzalo Rodriguez notario en el dicho nombre e intimó e presentó ante el dicho señor prior juez susodicho e leer el fizo por mi el dicho notario un escripto de apellacion escripto en papel el tenor del qual es este que se sigue: La apellacion es refugio e presidio de los agraviados por ende yo Gonzalo Rodriguez en nombre e como procurador que soy de los reverendos señores dean e cabildo de la iglesia mayor de Cordoba e del concejo justicia regidores caballeros escuderos oficiales e omes buenos de la dicha cibdad de Cordoba e de la su villa de Fuente bexuna e de las otras personas particulares de la dicha cibdad e de la dicha su villa contenidas en los poderes por mi presentados en la cabsa infra escripta sintiendo a las dichas mis partes aber seydo e ser muy agraviadas de vos e por vos el reverendo padre frey Johan de Corrales prior del monesterio de santa Maria de la Sisla extramuros de esta dicha cibdad de Toledo e de una nulla injusta e muy agraviada sentencia que distes e pronunciastes llamandovos juez apostolico en favor del maestre e convento de la orden de Calatrava e contra las dichas mis partes por la qual nulliter et injusta revocastes e distes por ningunos los procesos e sentencias e todo lo fecho e pronunciado por los reverendos señores arcediano de Sevilla e Bartolome Rodriguez chantre de Mondoñedo e Bartolomé Martinez arcediano de Antequera e por otros qualesquier jueces apostolicos que fueron en la cabsa pendiente entre los dichos mis partes e la dicha orden sobre la dicha villa de Fuente bexuna e posesion della e eso mesmo de fecho anullastes e revocastes las absoluciones fechas por los dichos jueces e todo lo otro fecho por otros cualesquier jueces contra el tenor e forma de las sentencias e declaraciones fechos

en esta cabsa por el doctor Ferrand Sanchez Calderon e por el reverendo obispo de Malaga e otro si pronunciastes ser justo e jurídico todo lo fecho e procedido e sentenciado por el dicho doctor e por el dicho obispo de Malaga e confirmastes e aprobastes los procesos y sentencias e censuras que el dicho doctor diz que fulminó e pronunció e de fecho lo mandastes guardar contra los dichos mis partes e los condenastes en las costas segun que en la dicha sentencia mas largamente se contiene e el tenor de la qual abiendo aqui por repetido, digo en los dichos nombres que la dicha sentencia fue e es notoriamente nulla injusta e muy agraviada por muchas cabsas e razones de nullidad agravios e notoria injusticia que resultan e se pueden collegir de lo procesado e porque vos no tobistes ni vos compitió ni compete jurisdicion alguna para conocer desta cabsa ni pronunciar en ella la dicha sentencia e porque la pronunciastes exabrupto e sin legitimo conocimiento por falsas injustas e no verdaderas cabsas pervertiendo la orden del derecho e del proceso desta cabsa e porque la pronunciastes contra otras sentencias justas e jurídicamente pronunciadas e pasadas en cosa judgada en favor de los dichos mis partes e contra la dicha orden non teniendo vos jurisdicion alguna para lo tal mandar ni pronunciar segun que resulta de los abtos e meritos de lo procedido por lo qual o por otras cabsas que protesto decir e alegar ante el superior contra la dicha sentencia protestando de non facer alguno lo que derecho es en si ninguno e que los dichos mis partes usaran e se aprovecharan de todos los remedios del derecho natural divino e humano contra la dicha sentencia e contra otros qualesquier vuestros mandamientos Salvo jure millitate principaliter prosecuende apelo de vos e de la dicha sentencia para antel nuestro muy santo padre Papa Sisto quarto..... e amparo pongo a los dichos mis partes e a sus personas e bienes e la dicha cibdad de Cordoba e su villa de Fuente bexuna a las presente cabsa e pido vos e requiero vos con la mayor instancia que puedo e debo de derecho que me dedes e otorguedes los apostolos de esta mi apellacion los quales otra vez los pido con mayor instancia se..... instanter instantias et instante nunc e pidolo por testimonio. El qual dicho escripto de apellacion asi presentado ante el dicho señor prior juez suso dicho e leyd(

por mi el dicho notario en la manera que dicho es luego el dicho señor prior juez suso dicho dijo que lo oia e que mandaba e mandó al dicho Gonzalo Rodriguez notario en el dicho nombre que le requiera el lunes primero siguiente e que daria su respuesta reteniendo en si el termino del derecho e luego el dicho Gonzalo Rodriguez notario en el dicho nombre dijo que non consentia nin consintió en termino nin terminos que el dicho señor prior diese e asignese e apellaba e apelló segun que apellado avia. Testigos que fueron presentes Juan de Biedma cura de Casalgordo e el doctor maestre Gonzalo Vaca fisico vecino desta dicha cibdad de Toledo. E despues de lo sobredicho dentro en el dicho monesterio de Santa Maria de la Sisla al dicho termino del dicho dia lunes que fueron o se contaron veinte e quatro dias del dicho mes de marzo del dicho año del señor de mill e quatrocientos e ochenta e tres años antel dicho señor don frey Johan de Corrales prior juez apostolico suso dicho estando en el dicho poio asentado pro tribunalis e en presencia de mi el dicho Diego Garcia notario e de los testigos de yuso escriptos pareció y presente el dicho Gonzalo Rodriguez en el dicho nombre e presentó antel dicho señor prior e leer fizo por mi el dicho notario un escripto de peticion de apostolos fecho en papel el thenor del qual es este que se sigue. Reverendo señor don frey Johan de Corrales prior de santa Maria de Sisla acerto juez apostolico suso dicho yo el dicho Gonzalo Rodriguez notario en el dicho nombre e como procurador que soy de los dichos señores dean e cabildo de la cibdad de Cordoba e del dicho concejo alcaldes alguacil regidores e omes buenos de la dicha cibdad de Cordoba e del dicho concejo oficiales e omes buenos de la dicha su villa de Fuente bexuna mis partes protestando de no renunciar la dicha mi apellacion que de vos señor tengo interpuesta en el dicho nombre e de la dicha vuestra escripta sentencia que contra los dichos señores mis partes distes en favor del dicho señor maestre de Calatrava e su orden e insistiendo en la dicha mi apellacion vos pido los apostolos della los quales vos pido e requiero con la mayor e muy mas mayor instancia que puedo e de derecho debo una e dos e tres veces que me los dedes e otorguedes e otra vez los pido con las dichas instancias e afincamientos sepe sepius et sepisimi et instanter e pi-

dolo por testimonio al notario presente e a los presentes ruego por testigos el qual dicho escripto de peticion fue presentado antel dicho señor juez suso dicho..... en la manera que dicha es. Luego el dicho señor prior juez susodicho dijo que respondiendo á la dicha appellacion de la dicha su sentencia interpuesta por el dicho Gonzalo Rodriguez en el dicho nombre que el no avia fecho agravio alguno a los dichos señores dean e cabildo de la dicha iglesia de Cordoba ni a los dichos concejos e cibdad de Cordoba e villa de Fuente bexuna partes appelantes ni al dicho Gonzalo Rodriguez notario en su nombre por la dicha su sentencia ni su intincion abia seydo nin era de los agravíar e asi dijo que donde non abia agravio non debia aber appellacion quanto mas dijo que la dicha appellacion era formula e interpuesta en caso no previsto de derecho e con cabsas non suficientes legitimas ni verdaderas mayormente porque dijo que con tres sentencias conformes segun de derecho dijo que es defendida appellacion por lo qual dijo que non podia nin debia diferir a la dicha appellacion antes expresamente dijo que gela denegaba e negó e esto con todos los abtos del dicho proceso dijo que le daba e dio su respuesta e por apostolos refutatorios a la dicha appellacion. El dicho Gonzalo Rodriguez en el dicho nombre dijo que lo recibia e recibió por agravio e que lo pedia e pidió por testimonio á mi el dicho notario e que appellaba e appelló de la dicha denegacion e segun e como apellado abia. Testigos que fueron presentes Miguel Sanchez de Bonilla e Juan Rodriguez de Toledo tejedores de lienzos vecinos de la dicha cibdad de Toledo para esto llamados e rogados.

E porque yo Diego Garcia Amuzco publico notario por la abtoridad apostolica e arzobispal de Toledo presente fui a lo que sobre dicho es e a cada una cosa dello en uno con los dichos testigos por ende a instancia e ruego e requerimiento del dicho Gonzalo Rodriguez notario en el dicho nombre yo, copiado por otro, este instrumento escribir fice en estas tres fojas de papel por mi rublicadas e por ende lo signé con este mio signo acostumbrado én fe e testimonio de verdad. = Diego Garcia apostolico notario.—Signo en forma de una custodia.

Córdoba Mayo de 1901.

RAFAEL RAMÍREZ DE ARELLANO.

III.

DON CRISTÓBAL DE MOURA, PRIMER MARQUÉS DE CASTEL RODRIGO.

(1538-1613).

En consecuencia de designación que se sirvió hacer el señor Director de esta Academia y por acuerdo de la misma, cumplo el encargo de informar acerca de un trabajo histórico que el señor D. Alfonso Danvila dió impreso al público en el pasado año.

Titúlase la obra del Sr. Danvila «D. Cristóbal de Moura, primer marqués de Castel Rodrigo (1538-1613)»; y aunque el título parece modesto, el período histórico importantísimo que el libro comprende y los asuntos que examina le dan señalado interés.

Refiérese el trabajo á una época de sumo relieve para España, y como el nombre de D. Cristóbal de Moura y los actos de su vida van unidos á suceso transcendental en alto grado, como es la incorporación del reino portugués á la corona de Castilla con que los dominios españoles alcanzaron la mayor extensión que obtuvieron en el discurso de los siglos, se explica que la obra adquiera gran amplitud, porque en ella se depuran acontecimientos de singular realce con exquisito esmero y especial prolijidad.

Proponiéndose el Sr. Danvila identificar al lector con la sociedad de aquellos tiempos, para que el juicio sea más exacto estudia con detenido análisis la situación de Castilla y Portugal, y las condiciones de los personajes que influían significadamente en las cortes de uno y otro reino, presentando noticias muy circunstanciadas é interesantes, quizás extensas, á las veces con exceso, cuando se refieren á asuntos algo desviados del objeto principal de la obra, bien que siempre apoyadas en documentos de absoluta autenticidad, desconocidos no pocos hasta ahora de muy doctos historiadores.

El libro del Sr. Danvila, impreso en 4.º prolongado, comprende 927 páginas en 32 capítulos y apéndices; y aunque es voluminoso, su lectura entretiene y deleita, revelando que el joven autor no ha economizado trabajos é investigaciones de toda especie, con

que pudo acopiar y ofrecer á la pública consideración elementos esparcidos en multitud de bibliotecas y de archivos.

Como es sabido, nació D. Cristóbal de Moura en Portugal, y su familia se distinguió en la sociedad lusitana por su clara estirpe. El Sr. Danvila sigue con escrupulosidad los pasos de D. Cristóbal desde que, siendo niño, entró como menino al servicio de Doña Juana, hermana de Felipe II y esposa del heredero de Juan III de Portugal, hasta el día en que, perdida la privanza durante la época primera del reinado de Felipe III, dejó de intervenir Moura decisivamente en los negocios del Estado. Y aún expone las vicisitudes que ocurrieron al célebre diplomático en los últimos tiempos de su vida, ya decaída la influencia que antes ejerciera.

Poseyó D. Cristóbal de Moura cualidades brillantes, y sobresaliendo en la corte luego que Doña Juana, después de muerto su esposo, regresó á Castilla, fuese elevando en posición y prestigio, alcanzando el hábito de Calatrava, que más tarde trocó por el de Alcántara, el cargo de Caballerizo mayor de la Princesa, el de Gentilhombre del infante D. Carlos y otras señaladas distinciones.

Estando al servicio de Doña Juana pasó Moura dos veces á Portugal, teniendo el segundo viaje gran importancia, como dirigido á adquirir datos ciertos de la salud del rey D. Sebastián y particularmente de la exactitud de las noticias relativas á defectos orgánicos que al monarca lusitano atribuía el público rumor, suponiendo inhábil al hijo de Doña Juana para dar al trono sucesión directa.

Y como en esta comisión, igual que en otras muy delicadas, demostrase Moura habilidad, acierto y perfecto conocimiento de la nación lusitana, pronto le empleó el soberano de España en difícil cometido, cual era el de componer las diferencias existentes entre el Cardenal D. Enrique, que gobernaba el reino portugués, y su sobrino D. Antonio, cumpliendo el mensajero con tal discreción este negocio que por algún tiempo quedaron avenidos ambos príncipes, no obstante la contradicción de sus caracteres y el continuo choque de sus opiniones. E importa notar que en aquellas circunstancias favoreció mucho el Rey Católico al que fué su competidor en 1580.

Sin duda, tanto como el afecto grande que profesó Doña Juana á su fidelísimo é inteligente servidor, contribuyeron á que Moura adquiriese importancia en la corte castellana, la amistad que le dispensó Ruy Gómez de Silva y la protección que le dió Antonio Pérez. El Sr. Danvila patentiza la habilidad con que D. Cristóbal supo mantener su persona en alto lugar, substrayéndose á las intrigas con que se combatían enconadamente los dos poderosos partidos que acaudillaban Ruy Gómez y el Duque de Alba.

Muerta la Princesa Doña Juana trató Moura con Felipe II de los asuntos que concernían al testamento de aquella señora, mostrando juicio tan perspicuo, que el soberano cobró á D. Cristóbal especial afición, y por ésto le envió nuevamente á Lisboa en 1576 para concertar la entrevista de los monarcas de Castilla y Portugal, que á fines de aquel año se celebró en el monasterio de Guadalupe con la directa intervención de Moura solicitada por el rey D. Sebastián.

Estudiando el Sr. Danvila cuantos sucesos ocurrieron en aquella época, dedica parte no escasa de su trabajo á la exposición de las negociaciones que se efectuaron con respecto á los proyectos de matrimonio del monarca lusitano, en las cuales figuró mucho la reina Doña Catalina, abuela de D. Sebastián y hermana del emperador Carlos V. Sin duda es interesante el examen juicioso y sereno de este asunto, porque se equivocaron mucho cuantos por ignorancia ó malicia han supuesto que Felipe II, utilizando astuta diplomacia, se opuso con sigilosa acción al casamiento del soberano portugués, con la mira puesta á unir los dos reinos bajo su gobierno.

Es verdad que el Rey Católico se negó á que su hija Isabel Clara Eugenia fuera esposa de D. Sebastián de Portugal, contrariando con ello las vivas instancias de la viuda de Juan III; pero Felipe II se interesaba en buscar aun dentro de su misma familia princesa acomodada por su edad y personales circunstancias para ser reina de Portugal, según demuestra plenamente el señor Danvila con la ayuda de irrefutables documentos.

También se sabe hoy de una manera cierta que, si bien el rey de España procuró evitar la entrevista con D. Sebastián, una vez

ésta efectuada, hizo cuanto pudo para complacer á su sobrino, auxiliándole en su proyectada empresa á África, poniendo, sin embargo, todo empeño en disuadirle de que tomara personalmente el mando de las tropas que habían de ejecutar la expedición temeraria en que pudiera arriesgar reputación y vida.

El Sr. Danvila esclarece este asunto, probando que solamente la tenacidad inquebrantable de un carácter indómito indujo al rey portugués á su ruina y la perdición de la independencia de su patria. ¿Quién sabe, escribe el autor de la obra, si la carencia de condiciones para tener sucesión, influyó no poco en la terquedad con que el monarca llevó á cabo su propósito?

Teniendo en cuenta los méritos de D. Cristóbal de Moura, natural era que, al acaecer la muerte de D. Sebastián en desastrosa jornada, enviara Felipe II á Lisboa á la persona que (hallándose prisionero en Marruecos el embajador castellano en Portugal, D. Juan de Silva) tenía mayores dotes para entablar una negociación muy difícil, encaminada á preparar la unión de los pueblos que forman la península ibérica.

Conocía Moura perfectamente la índole de los portugueses, y tenía percepción fina para apreciar con lucidez el estado de la nación lusitana. Los vínculos de estrecho parentesco ó de íntima amistad que le ligaban á los más ilustres personajes de aquel reino, dábanle, por otra parte, facilidad para descubrir secretos, investigar la situación de los ánimos, desvanecer recelos y allegar adictos á la causa de Castilla; y por esto Felipe II, muy diestro para juzgar las prendas de las personas que le rodeaban, demostró singular acierto en la elección de D. Cristóbal.

Delicado era el encargo que éste recibió, porque la situación de Portugal y las encontradas opiniones que allí existían en momentos de angustia y decadencia estaban aparejadas con un sentimiento general de hostilidad á Castilla. Y de otro lado el cardenal D. Enrique, en quien recayera la Corona, aunque agobiado por la edad y por muchos achaques, conservaba astucia bastante para que el mensajero español hallase en él un temible competidor para negociar.

Tenía D. Enrique más que mediano entendimiento y regular cultura, y si no se distinguió por la brillantez de su imaginación

y por la profundidad de su talento, poseía cualidades que le elevaban sobre el vulgar nivel.

Muchos escritores lusitanos le tacharon de fanático, rencoroso y falto de sentimientos que revelaran alteza de espíritu; mas, aunque en ello haya alguna verdad, no es razonable afirmar que por completo careciese el Cardenal de virtudes y acertado juicio. En tiempo oportuno empleó cuantos medios tuvo para apartar del cerebro de D. Sebastián proyectos insensatos; y si entonces fué oído con enojo, hasta el punto de malquistarse con el joven monarca, menester es aceptar que D. Enrique fué en aquella ocasión previsor y prudente.

Apreciaba D. Cristóbal con buen criterio las dificultades del cometido que se le diera; pero estimulado por el deseo de servir al Rey Católico y de enaltecer su propia persona con el cumplimiento de una interesante, ardua y transcendental labor, se ofreció con toda espontaneidad al soberano español; y tan grande fué su perspicacia, que señaló desde el primer momento los propósitos del cardenal D. Enrique y el modo de ganar la voluntad de los lusitanos; «cosa difícil, decía Moura, por el odio general que tienen á Castilla.»

Tal suma de ingenio, destreza y carácter acreditó D. Cristóbal en aquella ocasión, y de tal manera se condujo para alcanzar éxito esplendoroso, que con razón dice el Sr. Danvila que las negociaciones que precedieron á la entrada en Portugal del ejército castellano constituyen una de las mayores y positivas glorias de la diplomacia española y el modelo más acabado de la ciencia de un embajador que supo emplear con extraordinario acierto medios acomodados á la magnitud de la empresa y á las ideas que predominaban en el mundo durante el siglo XVI. Y aunque el Rey Católico utilizó diversas personas para la realización de sus proyectos, en armonía con la índole de las cuestiones diversas que entonces se ventilaron, y asimismo por no tener en 1578 D. Cristóbal relieve suficiente para alcanzar el título de embajador, pues se adjudicó por de pronto este cargo en Lisboa á magnate muy saliente, como el Duque de Osuna, está fuera de toda duda que en Moura radicaba la dirección de los asuntos relativos á la herencia del trono portugués.

Fué tan hábil la labor que realizó D. Cristóbal para preparar la gestión del Embajador de Felipe II, que cuando en Febrero de 1579 llegó á Portugal el Duque de Osuna, quien por su carácter y circunstancias personales, y por estar emparentado con la más encumbrada nobleza lusitana, reunía condiciones muy adecuadas para obtener especial acogida en la corte de D. Enrique, la situación era muy distinta de la que hallara Moura á su arribo á Lisboa en fin de Agosto de 1578; porque, merced á la buena maña de D. Cristóbal, la nobleza que en los comienzos de la negociación se mostraba desafecta á D. Felipe, daba ya pruebas de adhesión; y elevados personajes, dignatarios de la Iglesia y hasta algunos Consejeros del Rey Cardenal, ayudaban al Monarca de Castilla, en cuyo favor emitían, además, dictámenes expertos jurisconsultos portugueses.

Los hilos de toda la trama diplomática estaban en poder de Moura; al Duque de Osuna se le encomendaba lo que pudiéramos llamar la parte decorativa en el asunto, pues, á más de los despachos que al encumbrado prócer se dirigían y de la correspondencia oficial que, por medio del secretario Zayas, sostenía el rey Felipe con D. Cristóbal, hay otra reservada de muy señalado interés mantenida entre Moura y Antonio Pérez, en la cual se descubre muy á las claras la inteligencia y sagacidad del futuro Marqués de Castel Rodrigo. Con todo esto, el antiguo servidor de la princesa Doña Juana llegó pronto á inspirar confianza absoluta al Rey Católico, destacándose de tal suerte su persona que, al quedar sin protectores por el fallecimiento del Marqués de los Vélez y la prisión de Antonio Pérez, poseía ya consideración y prestigios suficientes, no sólo para afirmar su posición, sino para obtener el título de Embajador en Mayo de 1579, luego que personalmente diera conocimiento á Felipe II de la forma en que se desenvolvían los negocios de la sucesión al solio portugués. La interesante correspondencia secreta de D. Cristóbal de Moura con Antonio Pérez, y después de la caída del famoso personaje, con el oficial de la secretaría, Diego de Fuyca, está muy bien presentada por el Sr. Danvila, que la expone en su libro por vez primera al público juicio y la utiliza diestramente para fundar en ella oportunas consideraciones.

Con discretísimo ingenio averiguaba D. Cristóbal los proyectos más reservados de la corte lusitana y conocía hasta los pensamientos más íntimos del cardenal D. Enrique y de los pretendientes portugueses en el punto mismo en que fueron concebidos. «Puede decirse, escribe Revello de Silva, que asistía Moura invisible á los Consejos más ocultos del Rey, á los conciliábulos de los enemigos de Castilla y á los planes de todos los émulos y adversarios de su señor.» Y por ésto, y por la hábil conducta de D. Cristóbal, atribuye el distinguido historiador lusitano al mensajero de Felipe II «celo incansable, gran perspicacia, facilidad en concebir, rara prontitud en decidir y gran juicio para aconsejar.» Examinando con sereno criterio la muchedumbre de documentos donde se manifiestan las cualidades de Moura, no puede menos de admirarse la actividad prodigiosa y la penetración sagaz del celebrado diplomático.

Agitábanse en Portugal los partidarios de la Duquesa de Braganza y de D. Antonio, Prior de Crato, que aspiraban á suceder á D. Enrique. Y el Sr. Danvila, apoyándose en escritos auténticos, relata cuanto puede dar idea exacta de la lucha que dentro del reino mantenían los parciales de uno y otro pretendiente, ya que otros pretensores, como el príncipe Raimundo de Parma, el Duque de Saboya y la reina de Francia no ofrecían cuidado alguno.

Sin duda era simpática la Duquesa de Braganza que poseía alteza de sentimiento, alentado ánimo y otras selectas prendas; mas, por desventura suya, enajenábanle muchas voluntades el carácter inconstante y altanero y el flaco juicio de su esposo, á quien los nobles aborrecían y el pueblo desdeñaba. Con todo eso, el afecto grande que á la Duquesa profesaba el Rey Cardenal, hiciéranle ganar la declaración de heredera del trono, si no se hubieran empleado en su contra las artes habilidosas de Moura.

De muy diversa condición que el Duque de Braganza era el Prior de Crato. Distinguíase éste por su carácter afable y por su natural generosidad; y aunque la tacha de su nacimiento, como hijo ilegítimo del infante D. Luís, anulaba su pretendido derecho, no es lícito negar que reunía D. Antonio recomendables cualidades al lado de importantes defectos. En diversas circuns-

tancias probó que era buen soldado, hombre de fácil discurso y de regular instrucción, bien quo no tuviese la inteligente pericia que necesitaba para triunfar en la contienda con monarca tan poderoso como Felipe II. Estudiando la situación de Portugal á la luz de sana é imparcial razón, merecen respeto y simpatía las audacias temerarias del pretendiente para defender, con su propia causa, la independencia de su patria; pero sin obedecer á impulsos de exagerado patriotismo, ni olvidar el afecto que nos inspira la nación vecina, puede asegurarse que D. Antonio carecía de dotes que le asemejasen al Maestre de Avis, sin que lleguemos á decir con Rebello de Silva, que «el Prior de Crato, imprudente y violento, dejó señaladas por donde pasó las pruebas de su incapacidad, siendo precisa la larga expiación del infortunio y del destierro para purificarse de las culpas que mancharon á las veces su carácter como príncipe.»

Don Cristóbal de Moura supo atizar el fuego de la discordia entre los dos pretensores lusitanos, y aprovechando con destreza la debilidad del Cardenal, el escaso juicio del Duque de Braganza y los arrebatos del Prior ganaba cada día más valiosos prosélitos para el monarca español. Ofertas y dádivas que D. Felipe no economizaba, arraigaban espontáneas convicciones y atraían espíritus vacilantes; y si hay quien acusa á Moura de haber empleado cierto linaje de procedimientos, bien será considerar que en antigua y moderna fecha se han utilizado de modo más ó menos franco, y que, en todo caso, para apreciar la política del Rey Católico y de su enviado en Lisboa, menester es recordar las condiciones de las sociedades en la centuria decimasexta, muy distintas, por cierto, de las que hoy imperan en el mundo.

No poco de censurable hay en los medios que empleó Moura para ganar afectos á España, si se examinan con criterio de austera moralidad; pero ni los pretendientes á la Corona portuguesa, sin exceptuar al Prior de Crato, ni los príncipes que regían los otros pueblos de Europa, eran más escrupulosos que el rey de España.

Si la naturaleza de este informe no lo vedara, de buen grado expondría yo algunas consideraciones acerca de los muy hábiles procedimientos que Felipe II empleó con el fin de estorbar la ac-

ción que contra él ejercieron Isabel Tudor y Catalina de Médicis y de contrarrestar la oposición sutil de la curia romana.

El Rey Católico opuso á las arteras maquinaciones de sus enemigos una cautelosa destreza, é inquiriendo ó adivinando los proyectos de la inteligente soberana inglesa y de la artificiosa reina madre de Francia, profundizaba los misterios de la obscura política que entonces se desenvolvía en Europa, á la vez que con evasivas y disimulo contrarrestaba la acción de la corte de Roma.

Y á la verdad que bien eran menester astucia y sagacidad extremas para luchar en el orden diplomático con personalidad tan saliente como Isabel de Inglaterra que tuvo dotes excepcionales como reina, aparejadas con liviandad de mujer y con durezas de gobernante.

Y de tal modo hubo de manejarse Felipe II, que cuando falleció el rey D. Enrique de Portugal tenía ganada la partida en el orden político, y dispuestas las cosas para sofocar toda resistencia que se moviera con las armas. Suele ocurrir que se manifiesta la preponderancia en las naciones con carácter de generalidad, así como la decadencia es general en todos los órdenes; y si España tuvo en la época de su apogeo diplomáticos y estadistas expertos, poseyó también caudillos esclarecidos. Malógranse las empresas mejor concebidas cuando en la fuerza no hallan eficaz apoyo; mas, por fortuna para nuestra nación, las sólidas razones aducidas por los embajadores de Felipe II eran asistidas por la pericia de afamados capitanes y el valor de aguerridos soldados. Ilusorio fué, sin duda, el derecho del Prior de Crato é injustas fueron sus pretensiones; y, sin embargo, por su enérgica audacia y el favor entusiasta de las masas populares habría afirmado Don Antonio la corona en su cabeza, si el ejército castellano, dirigido por el Duque de Alba y su teniente Sancho de Avila, en la tierra, y el Marqués de Santa Cruz en el mar, no desbaratasen las huestes portuguesas en Alcántara, Porto y las islas Terceras.

Demostró el Prior, por lo general, resolución en el combate y heroísmo en el sufrimiento; pero la lucha en que se empeñó era superior á sus facultades. Y conviene recordar á los que sólo censuras tienen para Felipe II y Moura, que D. Antonio negoció más de una vez con los embajadores de Castilla, y está compro-

bado que no fué la independencia portuguesa lo que estimuló exclusivamente al hijo del infante D. Luís. Si sus demandas no hubieran sido excesivas, habríase concertado con el monarca español, según acreditan irrefutables documentos.

Al examen de aquellas laboriosas y complicadas negociaciones dedícase con afán el Sr. Danvila, encontrando nuevos elementos de juicio que su investigadora solicitud arrancó de olvidados estantes.

El autor del libro refuta también razonadamente las opiniones de los que maltratan á Felipe II y al Duque de Alba suponiéndoles autores de castigos exagerados impuestos á muchos lusitanos hostiles á la causa del Rey Católico. Semejante afirmación no es fundada: la guerra que, por nuestra desgracia, movió el Prior de Crato, fué conducida con la posible generosidad y blandura, dadas las ideas que imperaban entonces, á tal punto, que D. Fernando de Toledo, á quien se tachó de sanguinario y cruel, ejecutó mayores castigos para remediar y corregir los excesos de sus soldados en Setúbal y Lisboa, que para hacer justicia en los portugueses que resistieron á las tropas triunfantes del monarca de España. Ni es justo imputar á éste por manera especial el origen de la hostilidad que estalló con el alzamiento en 1640; otras causas contribuyeron poderosamente á la rebelión de Portugal, mal sujeto y unido á Castilla cuando nuestras desdichas en períodos de decadencia refluyeron por necesidad sobre el país lusitano.

La labor de D. Cristóbal en los dos años transcurridos desde Agosto de 1578 á Junio de 1580 determinó la mayor privanza del astuto mensajero. Y de tal modo distingüió Felipe II á Moura, que llegó á colocarle en el puesto más alto y de más confianza cerca de su persona. Honores sobre honores, recompensas sobre recompensas, títulos, encomiendas y cargos palatinos le otorgó el soberano. Con ellos mantuvo D. Cristóbal su prestigiosa influencia hasta la muerte de D. Felipe; y aunque acaso no fué hombre de muy altos vuelos en el orden político, es innegable que, cual ningún otro personaje, supo conseguir el cariño del monarca, poco pródigo en dispensar simpatías y afectos sinceros. No ya en los negocios de Estado y esencialmente en los referen-

tes á Portugal, sino en los asuntos más íntimos y de carácter familiar, tuvo el Rey á Moura por consejero leal y prudente.

Después de la muerte de Felipe II desvanecióse bastante la figura de D. Cristóbal; y aunque el nuevo soberano le otorgó mercedes considerables y muy altos cargos, entre ellos el virreinato de Portugal, no alcanzó Moura en el reinado de Felipe III la privanza que obtuvo en el de su antecesor. El Sr. Danvila describe minuciosamente este último período de la vida del Marqués de Castel Rodrigo, exponiendo acerca del particular atinadas observaciones.

Resulta de todo lo expuesto, que la obra publicada por Don Alfonso Danvila contiene noticias muy interesantes presentadas con gran acierto; ofrece verdadera novedad y aporta al examen del erudito datos curiosos é importantes que sirven para rectificar opiniones equivocadas, ó para arraigar juicios que no estaban hasta ahora sólidamente fundados. Y además se revelan en el autor del libro condiciones de laboriosidad extraordinaria, de investigación profunda y cuidadosa que, por lo general, escasean en personas no aleccionadas aún por la experiencia que dan los años.

Opino, en su consecuencia, que la obra del Sr. Danvila tiene mérito muy relevante y es de innegable utilidad para las bibliotecas, con lo cual reune todas las cualidades que señala el artículo 8.° del Real decreto de 20 de Agosto de 1895 relativo á la adquisición de libros por cuenta del Estado.

La Academia, sin embargo, resolverá lo más conveniente.

Madrid, 21 de Junio de 1901.

JULIÁN SUÁREZ INCLÁN.

IV.

PATROLOGÍA LATINA.
CARTA INÉDITA DE LOS REYES D. ALFONSO IX DE LEÓN Y D. ENRIQUE I DE CASTILLA AL PAPA INOCENCIO III. RESCRIPTOS DE HONORIO III. CORTES DE TORO EN 1216.

Inocencio III falleció en Perusa á 16 de Julio de 1216, después que hubo decretado en el concilio XII ecuménico, IV general de Letrán (11-30 Noviembre 1215), que los príncipes cristianos pactasen inviolable paz, ó tregua de cuatro años, para el buen éxito de la quinta cruzada. Sabedores de ello por los prelados y magnates de sus reinos que habían asistido al concilio, pero creyendo que el Papa Inocencio III vivía aún, Alfonso IX de León y Enrique I le dirigieron expresiva carta desde Toro, á 12 de Agosto del mismo año, rogándole sancionase el pacto que de conformidad con la Asamblea general de ambos reinos habían establecido, y lo revistiese de tal firmeza que mayor no pudiera ser. Con este objeto el mensaje ó la carta de los dos reyes hace al Papa durante el cuadrienio árbitro de todas sus querellas y pleitos, ocasionados á guerra, y pide que si alguno de los dos monarcas contraviniese á lo acordado por ese pacto solemne, pudiesen ser compelidos por los prelados designados y autorizados al efecto, hasta el punto de fulminar censura de excomunión contra el desleal y entredicho en todo su reino. Los prelados designados eran por una parte D. Pedro Muñiz, arzobispo de Compostela, D. Rodrigo Alvarez, obispo de León y D. Pedro Andrés, obispo de Astorga; y por otra, D. Rodrigo Jiménez de Rada, arzobispo de Toledo, D. Mauricio, obispo de Burgos y D. Tello, de Palencia. Éstos tendrían autoridad para compeler al rey de León, y aquéllos al de Castilla.

Tan interesante escritura se conserva original en el archivo de la catedral de León, donde la vió el P. Risco. Dió de ella breve noticia en el tomo xxxv de la *España Sagrada* (1); pero ha per-

(1) Pág. 285. Madrid, 1786.

manecido hasta hoy inédita, y es lástima no figure en el tomo CCXVII de la *Patrología latina* que publicó el abate Migne.

Para lograr el texto, importante como pocos á la historia general de España y universal de la Iglesia, me dirigí, no há mucho, al eximio escritor D. Juan Eloy Díaz Jiménez, Correspondiente de esta Real Academia; el cual, con prontitud y fidelidad (previo permiso del Excmo. Cabildo de la Catedral) nos ha proporcionado la descripción y copia siguientes (1):

«*Pergamino manuscrito 0,20 × 0,11; minúscula francesa; once líneas distribuídas en esta forma:*

Sanctissimo patri ac Domino Innocencio, dei gratia summo pontifici, A. legionis et Henricus Castelle divina providentia Reges | Salutem et reverentiam debitam et devotam.

Cum per veridicam episcoporum nostrorum aliorumque, qui vestro sancto interfuere concilio, relationem | certissime didicimus quod vestra Sanctitas, prudentius providens sucursui terre sancte, firmiter constituit ut inter omnes catholicos | firma pax aut treuga per totum sequens quadriennium observetur, nos ipsi, et vestrum propositum collaudantes et salubrem | constitutionem servare volentes, pacem inter nos perpetuam firmamus, questiones nostras vestre celsitudinis arbitrio reservantes. | Quia vero ad istius pacis observationem vestra quamplurimum necessaria est auctoritas, ut mandatum vestrum debitum efficatius con | sequatur effectum, concorditer petimus et unanimiter supplicamus quatinus pacem nostram auctoritatis vestre robore confirmetis, ac | insuper Archiepiscopo compostellano ac legionensi et astoricensi episcopis in regnum Castelle, et ex alia parte Toletano Archiepiscopo | et burgensi et palentino episcopis in regnum legionis conferre dignemini huiusmodi potestatem, quod transgressores pacis punire | valeant et per interdicta in regnum et per excomunicationis sententiam tam in Regem quam alias etiam personas. Ubi | etiam tres non potuerint interesse, duo nichilominus exequantur.

Datum in Tauro XII. die augusti ,,,,,,,,,,,,,,,,

(1) Carta del 6 de Noviembre de 1901.

«Al manuscrito le falta en la data la éra que se hizo desaparecer; pues á continuación del augusti *el pergamino está raspado. Tuvo sus dos sellos reales en cera coloreada con tinte amarillo, como lo manifiestan los dos cabos que se conservan de los dos cordones de seda, el primero tejido con hebras rojas y amarillas, y el segundo rojas y verdes; siendo este último propio del reino de León, el que conserva un pequeño fragmento del sello.»*

Recibió estas cartas Honorio III que había sido elegido Papa en Perusa á 18 de Julio y consagrado el día 24 del mismo mes. Por prisa que se diesen sus mensajeros para comunicar á los príncipes de la cristiandad el fallecimiento de su antecesor y su propio advenimiento al solio de San Pedro, no habían traído estas nuevas á oídos de los reyes de León y de Castilla en 12 de Agosto; demostrándose así que se requerían, por lo menos, arriba de dos semanas para el viaje acelerado del centro de Italia al de España.

Honorio III hizo su entrada en Roma el 31 de Agosto del mismo año. Su rescripto á la carta de los dos reyes, aprobando y alabando el propósito de paz y tregua que abrigaban, se ha perdido; mas no los despachos favorables que en 12 y 13 de Noviembre concedió al principal intento de la petición de ambos príncipes.

En 12 de Noviembre escribió al arzobispo de Toledo y á los obispos de Burgos y Palencia lo que por este lado les concernía (1); y el día siguiente por igual tenor al arzobispo de Compostela y á los obispos de León y Astorga. Este último documento, que original se guarda en el archivo de la catedral de León, me ha sido también descrito y copiado por el Sr. Díaz Jiménez (2):

«Pergamino manuscrito 0,18 × 0,14. Letra francesa. Diez renglones.

Honorius episcopus, servus servorum dei, venerabilibus patribus Compostellano archiepiscopo | Legionensi et Astoricensi episcopis Salutem et apostolicam benedictionem.

Cum pacem inter carissimos in | christo filios nostros A. Le-

(1) Potthast, núm. 25.665.

(2) Carta del 16 de Noviembre.

gionis et Henricum Castelle Regis illustres de consensu | et voluntate omnium episcoporum et baronum utriusque Regni adinvicem initam | et a nobis auctoritate apostolica confirmatam nolimus violari temeritate cuius|quam, fraternitati vestre per apostolica scripta precipiendo mandamus quatinus, si | predictus Rex Castelle vel sui contraire presumpserint, vos eos monitione | premissa per censuram ecclesiasticam iuxta quod in forma pacis continetur | eiusdem appellatione postposita compescatis.

Datum Laterani, Idus Novembris | pontificatus nostri anno primo.

El pergamino está doblado por la margen inferior para reforzarlo y colgar el sello pontificio; pero ahora sólo queda el agujero por donde pasaba el cordón. En el reverso del pergamino, de letra moderna, se lee: Comission á ciertos prelados, para que hagan que los reyes de Castilla y de León no quiebren la paz que ay entrellos, dada por el papa Honorio III.»

Es muy notable en esta bula el primer inciso, que expresa la paz ajustada por los dos reyes, de consentimiento y voluntad de todos los obispos y barones de ambos reinos, y confirmada por la autoridad pontificia: *pacem initam inter... Reges illustres de consensu et voluntate omnium episcoporum et baronum utriusque regni ad invicem initam et a nobis auctoritate apostolica confirmatam.* Los trámites de la negociación y acuerdo de los monarcas entre sí, de la aprobación de las Cortes y de la carta de ambos soberanos al romano Pontífice, se expresan y distinguen de igual manera en la *forma pacis* (1), que concordaron en Valladolid, á 27 de Junio de 1209, Alfonso IX de León y Alfonso VIII de Castilla, según aparece de su texto (2); por donde

(1) Este documento se publicó en el tomo XXXVI de la *España Sagrada*, apéndice LXV.

(2) «Debemus etiam facere convenire utriusque regni episcopos, abbates, magistros et praelatos Ordinum ad aliquem certum locum ut confirment sententiam supradictam, et iterum excommunicent et interdicant eodem modo ut supradictum est. Haec itaque omnia quae dicta sunt debemus per litteras nostras et nuntios Domino Papae significare, et ab eo confirmationem omnium impetrare et petere ut ipse faciat archiepiscopus nostros Toletanum et Compostellanum executores excommunicationis latae in transgressores pacis et treugarum et similiter executores interdicti lati in regnum transgressoris; ita quod ipsi in eadem sententia involvantur et puniantur nisi eam fideliter exequantur.»

podemos ya columbrar y bien creer que las paces entre Enrique I y Alfonso IX se ajustaron al tiempo de celebrarse hacia fines de Enero de 1216 las Cortes de Burgos, cuando acababan de regresar á España los prelados, abades y magnates, castellanos y leoneses, que habían asistido dos meses antes al concilio ecuménico. Una de las condiciones que puso la reina Doña Berenguela en el seno de las Cortes de Burgos al entregar las riendas del Gobierno y la custodia de su adolescente hermano á D. Alvaro Núñez de Lara fué que éste jurase en manos del arzobispo D. Rodrigo, no quitar ni dar á nadie tierras, ni mover guerra á los príncipes circunvecinos, ni imponer de nuevo pecha alguna á los pueblos sin el consejo de la misma reina. Mas no bien salió de Burgos con su regio pupilo, el conde D. Alvaro faltó á su juramento, so color acaso de levantar hueste contra los moros, ó aprestar refuerzos para la Cruzada general, ordenada por el concilio ecuménico. Puso mano en las tercias de la fábrica de las iglesias y no se recató de gravarlas derogando sus privilegios de vasallos y bienes. No conocemos el tenor del juramento que había prestado en Burgos; más bien parece que envolvía el compromiso de incurrir en la excomunión que había de lanzar contra él el arzobispo, ó quien tuviera sus veces, dado caso que el mismo D. Alvaro faltase á la fe jurada. Y con efecto, el arzobispo D. Rodrigo, en su historia, refiere (1) que á raíz de los atropellos sobredichos delegó al Déan de Toledo para que excomulgase á D. Alvaro, y que éste con la pena se arrepintió y volvió atrás de lo comenzado. ¿Cuándo y dónde se hizo la reparación? El arzobispo D. Rodrigo no lo puntualiza; pero sí tres documentos inéditos de sumo interés, que he visto en los dos códices del siglo XIII, cuyo título es *Liber privilegiorum Ecclesie Toletane,* conservados en el Archivo histórico nacional, El más antiguo, que llamaré *E,* lleva por signatura el número *961;* siendo el número *987 b* la signatura del otro, ó del menos antiguo, que llamo *F.*

---

(1) *De rebus Hispaniae,* libro IX, cap. 1.

Soria, 15 Febrero 1216. Retractación y promesa del conde D. Alvaro.— *F*, fol. 47 recto.

Carta comitis domini Alvari super terciis ecclesiarum.

Notum sit omnibus hanc cartam videntibus quod ego comes domnus Alvarus nunii cum consilio magistri de ucles, et prioris hospitalis, et domni gonçalvi nunii, et domni Gonçalvi roderici, et domni roderici roderici, et domni Ordonii martini, et tocius curie, promitto deo et beate marie eius genitrici et sancte ecclesie quod nunquam decetero tercias ecclesiarum in regiis usibus expendendas accipiam nec consulam illas accipere, nec iniuriam nec vim inferam in illis accipiendis, nec alicui dandis, nisi ubi ius divinum precipit illas dari, nec pro posse meo consenciam iniuriam inferri ab aliquo, ***quamdiu regem domnum Henricum in custodia mea habuero.***

Facta carta apud Soriam, ipso exprimente, xv die Februarii Era M.ª CC.ª LIIII.ª (1).

Soria, 15 Febrero 1216. Regia confirmación del documento anterior.— *E*, fol. 27 r., 89 v.; *F*, fol. 47 r.

De terciis ecclesiarum non accipiendis a rege.

Notum sit omnibus, hanc cartam videntibus, quod ego henricus, dei gracia rex castelle et Toleti, considerans me peccare graviter in accipiendo tercias ecclesiarum in meis usibus expendendas, salubri consilio ductus promitto deo et beate marie eius genitrici et sancte ecclesie quod nunquam eas decetero non accipiam neque violenciam super eis inferam ecclesiis nec super hoc sustineam eis iniuriam inferri.

Facta carta apud soriam, Rege exprimente, xv die februarii era M.ª CC.ª LIIII.ª

---

(1) Con este documento y los dos siguientes no sólo se dilucida completamente, sino que se corrige el texto vulgar de la Historia de D. Rodrigo (IX, 1): «Qui (Comes Alvarus) cum Gundisalvo Roderici et fratribus suis tunc sibi faventibus in continenti Burgis egrediens, coepit exterminia procurare, magnos humiliare et vulgi divites exhaurire, religiones et ecclesias ancillare et decimarum tertias quae ad ecclesiarum fabricas pertinebant coepit similiter infiscare; sed excommunicatus a Roderico Toletano decano, qui vices Archiepiscopi tunc gerebat, coactus fuit restituere et iurare ne de cetero attentaret; et ecclesiarum homines, qui privilegiorum regalium immunitate gaudebant, coepit angariis et exactionibus [non] subiugare».

Soria, 18 Febrero 1216. Confirmación que hizo D. Enrique I del privilegio de las villas de la Mitra y Cabildo de Toledo, otorgado por Alfonso VIII.—*E*, fol. 89 v.

Privilegium regis henrici de quitatione vassallorum ecclesie toletane.

Henricus dei gracia Rex Castelle et Toleti. Omnibus hominibus de villis Archiepiscopi Toletani et de ecclesia sancte marie Toleti salutem et graciam.

Noveritis decanum et Tesaurarium toletane ecclesie venisse ad me et mi(chi) monstrasse privilegium quod pater meus dominus A. bone memorie Archiepiscopo dompno Gundissalvo et successoribus suis dedit de excusatione vestra de pecta et facendera et de toto regio gravamine, prout in privilegio continetur. Et ego concedo et confirmo illud privilegium et quito vos de cetero et excuso de pecta et facendera et toto alio gravamine et servicio sicut in privilegio continetur.

Facta carta apud soriam, Comite exprimente, XVIII.ª die Februarii, Era M.ª CC.ª L.ª IIII.ª

Ni D. Álvaro ni el Consejo Real *(Curia)* dejarían de atender para semejantes acuerdos al capítulo XLIV del concilio XII universal, que les pudo y debió intimar el Deán D. Rodrigo. El capítulo L modera ó reduce el impedimento de consanguinidad para el matrimonio del séptimo al cuarto grado; y así consta que fueron posteriores al 30 de Noviembre de 1215 las decretales de Inocencio III (1) que acabaron por anular los desposorios de D. Enrique I con la princesa Mafalda. Hecha esta separación ó divorcio ideó D. Álvaro casar á D. Enrique con Doña Sancha, hija de Alfonso IX, y hubo entrevista del monarca leonés y del castellano (2), que sin duda se verificó en Toro á 12 de Agosto de 1216.

Madrid, 22 de Noviembre de 1901.

FIDEL FITA.

---

(1) Potthast, números 5258, 5818.

(2) *Crónica de España* por Alfonso X, fol. 402. Zamora, 1541.

NOTICIAS.

El fuero de Trujillo. Nuestro correspondiente en Cáceres, don Gabriel Llabrés, acaba de publicar en el último número de la *Revista de Extremadura* (Noviembre, 1901, págs. 489-497) la copia del fuero de Trujillo calcada sobre otra del año 1402 y existente en la Biblioteca Nacional (códice 360), de la cual hizo mérito la Academia en su *Colección de fueros y cartas-pueblas de España* (pág. 259, Madrid, 1852). En Segovia, á 27 de Julio de 1256, otorgó D. Alfonso X este fuero, y en la misma ciudad y año los de Soria (19 Julio) y Avila (30 Octubre); cuyas variantes, ilustrativas del de Trujillo, expone el Sr. Llabrés, no sin hacerlas preceder y seguir de muy doctas indicaciones.

Interesantísimo es el último tomo publicado por el académico de número, general D. José Gómez de Arteche, de su monumental obra *Guerra de la Independencia; historia militar de España de 1808 á 1814* (tomo XII). Relata en él con su reconocida pericia y maestría la *Batalla de los Arapiles;* el sitio de Cádiz; la crítica situación de las Cortes; la retirada de Soult; las operaciones de lord Wellington, nombrado ya Generalísimo; las verificadas en Cataluña, en Valencia, en Navarra por Mina; en las Vascongadas; la abolición por las Cortes de la Inquisición y de las Órdenes monásticas, terminando el volumen con los apéndices que contienen; el parte de la batalla de Salamanca, varias relaciones de fuerzas y la entrevista de Mina con José Napoleón en Londres.

Prosiguiendo el académico Sr. Fernández Duro la publicación de su interesantísima historia de la *Armada española desde la unión de los reinos de Castilla y de Aragón*, ha dado á luz el tomo VII de ella, que abarca todo el reinado de Carlos III, no sabiéndose qué aplaudir más, si la elegante y castiza relación del estado, vicisitudes y acciones de nuestras fuerzas navales en aquel famoso reinado, ó la profunda erudición que en notas y apéndices se advierte en toda esta gran obra histórica, que viene á llenar un vacío hasta ahora tan sensible y notorio de nuestra historia nacional.

El día 1.° del corriente tuvo lugar en el salón de actos de la Academia la pública y solemne recepción del Excelentísimo señor D. Francisco Silvela de Le Vielleuze, á quien constestó en nombre de la Corporación el Excmo. Sr. D. José María Asensio y Toledo. Después de elogiar á su antecesor, D. Pascual de Gayangos, discurrió el Sr. Silvela acerca de los *Matrimonios de España y Francia en 1615*, mostrando «en cuanta medida suelen quedar burladas y contradichas por los sucesos las previsiones y esperanzas que despertaran los matrimonios Reales, aun en los tiempos más prósperos y lucidos de las monarquías absolutas.» Insistiendo en el mismo tema, el Sr. Asensio ponderó los méritos del nuevo Académico por los múltiples aspectos de orador político y forense, historiador y eminente hombre de Estado. La numerosa y escogida concurrencia acogió con calurosos aplausos uno y otro discurso.

Institución de un premio. Deseosa la señora viuda de D. Felipe Benicio Navarro de honrar la memoria del que fué entendido y activísimo socio de la Española de Excursiones, ha fundado un premio de 1.500 pesetas, que se adjudicará todos los años el 15 de Mayo al autor de la mejor monografía sobre un monumento ó un grupo de objetos del arte antiguo español. La adjudicación del premio la hará dicha Sociedad de Excursiones.

Ha publicado el académico de número Sr. Fernández de Béthencourt el tomo III de su erudita é interesante *Historia genealógica y heráldica de la monarquía española, Casa Real y Grandes de España*, en el que trata con su indiscutible competencia de los primeros Grandes de España del año 1520 y de las casas de Acuña y Aragón, ocupándose respecto de la primera de éstas de los títulos do Escalona y Ureña, y respecto de la segunda de los de Segorbe y Villahermosa: todo ilustrado con preciosos escudos grabados y copiosas notas.

Portugalia. Materiaes para o estudo do povo portuguez. En el último número de esta importante Revista (tomo I, fascículo 3), dirigida por D. Ricardo Severo, se vió por la Academia con estimación el notable artículo de su antiguo correspondiente don Manuel Vieira Natividade, titulado *Grutas de Alcobaça, com 237 figuras em XXIV estampas.* La colección de los objetos prehistóricos encontrados en 43 cuevas del concejo de Alcobaza por el Sr. Vieira Natividade, clasificados con esmero y sabiamente expuestos por tan distinguido arqueólogo, derrama intensa luz sobre este ramo de la historia prerromana de España, tan obscuro todavía, que trata de los aborígenes y primeros habitantes de la Península ibérica. Otros artículos de la misma Revista, firmados por D. Alberto Sampalo, cuyo tema es *As villas do Norte de Portugal*, son de mucho interés para la historia de la propiedad rural en el Noroeste de España.

Ha publicado la Academia el tomo V de las *Cortes privativas del antiguo Principado de Cataluña*, que comprende la primera parte de las celebradas en Perpiñán, San Cucufate y Barcelona, que fueron convocadas por el rey D. Martín en 26 de Julio de 1405 y siguieron abiertas hasta los postreros días de aquel monarca.

El Sr. D. Adolfo Herrera ha comunicado copia de la inscripción de la Torre de Escaleta en el cabo de Santa Pola, como sigue:

	VESPASIANO GONZAGA
REYNANDO EL SI-	COLONA PRINCIPE
EMPRE VENCEDOR	DE SABIONEDA DVQVE
DON PHELIPE SEGVN-	DE TRAIETO MARQVES
DO SIENDO SV LVGAR	DE HOSTIANO CONDE
TENIENTE Y CAPITAN	DE FVNDI Y DE RODI
GENERAL EN ESTE	GO AÑO DE
REYNO DE VALENCIA	MDLXXVII

Han sido aprobados por la Academia los discursos que han de pronunciarse en la pública y solemne recepción de los *electos* señores D. Rafael Torres Campos y D. Adolfo Herrera. La del primero tendrá lugar el día 22 del corriente, contestándole en nombre de la Corporación el Sr. Fernández Duro.

Se ha constituído bajo los auspicios y en calidad de Correspondiente de la nuestra la Academia Mejicana de la Historia.

F. F.—A. R. V.

ÍNDICE DEL TOMO XXXIX.

